



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



BIBLIOTHECA S. J.

Maison Saint-Augustin

ENGHIEN

D 101

D

B 484 / 17

OEUVRES

DE

JOSEPH DE MAISTRE.

I

**Ayant fait examiner le livre intitulé : *Soirées de Saint-Petersbourg*,
nous en permettons l'impression.**

Malines, le 9 novembre 1837.

J.-B. PAUWELS, vic-GÉN.

LES SOIRÉES
DE
SAINT-PÉTERSBOURG,

OU ENTRETIENS

SUR LE GOUVERNEMENT TEMPOREL DE LA PROVIDENCE;

SUIVIES

D'UN TRAITÉ SUR LES SACRIFICES;

Par le comte Joseph De Maistre.

—
TOME PREMIER.

BIBLIOTHÈQUE S. J.
Les Fontaines
69 - CHANTILLY

BRUXELLES.
IMPRIMERIE-LIBRAIRIE DE H. GOEMAERE,
RUE DE LA MONTAGNE, 52.

—
1853

PRÉFACE

DES ÉDITEURS FRANÇAIS.

La vérité et l'erreur se partagent cette terre où l'homme ne fait que passer; où le crime, les souffrances et la mort lui sont des signes certains qu'il est une créature déchue; où la conscience, le repentir et mille autres secours lui ont été donnés par la bonté du Créateur pour le relever de sa chute; où il ne cesse de marcher vers le terme qui doit décider de sa destinée éternelle, toujours soumis à la volonté de Dieu, qui le conduit selon la profondeur de ses desseins; toujours libre, par sa volonté propre, de mériter la récompense ou le châtiment. Deux voies lui sont donc ouvertes, l'une pour la perte, l'autre pour le salut; voies invisibles et mystérieuses dans lesquelles se précipitent les enfants d'Adam, en apparence confondus ensemble, divisés cependant en deux sociétés qui s'éloignent de plus en plus l'une de l'autre, jusqu'au moment qui doit les séparer à jamais. C'est ainsi que saint Augustin nous montre admirablement les deux *Cités* que le genre humain doit former à la fin des temps, prenant naissance dès le commencement des temps : la *Cité* du monde et la *Cité* de Dieu.

Dieu et la Vérité sont une même chose; d'où il faut conclure que toute vérité que l'intelligence humaine est capable de recevoir lui vient de Dieu; que sans lui elle ne connaîtrait aucune vérité, et qu'il a accordé aux hommes, suivant les temps et les circonstances, toutes les vérités qui leur étaient nécessaires. De cette impuissance de l'homme et de cette bonté de Dieu découle encore la nécessité d'une tradition universelle dont on retrouve en effet les vestiges plus ou moins effacés chez tous les peuples du monde, selon que l'orgueil de leur esprit et la

corruption de leur cœur les ont plus ou moins écartés de la source de toute lumière : car l'erreur vient de l'homme comme la vérité vient de Dieu; et s'il ne crie vers Dieu, l'homme *demeure à jamais assis dans les ténèbres et dans l'ombre de la mort* ¹.

L'erreur a mille formes et deux principaux caractères : la superstition et l'incrédulité. Ou l'homme altère en lui l'image de Dieu pour l'accommoder à ses passions, ou, par une passion plus détestable encore, il pousse la fureur jusqu'à l'en effacer entièrement. Le premier de ces deux crimes fut, dans les anciens temps, celui de tous les peuples du monde, un seul excepté; ils eurent toujours pour le second une invincible horreur, et les malheureux qui s'en rendaient coupables furent longtemps eux-mêmes une exception au milieu de toutes les sociétés. C'est que cette dernière impiété attaquait à la fois Dieu et l'existence même des sociétés; le bon sens des peuples l'avait pressenti : et, en effet, lorsque la secte infâme d'Épicure eut étendu ses ravages au milieu de l'empire romain, on put croire un moment que tout allait rentrer dans le chaos. Tout était perdu sans doute, si la Vérité elle-même n'eût choisi ce moment pour descendre sur la terre et pour *y converser avec les hommes* ². Les anciennes traditions se ranimèrent aussitôt, purifiées et sanctifiées par des vérités nouvelles; la société, qui déjà n'était plus qu'un cadavre prêt à se dissoudre, reprit le mouvement et la vie, et ce principe de vie, que lui avaient rendu les traditions religieuses, ne put être éteint ni par les révolutions des empires, ni par une longue suite de ces siècles illettrés qu'il est convenu d'appeler barbares. Les symptômes *de mort* ne reparurent qu'au quinzième siècle, qui est appelé le siècle de la *renaissance* : c'est alors que la raison humaine, reprenant son antique orgueil qu'on avait cru pour jamais terrassé par la foi, osa de nouveau scruter et attaquer les traditions. Les superstitions du Paganisme n'étant plus possibles, ce fut l'incrédulité seule qui tenta ce funeste combat : elle démolit peu à peu l'antique et merveilleux édifice élevé par la Vérité même, et ne cessant de nier, les unes après les autres, toutes les croyances religieuses, c'est-à-dire tous les rapports de l'homme avec Dieu, elle continua de marcher ainsi, au milieu d'une corruption toujours croissante de la société, jusqu'à la révolution

¹ *Sedentes in tenebris et umbrâ mortis.* (Ps. CVI. 10.)

² *Et cum hominibus conversatus est.* (Baruch, III, 38.)

française, où Dieu lui-même fut nié par la société, ce qui ne s'était jamais vu; où le monde a éprouvé des maux plus grands, a été menacé d'une catastrophe plus terrible même que dans les derniers temps de l'empire romain, parce que la Vérité éternelle, ayant opéré pour lui le dernier miracle de la grâce, ne lui doit plus maintenant que la justice, et ne reparaitra plus au milieu des hommes que pour le jugement.

Et véritablement c'en était fait du monde si, selon la promesse, cette grâce qui éclaire et vivifie n'eût trouvé un refuge dans un petit nombre de cœurs humbles, fidèles et généreux. Ils combattirent donc pour la Vérité; ils furent ses martyrs; ils sont encore ses apôtres. Autour de la lumière qui leur a été donnée d'en haut, ils ont su réunir, ils rassemblent encore tous les jours, ceux qui savent ouvrir les yeux pour voir, les oreilles pour entendre. L'erreur étant arrivée à son dernier excès et s'étant montrée dans sa dernière expression, la Vérité a fait entendre par leur bouche ses arrêts les plus formidables, a dévoilé à la fois tous ses principes à jamais immuables et leurs conséquences non moins absolues : toutes les nuances ont disparu, tous les ménagements de timidité ou de prudence ont cessé; d'une main ferme, ces courageux athlètes ont tracé la digue de séparation; et, ce qui est encore nouveau sous le soleil, les deux *Cités*, celle du monde et celle de Dieu, se sont séparées pour n'être plus désormais confondues jusqu'à la fin; et, dès cette vie, elles sont devenues manifestes à tous les yeux.

Parmi ces interprètes de la Vérité, si visiblement choisis et appelés par elle pour rétablir son empire et relever ses autels, nul n'a paru avec plus d'éclat que M. le comte de Maistre : dès les commencements de la grande époque où nous avons le malheur de vivre, il fit entendre sa voix, et ses premières paroles, qui retentirent dans l'Europe entière¹, laissèrent un souvenir que trente années d'événements inouïs

¹ Dans l'ouvrage fameux intitulé : *Considérations sur la France*, publié en 1796. Quoique rigoureusement défendu par le méprisable pouvoir qui tyrannisait alors la France, il eut, dans la même année, trois éditions, et une quatrième l'année suivante. Dès 1793, époque de sa retraite en Piémont, M. de Maistre avait fait paraître deux Lettres d'un *Royaliste savoisien* à ses compatriotes; et en 1793, il avait publié un autre écrit, sous le titre de *Jean-Claude Tétu, maire de Montagnole*; brochure, dit-on, aussi piquante qu'ingénieuse sur les opinions du moment. Enfin,

ne purent effacer. De même que celles des prophètes, ses paroles dévoilaient l'avenir, en même temps qu'elles indiquaient aux hommes les moyens de les rendre meilleurs. Ce qu'il a prédit est arrivé; puisse-t-il être un jour suivi dans ce qu'il a conseillé!

Il fallut se taire lorsque la terre entière se taisait devant un seul homme : ce fut dans le silence et dans l'exil que M. de Maistre prépara et acheva en partie les travaux qui devaient compléter cette espèce de mission qu'il avait reçue d'éclairer et de reprendre son siècle, de tous les siècles sans doute le plus aveugle et le plus criminel. Toutefois, dès 1810, il publia à Saint-Pétersbourg l'ouvrage intitulé : *Essai sur le principe générateur des constitutions politiques*. Dans ce livre court, mais tout substantiel, l'auteur, remontant à la puissance divine comme à la source unique de toute autorité sur la terre, semble s'arrêter avec une sorte de complaisance sur cette grande idée qui féconde tout en effet dans le monde des intelligences, et de laquelle allaient bientôt émaner toutes ses autres productions. Dans un sujet qui était purement métaphysique, on lui reprocha d'avoir été trop métaphysicien : ceux qui lui firent un tel reproche ne savaient pas, et peut-être ne savent point encore que c'est dans la métaphysique qu'il faut aller attaquer les erreurs qui corrompent et désolent aujourd'hui la société; c'est parce que les bases de cette science sont fausses, depuis Aristote jusqu'à nos jours, que je ne sais quoi de faux s'est glissé partout et jusqu'au sein de la vérité même, c'est-à-dire jusque dans les paroles et dans les écrits d'un grand nombre de ses plus sincères et plus ardents défenseurs. Nous pouvons concevoir quelque espérance de voir bientôt se faire cette grande et utile réformation, et M. de Maistre aura la gloire d'y avoir puissamment contribué.

En 1816, parut sa traduction française du traité de Plutarque, intitulé : *Sur les délais de la justice divine dans la punition des coupables*. Dans les notes savantes et profondes dont il accompagna cette traduction, M. de Maistre fit voir l'esprit du Christianisme exerçant

en 1796, ses *Considérations sur la France* furent précédées d'un écrit intitulé : *Adresse de quelques parents des militaires savoisiens à la nation française*, dans lequel il combattait avec beaucoup d'énergie l'application des lois françaises sur l'émigration aux sujets du roi de Sardaigne. Mallet du Pan fut l'éditeur de ce dernier ouvrage.

son influence secrète et irrésistible sur un philosophe païen, l'éclairant à son insu, et lui faisant dire des choses que toute la sagesse humaine abandonnée à elle-même n'eût jamais pu dire ni même imaginer. On voit dès lors que ces grands mystères de la Providence occupaient fortement cet esprit dont la vue était si juste et si perçante; qu'il cherchait, autant qu'il est permis à un homme de le faire, à en pénétrer les profondeurs et à en justifier les décrets. C'est en effet à suivre la Providence dans toutes ses voies qu'il s'était appliqué sans relâche dans ses longues et laborieuses études; et l'on vit bientôt paraître le livre fameux dans lequel, s'élevant d'un vol d'aigle au-dessus de tous les préjugés reçus, attaquant toutes les erreurs accréditées, renversant tous les sophismes de la mauvaise foi et de la fausse érudition, il nous rendit cette Providence visible dans le gouvernement temporel des *papes*, qu'il a présentés hardiment comme les bienfaiteurs et les conservateurs de la société européenne, après tant de déclamations ineptes qui, depuis trois siècles, ne cessent de les en déclarer les tyrans et les fléaux. On n'a point répondu aux deux premiers volumes de ce livre, qu'un des plus grands esprits de notre âge a qualifié de sublime¹; et, bien que le sujet en soit plutôt politique que religieux, l'impiété, qui se croit justement attaquée dès que l'en parle du chef de l'Église autrement que pour l'insulter, ne l'eût point laissé sans réponse, s'il eût été possible d'y répondre. On ne répondra pas davantage au troisième qui vient de paraître, et qui traite spécialement du pape dans ses rapports avec l'*Église gallicane*. Il ne convaincra pas sans doute des esprits passionnés et vieillis dans les habitudes d'une doctrine absurde et dangereuse; mais les passions les plus irascibles seront elles-mêmes réduites au silence.

Nous ne dirons point que les *SOIRÉES DE SAINT-PÉTERSBOURG* que nous publions aujourd'hui, dernière production de cet homme illustre, soient un ouvrage supérieur au livre du *PAPE*. Tous les deux sont l'œuvre du génie; tous les deux nous semblent également beaux: cependant quelque admiré qu'ait été celui-ci, nous ne doutons point que les *SOIRÉES* ne trouvent encore un plus grand nombre d'admirateurs. Dans le livre du *PAPE*, M. de Maistre ne développe qu'une seule vérité: c'est à mettre cette vérité unique dans tout son jour qu'il consacre

¹ M. le vicomte de Donald.

toutes les ressources de son talent, qu'il prodigue tous les trésors de son savoir; ici le champ est plus vaste, ou, pour mieux dire, sans limites : c'est l'homme qu'il considère dans tous ses rapports avec Dieu; c'est le libre arbitre et la puissance divine qu'il entreprend de concilier; c'est la grande énigme du bien et du mal qu'il veut expliquer; ce sont d'innombrables vérités, ou plutôt ce sont toutes les grandes et utiles vérités, dont il s'empare comme de son propre bien, pour les défendre en possesseur légitime contre l'orgueil et l'impiété qui les ont toutes attaquées. Au milieu d'une route semée de tant d'écueils, il marche d'un pas assuré, le flambeau des traditions à la main; et sa raison en reçoit des lumières qu'elle fait rejaillir sur tous les objets dont elle sonde les profondeurs. Jamais la philosophie abjecte du XVIII^e siècle ne rencontra d'adversaire plus redoutable : ni la science, ni le génie, ni les renommées ne lui imposent; il avance sans cesse, abattant devant lui tous ces colosses aux pieds d'argile; il a des armes de toute espèce pour les combattre : c'est le cri de l'indignation; c'est le rire amer du mépris; c'est le trait acéré du sarcasme; c'est une dialectique qui atterre; ce sont des traits d'éloquence qui foudroient. Jamais on ne pénétra avec plus de sagacité dans les replis les plus tortueux d'un sophisme pour le mettre au grand jour et le montrer tel qu'il est, absurde ou ridicule; jamais une érudition plus étendue et plus variée ne fut employée avec plus d'art et de jugement pour fortifier le raisonnement de toute la puissance du témoignage. Puis ensuite, quand il pénètre jusqu'au fond du cœur de l'homme, quand il visite, pour ainsi parler, les parties les plus secrètes de son intelligence, soit qu'il en explique la force, soit qu'il en dévoile la faiblesse, quelle foule d'aperçus ingénieux, de traits inattendus, de vérités profondes et nouvelles! Que de sentiments tendres, délicats et généreux! quelle foi pieuse et inébranlable! quel esprit que celui qui a pu concevoir des pensées si grandes, si étonnantes sur la GUERRE! quel cœur que celui d'où il semble s'écouler, comme d'une source pure et vivifiante, des paroles si animées et si touchantes sur la PRIÈRE!

Dans tous les ouvrages qu'il avait publiés jusqu'à celui-ci, la manière d'écrire de M. de Maistre a été jugée claire, nerveuse, animée, abondante en expressions brillantes et en tournures originales : ce sont là ses principaux caractères. Dans les SOIRÉES, où des sujets variés et innombrables semblent en quelque sorte se presser sous

sa plume, l'illustre auteur s'abandonne davantage et prend tous les tons. A la force et à l'éclat il sait unir, au besoin, la grâce et la douceur; il sait étendre ou resserrer son style avec autant de charme que de flexibilité, et ce style est toujours vivant de toute la vie de cette âme où il y avait comme une surabondance de vie. Ce n'est point un style académique, à Dieu ne plaise! c'est celui des grands écrivains, qui ne prennent des écrivains classiques que ce qu'il en faut prendre, et qui reçoivent le reste de leurs propres inspirations. Et n'est-ce pas ainsi qu'il convient en effet d'entendre et de mettre en pratique les traditions de notre grand siècle littéraire? Ces traditions ne sont point perdues, ainsi que semblent le craindre quelques amateurs délicats des lettres, trop épris peut-être de certaines beautés de langage, partisans trop exclusifs de certaines manières d'écrire qui ne sont plus de notre âge, et ne prenant pas garde que l'imitation servile, qui fait les rhéteurs, est justement dédaignée de l'écrivain qui sait penser, qui a de la conscience et des entrailles. Les princes de notre littérature, qui sans doute doivent être éternellement nos modèles, comment s'y prenaient-ils eux-mêmes pour enrichir leurs écrits des précieuses dépouilles qu'ils avaient enlevées aux génies sublimes de la Grèce et de Rome? Se faisaient-ils Grecs et Romains? non sans doute : ils demeuraient Français, et Français comme on l'était au temps de Louis XIV. Avec un goût exquis et le jugement le plus sûr, ils savaient accommoder l'éloquence des républiques et l'inspiration des muses païennes aux mœurs nobles et douces d'une grande et paisible monarchie, à la morale pure et austère d'une religion descendue du ciel. C'est ainsi que, nous offrant l'exemple, ils nous ont aussi laissé le précepte. Imitons-les donc ainsi qu'eux-mêmes ont imité : méditons sans cesse ces chefs-d'œuvre où ils ont honoré la parole humaine plus peut-être qu'on ne l'avait jamais fait avant eux; mais visitons en même temps, et avec une ardeur non moins studieuse, ces sources antiques et fécondes où ils se sont abreuvés avant nous, où nous trouverons encore à puiser après eux; et ce que nous y aurons amassé, essayons d'en faire un utile et généreux usage, selon les temps où nous vivons et les circonstances où nous pourrons nous trouver. Tout homme qui joindra un grand sens à un talent véritable sentira donc que le XIX^e siècle ne peut être littéraire, ainsi que l'a été le XVII^e; qu'on n'écrit point, et qu'en effet on ne doit point écrire au milieu de tous les désordres, de toutes les erreurs, de toutes les passions, de toutes les haines, de la plus effroyable corruption, comme on écrivait au sein de

l'ordre, de la paix, de toutes les prospérités, lorsque la société était en quelque sorte pleine de foi, d'espérance et d'amour. Ah ! sans doute, si ces grands esprits eussent vécu dans nos temps malheureux, la douceur de Massillon se fût changée en véhémence; une sainte indignation transportant Bourdaloue eût donné à sa puissante dialectique des mouvements plus passionnés; Pascal eût dirigé vers un même but les traits étincelants de sa satire, les traits non moins pénétrants de sa mâle éloquence; et la voix de Bossuet eût fait entendre des tonnerres encore plus retentissants. Boileau et Racine, tous les deux si pleins de raison, considéreraient aujourd'hui comme de vains amusements les chefs-d'œuvre qui font leur immortalité; et, abandonnant ces agréables et innocents mensonges, dont ils avaient fait chez les anciens une moisson si riche et peut-être trop abondante, on les verrait consacrer uniquement à louer ou à défendre la céleste vérité tous ces dons célestes du génie et du talent qui leur avaient été si magnifiquement prodigués. Maintenant, c'est donc en imitant ces parfaits modèles, sans toutefois leur ressembler, qu'on peut aspirer à vivre aussi longtemps qu'eux; c'est pour ne s'être pas servilement traîné sur leurs traces, c'est pour avoir marché librement dans la même route, dans cette route devenue plus large depuis deux siècles, et surtout conduisant plus loin, que M. de Maistre et quelques autres rares esprits ont élevé des monuments qui sont destinés, comme ceux du grand siècle, à vivre aussi longtemps que la langue française, et à servir à leur tour de modèles à la postérité. La critique trouvera sans doute à reprendre dans les écrits de cet homme célèbre : et quelle œuvre fut jamais parfaite? Elle pourra remarquer, particulièrement dans l'ouvrage que nous publions, quelques expressions et même quelques plaisanteries que le bon goût de l'auteur aurait dû rejeter; elle lui reprochera de donner quelquefois à la raison les apparences du sophisme, par la manière recherchée et trop subtile dont il présente certaines vérités; mais si cette critique est franche, raisonnable, impartiale, elle reconnaîtra en même temps qu'il serait honteux pour elle de s'arrêter à ces taches rares et légères qui se perdent dans l'éclat de tant de beautés supérieures, et souvent de l'ordre le plus élevé.

A la suite des *SOIRÉES*, on lira un opuscule intitulé : *Éclaircissement sur les Sacrifices*; et nous ne craignons pas de dire que, dans ces deux volumes, il n'est rien peut-être qui soit de nature à produire de

plus profondes impressions. L'auteur, avec sa prodigieuse érudition, qui semble ici se surpasser elle-même par de nouveaux prodiges, parcourt le monde entier et en compulse les annales les plus obscures et les plus cachées, pour nous y montrer le *sacrifice*, et le *sacrifice SANGLANANT*, établi dans tous les temps, dans tous les lieux, et sur la foi d'une tradition universelle et immémoriale, qui a partout enseigné, et persuadé partout : « Que la chair et le sang sont coupables, et que le ciel » est irrité contre la chair et le sang; que dans l'effusion du sang il » est une vertu *expiatrice*; que le sang coupable peut être *racheté* par » le sang innocent. » Croyance inexplicable que ni la raison ni la folie n'ont pu inventer, encore moins faire adopter généralement; croyance mystérieuse, qui a sa racine dans les dernières profondeurs du cœur humain, et qui, dans ses applications les plus cruelles, les plus révoltantes, les plus erronées, se rattache par d'invisibles liens à la plus grande des vérités. L'auteur poursuit cette vérité aux traces de lumières qu'elle laisse après elle à travers la nuit profonde de l'idolâtrie. Au milieu des erreurs de tant de fausses religions, il retrouve, plus ou moins altérés, tous les dogmes de la véritable, toutes ses promesses, tous ses mystères, toutes les destinées de l'homme, et vient finir en se prosternant devant le *sacrifice* incompréhensible qui *a tout consommé*, aux pieds de la grande Victime qui a opéré *le salut* du monde entier *par le sang*. Rien de plus frappant que ce morceau : c'est un tableau que, dans toutes ses parties, on peut dire achevé.

Hélas! il n'en est pas ainsi du livre même des SOIRÉES. Il était arrêté que M. le comte de Maistre ne recevrait point ici-bas la dernière couronne due à ses longs et pieux travaux; il travaillait encore à ce bel ouvrage, lorsque Dieu a voulu l'appeler à lui pour lui donner, dans un monde meilleur, cette couronne « *que la rouille et les vers n'altèrent point; cette couronne incorruptible qui ne sera point enlevée* ». » Ceux qu'il aimait ne se consolèrent point de l'avoir perdu; l'Europe entière a donné des regrets à cette perte vraiment européenne; et ces regrets se renouvelleront sans cesse pour les cœurs généreux, lorsque, jetant les yeux sur les lignes demi-achevées qui terminent le XI^e entretien et les dernières que sa main ait tracées, ils verront que, de cette

¹ *Thesaurizate autem vobis thesauros in cælo, ubi neque ærugo neque tinea demolitur, et ubi fures non effodiunt nec furantur. Matth. VI, 20.*

main déjà défaillante, il s'occupait alors de sonder la plaie la plus profonde de notre malheureux âge ¹, d'en montrer le danger toujours croissant, et d'y chercher sans doute des remèdes. C'est ainsi, qu'imitant jusqu'au dernier moment son divin modèle, « il a passé en faisant le bien. » *Pertransiit benefaciendo* ².

¹ Le Protestantisme.

² Act. X, 38.

NOTE

DES ÉDITEURS BELGES.

Le comte Joseph DE MAISTRE était né à Chambéry, le 1^{er} avril 1753. Il mourut à Turin le 25 février 1821.

Il remplit avec distinction des fonctions élevées. Ambassadeur à Saint-Petersbourg en 1803, il était à sa mort ministre d'État, régent de la grande chancellerie de Sardaigne, membre de l'académie de Turin, etc.

Quelques reproches ont été faits au livre que nous reproduisons ici; reproches qu'il faut plutôt adresser à la faiblesse humaine qu'à la volonté de l'auteur. Ainsi on n'approuve pas un système que M. de Maistre caresse dans ses idées sur le gouvernement temporel de la Providence. Il dit que les calamités de ce monde arrivent aux hommes comme les balles et les boulets dans une bataille. S'il entend que ces calamités sont dispensées au hasard, nous croyons qu'il se trompe; car le hasard n'est qu'un mot vide; Dieu se sert des plaies et des misères humaines, dans sa profonde sagesse, ou pour punir ou pour éprouver; et rien ne se fait que de sa volonté éternelle.

L'Académie de la religion, à Rome, examine, dit-on, les rares et

légères erreurs de Joseph de Maistre. Nous souscrivons d'avance à ses jugements et désapprouvons ce qu'elle désapprouvera, tout en rendant hommage au cœur droit de l'auteur et en nous inclinant devant son magnifique génie.



LES SOIRÉES

DE

SAINT-PÉTERSBOURG,

OU

ENTRETIENS SUR LE GOUVERNEMENT TEMPOREL

DE LA PROVIDENCE.

PREMIER ENTRETIEN.

Au mois de juillet de 1809, à la fin d'une journée des plus chaudes, je remontais la Néva dans une chaloupe, avec le conseiller privé de T^{***}, membre du sénat de Saint-Pétersbourg, et le chevalier de B^{***}, jeune Français que les orages de la révolution de son pays et une foule d'événements bizarres avaient poussé dans cette capitale. L'estime réciproque, la conformité de goûts, et quelques relations précieuses de services et d'hospitalité, avaient formé entre nous une liaison intime. L'un et l'autre m'accompagnaient ce jour-là jusqu'à la maison de campagne où je passais l'été. Quoique située dans l'enceinte de la ville, elle est cependant assez éloignée du centre pour qu'il soit permis de l'appeler *campagne* et même *solitude*; car il s'en faut de beaucoup que toute cette enceinte soit occupée par les bâtiments; et quoique les vides qui se trouvent dans la partie habitée se remplissent à vue d'œil, il n'est pas possible de prévoir si les habitations doivent un jour s'avancer jusqu'aux limites tracées par le doigt hardi de Pierre I^{er}.

Il était à peu près neuf heures du soir ; le soleil se couchait par un temps superbe ; le faible vent qui nous poussait expira dans la barque, que nous vîmes *badiner*. Bientôt le pavillon qui annonce du haut du palais impérial la présence du souverain, tombant immobile le long du mât qui le supporte, proclama le silence des airs. Nos matelots prirent la rame ; nous leur ordonnâmes de nous conduire lentement.

Rien n'est plus rare, mais rien n'est plus enchanteur qu'une belle nuit d'été à Saint-Pétersbourg, soit que la longueur de l'hiver et la rareté de ces nuits leur donnent, en les rendant plus désirables, un charme particulier ; soit que réellement, comme je le crois, elles soient plus douces et plus calmes que dans les plus beaux climats.

Le soleil qui, dans les zones tempérées, se précipite à l'occident, et ne laisse après lui qu'un crépuscule fugitif, rase ici lentement une terre dont il semble se détacher à regret. Son disque, environné de vapeurs rougeâtres, roule comme un char enflammé sur les sombres forêts qui couronnent l'horizon, et ses rayons, réfléchis par le vitrage des palais, donnent au spectateur l'idée d'un vaste incendie.

Les grands fleuves ont ordinairement un lit profond et des bords escarpés qui leur donnent un aspect sauvage. La Néva coule à pleins bords au sein d'une cité magnifique : ses eaux limpides touchent le gazon des îles qu'elle embrasse, et dans toute l'étendue de la ville elle est contenue par deux quais de granit, alignés à perte de vue, espèce de magnificence répétée dans les trois grands canaux qui parcourent la capitale, et dont il n'est pas possible de trouver ailleurs le modèle ni l'imitation.

Mille chaloupes se croisent et sillonnent l'eau en tous sens : on voit de loin les vaisseaux étrangers qui plient leurs voiles et jettent l'ancre. Ils apportent sous le pôle les fruits des zones brûlantes et toutes les productions de l'univers. Les brillants oiseaux d'Amérique voguent sur la Néva avec des bosquets d'orangers : ils retrouvent en arrivant la noix du cocotier, l'ananas, le citron, et tous les fruits de leur terre natale.

Bientôt le Russe opulent s'empare des richesses qu'on lui présente, et jette l'or, sans compter, à l'avidé marchand.

Nous rencontrons de temps en temps d'élégantes chaloupes dont on avait retiré les rames, et qui se laissaient aller doucement au paisible courant de ces belles eaux. Les rameurs chantaient un air national, tandis que leurs maîtres jouissaient en silence de la beauté du spectacle et du calme de la nuit.

Près de nous une longue barque emportait rapidement une noce de riches négociants. Un baldaquin cramoisi, garni de franges d'or, couvrait le jeune couple et les parents. Une musique russe, resserrée entre deux files de rameurs, envoyait au loin le son de ses bruyants cornets. Cette musique n'appartient qu'à la Russie, et c'est peut-être la seule chose particulière à un peuple qui ne soit pas ancienne. Une foule d'hommes vivants ont connu l'inventeur, dont le nom réveille constamment dans sa patrie l'idée de l'antique hospitalité, du luxe élégant et des nobles plaisirs. Singulière mélodie! emblème éclatant fait pour occuper l'esprit bien plus que l'oreille. Qu'importe à l'œuvre que les instruments sachent ce qu'ils font? Vingt ou trente automates agissant ensemble produisent une pensée étrangère à chacun d'eux; le mécanisme aveugle est dans l'individu: le calcul ingénieux, l'imposante harmonie sont dans le tout.

La statue équestre de Pierre I^{er} s'élève sur le bord de la Néva, à l'une des extrémités de l'immense place d'*Isaac*. Son visage sévère regarde le fleuve et semble encore animer cette navigation, créée par le génie fondateur. Tout ce que l'oreille entend, tout ce que l'œil contemple sur ce superbe théâtre n'existe que par une pensée de la tête puissante qui fit sortir d'un marais tant de monuments pompeux. Sur ces rives désolées, d'où la nature semblait avoir exilé la vie, Pierre assit sa capitale et se créa des sujets. Son bras terrible est encore étendu sur leur postérité qui se presse autour de l'auguste effigie: on regarde, et l'on ne sait si cette main de bronze protège ou menace.

A mesure que notre chaloupe s'éloignait, le chant des bate-liers et le bruit confus de la ville s'éteignaient insensiblement. Le soleil était descendu sous l'horizon ; des nuages brillants répandaient une clarté douce, un demi-jour doré qu'on ne saurait peindre, et que je n'ai jamais vu ailleurs. La lumière et les ténèbres semblaient se mêler et comme s'entendre pour former le voile transparent qui couvre alors ces campagnes.

Si le ciel, dans sa bonté, me réservait un de ces moments si rares dans la vie où le cœur est inondé de joie par quelque bonheur extraordinaire et inattendu ; si une femme, des enfants, des frères séparés de moi depuis longtemps, et sans espoir de réunion, devaient tout à coup tomber dans mes bras, je voudrais, oui, je voudrais que ce fût dans une de ces belles nuits, sur les rives de la Néva, en présence de ces Russes hospitaliers.

Sans nous communiquer nos sensations, nous jouissions avec délices de la beauté du spectacle qui nous entourait, lorsque le chevalier de B***, rompant brusquement le silence, s'écria : « Je voudrais bien voir ici, sur cette même barque où nous » sommes, un de ces hommes pervers, nés pour le malheur de » la société ; un de ces monstres qui fatiguent la terre...

— » Et qu'en feriez-vous, s'il vous plaît (ce fut la question de ses deux amis parlant à la fois) ?

— » Je lui demanderais, reprit le chevalier, si cette nuit » lui paraît aussi belle qu'à nous. »

L'exclamation du chevalier nous avait tirés de notre rêverie : bientôt son idée originale engagea entre nous la conversation suivante, dont nous étions fort éloignés de prévoir les suites intéressantes.

LE COMTE.

Mon cher chevalier, les cœurs pervers n'ont jamais de belles nuits ni de beaux jours. Ils peuvent s'amuser, ou plutôt s'é-tourdir ; jamais ils n'ont de jouissances réelles. Je ne les crois point susceptibles d'éprouver les mêmes sensations que nous. Au demeurant, Dieu veuille les écarter de notre barque !

LE CHEVALIER.

Vous croyez donc que les méchants ne sont pas heureux ? Je voudrais le croire aussi ; cependant j'entends dire chaque jour que tout leur réussit. S'il en était ainsi réellement, je serais un peu fâché que la Providence eût réservé entièrement pour un autre monde la punition des méchants et la récompense des justes : il me semble qu'un petit à-compte de part et d'autre, dès cette vie même, n'aurait rien gâté. C'est ce qui me ferait désirer au moins que les méchants, comme vous le croyez, ne fussent pas susceptibles de certaines sensations qui nous ravissent. Je vous avoue que je ne vois pas trop clair dans cette question. Vous devriez bien me dire ce que vous en pensez, vous, messieurs, qui êtes si forts dans ce genre de philosophie.

Pour moi qui, dans les camps nourri dès mon enfance,
Laisai toujours aux cieus le soin de leur vengeance,

je vous avoue que je ne me suis pas trop informé de quelle manière il plaît à Dieu d'exercer sa justice, quoique, à vous dire vrai, il me semble, en réfléchissant sur ce qui se passe dans le monde, que s'il punit dès cette vie, au moins il ne se presse pas.

LE COMTE.

Pour peu que vous en ayez d'envie, nous pourrions fort bien consacrer la soirée à l'examen de cette question, qui n'est pas difficile en elle-même, mais qui a été embrouillée par les sophismes de l'orgueil et de sa fille aînée l'irréligion. J'ai grand regret à ces *symposiaques*, dont l'antiquité nous a laissé quelques monuments précieux. Les dames sont aimables sans doute; il faut vivre avec elles pour ne pas devenir sauvages. Les sociétés nombreuses ont leur prix; il faut même savoir s'y prêter de bonne grâce; mais quand on a satisfait à tous les devoirs imposés par l'usage, je trouve fort bon que les hommes s'assemblent quelquefois pour raisonner, même à table. Je ne sais

pourquoi nous n'imitons plus les anciens sur ce point. Croyez-vous que l'examen d'une question intéressante n'occupât pas le temps d'un repas d'une manière plus utile et plus agréable même que les discours légers ou répréhensibles qui animent les nôtres? C'était, à ce qu'il me semble, une assez belle idée que celle de faire asseoir Bacchus et Minerve à la même table, pour défendre à l'un d'être libertin et à l'autre d'être pédante. Nous n'avons plus de Bacchus, et d'ailleurs notre petite *symposie* le rejette expressément; mais nous avons une Minerve bien meilleure que celle des anciens; invitons-la à prendre le thé avec nous : elle est affable et n'aime pas le bruit; j'espère qu'elle viendra.

Vous voyez déjà cette petite terrasse supportée par quatre colonnes chinoises au-dessus de l'entrée de ma maison : mon cabinet de livres ouvre immédiatement sur cette espèce de belvédère, que vous nommerez si vous voulez un grand balcon ; c'est là qu'assis dans un fauteuil antique, j'attends paisiblement le moment du sommeil. Frappé deux fois de la foudre, comme vous savez, je n'ai plus de droit à ce qu'on appelle vulgairement *bonheur* ; je vous avoue même qu'avant de m'être raffermi par de salutaires réflexions, il m'est arrivé trop souvent de me demander à moi-même : *Que me reste-t-il?* Mais la conscience, à force de me répondre *moi*, m'a fait rougir de ma faiblesse, et depuis longtemps je ne suis pas même tenté de me plaindre. C'est là surtout, c'est dans mon observatoire que je trouve des moments délicieux. Tantôt je m'y livre à de sublimes méditations. L'état où elles me conduisent par degrés tient du ravissement. Tantôt j'évoque, innocent magicien, des ombres vénérables qui furent jadis pour moi des divinités terrestres, et que j'invoque aujourd'hui comme des génies tutélaires. Souvent il me semble qu'elles me font signe ; mais lorsque je m'élançe vers elles, de charmants souvenirs me rappellent ce que je possède encore, et la vie me paraît aussi belle que si j'étais encore dans l'âge de l'espérance.

Lorsque mon cœur oppressé me demande du repos, la

lecture vient à mon secours. Tous mes livres sont là sous ma main : il m'en faut peu, car je suis depuis longtemps bien convaincu de la parfaite inutilité d'une foule d'ouvrages qui jouissent encore d'une grande réputation....

Les trois amis ayant débarqué et pris place autour de la table à thé, la conversation reprit son cours.

LE SÉNATEUR.

Je suis charmé qu'une saillie de M. le chevalier vous ait fait naître l'idée d'une *symposie* philosophique. Le sujet que nous traiterons ne saurait être plus intéressant : *Le bonheur des méchants, le malheur des justes!* C'est le grand scandale de la raison humaine. Pourrions-nous mieux employer une soirée qu'en la consacrant à l'examen de ce mystère de la métaphysique divine? Nous serons conduits à sonder, autant du moins qu'il est permis à la faiblesse humaine, *l'ensemble des voies de la Providence dans le gouvernement du monde moral.* Mais, je vous en avertis, M. le comte, il pourrait bien vous arriver, comme à la sultane *Schéérazade*, de n'en être pas quitte pour une soirée : je ne dis pas que nous allions jusqu'à *mille et une*, il y aurait de l'indiscrétion ; mais nous y reviendrons au moins plus souvent que vous ne l'imaginez.

LE COMTE.

Je prends ce que vous me dites pour une politesse, et non pour une menace. Au reste, messieurs, je puis vous renvoyer ou l'une ou l'autre, comme vous me l'adressez. Je ne demande ni n'accepte même de partie principale dans nos entretiens ; nous mettrons, si vous le voulez bien, nos pensées en commun : je ne commence même que sous cette condition.

Il y a longtemps, messieurs, qu'on se plaint de la Providence dans la distribution des biens et des maux ; mais je vous avoue que jamais ces difficultés n'ont pu faire la moindre impression sur mon esprit. Je vois avec une certitude d'intuition, et j'en remercie humblement cette Providence, que sur ce

point l'homme SE TROMPE dans toute la force du terme et dans le sens naturel de l'expression.

Je voudrais pouvoir dire comme Montaigne : *L'homme se pipe*, car c'est le véritable mot. Oui, sans doute, l'homme *se pipe*; il est dupe de lui-même; il prend les sophismes de son cœur naturellement rebelle (hélas! rien n'est plus certain) pour des doutes réels nés dans son entendement. Si quelquefois la superstition *croit de croire*, comme on le lui a reproché, plus souvent encore, soyez-en sûrs, l'orgueil *croit ne pas croire*. C'est toujours l'homme qui *se pipe*; mais, dans le second cas, c'est bien pis.

Enfin, messieurs, il n'y a pas de sujet sur lequel je me sente plus fort que celui du gouvernement temporel de la Providence : c'est donc avec une parfaite conviction, c'est avec une satisfaction délicieuse que j'exposerai à deux hommes que j'aime tendrement quelques pensées utiles que j'ai recueillies sur la route, déjà longue, d'une vie consacrée tout entière à des études sérieuses.

LE CHEVALIER.

Je vous entendrai avec le plus grand plaisir, et je ne doute pas que notre ami commun ne vous accorde la même attention; mais permettez-moi, je vous en prie, de commencer par vous chicaner avant que vous ayez commencé, et ne m'accusez point de *répondre à votre silence*; car c'est tout comme si vous aviez déjà parlé, et je sais très-bien ce que vous allez me dire. Vous êtes, sans le moindre doute, sur le point de commencer par où les prédicateurs finissent, *par la vie éternelle*. « Les méchants » sont heureux dans ce monde, mais ils seront tourmentés » dans l'autre; les justes, au contraire, souffrent dans celui-ci, » mais ils seront heureux dans l'autre. » Voilà ce qu'on trouve partout. Et pourquoi vous cacherais-je que cette réponse tranchante ne me satisfait pas pleinement? Vous ne me soupçonneriez pas, j'espère, de vouloir détruire ou affaiblir cette grande

preuve; mais il me semble qu'on ne lui nuirait point du tout en l'associant à d'autres.

LE SÉNATEUR.

Si M. le chevalier est indiscret ou trop précipité, j'avoue que j'ai tort comme lui et autant que lui; car j'étais sur le point de vous quereller aussi avant que vous eussiez entamé la question : ou, si vous voulez que je vous parle plus sérieusement, je voulais vous prier de sortir des routes battues. J'ai lu plusieurs de vos écrivains ascétiques du premier ordre, que je vénère infiniment; mais, tout en leur rendant la justice qu'ils méritent, je ne vois pas sans peine que, sur cette grande question des voies de la justice divine dans ce monde, ils semblent presque tous passer condamnation sur le fait, et convenir qu'il n'y a pas moyen de justifier la Providence divine dans cette vie. Si cette proposition n'est pas fausse, elle me paraît au moins extrêmement dangereuse; car il y a beaucoup de danger à laisser croire aux hommes que la vertu ne sera récompensée et le vice puni que dans l'autre vie. Les incrédules, pour qui ce monde est tout, ne demandent pas mieux, et la foule même doit être rangée sur la même ligne : l'homme est si distrait, si dépendant des objets qui le frappent, si dominé par ses passions, que nous voyons tous les jours le croyant le plus soumis braver les tourments de la vie future pour le plus misérable plaisir. Que sera-ce de celui qui ne croit pas ou qui croit faiblement? Appuyons donc tant qu'il vous plaira sur la vie future qui répond à toutes les objections; mais s'il existe dans ce monde un véritable gouvernement moral, et si, dès cette vie même, le crime doit trembler, pourquoi le décharger de cette crainte?

LE COMTE.

Pascal observe quelque part que *la dernière chose qu'on découvre en composant un livre, est de savoir quelle chose on doit placer la première* : je ne fais point un livre, mes bons amis;

mais je commence un discours qui peut-être sera long, et j'aurais pu balancer sur le début : heureusement vous me dispensez du travail de la délibération ; c'est vous-même qui m'apprenez par où je dois commencer.

L'expression familière qu'on ne peut adresser qu'à un enfant ou à un inférieur, *vous ne savez ce que vous dites*, est néanmoins le compliment qu'un homme sensé aurait droit de faire à la foule qui se mêle de disserter sur les questions épineuses de la philosophie. Avez-vous jamais entendu, messieurs, un militaire se plaindre qu'à la guerre les coups ne tombent que sur les honnêtes gens, et qu'il suffit d'être un scélérat pour être invulnérable ? Je suis sûr que non, parce que, en effet, chacun sait que les balles ne choisissent personne. J'aurais bien droit d'établir au moins une parité parfaite entre les maux de la guerre par rapport aux militaires, et les maux de la vie en général, par rapport à tous les hommes ; et cette parité, supposée exacte, suffirait seule pour faire disparaître une difficulté fondée sur une fausseté manifeste ; car il est non-seulement faux, mais évidemment FAUX, *que le crime soit en général heureux, et la vertu malheureuse en ce monde* : il est, au contraire, de la plus grande évidence que les biens et les maux sont une espèce de loterie où chacun, sans distinction, peut tirer un billet blanc ou noir. Il faudrait donc changer la question, et demander *pourquoi, dans l'ordre temporel, le juste n'est pas exempt des maux qui peuvent affliger le coupable ; et pourquoi le méchant n'est pas privé des biens dont le juste peut jouir ?* Mais cette question est tout à fait différente de l'autre, et je suis même fort étonné si le simple énoncé ne vous en démontre pas l'absurdité ; car c'est une de mes idées favorites que l'homme droit est assez communément averti, par un sentiment intérieur, de la fausseté ou de la vérité de certaines propositions avant tout examen, souvent même sans avoir fait les études nécessaires pour être en état de les examiner avec une parfaite connaissance de cause.

LE SÉNATEUR.

Je suis si fort de votre avis et si amoureux de cette doctrine, que je l'ai peut-être exagérée en la portant dans les sciences naturelles; cependant je puis, au moins jusqu'à un certain point, invoquer l'expérience à cet égard. Plus d'une fois il m'est arrivé, en matière de physique ou d'histoire naturelle, d'être choqué, sans trop savoir dire pourquoi, par de certaines opinions accréditées, que j'ai eu le plaisir ensuite (car c'en est un) de voir attaquées, et même tournées en ridicule par des hommes profondément versés dans ces mêmes sciences, dont je me pique peu, comme vous savez. Croyez-vous qu'il faille être l'égal de Descartes pour avoir droit de se moquer de ses tourbillons? Si l'on vient me raconter que cette planète que nous habitons n'est qu'une éclaboussure du soleil, enlevée, il y a quelques millions d'années, par une comète extravagante courant dans l'espace; ou que les animaux se font comme des maisons, en mettant ceci à côté de cela; ou que toutes les couches de notre globe ne sont que le résultat fortuit d'une précipitation chimique, et cent autres belles choses de ce genre qu'on a débitées dans notre siècle, faut-il donc avoir beaucoup lu, beaucoup réfléchi; faut-il être de quatre ou cinq académies pour sentir l'extravagance de ces théories? Je vais plus loin: je crois que dans les questions mêmes qui tiennent aux sciences exactes, ou qui paraissent reposer entièrement sur l'expérience, cette règle de la conscience intellectuelle n'est pas à beaucoup près nulle pour ceux qui ne sont point initiés à ces sortes de connaissances; ce qui m'a conduit à douter, je vous l'avoue en baissant la voix, de plusieurs choses qui passent généralement pour certaines. L'explication des marées par l'attraction luni-solaire, la décomposition et la recomposition de l'eau, d'autres théories encore que je pourrais vous citer et qui passent aujourd'hui pour des dogmes, refusent absolument d'entrer dans mon esprit, et je me sens invinciblement porté à croire qu'un savant de bonne foi viendra quelque jour nous apprendre que nous

étions dans l'erreur sur ces grands objets, ou qu'on ne s'entendait pas. Vous me direz peut-être (l'amitié en a le droit) : *C'est pure ignorance de votre part.* Je me le suis dit mille fois à moi-même. Mais dites-moi à votre tour pourquoi je ne serais pas également indocile à d'autres vérités? Je les crois sur la parole des maîtres, et jamais il ne s'élève dans mon esprit une seule idée *contre la foi.*

D'où vient donc ce sentiment intérieur qui se révolte contre certaines théories? On les appuie sur des arguments que je ne saurais pas renverser, et cependant cette conscience dont nous parlons n'en dit pas moins : *Quodcumque ostendis mihi sic, incredulus odi.*

LE COMTE.

Vous parlez latin, monsieur le sénateur, quoique nous ne vivions point ici dans un pays latin. C'est très-bien fait à vous de faire des excursions sur des terres étrangères; mais vous auriez dû ajouter, dans les règles de la politesse, *avec la permission de monsieur le chevalier.*

LE CHEVALIER.

Vous me plaisantez, monsieur le comte : sachez, s'il vous plaît, que je ne suis point du tout aussi brouillé que vous pourriez le croire avec la langue de l'ancienne Rome. Il est vrai que j'ai passé la fin de mon bel âge dans les camps, où l'on cite peu Cicéron; mais je l'ai commencé dans un pays où l'éducation elle-même commence presque toujours par le latin. J'ai fort bien compris le passage que je viens d'entendre, sans savoir cependant à qui il appartient. Au reste, je n'ai pas la prétention d'être sur ce point, ni sur tant d'autres, l'égal de monsieur le sénateur, dont j'honore infiniment les grandes et solides connaissances. Il a bien le droit de me dire, même avec une certaine emphase :

..... Va dire à ta patrie
Qu'il est quelque savoir aux bords de la Scythie.

Mais permettez, je vous prie, messieurs, au plus jeune de nous de vous ramener dans le chemin dont nous nous sommes étrangement écartés. Je ne sais comment nous sommes tombés de la Providence au latin.

LE COMTE.

Quelque sujet qu'on traite, mon aimable ami, on parle toujours d'elle. D'ailleurs une conversation n'est point un livre; peut-être même vaut-elle mieux qu'un livre, précisément parce qu'elle permet de divaguer un peu. Mais pour rentrer dans notre sujet par où nous en sommes sortis, je n'examinerai pas dans ce moment jusqu'à quel point on peut se fier à ce sentiment intérieur que M. le sénateur appelle, avec une si grande justesse, *conscience intellectuelle*.

Je me permettrai encore moins de discuter les exemples particuliers auxquels il l'a appliquée; ces détails nous conduiraient trop loin de notre sujet. Je dirai seulement que la droiture du cœur et la pureté habituelle d'intention peuvent avoir des influences secrètes et des résultats qui s'étendent bien plus loin qu'on ne l'imagine communément. Je suis donc très-disposé à croire que chez des hommes tels que ceux qui m'entendent, l'instinct secret dont nous parlions tout à l'heure devinera juste assez souvent, même dans les sciences naturelles; mais je suis porté à le croire à peu près infaillible lorsqu'il s'agit de philosophie rationnelle, de morale, de métaphysique et de théologie naturelle. Il est infiniment digne de la suprême sagesse, qui a tout créé et tout réglé, d'avoir dispensé l'homme de la science dans tout ce qui l'intéresse véritablement. J'ai donc eu raison d'affirmer que la question qui nous occupe étant une fois posée exactement, la détermination intérieure de tout esprit bien fait devait nécessairement précéder la discussion.

LE CHEVALIER.

Il me semble que M. le sénateur approuve, puisqu'il n'objecte rien. Quant à moi, j'ai toujours eu pour maxime de ne

jamais contester sur les opinions utiles. Qu'il y ait une conscience pour l'esprit comme il y en a une pour le cœur, qu'un sentiment intérieur conduise l'homme de bien, et le mette en garde contre l'erreur dans les choses mêmes qui semblent exiger un appareil préliminaire d'études et de réflexions, c'est une opinion très-digne de la sagesse divine et très-honorable pour l'homme : ne jamais nier ce qui est utile, ne jamais soutenir ce qui pourrait nuire, c'est, à mon sens, une règle sacrée qui devrait surtout conduire les hommes que leur profession écarte comme moi des études approfondies. N'attendez donc aucune objection de ma part : cependant, sans nier que le sentiment chez moi ait déjà pris parti, je n'en prierai pas moins M. le comte de vouloir bien encore s'adresser à ma raison.

LE COMTE.

Je vous le répète, je n'ai jamais compris cet argument éternel contre la Providence, tiré du malheur des justes et de la prospérité des méchants. Si l'homme de bien souffrait parce qu'il est homme de bien, et si le méchant prospérait de même parce qu'il est méchant, l'argument serait insoluble ; il tombe à terre si l'on suppose seulement que le bien et le mal sont distribués indifféremment à tous les hommes. Mais les fausses opinions ressemblent à la fausse monnaie, qui est frappée d'abord par de grands coupables, et dépensée ensuite par d'honnêtes gens qui perpétuent le crime sans savoir ce qu'ils font. C'est l'impiété qui a d'abord fait grand bruit de cette objection ; la légèreté et la bonhomie l'ont répétée ; mais en vérité ce n'est rien. Je reviens à ma première comparaison : un homme de bien est tué à la guerre ; est-ce une injustice ? Non, c'est un malheur. S'il a la goutte ou la gravelle ; si son ami le trahit ; s'il est écrasé par la chute d'un édifice, etc., c'est encore un malheur ; mais rien de plus, puisque tous les hommes sans distinction sont sujets à ces sortes de disgrâces. Ne perdez jamais de vue cette grande vérité : *Qu'une loi générale, si elle n'est injuste pour tous, ne saurait l'être pour l'indi-*

vidu. Vous n'aviez pas une telle maladie, mais vous pouviez l'avoir; vous l'avez, mais vous pouviez en être exempt. Celui qui a péri dans une bataille pouvait échapper; celui qui en revient pouvait y rester. Tous ne sont pas morts, mais tous étaient là pour mourir. Dès lors plus d'injustice : la loi juste n'est point celle qui a son effet sur tous, mais celle qui est faite pour tous; l'effet sur tel ou tel individu n'est plus qu'un accident. Pour trouver des difficultés dans cet ordre de choses, il faut les aimer; malheureusement on les aime et on les cherche : le cœur humain, continuellement révolté contre l'autorité qui le gêne, fait des contes à l'esprit, qui les croit; nous accusons la Providence pour être dispensés de nous accuser nous-mêmes; nous élevons contre elle des difficultés que nous rougirions d'élever contre un souverain ou contre un simple administrateur dont nous estimerions la sagesse. Chose étrange! il nous est plus aisé d'être justes envers les hommes qu'envers Dieu ¹!

Il me semble, messieurs, que j'abuserais de votre patience si je m'étendais davantage pour vous prouver que la question est ordinairement mal posée, et que réellement *on ne sait ce qu'on dit* lorsqu'on se plaint que le vice est heureux et la vertu malheureuse dans ce monde; tandis que, en faisant même la supposition la plus favorable aux *murmurateurs*, il est manifestement prouvé que les maux de toute espèce pleuvent sur tout le genre humain comme les balles sur une armée, sans aucune distinction de personnes. Or, si l'homme de bien ne souffre pas *parce qu'il est homme de bien*, et si le méchant ne prospère pas *parce qu'il est méchant*, l'objection disparaît, et le bon sens a vaincu.

LE CHEVALIER.

J'avoue que si l'on s'en tient à la distribution des maux physiques et extérieurs, il y a évidemment inattention ou mauvaise foi dans l'objection qu'on en tire contre la Provi-

¹ *Multos inveni æquos adversus homines; adversus Deos, neminem* (Sen., Ep. xcvi).

dence; mais il me semble qu'on insiste bien plus sur l'impunité des crimes; c'est là le grand scandale, et c'est l'article sur lequel je suis le plus curieux de vous entendre.

LE COMTE.

Il n'est pas temps encore, M. le chevalier. Vous m'avez donné gain de cause un peu trop vite sur ces maux que vous appelez *extérieurs*. Si j'ai toujours supposé, comme vous l'avez vu, que ces maux étaient distribués également à tous les hommes, je l'ai fait uniquement pour me donner ensuite plus beau jeu; car, dans le vrai, il n'en est rien. Mais, avant d'aller plus loin, prenons garde, s'il vous plaît, de ne pas sortir de la route; il y a des questions qui se touchent, pour ainsi dire, de manière qu'il est aisé de glisser de l'une à l'autre sans s'en apercevoir; de celle-ci, par exemple : *Pourquoi le juste souffre-t-il?* on se trouve insensiblement à une autre : *Pourquoi l'homme souffre-t-il?* La dernière cependant est toute différente; c'est celle de l'origine du mal. Commençons donc par écarter toute équivoque. *Le mal est sur la terre*; hélas! c'est une vérité qui n'a pas besoin d'être prouvée; mais de plus : *Il y est très-justement, et Dieu ne saurait en être l'auteur* : c'est une autre vérité dont nous ne doutons, j'espère, ni vous ni moi, et que je puis me dispenser de prouver, car je sais à qui je parle.

LE SÉNATEUR.

Je professe de tout mon cœur la même vérité, et sans aucune restriction; mais cette profession de foi, précisément à cause de sa latitude, exige une explication. Votre saint Thomas a dit avec ce laconisme logique qui le distingue : *Dieu est l'auteur du mal qui punit, mais non de celui qui souille*¹. Il a certainement raison dans un sens; mais il faut s'entendre : Dieu est

¹ *Deus est auctor mali quod est pœna; non autem mali quod est culpa.*
(S. Thom., S. Theol., p. 1. Quæst. 49, art. 11.)

l'auteur du mal *qui punit*, c'est-à-dire du mal physique ou de la douleur, comme un souverain est l'auteur des supplices qui sont infligés sous ses lois. Dans un sens reculé et indirect, c'est bien *lui* qui pend et qui roue, puisque toute autorité et toute exécution légale partent de lui ; mais, dans le sens direct et immédiat, c'est le voleur, c'est le faussaire, c'est l'assassin, etc., qui sont les véritables auteurs de ce *mal qui les punit* ; ce sont eux qui bâtissent les prisons, qui élèvent les gibets et les échafauds. En tout cela le souverain agit, comme la Junon d'Homère, *de son plein gré, mais fort à contre-cœur* ¹. Il en est de même de Dieu (en excluant toujours toute comparaison rigoureuse qui serait insolente). Non-seulement il ne saurait être, dans aucun sens, l'auteur du mal moral, ou du *péché*, mais l'on ne comprend pas même qu'il puisse être originairement l'auteur du mal physique, qui n'existerait pas si la créature intelligente ne l'avait rendu nécessaire en abusant de sa liberté. Platon l'a dit, et rien n'est plus évident de soi : *L'être bon ne peut vouloir nuire à personne* ². Mais comme on ne s'avisera jamais de soutenir que l'homme de bien cesse d'être tel parce qu'il châtie justement son fils, ou parce qu'il tue un ennemi sur le champ de bataille, ou parce qu'il envoie un scélérat au supplice, gardons-nous, comme vous le disiez tout à l'heure, M. le comte, d'être moins équitables envers Dieu qu'envers les hommes. Tout esprit droit est convaincu par intuition que le mal ne saurait venir d'un être tout-puissant. Ce fut ce sentiment infailible qui enseigna jadis au bon sens romain de réunir, comme par un lien nécessaire, les deux titres augustes de TRÈS-BON et de TRÈS-GRAND. Cette magnifique expression, quoique née dans le sein du paganisme, a paru si juste, qu'elle a passé dans votre langue religieuse, si délicate et si exclusive. Je vous dirai même en passant qu'il m'est arrivé plus d'une fois de songer que l'inscription antique, IOVI OPTIMO MAXIMO,

¹ Ἐκὼν ἀίκεται γὰρ θυμῷ (Iliad., IV, 43).

² *Probus invidet nemini* (In Tim.).

pourrait se placer tout entière sur le fronton de vos temples latins; car qu'est-ce que IOV-I, sinon IOV-AM?

LE COMTE.

Vous sentez bien que je n'ai pas envie de disputer sur tout ce que vous venez de dire. Sans doute, *le mal physique n'a pu entrer dans l'univers que par la faute des créatures libres; il ne peut y être que comme remède ou expiation, et par conséquent il ne peut avoir Dieu pour auteur direct*; ce sont des dogmes incontestables pour nous. Maintenant je reviens à vous, M. le chevalier. Vous conveniez tout à l'heure qu'on chicanait mal à propos la Providence sur la distribution des biens et des maux; mais que le scandale roule surtout sur l'impunité des scélérats. Je doute cependant que vous puissiez renoncer à la première objection sans abandonner la seconde; car s'il n'y a point d'injustice dans la distribution des maux, sur quoi fonderiez-vous les plaintes de la vertu? Le monde n'étant gouverné que par des lois générales, vous n'avez pas, je crois, la prétention que, si les fondements de la terrasse où nous parlons étaient mis subitement en l'air par quelque éboulement souterrain, Dieu fût obligé de suspendre en notre faveur les lois de la gravité, parce que cette terrasse porte dans ce moment trois hommes qui n'ont jamais tué ni volé; nous tomberions certainement, et nous serions écrasés. Il en serait de même si nous avions été membres de la loge des Illuminés de Bavière, ou du Comité de salut public. Voudriez-vous lorsqu'il grêle que le champ du juste fût épargné? Voilà donc un miracle. Mais si, par hasard, ce juste venait à commettre un crime après la récolte, il faudrait encore qu'elle pourrit dans ses greniers: voilà un autre miracle. De sorte que chaque instant exigeant un miracle, le miracle deviendrait l'état ordinaire du monde, c'est-à-dire qu'il ne pourrait plus y avoir de miracle; que l'exception serait la règle, et le désordre l'ordre. Exposer de pareilles idées, c'est les réfuter suffisamment.

Ce qui nous trompe encore assez souvent sur ce point, c'est

que nous ne pouvons nous empêcher de prêter à Dieu, sans nous en apercevoir, les idées que nous avons sur la dignité et l'importance des personnes. Par rapport à nous, ces idées sont très-justes, puisque nous sommes tous soumis à l'ordre établi dans la société; mais lorsque nous les transportons dans l'ordre général, nous ressemblons à cette reine qui disait : *Quand il s'agit de damner des gens de notre espèce, croyez que Dieu y pense plus d'une fois.* Élisabeth de France monte sur l'échafaud, Robespierre y monte un instant après. L'ange et le monstre s'étaient soumis en entrant dans le monde à toutes les lois générales qui le régissent. Aucune expression ne saurait caractériser le crime des scélérats qui firent couler le sang le plus pur comme le plus auguste de l'univers; cependant, par rapport à l'ordre général, il n'y a point d'injustice; c'est toujours un malheur attaché à la condition de l'homme, et rien de plus. *Tout homme, en qualité d'homme, est sujet à tous les malheurs de l'humanité* : la loi est générale; donc elle n'est pas injuste. Prétendre que la dignité ou les dignités d'un homme doivent le soustraire à l'action d'un tribunal inique ou trompé, c'est précisément vouloir qu'elles l'exemptent de l'apoplexie, par exemple, ou même de la mort.

Observez cependant que, malgré ces lois générales et nécessaires, il s'en faut de beaucoup que la prétendue égalité, sur laquelle j'ai insisté jusqu'à présent, ait lieu réellement. Je l'ai supposée, comme je vous l'ai dit, *pour me donner plus beau jeu*; mais rien n'est plus faux, et vous allez le voir.

Commencez d'abord par ne jamais considérer l'individu : la loi générale, la loi visible et visiblement juste est *que la plus grande masse de bonheur, même temporel, appartient, non pas à l'homme vertueux, mais à la vertu.* S'il en était autrement il n'y aurait plus ni vice ni vertu, ni mérite ni démérite, et par conséquent plus d'ordre moral. Supposez que chaque action vertueuse soit *payée*, pour ainsi dire, par quelque avantage temporel, l'acte, n'ayant plus rien de surnaturel, ne pourrait plus mériter une récompense de ce genre. Supposez, d'un

autre côté, qu'en vertu d'une loi divine, la main d'un voleur doit tomber au moment où il commet un vol, on s'abstiendra de voler comme on s'abstiendrait de porter la main sous la hache d'un boucher; l'ordre moral disparaîtrait entièrement. Pour accorder donc cet ordre (le seul possible pour des êtres intelligents, et qui est d'ailleurs prouvé par le fait) avec les lois de la justice, il fallait que la vertu fût récompensée et le vice puni, même temporellement, mais non toujours, ni sur-le-champ; il fallait que le lot incomparablement plus grand de bonheur temporel fût attribué à la vertu, et le lot proportionnel de malheur, dévolu au vice; mais que l'individu ne fût jamais sûr de rien, et c'est en effet ce qui est établi. Imaginez toute autre hypothèse; elle vous mènera directement à la destruction de l'ordre moral, ou à la création d'un autre monde.

Pour en venir maintenant au détail, commençons, je vous prie, par la justice humaine. Dieu ayant voulu faire gouverner les hommes par des hommes, du moins extérieurement, il a remis aux souverains l'éminente prérogative de la punition des crimes, et c'est en cela surtout qu'ils sont ses représentants. J'ai trouvé sur ce sujet un morceau admirable dans les lois de Menu; permettez-moi de vous le lire dans le troisième volume des *OEuvres du chevalier William Jones*, qui est là sur ma table.

LE CHEVALIER.

Lisez, s'il vous plaît; mais avant, ayez la bonté de me dire ce que c'est que le roi Menu, auquel je n'ai jamais eu l'honneur d'être présenté.

LE COMTE.

Menu, M. le chevalier, est le grand législateur des Indes. Les uns disent qu'il est fils du Soleil, d'autres veulent qu'il soit fils de Brahma, la première personne de la Trinité indienne¹. Entre ces deux opinions, également probables, je

¹ *Maurice's history of Indostan*. London, in-4°, t. I, p. 53, 54, et t. II, p. 57.

demeure suspendu sans espoir de me décider. Malheureusement encore il m'est également impossible de vous dire à quelle époque l'un ou l'autre de ces deux pères engendra Menu. Le chevalier Jones, de docte mémoire, croit que le code de ce législateur est peut-être antérieur au Pentateuque, et *certainement* au moins antérieur à tous les législateurs de la Grèce ¹. Mais M. Pinkerton, qui a bien aussi quelque droit à notre confiance, a pris la liberté de se moquer des Brahmes, et s'est cru en état de leur prouver que Menu pourrait fort bien n'être qu'un honnête légiste du XIII^e siècle ². Ma coutume n'est pas de disputer pour d'aussi légères différences; ainsi, messieurs, je vais vous lire le morceau en question, dont nous laisserons la date en blanc : écoutez bien.

« Brahma, au commencement des temps, créa pour l'usage
 » des rois le génie des peines, il lui donna un corps de pure
 » lumière : ce génie est son fils; il est la justice même et le
 » protecteur de toutes les choses créées. Par la crainte de ce
 » génie tous les êtres sensibles, mobiles ou immobiles ³, sont
 » retenus dans l'usage de leurs jouissances naturelles, et ne
 » s'écartent point de leur devoir. Que le roi donc, lorsqu'il
 » aura bien et dûment considéré le lieu, le temps, ses propres
 » forces et la loi divine, inflige les peines justement à tous
 » ceux qui agissent injustement : le châtiment est un gouver-
 » neur actif; il est le véritable administrateur des affaires
 » publiques, il est le dispensateur des lois, et les hommes
 » sages l'appellent le *répondant* des quatre ordres de l'État,
 » pour l'exact accomplissement de leurs devoirs. Le châtiment
 » gouverne l'humanité entière; le châtiment la préserve; le
 » châtiment veille pendant que les gardes humaines dorment.
 » Le sage considère le châtiment comme la perfection de la
 » justice. Qu'un monarque indolent cesse de punir, et le plus
 » fort finira par faire rôtir le plus faible. La race entière des

¹ Sir William's Jone's works, tom. III.

² Géogr., tom. VI de la traduction française, p. 260, 261.

³ *Fixed or locomotives*. Ibid., p. 223.

» hommes est retenue dans l'ordre par le châtimeut; car l'innocence ne se trouve guère, et c'est la crainte des peines qui permet à l'univers de jouir du bonheur qui lui est destiné. Toutes les classes seraient corrompues, toutes les barrières seraient brisées : il n'y aurait que confusion parmi les hommes si la peine cessait d'être infligée ou l'était injustement : mais lorsque la Peine, au teint noir, à l'œil enflammé, s'avance pour détruire le crime, le peuple est sauvé si le juge a l'œil juste ¹. »

LE SÉNATEUR:

Admirable! magnifique! vous êtes un excellent homme de nous avoir déterré ce morceau de philosophie indienne : en vérité la date n'y fait rien.

LE COMTE.

Il a fait la même impression sur moi. J'y trouve la raison européenne avec une juste mesure de cette emphase orientale qui plait à tout le monde quand elle n'est pas exagérée : je ne crois pas qu'il soit possible d'exprimer avec plus de noblesse et d'énergie cette divine et terrible prérogative des souverains : *La punition des coupables.*

Mais permettez qu'averti par ces tristes expressions, j'arrête un instant vos regards sur un objet qui choque la pensée sans doute, mais qui est cependant très-digne de l'occuper.

De cette prérogative redoutable dont je vous parlais tout à l'heure résulte l'existence nécessaire d'un homme destiné à infliger aux crimes les châtimeuts décernés par la justice humaine; et cet homme, en effet, se trouve partout, sans qu'il y ait aucun moyen d'expliquer comment; car la raison ne découvre dans la nature de l'homme aucun motif capable de déterminer le choix de cette profession. Je vous crois trop accoutumés à réfléchir, messieurs, pour qu'il ne vous soit pas

¹ Sir William's Jone's works, tom. III, p. 223, 224.

arrivé souvent de méditer sur le bourreau. Qu'est-ce donc que cet être inexplicable qui a préféré à tous les métiers agréables, lucratifs, honnêtes et même honorables qui se présentent en foule à la force ou à la dextérité humaine, celui de tourmenter et de mettre à mort ses semblables? Cette tête, ce cœur sont-ils faits comme les nôtres? ne contiennent-ils rien de particulier et d'étranger à notre nature? Pour moi, je n'en sais pas douter. Il est fait comme nous extérieurement; il naît comme nous; mais c'est un être extraordinaire, et pour qu'il existe dans la famille humaine il faut un décret particulier, un FIAT de la puissance créatrice. Il est créé comme un mode. Voyez ce qu'il est dans l'opinion des hommes, et comprenez, si vous pouvez, comment il peut ignorer cette opinion ou l'affronter! A peine l'autorité a-t-elle désigné sa demeure, à peine en a-t-il pris possession que les autres habitations reculent jusqu'à ce qu'elles ne voient plus la sienne. C'est au milieu de cette solitude et de cette espèce de vide formé autour de lui qu'il vit seul avec sa femelle et ses petits, qui lui font connaître la voix de l'homme : sans eux il n'en connaîtrait que les gémissements... Un signal lugubre est donné; un ministre abject de la justice vient frapper à sa porte et l'avertir qu'on a besoin de lui : il part; il arrive sur une place publique couverte d'une foule pressée et palpitante. On lui jette un empoisonneur, un parricide, un sacrilège : il le saisit, il l'étend, il le lie sur une croix horizontale, il lève le bras : alors il se fait un silence horrible, et l'on n'entend plus que le cri des os qui éclatent sous la barre et les hurlements de la victime. Il la détache; il la porte sur une roue : les membres fracassés s'élancent dans les rayons; la tête pend; les cheveux se hérissent, et la bouche, ouverte comme une fournaise, n'envoie plus par intervalle qu'un petit nombre de paroles sanglantes qui appellent la mort. Il a fini : le cœur lui bat, mais c'est de joie; il s'applaudit, il dit dans son cœur : *Nul ne roue mieux que moi*. Il descend; il tend sa main souillée de sang, et la justice y jette de loin quelques pièces d'or qu'il emporte à travers une double haie d'hommes écartés par

l'horreur. Il se met à table, et il mange; au lit ensuite, et il dort. Et le lendemain, en s'éveillant, il songe à toute autre chose qu'à ce qu'il a fait la veille. Est-ce un homme? Oui : Dieu le reçoit dans ses temples et lui permet de prier. Il n'est pas criminel, cependant aucune langue ne consent à dire, par exemple, *qu'il est vertueux, qu'il est honnête homme, qu'il est estimable, etc.* Nul éloge moral ne peut lui convenir, car tous supposent des rapports avec les hommes, et il n'en a point.

Et cependant toute grandeur, toute puissance, toute subordination repose sur l'exécuteur : il est l'horreur et le lien de l'association humaine. Otez du monde cet agent incompréhensible; dans l'instant même l'ordre fait place au chaos, les trônes s'abîment et la société disparaît. Dieu qui est l'auteur de la souveraineté, l'est donc aussi du châtement : il a jeté notre terre sur ces deux pôles; *car Jéhovah est le maître des deux pôles, et sur eux il fait tourner le monde*¹.

Il y a donc dans le cercle temporel une loi divine et visible pour la punition du crime; et cette loi, aussi stable que la société qu'elle fait subsister, est exécutée invariablement depuis l'origine des choses : le mal étant sur la terre, il agit constamment; et par une conséquence nécessaire il doit être constamment réprimé par le châtement; et en effet, nous voyons sur toute la surface du globe une action constante de tous les gouvernements pour arrêter ou punir les attentats du crime : le glaive de la justice n'a point de fourreau; toujours il doit menacer ou frapper. Qu'est-ce donc qu'on veut dire lorsqu'on se plaint de l'*impunité du crime*? Pour qui sont le knout, les gibets, les roues et les bûchers? Pour le crime apparemment. Les erreurs des tribunaux sont des exceptions qui n'ébranlent point la règle : j'ai d'ailleurs plusieurs réflexions à vous proposer sur ce point. En premier lieu, ces erreurs fatales sont bien moins fréquentes qu'on ne l'imagine : l'opinion étant,

¹ *Domini enim sunt cardines terræ, et posuit super eos orbem* (Cant. Annæ, I, Reg. II, 8).

pour peu qu'il soit permis de douter, toujours contraire à l'autorité, l'oreille du public accueille avec avidité les moindres bruits qui supposent un meurtre judiciaire; mille passions individuelles peuvent se joindre à cette inclination générale : mais j'en atteste votre longue expérience, M. le sénateur ; c'est une chose excessivement rare qu'un tribunal homicide par passion ou par erreur. Vous priez, M. le chevalier !

LE CHEVALIER.

C'est que dans ce moment j'ai pensé aux *Calas* ; et les *Calas* m'ont fait penser *au cheval et à toute l'écurie* ¹. Voilà comment les idées s'enchaînent, et comment l'imagination ne cesse d'interrompre la raison.

LE COMTE.

Ne vous excusez pas, car vous me rendez service en me faisant penser à ce jugement fameux qui me fournit une preuve de ce que je vous disais tout à l'heure. Rien de moins prouvé, messieurs, je vous l'assure, que l'innocence de *Calas*. Il y a mille raisons d'en douter, et même de croire le contraire ; mais rien ne m'a frappé comme une lettre originale de Voltaire au célèbre Tronchin de Genève, que j'ai lue tout à mon aise, il y a quelques années. Au milieu de la discussion publique la plus animée, où Voltaire se montrait et s'intitulait le tuteur de l'innocence et le vengeur de l'humanité, il bouffonnait dans cette lettre comme s'il avait parlé de l'opéra-comique. Je me rappelle surtout cette phrase qui me frappa : *Vous avez trouvé mon mémoire trop chaud, mais je vous en prépare un autre* AU BAIN MARIE. C'est dans ce style grave et sentimental que le digne homme parlait à l'oreille d'un homme qui avait sa

¹ A l'époque où la mémoire de *Calas* fut réhabilitée, le duc d'A.... demandait à un habitant de Toulouse comment il était possible que le tribunal de cette ville se fût trompé aussi cruellement ; à quoi ce dernier répondit par le proverbe trivial : *Il n'y a pas de bon cheval qui ne bronche*. — A la bonne heure, répliqua le duc ; mais toute une écurie !

confiance, tandis que l'Europe retentissait de ses *Trénodies* fanatiques.

Mais laissons là *Calas*. Qu'un innocent périsse, c'est un malheur comme un autre, c'est-à-dire commun à tous les hommes. Qu'un coupable échappe, c'est une autre exception du même genre. Mais toujours il demeure vrai, généralement parlant, *qu'il y a sur la terre un ordre universel et visible pour la punition temporelle des crimes*; et je dois encore vous faire observer que les coupables ne trompent pas à beaucoup près l'œil de la justice aussi souvent qu'il serait permis de le croire si l'on n'écoutait que la simple théorie, vu les précautions infinies qu'ils prennent pour se cacher. Il y a souvent dans les circonstances qui décèlent les plus habiles scélérats, quelque chose de si inattendu, de si surprenant, de si *imprévoyable*, que les hommes, appelés par leur état ou par leurs réflexions à suivre ces sortes d'affaires, se sentent inclinés à croire que la justice humaine n'est pas tout à fait dénuée, dans la recherche des coupables, d'une certaine assistance extraordinaire.

Permettez-moi d'ajouter encore une considération pour épuiser ce chapitre des peines. Comme il est très-possible que nous soyons dans l'erreur lorsque nous accusons la justice humaine d'épargner un coupable, parce que celui que nous regardons comme tel ne l'est réellement pas; il est, d'un autre côté, également possible qu'un homme envoyé au supplice pour un crime qu'il n'a pas commis, l'ait réellement mérité par un autre crime absolument inconnu. Heureusement et malheureusement il y a plusieurs exemples de ce genre prouvés par l'aveu des coupables; et il y en a, je crois, un plus grand nombre que nous ignorons. Cette dernière supposition mérite surtout grande attention; car quoique les juges, dans ce cas, soient grandement coupables ou malheureux, la Providence, pour qui tout est moyen, même l'obstacle, ne s'est pas moins servi du crime ou de l'ignorance pour exécuter cette justice temporelle que nous demandons; et il est sûr que les deux suppositions restreignent notablement le nombre des excep-

tions. Vous voyez donc combien cette prétendue égalité que j'avais d'abord supposée se trouve déjà dérangée par la seule considération de la justice humaine.

De ces punitions corporelles qu'elle inflige, passons maintenant aux maladies. Déjà vous me prévenez. Si l'on ôtait de l'univers l'intempérance dans tous les genres on en chasserait la plupart des maladies, et peut-être même il serait permis de dire toutes. C'est ce que tout le monde peut voir en général et d'une manière confuse; mais il est bon d'examiner la chose de près. S'il n'y avait point de mal moral sur la terre, il n'y aurait point de mal physique; et puisqu'une infinité de maladies sont le produit immédiat de certains désordres, n'est-il pas vrai que l'analogie nous conduit à généraliser l'observation? Avez-vous présente par hasard la tirade vigoureuse et quelquefois un peu dégoûtante de Sénèque sur les maladies de son siècle? Il est intéressant de voir l'époque de Néron marquée par une affluence de maux inconnus aux temps qui la précédèrent. Il s'écrie plaisamment : « Seriez-vous par hasard » étonnés de cette innombrable quantité de maladies? comptez » les cuisiniers ¹, » Il se fâche surtout contre les femmes : « Hippocrate, dit-il, l'oracle de la médecine, avait dit que les » femmes ne sont point sujettes à la goutte. Il avait raison » sans doute de son temps; aujourd'hui il aurait tort. Mais » puisqu'elles ont dépouillé leur sexe pour revêtir l'autre, » qu'elles soient donc condamnées à partager tous les maux » de celui dont elles ont adopté tous les vices. *Que le ciel les » maudisse pour l'insolente usurpation que ces misérables ont osé » faire sur le nôtre* ²! » Il y a sans doute des maladies qui ne sont, comme on ne l'aura jamais assez dit, que les résultats accidentels d'une loi générale : l'homme le plus moral doit mourir; et deux hommes qui font une course forcée, l'un pour

¹ *Innumerabiles esse morbos miraris? coquos numera* (Sen., Ep. xcvi).

² C'est en effet cela, à peu près du moins. Cependant on fera bien de lire le texte. L'épouvantable tableau que présente ici Sénèque mérite également l'attention du médecin et celle du moraliste.

sauver son semblable et l'autre pour l'assassiner, peuvent l'un et l'autre mourir de pleurésie ; mais quel nombre effrayant de maladies en général et d'accidents particuliers qui ne sont dus qu'à nos vices ! Je me rappelle que Bossuet, prêchant devant Louis XIV et toute sa cour, appelait la médecine en témoignage sur les suites funestes de la volupté ¹. Il avait grandement raison de citer ce qu'il y avait de plus présent et de plus frappant ; mais il aurait été en droit de généraliser l'observation, et pour moi je ne puis me refuser au sentiment d'un nouvel apologiste qui a soutenu que toutes les maladies ont leur source dans quelque vice proscrit par l'Évangile ; que cette loi sainte contient la véritable médecine du corps autant que celle de l'âme ; de manière que, dans une société de justes qui en feraient usage, la mort ne serait plus que l'inévitable terme d'une vieillesse saine et robuste ; opinion qui fut, je crois, celle d'Origène. Ce qui nous trompe sur ce point, c'est que lorsque l'effet n'est pas immédiat, nous ne l'apercevons plus ; mais il n'est pas moins réel. Les maladies, une fois établies, se propagent, se croisent, s'amalgament par une affinité funeste, en sorte que nous pouvons porter aujourd'hui la peine physique d'un excès commis il y a plus d'un siècle. Cependant, malgré la confusion qui résulte de ces affreux mélanges, l'analogie entre les crimes et les maladies est visible pour tout observateur attentif. Il y a des maux comme il y a des crimes *actuels et originels, accidentels, habituels, mortels et véniels*. Il y a des maladies de colère, de gourmandise, d'incontinence, etc. Observez de plus qu'il y a des crimes qui ont des caractères, et par conséquent des noms distinctifs dans toutes les langues,

¹ « Les tyrans ont-ils jamais inventé des tortures plus insupportables que » celles que les plaisirs font souffrir à ceux qui s'y abandonnent ? Ils ont amené » dans le monde des maux inconnus au genre humain ; et les médecins » enseignent d'un commun accord que ces funestes complications de symptômes » et de maladies qui déconcertent leur art, confondent leurs expériences, » démentent si souvent les anciens aphorismes, ont leur source dans les » plaisirs. » (Sermon contre l'Amour des plaisirs, 1^{er} point.)

Cet homme dit ce qu'il veut ; rien n'est au-dessous ni au-dessus de lui

comme le meurtre, le sacrilège, l'inceste, etc. ; et d'autres qu'on ne saurait désigner que par des termes généraux, tels que ceux de fraude, d'injustice, de violence, de malversation, etc. Il y a de même des maladies caractérisées, comme l'hydropisie, la phthisie, l'apoplexie, etc. ; et d'autres qui ne peuvent être désignées que par les noms généraux de malaises, d'incommodités, de douleurs, de fièvres *innommées*, etc. Or, plus l'homme est vertueux, et plus il est à l'abri des maladies *qui ont des noms*.

Bacon, quoique protestant, n'a pu se dispenser d'arrêter son œil observateur sur ce grand nombre de Saints (moines surtout et solitaires) que Dieu a favorisés d'une longue vie; et l'observation contraire n'est pas moins frappante, puisqu'il n'y a pas un vice, pas un crime, pas une passion désordonnée qui ne produise dans l'ordre physique un effet plus ou moins funeste, plus ou moins éloigné. Une belle analogie entre les maladies et les crimes se tire de ce que le divin Auteur de notre Religion, qui était bien le maître, pour autoriser sa mission aux yeux des hommes, d'allumer des volcans ou de faire tomber la foudre, mais qui ne dérogea jamais aux lois de la nature que pour faire du bien aux hommes; que ce divin Maître, dis-je, avant de guérir les malades qui lui étaient présentés, ne manquait jamais de remettre leurs péchés, ou daignait rendre lui-même un témoignage public à la foi vive qui les avait réconciliés¹ : et qu'y a-t-il encore de plus marquant que ce qu'il dit au lépreux : « Vous voyez que je vous ai guéri; prenez garde » maintenant de ne plus pécher, de peur qu'il ne vous arrive » pis? »

Il semble même qu'on est conduit à pénétrer en quelque manière ce grand secret, si l'on réfléchit sur une vérité dont l'énonciation seule est une démonstration pour tout homme

¹ Bourdaloue a fait à peu près la même observation dans son sermon sur la prédestination : *VIS SANUS VERRI?* chef-d'œuvre d'une logique sainte et consolante.

qui sait quelque chose en philosophie, savoir : « Que nulle maladie ne saurait avoir une cause matérielle. » Cependant, quoique la raison, la révélation et l'expérience se réunissent pour nous convaincre de la funeste liaison qui existe entre le mal moral et le mal physique, non-seulement nous refusons d'apercevoir les suites matérielles de ces passions qui ne résident que dans l'âme, mais nous n'examinons point assez, à beaucoup près, les ravages de celles qui ont leurs racines dans les organes physiques, et dont les suites visibles devraient nous épouvanter davantage. Mille fois, par exemple, nous avons répété le vieil adage, *que la table tue plus de monde que la guerre* ; mais il y a bien peu d'hommes qui réfléchissent assez sur l'immense vérité de cet axiome. Si chacun veut s'examiner sévèrement, il demeurera convaincu qu'il mange peut-être la moitié plus qu'il ne doit. De l'excès sur la quantité, passez aux abus sur la qualité : examinez dans tous ses détails cet art perfide d'exciter un appétit menteur qui nous tue ; songez aux innombrables caprices de l'intempérance, à ces *compositions séductrices*, qui sont précisément pour notre corps ce que les mauvais livres sont pour notre esprit, qui en est tout à la fois surchargé et corrompu ; et vous verrez clairement comment la nature, continuellement attaquée par ces vils excès, se débat vainement contre nos attentats de toutes les heures ; et comment il faut, malgré ses merveilleuses ressources, qu'elle succombe enfin, et qu'elle reçoive dans nous les germes de mille maux. La philosophie seule avait deviné depuis longtemps que toute la sagesse de l'homme était renfermée en deux mots : *SUSTINE ET ABSTINE* ¹. Et quoique cette faible législatrice prête au ridicule, même par ses meilleures lois, parce qu'elle manque de puissance pour se faire obéir, cependant il faut être équitable et lui tenir compte des vérités qu'elle a publiées ; elle a fort bien compris que les plus fortes inclinations de l'homme

¹ *Souffre et abstiens-toi.* C'est le fameux ANEXOT KAI AHEXOT des Stoïciens.

étant vicieuses au point qu'elles tendent évidemment à la destruction de la société, il n'avait pas de plus grand ennemi que lui-même, et que, lorsqu'il avait appris à se vaincre, il savait tout¹. Mais la loi chrétienne, qui n'est que la volonté révélée de Celui qui sait tout et qui peut tout, ne se borne pas à de vains conseils : elle fait de l'abstinence en général, ou de la victoire habituelle remportée sur nos désirs, un précepte capital qui doit régler toute la vie de l'homme; et de plus, elle fait de la privation plus ou moins sévère, plus ou moins fréquente, des plaisirs de la table, même permis, une loi fondamentale qui peut bien être modifiée selon les circonstances, mais qui demeure toujours invariable dans son essence. Si nous voulions raisonner sur cette privation qu'elle appelle *jeûne*, en la considérant d'une manière spirituelle, il nous suffirait d'écouter et de comprendre l'Église lorsqu'elle dit à Dieu, avec l'infailibilité qu'elle en a reçue : *Tu te sers d'une abstinence corporelle pour élever nos esprits jusqu'à toi, pour réprimer nos vices, pour nous donner des vertus que tu puisses récompenser*²; mais je ne veux point encore sortir du cercle temporel : souvent il m'est arrivé de songer avec admiration et même avec reconnaissance à cette loi salutaire qui oppose des abstinences légales et périodiques à l'action destructive que l'intempérance exerce continuellement sur nos organes, et qui empêche au moins cette force de devenir accélératrice en l'obligeant à recommencer toujours. Jamais on n'imagina rien de plus sage, même sous

¹ Le plus simple, le plus pieux, le plus humble, et par toutes ces raisons le plus pénétrant des écrivains ascétiques, a dit « que notre affaire de tous les jours est de nous rendre plus forts que nous-mêmes. » *Hoc deberet esse negotium nostrum... quotidie se ipso fortiolem fieri* (de *Imit.*, ch. I, 33), maxime qui serait digne d'Épictète chrétien.

² *Qui corporali jejunio vitia comprimis, mentem elevas, virtutem largiris et præmia* (Préface de la messe pendant le carême).

Platon a dit que, si la nature n'avait pas des moyens physiques pour prévenir, du moins en partie, les suites de l'intempérance, ce vice brutal suffirait seul pour rendre l'homme inhabile à tous les dons du génie, des grâces et de la vertu, et pour éteindre en lui l'esprit divin (In *Tim. Opp.*, tom. X, p. 394).

le rapport de la plus simple hygiène; jamais on n'accorda mieux l'avantage temporel de l'homme avec ses intérêts et ses besoins d'un ordre supérieur.

LE SÉNATEUR.

Vous venez d'indiquer une des grandes sources du mal physique, et qui seule justifie en grande partie la Providence dans ses voies temporelles, lorsque nous osons la juger sous ce rapport; mais la passion la plus effrénée et la plus chère à la nature humaine est aussi celle qui doit le plus attirer notre attention, puisqu'elle verse seule plus de maux sur la terre que tous les autres vices ensemble. Nous avons horreur du meurtre; mais que sont tous les meurtres réunis, et la guerre même, comparés au vice, qui est comme le mauvais principe, *homicide dès le commencement*¹, qui agit sur le possible, tue ce qui n'existe point encore, et ne cesse de veiller sur les sources de la vie pour les appauvrir ou les souiller? Comme il doit toujours y avoir dans le monde, en vertu de sa constitution actuelle, une conspiration immense pour justifier, pour embellir, j'ai presque dit, pour consacrer ce vice, il n'y en a pas sur lequel les saintes pages aient accumulé plus d'anathèmes temporels. Le Sage nous dénonce avec un redoublement de sagesse les suites funestes des *nuits coupables*; et si nous regardons autour de nous avec des yeux purs et bien dirigés, rien ne nous empêche d'observer l'incontestable accomplissement de ces anathèmes. La reproduction de l'homme, qui, d'un côté, le rapproche de la brute; l'élève, de l'autre, jusqu'à la pure intelligence par les lois qui environnent ce grand mystère de la nature, et par la sublime participation accordée à celui qui s'en est rendu digne. Mais que la sanction de ces lois est terrible! Si nous pouvions apercevoir clairement tous les maux qui résultent des générations désordonnées et des innombrables profanations de la première loi du monde, nous reculerions d'hor-

¹ *Homicida ab initio* (Joan. VIII, 44).

reur. Voilà pourquoi la seule Religion vraie est aussi la seule qui, sans pouvoir tout dire à l'homme, se soit néanmoins emparée du mariage et l'ait soumis à de saintes ordonnances. Je crois même que sa législation sur ce point doit être mise au rang des preuves les plus sensibles de sa divinité. Les sages de l'antiquité, quoique privés des lumières que nous possédons, étaient cependant plus près de l'origine des choses, et quelques restes des traditions primitives étaient descendus jusqu'à eux; aussi voyons-nous qu'ils s'étaient fortement occupés de ce sujet important; car non-seulement ils croyaient que les vices moraux et physiques se transmettaient des pères aux enfants; mais, par une suite naturelle de cette croyance, ils avertissaient l'homme d'examiner soigneusement l'état de son âme, lorsqu'il semblait n'obéir qu'à des lois matérielles. Que n'auraient-ils pas dit s'ils avaient su ce que c'est que l'homme et ce que peut sa volonté! Que les hommes donc ne s'en prennent qu'à eux-mêmes de la plupart des maux qui les affligent: ils souffrent justement ce qu'ils feront souffrir à leur tour. Nos enfants porteront la peine de nos fautes; nos pères les ont vengés d'avance.

LE CHEVALIER.

Savez-vous bien, mon respectable ami, que si vous étiez entendu par certains hommes de ma connaissance, ils pourraient fort bien vous accuser d'être illuminé.

LE SÉNATEUR.

Si ces hommes dont vous me parlez m'adressaient le compliment au pied de la lettre, je les en remercierais sincèrement; car il n'y aurait rien de plus heureux ni de plus honorable que d'être réellement *illuminé*; mais ce n'est pas ce que vous entendez. En tout cas, si je suis illuminé, je ne suis pas au moins de ceux dont nous parlions tout à l'heure¹; car mes *lumières* ne

¹ Voy. pages 28 et 29.

viennent pas sûrement de chez eux. Au demeurant, si le genre de nos études nous conduit quelquefois à feuilleter les ouvrages de quelques hommes extraordinaires, vous m'avez fourni vous-même une règle sûre pour ne pas nous égarer, règle à laquelle vous nous disiez, il n'y a qu'un moment, M. le chevalier, que vous soumettiez constamment votre conduite. Cette règle est celle de l'utilité générale. Lorsqu'une opinion ne choque aucune vérité reconnue, et qu'elle tend d'ailleurs à élever l'homme, à le perfectionner, à le rendre maître de ses passions, je ne vois pas pourquoi nous la repousserions. L'homme peut-il être trop pénétré de sa dignité spirituelle ? Il ne saurait certainement se tromper en croyant qu'il est pour lui de la plus haute importance de n'agir jamais dans les choses qui ont été remises à son pouvoir, comme un instrument aveugle de la Providence ; mais comme un ministre intelligent, libre et soumis, avec la volonté antérieure et déterminée d'obéir aux plans de celui qui l'envoie. S'il se trompe sur l'étendue des effets qu'il attribue à cette volonté, il faut avouer qu'il se trompe bien innocemment, et j'ose ajouter bien heureusement.

LE COMTE.

J'admets de tout mon cœur cette règle de l'utilité, qui est commune à tous les hommes ; mais nous en avons une autre, vous et moi, M. le chevalier, qui nous garde de toute erreur ; c'est celle de l'autorité. Qu'on dise, qu'on écrive tout ce qu'on voudra ; nos pères ont jeté l'ancre, tenons-nous-y, et ne craignons pas plus les illuminés que les impies. En écartant, au reste, de cette discussion tout ce qu'on pourrait regarder comme hypothétique, je serai toujours en droit de poser ce principe incontestable, *que les vices moraux peuvent augmenter le nombre et l'intensité des maladies jusqu'à un point qu'il est impossible d'assigner ; et réciproquement, que ce hideux empire du mal physique peut être resserré par la vertu, jusqu'à des bornes qu'il est tout aussi impossible de fixer.* Comme il n'y a pas le moindre doute sur la vérité de cette proposition, il n'en

faut pas davantage pour justifier les voies de la Providence même dans l'ordre temporel, si l'on joint surtout cette considération à celle de la justice humaine, puisqu'il est démontré que, sous ce double rapport, le privilège de la vertu est incalculable, indépendamment de tout appel à la raison, et même de toute considération religieuse. Voulez-vous maintenant que nous sortions de l'ordre temporel ?

LE CHEVALIER.

Je commence à m'ennuyer si fort sur la terre, que vous ne me fâchez pas si vous aviez la bonté de me transporter un peu plus haut. Si donc...

LE SÉNATEUR.

Je m'oppose au voyage pour ce soir. Le plaisir de la conversation nous séduit, et le jour nous trompe ; car il est minuit sonné. Allons donc nous coucher sur la foi seule de nos montres, et demain soyons fidèles au rendez-vous.

LE COMTE.

Vous avez raison : les hommes de notre âge doivent, dans cette saison, se prescrire une nuit de convention pour dormir paisiblement, comme ils doivent se faire un jour factice en hiver pour favoriser le travail. Quant à M. le chevalier, rien n'empêche qu'après avoir quitté ses graves amis il n'aille s'amuser dans le beau monde. Il trouvera sans doute plus d'une maison où l'on n'est point encore à table.

LE CHEVALIER.

Je profiterai de votre conseil, à condition cependant que vous me rendrez la justice de croire que je ne suis point sûr, à beaucoup près, de m'amuser *dans ce beau monde* autant qu'ici. Mais dites-moi, avant de nous séparer, si le mal et le bien ne seraient point, par hasard, distribués dans le monde comme le jour et la nuit. Aujourd'hui nous n'allumons les

bougies que pour la forme : dans six mois nous les éteindrons à peine. A Quito on les allume et on les éteint chaque jour à la même heure. Entre ces deux extrémités, le jour et la nuit vont croissant de l'équateur au pôle, et en sens contraire dans un ordre invariable ; mais , à la fin de l'année, chacun a son compte, et tout homme a reçu ses quatre mille trois cent quatre-vingts heures de jour et autant de nuit. Qu'en pensez-vous, M. le comte ?

LE COMTE.

Nous en parlerons demain.

FIN DU PREMIER ENTRETEN.

NOTES DU PREMIER ENTRETIEN.

I.

(Page 27. La loi juste n'est point celle qui a son effet sur tous, mais celle qui est faite pour tous.)

Nihil miremur eorum ad quæ nati sumus, quæ ideo nulli querenda, quia paria sunt omnibus.... etiam quod effugit aliquis, pati potuit. Æquum autem jus est non quo omnes usi sunt, sed quod omnibus latum est (Senec., epist. CVII). In eum intravimus mundum in quo his vivitur legibus : Placet? pare: Non placet? exi. Indignare si quid in te iniqui PROPRIË constitutum est.... ista de quibus quereris omnibus eadem sunt : nulli dari faciliora possunt (Id., epist. XCI).

II.

(Page 30. Qu'est-ce que IOV-I, sinon IOV-AH?)

Il n'y aurait pas du moins de difficulté si le mot était écrit en caractères hébraïques; car si chaque lettre de IOVI est animée par le point-voyelle convenable, il en résulte exactement le nom sacré des Hébreux. En faisant abstraction du mot *Jupiter*, qui est une anomalie, il est certain que l'analogie des autres formations de ce nom donné au Dieu suprême avec le *Tetragrammaton*, est quelque chose d'assez remarquable.

III.

(Page 40. Opinion qui fut, je crois, celle d'Origène.)

Je n'ai rencontré nulle part cette observation dans les œuvres d'Origène; mais dans le livre des Principes il soutient que, *si quelqu'un avait le loisir de chercher dans l'Écriture sainte tous les passages où il est question de maladies souffertes par des coupables, on trouverait que ces maladies ne sont que des types qui figurent des vices ou des supplices spirituels* (Περὶ ἀρχῶν, II, 11), ce qui est obscur probablement par la faute du traducteur latin.

L'apologiste cité par l'interlocuteur paraît être l'auteur espagnol du *Triomphe de l'Évangile*.

IV.

(Page 41. Plus l'homme est vertueux, et plus il est à l'abri des maladies qui ont des noms.)

Mais il y a bien moins qu'on ne le croit communément de ces maladies caractérisées et clairement distinguées de toute autre; car les médecins du premier ordre avouent qu'on peut à peine compter trois ou quatre maladies entre toutes, qui aient leur signe pathognomonique tellement propre et exclusif, qu'il soit possible de les distinguer de toutes les autres. (Joan. Bap. Morgagni, *De sedibus et causis morborum*. Lib. V, in epist. ad Joan. Fried. Mechel.)

On serait tenté de dire : Pourquoi pas trois précisément, puisque toute la hideuse famille des vices va se terminer à trois désirs? (Saint Jean, I^{re} épître, XI, 16.)

V.

(Page 41. Que Dieu a favorisés d'une longue vie.)

Je crois devoir plaacer ici les paroles de Bacon, tirées de son *Histoire de la Vie et de la Mort* :

« Quoique la vie humaine ne soit qu'un assemblage de misère et une accumulation continue de péchés, et qu'ainsi elle soit bien peu de chose pour celui qui aspire à l'éternité; néanmoins le chrétien même ne doit point la mépriser, puisqu'il dépend de lui d'en faire une suite d'actions vertueuses. »
 « Nous voyons en effet que le disciple bien-aimé survécut à tous les autres, et qu'un grand nombre de Pères de l'Église, surtout parmi les saints moines et ermites, parvinrent à une extrême vieillesse; de manière que, depuis la venue du Sauveur, on peut croire qu'il a été dérogé à cette bénédiction de la longue vie, moins qu'à toutes les autres bénédictions temporelles. » (Sir Francis Bacon's works. London, 1803, in-8°, tome VIII, p. 338.)

VI.

(Page 42. Nulle maladie ne saurait avoir une cause matérielle.)

A l'appui de cette assertion, je puis citer le plus ancien et peut-être le meilleur des observateurs. *Il est impossible*, a dit Hippocrate, de connaître la nature des maladies, si on ne les connaît dans l'INDIVISIBLE dont elles émanent. (Ἐν τῷ ΑΜΕΡΕΙ κατὰ τὴν ἀρχὴν ἐξ ἧς διερχοῖται. Hippocr., Opp. Edit. Van der Linden, in-8°, tom. II. *De virginum morbis*, p. 335.)

C'est dommage qu'il n'ait pas donné plus de développement à cette pensée; mais je la trouve parfaitement commentée dans l'ouvrage d'un physiologiste moderne (Barthez, *Nouveaux Éléments de la science de l'homme*. Paris, 1806, 2 vol. in-8°), lequel reconnaît expressément que le principe vital est un être, que ce principe est un, que nulle cause ou loi mécanique n'est recevable dans l'explication des phénomènes des corps vivants; qu'une maladie n'est (hors les cas des lésions organiques) qu'une affection de ce principe vital qui est indé-

pendant du corps, selon TOUTES LES VRAISEMBLANCES (il a peur), et que cette affection est déterminée par l'influence qu'une cause quelconque peut exercer sur ce même principe.

Les erreurs qui souillent ce même livre ne sont qu'une offrande au siècle; elles déparent ses grands avoux sans les affaiblir.

VII.

(Page 44. Les suites funestes des nuits coupables.) *Ex iniquis somnis flū qui nascuntur, etc.* (Sap. IV, 6.) Et la sagesse humaine s'écrie dans Athènes :

..... δ
 Γυναικῶν λέχος πολύπονον, ὅσα δὴ
 Βροτοῖς ἔρξας ἦδη κακὰ ;
 Eurip., Med., 1290. 93.

VIII.

(Page 45. La seule Religion vraie est aussi la seule qui se soit emparée du mariage et l'ait soumis à de saintes ordonnances.)

Les époux ne doivent songer qu'à avoir des enfants, et moins à en avoir qu'à en donner à Dieu. (Fénélon, *Oeuvres spirituelles*, in-12, tom. III. *Du mariage*, n° XXVI.)

Le reste est des humains !

C'est après avoir cité cette loi qu'il faut citer encore un trait éblouissant de ce même Fénélon : « Ah ! dit-il, si les hommes avaient fait la Religion, ils l'auraient faite bien autrement. »

IX.

(Page 45. Lorsqu'il semblait n'obéir qu'à des lois matérielles.)

Ces idées mystérieuses se sont emparées de plusieurs têtes célèbres. Origène, que je laisserai parler dans sa propre langue de peur de le gêner, a dit dans son ouvrage sur la prière :

Ἐὰν μὴ καὶ τῶν κατὰ τὸν γάμον σιώπασαι ἀξίων μυσηρίων τὸ ἔργον σεμνότερον, καὶ βραδύτερον, καὶ απαθέστερον γίνεται.....

(De Orat. Opp., tom. I, p. 193, n° 2, in-fol.)

Ailleurs encore il dit, en parlant de l'institution mosaïque :

Ὅυδε παρὰ Ἰουδαίους γυναῖκες πιπράσκουσι τὴν ὄραν παντὶ τῷ, καὶ ἐνυβρίζειν τῇ φύσει τῶν ἀνθρώπων σπερμάτων.

(Idem. adv. Cels, l. V.)

Milton ne pouvait se former une idée assez haute de ces mystérieuses lois

(Parad. lost. IV, 743, VIII, 798), et le *Newton*, qui l'a commenté, avertit que Milton désigne, par ces mots de *mystérieuses lois*, quelque chose qu'il n'était pas bon de divulguer, qu'il fallait couvrir d'un silence religieux et révérencer comme un mystère.

Mais l'élégant Théosophe, qui a vécu de nos jours, a pris un ton plus haut. « L'ordre, dit-il, permet que les pères et mères soient vierges dans leurs générations, afin que le désordre y trouve son supplice; c'est par là que ton œuvre avance, Dieu suprême.... *O profondeur des connaissances attachées à la génération des êtres!* Φύσις τῶν ἀνθρώπων σπερμάτων. Je veux vous laisser sans réserve à l'agent suprême : c'est assez qu'il ait daigné nous accorder ici-bas une image inférieure des lois de son émanation. Vertueux époux! regardez-vous comme des anges en exil, etc. »

(Saint Martin. Homme de désir, in-8°, § 81.)

X.

(Page 46. Ce hideux empire du mal physique peut être resserré par la vertu jusqu'à des bornes qu'il est tout aussi impossible de fixer.)

Croyons donc de toutes nos forces, avec cet excellent philosophe hébreu qui avait uni la sagesse d'Athènes et de Memphis à celle de Jérusalem, que la juste peine de celui qui offense son Créateur est d'être mis sous la main du médecin. (Eccli. XXXVIII, 15.) Écoutons-le avec une religieuse attention, lorsqu'il ajoute : *Les médecins prient eux-mêmes le Seigneur, afin qu'il leur donne un heureux succès dans le soulagement et la guérison du malade, pour lui conserver la vie.* (Ibid., 14.) Observons que dans la loi divine, qui a tout fait pour l'esprit, il y a cependant un sacrement, c'est-à-dire un moyen spirituel directement établi pour la guérison des maladies corporelles, de manière que l'effet spirituel est mis, dans cette circonstance, à la seconde place. (Jac. V, 14-15.) Concevons, si nous pouvons, la force opératrice de la prière du juste (Jac. V, 16.), surtout de cette prière apostolique qui, par une espèce de charme divin, suspend les douleurs les plus violentes et fait oublier la mort. *JE L'AI VU SOUVENT à qui les écoute avec foi.* (Bossuet, *Oraison Funèbre de la duchesse d'Orléans.*)

Et nous comprendrons sans peine l'opinion de ceux qui sont persuadés que la première qualité d'un médecin est la piété. Quant à moi, je déclare préférer infiniment au médecin impie le meurtrier des grands chemins, contre lequel au moins il est permis de se défendre, et qui ne laisse pas d'ailleurs d'être pendu de temps en temps.

DEUXIÈME ENTRETIEN.

LE COMTE.

Vous tournez votre tasse, M. le chevalier : est-ce que vous ne voulez plus de thé ?

LE CHEVALIER.

Non, je vous remercie ; je m'en tiendrai pour aujourd'hui à une seule tasse. Élevé, comme vous savez, dans une province méridionale de la France, où le thé n'était regardé que comme un remède contre le rhume, j'ai vécu depuis chez des peuples qui font grand usage de cette boisson : je me suis donc mis à en prendre pour faire comme les autres, mais sans pouvoir jamais y trouver assez de plaisir pour m'en faire un besoin. Je ne suis pas d'ailleurs, par système, grand partisan de ces nouvelles boissons : qui sait si elles ne nous ont pas apporté de nouvelles maladies ?

LE SÉNATEUR.

Cela pourrait être, sans que la somme des maux eût augmenté sur la terre ; car en supposant que la cause que vous indiquez ait produit quelques maladies ou quelques inconvénients nouvelles, ce qui me paraîtrait assez difficile à prouver, il faudrait aussi tenir compte des maladies qui se sont considérablement affaiblies, ou qui même ont disparu presque totalement, comme la lèpre, l'éléphantiasis, le mal des ardens, etc. Au reste, je ne me sens point du tout porté à croire que le thé, le café et le sucre, qui ont fait en Europe une

fortune si prodigieuse, nous aient été donnés comme des punitions : je pencherais plutôt à les envisager comme des présents : mais, d'une manière ou d'une autre, je ne les regarderai jamais comme indifférents. Il n'y a point de hasard dans le monde, et je soupçonne depuis longtemps que la communication d'aliments et de boissons parmi les hommes, tient de près ou de loin à quelque œuvre secrète qui s'opère dans le monde à notre insu. Pour tout homme qui a l'œil sain et qui veut regarder, il n'y a rien de si visible que le lien des deux mondes ; on pourrait dire même, rigoureusement parlant, qu'il n'y a qu'un monde, car la matière n'est rien. Essayez, s'il vous plaît, d'imaginer la matière existant seule, sans intelligence ; jamais vous ne pourrez y parvenir.

LE COMTE.

Je pense aussi que personne ne peut nier les relations mutuelles du monde visible et du monde invisible. Il en résulte une double manière de les envisager ; car l'un et l'autre peut être considéré, ou en lui-même, ou dans son rapport avec l'autre. C'est d'après cette division naturelle que j'abordai hier la question qui nous occupe. Je ne considérai d'abord que l'ordre purement temporel ; et je vous demandais ensuite la permission de m'élever plus haut, lorsque je fus interrompu fort à propos par M. le sénateur. Aujourd'hui je continue.

Tout mal étant un châtement, il s'ensuit que nul mal ne saurait être considéré comme nécessaire, et nul mal n'étant nécessaire, il s'ensuit que tout mal peut être prévenu ou par la suppression du crime qui l'avait rendu nécessaire, ou par la prière qui a la force de prévenir le châtement ou de le mitiger. L'empire du mal physique pouvant donc encore être restreint indéfiniment par ce moyen surnaturel, vous voyez....

LE CHEVALIER.

Permettez-moi de vous interrompre et d'être un peu impoli, s'il le faut, pour vous forcer d'être plus clair. Vous touchez là

un sujet qui m'a plus d'une fois agité péniblement ; mais pour ce moment je suspends mes questions sur ce point. Je voudrais seulement vous faire observer que vous confondez, si je ne me trompe, les maux dus immédiatement aux fautes de celui qui les souffre, avec ceux que nous transmet un malheureux héritage. Vous disiez *que nous souffrons peut-être aujourd'hui pour des excès commis il y a plus d'un siècle* ; or, il me semble que nous ne devons point répondre de ces crimes, comme de celui de nos premiers parents. Je ne crois pas que la foi s'étende jusque-là ; et, si je ne me trompe, c'est bien assez d'un péché originel, puisque ce péché seul nous a soumis à toutes les misères de cette vie. Il me semble donc que les maux physiques qui nous viennent par héritage n'ont rien de commun avec le gouvernement temporel de la Providence.

LE COMTE.

Prenez garde, je vous prie, que je n'ai point insisté du tout sur cette triste hérédité, et que je ne vous l'ai point donnée comme une preuve directe de la justice que la Providence exerce dans ce monde. J'en ai parlé en passant comme d'une observation qui se trouvait sur ma route ; mais je vous remercie de tout mon cœur, mon cher chevalier, de l'avoir remise sur le tapis, car elle est très-digne de nous occuper. Si je n'ai fait aucune distinction entre les maladies, c'est qu'elles sont toutes des châtimens. Le péché originel, qui explique tout, et sans lequel on n'explique rien, se répète malheureusement à chaque instant de la durée, quoique d'une manière secondaire. Je ne crois pas qu'en votre qualité de chrétien, cette idée, lorsqu'elle vous sera développée exactement, ait rien de choquant pour votre intelligence. Le péché originel est un mystère sans doute ; cependant si l'homme vient à l'examiner de près, il se trouve que ce mystère a, comme les autres, des côtés plausibles, même pour notre intelligence bornée. Laissons de côté la question théologique de l'imputation, qui demeure intacte, et tenons-nous-en à cette observation vulgaire, qui s'accorde si

bien avec nos idées les plus naturelles, *que tout être qui a la faculté de se propager ne saurait produire qu'un être semblable à lui*. La règle ne souffre pas d'exception; elle est écrite sur toutes les parties de l'univers. Si donc un être est dégradé, sa postérité ne sera plus semblable à l'état primitif de cet être, mais bien à l'état où il a été ravalé par une cause quelconque. Cela se conçoit très-clairement, et la règle a lieu dans l'ordre physique comme dans l'ordre moral. Mais il faut bien observer qu'il y a entre l'homme *infirm*e et l'homme *malade* la même différence qui a lieu entre l'homme *vicieux* et l'homme *coupable*. La maladie aiguë n'est pas transmissible; mais celle qui vicie les humeurs devient *maladie originelle*, et peut gâter toute une race. Il en est de même des maladies morales. Quelques-unes appartiennent à l'état ordinaire de l'imperfection humaine; mais il y a telle prévarication ou telles suites de prévarication qui peuvent dégrader absolument l'homme. C'est un *péché originel* du second ordre, mais qui nous représente, quoique imparfaitement, le premier. De là viennent les sauvages qui ont fait dire tant d'extravagances et qui ont surtout servi de texte éternel à J.-J. Rousseau, l'un des plus dangereux sophistes de son siècle, et cependant le plus dépourvu de véritable science, de sagacité et surtout de profondeur, avec une profondeur apparente qui est toute dans les mots. Il a constamment pris le sauvage pour l'homme primitif, tandis qu'il n'est et ne peut être que le descendant d'un homme détaché du grand arbre de la civilisation par une prévarication quelconque, mais d'un genre qui ne peut plus être répété, autant qu'il m'est permis d'en juger; car je doute qu'il se forme de nouveaux sauvages.

Par une suite de la même erreur on a pris les langues de ces sauvages pour les langues commencées, tandis qu'elles sont et ne peuvent être que des débris de langues antiques, *ruinées*, s'il est permis de s'exprimer ainsi, et dégradées comme les hommes qui les parlent. En effet, toute dégradation individuelle ou nationale est sur-le-champ annoncée par une dégra-

dation rigoureusement proportionnelle dans le langage. Comment l'homme pourrait-il perdre une idée ou seulement la rectitude d'une idée sans perdre la parole ou la justesse de la parole qui l'exprime; et comment, au contraire, pourrait-il penser ou plus ou mieux sans le manifester sur-le-champ par son langage?

Il y a donc une *maladie originelle* comme il y a un péché originel; c'est-à-dire qu'en vertu de cette dégradation primitive, nous sommes sujets à toutes sortes de souffrances physiques *en général*; comme en vertu de cette même dégradation nous sommes sujets à toutes sortes de vices *en général*. Cette maladie originelle n'a donc point d'autre nom. Elle n'est que la capacité de souffrir tous les maux, comme le péché originel (abstraction faite de l'imputation) n'est que la capacité de commettre tous les crimes, ce qui achève le parallèle.

Mais il y a de plus des maladies, comme il y a des prévarications *originelles* du second ordre; c'est-à-dire que certaines prévarications commises par certains hommes ont pu les dégrader de nouveau *plus ou moins*, et perpétuer ainsi plus ou moins dans leur descendance les vices comme les maladies; il peut se faire que ces grandes prévarications ne soient plus possibles; mais il n'en est pas moins vrai que le principe général subsiste et que la religion chrétienne s'est montrée en possession de grands secrets, lorsqu'elle a tourné sa sollicitude principale et toute la force de sa puissance législatrice et institutrice, sur la reproduction légitime de l'homme, pour empêcher toute transmission funeste des pères aux fils. Si j'ai parlé sans distinction des maladies que nous devons immédiatement à nos crimes personnels et de celles que nous tenons des vices de nos pères, le tort est léger; puisque, comme je vous disais tout à l'heure, elles ne sont toutes dans le vrai que les châtimens d'un crime. Il n'y a que cette hérédité qui choque d'abord la raison humaine; mais en attendant que nous puissions en parler plus longuement, contentons-nous de la règle générale que j'ai d'abord rappelée, que tout être qui se reproduit ne saurait pro-

duire que son semblable. C'est ici, monsieur le sénateur, que j'invoque votre conscience intellectuelle : si un homme s'est livré à de tels crimes ou à une telle suite de crimes, qu'ils soient capables d'altérer en lui le principe moral, vous comprenez que cette dégradation est transmissible comme vous comprenez la transmission du vice scrophuleux ou syphilitique. Au reste, je n'ai nul besoin de ces maux héréditaires. Regardez, si vous voulez, tout ce que j'ai dit sur ce sujet comme une parenthèse de conversation ; tout le reste demeure inébranlable. En réunissant toutes les considérations que j'ai mises sous vos yeux, il ne vous restera, j'espère, aucun doute que l'innocent, lorsqu'il souffre, ne souffre jamais qu'en sa qualité d'homme ; et que l'immense majorité des maux tombe sur le crime ; ce qui me suffirait déjà. Maintenant....

LE CHEVALIER.

Il serait fort inutile, du moins pour moi, que vous allassiez plus avant ; car depuis que vous avez parlé des sauvages, je ne vous écoute plus. Vous avez dit en passant sur cette espèce d'hommes un mot qui m'occupe tout entier. Seriez-vous en état de me prouver que les langues des sauvages sont *des restes*, et non *des rudiments* de langues ?

LE COMTE.

Si je voulais entreprendre sérieusement cette preuve, monsieur le chevalier, j'essaierais d'abord de vous prouver que ce serait à vous de prouver le contraire ; mais je crains de me jeter dans cette dissertation qui nous mènerait trop loin. Si cependant l'importance du sujet vous paraît mériter au moins que je vous expose *ma foi*, je la livrerai volontiers et sans détails à vos réflexions futures. Voici donc ce que je crois sur les points principaux dont une simple conséquence a fixé votre attention.

L'essence de toute intelligence est de connaître et d'aimer. Les limites de la science sont celles de sa nature. L'être immor-

tel n'apprend rien : il sait par essence tout ce qu'il doit savoir. D'un autre côté, nul être intelligent ne peut aimer le mal naturellement ou en vertu de son essence; il faudrait pour cela que Dieu l'eût créé mauvais, ce qui est impossible. Si donc l'homme est sujet à l'ignorance et au mal, ce ne peut être qu'en vertu d'une dégradation accidentelle qui ne saurait être que la suite d'un crime. Ce besoin, cette faim de la science, qui agite l'homme, n'est que la tendance naturelle de son être qui le porte vers son état primitif, et l'avertit de ce qu'il est.

Il *gravite*, si je puis m'exprimer ainsi, vers les régions de la lumière. Nul castor, nulle hirondelle, nulle abeille n'en veulent savoir plus que leurs devanciers. Tous les êtres sont tranquilles à la place qu'ils occupent. Tous sont dégradés, mais ils l'ignorent; l'homme seul en a le sentiment, et ce sentiment est tout à la fois la preuve de sa grandeur et de sa misère, de ses droits sublimes et de son incroyable dégradation. Dans l'état où il est réduit, il n'a pas même le triste bonheur de s'ignorer : il faut qu'il se contemple sans cesse, et il ne peut se contempler sans rougir; sa grandeur même l'humilie, puisque ses lumières qui l'élèvent jusqu'à l'ange ne servent qu'à lui montrer dans lui des penchants abominables qui le dégradent jusqu'à la brute. Il cherche dans le fond de son être quelque partie saine sans pouvoir la trouver : le mal a tout souillé, et *l'homme entier n'est qu'une maladie*¹. Assemblage inconcevable de deux puissances différentes et incompatibles, centaure monstrueux, il sent qu'il est le résultat de quelque forfait inconnu, de quelque mélange détestable qui a vicié l'homme jusque dans son essence la plus intime. Toute intelligence est par sa nature même le résultat, à la fois ternaire et unique, d'une *perception* qui appréhende, d'une *raison* qui affirme, et d'une *volonté* qui agit. Les deux premières puissances ne sont qu'affaiblies dans l'homme; mais la troisième *est brisée*²,

¹ Ὅλος ἀνθρώπος νοῦσος. Hippocr., Lettre à Demagète. (*Inter opp. cit. edit.*, tom. II, p. 925). Cela est vrai dans tous les sens.

² *Fracta et debilitata*. C'est une expression de Cicéron, si juste, que les

et semblable au serpent du Tasse, *elle se traîne après soi*¹, toute honteuse de sa douloureuse impuissance. C'est dans cette troisième puissance que l'homme se sent blessé à mort. Il ne sait ce qu'il veut; il veut ce qu'il ne veut pas; il ne veut pas ce qu'il veut; il *voudrait vouloir*. Il voit dans lui quelque chose qui n'est pas lui et qui est plus fort que lui. Le sage résiste et s'écrie : *Qui me délivrera*²? L'insensé obéit, et il appelle sa lâcheté *bonheur*; mais il ne peut se défaire de cette autre volonté incorruptible dans son essence, quoiqu'elle ait perdu son empire; et le remords, en lui perçant le cœur, ne cesse de lui crier : *En faisant ce que tu ne veux pas, tu consens à la loi*³. Qui pourrait croire qu'un tel être ait pu sortir dans cet état des mains du Créateur? Cette idée est si révoltante, que la philosophie seule, j'entends la philosophie païenne, a deviné le péché originel. Le vieux Timée de Locres ne disait-il pas déjà, sûrement d'après son maître Pythagore, *que nos vices viennent bien moins de nous-mêmes que de nos pères et des éléments qui nous constituent*? Platon ne dit-il pas de même *qu'il faut s'en prendre au générateur plus qu'au généré*? Et dans un autre endroit n'a-t-il pas ajouté que *le Seigneur, Dieu des dieux*⁴, voyant que les êtres soumis à la génération avaient perdu (ou détruit en eux) le don inestimable, avait déterminé de les soumettre à un traitement propre tout à la fois à les punir et à les régénérer. Cicéron ne s'éloignait pas du sentiment de ces philosophes et de ces initiés qui avaient pensé *que nous étions dans ce monde pour expier quelque crime commis dans un autre*. Il a cité même et adopté quelque part la comparaison d'Aristote, à qui la contemplation de la nature humaine rappelait l'épouvantable supplice d'un

Pères du concile de Trente n'en trouvèrent pas de meilleure pour exprimer l'état de la volonté sous l'empire du péché : *Liberum arbitrium fractum atque debilitatum* (Conc. Trid. sess. 6. ad Fam. 1. 9).

¹ *E sè dopo sè tira*. Tasso, XV, 48.

² Rom. VII, 24.

³ *Ibid.*, 16.

⁴ DEUS. DEORUM. Ex. XVIII, 2. Deut. X, 17. Esth. XIV, 12. Ps. XLIII, 12. Dan. II, 47; III, 90.

malheureux lié à un cadavre et condamné à pourrir avec lui. Ailleurs il dit expressément *que la nature nous a traités en maître plutôt qu'en mère; et que l'esprit divin qui est en nous est comme étouffé par le penchant qu'elle nous a donné pour tous les vices*¹; et n'est-ce pas une chose singulière qu'Ovide ait parlé sur l'homme précisément dans les termes de saint Paul? Le poète érotique a dit : *Je vois le bien, je l'aime, et le mal me séduit*²; et l'Apôtre si élégamment traduit par Racine, a dit :

Je ne fais pas le bien que j'aime,
Et je fais le mal que je hais³.

Au surplus, lorsque les philosophes que je viens de vous citer, nous assurent que les vices de la nature humaine appartiennent plus *aux pères qu'aux enfants*, il est clair qu'ils ne parlent d'aucune génération en particulier. Si la proposition demeure dans le vague, elle n'a plus de sens; de manière que la nature même des choses la rapporte à une corruption d'origine, et par conséquent universelle. Platon nous dit *qu'en se contemplant lui-même il ne sait s'il voit un monstre plus double, plus mauvais que Typhon, ou bien plutôt un être moral, doux et bienfaisant, qui participe de la nature divine*⁴. Il ajoute que l'homme, ainsi tirailé en sens contraire, ne peut faire le bien et vivre heureux *sans réduire en servitude cette puissance de*

¹ V. S. Aug., lib. IV, *contra Pelag.*; et les fragments de Cicéron, in-4°, Elzevir, 1661, p. 1314-1342.

² *Video meliora, proboque;
Deteriora sequor.*

(Ovid. Met. VII, 17.)

³ Voltaire a dit beaucoup moins bien :

On fuit le bien qu'on aime; on hait le mal qu'on fait.

(Loi nat., II.)

Puis il ajoute immédiatement après :

L'homme, on nous l'a tant dit, est une énigme obscure;

Mais en quoi l'est-il plus que toute la nature?

Etourdi que vous êtes! vous venez de le dire.

⁴ Il voyait l'un et l'autre.

l'âme où réside le mal, et sans remettre en liberté celle qui est le séjour et l'organe de la vertu. C'est précisément la doctrine chrétienne, et l'on ne saurait confesser plus clairement le péché originel. Qu'importent les mots? l'homme est mauvais, horriblement mauvais. Dieu l'a-t-il créé tel? Non, sans doute, et Platon lui-même se hâte de répondre *que l'être bon ne veut ni ne fait de mal à personne.* Nous sommes donc dégradés, et comment? Cette corruption que Platon voyait en lui n'était pas apparemment quelque chose de particulier à sa personne, et sûrement il ne se croyait pas plus mauvais que ses semblables. Il disait donc essentiellement comme David : *Ma mère m'a conçu dans l'iniquité;* et si ces expressions s'étaient présentées à son esprit, il aurait pu les adopter sans difficulté. Or, toute dégradation ne pouvant être qu'une peine, et toute peine supposant un crime, la raison seule se trouve conduite, comme par force, au péché originel : car notre funeste inclination au mal étant une vérité de sentiment et d'expérience proclamée par tous les siècles, et cette inclination toujours plus ou moins victorieuse de la conscience et des lois, n'ayant jamais cessé de produire sur la terre des transgressions de toute espèce, jamais l'homme n'a pu reconnaître et déplorer ce triste état sans confesser par là même le dogme lamentable dont je vous entretiens; car il ne peut être *méchant* sans être *mauvais*, ni *mauvais* sans être *dégradé*, ni *dégradé* sans être *puni*, ni *puni* sans être *coupable*.

Enfin, messieurs, il n'y a rien de si attesté, rien de si universellement cru sous une forme ou sous une autre, rien enfin de si intrinsèquement plausible que la théorie du péché originel.

Laissez-moi vous dire encore ceci : Vous n'éprouverez, j'espère, nulle peine à concevoir qu'une intelligence originellement dégradée soit et demeure incapable (à moins d'une régénération substantielle) de cette contemplation ineffable que nos vieux maîtres appelèrent fort à propos *vision béatifique*, puisqu'elle produit, et que même elle est le bonheur

éternel; tout comme vous concevrez qu'un œil matériel, substantiellement vicié, peut être incapable, dans cet état, de supporter la lumière du soleil. Or, cette incapacité de jouir du SOLEIL est, si je ne me trompe, l'unique suite du péché originel que nous soyons tenus de regarder comme naturelle et indépendante de toute transgression actuelle¹. La raison peut, ce me semble, s'élever jusque-là; et je crois qu'elle a droit de s'en applaudir sans cesser d'être docile.

L'homme ainsi étudié en lui-même, passons à son histoire.

Tout le genre humain vient d'un couple. On a nié cette vérité comme toutes les autres : eh! qu'est-ce que cela fait?

Nous savons très-peu de choses sur les temps qui précédèrent le déluge, et même, suivant quelques conjectures plausibles, il ne nous conviendrait pas d'en savoir davantage. Une seule considération nous intéresse, et il ne faut jamais la perdre de vue, c'est que les châtimens sont toujours proportionnés aux crimes, et les crimes toujours proportionnés aux connaissances du coupable; de manière que le déluge suppose des crimes inouïs, et que ces crimes supposent des connaissances infiniment au-dessus de celles que nous possédons. Voilà ce qui est certain et ce qu'il faut approfondir. Ces connaissances, dégagées du mal qui les avait rendues si funestes, survécurent dans la famille juste à la destruction du genre humain. Nous sommes aveuglés sur la nature et la marche de la science par un sophisme grossier qui a fasciné tous les yeux : c'est de juger du temps où les hommes voyaient les effets dans les causes, par celui où ils s'élèvent péniblement des effets aux causes, où ils ne s'occupent même que des effets, où ils disent qu'il est inutile de s'occuper des causes, où ils ne savent pas même ce que c'est qu'une cause. On ne cesse de répéter : *Jugez du temps qu'il a*

¹ La perte de la vue de Dieu, supposé qu'ils la connaissent, ne peut manquer de leur causer habituellement (aux enfants morts sans baptême) une douleur sensible qui les empêche d'être heureux. (Bougeant. Exposition de la doctrine chrétienne, in-12. Paris, 1746, tom. II, chap. II, art. 2, p. 150, et tom. III, sect. IV, chap. III, p. 343.)

fallu pour savoir telle ou telle chose ! Quel inconcevable aveuglement ! Il n'a fallu qu'un instant. Si l'homme pouvait connaître la cause d'un seul phénomène physique, il comprendrait probablement tous les autres. Nous ne voulons pas voir que les vérités les plus difficiles à découvrir, sont très-aisées à comprendre. La solution du problème de la *couronne* fit jadis tressaillir de joie le plus profond géomètre de l'antiquité ; mais cette même solution se trouve dans tous les cours de mathématiques élémentaires, et ne passe pas les forces ordinaires d'une intelligence de quinze ans. Platon, parlant quelque part de ce qu'il importe le plus à l'homme de savoir, ajoute tout de suite avec cette simplicité pénétrante qui lui est naturelle : *Ces choses s'apprennent aisément et parfaitement, SI QUELQU'UN NOUS LES ENSEIGNE* ¹, voilà le mot. Il est, de plus, évident pour la simple raison que les premiers hommes qui repeuplèrent le monde après la grande catastrophe, eurent besoin de secours extraordinaires pour vaincre les difficultés de toute espèce qui s'opposaient à eux ²; et voyez, messieurs, le beau caractère de la vérité ! S'agit-il de l'établir ? les témoins viennent de tout côté et se présentent d'eux-mêmes : jamais ils ne se sont parlé, jamais ils ne se contredisent, tandis que les témoins de l'erreur se contredisent, même lorsqu'ils mentent. Écoutez la sage antiquité sur le compte des premiers hommes : elle vous dira que ce furent des hommes merveilleux, et que des êtres d'un ordre supérieur daignaient les favoriser des plus précieuses commu-

¹ *Ἐὶ διδάσχοι τις.* Ce qui suit n'est pas moins précieux ; mais, dit-il, *personne ne nous l'apprendra, à moins que Dieu ne lui montre la route.* 'Αλλ' οὐδ' ἄν διδάξαιεν εἰ μὴ Θεός ὑπηγοῖτο. *Epin. opp. tom. IX, p. 259.*

² *Je ne doute pas, disait Hippocrate, que les arts n'aient été primitivement des grâces (Θεῶν χάριτας) accordées aux hommes par les dieux.* (Hippocr. *Epist. in Opp. ex. edit. Foesii. Francfort, 1621, in-fol. p. 1274.*) Voltaire n'est pas de cet avis : *Pour forger le fer, ou pour y suppléer, il faut tant de HASARDS heureux, tant d'industrie, tant de siècles ?* (Essai, etc. introd., p. 43.) Ce contraste est piquant ; mais je crois qu'un bon esprit qui réfléchira attentivement sur l'origine des arts et des sciences, ne balancera pas longtemps entre la *grâce* et le *hasard*.

nications. Sur ce point il n'y a pas de dissonance : les initiés, les philosophes, les poètes, l'histoire, la fable, l'Asie et l'Europe n'ont qu'une voix. Un tel accord de la raison, de la révélation, et de toutes les traditions humaines, forme une démonstration que la bouche seule peut contredire. Non-seulement donc les hommes ont commencé par la science, mais par une science différente de la nôtre, et supérieure à la nôtre ; parce qu'elle commençait plus haut, ce qui la rendait même très-dangereuse ; et ceci vous explique pourquoi la science dans son principe fut toujours mystérieuse et renfermée dans les temples, où elle s'éteignit enfin, lorsque cette flamme ne pouvait plus servir qu'à brûler. Personne ne sait à quelle époque remontent, je ne dis pas les premières ébauches de la société, mais les grandes institutions, les connaissances profondes, et les monuments les plus magnifiques de l'industrie et de la puissance humaine. A côté du temple de Saint-Pierre à Rome, je trouve les cloaques de Tarquin et les constructions cyclopéennes. Cette époque touche celle des Étrusques, dont les arts et la puissance vont se perdre dans l'antiquité ¹, qu'Hésiode appelait *grands et illustres*, neuf siècles avant Jésus-Christ ², qui envoyèrent des colonies en Grèce et dans nombre d'îles, plusieurs siècles avant la guerre de Troie. Pythagore, voyageant en Égypte six siècles avant notre ère, y apprit la cause de tous les phénomènes de Vénus. Il ne tint même qu'à lui d'y apprendre quelque chose de bien plus curieux, puisqu'on y savait de toute antiquité que *Mercuré, pour tirer une déesse du plus grand embarras, joua aux échecs avec la lune, et lui gagna la soixante-douzième partie du jour* ³. Je vous avoue même qu'en lisant le *Banquet des sept*

¹ *Diù ante rem romanam*. Tit. Liv.

² Théog. v. 114. Consultez, au sujet des Étrusques, *Carli-Rubbi, Lettere americane*, p. III, lett. II, p. 94, — 104 de l'édit. in-8° de Milan. *Lanzi. Saggio di lingua etrusca*, etc. 3 vol. in-8°, Roma, 1780.

³ On peut lire cette histoire dans le traité de Plutarque *De Iside et Osiride*, cap. XII. — Il faut remarquer que la soixante-douzième partie du jour multipliée par 360 donne les cinq jours qu'on ajouta, dans l'antiquité, pour former

sages, dans les œuvres morales de Plutarque, je n'ai pu me défendre de soupçonner que les Égyptiens connaissaient la véritable forme des orbites planétaires. Vous pourrez, quand il vous plaira, vous donner le plaisir de vérifier ce texte. Julien, dans l'un de ses fades discours (je ne sais plus lequel), appelle le soleil *le dieu aux sept rayons*. Où avait-il pris cette singulière épithète? Certainement elle ne pouvait lui venir que des anciennes traditions asiatiques qu'il avait recueillies dans ses études théurgiques; et les livres sacrés des Indiens présentent un bon commentaire de ce texte, puisqu'on y lit que sept jeunes vierges s'étant rassemblées pour célébrer la venue de *Crischna*, qui est l'Apollon indien, le dieu apparut tout à coup au milieu d'elles, et leur proposa de danser; mais que ces vierges s'étant excusées sur ce qu'elles manquaient de danseurs, le dieu y pourvut en se divisant lui-même, de manière que chaque fille eut son *Crischna*. Ajoutez que le véritable système du monde fut parfaitement connu dans la plus haute antiquité. Songez que les pyramides d'Égypte, rigoureusement orientées, précèdent toutes les époques certaines de l'histoire; que les arts sont des frères qui ne peuvent vivre et briller qu'ensemble; que la nation qui a pu créer des couleurs capables de résister à l'action libre de l'air pendant trente siècles, soulever à une hauteur de six cents pieds des masses qui braveraient toute notre mécanique¹, sculpter sur le granit des oiseaux dont un voyageur moderne a pu reconnaître toutes les espèces²; mais que cette nation, dis-je, était nécessairement tout aussi éminente dans les autres arts, et savait même nécessairement une foule de choses que nous ne savons pas. Si de là je jette les yeux sur

l'année solaire, et que 360 multipliés par ce même nombre donnent celui de 25,920, qui exprime la grande révolution résultant de la précession des équinoxes.

¹ Voy. les *Antiq. égypt., grecq., etc.*, de Caylus, in-4°, tom. V, préface.

² Voyez le voyage de Bruce et celui de Hasselquist, cité par M. Bryant. *New system, or an analysis of ancient Mythology, etc.*; in-4°, tom. III, p. 301.

l'Asie, je vois les murs de Nemrod élevés sur une terre encore humide des eaux du déluge, et des observations astronomiques aussi anciennes que la ville. Où placerons-nous donc ces prétendus temps de barbarie et d'ignorance? De plaisants philosophes nous ont dit : *Les siècles ne nous manquent pas* : ils vous manquent très-fort ; car l'époque du déluge est là pour étouffer tous les romans de l'imagination ; et les observations géologiques qui démontrent le fait, en démontrent aussi la date, avec une incertitude limitée, aussi insignifiante, dans le temps, que celle qui reste sur la distance de la lune à nous, peut l'être dans l'espace. Lucrèce même n'a pu s'empêcher de rendre un témoignage frappant à la nouveauté de la famille humaine ; et la physique, qui pourrait ici se passer de l'histoire, en tire cependant une nouvelle force, puisque nous voyons que la certitude historique finit chez toutes les nations à la même époque, c'est-à-dire vers le VIII^e siècle avant notre ère. Permis à des gens qui croient tout, excepté la Bible, de nous citer les observations chinoises faites il y a quatre ou cinq mille ans, sur une terre qui n'existait pas, par un peuple à qui les jésuites apprirent à faire des almanachs à la fin du XVI^e siècle ; tout cela ne mérite plus de discussion : laissons-les dire. Je veux seulement vous présenter une observation que peut-être vous n'avez pas faite : c'est que tout le système des antiquités indiennes ayant été renversé de fond en comble par les utiles travaux de l'académie de Calcutta, et la simple inspection d'une carte géographique démontrant que la Chine n'a pu être peuplée qu'après l'Inde, le même coup qui a frappé sur les antiquités indiennes a fait tomber celles de la Chine, dont Voltaire surtout n'a cessé de nous assourdir.

L'Asie, au reste, ayant été le théâtre des plus grandes merveilles, il n'est pas étonnant que ses peuples aient conservé un penchant pour le merveilleux plus fort que celui qui est naturel à l'homme en général, et que chacun peut reconnaître dans lui-même. De là vient qu'ils ont toujours montré si peu de goût et de talent pour nos sciences de *conclusions*. On dirait qu'ils

se rappellent encore la science primitive et l'ère de *l'intuition*. L'aigle enchaîné demande-t-il une *montgolfière* pour s'élever dans les airs? Non, il demande seulement que ses liens soient rompus. Et qui sait si ces peuples ne sont pas destinés encore à contempler des spectacles qui seront refusés au génie ergoteur de l'Europe? Quoi qu'il en soit, observez, je vous prie, qu'il est impossible de songer à la science moderne sans la voir constamment environnée de toutes les machines de l'esprit et de toutes les méthodes de l'art. Sous l'habit étriqué du nord, la tête perdue dans les volutes d'une chevelure menteuse, les bras chargés de livres et d'instruments de toute espèce, pâle de veilles et de travaux, elle se traîne souillée d'encre et toute pantelante sur la route de la vérité, baissant toujours vers la terre son front sillonné d'algèbre. Rien de semblable dans la haute antiquité. Autant qu'il nous est possible d'apercevoir la science des temps primitifs à une si énorme distance, on la voit toujours libre et isolée, volant plus qu'elle ne marche, et présentant dans toute sa personne quelque chose d'aérien et de surnaturel. Elle livre aux vents des cheveux qui s'échappent d'une *mitre* orientale; *l'éphod* couvre son sein soulevé par l'inspiration; elle ne regarde que le ciel; et son pied dédaigneux semble ne toucher la terre que pour la quitter. Cependant, quoiqu'elle n'ait jamais rien demandé à personne et qu'on ne lui connaisse aucun appui humain, il n'est pas moins prouvé qu'elle a possédé les plus rares connaissances : c'est une grande preuve, si vous y songez bien, que la science antique avait été dispensée du travail imposé à la nôtre, et que tous les calculs que nous établissons sur l'expérience moderne sont ce qu'il est possible d'imaginer de plus faux.

LE CHEVALIER.

Vous venez de nous prouver, mon bon ami, qu'on parle volontiers de ce qu'on aime. Vous m'aviez promis un symbole sec; mais votre profession de foi est devenue une espèce de

dissertation. Ce qu'il y a de bon, c'est que vous n'avez pas dit un mot des sauvages, qui l'ont amenée.

LE COMTE.

Je vous avoue que sur ce point je suis comme Job, *plein de discours*¹. Je les répands volontiers devant vous; mais que ne puis-je, au prix de ma vie, être entendu de tous les hommes et m'en faire croire! Au reste, je ne sais pourquoi vous me rappelez les sauvages. Il me semble, à moi, que je n'ai pas cessé un moment de vous en parler. Si tous les hommes viennent des trois couples qui repeuplèrent l'univers, et si le genre humain a commencé par la science, le sauvage ne peut plus être, comme je vous le disais, qu'une branche détachée de l'arbre social. Je pourrais encore vous abandonner la science, quoique très-incontestable, et ne me réserver que la Religion, qui suffit seule, même à un degré très-imparfait, pour exclure l'état de sauvage. Partout où vous verrez un autel, là se trouve la civilisation. *Le pauvre en sa cabane, où le chaume le couvre*, est moins savant que nous, sans doute, mais plus véritablement social s'il assiste au catéchisme et s'il en profite. Les erreurs les plus honteuses, les plus détestables cruautés ont souillé les annales de Memphis, d'Athènes et de Rome; mais toutes les vertus réunies honorèrent les cabanes du Paraguay. Or, si la Religion de la famille de Noé dut être nécessairement la plus éclairée et la plus réelle qu'il soit possible d'imaginer, et si c'est dans sa réalité même qu'il faut chercher les causes de sa corruption, c'est une seconde démonstration ajoutée à la première, qui pouvait s'en passer. Nous devons donc reconnaître que l'état de civilisation et de science dans un certain sens, est l'état naturel et primitif de l'homme. Aussi toutes les traditions orientales commencent par un état de perfection et de lumières, je dis encore de *lumières surnaturelles*; et la

¹ *Plenus enim sum sermonibus.... loquar et respirabo paululum.* Job. XXXII, 18-20.

Grèce, la menteuse Grèce, *qui a tout osé dans l'histoire*, rendit hommage à cette vérité en plaçant son âge d'or à l'origine des choses. Il n'est pas moins remarquable qu'elle n'attribue point aux âges suivants, même à celui de fer, l'état sauvage; en sorte que tout ce qu'elle nous a conté de ces premiers hommes vivant dans les bois, se nourrissant de glands, et passant ensuite à l'état social, la met en contradiction avec elle-même, ou ne peut se rapporter qu'à des cas particuliers, c'est-à-dire à quelques peuplades dégradées et revenues ensuite péniblement à l'état de nature, qui est la civilisation. Voltaire, c'est tout dire, n'a-t-il pas avoué que la devise de toutes les nations fut toujours : L'ÂGE D'OR LE PREMIER SE MONTRA SUR LA TERRE? Eh bien, toutes les nations ont donc protesté de concert contre l'hypothèse d'un état primitif de barbarie, et sûrement c'est quelque chose que cette protestation.

Maintenant, que m'importe l'époque à laquelle telle ou telle branche fut séparée de l'arbre? elle l'est, cela me suffit : nul doute sur la dégradation, et j'ose le dire aussi, nul doute sur la cause de la dégradation, qui ne peut être qu'un crime. Un chef de peuple ayant altéré chez lui le principe moral par quelques-unes de ces prévarications qui, suivant les apparences, ne sont plus possibles dans l'état actuel des choses, parce que nous n'en savons heureusement plus assez pour devenir coupables à ce point; ce chef de peuple, dis-je, transmet l'anathème à sa postérité; et toute force constante étant de sa nature accélératrice, puisqu'elle s'ajoute continuellement à elle-même, cette dégradation pesant sans intervalle sur les descendants, en a fait à la fin ce que nous appelons des *sauvages*. C'est le dernier degré d'abrutissement que Rousseau et ses pareils appellent l'état de nature. Deux causes extrêmement différentes ont jeté un nuage trompeur sur l'épouvantable état des sauvages : l'une est ancienne, l'autre appartient à notre siècle. En premier lieu, l'immense charité du secerdoce catholique a mis souvent, en nous parlant de ces hommes, ses désirs à la place de la réalité. Il n'y avait que trop de vérité dans ce premier

mouvement des Européens qui refusèrent, au siècle de Colomb, de reconnaître leurs semblables dans les hommes dégradés qui peuplaient le Nouveau-Monde. Les prêtres employèrent toute leur influence à contredire cette opinion qui favorisait trop le despotisme barbare des nouveaux maîtres. Ils criaient aux Espagnols : « Point de violences, l'Évangile » les réproûve ! Si vous ne savez pas renverser les idoles dans » le cœur de ces malheureux, à quoi bon renverser leurs » tristes autels ? Pour leur faire connaître et aimer Dieu, il faut » une autre tactique et d'autres armes que les vôtres ¹. » Du sein des déserts arrosés de leur sueur et de leur sang, ils venaient à Madrid et à Rome pour y demander des édits et des bulles contre l'impitoyable avidité qui voulait asservir les Indiens. Le prêtre miséricordieux les exaltait pour les rendre précieux ; il atténuait le mal, il exagérait le bien, il promettait tout ce qu'il désirait ; enfin Robertson, qui n'est pas suspect, nous avertit, dans son Histoire d'Amérique, *qu'il faut se défier à ce sujet de tous les écrivains qui ont appartenu au clergé, vu qu'ils sont en général trop favorables aux indigènes*. Une autre source de faux jugements qu'on a portés sur eux se trouve dans la philosophie de notre siècle, qui s'est servie des sauvages pour étayer ses vaines et coupables déclamations contre l'ordre social ; mais la moindre attention suffit pour nous tenir en garde contre les erreurs de la charité et contre celles de la mauvaise foi. On ne saurait fixer un instant ses regards sur le

¹ Peut-être l'interlocuteur avait-il en vue les belles représentations que le père Barthélemy d'Olmedo adressait à Cortez, et que l'élegant Solis nous a conservées : *Porque se compadecian mal la violencia y el Evangelio; y aquello en la substancia, era derribar los altares y dexar los idolos en el corazon, etc., etc.* (Conquista de la Nueva Esp., III, 3.) J'ai lu quelque chose sur l'Amérique ; je n'ai pas connaissance d'un seul acte de violence mis à la charge des prêtres, excepté la célèbre aventure de Valverde, qui prouverait, si elle était vraie, *qu'il y avait un fou en Espagne dans le seizième siècle* ; mais elle porte tous les caractères intrinsèques de la fausseté. Il ne m'a pas été possible d'en découvrir l'origine ; un Espagnol infiniment instruit m'a dit : *Je crois que c'est un conte de cet imbécile de Garcilasso.*

sauvage sans lire l'anathème écrit, je ne dis pas seulement dans son âme, mais jusque sur la forme extérieure de son corps. C'est un enfant difforme, robuste et féroce, en qui la flamme de l'intelligence ne jette plus qu'une lueur pâle et intermittente. Une main redoutable appesantie sur ces races dévouées efface en elles les deux caractères distinctifs de notre grandeur, la prévoyance et la perfectibilité. Le sauvage coupe l'arbre pour cueillir le fruit, il dételle le bœuf que les missionnaires viennent de lui confier, et le fait cuire avec le bois de la charrue. Depuis plus de trois siècles il nous contemple sans avoir rien voulu recevoir de nous, excepté la poudre pour tuer ses semblables, et l'eau-de-vie pour se tuer lui-même; encore n'a-t-il jamais imaginé de fabriquer ces choses : il s'en repose sur notre avarice, qui ne lui manquera jamais. Comme les substances les plus abjectes et les plus révoltantes sont cependant encore susceptibles d'une certaine dégénération, de même les vices naturels de l'humanité sont encore viciés dans le sauvage. Il est voleur, il est cruel, il est dissolu, mais il l'est autrement que nous. Pour être criminels, nous surmontons notre nature : le sauvage la suit, il a l'appétit du crime, il n'en a point les remords. Pendant que le fils tue son père pour le soustraire aux ennuis de la vieillesse, sa femme détruit dans son sein le fruit de ses brutales amours pour échapper aux fatigues de l'allaitement. Il arrache la chevelure sanglante de son ennemi vivant; il le déchire, il le rôtit, et le dévore en chantant; s'il tombe sur nos liqueurs fortes, il boit jusqu'à l'ivresse, jusqu'à la fièvre, jusqu'à la mort, également dépourvu de la raison qui commande à l'homme par la crainte, et de l'instinct qui écarte l'animal par le dégoût. Il est visiblement dévoué; il est frappé dans les dernières profondeurs de son essence morale; il fait trembler l'observateur qui sait voir : mais voulons-nous trembler sur nous-mêmes et d'une manière très-salutaire? songeons qu'avec notre intelligence, notre morale, nos sciences et nos arts, nous sommes précisément à l'homme primitif ce que le sauvage est à nous. Je ne puis

abandonner ce sujet sans vous suggérer encore une observation importante : le barbare, qui est une espèce de moyenne proportionnelle entre l'homme civilisé et le sauvage, a pu et peut encore être civilisé par une religion quelconque ; mais le sauvage proprement dit ne l'a jamais été que par le christianisme. C'est un prodige du premier ordre, une espèce de rédemption, exclusivement réservée au véritable sacerdoce. Eh ! comment le criminel condamné à la mort civile pourrait-il rentrer dans ses droits sans lettres de grâce du souverain ? et quelles lettres de ce genre ne sont pas contre-signées ¹ ? Plus vous y réfléchirez, et plus vous serez convaincus qu'il n'y a pas moyen d'expliquer ce grand phénomène des peuples sauvages, dont les véritables philosophes ne se sont point assez occupés.

Au reste, il ne faut pas confondre le *sauvage* avec le *barbare*. Chez l'un le germe de la vie est éteint ou amorti ; chez l'autre il a reçu la fécondation et n'a plus besoin que du temps et des circonstances pour se développer. De ce moment la langue, qui s'était dégradée avec l'homme, renaît avec lui, se perfectionne et s'enrichit. Si l'on veut appeler cela *langue nouvelle*, j'y consens : l'expression est juste dans un sens ; mais ce sens est bien différent de celui qui est adopté par les sophistes modernes, lorsqu'ils parlent de langues *nouvelles* ou *inventées*.

Nulle langue n'a pu être inventée, ni par un homme qui n'aurait pu se faire obéir, ni par plusieurs qui n'auraient pu s'entendre. Ce qu'on peut dire de mieux sur la parole, c'est ce qui a été dit de celui qui s'appelle PAROLE. *Il s'est élançé avant tous les temps du sein de son principe ; il est aussi ancien que l'éter-*

¹ J'applaudis de tout mon cœur à ces grandes vérités. Tout peuple sauvage s'appelle LO-HAMMI ; et jusqu'à ce qu'il lui ait été dit : *Vous êtes mon peuple*, jamais il ne pourra dire : *Vous êtes mon Dieu !* (Osée, II, 24.)

On peut lire un très-bon morceau sur les sauvages dans le journal du Nord. Septembre, 1807, n° XXXV, p. 704 et suiv. Robertson (Histoire de l'Amér., tom. II, l. IV) a parfaitement décrit l'abrutissement du sauvage. C'est un portrait également vrai et hideux.

nité... *Qui pourra raconter son origine* ¹? Déjà, malgré les tristes préjugés du siècle, un physicien, ... oui, en vérité, un physicien! a pris sur lui de convenir, avec une timide intrépidité, *que l'homme avait parlé d'abord, parce qu'on lui avait parlé*. Dieu bénisse la particule *on*, si utile dans les occasions difficiles. En rendant à ce premier effort toute la justice qu'il mérite, il faut cependant convenir que tous ces philosophes du dernier siècle, sans excepter même les meilleurs, sont des poltrons qui ont peur des esprits.

Rousseau, dans une de ses rapsodies sonores, montre aussi quelque envie de parler raison. Il avoue que les langues lui paraissent une assez belle chose. La parole, *cette main de l'esprit*, comme dit Charron, le frappe d'une certaine admiration; et, tout considéré, il ne comprend pas bien clairement comment elle a été inventée. Mais le grand Condillac a pitié de cette modestie. Il s'étonne *qu'un homme d'esprit comme monsieur Rousseau ait cherché des difficultés où il n'y en a point; qu'il n'ait pas vu que les langues se sont formées insensiblement, et que chaque homme y a mis du sien*. Voilà tout le mystère, messieurs : une génération a dit BA, et l'autre, BE; les Assyriens ont inventé le nominatif, et les Mèdes, le génitif.

. *Quis inepti*
Tam patiens capitis, tam ferreus ut teneat se.

Mais je voudrais, avant de finir sur ce sujet, recommander à votre attention une observation qui m'a toujours frappé. D'où vient qu'on trouve dans les langues primitives de tous les anciens peuples des mots qui supposent nécessairement des connaissances étrangères à ces peuples? Où les Grecs avaient-ils pris, par exemple, il y a trois mille ans au moins, l'épithète de *Physizòs* (donnant ou possédant la vie) qu'Homère donna

¹ *Egressus ejus ab initio à diebus æternitatis.... Generationem ejus quis enarrabit!* (Michée, V, 2; Ésaïe, LIII, 8.)

quelquefois à la terre? et celle de *Pheresbios*, à peu près synonyme, que lui attribue Hésiode ¹? Où avaient-ils pris l'épithète encore plus singulière de *Philemate* (*amoureuse* ou *altérée de sang*) donnée à cette même terre dans une tragédie ²? Qui leur avait enseigné de nommer le soufre, qui est le chiffre du feu, *le divin* ³? Je ne suis pas moins frappé du nom de *Cosmos*, donné au monde. Les Grecs le nommèrent *beauté*, parce que *tout ordre est beauté*, comme dit quelque part le bon Eustathe, et que l'ordre suprême est dans le monde. Les Latins rencontrèrent la même idée, et l'exprimèrent par leur mot *Mundus*, que nous avons adopté en lui donnant seulement une terminaison française, excepté cependant que l'un de ces mots exclut le désordre, et que l'autre exclut la souillure; cependant c'est la même idée, et les deux mots sont également justes et également faux. Mais dites-moi encore, je vous prie, comment ces anciens Latins, lorsqu'ils ne connaissaient encore que la guerre et le labourage, imaginèrent d'exprimer par le même mot l'idée

¹ Iliade, III, 243; XXI, 63. Odyssée, XI, 300. Hésiod. Opp. et dies, v. 694. Cet ouvrage était depuis longtemps entre mes mains, lorsque j'ai rencontré l'observation suivante faite par un homme accoutumé à voir, et né pour bien voir : *Plusieurs idiomes, dit-il, qui n'appartiennent aujourd'hui qu'à des peuples barbares, semblent être les débris de langues riches, flexibles et annonçant une culture avancée.* (Monum. des peuples indigènes de l'Amérique, par M. de Humboldt, Paris, in-8°, 1816. Introd., p. 29.)

² Σπάγια δ' ἄμ' αὐτῶ, γῆς ΦΙΔΑΙΜΑΤΟΥ ῥοαί. (Eurip. Phœn. V, 179.) Eschyle avait dit auparavant :

Des deux frères rivaux, l'un par l'autre égorgés,
La terre BUT le sang, etc.

(*Les Sept Chefs*, acte IV, sc. 1.)

Ce qui rappelle une expression de l'Écriture sainte : *La terre a ouvert la bouche et a bu le sang* de ton frère. (Gen. IV, 11.)

Et Racine, qui avait à un si haut degré le sentiment de l'antique, a transporté cette expression (un peu déparée par une épithète oiseuse) dans sa tragédie de *Phèdre*, II, 1.

Et la terre humectée,

BUT à regret le sang des neveux d'Erechthée.

³ Το Σίον.

de la prière et celle du supplice? qui leur enseigna d'appeler la fièvre, la *purificatrice*, ou l'*expiatrice*? Ne dirait-on pas qu'il y a ici un jugement, une véritable connaissance de cause, en vertu de laquelle un peuple affirme la justesse du nom! Mais croyez-vous que ces sortes de jugements aient pu appartenir au temps où l'on savait à peine écrire, où le dictateur bêchait son jardin; où l'on écrivait des vers que Varron et Cicéron n'entendaient plus? Ces mots et d'autres encore qu'on pourrait citer en grand nombre, et qui tiennent à toute la métaphysique orientale, sont des débris évidents de langues plus anciennes détruites ou oubliées. Les Grecs avaient conservé quelques traditions obscures à cet égard; et qui sait si Homère n'attestait pas la même vérité, peut-être sans le savoir, lorsqu'il nous parle de certains hommes et de certaines choses *que les dieux appellent d'une manière et les hommes d'une autre?*

En lisant les métaphysiciens modernes, vous aurez rencontré des raisonnements à perte de vue sur l'importance des signes et sur les avantages d'une langue philosophique (comme ils disent) qui serait créée *à priori*, ou perfectionnée par des philosophes. Je ne veux point me jeter dans la question de l'origine du langage (la même, pour le dire en passant, que celle des idées innées); ce que je puis vous assurer, car rien n'est plus clair, c'est le prodigieux talent des peuples enfants pour former les mots, et l'incapacité absolue des philosophes pour le même objet. Dans les siècles les plus raffinés, je me rappelle que Platon a fait observer ce talent des peuples dans leur enfance. Ce qu'il y a de remarquable, c'est qu'on dirait qu'ils ont procédé par voie de délibération, en vertu d'un système arrêté de concert, quoique la chose soit rigoureusement impossible sous tous les rapports. Chaque langue a son génie, et ce génie est un, de manière qu'il exclut toute idée de composition, de formation arbitraire et de convention antérieure. Les lois générales qui la constituent sont ce que toutes les langues présentent de plus frappant : dans la grecque, par exemple, c'en est une que les mots puissent se joindre par une espèce de

fusion partielle qui les unit pour faire naître une seconde signification, sans les rendre méconnaissables : c'est une règle générale dont la langue ne s'écarte point. Le latin, plus réfractaire, laisse, pour ainsi dire, *casser* ses mots; et de leurs fragments choisis et réunis par la voie de je ne sais quelle *agglutination* tout à fait singulière, naissent de nouveaux mots d'une beauté surprenante, et dont les éléments ne sauraient plus être reconnus que par un œil exercé. De ces trois mots, par exemple, *CARO*, *DATA*, *VERMIBUS*, ils ont fait *CADAVER*, *chair abandonnée aux vers*. De ces autres mots, *MAGIS* et *VOLO*, *NON* et *VOLO*, ils ont fait *MALO* et *NOLO*, deux verbes excellents que toutes les langues et la grecque même peuvent envier à la latine. De *CÆCUS* *UT IRE* (*marcher ou tâtonner comme un aveugle*) ils firent leur *CÆCUTIRE*, autre verbe fort heureux qui nous manque ¹. *MAGIS* et *AUCTE* ont produit *MACTE*, mot tout à fait particulier aux Latins, et dont ils se servent avec beaucoup d'élégance. Le même système produisit leur mot *ALTERQUE*, si heureusement formé de *UNUS ALTERQUE* ², mot que je leur envie extrêmement, car nous ne pouvons l'exprimer que par une phrase, *l'un et l'autre*. Et que vous dirai-je du mot *NEGOTIOR*, admirablement formé de *NE EGO OTIOR* (*je suis occupé, je ne perds pas mon temps*), d'où l'on a tiré *negotium*, etc.? Mais il me semble que le génie latin s'est surpassé dans le mot *ORATIO*, formé de *OS* et de *RATIO*, *bouche* et *raison*, c'est-à-dire *raison parlée*.

Les Français ne sont point absolument étrangers à ce système. Ceux qui furent nos ancêtres, par exemple, ont très-bien su nommer les leurs par l'union partielle du mot *ANCIEN* avec celui d'*ÊTRE*, comme ils firent *beffroi* de *BEL EFFROI*. Voyez comment ils opérèrent jadis sur les deux mots latins *DUO* et *IRE*, dont ils firent *DUIRE*, *aller deux ensemble*, et par une extension très-

¹ Les Chinois ont fait pour l'oreille précisément ce que les Latins firent pour les yeux. (Mém. des Miss. de Pékin, in-8°, tom. VIII, p. 121.)

² De là vient que la pluralité étant pour ainsi dire cachée dans ce mot, les Latins l'ont construit avec le pluriel des verbes. *Utraque nupserunt*. (Ovid. Fast., VI, 247.)

naturelle, mener, conduire. Du pronom personnel SE, de l'adverbe relatif de lieu HORS, et d'une terminaison verbale TIR, ils ont fait S-OR-TIR, c'est-à-dire SEHORSTIR, ou *mettre sa propre personne hors de l'endroit où elle était*, ce qui me paraît merveilleux. Êtes-vous curieux de savoir comment ils unissaient les mots à la manière des Grecs? Je vous citerai celui de COURAGE, formé de COR et de RAGE, c'est-à-dire *rage du cœur*; ou, pour mieux dire, *exaltation, enthousiasme du cœur* (dans le sens anglais de RAGE). Ce mot fut dans son principe une traduction très-heureuse du *thymos* grec, qui n'a plus aujourd'hui de synonyme en français. Faites avec moi l'anatomie du mot INCONTESTABLE, vous y trouverez la négation IN, le signe du moyen et de la simultanéité CUM, la racine antique TEST, commune, si je ne me trompe, aux Latins et aux Celtes, et le signe de la capacité ABLE, du latin HABILIS, si l'un et l'autre ne viennent pas encore d'une racine commune et antérieure. Ainsi le mot *incontestable* signifie exactement *une chose si claire, qu'elle n'admet pas la preuve contraire*.

Admirez, je vous prie, la métaphysique subtile qui, du QUARE latin, *parcè detorto*, a fait notre CAR, et qui a su tirer de UNUS cette particule ON, qui joue un si grand rôle dans notre langue. Je ne puis encore m'empêcher de vous citer notre mot RIEN, que les Français ont formé du latin REM, pris pour la chose quelconque ou pour l'être absolu. C'est pourquoi, hors le cas où RIEN, répondant à une interrogation, contient ou suppose une ellipse, nous ne pouvons employer ce mot qu'avec une négation, parce qu'il n'est point négatif¹, à la différence du latin NIHIL, qui est formé de NE et du HILUM, comme *nemo* l'est de NE et de HOMO (*pas un atome, pas un homme*).

C'est un plaisir d'assister, pour ainsi dire, au travail de ce

¹ Rien s'est formé de *rem*, comme *bien* de *benè*. Joinville, sans recourir à d'autres, nous ramène à la création de ce mot en nous disant assez souvent, *que pour nulle RIEN au monde il n'eût voulu, etc.* Dans un canton de la Provence, j'ai entendu, *tu non vales REM*, ce qui est purement latin.

principe caché qui forme les langues. Tantôt vous le verrez lutter contre une difficulté qui l'arrête dans sa marche; il cherche une forme qui lui manque : ses matériaux lui résistent; alors il se tirera d'embarras par un solécisme heureux, et il dira fort bien : *Rue passante, couleur voyante, place marchande, métal cassant, etc.* Tantôt on le verra se tromper évidemment, et faire une bévue formelle, comme dans le mot français *incrédule*, qui nie un défaut au lieu de nier une vertu. Quelquefois il deviendra possible de reconnaître en même temps l'erreur et la cause de l'erreur : l'oreille française ayant, par exemple, exigé mal à propos que la lettre *s* ne se prononçât point dans le monosyllabe *EST*, troisième personne singulière du verbe substantif, il devenait indispensable, pour éviter des équivoques ridicules, de soustraire la particule conjonctive *ET* à la loi générale qui ordonne la liaison de toute consonne finale avec la voyelle qui suit¹ : mais rien ne fut plus malheureusement établi; car cette conjonction, unique déjà, et par conséquent insuffisante, en refusant ainsi, *iratis musis*, de s'allier avec les voyelles suivantes, est devenue excessivement embarrassante pour le poète, et même pour le prosateur qui a de l'oreille.

Mais, pour en revenir au talent primordial (c'est à vous en particulier que je m'adresse, M. le sénateur) : contemplez votre nation, et demandez-lui de quels mots elle a enrichi sa langue depuis la grande ère? Hélas! cette nation a fait comme les autres. Depuis qu'elle s'est mêlée de raisonner, elle a emprunté des mots et n'en a plus créé. Aucun peuple ne peut échapper à la loi générale. Partout l'époque de la civilisation et de la philosophie est, dans ce genre, celui de la stérilité. Je lis sur vos billets de visite : *Minister, Général, Kammerherr, Kammeriunker, Fräulen, Général-ANCHEF, Général-DEJOURNEI,*

¹ En effet, si la particule conjonctive suivait la règle générale, ces deux phrases : *un homme ET une femme, un honnête homme ET un fripon*, se prononceraient précisément comme nous prononcerions, *un homme EST une femme, un honnête homme EST un fripon*, etc.

Joustizii-Politzii Minister, etc., etc. Le commerce me fait lire sur ses affiches : *magazei, fabrica, meubel, etc., etc.* J'entends à l'exercice : *directii na prava, na leva; deployade en échiquier, en échelon, contre-marche, etc.* L'administration militaire prononce : *haupt-wacht, exercice-hause, ordonnance-hause; commissariat, cazarma, canzellarii, etc.*; mais tous ces mots et mille autres que je pourrais citer ne valent pas un seul de ces mots si beaux, si élégants, si expressifs qui abondent dans votre langue primitive, *souproug* (époux), par exemple, qui signifie exactement *celui qui est attaché avec un autre sous le même joug* : rien de plus juste et de plus ingénieux. En vérité, messieurs, il faut avouer que les sauvages ou les barbares, qui *délibérèrent* jadis pour former de pareils noms, ne manquèrent point du tout de tact.

Et que dirons-nous des analogies surprenantes qu'on remarque entre les langues séparées par le temps et l'espace, au point de n'avoir jamais pu se toucher? Je pourrais vous montrer dans l'un de ces volumes manuscrits que vous voyez sur ma table, plusieurs pages chargées de mes pieds de mouche, et que j'ai intitulées *Parallélismes de la langue grecque et de la française*. Je sais que j'ai été précédé sur ce point par un grand maître, *Henri-Étienne*; mais je n'ai jamais rencontré son livre, et rien n'est plus amusant que de former soi-même ces sortes de recueils, à mesure qu'on lit et que les exemples se présentent. Prenez bien garde que je n'entends point parler des simples conformités de mots acquis tout simplement par voie de contact et de communication : je ne parle que des conformités d'idées prouvées par des synonymes de sens, différents en tout par la forme; ce qui exclut toute idée d'emprunt. Je vous ferai seulement observer une chose bien singulière : c'est que, lorsqu'il est question de rendre quelques-unes de ces idées dont l'expression naturelle offenserait de quelque manière la délicatesse, les Français ont souvent rencontré précisément les mêmes tournures employées jadis par les Grecs pour sauver ces naïvetés choquantes; ce qui doit paraître fort extraordinaire,

puisqu'e, à cet égard, nous avons agi de nous-mêmes, sans rien demander à nos intermédiaires, les Latins. Ces exemples suffisent pour nous mettre sur la voie de cette force qui préside à la formation des langues, et pour faire sentir la nullité de toutes les spéculations modernes. Chaque langue, prise à part, répète les phénomènes spirituels qui eurent lieu dans l'origine; et plus la langue est ancienne, plus ces phénomènes sont sensibles. Vous ne trouverez surtout aucune exception à l'observation sur laquelle j'ai tant insisté : c'est qu'à mesure qu'on s'élève vers ces temps d'ignorance et de barbarie qui virent la naissance des langues, vous trouverez toujours plus de logique et de profondeur dans la formation des mots, et que ce talent disparaît par une gradation contraire, à mesure qu'on descend vers les époques de civilisation et de science. Mille ans avant notre ère, Homère exprimait dans un seul mot évident et harmonieux : *Ils répondirent par une acclamation favorable à ce qu'ils venaient d'entendre*¹. En lisant ce poète, tantôt on entend pétiller autour de soi ce feu générateur qui fait vivre la vie², et tantôt on se sent humecté par la rosée qui distille de ses vers enchanteurs sur la couche poétique des immortels³. Il sait répandre la voix divine autour de l'oreille humaine, comme une atmosphère sonore qui raisonne encore après que le Dieu a cessé de parler⁴. Il peut évoquer Andromaque, et nous la montrer comme son époux la vit pour la dernière fois, frissonnant de tendresse et RIANTE DES LARMES⁵.

D'où venait donc cette langue qui semble naître comme

¹ Il s'agit ici, sans le moindre doute, de l'ΕΠΕΥΦΗΜΗΣΑΝ (*Epeuphemesan*) de l'Iliade, l. 25. On produirait peut-être en français l'ombre de ce mot sous une forme barbare, en disant *ils lui SURBIENACCLAMÈRENT*.

² Ζαφλιγίες τελέτουςι. *Iliad.* XXI, 465.

³ Στιλκναι δ' ἀπέκλιπον ἕρσαι. *Ibid.* XIV, 352.

⁴ Θείη δὲ μιν ἀμφέχουτ' ὄμφη. *Ibid.* II, 41. *Qui hoc in aliud sermonem convertere volet, is demum, quæ sit horum vocabulorum vis et ἐνέργεια sentiet.* (Clarkius ad Loc.) Il ajoute avec raison : *Domina Dacier non malè : « Il lui sembla que la voix répandue autour de lui retentissait encore à ses oreilles. »*

⁵ Λακρυόεν γέλασσα. *Ibid.* VI, 485.

Minerve, et dont la première production est un chef-d'œuvre désespérant, sans qu'il ait jamais été possible de prouver qu'elle ait balbutié? Nous écrierons-nous niaisement à la suite des docteurs modernes : *Combien il a fallu de siècles pour former une telle langue!* En effet, il en a fallu beaucoup, si elle s'est formée comme on l'imagine. Du serment de Louis le Germanique en 842 jusqu'au *Menteur* de Corneille, et jusqu'aux *Menteuses* de Pascal ¹, il s'est écoulé huit siècles : en suivant une règle de proportion, ce n'est pas trop de deux mille ans pour former la langue grecque. Mais Homère vivait dans un siècle barbare; et pour peu qu'on veuille s'élever au-dessus de son époque, on se trouve au milieu des Pélasges vagabonds et des premiers rudiments de la société. Où donc placerons-nous ces siècles dont nous avons besoin pour former cette merveilleuse langue? Si, sur ce point de l'origine du langage, comme sur une foule d'autres, notre siècle a manqué la vérité, c'est qu'il avait une peur mortelle de la rencontrer. Les *langues* ont commencé; mais *la parole* jamais, et pas même avec l'homme. L'un a nécessairement précédé l'autre; car *la parole* n'est possible que par le VERBE. Toute langue particulière naît comme l'animal, par voie d'explosion et de développement, sans que l'homme ait jamais passé de l'état d'*aphonie* à l'usage de la parole. Toujours il a parlé, et c'est avec une sublime raison que les Hébreux l'ont appelé *AME PARLANTE*. Lorsqu'une nouvelle langue se forme, elle naît au milieu d'une société qui est en pleine possession du langage; et l'action, ou le principe qui préside à cette formation ne peut inventer arbitrairement aucun mot; il emploie ceux qu'il trouve autour de lui ou qu'il appelle de plus loin; *il s'en nourrit*, il les triture, il les digère; il ne les adopte jamais sans les modifier plus ou moins. On a beaucoup parlé de signes arbitraires dans un siècle où l'on s'est passionné pour toute expression grossière qui excluait l'ordre et l'intelligence;

¹ Ces *Menteuses* sont les *Provinciales*. Voyez les notes placées à la fin de cet entretien.
(Note des éditeurs.)

mais il n'y a point de signes arbitraires, tout mot a sa raison. Vous avez vécu quelque temps, M. le chevalier, dans un beau pays au pied des Alpes, et, si je ne me trompe, vous y avez même tué quelques hommes....

LE CHEVALIER.

Sur mon honneur, je n'ai tué personne. Tout au plus je pourrais dire comme le jeune homme de madame de Sévigné : *Je n'y ai pas nui.*

LE COMTE.

Quoi qu'il en soit, il vous souvient peut-être que dans ce pays le son (furfur) se nomme *Bren*. De l'autre côté des Alpes, une chouette s'appelle *Sava*. Si l'on vous avait demandé pourquoi les deux peuples avaient choisi ces deux arrangements de sons pour exprimer les deux idées, vous auriez été tenté de répondre : *Parce qu'ils l'ont jugé à propos; ces choses-là sont arbitraires.* Vous auriez cependant été dans l'erreur : car le premier de ces deux mots est anglais et le second est esclavon ; et de Raguse au Kamschatka, il est en possession de signifier dans la belle langue russe ce qu'il signifie à huit cents lieues d'ici dans un dialecte purement local¹. Vous n'êtes pas tenté, j'espère, de me soutenir que les hommes, délibérant sur la Tamise, sur le Rhône, sur l'Oby ou sur le Pô, rencontrèrent par hasard les mêmes sons pour exprimer les mêmes idées. Les deux mots préexistaient donc dans les deux langues qui en firent présent aux deux dialectes. Voulez-vous que les quatre peuples les aient reçus d'un peuple antérieur ? je n'en crois rien, mais je l'admets : il en résulte d'abord que les deux immenses familles teutone et esclavone n'inventèrent point arbitrairement ces deux mots, mais qu'elles les avaient reçus. Ensuite la question recommence à l'égard de ces nations antérieures : d'où les

¹ Les dialectes, les patois et les noms propres d'hommes et de lieux me semblent des mines presque intactes et dont il est possible de tirer de grandes richesses historiques et philosophiques.

tenaient-elles? il faudra répondre de même, *elles les avaient reçus*; et ainsi en remontant jusqu'à l'origine des choses. Les bougies qu'on apporte dans ce moment me rappellent leur nom : les Français faisaient autrefois un grand commerce de cire avec la ville de *Botzia* dans le royaume de Fez; ils en rapportaient une grande quantité de chandelles de cire qu'ils se mirent à nommer des *botzies*. Le génie national façonna bientôt ce mot et en fit *bougies*. L'Anglais a retenu l'ancien mot *wax-candle* (chandelles de cire), et l'Allemand aime mieux dire *wachslight* (lumière de cire); mais partout vous voyez la raison qui a déterminé le mot. Quand je n'aurais pas rencontré l'étymologie de *bougie* dans la préface du Dictionnaire hébraïque de Thomassin, où je ne la cherchais certainement pas, en aurais-je été moins sûr d'une étymologie quelconque? Pour douter à cet égard il faut avoir éteint le flambeau de l'analogie; c'est-à-dire qu'il faut avoir renoncé au raisonnement. Observez, s'il vous plaît, que ce mot seul d'*étymologie* est déjà une grande preuve du talent prodigieux de l'antiquité pour rencontrer ou adopter les mots les plus parfaits : car celui-là suppose que chaque mot est *vrai*, c'est-à-dire qu'il n'est point imaginé arbitrairement; ce qui est assez pour mener loin un esprit juste. Ce qu'on sait dans ce genre prouve beaucoup, à cause de l'induction qui en résulte pour les autres cas; ce qu'on ignore au contraire ne prouve rien, excepté l'ignorance de celui qui cherche. Jamais un son arbitraire n'a exprimé, ni pu exprimer une idée. Comme la pensée préexiste nécessairement aux mots qui ne sont que les signes physiques de la pensée, les mots, à leur tour, préexistent à l'explosion de toute langue nouvelle qui les reçoit tout faits et les modifie ensuite à son gré¹. Le génie de chaque langue

¹ Sans excepter même les noms propres qui, de leur nature, sembleraient invariables. La nation qui a été le plus ELLE-MÊME dans les lettres, la grecque, est celle qui a le plus altéré ces mots en les transportant chez elle. Les historiens doivent sans doute s'impatienter; mais telle est la loi. Une nation ne reçoit rien sans le modifier. *Shakespeare* est le seul nom propre, peut-être, qui ait pris place dans la langue française avec sa prononciation nationale de

se meut comme un animal pour trouver de tout côté ce qui lui convient. Dans la nôtre, par exemple, *maison* est celtique, *palais* est latin, *basilique* est grec, *honnir* est teutonique, *rabot* est esclavon ¹, *almanach* est arabe, et *sopha* est hébreu ². D'où nous est venu tout cela? peu m'importe, du moins pour le moment : il me suffit de vous prouver que les langues ne se forment que d'autres langues qu'elles tuent ordinairement pour s'en nourrir, à la manière des animaux carnassiers. Ne parlons donc jamais de *hasard* ni de signes arbitraires, *Gallis hæc Philodemus ait* ³. On est déjà bien avancé dans ce genre lorsqu'on a suffisamment réfléchi sur cette première observation que je vous ai faite; savoir, que la formation des mots les plus parfaits, les plus significatifs, les plus philosophiques, dans toute la force du terme, appartient invariablement aux temps d'ignorance et de simplicité. Il faut ajouter, pour compléter cette grande théorie, que le talent *onomaturge* disparaît de même invariablement à mesure qu'on descend vers les époques de civilisation et de science. On ne cesse, dans tous les écrits du temps sur cette matière intéressante, de désirer *une langue philosophique*, mais sans savoir et sans se douter seulement que la langue la plus philosophique est celle dont la philosophie s'est le moins mêlée. Il manque deux petites choses à la philosophie pour créer des mots : l'intelligence qui les invente, et la puissance qui les fait adopter. Voit-elle un objet nouveau? elle

Chekspire : c'est Voltaire qui le fit passer, mais ce fut parce que le génie qui allait se retirer le laissa faire.

¹ En effet, le mot *rabot* signifie *travailler*, dans la langue russe; ainsi l'instrument le plus actif de la menuiserie fut nommé, lors de l'adoption du mot par le génie français, le *travailleur* par excellence.

² SOPHAN, *élever*, de là *Sophetim*, les *Juges* (c'est le titre de l'un des livres saints), les *hommes élevés*, ceux qui *siégent plus haut que les autres*. De là encore *suffetes* (ou *soffetes*), les deux grands magistrats de Carthage. Exemple de l'identité des deux langues hébraïque et punique.

³ Cette citation, pour être juste, doit être datée. Pourquoi ne dirions-nous pas : *Non si malè nunc et OLIM sic erit*, et pourquoi n'ajouterions-nous pas encore, en profitant avec complaisance du double sens qui appartient au mot OLIM : *Non si malè nunc et olim sic fuit*.

feuillette ses dictionnaires pour trouver un mot antique ou étranger ; et presque toujours même elle y réussit mal. Le mot de *montgolfière*, par exemple, qui est national, est *juste*, au moins dans un sens ; et je le préfère à celui d'*atostat*, qui est le terme scientifique et qui ne dit rien : autant vaudrait appeler un navire *hydrostat*. Voyez cette foule de mots nouveaux empruntés du grec, depuis vingt ans, à mesure que le crime ou la folie en avaient besoin : presque tous sont pris ou formés à contre-sens. Celui de *théophilanthrope*, par exemple, est plus sot que la chose, et c'est beaucoup dire : un écolier anglais ou allemand aurait su dire *théanthropophile*. Vous me direz que ce mot fut inventé par des misérables dans un temps misérable ; mais la nomenclature chimique, qui fut certainement l'ouvrage d'hommes très-éclairés, débute cependant par un solécisme de basses classes, *oxigène* au lieu d'*oxigone*. J'ai d'ailleurs, quoique je ne sois pas chimiste, d'excellentes raisons de croire que tout ce dictionnaire sera effacé ; mais, à ne l'envisager que sous le point de vue philosophique et grammatical, il serait peut-être ce qu'on peut imaginer de plus malheureux, si la nomenclature métrique n'était venue depuis disputer et remporter pour toujours la palme de la barbarie. L'oreille superbe du grand siècle l'aurait rejetée avec un frémissement douloureux. Alors le génie seul avait le droit de persuader l'oreille française, et Corneille lui-même s'en vit plus d'une fois repoussé ; mais, de nos jours, elle se livra à tout le monde.

Lorsqu'une langue est faite (comme elle peut être faite), elle est remise aux grands écrivains, qui s'en servent sans penser seulement à créer de nouveaux mots. Y a-t-il dans le songe d'Athalie, dans la description de l'enfer qu'on lit dans le Télémaque, ou dans la péroraison de l'oraison funèbre de Condé, un seul mot qui ne soit pas vulgaire, pris à part ? Si cependant le droit de créer de nouvelles expressions appartenait à quelqu'un, ce serait aux grands écrivains et non aux philosophes, qui sont sur ce point d'une rare ineptie : les premiers toutefois n'en usent qu'avec une excessive réserve,

jamais dans les morceaux d'inspiration, et seulement pour les substantifs et les adjectifs; quant aux *paroles*, ils ne songent guère à en proférer de nouvelles. Enfin, il faut s'ôter de l'esprit cette idée de *langues nouvelles*, excepté seulement dans le sens que je viens d'expliquer; ou, si vous voulez que j'emploie une autre tournure, la parole est éternelle, et toute langue est aussi ancienne que le peuple qui la parle. On objecte, faute de réflexion, qu'il n'y a pas de nation qui puisse elle-même entendre son ancien langage: et qu'importe, je vous prie? Le changement qui ne touche pas le principe exclut-il l'identité? Celui qui me vit dans mon berceau me reconnaît-il aujourd'hui? Je crois cependant que j'ai le droit de m'appeler *le même*. Il n'en est pas autrement d'une langue: elle est la même tant que le peuple est le même. La pauvreté des langues dans leurs commencements est une autre supposition faite de *la pleine puissance et autorité* philosophique. Les mots nouveaux ne prouvent rien, parce qu'à mesure qu'elles en acquièrent, elles en laissent échapper d'autres, on ne sait dans quelle proportion. Ce qu'il y a de sûr, c'est que tout peuple a parlé, et qu'il a parlé précisément autant qu'il pensait et aussi bien qu'il pensait; car c'est une folie égale de croire qu'il y ait un signe pour une pensée qui n'existe pas, ou qu'une pensée manque d'un signe pour se manifester. Le Huron ne dit pas *garde-temps*, par exemple, c'est un mot qui manque sûrement à sa langue; mais *Tomawack* manque par bonheur aux nôtres, et ce mot compte tout comme un autre. Il serait bien à désirer que nous eussions une connaissance approfondie des langues *sauvages*. Le zèle et le travail infatigables des missionnaires avaient préparé sur cet objet un ouvrage immense, qui aurait été infiniment utile à la philologie et à l'histoire de l'homme: le fanatisme destructeur du XVIII^e siècle l'a fait disparaître sans retour¹. Si nous

¹ Voyez l'ouvrage italien, curieux quoique mal écrit à dessein, et devenu extrêmement rare, intitulé: *Memorie cataliche*, 3 volumes in-12.

avons, je ne dis pas des monuments, puisqu'il ne peut y en avoir, mais seulement les dictionnaires de ces langues, je ne doute pas que nous n'y trouvassions de ces mots dont je vous parlais il n'y a qu'un instant, restes évidents d'une langue antérieure parlée par un peuple éclairé. Et quand même nous ne les trouverions pas, il en résulterait seulement que la dégradation est arrivée au point d'effacer ces derniers restes : *Etiam perière ruinæ*. Mais dans l'état quelconque où elles se trouvent, ces langues ainsi ruinées demeurent comme des monuments terribles de la justice divine; et si on les connaissait à fond, on serait probablement plus effrayé par les mots qu'elles possèdent que par ceux qui leur manquent. Parmi les sauvages de la Nouvelle-Hollande il n'y a point de mot pour exprimer l'idée de Dieu; mais il y en a un pour exprimer l'opération qui détruit un enfant dans le sein de sa mère, afin de la dispenser des peines de l'allaitement : on l'appelle le MI-BRA¹.

LE CHEVALIER.

Vous m'avez beaucoup intéressé, M. le comte, en traitant avec une certaine étendue une question qui s'est trouvée sur notre route; mais souvent il vous échappe des mots qui me causent des distractions, et dont je me promets toujours de vous demander raison. Vous avez dit, par exemple, tout en courant à un autre sujet, *que la question de l'origine de la parole était la même que celle de l'origine des idées*. Je serais curieux de vous entendre raisonner sur ce point; car souvent j'ai entendu parler de différents écrits sur l'origine des idées, et même j'en ai lu; mais la vie agitée que j'ai menée pendant si longtemps, et peut-être aussi le manque d'un bon *aplanisseur* (ce mot, comme vous voyez, n'appartient point à la langue primitive) m'ont toujours empêché d'y voir clair. Ce problème ne se présente à moi qu'à travers une espèce de nuage qu'il ne

¹ Je ne sais de quel voyageur est tirée l'anecdote du *Mi-bra*; mais probablement elle n'aura été citée que sur une autorité sûre.

m'a jamais été possible de dissiper; et souvent j'ai été tenté de croire que la mauvaise foi et le malentendu jouaient ici comme ailleurs un rôle marquant.

LE COMTE.

Votre soupçon est parfaitement fondé, mon cher chevalier, et j'ose croire que j'ai assez réfléchi sur ce sujet pour être en état au moins de vous épargner quelque fatigue.

Mais avant tout je voudrais vous proposer le motif de décision qui doit précéder tous les autres : c'est celui de l'autorité¹. La raison humaine est manifestement convaincue d'impuissance pour conduire les hommes; car peu sont en état de bien raisonner, et nul ne l'est de bien raisonner sur tout; en sorte qu'en général il est bon, quoi qu'on en dise, de commencer par l'autorité. Pesez donc les voix de part et d'autre, et voyez contre l'origine sensible des idées, Pythagore, Platon, Cicéron, Origène, saint Augustin, Descartes, Cudworth, Lami, Polignac, Pascal, Nicole, Bossuet, Fénelon, Leibnitz, et cet illustre Mallebranche qui a bien pu errer quelquefois dans le chemin de la vérité, mais qui n'en est jamais sorti. Je ne vous nommerai pas les champions de l'autre parti, car leurs noms me déchirent la bouche. Quand je ne saurais pas un mot de la question, je me déciderais sans autre motif que mon goût pour la bonne compagnie, et mon aversion pour la mauvaise².

Je vous proposerais encore un autre argument préliminaire qui a bien sa force : c'est celui que je tire du résultat détestable de ce système absurde qui voudrait, pour ainsi dire, matéria-

¹ *Naturæ ordo sic se habet, ut quàm aliquid discimus, rationem præcedat auctoritas*; c'est-à-dire : L'ordre naturel exige que, lorsque nous apprenons quelque chose, l'autorité précède la raison. (Saint Augustin, *De mor. Eccles. cath.*, c. II.)

² C'était l'avis de Cicéron : « Il me semble, dit-il, qu'on pourrait appeler » *PLÉBÉIENS* tous ces philosophes qui ne sont pas de la société de Platon, de » Socrate et de toute leur famille. » *PLEBEM videntur appellandi omnes philosophi qui à Platone et Socrate et ab eâ familiâ dissident.* (Tusc. Quæst. I. 23.)

liser l'origine de nos idées. Il n'en est pas, je crois, de plus avilissant, de plus funeste pour l'esprit humain. Par lui la raison a perdu ses ailes, et se traîne comme un reptil fangeux ; par lui fut tarie la source divine de la poésie et de l'éloquence ; par lui toutes les sciences morales ont péri¹.

LE CHEVALIER.

Il ne m'appartient pas peut-être de disputer sur les suites du système ; mais, quant à ses défenseurs, il me semble, mon cher ami, qu'il est possible de citer des noms respectables à côté de ces autres noms qui vous *déchirent la bouche*.

LE COMTE.

Beaucoup moins, je puis vous l'assurer, qu'on ne le croit communément ; et il faut observer d'abord qu'une foule de grands hommes, créés de la pleine autorité du dernier siècle, cesseront bientôt de l'être ou de le paraître. La grande cabale avait besoin de leur renommée : elle l'a faite comme on fait une boîte ou un soulier, mais cette réputation factice est aux abois, et bientôt l'épouvantable médiocrité de ces *grands hommes* sera l'inépuisable sujet des risées européennes.

Il faut d'ailleurs retrancher de *ces noms respectables*, ceux

¹ « La théorie *sublime* qui rapporte tout aux sensations n'a été imaginée » que pour frayer le chemin au matérialisme. Nous voyons à présent pour- » quoi la philosophie de Locke a été si bien accueillie, et les effets qui en ont » résulté. C'est avec raison qu'elle a été censurée (par la Sorbonne), comme » fausse, mal raisonnée et conduisant à des conséquences très-pernicieuses. » (Bergier, *Traité hist. et dogm. de la Relig.*, tom. III, chap. v, art. iv, § 14, p. 518.)

Rien de plus juste que cette observation. Par son système grossier, Locke a déchaîné le matérialisme. Condillac a mis depuis ce système à la mode dans le pays de la mode, par sa prétendue clarté qui n'est au fond que la simplicité du rien ; et le vice en a tiré des maximes qu'il a su mettre à la portée même de l'extrême futilité. On peut voir dans les lettres de madame du Deffant, tout le parti que cette *aveugle* tirait de la maxime ridiculement fausse, *que toutes les idées nous viennent par les sens* ; et quel édifice elle élevait sur cette base aérienne ! (In-8°, tom. IV, l. xli, p. 339.)

des philosophes réellement illustres que la secte philosophique en rôla mal à propos parmi les défenseurs de l'origine sensible des idées. Vous n'avez pas oublié peut-être, M. le sénateur, ce jour où nous lisions ensemble le livre de Cabanis *Sur les Rapports du physique et du moral de l'homme*¹, à l'endroit où il place sans façon au rang des défenseurs du système matériel Hippocrate et Aristote. Je vous fis remarquer à ce sujet le double et invariable caractère du philosophisme moderne, l'ignorance et l'effronterie. Comment des gens entièrement étrangers aux langues savantes, et surtout au grec, dont ils n'entendaient pas une ligne, s'avisèrent-ils de citer et de juger les philosophes grecs? Si Cabanis, en particulier, avait ouvert une bonne édition d'Hippocrate, au lieu de citer sur parole ou de lire avec la dernière négligence quelque mauvaise traduction, il aurait vu que l'ouvrage qu'il cite comme appartenant à Hippocrate est un morceau supposé². Il n'en faudrait pas d'autre preuve que le style de l'auteur, aussi mauvais écrivain qu'Hippocrate est clair et élégant. Cet écrivain d'ailleurs, quel qu'il soit, n'a parlé ni pour ni contre la question; c'est ce que je vous fis encore remarquer dans le temps. Il se borne à traiter celle de l'expérience et de la théorie dans la médecine, en sorte que chez lui *æsthèse* est synonyme d'*expérience*, et non de *sensation*³.

¹ Paris, 1805, 2 vol. in-8°. Crapelet.

² C'est l'ouvrage des *Avertissements* (Παραγγελίαι). On peut consulter sur ce point les deux éditions principales d'Hippocrate; celle de Foëz, Genève, 1657, 2 vol. in-fol.; et celle de Vander Linden, Leyde, 1668, 2 vol. in-8°; mais surtout l'ouvrage du célèbre Haller, *Artis medicæ principes*, etc., Lausannæ, 1786, in-8°, tom. IV, p. 86. *Præf. in lib., de præcep. ibi: Spurius liber, non ineptus tamen.*

³ Parmi les innombrables traits de mauvaise foi qui distinguent la secte moderne, on peut distinguer celui qui confond l'expérience vulgaire ou mécanique, telle qu'on l'exerce dans nos cabinets de physique, avec l'expérience prise dans un sens plus relevé, pour les impressions que nous recevons des objets extérieurs par le moyen de nos sens; et parce que le spiritualiste soutient avec raison que nos idées ne peuvent tirer leur origine de cette source tout à fait secondaire, ces honnêtes philosophes lui font dire que dans l'étude des sciences physiques il faut s'attacher aux théories abstraites préférablement

Je vous fis de plus toucher au doigt qu'Hippocrate devait à bier plus juste titre être rangé parmi les défenseurs des idées innées, puisqu'il fut le maître de Platon, qui emprunta de lui ses principaux dogmes métaphysiques.

A l'égard d'Aristote, quoiqu'il ne me fût pas possible de vous donner sur-le-champ tous les éclaircissements que vous auriez pu désirer, vous eûtes cependant la bonté de vous en fier à moi lorsque, sur la foi seule d'une mémoire qui me trompe peu, je vous citai cette maxime fondamentale du philosophe grec, *que l'homme ne peut rien apprendre qu'en vertu de ce qu'il sait déjà*; ce qui seul suppose nécessairement quelque chose de semblable à la théorie des idées innées.

Et si vous examinez d'ailleurs ce qu'il a écrit avec une force de tête et une finesse d'expressions véritablement admirables, sur l'essence de l'esprit, qu'il place dans la pensée même, il ne vous restera pas le moindre doute sur l'erreur qui a prétendu ravalier ce philosophe jusqu'à Locke et Condillac.

Quant aux scolastiques, qu'on a beaucoup trop déprimés de nos jours, ce qui a trompé surtout la foule des hommes superficiels qui se sont avisés de traiter une grande question sans la comprendre, c'est le fameux axiome de l'école : *Rien ne peut entrer dans l'esprit que par l'entremise des sens*¹. Par défaut d'intelligence ou de bonne foi, on a cru ou l'on a dit que cet axiome fameux excluait les idées innées : ce qui est très-faux. Je sais, M. le sénateur, que vous n'avez pas peur des in-folio. Je veux vous faire lire un jour la doctrine de saint Thomas sur les idées; vous sentirez à quel point....

LE CHEVALIER.

Vous me forcez, mes bons amis, à faire connaissance avec d'étranges personnages. Je croyais que saint Thomas était cité

à l'expérience. Cette imposture grossière est répétée dans je ne sais combien d'ouvrages écrits sur la question dont il s'agit ici; et nombre de gens sans expérience s'y sont laissé prendre.

¹ *Nihil est in intellectu quod prius non fuerit sub sensu.*

sur les bancs, quelquefois à l'église; mais je me doutais peu qu'il pût être question de lui entre nous.

LE COMTE.

Saint Thomas, mon cher chevalier, a fleuri dans le XIII^e siècle. Il ne pouvait s'occuper de sciences qui n'existaient pas de son temps, et dont on ne s'embarrassait nullement alors. Son style, admirable sous le rapport de la clarté, de la précision, de la force et du laconisme, ne pouvait être cependant celui de Bembo, de Muret ou de Maffei. Il n'en fut pas moins l'une des plus grandes têtes qui aient existé dans le monde. Le génie poétique même ne lui était pas étranger. L'Église en a conservé quelques étincelles qui purent exciter depuis l'admiration et l'envie de Santeuil ¹. Puisque vous savez le latin, monsieur le chevalier, je ne voudrais pas répondre qu'à l'âge de cinquante ans et retiré dans votre vieux manoir, si Dieu vous le rend, vous n'empruntiez saint Thomas à votre curé pour juger par vous-même de ce grand homme. Mais je reviens à la question. Puisque saint Thomas fut surnommé *l'Ange de l'école*, c'est lui surtout qu'il faut citer pour absoudre l'école; et en attendant que M. le chevalier ait cinquante ans, c'est à vous, M. le sénateur, que je ferai connaître la doctrine de saint Thomas sur les idées. Vous verrez d'abord qu'il ne marchande point pour décider *que l'intelligence dans notre état de dégradation, ne comprend rien sans image* ². Mais entendez-le parler ensuite sur l'esprit et sur les idées. Il distinguera soigneusement « *l'intellect passif* ou cette puissance qui reçoit les » impressions de *l'intellect actif* (qu'il nomme aussi *possible*), de » l'intelligence proprement dite qui raisonne sur les impres- » sions. Le sens ne connaît que l'individu; l'intelligence seule

¹ Santeuil disait qu'il préférerait à sa plus belle composition, l'hymne, ou, comme on dit, la prose de saint Thomas, pour la fête du saint Sacrement : *Lauda, Sion, Salvatorem*, etc., etc.

² *Intellectus noster, secundum statum præsentem, nihil intelligit sinè phantasmate.* (S. Thom., *Adversus gentes*. Lib. III, cap. 41.)

» s'élève à l'universel. Vos yeux aperçoivent un triangle; mais
 » cette appréhension qui vous est commune avec l'animal ne
 » vous constitue vous-même que simple animal; et vous ne
 » serez *homme* ou intelligence qu'en vous élevant du *triangle*
 » à la *triangulité*. C'est cette puissance de généraliser qui
 » *spécialise* l'homme et le fait ce qu'il est; car les sens n'entrent
 » pour rien dans cette opération; ils reçoivent les impressions
 » et les transmettent à l'intelligence; mais celle-ci peut seule
 » les rendre *intelligibles*. Les sens sont étrangers à toute idée
 » spirituelle, et même ils ignorent leur propre opération, la
 » vue ne pouvant se voir ni voir qu'elle voit. »

Je voudrais encore vous faire lire la superbe définition de la vérité, que nous a donnée saint Thomas. *La vérité*, dit-il, *est une équation entre l'affirmation et son objet*. Quelle justesse et quelle profondeur! c'est un éclair de la vérité qui se définit elle-même, et il a bien eu soin de nous avertir qu'il ne s'agit d'*équation* qu'entre *ce qu'on dit de la chose et ce qui est dans la chose*; « mais qu'à l'égard de l'opération spirituelle qui affirme, » elle n'admet aucune *équation*, » parce qu'elle est au-dessus de tout et ne ressemble à rien, de manière qu'il ne peut y avoir aucun rapport, aucune analogie, aucune *équation* entre la chose comprise et l'opération qui comprend.

Maintenant, que les idées universelles soient innées dans nous, ou que nous les voyions en Dieu, ou comme on voudra, n'importe; c'est ce que je ne veux point examiner dans ce moment: le point négatif de la question est sans contredit ce qu'elle renferme de plus important; établissons d'abord que les plus grands, les plus nobles, les plus vertueux génies de l'univers se sont accordés à rejeter l'origine sensible des idées. C'est la plus sainte, la plus unanime, la plus entraînant protestation de l'esprit humain contre la plus grossière et la plus vile des erreurs: pour le surplus, nous pouvons ajourner la question.

Vous voyez, messieurs, que je suis en état de diminuer un peu le nombre de ces *noms respectables* dont vous me parliez, M. le chevalier. Au reste, je ne refuse point d'en reconnaître

quelques-uns parmi les défenseurs *du sensibilité* (ce mot, ou tout autre qu'on trouvera meilleur, est devenu nécessaire); mais dites-moi, ne vous est-il jamais arrivé, ou par malheur ou par faiblesse, de vous trouver en mauvaise compagnie? Dans ce cas, comme vous savez, il n'y a qu'un mot à dire : **SORTEZ**; tant que vous y êtes, on a droit de se moquer de vous, pour ne rien dire de plus.

Après ce petit préliminaire, M. le chevalier, je voudrais d'abord, si vous me faisiez l'honneur de me choisir pour votre introducteur dans ce genre de philosophie, vous faire observer avant tout que toute discussion sur l'origine des idées est un énorme ridicule, tant qu'on n'a pas décidé la question de l'essence de l'âme. Vous permettrait-on dans les tribunaux de demander un héritage comme parent, tant qu'il serait douteux si vous l'êtes? Eh bien, messieurs, il y a de même dans les discussions philosophiques, de ces questions que les gens de loi appellent *préjudicielles*, et qui doivent être absolument décidées avant qu'il soit permis de passer à d'autres. Si l'estimable Thomas a raison dans ce beau vers :

L'homme vit par son âme, et l'âme est la pensée,

tout est dit; car si la pensée est essence, demander l'origine des idées, c'est demander l'origine de l'origine. Voilà Condillac qui nous dit : *Je m'occuperai de l'esprit humain, non pour en connaître la nature, ce qui serait téméraire; mais seulement pour en examiner les opérations.* Ne soyons pas la dupe de cette hypocrite modestie : toutes les fois que vous voyez un philosophe du dernier siècle s'incliner respectueusement devant quelque problème, nous dire que *la question passe les forces de l'esprit humain; qu'il n'entreprendra point de la résoudre, etc.*, tenez pour sûr qu'il redoute au contraire le problème comme trop clair, et qu'il se hâte de passer à côté pour conserver le droit de *troubler l'eau*. Je ne connais pas un de ces messieurs à qui le titre sacré *d'honnête homme* convienne parfaitement

Vous en voyez ici un exemple : pourquoi mentir? pourquoi dire qu'on ne veut point prononcer sur l'essence de l'âme, tandis qu'on prononce très-expressément sur le point capital en soutenant que les idées nous viennent par les sens, ce qui chasse manifestement la pensée de la classe des essences? Je ne vois pas d'ailleurs ce que la question de l'essence de la pensée a de plus difficile que celle de son origine qu'on aborde si courageusement. *Peut-on concevoir la pensée comme accident d'une substance qui ne pense pas? ou bien peut-on concevoir l'accident-pensée se connaissant lui-même, comme pensant et méditant sur l'essence de son sujet qui ne pense pas?* Voilà le problème proposé sous deux formes différentes, et pour moi je vous avoue que je n'y vois rien de désespérant; mais enfin on est parfaitement libre de le passer sous silence, à la charge de convenir et d'avertir même, à la tête de tout ouvrage sur l'origine des idées, qu'on ne le donne que pour un simple jeu d'esprit, pour une hypothèse tout à fait aérienne, puisque la question n'est pas admissible sérieusement tant que la précédente n'est pas résolue. Mais une telle déclaration faite dans la préface accrédi-terait peu le livre; et qui connaît cette classe d'écrivains ne s'attendra guère à ce trait de probité.

Je vous faisais observer ensuite, M. le chevalier, une insigne équivoque qui se trouve dans le titre même de tous les livres écrits dans le sens *moderne*, sur l'origine des idées, puisque ce mot d'*origine* peut désigner également la cause seulement occasionnelle et excitatrice, ou la cause productrice des idées. Dans le premier cas, il n'y a plus de dispute, puisque les idées sont supposées préexister; dans le second, autant vaut précisément soutenir que la matière de l'étincelle électrique est produite par l'excitateur.

Nous rechercherions ensuite pourquoi l'on parle toujours de l'origine des *idées*, et jamais de l'origine des *pensées*. Il faut bien qu'il y ait une raison secrète de la préférence constamment donnée à l'une de ces expressions sur l'autre : ce point ne tarderait pas à être éclairci; alors je vous dirais, en me servant

des paroles mêmes de Platon, que je cite toujours volontiers : *Entendons-nous, vous et moi, la même chose par ce mot de pensée? Pour moi, la pensée est LE DISCOURS QUE L'ESPRIT SE TIENT A LUI-MÊME* ¹.

Et cette définition sublime vous démontrerait seule la vérité de ce que je vous disais tout à l'heure : *que la question de l'origine des idées est la même que celle de l'origine de la parole; car la pensée et la parole ne sont que deux magnifiques synonymes; l'intelligence ne pouvant penser sans savoir qu'elle pense, ni savoir qu'elle pense sans parler, puisqu'il faut qu'elle dise : Je sais.*

Que si quelque initié aux doctrines modernes vient vous dire que *vous parlez*, parce qu'on vous a parlé; demandez-lui (mais vous comprendra-t-il?) si *l'entendement*, à son avis, est la même chose que *l'audition*; et s'il croit que, pour *entendre* la parole, il suffise d'entendre le bruit qu'elle envoie dans l'oreille?

Au reste, laissez, si vous voulez, cette question de côté. Si nous voulions approfondir la principale, je me hâterais de vous conduire à un préliminaire bien essentiel, celui de vous convaincre qu'après tant de disputes, on ne s'est point encore entendu sur la définition des *idées innées*. Pourriez-vous croire que jamais Locke n'a pris la peine de nous dire ce qu'il entend par ce mot? cependant rien n'est plus vrai. Le traducteur français de Bacon déclare, en se moquant des *idées innées*, qu'il avoue ne pas se souvenir d'avoir eu dans le sein de sa mère connaissance du carré de l'hypothénuse. Voilà donc un homme d'esprit (car Locke en avait beaucoup) qui prête aux philosophes spiritualistes la croyance qu'un fœtus dans le sein de sa

¹ Τὸ δὲ διανοεῖσθαι ἄρ' ὅπερ ἐγὼ καλεῖς;... λογὸν ἐν αὐτῇ πρὸς αὐτὴν ἡψυχὴ διεξέρχεται. (Plato. in Theat. Opp. tom. II, p. 150-151.)

Verbe, parole et raison, c'est la même chose (Bossuet, VI. Avert. aux Protestants, N° 48), et ce verbe, cette parole, cette raison, est un être, une *hypothèse* réelle, dans l'image comme dans l'original. C'est pourquoi il est écrit *dic verbo*, et non pas *dic verbum*.

mère sait les mathématiques, ou que nous pouvons savoir sans apprendre; c'est-à-dire, en d'autres termes, apprendre sans apprendre; et que c'est là ce que les philosophes nomment *idées innées*.

Un écrivain bien différent et d'une toute autre autorité, qui honore aujourd'hui la France par des talents supérieurs ou par le noble usage qu'il en sait faire, a cru argumenter d'une manière décisive contre les *idées innées*, en demandant : « *Comment, si Dieu avait gravé telle ou telle idée dans nos esprits, l'homme pourrait parvenir à les effacer? Comment, par exemple, l'enfant idolâtre, naissant ainsi que le chrétien avec la notion distincte d'un Dieu unique, peut cependant être ravalé au point de croire à une multitude de dieux?* »

Que j'aurais de choses à vous dire sur cette *notion distincte* et sur l'épouvantable puissance dont l'homme n'est que trop réellement en possession, d'*effacer plus ou moins ses idées innées* et de *transmettre sa dégradation!* Je m'en tiens à vous faire observer ici une confusion évidente de l'*idée* ou de la simple *notion* avec l'*affirmation*, deux choses cependant toutes différentes : c'est la première qui est *innée*, et non la seconde; car personne, je crois, ne s'est avisé de dire qu'il y avait des raisonnements *innés*. Le déiste dit : *Il n'y a qu'un Dieu*, et il a raison; l'idolâtre dit : *Il y en a plusieurs*; et il a tort; il se trompe, mais comme un homme qui se tromperait dans une opération de calcul. S'ensuivrait-il par hasard que celui-ci n'aurait pas l'idée du nombre? Au contraire, c'est une preuve qu'il la possède; car, sans cette idée, il n'aurait pas même l'honneur de se tromper. En effet, pour se tromper, il faut affirmer; ce qu'on ne peut faire sans une puissance quelconque du verbe *être*, qui est l'âme de tout verbe¹, et toute affirmation suppose une notion préexistante. Il n'y aurait donc, sans l'idée antérieure d'un Dieu, ni théistes, ni polythéistes, d'autant qu'on ne peut dire

¹ Tant que le verbe ne paraît pas dans la phrase, l'homme ne parle pas, il bruit. (Plutarque, Questions platoniques, chap. IX; traduction d'Amyot.)

ni *oui* ni *non* sur ce qu'on ne connaît pas, et qu'il est impossible de se tromper sur Dieu, sans avoir l'idée de Dieu. C'est donc la *notion* ou la pure *idée* qui est innée et nécessairement étrangère aux sens : que si elle est assujettie à la loi du développement, c'est la loi universelle de la pensée et de la vie dans tous les cercles de la création terrestre. Du reste, toute notion est vraie¹.

Vous voyez, messieurs, que sur cette grande question (et je pourrais vous citer bien d'autres exemples), on en est encore à savoir précisément *de quoi il s'agit*.

Un dernier préliminaire enfin non moins essentiel serait de vous faire observer cette action secrète, qui, dans toutes les sciences...

LE SÉNATEUR.

Croyez-moi, mon cher ami, ne vous jouez pas davantage sur le bord de cette question ; car le pied vous glissera, et nous serons obligés de passer ici la nuit.

LE COMTE.

Dieu vous en préserve, mes bons amis, car vous seriez assez mal logés. Je n'aurais cependant pitié que de vous, mon cher sénateur, et point du tout de cet aimable soldat, qui s'arrangerait fort bien sur un canapé.

LE CHEVALIER.

Vous me rappelez mes bivouacs ; mais, quoique vous ne soyez pas militaire, vous pourriez aussi nous raconter de ter-

¹ Celui qui tenait ce discours, il y a plus de dix ans, se doutait peu alors qu'il était à la veille de devenir le correspondant et bientôt l'ami de l'illustre philosophe dont la France a tant de raison de s'enorgueillir ; et qu'en recevant de la main même de M. le vicomte de Bonald la collection précieuse de ses œuvres, il aurait le plaisir d'y trouver la preuve que le célèbre auteur de la *Législation primitive* s'était enfin rangé parmi les plus respectables défenseurs des *idées innées*. Au reste, on n'entend parler ici que de la proposition négative qui nie l'origine immatérielle des idées ; le surplus est une question entre nous, une question *de famille*, dont les matérialistes ne doivent pas se mêler.

ribles nuits. Courage, mon cher ami ! certains malheurs peuvent avoir une certaine douceur, j'éprouve du moins ce sentiment, et j'aime à croire que je le partage avec vous.

LE COMTE.

Je n'éprouve nulle peine à me résigner ; je vous l'avouerai même, si j'étais isolé, et si les coups qui m'ont atteint n'avaient blessé que moi, je ne regarderais tout ce qui s'est passé dans le monde que comme un grand et magnifique spectacle qui me livrerait tout entier à l'admiration ; mais que le billet d'entrée m'a coûté cher !... Cependant je ne murmure point contre la puissance adorable qui a si fort rétréci mon appartement. Voyez comme elle commence déjà à m'indemniser, puisque je suis ici, puisqu'elle m'a donné si libéralement des amis tels que vous. Il faut d'ailleurs savoir sortir de soi-même et s'élever assez haut pour voir le monde, au lieu de ne voir qu'un point. Je ne songe jamais sans admiration à cette trombe politique qui est venue arracher de leurs places des milliers d'hommes destinés à ne jamais se connaître, pour les faire tournoyer ensemble comme la poussière des champs. Nous sommes trois ici, par exemple, qui étions nés pour ne jamais nous connaître : cependant nous sommes réunis, nous conversons ; et quoique nos berceaux aient été si éloignés, peut-être que nos tombes se toucheront.

Si le mélange des hommes est remarquable, la communication des langues ne l'est pas moins. Je parcourais un jour, dans la bibliothèque de l'Académie des sciences de cette ville, le *Museum sinicum* de Bayer, livre qui est devenu, je crois, assez rare, et qui appartient plus particulièrement à la Russie, puisque l'auteur, fixé dans cette capitale, y fit imprimer son livre, il y a près de quatre-vingts ans. Je fus frappé d'une réflexion de cet écrivain savant et pieux. « On ne voit point en » core, dit-il, à quoi servent nos travaux sur les langues ; mais » bientôt on s'en apercevra. Ce n'est pas sans un grand dessein » de la Providence que les langues absolument ignorées en

» Europe, il y a deux siècles, ont été mises de nos jours à la
 » portée de tout le monde. Il est permis déjà de soupçonner ce
 » dessein; et c'est un devoir sacré pour nous d'y concourir de
 » toutes nos forces.» Que dirait Bayer, s'il vivait de nos jours?
 La marche de la Providence lui paraîtrait bien accélérée. Réfléchissons d'abord sur la *langue universelle*. Jamais ce titre n'a mieux convenu à la langue française; et ce qu'il y a d'étrange, c'est que sa puissance semble augmenter avec sa stérilité. Ses beaux jours sont passés: cependant tout le monde l'entend, tout le monde la parle; et je ne crois pas même qu'il y ait de ville en Europe qui ne renferme quelques hommes en état de l'écrire purement. La juste et honorable confiance accordée en Angleterre au clergé de France exilé, a permis à la langue française d'y jeter de profondes racines: c'est une seconde conquête peut-être, qui n'a point fait de bruit, car Dieu n'en fait point ¹, mais qui peut avoir des suites plus heureuses que la première. Singulière destinée de ces deux grands peuples, qui ne peuvent cesser de se chercher ni de se haïr! Dieu les a placés en regard comme deux aimants prodigieux qui s'attirent par un côté et se fuient par l'autre; car ils sont à la fois ennemis et parents ². Cette même Angleterre a porté nos langues en Asie, elle a fait traduire Newton dans la langue de Mahomet ³, et les jeunes Anglais soutiennent des thèses, à Calcutta, en arabe, en persan

¹ *Non in commotione Dominus*. III. Reg. XIX, 2.

² « Vous êtes, à ce qui me semble, *gentis incunabula nostræ*, et toujours » la France a exercé sur l'Angleterre une influence morale plus ou moins forte. » Lorsque la source qui est chez vous se trouvera obstruée ou souillée, les » eaux qui en partent seront bientôt taries en Angleterre, ou bien elles perdront leur limpidité, et peut-être qu'il en sera de même pour toutes les autres » nations. De là vient, suivant ma manière de voir, que l'Europe n'est que » trop intéressée à tout ce qui se fait en France. » (*Burke's Reflex, on the Revol. of France*. London. Dodley, 1793, in-8°, p. 118-119.) Paris est le centre de l'Europe. (Le même, *Lettres à un membre de la Chambre des communes*, 1797, in-8°, p. 18.)

³ Le traducteur, qui a écrit presque sous la dictée d'un astronome anglais, se nomme Tuffuzul-Hussein, Khan. Boerhave a reçu le même honneur. (*Sir Will. Jones's works*, in-4°, tom. 5, p. 570; Supplément, tom. I, p. 278. Tom. II, p. 922.)

et en bengali. De son côté, la France, qui ne se doutait pas, il y a trente ans, qu'il y eût plus d'une langue vivante en Europe, les a toutes apprises, tandis qu'elle forçait les nations d'apprendre la sienne. Ajoutez que les plus longs voyages ont cessé d'effrayer l'imagination ; que tous les grands navigateurs sont européens¹ ; que l'Orient entier cède manifestement à l'ascendant européen ; que le Croissant, pressé sur ces deux points, à Constantinople et à Delhi, doit nécessairement éclater par le milieu ; que les événements ont donné à l'Angleterre quinze cents lieues de frontières avec le Thibet et la Chine, et vous aurez une idée de ce qui se prépare. L'homme, dans son ignorance, se trompe souvent sur les fins et sur les moyens, sur ses forces et sûr la résistance, sur les instruments et sur les obstacles. Tantôt il veut couper un chêne avec un canif, et tantôt il lance une bombe pour briser un roseau ; mais la Providence ne tâtonne jamais, et ce n'est pas en vain qu'elle agite le monde. Tout annonce que nous marchons vers une grande unité que nous devons *saluer de loin*, pour me servir d'une tournure religieuse. Nous sommes douloureusement et bien justement broyés ; mais si de misérables yeux tels que les miens sont dignes d'entrevoir les secrets divins, nous ne sommes broyés que pour être *mêlés*.

LE SÉNATEUR.

O mihi tam longæ maneat pars ultima vitæ!

LE CHEVALIER.

Vous permettrez bien, j'espère, au *soldat* de prendre la parole en français :

Courez, volez, heures trop lentes,
Qui retardez cet heureux jour !

¹ Voyez *Essays by the students of fort William in Bengal*, etc. Calcutta, 1802.

Saint-Martin a remarqué que tous les grands navigateurs sont chrétiens. C'est la même chose.

FIN DU DEUXIÈME ENTRETEN.

NOTES DU DEUXIÈME ENTRETIEN.

I.

(Page 56. Jean-Jacques Rousseau, l'un des plus dangereux sophistes de son siècle, et cependant le plus dépourvu de véritable science, de sagacité et surtout de profondeur, avec une profondeur apparente qui est toute dans les mots.)

Le mérite du style ne doit pas être accordé à Rousseau sans restriction. Il faut remarquer qu'il écrit très-mal la langue philosophique; qu'il ne définit rien; qu'il emploie mal les termes abstraits; qu'il les prend tantôt dans un sens poétique, et tantôt dans le sens des conversations. Quant à son mérite intrinsèque, La Harpe a dit le mot : *Tout, jusqu'à la vérité, trompe dans ses écrits.*

II.

(Page 56. Toute dégradation individuelle et nationale est sur-le-champ annoncée par une dégradation rigoureusement proportionnelle dans le langage.)

Ubiunque videris orationem corruptam placere, ibi mores quoque à recto descivisse non est dubium. (Senec., Epist. mor. CXIV.) On peut retourner cette pensée et dire avec autant de vérité : *Ubiunque mores à recto descivisse videris, ibi quoque orationem corruptam placere non est dubium.* Le siècle qui vient de finir a donné en France une grande et triste preuve de cette vérité. Cependant de très-bons esprits ont vu le mal et ont défendu la langue de toutes leurs forces : on ne sait encore ce qui arrivera. *Le style réfugié*, comme on le nomma jadis, tenait à la même théorie. Par un de ces faux aperçus qui ne cessent de s'introduire dans le domaine de la science, on a attribué ce style au contact des nations étrangères; et voilà comment l'esprit humain perd son temps à se jouer sur des surfaces trompeuses où il s'amuse même à se mirer sottement, au lieu de les briser pour arriver à la vérité. Jamais le protestantisme français persécuté, affranchi ou protégé, n'a produit ni ne produira en français aucun monument capable d'honorer la langue et la nation. Rien dans ce moment ne l'empêche de me démentir. *Macte animo!*

III.

(Page 60. Platon ne dit-il pas de même *qu'il faut s'en prendre au générateur* plus qu'au *général*? Et dans un autre endroit n'a-t-il pas ajouté que *le Seigneur, Dieu des dieux*, voyant que les êtres soumis à la génération avaient perdu (ou détruit en eux) le don inestimable, s'était déterminé de les soumettre à un traitement propre tout à la fois à les punir et à les régénérer?)

En général ces citations sont justes. On peut les vérifier dans l'ouvrage de Timée de Locres, imprimé avec les œuvres de Platon. (Edit. Bip., tom. X, p. 26. Voyez encore le Timée de Platon, *ibid.*, p. 426, et le Critias, *ibid.*, p. 65-66.) J'observe seulement que dans le Critias, Platon ne dit pas le *don inestimable*, mais les *plus belles choses* parmi les plus précieuses : Τὰ κάλλιστα ἀπὸ τῶν τιμώτατων ἀπολλύνταις. (*Ibid.*, in *fn.*) L'abbé Le Batteux, dans sa traduction de Timée de Locres, et l'abbé de Feller (Dict. hist., art. *Timée*, et Catéch. philos., tom. III, n° 465), font parler ce philosophe d'une manière plus explicite; mais comme la seconde partie du passage cité est obscure, et que Marcile Ficin me paraît avoir purement conjecturé, j'imite la réserve de l'interlocuteur qui s'en est tenu à ce qu'il y a de certain.

IV.

(Page 61. Il ajoute (Platon) que l'homme, ainsi tiraillé en sens contraire, ne peut faire le bien et vivre heureux *sans réduire en servitude cette puissance de l'âme où réside le mal, et sans remettre en liberté celle qui est le séjour et l'organe de la vertu.*)

Toutes ces idées se rencontrent en effet dans le *Phédre* de Platon. (Opp., tom. X, p. 286 et 341.) Ce dialogue singulier ressemble beaucoup à *l'homme*. Les vérités les plus respectables y sont fort mal accompagnées; et *Typhon* s'y montre trop à côté d'*Osiris*.

V.

(Page 63. Tout le genre humain vient d'un couple. On a nié cette vérité comme toutes les autres. Eh! qu'est-ce que cela fait?)

Newton, qui peut être appelé à juste titre, pour me servir d'une expression du Dante, MASTRO DI COLOR CHE SANNO, a décidé qu'il n'est pas permis en philosophie d'admettre le *plus* lorsque le *moins* suffit à l'explication des phénomènes, et qu'ainsi un couple suffisant pour expliquer la population de l'univers, on n'a pas droit d'en supposer plusieurs. Linnée, qui n'a point d'égaux dans la science qu'il a cultivée, regarde de même comme un axiome : *que tout être vivant ayant un sexe, vient d'un couple créé de Dieu dans l'origine des choses*; et le chevalier W. Jones, qui avait tant médité sur les langues et sur les différentes familles humaines, déclare embrasser cette doctrine *sans*

balancer. (Asiat. Research., in-4°, tom. III, pag. 480.) Voltaire, fondé sur sa misérable raison de la diversité des espèces, a soutenu chaudement l'opinion contraire, et il serait excusable (n'était la mauvaise intention), vu qu'il parlait de ce qu'il n'entendait pas. Mais que dire d'un physiologiste cité plus haut (p. 30, note VI), lequel, après avoir reconnu expressément la toute-puissance du principe intérieur dans l'économie animale, et son action altérante lorsqu'il est lui-même vicié de quelque manière, n'adopte pas moins le raisonnement grossier de Voltaire, et s'appuie de la stature d'un Patagon, de la laine d'un Nègre, du nez d'un Cosaque, etc., etc., pour nous dire gravement que, *suivant l'opinion la plus vraisemblable, LA NATURE (qu'est-ce donc que cette femme?) a été déterminée, par des lois primordiales dont les causes sont inconnues, A CRÉER diverses races d'hommes.*

Voilà comment un homme, d'ailleurs très-habile, peut se trouver enfin conduit par le fanatisme anti-mosaïque de son siècle à ignorer ce qu'il sait et à nier ce qu'il affirme.

VI.

(Page 64. Écoutez la sage antiquité sur le compte des premiers hommes : elle vous dira que ce furent des hommes merveilleux, et que des êtres d'un ordre supérieur daignaient les favoriser des plus précieuses communications.

Antiquitas proximè accedit ad deos (Cicero, de Leg. II, 11); *non tamen negaverim fuisse primos homines alti spiritûs viros; et, ut ita dicam, A DIIS REGENTES: neque enim dubium est quin meliora mundus nondum effatus ediderit.* (Sen., Epist. XC.) Origène disait très-sensément à Celse : « Le monde » ayant été créé par la Providence, il faut nécessairement que le genre humain » ait été mis, dans les commencements, sous la tutelle de certains êtres supérieurs, et qu'alors Dieu déjà se soit manifesté aux hommes. C'est aussi ce » que l'Écriture sainte atteste, etc. (Gen. XVIII); et il convenait en effet que, » dans l'enfance du monde, l'espèce humaine reçût des secours extraordinaires, jusqu'à ce que l'invention des arts l'eût mise en état de se défendre » elle-même et de n'avoir plus besoin de l'intervention divine, etc. » Origène appelle à lui la poésie profane comme une alliée de la raison et de la révélation; il cite Hésiode, dont le passage très-connu est fort bien paraphrasé par Milton (Par. lost. IX, 2, etc.). *Voy. Orig. contra Cels. IV, cap. 28. Opp. Edit. Rucei, tom. I, pag. 199, 362.*

VII.

(Page 65. Pythagore voyageant en Égypte, six siècles avant notre ère, y apprit la cause de tous les phénomènes de Vénus.)

Veneris stellæ Pythagoras deprehendit. Olympiad. XLII *quæ fuit annus urbis CXLII.* Plin. Hist. nat., lib. II, cap. 8, tom. I, p. 150. Edit. Hard. in-4°. Macrob. Saturn., l. XII. — *Maurice's history of Indostan, in-4°, tom. I, p. 167.*

NOTES

VIII.

(Page 66. Les Égyptiens connaissaient, à ce que je soupçonne, la véritable forme des orbites planétaires.)

Εἶτα σὲ δέδιαις, κ. τ. λ. *Sept. Sap. conv. Edit. Steph. in-fol.*, tom. II, pag. 149. Amyot a traduit : — « Les Égyptiens disent que les astres, en faisant » leurs révolutions ordinaires, sont une fois haut et puis une fois bas, et, » selon leur hauteur et leur bassesse, deviennent pires ou meilleurs qu'ils n'é- » taient, etc. » (*Banq. des sept Sages*, c. XI.)

IX.

(Page 66. Julien, dans l'un de ses fades discours (je ne sais plus lequel), appelle le soleil, *le Dieu aux sept rayons.*)

C'est dans le V^me discours qu'il emploie cette expression remarquable; et il en fait honneur en effet aux Chaldéens. Il est vrai que Pétau, à la marge de son édition (in-4°, pag. 323), cite un manuscrit qui porte ἐπτάκινα ἡέον, au lieu de ἐπτάκτινα; mais la première leçon est évidemment l'ouvrage d'un copiste qui, ne comprenant rien à ces *sept rayons*, dut s'applaudir beaucoup d'avoir imaginé cette correction. Elle prouve seulement combien il faut se garder de corriger les manuscrits sans pouvoir s'appuyer d'une autre autorité écrite.

X.

(Page 66. On lit dans les livres sacrés des Indiens, que sept jeunes vierges s'étant rassemblées pour célébrer la venue de *Crischna*, qui est l'Apollon indien, le dieu apparut tout à coup au milieu d'elles, et leur proposa de danser; mais que ces vierges s'étant excusées sur ce qu'elles manquaient de danseurs, le dieu y pourvut en se divisant lui-même, de manière que chaque fille eut son *Crischna.*)

Ce n'est pas précisément cela. La fable indienne ne dit point que ces vierges fussent au nombre de sept, mais dans le monument qui représente la fable, et dont on a envoyé une copie en Europe, on voit en effet sept jeunes filles (*Maurice's hist. of Ind.*, tom. I, pag. 108); ce qui semble néanmoins revenir au même, d'autant plus que les brahmes soutiennent expressément que le soleil a sept rayons primitifs. (*Sir William Jones's works, supplem. in-4°*, tom. II, pag. 116.)
(*Note de l'Éditeur.*)

Pindare a dit (*Olymp. VII, 131-136. Edit. Heinit. Gotting.*, 1798, in-8°, tom. I, pag. 98), « qu'après que les dieux se furent divisé la terre, et que le » Soleil, oublié dans le partage, eut retenu pour lui l'île de Rhodes qui venait » de sortir du sein de la mer, il eut de la nymphe qui donna son nom à l'île

» sept fils d'un esprit merveilleux ; » et l'on peut voir de plus dans le grand ouvrage du P. de Montfaucon, que toutes les figures qui représentent Apollon ou le Soleil ont la tête ornée de sept rayons lumineux ou d'un diadème à sept pointes, ce qui revient encore au même. D'une manière ou d'une autre, on voit constamment le nombre sept attaché au Soleil, et ceci m'a toujours paru remarquable. (*Antiq. expl.* Paris, 1722, in-fol., tom. III, chap. VI, pag. 119 et suiv.)

XI.

(Page 66. Ajoutez que le véritable système du monde fut parfaitement connu dans la plus haute antiquité.)

On peut voir sur ce point les nombreux témoignages de l'antiquité recueillis dans la belle préface que Copernic a placée à la tête de son fameux livre *De Orb. cael. Revol.*, dédié au pape Paul III, grand protecteur des sciences et surtout de l'astronomie. On peut observer, à propos de ce livre, que les souverains pontifes ont puissamment favorisé la découverte du véritable système du monde par la protection qu'ils accordèrent à différentes époques aux défenseurs de ce système. Il est devenu tout à fait inutile de parler de l'aventure de Galilée, dont les torts ne sont plus ignorés que de l'ignorance. (*Voy. les Mém. lus à l'Acad. de Mantoue, par l'abbé Tiraboschi. Storia della letterat. Ital., Venezia, 1796, in-8°, tom. VIII, pag. 313 et seg.*)

XII.

(Page 67. Permis à des gens qui croient tout, excepté la Bible, de nous citer les observations chinoises faites il y a quatre ou cinq mille ans sur une terre qui n'existait pas, par un peuple à qui les jésuites apprirent à faire des almanachs à la fin du XVI^e siècle.)

Sénèque a dit : *Philosophi credula gens.* (Quæst. nat. V, 26.) Eh ! comment ne seraient-ils pas crédules, ceux qui croient tout ce qu'ils veulent ? Les exemples ne manquent pas. Ceux-ci sont remarquables. Ne les avons-nous pas vus, pendant plus d'un demi-siècle, nous démontrer l'impossibilité physique du déluge par le défaut d'eau nécessaire à la grande submersion ? Mais du moment que, pour former les montagnes par voie de précipitation, il leur a fallu plus d'eau que n'en suppose le déluge, ils n'ont pas hésité d'en couvrir le globe jusqu'au-dessus des Cordillières. Dites que les blocs gigantesques qui forment certains monuments du Pérou pourraient bien être des pierres factices, vous trouverez sur-le-champ un de ces messieurs, qui vous dira : *Je ne vois rien là que de très-probable.* (*Lettres améric., tom. I, lettre VI, pag. 93; note du traducteur.*) Montrez-leur la pierre de Sibérie, qui est à l'académie des sciences de Saint-Pétersbourg, et qui pèse 2,000. *C'est un aërolithe, diront-ils ; elle est tombée des nues et s'est formée en un clin d'œil.* Mais s'agit-il des couches terrestres, c'est autre chose. Un Péruvien peut fort bien faire du granit impromptu, comme il s'en forme en l'air très-souvent ; mais, pour la roche

calcaire, Dieu ne s'en tirera pas en moins de soixante mille ans; il faut qu'il en passe par là.

XIII.

(Page 67. Tout cela ne mérite plus de discussion : laissons les dire.)

Bailli avait *démontré* que les fameuses tables de Trivalore remontaient à l'époque si célèbre dans l'Inde du *Calé-Yug*, c'est-à-dire à deux mille ans au moins avant notre ère. Mais ne voilà-t-il pas que ces tables se sont trouvées écrites, et même par bonheur datées vers la fin du XIII^e siècle! (*De l'antiquité du Surya-Sidhanta*, par M. Bentley, dans les *Rech. asiat.*, in-4^o, tom. VI, pag. 538.) Quel malheur pour la science, si les Français avaient dominé dans l'Inde pendant la fièvre irrégulière qui a travaillé ce grand peuple, et qui ne paraît encore affaiblie que parce qu'elle a affaibli le malade! Ces détestables lettrés du dernier siècle se seraient coalisés avec les brahmes pour étouffer la vérité, et l'on ne sait plus deviner comment elle se serait fait jour. L'Europe doit des actions de grâce à la société anglaise de Calcutta, dont les honorables travaux ont brisé cette arme dans les mains des malintentionnés.

XIV.

(Page 68. Cependant quoiqu'elle (la science de l'antiquité) n'ait jamais rien demandé à personne, et qu'on ne lui connaisse aucun appui humain, il n'est pas moins prouvé qu'elle a possédé les plus rares connaissances.)

L'ouvrage célèbre de M. Bryant, *A new System, or an Analysis of ancient mythology, etc.* London, 1776, in-4^o, 3 vol., peut être considéré comme un savant commentaire de cette proposition. Un livre de ce genre contient nécessairement une partie hypothétique; mais l'ensemble de l'ouvrage, et le III^e volume surtout, me semblent présenter une véritable démonstration de la science primitive, et même des puissants moyens physiques qui furent mis à la disposition des premiers hommes, puisque leurs ouvrages matériels passent les forces humaines, *qualia nunc hominum producit corpora tellus*. Caylus a défié l'Europe entière avec toute sa mécanique de construire une pyramide d'Égypte. (*Rech. d'antiq.*, etc., in-4^o, tom. V, préf.)

XV.

(Page 70. Voltaire même n'a-t-il pas dit que la devise de toutes les nations fut toujours : *L'âge d'or le premier se montra sur la terre*?)

Il l'a dit en effet dans l'Essai sur les mœurs, etc., *aurea prima sata est ætas*. Chap. IV. OEuvr. de Volt., in-8^o, 1783, tom. XVI, p. 289. — Il est bien remarquable que les mêmes traditions se sont retrouvées en Amérique. *Le règne de Quetzalcoatl était l'âge d'or des peuples d'Anahac : alors tous les*

animaux, les hommes même vivaient en paix; la terre produisait sans culture ses plus riches moissons.... Mais ce règne... et le bonheur du monde ne furent pas de longue durée, etc. (Vues des Cordillères et Monum. de l'Amérique, par M. de Humboldt, tom. I, in-8°, planche VII, p. 3.)

XVI.

(Page 75. Je ne suis pas moins frappé du nom de *Cosmos* donné au monde.)

Voy. *Eustache* sur le v. 16^e du 1^{er} livre de l'Iliade. Au reste, sans prétendre contester l'observation générale, qu'il se trouve dans les langues anciennes, aux époques d'une barbarie plus ou moins profonde, des mots qui supposent des connaissances étrangères à cette époque, j'avoue cependant que le mot de *cosmos* ne me semble pas cité heureusement à l'appui de cette proposition, puisqu'il est évidemment nouveau dans le sens de *monde*. Homère ne l'emploie jamais que dans son acception primitive d'*ordre*, de *décor*, d'*ornement*, etc. Iliade, II, 214; V, 759; VIII, 12; X, 472; XI, 48; XII, 40; XXIV, 622, etc. Odyss. VIII, 179, 364, 489, 492; XIV, 363, etc. Hésiode ne fait presque pas d'usage de ce mot (même dans le sens d'*ornement*) ni d'aucun de ses dérivés si nombreux et si élégants. Ce qui est fort singulier, on trouve une seule fois *cosmos* dans la Théogonie. V, 588, et *cosmo*, *ibid.* V, 572. Pindare emploie presque toujours ce mot de *cosmos* dans le sens d'*ornement*, quelquefois dans celui de *convenance*, jamais dans celui de *monde*. Euripide de même ne s'en sert jamais dans ce dernier sens, ce qui doit paraître très-surprenant. On le trouve à la vérité selon ce même sens dans les hymnes attribués à Orphée. (*A la Terre*, V, 4; *au Soleil*, V, 16, etc.) Mais ce n'est qu'une preuve de plus que ces hymnes ont été fabriqués ou interpolés à une époque très-postérieure à celle qu'on leur attribue.

XVII.

(Page 75. Comment ces anciens Latins, lorsqu'ils ne connaissaient encore que la guerre et le labourage, imaginèrent-ils d'exprimer par le même mot l'idée de la *prière* et celle du *supplice*?)

Salluste, qui aimait les archaïsmes, a dit : *Itaque Senatus, ob ea feliciter acta diis immortalibus SUPPLICIA decernere.* (De bello Jugurt., L. V.) Et près d'un siècle plus tard, Apulée, singeant ce même goût, disait encore : *Plena aromatis et SUPPLICIIS.* (Métam. XI.) D'ailleurs *supplicatio*, *supplicari*, etc., etc., viennent de ce mot, et la même analogie a lieu dans notre langue, où l'on trouve *supplice* et *supplication*, *supplier* et *supplicier*.

XVIII.

(Page 76. Qui leur enseigna d'appeler la fièvre la *purificatrice* et l'*expiatrice*?)

Il ne paraît pas en effet qu'il y ait le moindre doute sur l'étymologie de *febris*.

qui appartient évidemment à l'ancien mot *februars*. De là *Februarius*, le mois des expiations.

Au rang de ces mots singuliers, je place celui de *Rhumb*, qui appartient depuis longtemps à plusieurs langues maritimes de l'Europe. *Rhumbos* en grec signifiant en général la *rotation*, et *rhumbon* une *circonvolution en spirale*, ne pourrait-on pas, sans être un *Mathanasius*, voir dans ce mot de *rhumb* une connaissance ancienne de la *loxodromie*?

XIX.

(Page 76. Homère... nous parle de certains hommes et de certaines choses que les dieux appellent d'une manière et les hommes d'une autre.)

On peut observer, à propos de cette expression, qu'elle ne se rencontre jamais dans l'*Odyssée*; et cette observation pourrait être jointe à celles qui permettraient de conjecturer que les deux poèmes de l'*Iliade* et de l'*Odyssée* ne sont pas de la même main; car l'auteur de l'*Iliade* est très-constant sur les noms, les surnoms, les épithètes, les tournures, etc.

XX.

(Page 76. Platon a fait observer ce talent des peuples dans leur enfance.)

Il dit en effet que tout homme intelligent doit de grandes louanges à l'antiquité pour le grand nombre de mots heureux et naturels qu'elle a imposés aux choses : Ὡς ἔν καὶ κατὰ φύσιν καιμένα, *De leg.* VII. Opp. tom. VIII, pag. 379.

Sénèque admire de même ce talent de l'antiquité pour désigner les objets *efficacissimis notis*. (Sen. Epist. mor. LXXXI.) Lui-même est admirable dans cette expression qui est tout à fait efficace pour nous faire comprendre ce qu'il veut dire.

Platon ne s'en tient pas à reconnaître ce talent de l'antiquité, il en tire l'incontestable conséquence : *Pour moi, dit-il, je regarde comme une vérité évidente que les mots n'ont pu être imposés primitivement aux choses que par une puissance au-dessus de l'homme; ET DELÀ VIENT QU'ILS SONT SI JUSTES.* — Οἷμας μὲν ἐγὼ τὸν ἀλθεστάτον λόγον περί τούτων εἵναι μίξω τινα δύναμιν εἶναι ἢ ἀνθρωπείαν τὴν διαμένον τὰ πρῶτα τὰ ὀνόματα τοῖς πράγμασιν. ὩΣΤΕ ΑΝΑΓΚΑΙΟΝ ΕἶΝΑΙ ἈΤΤΑ ΟΡΘΩΣ ΕΧΕΙΝ. Plat. in *Crat.* Opp., tom. II. Edit. Bip., pag. 343.

XXI.

(Page 77. Voyez comment ils (les Français) opérèrent jadis sur les deux mots latins *DUO* et *IRE*, dont ils firent *DUIRE*, aller deux ensemble, et par une extension naturelle, mener, conduire.)

Charron a dit encore : *Celui que je veux DUIRE et instruire à la sagesse, etc.*

(De la sagesse, liv. II, chap. V, n° 13.) Ce mot naquit à une époque de notre langue où le sens de ces deux mots *duo* et *tres* était généralement connu. Lorsque l'idée de la simultanéité s'effaça des esprits, l'action *anomatourge* y joignit la particule destinée en français à exprimer cette idée, c'est-à-dire le *cum* des Latins, et l'on dit *conduire*. Quand nous disons aujourd'hui en style familier : *Cela ne me doit pas*, le sens primitif subsiste toujours ; car c'est comme si nous disions : *Cela ne peut aller avec moi ; m'accompagner, subsister à côté de moi*, et c'est encore dans un sens tout semblable que nous disons : *Cela ne vous va pas*.

XXII.

(Page 78. Du pronom personnel *se*, de l'adverbe relatif de lieu *hors*, et d'une terminaison verbale *tir*, ils (les Français) ont fait *s-or-tir*, c'est-à-dire *se-hors-tir*, ou *mettre sa propre personne hors de l'endroit où elle était*.)

Roubaud, cité dans un discours préliminaire du nouveau dictionnaire des synonymes français, voit dans *sortir hors* et *ire*. Il n'a pas compris ce mot parce qu'il avait négligé les consonnes, auxquelles le véritable étymologiste doit faire une attention presque exclusive. Les voyelles représentent les tuyaux d'un orgue : c'est la puissance animale qui ne peut que crier ; mais les consonnes sont les *touches*, c'est-à-dire le signe de l'intelligence qui articule le cri.

XXIII.

(Page 78. *COURAGE*, formé de *cor* et de *rage*, c'est-à-dire *rage du cœur*.)

Je disais en mon COURAGE : Si le roi s'en allait, etc. (Joinville, dans la collect. des mémoires, etc., tom. I.) Cette phrase est tout à fait grecque : Ἐγὼ δὲ ἐν τῷ ΘΥΜῳ μου ἔλγον, etc.

Au milieu du XVI^e siècle, ce mot de *COURAGE* retenait encore sa signification primitive. *Le vouloir de Dieu tout-puissant lui changeale courage.* (Voy. *Le sauf-conduit donné par le souldan au sujet du roi très-chrétien, à la fin du livre intitulé : Promptuaire des Conciles*, etc. Lyon, de Tournes, 1546, in-16, pag. 208.) *Cor*, au reste a fait *cœur*, en vertu de la même analogie qui de *bos* a fait *bœuf*, de *flos*, *fleur*, de *cos*, *queue*, de *votum*, *vœu*, de *ovum*, *œuf*, de *nodus*, *nœud*, etc.

XXIV.

(Page 78. Faites l'anatomie du mot *incontestable*, vous y trouverez la négation *in* ; le signe du moyen et de la simultanéité *cum* ; la racine antique *test*, commune, si je ne me trompe, aux Latins et aux Celtes.)

De là le mot *testis* en latin : celui de *TÉMOIN* (anciennement *tesmoing*) dans notre langue, *TEST* en anglais, serment du *Test*, etc.

XXV.

(Page 78. Et le signe de la capacité ABLE, du latin HABILIS, si l'un et l'autre ne viennent point encore d'une racine commune et antérieure.)

CAPUT HABILE, CAPABLE : tête puissante qui possède une grande capacité. La première racine s'étant effacée, nous avons attribué à ce mot capable le sens unique du second, habile. Les Anglais ont conservé celle-ci pure et simple; an ABLE man (un homme capable).

XXVI.

(Page 78. Admirez la métaphysique subtile qui, du QUARE latin, parcè delorto, a fait notre CAR.)

Quare a fait car, comme quasi a fait casi; quartus, cart; querela, kerelle; quicunque, kiconque; quamquam, cancan (celui-ci est célèbre), et tant d'autres qui ont conservé ou rejeté l'orthographe latine. Car l'a conservée assez longtemps: car on lit dans une ordonnance de Philippe le Long, du 23 octobre 1318: QUAR se nous souffrions, etc.; Mémoires du sire de Joinville, dans la Collect. générale des mém., in-8°, préf., pag. 88; et dans le commencement du XVI^e siècle, un poète disait encore:

QUAR mon mari est, je vos di
Bon mire, je le vos aïl.

(Vers cités dans l'avertiss. de Lebrét, sur
le Médecin malgré lui, de Molière.)

XXVII.

(Page 78. Et qui a su tirer de UNUS cette particule ON qui joue un si grand rôle dans notre langue.)

L'expression numérique UN, convertie en pronom indéfini pour exprimer l'unité vague d'un genre quelconque, est si nécessaire, ou si naturelle, que les Latins l'employèrent quelquefois presque sans s'en apercevoir contre le génie et les règles les plus certaines de leur langue. On a cité souvent le passage de Térence, fortè UNAM vidi adolescentulam. On pourrait en citer d'autres. Corn. Nep. in Annib., XII, Cic. de Nat. deorum, II, 7; Ad Fam. XV, 16. Phil. II, 3; Tac. Ann. II, 30, etc. Ce pronom indéfini étant un des éléments primordiaux de la langue française, nos pères, employant une ellipse très-naturelle et très-commode, le séparèrent du substantif homme, tenu pour répété toutes les fois qu'il s'agissait d'exprimer ce que l'homme abstrait avait dit ou fait; et ils dirent UN a dit, c'est UN qui passe, comme on le dit de nos jours dans quelques dialectes voisins de la France. La Fontaine a dit encore:

Vous rappelez en moi la souvenance
D'UN qui s'est vu mon unique souci.

Mais bientôt un se changea en on par l'analogie générale qui a changé l'u initial latin en o français *onde, ombre, once, onction, onguent, etc.*, au lieu de *unda, umbra, etc.* Cette analogie est si forte, qu'elle nous fait souvent prononcer l'o dans les mots mêmes où l'orthographe a retenu l'u; comme dans *nuncupatif, fungus, duumvir, triumvir, nundinal, etc.*, que nous prononçons *nuncupatif, fongus, etc.* De là vient encore la prononciation latine des Français, qui amuse si fort les Italiens, *bonom, malom, Dominus vobiscum, etc.* Je me range donc volontiers à l'avis de l'interlocuteur sur l'origine de nos particules *car et on*. Les gens de Port-Royal ont prétendu cependant que notre *car* vient du grec *Γὰρ* (Γὰρ), et que *on* vient de *HOMME*; mais il me parait certain que, dans ces deux cas, la *grâce* de l'étymologie avait manqué à ces messieurs: Dieu est le maître. (*Voy. la Gramm. gén., chap. XIX.*)

XXVIII.

(Page 80. *Souproug* (époux), qui signifie exactement *celui qui est attaché avec un autre sous le même joug.*)

Qui ne serait frappé de l'analogie parfaite de ce mot *souproug* avec le *conjug* des Latins; analogie purement intellectuelle, puisqu'elle n'a rien de commun avec les sens? Ce mot de *conjug*, au reste, est une syncope de *conjugatus*, le *g* et l'*s* étant cachés dans l'*x*.

La fraternité du latin et de l'esclavon, laquelle suppose absolument une origine commune, est une chose connue. On connaît moins celle de l'esclavon avec le samscrit, dont je m'aperçus pour la première fois en lisant la dissertation du P. Paulin de Saint-Barthélemi. *De latini sermonis origine et cum orientabilibus linguis connexionem.* Romæ, 1802, in-4°.

Je recommande surtout à l'attention des philologues les noms de nombre, qui sont capitaux dans ces sortes de recherches.

XXIX.

(Page 80. Ce qui exclut toute idée d'emprunt.)

Je sais que le recueil indiqué existait; mais je ne sais s'il existe encore, et dans ce cas même j'aurais aujourd'hui peu d'espoir de l'obtenir. Je tâcherai d'y suppléer jusqu'à un certain point par quelques exemples remarquables que j'ai notés moi-même.

Ανακιφαλαίωσις, *récapitulation*. Συγκαταβασίς, *condescendance*. Διασυρμός, *persiflage*. Διασύρειν, *persifler*. Επαρισσότης, *gaucherie*. Δήμου άνδρα, *homme du peuple* (Homère, II., II, 198). Μακρά φίλη, *grande amie* (Théocr. II, 42). Κάλαμας αύλόν, *flûte de canne* (*id. ibid.*). Έορτην ποιείν, *faire une fête*. Έρθώσαι ύμνον (Pind. Olymp. III, 5), *dresser un contrat, un plan, etc.* Μυρίαν χάριν, *mille grâces* (Eurip. Alc. 554). Έκ άμφω καθύδειν, *dormir sur les deux oreilles*. "Οφρα 'ΙΔΗΣ Μινάλαον (Hom., II., IV, 205), *voir un malade* (en parlant d'un médecin). Αίματος εις αγατοίο (*Id. Odys., IV, 611*), *vous êtes d'un bon sang*. Οικίας μεγάλης ήν (Plat. in Men. Edit. Bip. Rom., pag. 378), *il était d'une grande maison*. Θάπτον ή βάδαν (Xen., hist. Græc., V, 4, 53.),

plus vite que le pas. Ἦν αὐτοῖς εἶδεναι (Démot., De falsâ lege 20), c'était à eux de savoir. Ποῖ σὸν πόδα κελεῖς (Eurip., Orest., 631), où tournez-vous vos pas, etc., etc., etc.

De misère et de malheur nous avons tiré *misérable* et *malheureux*, qui appartiennent également à la misère et au vice, l'une ne conduisant que trop souvent à l'autre : les Grecs avaient procédé de même sur leurs deux mots Ἰλόος et Μοχθος.

Mais toutes les analogies disparaissent devant celle de Νοστιμος (*nostimos*) et de *revenant*. Comme il n'y a rien de si doux que le retour d'une personne chérie longtemps séparée de nous, et réciproquement, rien de si doux pour le *revenant*, pour le guerrier surtout que ce jour fortuné qui le rend sain et sauf à sa patrie et à sa famille (Νοστιμον ἡμαρ), les Grecs exprimèrent par le même mot le *plaisir* et le *revenir*. Or, les Français ont suivi la même idée précisément. Ils ont dit *homme avenant*, *femme avenante*, *figure*, *physionomie revenante*. *Cet homme me revient* : c'est-à-dire *il m'est agréable comme un ami qui me reviendrait*.

Je ne vois rien d'aussi surprenant.

XXX.

(Page 80. Pour sauver ces naïvetés choquantes.)

Tels sont, par exemple, les mots Ευμαρία (*Eumaria*). Νωὶ ἀρροδισίω. — (*Théocrite, id. VI, 26. Eusth. ad Il., I, 113.*)

Τὰ μόρια, ἰχθύωντι (ἴκρον) Δρομάς, etc., etc.

Il est bien essentiel d'observer, et sur ces mots et sur les précédents, que ces merveilleuses coïncidences d'idées ne nous sont point parvenues par des intermédiaires latins, lors même que nous avons pris d'eux les mots qui représentent ces idées. Nous avons reçu des Latins, par exemple, le mot *advenant* (*adventens*); mais jamais les Latins n'ont employé ce mot pour exprimer *ce qui est agréable*. Pour ce mot, comme pour tant d'autres, il n'y a entre nous et les Grecs aucun lien, aucune communication visible. Quel sujet de méditations *his quibus datum est*!

XXXI.

(Page 82. Du serment de Louis le Germanique, en 842.)

Ce serment, qui passe pour le plus ancien monument de notre langue, a été souvent imprimé; il se trouve à la tête de l'un des volumes du *Monde primitif* de Court. de Gebelin; dans le dictionnaire roman, wallon, celtique et tudesque, etc., in-8°, 1777; dans le Journal historique et littéraire, juillet 1777, p. 324, etc. La pleine maturité de cette même langue est fixée avec raison au *Menteur* de Corneille, et aux *Lettres provinciales*. Ce dernier ouvrage surtout est grammaticalement irréprochable : on n'y rencontre pas l'ombre de ces sortes de scories qu'on voit encore flotter sur les meilleures pièces de Corneille.

XXXII.

(Page 82. C'est avec une sublime raison que les Hébreux l'ont appelé **AME PARLANTE.**)

HHAÏM-DABER. C'est l'*homme articulateur* d'Homère. Le grave Voltaire nous dit : « L'homme a toujours été ce qu'il est. Cela ne veut pas dire qu'il ait » toujours eu de belles villes, du canon de vingt-quatre livres de balles, des » opéras-comiques et des couvents de religieuses (Tacite en personne!). Mais... » le fondement de la société existant toujours, il y a donc toujours eu quelque » société... Ne voyons-nous pas que tous les animaux, ainsi que tous les autres » êtres, exécutent invariablement la loi que la *nature* leur a donnée? L'oiseau » fait son nid comme les astres fournissent leur course par un principe qui ne » changea jamais. Comment l'homme aurait-il changé? etc., etc.... » Mais à la page suivante il n'en recherchera pas moins *par quelle loi, par quels liens secrets, par quel instinct l'homme aura TOUJOURS vécu en famille, sans avoir encore formé un langage.* (Introduct. à l'Essai sur l'Hist. univ., in-8°, 1783. OEuvre. Tom. VI, p. 31 — 32 — 33.)

Romani tollant equites peditisque cachinnum.

XXXIII.

(Page 87. Ils n'en usent qu'avec une excessive réserve, jamais dans les morceaux d'inspiration, et seulement pour les substantifs.)

Et même encore ils n'usent de ce droit que très-sobrement et avec une timidité marquée. *Je voudrais qu'il me fût permis d'employer le terme DÉMAGOGUE.* (Bossuet, Hist. des Var. V, 18.) *SAGACITÉ, et j'ose employer ce terme.* (Bourdaloüe, Sermon sur la parf. observ. de la loi, II^e partie.) *Esprit LUMINEUX, comme disent nos amis* (de Port-Royal). Madame de Sévigné, 27 septembre 1671. — *L'ÉCLAT* des pensées. (Nicole, cité par la même, 4 novembre même année.) Elle souligne *BAVARDAGE*, 11 décembre 1698, et *AIMABILITÉ* (preuve qu'*amabilité* n'existait pas), 7 octobre 1676. — *RIVALITÉ*, mot inventé par Molière. (Comment. de Lebret sur le *Dépit amoureux*, act. I, scène IV.) *EFFERVESCENCE* : *Comment dites-vous cela, ma fille? voilà un mot dont je n'avais jamais ouï parler.* (Madame de Sévigné, 2 août 1689. Elle y revient ailleurs.) — *OSCÉNITÉ* : *Comment dites-vous cela, madame?* (Molière, Crit. de l'*École des femmes.*)

En général, les grands écrivains craignent le néologisme; un sentiment secret les avertit qu'il n'est pas permis d'entretenir l'écriture de nos supérieurs.

XXXIV.

(Page 87. Elle est la même tant que le peuple est le même.)

Il est bien remarquable que pendant qu'une langue varie en s'approchant graduellement du point de perfection qui lui appartient, les caractères qui la peignent varient dans la même proportion, et ne se fixent enfin que lorsqu'elle

se fixe elle-même. Partout où les vrais principes de la langue seront altérés, on apercevra de même une certaine altération dans l'écriture. Tout cela vient de ce que chaque nation écrit *sa parole*. Il y a une grande exception au fond de l'Asie, où le Chinois semble au contraire *parler son écriture*; mais là je ne doute pas que la moindre altération dans le système de l'écriture n'en produisît subitement une autre dans le langage. Ces considérations achèvent d'effacer jusqu'à la moindre idée de raisonnement antérieur ou d'arbitraire dans les langues. Après avoir vu la vérité, on la touche. Au reste, puisqu'il s'agit d'écriture, je tiens pour le sentiment de Pline, quoi qu'en disent Bryant et d'autres : *Apparet æternum litterarum usum*. (Hist. nat. VII, 57.)

XXXV.

(Page 92. Il fut le maître de Platon, qui emprunta de lui ses principaux dogmes métaphysiques.)

Gallien semble ne laisser aucun doute sur ce sujet : « Hippocrate, dit-il, » admettait deux sources de nos connaissances : le principe sensible et l'intelligence. Il croyait que, par la première puissance, nous connaissons les choses sensibles, et par la seconde les choses spirituelles. (*In lib. de offic. Med.*, l. iv.) Le premier d'entre les Grecs, dont nous ayons connaissance, il reconnut que toute erreur et tout désordre partent de la matière, mais que toute idée d'ordre, de beauté et d'artifice nous vient d'en haut. » (*Id.*, *De Diab. decret.*) De là vient « que Platon fut le plus grand partisan d'Hippocrate, » et qu'il emprunta de lui ses dogmes principaux. » — (Ζηλωτής ὡν Ἱπποκράτους Πλάτων ΕΙΠΕΡ ΤΙΣ ΑΔΔΟΣ και τὰ μέγιστα τῶν δογμάτων παρ' αὐτοῦ ἔλαβε. (*Id. De usu part.*, l. VIII.) Ces textes se trouvent cités à la fin des bonnes éditions d'Hippocrate, *inter testimonia veterum*. Le lecteur qui serait tenté de les vérifier dans celle de *Vander Linden* (in-8°, tom. II, pag. 1017) doit observer sur le premier texte, dont je ne donne que la substance, que le traducteur latin *Vidus, Vidius*, s'est trompé en faisant parler Hippocrate lui-même, au lieu de Gallien qui prend la parole. — Ἄς ἴσται καί με διὰ πάντος, κ. τ. λ. *Ibid.*

XXXVI.

(Page 92. L'homme ne peut rien apprendre qu'en vertu de ce qu'il sait déjà.)

Cet axiome décisif en faveur des idées innées, se trouve en effet dans la Métaphysique d'Aristote. Πάσα μάθησις διὰ προγιγνωσκομένων... ἴσσι. Lib. I, cap. vii. — Ailleurs il répète, *que toute doctrine et toute science rationnelle est fondée sur une connaissance antécédente...*, *que le syllogisme et l'induction n'appuient leur marche que sur ces sortes de connaissances; partant toujours de principes posés comme connus*. (*Analyt. poster.*, lib. I, cap. i, *De demonst.*)

XXXVII.

(Page 92. Sur l'essence de l'esprit qu'il place dans la pensée même.)

Je trouve au liv. XII, chap. ix de la Métaphysique d'Aristote, quelques

idées qui se rapportent infiniment à ce que dit ici l'interlocuteur : « Comme il n'y a rien, dit-il, au-dessus de la pensée, si elle n'était pas substance, mais acte simple, il s'ensuivrait que l'acte aurait la supériorité d'excellence ou de perfection. — Τὸ αὐτὸ σεμνον — sur le principe même qui le produit, ce qui est révoltant. — Ὡστε φαυκτίον τοῦτο. — On s'accoutume trop à envisager la pensée en tant qu'elle s'applique aux objets extérieurs, comme science, ou sensation, ou opinion, ou connaissance; tandis que l'appréhension de l'intelligence qui se comprend elle-même, paraît une espèce de hors-d'œuvre. Αὐτῆς δὲ (ἢ νόησις) ἐν παρεργῶ. — Cette connaissance de l'esprit est cependant lui; l'intelligence ne pouvant être que l'intelligence de l'intelligence. — Καὶ ἴστιν ἡ νόησις νόησιως νόησις. — Le comprenant et le compris ne sont qu'un. — Οὐχ' ἑτέρον οἷῶ ὄντος τοῦ νοουμένου καὶ τοῦ νοῦ, etc. » Je ne serais pas éloigné de croire que ce chapitre de la Métaphysique d'Aristote se présentait au moins d'une manière vague à l'esprit de l'interlocuteur, lorsqu'il réfutait le préjugé vulgaire qui range si injustement Aristote parmi les défenseurs d'un système non moins faux que vil et dangereux.

(Note de l'Éditeur.)

XXXVIII.

(Page 94. La vérité, dit-il, est une équation entre l'affirmation et son objet.)

Je trouve en effet cette définition dans saint Thomas, sous une forme un peu moins laconique. *Veritas intellectus est adæquatio intellectus et rei secundum quod intellectus dicit esse quod est, vel non esse quod non est.* (*Adv. gent. Lib. I, cap. XLIX, n° 1.*) — *Illud quod intellectus intelligendo dicit et cognoscit* (car il ne peut connaître et juger sans *dicere*) *oportet esse rei æquatum, scilicet ut ita in re sit, sicut intellectus dicit. Ibid.*

XXXIX.

(Page 94. Entre la chose comprise et l'opération qui comprend.)

Illud verum est de eo quod intellectus dicit, non operations quæ id dicit. Ibid.

XL.

(Page 94. Entre la chose comprise et l'opération qui comprend.)

Intellectus possibilis (sive activus) *est aliqua pars hominis, et est dignissimum et formalissimum in ipso. Ergo ab eo speciem sortitur et non ab intellectu passivo. — Intellectus possibilis probatur non esse actus corporis alicujus, propter hoc quod est cognoscitivus omnium formarum sensibilium in universali. Nulla igitur virtus cujus operatio se extendere potest ad universalia formarum sensibilium, potest esse actus alicujus corporis.* S. Thom., *ibid.*, lib. II, cap. LX, n° 3-4. — *Scientia non est in intellectu passivo, sed in intellectu possibili. Ibid.*, n° 8. — *Intellectus possibilis... per-*

fcitur per species intelligibiles à phantasmatis abstractas. Ibid., n° 15. — Sensus non est cognoscitivus nisi singularium... per species individuales receptas in organis corporalibus : intellectus autem est cognoscitivus universalium. Ibid., lib. II, cap. LXVII, n° 2. — Sensus non cognoscit incorporalia, nec se ipsum, nec suam operationem, visus enim non videt se ipsum, nec videt se videre. Ibid., n° 3-4.

Ce petit nombre de citations suffit, je pense, pour justifier les assertions de l'interlocuteur au sujet de S. Thomas. On peut y lire en passant la condamnation de Condillac, si ridicule avec ses *sensations transformées*, si obstinément brouillé avec la vérité, que lorsqu'il l'a rencontré par hasard, il s'écrie : *Ce n'est pas elle!*

(Note de l'Éditeur.)

XLI.

(Page 101. C'est un devoir sacré pour nous d'y concourir de toutes nos forces.)

Quoique l'esprit général du passage indiqué soit rendu, il vaut la peine d'être cité en original, vu surtout l'extrême rareté du livre dont il est tiré.

Velim autem ut (unusquisque) ita per se sentiat quem fructum non modò res litteraria, sed etiam res christiana ex his nostris lucubrationibus perceptura sit, ut nostrâ admonitione non indigeat; et tam etsi quid commodi imprimis religioni attulerimus nondum cuique fortassis illico apparebit, tamen veniet tempus quum non ita obscurum erit. Equidem singulare cœlestis Numinis beneficium esse arbitror quòd omnes omnium gentium linguæ quæ ante hos ducentos annos maximè ignorantia tegebantur, aut patefactæ sunt bonorum virorum industria aut adhuc producuntur. Nam si destinationem æternæ majestatis et in futurum tempus consilia divinæ mentis ratio investigare non potest, tamen existant jam multa Providentiæ istius argumenta ex quibus majus aliquid agitari sentiamus, quòd votis expetere pium sanctumque est : pro virili autem manus præbere, et vel minimam materiam comportare unicè gloriosum.

(Theoph. Sigib. Bayeri, *Museum sinicum*; in-8°, Petropoli, 1730, tom. II, præf., pag. 143-144.)

TROISIÈME ENTRETEN.

LE SÉNATEUR.

C'est moi, mon cher comte, qui commencerai aujourd'hui la conversation en vous proposant une difficulté, l'Évangile à la main; ceci est sérieux, comme vous voyez. Lorsque les disciples de l'Homme-Dieu lui demandèrent si l'aveugle-né qui se trouvait sur son chemin était dans cet état pour ses propres crimes ou pour ceux de ses parents, le divin Maître leur répondit : *Ce n'est pas qu'il ait péché ni ceux qui l'ont mis au monde (c'est-à-dire, ce n'est pas que ses parents ou lui aient commis quelque crime, dont son état soit la suite immédiate); mais c'est afin que la puissance de Dieu éclate en lui.* Le P. de Ligni, dont vous connaissez sans doute l'excellent ouvrage, a vu dans la réponse que je viens de vous citer une preuve que toutes les maladies ne sont pas la suite d'un crime : comment entendez-vous ce texte, s'il vous plaît?

LE COMTE.

De là manière la plus naturelle. Premièrement, je vous prie d'observer que les disciples se tenaient sûrs de l'une ou l'autre de ces deux propositions : *Que l'aveugle-né portait la peine de ses propres fautes, ou de celles de ses pères*; ce qui s'accorde merveilleusement avec les idées que je vous ai exposées sur ce point. J'observe en second lieu que la réponse divine ne présente que l'idée d'une simple exception qui confirme la loi au lieu de l'ébranler. Je comprends à merveille que cette cécité pouvait n'avoir d'autre cause que celle de la manifestation solennelle

d'une puissance qui venait changer le monde. Le célèbre Bonnet, de Genève, a tiré du miracle opéré sur l'aveugle-né le sujet d'un chapitre intéressant de son livre sur la *Vérité de la Religion chrétienne*, parce qu'en effet on trouverait difficilement dans toute l'histoire, je dis même dans toute l'histoire sainte, quelque fait où la vérité soit revêtue de caractères aussi frappants, aussi propres à forcer la conviction. Enfin, si l'on voulait parler à la rigueur, on pourrait dire que, dans un sens plus éloigné, cette cécité était encore une suite du péché originel, sans lequel la rédemption, comme toutes les œuvres qui l'ont accompagnée et prouvée, n'aurait jamais eu lieu. Je connais très-bien le précieux ouvrage du P. de Ligni, et je me souviens même (ce qui vous a peut-être échappé) que, pour confirmer sa pensée, il demande d'où viennent les maux physiques soufferts par des enfants baptisés avant l'âge où ils ont pu pécher? Mais, sans manquer aux égards dus à un homme de ce mérite, il me semble qu'on ne peut se dispenser de reconnaître ici une de ces distractions auxquelles nous sommes tous plus ou moins sujets en écrivant. L'état physique du monde, qui est le résultat de la chute et de la dégradation de l'homme, ne saurait varier jusqu'à une époque à venir qui doit être aussi générale que celle dont il est la suite. La régénération spirituelle de l'homme individuel n'a et ne peut avoir aucune influence sur ces lois. L'enfant souffre de même qu'il meurt, parce qu'il appartient à une masse qui doit souffrir et mourir parce qu'elle a été dégradée dans son principe, et qu'en vertu de la triste loi qui en a découlé, tout homme, parce qu'il est homme, est sujet à tous les maux qui peuvent affliger l'homme. Tout nous ramène donc à cette grande vérité, que tout mal, ou, pour parler plus clairement, toute *douleur* est un supplice imposé pour quelque crime actuel ou originel¹; que si cette hérédité des peines vous

¹ On peut ajouter que tout *supplice* est SUPPLICE dans les deux sens du mot latin *supplicium*, d'où vient le nôtre : car TOUT SUPPLICE SUPPLIE. Malheur donc à la nation qui abolirait les supplices ! car la dette de chaque coupable

embarrasse, oubliez, si vous voulez, tout ce que je vous ai dit sur ce point; car je n'ai nul besoin de cette considération pour établir ma première assertion, qu'on ne s'entend pas soi-même lorsqu'on se plaint *que les méchants sont heureux dans ce monde, et les justes malheureux*; puisqu'il n'y a rien de si vrai que la proposition contraire. Pour justifier les voies de la Providence, même dans l'ordre temporel, il n'est point nécessaire du tout que le crime soit *toujours* puni et sans délai. Encore une fois, il est singulier que l'homme ne puisse obtenir de lui d'être aussi juste envers Dieu qu'envers ses semblables : qui jamais s'est avisé de soutenir qu'il n'y a ni ordre ni justice dans un État parce que deux ou trois criminels auront échappé aux tribunaux? La seule différence qu'il y ait entre les deux justices, c'est que la nôtre laisse échapper des coupables par impuissance ou par corruption, tandis que si l'autre *paraît* quelquefois ne pas apercevoir les crimes, elle ne suspend ses coups que par des motifs adorables qui ne sont pas, à beaucoup près, hors de la portée de notre intelligence.

LE CHEVALIER.

Pour mon compte, je ne veux plus chicaner sur ce point, d'autant plus que je ne suis pas ici dans mon élément, car j'ai très-peu lu de livres de métaphysique dans ma vie; mais permettez que je vous fasse observer une contradiction qui n'a cessé de me frapper depuis que je tourne dans ce grand tourbillon du monde qui est aussi un grand livre, comme vous savez. D'un côté, tout le monde célèbre le bonheur, même temporel, de la vertu. Les premiers vers qui soient entrés dans ma mémoire sont ceux de Louis Racine, dans son poème de la Religion :

Adorable vertu, que tes divins attraits,

ne cessant de retomber sur la nation, celle-ci serait forcée de payer sans miséricorde, et pourrait même à la fin voir traiter comme *insolvable* selon toute la rigueur des lois.

et le reste. Vous connaissez cela : ma mère me les apprit lorsque je ne savais point encore lire ; et je me vois toujours sur ses genoux répétant cette belle tirade que je n'oublierai de ma vie. Je ne trouve rien en vérité que de très-raisonnable dans les sentiments qu'elle exprime, et quelquefois j'ai été tenté de croire que tout le genre humain était d'accord sur ce point ; car, d'un côté, il y a une sorte de concert pour exalter le bonheur de la vertu : les livres en sont pleins ; les théâtres en retentissent : il n'y a pas de poète qui ne se soit évertué pour exprimer cette vérité d'une manière vive et touchante. Racine a fait retentir dans la conscience des princes ces mots si doux et si encourageants : *Partout on me bénit, on m'aime* ; et il n'y a point d'homme auquel ce bonheur ne puisse appartenir plus ou moins, suivant l'étendue de la sphère dont il occupe le centre. Dans nos conversations familières, on dira communément : *que la fortune d'un tel négociant, par exemple, n'a rien d'étonnant ; qu'elle est due à sa probité, à son exactitude, à son économie, qui ont appelé l'estime et la confiance universelle*. Qui de nous n'a pas entendu mille fois le bon sens du peuple dire : *Dieu bénit cette famille ; ce sont de braves gens qui ont pitié des pauvres : ce n'est pas merveille que tout leur réussisse ? Dans le monde, même le plus frivole, il n'y a pas de sujet qu'on traite plus volontiers que celui des avantages de l'honnête homme isolé sur le faquin le plus fortuné ; il n'y a pas d'empire plus universel, plus irrésistible que celui de la vertu. Il faut l'avouer, si le bonheur, même temporel, ne se trouve pas là, où sera-t-il donc ?*

Mais, d'un autre côté, un concert non moins général nous montre, d'une extrémité de l'univers à l'autre,

L'innocence à genoux tendant la gorge au crime.

On dirait que la vertu n'est dans ce monde que pour y souffrir, pour y être martyrisée par le vice effronté et toujours impuni. On ne parle que des succès de l'audace, de la fraude,

de la mauvaise foi; on ne tarit pas sur l'éternel désappointement de l'ingénue probité. Tout se donne à l'intrigue, à la ruse, à la corruption, etc. Je ne puis me rappeler sans rire la lettre d'un homme d'esprit qui écrivait à son ami, en lui parlant d'un certain personnage de leur connaissance qui venait d'obtenir un emploi distingué : M^{***} méritait bien cet emploi à tous égards, CEPENDANT *il l'a obtenu.*

En effet, on est tenté quelquefois, en y regardant de près, de croire que le vice, dans la plupart des affaires, a un avantage décidé sur la probité : expliquez-moi donc cette contradiction, je vous en prie; mille fois elle a frappé mon esprit : l'universalité des hommes semble persuadée de deux propositions contraires. Las de m'occuper de ce problème fatigant, j'ai fini par n'y plus penser.

LE COMTE.

Avant de vous dire mon avis, M. le chevalier, permettez, s'il vous plaît, que je vous félicite d'avoir lu Louis Racine avant Voltaire. Sa muse, héritière (je ne dis pas universelle) d'une autre muse plus illustre, doit être chère à tous les instituteurs; car c'est une *muse de famille*, qui n'a chanté que la raison et la vertu. Si la voix de ce poète n'est pas éclatante, elle est douce au moins et toujours juste. Ses *Poésies sacrées* sont pleines de pensées, de sentiment et d'onction. Rousseau marche avant lui dans le monde et dans les académies : mais dans l'Église, je tiendrais pour Racine. Je vous ai félicité d'avoir commencé par lui, je dois vous féliciter encore plus de l'avoir appris sur les genoux de votre excellente mère, que j'ai profondément vénérée pendant sa vie, et qu'aujourd'hui je suis quelquefois tenté d'invoquer. C'est à notre sexe sans doute qu'il appartient de former des géomètres, des tacticiens, des chimistes, etc.; mais ce qu'on appelle l'*homme*, c'est-à-dire l'*homme moral*, est peut-être formé à dix ans; et s'il ne l'a pas été *sur les genoux de sa mère*, ce sera toujours un grand malheur. Rien ne peut remplacer cette éducation. Si la mère surtout s'est fait un

devoir d'imprimer profondément sur le front de son fils le caractère divin, on peut être à peu près sûr que la main du vice ne l'effacera jamais. Le jeune homme pourra s'écarter sans doute; mais il décrira, si vous voulez me permettre cette expression, une *courbe rentrante* qui le ramènera au point dont il était parti.

LE CHEVALIER, riant.

Croyez-vous, mon bon ami, que la courbe, à mon égard, commence à *rebrousser*?

LE COMTE.

Je n'en doute pas, et je puis même vous en donner une démonstration expéditive : *c'est que vous êtes ici*. Quel charme vous arrache aux sociétés et aux plaisirs pour vous amener chaque soir auprès de deux hommes âgés, dont la conversation ne vous promet rien d'amusant? Pourquoi, dans ce moment, m'entendez-vous avec plaisir? c'est que vous portez sur le front ce signe dont je vous parlais tout à l'heure. Quelquefois lorsque je vous vois arriver de loin, je crois aussi voir à vos côtés madame votre mère, couverte d'un vêtement lumineux, qui vous montre du doigt cette terrasse où nous vous attendons. Votre esprit, je le sais, semble encore se refuser à certaines connaissances; mais c'est uniquement parce que toute vérité a besoin de préparation. Un jour, n'en doutez pas, vous les goûterez; et je dois aujourd'hui même vous féliciter sur la sagacité avec laquelle vous avez aperçu et mis dans tout son jour une grande contradiction humaine, dont je ne m'étais point encore occupé, quoiqu'elle soit réellement frappante. Oui, sans doute, M. le chevalier, vous avez raison : le genre humain ne tarit ni sur le bonheur ni sur les calamités de la vertu. Mais d'abord on pourrait dire aux hommes : *Puisque la perte et le gain semblent se balancer, décidez-vous donc, dans le doute, pour cette vertu qui est si aimable, d'autant plus que nous n'en sommes pas réduits à cet équilibre*. En effet, la contradiction

dont vous venez de parler, vous la trouverez partout, puisque l'univers entier obéit à deux forces ¹. Je vais à mon tour vous en citer un exemple. Vous allez au spectacle plus souvent que nous : les belles tirades de Lusignan, de Polyucte, de Mérope, etc., manquent-elles jamais d'exciter le plus vif enthousiasme? Avez-vous souvenance d'un seul trait sublime de piété filiale, d'amour conjugal, de piété même, qui n'ait pas été profondément senti et couvert d'applaudissements? retournez le lendemain, vous entendrez le même bruit ² pour les couplets de Figaro. C'est la même contradiction que celle dont nous parlions tout à l'heure; mais dans le fait il n'y a pas de contradiction proprement dite, car l'opposition n'est pas dans le même sujet. Vous avez lu tout comme nous :

Mon Dieu, quelle guerre cruelle!
Je trouve deux hommes en moi.

LE CHEVALIER.

Sans doute, et même je crois que chacun est obligé en conscience de s'écrier comme Louis XIV : *Ah! que je connais bien ces deux hommes-là.*

LE COMTE.

Eh bien! voilà la solution de votre problème et de tant d'autres qui réellement ne sont que le même sous différentes formes. C'est *un homme* qui vante très-justement les avantages, même temporels, de la vertu, et c'est un *autre homme* dans le même homme qui prouvera, un instant après, qu'elle n'est sur la terre que pour y être persécutée, honnie, égorgée par le crime. Qu'avez-vous donc entendu dans le monde? Deux hommes qui ne sont pas du même avis. En vérité, il n'y a rien là d'étonnant; mais il s'en faut de beaucoup que ces deux hommes

¹ *Vim sentit geminam.* Ovid., VIII, 472.

² *Autant de bruit peut-être; ce qui suffit à la justesse de l'observation; mais non pas le même bruit.* La conscience ne fait rien comme le vice, et ses applaudissements mêmes ont un accent.

soient égaux. C'est la droite raison, c'est la conscience qui dit ce qu'elle voit avec évidence : que, dans toutes les professions, dans toutes les entreprises, dans toutes les affaires, l'avantage, toutes choses égales d'ailleurs, se trouve toujours du côté de la vertu ; que la santé, le premier des biens temporels, et sans lequel tous les autres ne sont rien, est en partie son ouvrage ; qu'elle nous comble, enfin, d'un contentement intérieur plus précieux mille fois que tous les trésors de l'univers.

C'est, au contraire, l'orgueil révolté ou dépité, c'est l'envie, c'est l'avarice, c'est l'impiété qui se plaignent des désavantages temporels de la vertu. Ce n'est donc plus l'homme, ou bien c'est un autre homme.

Dans ses discours encore plus que dans ses actions, l'homme est trop souvent déterminé par la passion du moment, et surtout par ce qu'on appelle *humeur*. Je veux vous citer à ce propos un auteur ancien et même antique, dont je regrette beaucoup les ouvrages, à raison de la force et du grand sens qui brillent dans les fragments qui nous en restent. C'est le grave Ennius, qui faisait chanter jadis sur le théâtre de Rome ces étranges maximes :

J'ai dit qu'il est des dieux ; je le dirai sans cesse :
 Mais je le dis aussi, leur profonde sagesse
 Ne se mêla jamais des choses d'ici-bas.
 Si j'étais dans l'erreur, ne les verrions-nous pas
 Récompenser le juste et punir le coupable ?
 Hélas ! il n'en est rien.

Et Cicéron nous apprend, je ne sais plus où, que ce morceau était couvert d'applaudissements.

Mais dans le même siècle et sur le même théâtre, Plaute était sûrement au moins aussi applaudi, lorsqu'il disait :

Du haut de sa sainte demeure
 Un Dieu toujours veillant nous regarde marcher ;
 Il nous voit, nous entend, nous observe à toute heure,
 Et la plus sombre nuit ne saurait nous cacher.

Voilà, je crois, un assez bel exemple de cette grande contra-

diction humaine. Ici c'est le sage, c'est le poète philosophe qui déraisonne; et c'est le farceur aimable qui prêche à merveille.

Mais si vous consentez à me suivre, partons de Rome, et pour un instant allons à Jérusalem. Un psaume assez court a tout dit sur le sujet qui nous occupe. Prêt à confesser quelques doutes qui s'étaient élevés jadis dans son âme, le Roi-Prôphète, auteur de ce beau cantique, se croit obligé de les condamner d'avance en débutant par un élan d'amour; il s'écrie : *Que notre Dieu est bon pour tous les hommes qui ont le cœur droit!*

Après ce beau mouvement, il pourra avouer sans peine d'anciennes inquiétudes : *J'étais scandalisé, et je sentais presque ma foi s'ébranler lorsque je contemplais la tranquillité des méchants. J'entendais dire autour de moi : Dieu les voit-il? et moi je disais : C'est donc en vain que j'ai suivi le sentier de l'innocence? Je m'efforçais de pénétrer ce mystère qui fatiguait mon intelligence.*

Voilà bien les doutes qui se sont présentés plus ou moins vivement à tous les esprits; c'est ce qu'on appelle, en style ascétique, *des tentations*; et il se hâte de nous dire que la vérité ne tarda pas de leur imposer silence.

Mais je l'ai compris enfin ce mystère, lorsque je suis entré dans le sanctuaire du Seigneur; lorsque j'ai vu la fin qu'il a préparée aux coupables. Je me trompais, ô Dieu! vous punissez leurs trames secrètes; vous renversez les méchants; vous les accablez de malheurs: en un instant ils ont péri; ils ont péri à cause de leur iniquité, et vous les avez fait disparaître comme le songe d'un homme qui s'éveille.

Ayant ainsi abjuré tous les sophismes de l'esprit, il ne sait plus qu'aimer. Il s'écrie : *Que puis-je désirer dans le ciel? que puis-je aimer sur la terre excepté vous seul? Ma chair et mon sang se consomment d'amour; vous êtes mon partage pour l'éternité. Qui s'éloigne de vous marche à sa perte, comme une épouse infidèle que la vengeance poursuit; mais pour moi, point d'autre bonheur que celui de m'attacher à vous, de n'espérer qu'en vous, de célébrer devant les hommes les merveilles de mon Dieu.*

Voilà notre maître et notre modèle; il ne faut jamais, dans ces sortes de questions, commencer par un orgueil contentieux qui est un crime parce qu'il argumente contre Dieu, ce qui mène droit à l'aveuglement. Il faut s'écrier avant tout : *Que vous êtes bon!* et supposer qu'il y a dans notre esprit quelque erreur qu'il s'agit seulement de démêler. Avec ces dispositions, nous ne tarderons pas de trouver la paix, qui nous dédaignera justement tant que nous ne la demanderons pas à son Auteur. J'accorde à la raison tout ce que je lui dois. L'homme ne l'a reçue que pour s'en servir; et nous avons assez bien prouvé, je pense, qu'elle n'est pas fort embarrassée par les difficultés qu'on lui oppose contre la Providence. Toutefois ne comptons point exclusivement sur une lumière trop sujette à se trouver éclip­sée par ces *ténèbres du cœur*, toujours prêtes à s'élever entre la vérité et nous. *Entrons dans le sanctuaire!* c'est là que tous les scrupules, que tous les scandales s'évanouissent. Le doute ressemble à ces mouches importunes qu'on chasse, et qui reviennent toujours. Il s'envole sans doute au premier geste de la raison; mais la religion le tue, et franchement c'est un peu mieux.

LE SÉNATEUR.

Je vous ai suivi avec un extrême plaisir dans votre excursion à Jérusalem; mais permettez-moi d'ajouter encore à vos idées en vous faisant observer que ce n'est pas toujours, à beaucoup près, l'impiété, l'ignorance ou la légèreté qui se laissent éblouir par le sophisme que vous attaquez avec de si bonnes raisons. L'injustice est telle à cet égard, et l'erreur si fort enracinée, que les écrivains les plus sages, séduits ou étourdis par des plaintes insensées, finissent par s'exprimer comme la foule, et semblent passer condamnation sur ce point. Vous citez tout à l'heure Louis Racine : rappelez-vous ce vers de la tirade que vous aviez en vue :

La fortune, il est vrai, la richesse te fuit.

Rien n'est plus faux : non-seulement les richesses ne fuient pas la vertu ; mais il n'y a , au contraire , de richesses honorables et permanentes que celles qui sont acquises et possédées par la vertu. Les autres sont méprisées et ne font que passer. Voilà cependant un sage , un homme profondément religieux qui vient nous répéter après mille autres : *Que la richesse et la vertu sont brouillées* ; mais sans doute aussi qu'après mille autres il avait répété , bien des fois dans sa vie , l'antique , l'universel , l'infailible adage : *Bien mal acquis ne profite guère* ¹. De manière que nous voilà obligés de croire que les richesses fuient également le vice et la vertu. Où sont-elles donc , de grâce ? Si l'on avait des observations morales , comme on a des observations météorologiques ; si des observateurs infatigables portaient un œil pénétrant sur l'histoire des familles , on verrait que les biens mal acquis sont autant d'anathèmes dont l'accomplissement est inévitable sur les individus ou sur les familles.

Mais il y a dans les écrivains du bon parti , qui se sont exercés sur ce sujet , une erreur secrète qui me paraît mériter qu'on la mette à découvert ; ils voient dans la prospérité des méchants et dans les souffrances de la vertu une forte preuve de l'immortalité de l'âme , ou , ce qui revient au même , des peines et des récompenses de l'autre vie ; ils sont donc portés , sans qu'ils s'en aperçoivent peut-être , à fermer les yeux sur celles de ce monde , de peur d'affaiblir les preuves d'une vérité du premier ordre sur laquelle repose tout l'édifice de la Religion ; mais j'ose croire qu'en cela ils ont tort. Il n'est pas nécessaire , ni même , je pense , permis de désarmer , pour ainsi dire , une vérité afin d'en armer une autre ; chaque vérité peut se défendre seule : pourquoi faire des aveux qui ne sont pas nécessaires ?

Lisez , je vous prie , la première fois que vous en aurez le

¹ *Malè parta malè dilabuntur*. Ce proverbe est de toutes les langues et de tous les styles. Platon l'a dit : *C'est la vertu qui produit les richesses , comme elle produit tous les autres biens , et par conséquent qu'on ne peut pas les avoir sans elle*. (In Apol. Soc. opp., tom. I, pag. 70.) C'est la vérité même qui s'exprime ainsi.

temps, les réflexions critiques de l'illustre Leibnitz sur les principes de Puffendorf : vous y lirez en propres termes que les châtimens d'une autre vie sont démontrés par cela seul qu'il a plu au souverain Maître de toutes choses de laisser dans cette vie *la plupart des crimes impunis et la plupart des vertus sans récompense.*

Mais ne croyez pas qu'il nous laisse la peine de le réfuter. Il se hâte, dans le même ouvrage, de se réfuter lui-même avec la supériorité qui lui appartient; il reconnaît expressément, *qu'en faisant même abstraction des autres peines que Dieu décerne dans ce monde à la manière des législateurs humains, il ne se montrerait pas moins législateur dès cette vie, puisque, en vertu des lois seules de la nature qu'il a portées avec tant de sagesse, tout méchant est un HEAUTONTIMORUMENOS*¹.

On ne saurait mieux dire; mais dites-moi vous-même comment il est possible que, Dieu ayant prononcé des peines dès cette vie à la manière des législateurs, et tout méchant étant d'ailleurs, en vertu des lois naturelles, un BOURREAU DE LUI-MÊME, *la plupart des crimes demeurent impunis*²? L'illusion dont je vous parlais tout à l'heure et la force du préjugé se montrent ici à découvert. Je n'entreprendrai pas inutilement de les mettre dans un plus grand jour, mais je veux vous citer encore un homme supérieur dans son genre, et dont les œuvres ascétiques sont incontestablement un des plus beaux présents que le talent ait faits à la piété; le P. Berthier. Je me rappelle que sur ces paroles d'un psaume : *Encore un moment, et l'impie n'existera plus; vous chercherez sa place, et vous ne la trouverez*

¹ *Bourreau de lui-même*; c'est le titre fort connu d'une comédie de Térence. Le vénérable auteur de l'*Évangile expliqué* a dit avec autant d'esprit et plus d'autorité : *Un cœur coupable prend toujours contre lui-même le parti de la justice divine.* (Tom. III, 120^e méd., 3^e point.)

² *Leibnitzii monita quædam ad Puffendorfi principia*, Opp., tom. IV, part. III, pag. 277. Les pensées les plus importantes de ce grand homme ont été mises à la portée de tout le monde dans le livre également bien conçu et bien exécuté des *Pensées de Leibnitz*. (Voy. tom. II, pag. 296 et 373.)

pas; il observe que si le Prophète n'avait pas en vue la bienheureuse éternité, sa proposition serait fausse; *car*, dit-il, *les hommes de bien ont péri, et l'on ne connaît pas le lieu qu'ils ont habité sur la terre; ils ne possédaient point de richesses pendant leur vie, et l'on ne voit pas qu'ils y fussent plus tranquilles que les méchants, qui, malgré les excès des passions, semblent avoir le privilège de LA SANTÉ ET D'UNE VIE TRÈS-LONGUE.*

On a peine à comprendre qu'un penseur de cette force se soit laissé aveugler par le préjugé vulgaire au point de méconnaître les vérités les plus palpables. *Les hommes de bien*, dit-il, *ont péri.* — Mais personne, je pense, n'a soutenu encore que les gens de bien dussent avoir le privilège de ne pas mourir. *On ne connaît pas le lieu qu'ils ont habité sur la terre.* — Premièrement, qu'importe? d'ailleurs, le sépulcre des méchants est-il donc plus connu que celui des gens de bien, toutes choses égales entre elles du côté de la naissance, des emplois et du genre de vie? Louis XI ou Pierre le Cruel furent-ils plus célèbres ou plus riches que saint Louis et Charlemagne? Suger et Ximénès ne vécurent-ils point plus tranquilles, et sont-ils moins célèbres après leur mort que Séjan ou Pombal? Ce qui suit sur *le privilège de la santé et d'une plus longue vie*, est peut-être une des preuves les plus terribles de la force d'un préjugé général sur les esprits les plus faits pour lui échapper.

Mais il est arrivé au P. Berthier ce qui est arrivé à Leibnitz, et ce qui arrivera à tous les hommes de leur sorte : c'est de se réfuter eux-mêmes avec une force, une clarté digne d'eux ; et de plus, quant au P. Berthier, avec une onction digne d'un maître qui balance Fénelon dans les routes de la science spirituelle. En plusieurs endroits de ses œuvres, il reconnaît que sur la terre même il n'y a de bonheur que dans la vertu ; que nos passions sont nos bourreaux ; *que l'abîme du bonheur se trouverait dans l'abîme de la charité* ; que s'il existait une ville *évangélique*, ce serait un lieu digne de l'admiration des anges, et qu'il faudrait tout quitter pour aller contempler de près ces heureux mortels. Plein de ces idées, il s'adresse quelque part

à Dieu même; il lui dit : *Est-il donc vrai qu'outre la félicité qui m'attend dans l'autre vie, je puis encore être heureux dans celle-ci?* Lisez, je vous prie, les œuvres spirituelles de ce docte et saint personnage; vous trouverez aisément les différents passages que j'ai en vue, et je suis bien sûr que vous me remercerez de vous avoir fait connaître ces livres.

LE CHEVALIER.

Avouez franchement, mon cher sénateur, que vous voulez me séduire et m'embarquer dans vos lectures favorites. Sûrement votre proposition ne s'adresse pas à votre *complice*, qui sourit. Au reste, je vous promets, si je commence, de commencer par le P. Berthier.

LE SÉNATEUR.

Je vous exhorte de tout mon cœur à ne pas tarder; en attendant, je suis bien aise de vous avoir montré la science et la sainteté se trompant d'abord, et raisonnant comme la foule, égarées à la vérité par un noble motif, mais se laissant bientôt ramener par l'évidence et se donnant à elles-mêmes le démenti le plus solennel.

Voilà donc, si je ne me trompe, deux erreurs bien éclaircies: erreur de l'orgueil, qui se refuse à l'évidence pour justifier ses coupables objections; et de plus, erreur de la vertu qui se laisse séduire par l'envie de renforcer une vérité, même aux dépens d'une autre. Mais il y a encore une troisième erreur qui ne doit point être passée sous silence; c'est cette foule d'hommes qui ne cessent de parler des *succès* du crime, sans savoir ce que c'est que bonheur et malheur. Écoutez le Misanthrope, que je ferai parler pour eux :

On sait que ce *piéd plat*, digne qu'on le confonde,
Par de sales emplois s'est poussé dans le monde;
Et que par eux son sort, de splendeur revêtu,
Fait rougir le mérite et gronder la vertu.

Cependant sa grimace est partout bien venue ;
 On l'accueille, on lui rit ; partout il s'insinue ;
 Et s'il est par la brigue un rang à disputer ,
 Sur le plus honnête homme on le voit l'emporter.

Le théâtre ne nous plaît tant que parce qu'il est le complice éternel de nos vices et de toutes nos erreurs ¹. Un honnête homme ne doit point disputer un rang *par la brigue*, et moins encore le disputer à un *pied plat*. On ne cesse de crier : *Tous les emplois, tous les rangs, toutes les distinctions sont pour les hommes qui ne les méritent pas*. Premièrement, rien n'est plus faux : d'ailleurs de quel droit appelons-nous toutes ces choses *des biens*? Vous nous citiez tout à l'heure une charmante épigramme , M. le chevalier : *Il méritait cet emploi à tous égards*; CEPENDANT *il l'a obtenu* ; à merveille s'il ne s'agit que de rire ; mais s'il faut raisonner, c'est autre chose. Je voudrais vous faire part d'une réflexion qui me vint un jour en lisant un sermon de votre admirable Bourdaloue ; mais j'ai peur que vous ne me traitiez encore d'*illuminé*.

LE CHEVALIER.

Comment donc, *encore!* jamais je n'ai dit cela. J'ai dit seulement, ce qui est fort différent, *que si certaines gens vous entendaient, ils pourraient bien vous traiter d'illuminé*. D'ailleurs il n'y a point ici *de certaines gens*; et quand il y en aurait, quand on devrait même imprimer ce que nous disons, il ne faudrait pas s'en embarrasser. Ce qu'on croit vrai, il faut le dire et le dire hardiment ; *je voudrais, m'en coûtât-il grand'chose, découvrir une vérité faite pour choquer tout le genre humain : je la lui dirais à brûle-pourpoint*.

LE SÉNATEUR.

Si jamais vous êtes enrôlé dans une armée que la Providence

1 *Paucas postea reperiunt fabulas*

Ubi boni meliores fiunt.

(Plaut. cap. in Epil.). On peut le croire, j'espère,

lève dans ce moment en Europe, vous serez placé parmi les grenadiers; mais voici ce que je voulais vous dire. Je lisais un jour dans je ne sais quel sermon de Bourdaloue un passage où il soutient, sans la moindre restriction, *qu'il n'est pas permis de demander des emplois*¹. A vous dire la vérité, je pris d'abord cela pour un simple conseil, ou pour une de ces idées de perfection, inutiles dans la pratique, et je passai; mais bientôt la réflexion me ramena, et je ne tardai pas à trouver dans ce texte le sujet d'une longue et sérieuse méditation. Certainement une grande partie des maux de la société vient des dépositaires de l'autorité, mal choisis par le prince; mais la plupart de ces mauvais choix sont l'ouvrage de l'ambition qui l'a trompé. Si tout le monde attendait le choix au lieu de s'efforcer de le déterminer par tous les moyens possibles, je me sens porté à croire que le monde changerait de face. De quel droit ose-t-on dire : *Je vaudrais mieux que tout autre pour cet emploi?* car c'est ce qu'on dit lorsqu'on le demande. De quelle énorme responsabilité ne se charge-t-on pas! Il y a un ordre caché qu'on s'expose à troubler. Je vais plus loin; je dis que chaque homme, s'il examine avec soin et lui-même et les autres, et toutes les circonstances, saura fort bien distinguer les cas où l'on est appelé, de ceux où l'on force le passage. Ceci tient à une idée qui vous paraîtra peut-être paradoxale; faites-en ce qui vous plaira. Il me semble que l'existence et la marche des gouvernements ne peuvent s'expliquer par des moyens humains, pas plus que le mouvement des corps par des moyens mécaniques. *Mens agitat molem.* Il y a dans chaque empire un *esprit recteur* (laissez-moi voler

¹ Suivant toutes les apparences, l'interlocuteur avait en vue l'endroit où ce grand orateur dit avec une sévérité qui paraît excessive : « Mais quoi! me direz-vous, ne serait-il donc jamais permis à un homme du monde de désirer d'être plus grand qu'il n'est? Non, mon cher auditeur, il ne vous sera jamais permis de le désirer; il vous sera permis de l'être quand Dieu le voudra, quand votre roi vous y destinera, quand la voix publique vous y appellera, etc. » (Sermon sur l'*État de vie*, ou plutôt *contre l'ambition*, I^{er} part.)

(Note de l'Éditeur.)

ce mot à la chimie en le dénaturant) qui l'anime comme l'âme anime le corps, et qui produit la mort lorsqu'il se retire.

LE COMTE.

Vous donnez un nom nouveau, assez heureux même, ce me semble, à une chose toute simple qui est l'intervention nécessaire d'une puissance surnaturelle. On l'admet dans le monde physique sans exclure l'action des causes secondes; pourquoi ne l'admettrait-on pas de même dans le monde politique, où elle n'est pas moins indispensable? Sans son intervention immédiate, on ne peut expliquer, comme vous le dites très-bien, ni la création ni la durée des gouvernements. Elle est manifeste dans l'unité nationale qui les constitue; elle l'est dans la multiplicité des volontés qui concourent au même but sans savoir ce qu'elles font, ce qui montre qu'elles sont simplement *employées*; elle l'est surtout dans l'action merveilleuse qui se sert de cette foule de circonstances que nous nommons *accidentelles*, de nos folies mêmes et de nos crimes, pour maintenir l'ordre et souvent pour l'établir.

LE SÉNATEUR.

Je ne sais si vous avez parfaitement saisi mon idée; n'importe quant à présent. La puissance surnaturelle une fois admise, de quelque manière qu'elle doive être entendue, on peut bien se fier à elle; mais on ne l'aura jamais assez répété, nous nous tromperions bien moins sur ce sujet, si nous avions des idées plus justes de ce que nous appelons *biens et bonheur*. Nous parlons des succès du vice, et nous ne savons pas ce que c'est qu'un *succès*: ce qui nous paraît un bonheur, est souvent une punition terrible.

LE COMTE.

Vous avez grandement raison, monsieur: l'homme ne sait ce qui lui convient; et la philosophie même s'en est aperçue, puisqu'elle a découvert que l'homme de lui-même ne savait

pas prier, et qu'il avait besoin de quelque instructeur divin qui vint lui apprendre ce qu'il doit demander ¹. Si quelquefois la vertu paraît avoir moins de talent que le vice pour obtenir les richesses, les emplois, etc., si elle est gauche pour toute espèce d'intrigues, c'est tant mieux pour elle, même temporellement; il n'y a pas d'erreur plus commune que celle de prendre une bénédiction pour une disgrâce : n'envions jamais rien au crime : laissons-lui ses tristes succès, la vertu en a d'autres; elle a tous ceux qu'il lui est permis de désirer; et quand elle en aurait moins, rien ne manquerait encore à l'homme juste, puisqu'il lui resterait la paix, la paix du cœur! trésor inestimable, santé de l'âme, charme de la vie, qui tient lieu de tout, et que rien ne peut remplacer! Par quel inconcevable aveuglement semble-t-on souvent n'y pas faire attention? D'un côté est la paix et même la gloire : une bonne renommée du moins est la compagne inséparable de la vertu, et c'est une des jouissances les plus délicieuses de la vie; de l'autre se trouve le remords et souvent aussi l'infamie. Tout le monde convient de ces vérités; mille écrivains les ont mises dans tout leur jour; et l'on raisonne ensuite comme si on ne les connaissait pas. Cependant peut-on s'empêcher de contempler avec délice le bonheur de l'homme qui peut se dire chaque jour avant de s'endormir : *Je n'ai pas perdu la journée*; qui ne voit dans son cœur aucune passion haineuse, aucun désir coupable; qui s'endort avec la certitude d'avoir fait quelque bien, et qui s'éveille avec de nouvelles forces pour devenir encore meilleur? Dépouillez-le, si vous voulez, de tous les biens que les hommes convoitent si ardemment, et comparez-le à l'heureux, au puissant Tibère écrivant de l'île de Capré sa fameuse lettre au sénat romain ²; il ne sera pas difficile, je crois, de se décider

¹ Il n'est plus nécessaire de citer ce passage de Platon, qui, du livre de ce grand homme, a passé dans mille autres.

² « Que vous écrirai-je aujourd'hui, Pères conscrits? ou comment vous écrirai-je, ou que dois-je ne pas vous écrire du tout? Si je le sais moi-même, que les dieux et les déesses me fassent périr encore plus horriblement que je ne me sens périr chaque jour! » (Tac. Ann. VI, 6.)

entre ces deux situations. Autour du méchant je crois voir sans cesse tout l'enfer des poètes, TERRIBLES VISU FORMÆ : les soucis dévorants, les pâles maladies, l'ignoble et précoce vieillesse, la peur, l'indigence (triste conseillère), les fausses joies de l'esprit, la guerre intestine, les furies vengeresses, la noire mélancolie, le sommeil de la conscience et la mort. Les plus grands écrivains se sont exercés à décrire l'inévitable supplice des remords; mais Perse surtout m'a frappé, lorsque sa plume énergique nous fait entendre, pendant l'horreur d'une profonde nuit, la voix d'un coupable troublé par des songes épouvantables, traîné par sa conscience sur le bord mouvant d'un précipice sans fond, criant à lui-même : *Je suis perdu! je suis perdu!* et que, pour achever le tableau, le poète nous montre l'innocence dormant en paix à côté du scélérat bourrelé.

LE CHEVALIER.

En vérité, vous faites peur au *grenadier*; mais voilà encore une de ces contradictions que nous remarquons tout à l'heure. Tout le monde parle du bonheur attaché à la vertu, et tout le monde encore parle de ce terrible supplice des remords; mais il semble que ces vérités soient de pures théories; et lorsqu'il s'agit de raisonner sur la Providence, on les oublie comme si elles étaient nulles dans la pratique. Il y a ici tout à la fois erreur et ingratitude. A présent que j'y réfléchis, je vois un grand ridicule à se plaindre des malheurs de l'innocence. C'est précisément comme si l'on se plaignait que Dieu se plaît à rendre le bonheur malheureux.

LE COMTE.

Savez-vous bien, M. le chevalier, que Sénèque n'aurait pas mieux dit? Dieu, en effet, a tout donné aux hommes, qu'il a préservés ou délivrés des vices¹. Ainsi, dire que le crime est

¹ *Omnia mala ab illis (Deus) removit; scelera et flagitia, et cogitationes improbas, et avida consilia, et libidinem cæcam, et alieno imminentem avaritiam.* (SEN., *De Prov.*, c. VI.)

heureux dans ce monde, et l'innocence malheureuse, c'est une véritable contradiction dans les termes; c'est dire précisément que la pauvreté est riche et l'opulence pauvre; mais l'homme est ainsi fait : toujours il se plaindra, toujours il argumentera contre son père. Ce n'est point assez que Dieu ait attaché un bonheur ineffable à l'exercice de la vertu; ce n'est pas assez qu'il lui ait promis le plus grand lot sans comparaison dans le partage général des biens de ce monde; ces têtes folles dont le raisonnement a banni la raison ne seront point satisfaites : il faudra absolument que leur juste imaginaire soit impassible; qu'il ne lui arrive aucun mal; que la pluie ne le mouille pas; que la nielle s'arrête respectueusement aux limites de son champ; et que, s'il oublie par hasard de pousser ses verrous, Dieu soit tenu d'envoyer à sa porte un ange avec une épée flamboyante, de peur qu'un voleur *heureux* ne vienne enlever l'or et les bijoux du JUSTE ¹.

LE CHEVALIER.

Je vous attrape aussi à plaisanter, M. le philosophe, mais je me garde bien de vous quereller, car je crains les représailles; je conviens d'ailleurs bien volontiers que, dans ce cas, la plaisanterie peut se présenter au milieu d'une discussion grave; on ne saurait imaginer rien de plus déraisonnable que cette prétention sourde qui voudrait que chaque juste fût trempé dans le Styx, et rendu inaccessible à tous les coups du sort.

LE COMTE.

Je ne sais pas trop ce que c'est que le *sort*; mais je vous avoue que, pour mon compte, je vois quelque chose encore de

¹ *Numquid quoque à Deo aliquis exigit ut boni viri sarcinas servet? Oui, sans doute, on l'exige tous les jours, sans s'en apercevoir. Que de voleurs détournent ce qu'on appelle un honnête homme! Tel qui accordait un rire approbateur à ce passage de Sénèque, dira sur-le-champ: Pareil malheur ne serait pas arrivé à un riche coquin; ces choses-là n'arrivent qu'aux honnêtes gens.*

bien plus déraisonnable que ce qui vous paraît à vous l'excès de la déraison : c'est l'inconcevable folie qui ose fonder des arguments contre la Providence, sur les malheurs de l'innocence *qui n'existe pas*. Où est donc l'innocence, je vous en prie? Où est le juste? est-il ici, autour de cette table? Grand Dieu, eh! qui pourrait donc croire un tel excès de délire, si nous n'en étions pas les témoins à tous les moments? Souvent je songe à cet endroit de la Bible où il est dit : « *Je visiterai Jérusalem avec des lampes* ¹. » Ayons nous-mêmes le courage de visiter nos cœurs *avec des lampes*, et nous n'oserons plus prononcer qu'en rougissant les mots de *vertu*, de *justice* et d'*innocence*. Commençons par examiner le mal qui est en nous, et palissons en plongeant un regard courageux au fond de cet abîme; car il est impossible de connaître le nombre de nos transgressions, et il ne l'est pas moins de savoir jusqu'à quel point tel ou tel acte coupable a blessé l'ordre général et contrarié les plans du Législateur éternel. Songeons ensuite à cette épouvantable communication de crimes qui existe entre les hommes, *complicité, conseil, exemple, approbation*, mots terribles qu'il faudrait méditer sans cesse! Quel homme sensé pourra songer sans frémir à l'action désordonnée qu'il a exercée sur ses semblables, et aux suites possibles de cette funeste influence? Rarement l'homme se rend coupable seul; rarement un crime n'en produit pas un autre. Où sont les bornes de la responsabilité? De là ce trait lumineux qui étincelle entre mille autres dans le livre des Psaumes : *Quel homme peut connaître toute l'étendue de ses prévarications? O Dieu! purifiez-moi de celles que j'ignore, et pardonnez-moi même celles d'autrui* ².

Après avoir ainsi médité sur nos crimes, il se présente à nous un autre examen encore plus triste, peut-être, c'est celui

¹ *Scrutabor Jerusalem in lucernis.* (Soph., I, 12.)

² *Delicta quis intelligit? Ab occultis meis munda me, et ab alienis parce servo tuo.* (Ps. XVIII, 14.)

de nos vertus : quelle effrayante recherche que celle qui aurait pour objet le petit nombre, la fausseté et l'inconstance de ces vertus ! il faudrait avant tout en sonder les bases : hélas ! elles sont bien plutôt déterminées par le préjugé que par les considérations de l'ordre général fondé sur la volonté divine. Une action nous révolte bien moins parce qu'elle est *mauvaise*, que parce qu'elle est *honteuse*. Que deux hommes du peuple se battent, armés chacun de son couteau, ce sont deux *coquins* : allongez seulement les armes et attachez au crime une idée de noblesse et d'indépendance, ce sera l'action d'un gentilhomme ; et le souverain, vaincu par le préjugé, ne pourra s'empêcher *d'honorer lui-même* le crime commis contre *lui-même*, c'est-à-dire la rébellion ajoutée au meurtre. L'épouse criminelle parle tranquillement de *l'infamie* d'une infortunée que la misère conduisit à une faiblesse visible ; et, du haut d'un balcon doré, l'adroit dilapidateur du trésor public voit marcher au gibet le malheureux serviteur qui a volé un écu à son maître. Il y a un mot bien profond dans un livre de pur agrément : je l'ai lu, il y a quarante ans précis, et l'impression qu'il me fit alors ne s'est point effacée. C'est dans un conte moral de Marmontel. Un paysan dont la fille a été déshonorée par un grand seigneur, dit à ce brillant corrupteur : *Vous êtes bien heureux, monsieur, de ne pas aimer l'or autant que les femmes : vous auriez été un Cartouche*. Que faisons-nous communément pendant toute notre vie ? *ce qui nous plaît*. Si nous daignons nous abstenir de voler et de tuer, c'est que nous n'en avons nulle envie ; *car cela ne se fait pas* :

Sed si

*Candida vicini subrisit molle puella,
Cor tibi rite salit.... ?¹*

Ce n'est pas le crime que nous craignons, c'est le déshon-

¹ Mais si la blanche fille du voisin t'adresse un sourire voluptueux, ton cœur continue-t-il à battre sagement ? (*Pers.*, sat. III, 110-111.)

neur; et pourvu que l'opinion écarte la honte, ou même y substitue la gloire, comme elle en est bien la maîtresse, nous commettons le crime hardiment, et l'homme ainsi disposé s'appelle sans façon *juste*, ou tout au moins *honnête homme* : et qui sait s'il ne remercie pas Dieu *de n'être pas comme un de ceux-là*? C'est un délire dont la moindre réflexion doit nous faire rougir. Ce fut sans doute avec une profonde sagesse que les Romains appelèrent du même nom la *force* et la *vertu*. Il n'y a, en effet, point de vertu proprement dite, sans victoire sur nous-mêmes, et tout ce qui ne nous coûte rien, ne vaut rien. Otons de nos misérables vertus ce que nous devons au tempérament, à l'honneur, à l'opinion, à l'orgueil, à l'impuissance et aux circonstances; que nous restera-t-il? Hélas! bien peu de chose. Je ne crains pas de vous le confesser, jamais je ne médite cet épouvantable sujet sans être tenté de me jeter à terre comme un coupable qui demande grâce; sans accepter d'avance tous les maux qui pourraient tomber sur ma tête, comme une légère compensation de la dette immense que j'ai contractée envers l'éternelle justice. Cependant vous ne sauriez croire combien de gens, dans ma vie, m'ont dit que j'étais *un fort honnête homme*.

LE CHEVALIER.

Je pense, je vous l'assure, tout comme ces personnes-là, et me voici tout prêt à vous prêter de l'argent sans témoins et sans billet, sans examiner même si vous n'aurez point envie de ne pas me le rendre. Mais, dites-moi, je vous prie, n'auriez-vous point blessé votre cause sans y songer, en nous montrant ce voleur public, qui voit, du haut *d'un balcon doré*, les apprêts d'un supplice bien plus fait pour lui que pour la malheureuse victime qui va périr? Ne nous ramèneriez-vous point, sans vous en apercevoir, *au triomphe du vice et aux malheurs de l'innocence*?

LE COMTE.

Non, en vérité, mon cher chevalier, je ne suis point en con-

tradiction avec moi-même : c'est vous, avec votre permission, qui êtes distrait en nous parlant des malheurs de l'innocence. Il ne fallait parler que *du triomphe du vice* : car le domestique qui est pendu pour avoir volé un écu à son maître n'est pas du tout *innocent*. Si la loi du pays prescrit la peine de mort pour tout vol domestique, tout domestique sait que s'il vole son maître, il s'expose à la mort. Que si d'autres crimes beaucoup plus considérables ne sont ni connus ni punis, c'est une autre question ; mais, quant à lui, il n'a nul droit de se plaindre. Il est coupable suivant la loi ; il est jugé suivant la loi ; il est envoyé à la mort suivant la loi : on ne lui fait aucun tort. Et quant au voleur public, dont nous parlions tout à l'heure, vous n'avez pas bien saisi ma pensée. Je n'ai point dit qu'il fût heureux ; je n'ai point dit que ses malversations ne seront jamais ni connues ni châtiées ; j'ai dit seulement que le coupable a eu l'art, *jusqu'à ce moment*, de cacher ses crimes, et qu'il passe pour ce qu'on appelle *un honnête homme*. Il ne l'est pas cependant, à beaucoup près, pour l'œil qui voit tout. Si donc la goutte, ou la pierre, ou quelque autre supplément terrible de la justice humaine, viennent lui faire payer le *balcon doré*, voyez-vous là quelque injustice ? Or, la supposition que je fais dans ce moment se réalise à chaque instant sur tous les points du globe. S'il y a des vérités certaines pour nous, c'est que l'homme n'a aucun moyen de juger les cœurs ; que la conscience dont nous sommes portés à juger le plus favorablement, peut être horriblement souillée aux yeux de Dieu ; qu'il n'y a point d'homme innocent dans ce monde ; que tout mal est une peine, et que le juge qui nous y condamne est infiniment juste et bon : c'est assez, ce me semble, pour que nous apprenions au moins à nous taire.

Mais permettez qu'avant de finir je vous fasse part d'une réflexion qui m'a toujours extrêmement frappé : peut-être qu'elle ne fera pas moins d'impression sur vos esprits.

*Il n'y a point de juste sur la terre*¹. Celui qui a prononcé ce

¹ *Non est homo justus in terrâ, qui faciat bonum et non peccet.* (Eccl., VII,

mot devint lui-même une grande et triste preuve des étonnantes contradictions de l'homme : mais ce juste imaginaire, je veux bien le réaliser un moment par la pensée, et je l'accable de tous les maux possibles. Je vous le demande, qui a droit de se plaindre dans cette supposition ? C'est le juste apparemment ; c'est le juste souffrant. Mais c'est précisément ce qui n'arrivera jamais. Je ne puis m'empêcher dans ce moment de songer à cette jeune fille devenue célèbre, dans cette grande ville, parmi les personnes bienfaites qui se font un devoir sacré de chercher le malheur pour le secourir. Elle a dix-huit ans ; il y en a cinq qu'elle est tourmentée par un horrible cancer qui lui ronge la tête. Déjà les yeux et le nez ont disparu, et le mal s'avance sur ses chairs virginales, comme un incendie qui dévore un palais. En proie aux souffrances les plus aiguës, une piété tendre et presque céleste la détache entièrement de la terre, et semble la rendre inaccessible ou indifférent à la douleur. Elle ne dit pas comme le fastueux stoïcien : *O douleur ! tu as beau faire, tu ne me seras jamais convenir que tu sois un mal.* Elle fait bien mieux : elle n'en parle pas. Jamais il n'est sorti de sa bouche que des paroles d'amour, de soumission et de reconnaissance. L'inaltérable résignation de cette fille est devenue une espèce de spectacle ; et, comme dans les premiers siècles du christianisme on se rendait au Cirque par simple curiosité pour y voir *Blandine, Agathe, Perpétue*, livrées aux lions ou aux taureaux sauvages, et que plus d'un spectateur s'en retourna tout surpris d'être chrétien, des curieux viennent aussi dans votre bruyante cité contempler la jeune martyre livrée au cancer. Comme elle a perdu la vue, ils peuvent s'approcher d'elle sans la troubler, et plusieurs en ont rapporté de meilleures pensées. Un jour qu'on lui témoignait une compassion particulière sur ses longues et cruelles insomnies : *Je ne suis pas, dit-elle, aussi malheureuse que vous le croyez ; Dieu me fait*

21.) Il avait été dit depuis longtemps : *Quid est homo ut immaculatus sit, et ut justus appareat de muliere ? Ecce inter sanctos nemo immutabilis.* (Job, XV, 14-15.)

la grâce de ne penser qu'à lui. Et lorsqu'un homme de bien, que vous connaissez, M. le sénateur, lui dit un jour : *Quelle est la première grâce que vous demanderez à Dieu, ma chère enfant, lorsque vous serez devant lui?* Elle répondit avec une naïveté évangélique : *Je lui demanderai pour mes bienfaiteurs la grâce de l'aimer autant que je l'aime.*

Certainement, messieurs, si l'innocence existe quelque part dans le monde, elle se trouve sur ce lit de douleur auprès duquel le mouvement de la conversation vient de nous amener un instant; et si l'on pouvait adresser à la Providence des plaintes raisonnables, elles partiraient justement de la bouche de cette victime pure qui ne sait cependant que bénir et aimer. Or, ce que nous voyons ici on l'a toujours vu, et on le verra jusqu'à la fin des siècles. Plus l'homme s'approchera de cet état de justice dont la perfection n'appartient pas à notre faible nature, et plus vous le trouverez aimant et résigné jusque dans les situations les plus cruelles de la vie. Chose étrange! c'est le crime qui se plaint des souffrances de la vertu! c'est toujours le coupable, et souvent le coupable *heureux* comme il veut l'être, plongé dans les délices et regorgeant des seuls biens qu'il estime, qui ose quereller la Providence lorsqu'elle juge à propos de refuser ces mêmes biens à la vertu! Qui donc a donné à ces téméraires le droit de prendre la parole au nom de la vertu qui les désavoue avec horreur, et d'interrompre par d'insolents blasphèmes les prières, les offrandes et les sacrifices volontaires de l'amour?

LE CHEVALIER.

Ah! mon cher ami, que je vous remercie! Je ne saurais vous exprimer à quel point je suis touché par cette réflexion qui ne s'était pas présentée à mon esprit. Je l'emporte dans mon cœur; car il faut nous séparer. Il n'est pas nuit, mais il n'est plus jour, et déjà les eaux brunissantes de la Néva annoncent l'heure du repos. Je ne sais, au reste, si je le trouverai. Je

crois que je rêverai beaucoup à la jeune fille; et pas plus tard que demain je chercherai sa demeure.

LE SÉNATEUR.

Je me charge de vous y conduire.

FIN DU TROISIÈME ENTRETIEN.

NOTES DU TROISIÈME ENTRETIEN.

I.

(Page 126. Hélas ! il n'en est rien.....)

Ego deum genus esse semper dixi et dicam caelitem ;

Sed eos non curare opinor quid agat hominum genus.

Nam si curent, bene bonis sit, malis male, QUOD NUNC ABEST.

(*Ennius ap. Cicer., de Div. II, 80.*)

Voy., pour l'intégrité du texte, la note de d'Olivet sur cet endroit.

II.

(Page 126. Ce morceau était couvert d'applaudissements.)

Magno plausu loquitur assentiente populo. (Cic., *ibid.*)

III.

(Page 126. Et la plus sombre nuit ne saurait nous cacher.)

EST PERFECTO DEUS qui quae nos gerimus auditque et videt.

Is, ut tu me hic habueris, proinde illum illic curaverit ;

Bene merenti bene profuerit ; male merenti par erit.

(Plaut., cap. II, 11 — 63 — 65.)

Voy., dans les œuvres de Racine, la traduction des hymnes du bréviaire romain à *Laudes* : *Lux ecce surgit aurea, etc.* — On ne se douterait guère que, dans cet endroit, il a traduit Plaute.

IV.

(Page 127. Comme le songe d'un homme qui s'éveille.)

Quam bonus Israel Deus his qui recto sunt corde! (Ps. LXXII, 1.) *Mei autem penè moti sunt pedes.... pacem peccatorum videns (2—3)... Et dixerunt : Quomodo sit Deus ! (11)... Et dixi : Ergo sine causâ justificavi cor meum, et lavi inter innocentes manus meas ! (13)... Existimabam ut cognoscerem hoc : labor est ante me. (16)... Donec intrem in sanctuarium Dei, ei intelligam in*

novissimis eorum. (17)... Verumtamen propter dolos posuisti eis, dejecisti eos. (18)... Facti sunt in desolationem; subito defecerunt, perierunt propter iniquitatem suam velut somnium surgentium. (19 — 20.)

Diderot, dans les Principes de morale qu'il a composés d'après les Caractéristiques de Shaftesbury, cite ce passage de David : *Pené moti sunt pedes mei, comme un doute fixé dans l'esprit du prophète, et sans dire un mot de ce qui précède ni de ce qui suit. Jeunesse inconsidérée ! quand tu portes la main sur quelque livre de ces hommes pervers, souviens-toi que la première qualité qui leur manque, c'est toujours la probité.*

V.

(Page 127. De célébrer devant les hommes les merveilles de mon Dieu.)

Quid enim mihi est in cælo, et à te quid volui super terram ? (Ps. LXXII, 25.) Defecit caro mea et cor meum, Deus cordis mei et pars mea Deus in æternum. (26)... Quia ecce qui elongant se à te peribunt, perdidisti omnes qui fornicantur abs te. (27)... Mihi autem adhærere Deo bonum est, ponere in Deo meo spem meam; ut annuntiem omnes prædicationes tuas in portis filie Sion. (28.)

VI.

(Page 131. Et qu'il faudrait tout quitter pour aller contempler de près ces heureux mortels.)

Voy. *Explications des Psaumes*, tom. II; Ps. XXXVI, 2, pag. 77 — 78 — 85. *Réflex. spirit.*, tom. II, pag. 438, etc. Si je n'avais craint de passer les bornes d'une note, j'aurais cité une foule de passages à l'appui de ce que dit ici l'un des interlocuteurs. Je me bornerai à quelques traits frappants de l'espèce de prière qu'il indique ici d'une manière générale.

« Est-il donc vrai que, outre la félicité qui m'attend dans la céleste patrie, je » puis aussi me flatter d'être heureux dans cette vie mortelle?... Le bonheur » ne se trouve dans la possession d'aucun bien de ce monde... Ceux qui en » jouissent se plaignent tous de la situation où ils sont. Ils désirent tous » quelque chose qu'ils n'ont pas, ou quelque autre que ce qu'ils ont. D'un » autre côté, tous les maux qui inondent la face de la terre sont l'ouvrage des » vices..., qui nous présentent l'image de l'enfer déchainé pour rendre l'homme » malheureux..... Fussent-ils au plus haut point de la gloire et dans le sein » même des plaisirs, les hommes qui n'ont pas compris la vraie doctrine seront » malheureux, parce que les biens sont incapables de les satisfaire : ceux, au » contraire, qui ont reçu la parole de vie,.... marchent dans la route du bon- » heur, quand ils seraient même livrés à toutes les calamités temporelles.... » En parcourant les annales de l'univers.... je ne trouve le bonheur que dans » ceux qui ont porté le joug aimable et léger de l'Évangile.... *Votre loi est droite, » et elle remplit de joie les cœurs. (Ps. XVIII, 9.)*..... Elle procure un état » de repos, de contentement, de délices même, qui surpasse tout sentiment....

» et qui subsiste même au milieu des tribulations... *Au contraire*, dit le Sage » (Eccli., XLI, 11—12), *malheur aux impies ! ils vivront dans la malédiction...* Le trouble, la perplexité, le désespoir même, feront, *dès cette vie*, le » tourment des ennemis de votre loi. » (Berthier, *Réflex. spirit.*, tom. I, IV^e médit., III^e réflex., pag. 438 et suiv.)

(Note de l'Éditeur.)

VII.

(Page 137. Autour du méchant je crois voir sans cesse tout l'enfer des poètes, *les soucis dévorants, les pâles maladies, etc.*, etc.)

*Vestibulum ante ipsum, primisque in faucibus Orci
Luctus et ultrices posuere cubilia curæ.
Pallentesque habitant morbi, tristisque senectus,
Et metus, et malesuada fames, et turpis egestas,
Terribiles visu formæ ! lethumque, laborque,
Tum consanguineus lethi sopor, ET MALA MENTIS
GAUDIA, mortiferumque adverso in limine bellum,
Feretique Eumenidum thalami, et discordia demens
Vipereum crinem vittis innexa cruentis.*

(Virg., *Æn.* VI, 273-399.)

Il y a un traité de morale dans ces mots : *Et mala mentis gaudia.*

VIII.

(Page 137. Le poète nous montre l'innocence dormant en paix à côté du scélérat bourrelé.)

*An magis auratis pendens laquearibus ensis
Purpureas subter cervices terruit, imus
Imus præcipites ! quàm si sibi dicat, et intus
Palleat infelix quòd proxima nesciat uxor.*

(A. Pers., *Sat.* III, 40-44.)

QUATRIÈME ENTRETIEN.

LE COMTE.

Je me rappelle un scrupule de M. le chevalier : il a bien fallu pendant longtemps avoir l'air de n'y pas penser ; car il y a, dans les entretiens tels que les nôtres, de véritables *courants* qui nous font dériver malgré nous : cependant il faut revenir.

LE CHEVALIER.

J'ai bien senti que nous dérivions : mais dès que la mer était parfaitement tranquille et sans écueils, que nous ne manquions d'ailleurs ni de temps ni de vivres, et que nous n'avions de plus (ce qui me paraît le point essentiel) rien à faire chez nous, il ne me restait que le plaisir de voir du pays. Au reste, puisque vous voulez *revenir*, je n'ai point oublié que, dans notre second entretien, un mot que vous dites sur la prière me fit éprouver une certaine peine, en réveillant dans mon esprit des idées qui l'avaient obsédé plus d'une fois : rappelez-moi les vôtres, je vous en prie.

LE COMTE.

Voici comment je fus conduit à vous parler de la prière. Tout mal étant un châtement, il s'ensuit que nul mal ne peut être regardé comme nécessaire, puisqu'il pouvait être prévenu. L'ordre temporel est, sur ce point comme sur tant d'autres, l'image d'un ordre supérieur. Les supplices n'étant rendus nécessaires que par les crimes, et tout crime étant l'acte d'une volonté libre, il en résulte que tout supplice pouvait être pré-

venu, puisque le crime pouvait n'être pas commis. J'ajoute qu'après même qu'il est commis, le châtement peut encore être prévenu de deux manières : car d'abord les mérites du coupable ou même ceux de ses ancêtres peuvent faire équilibre à sa faute ; en second lieu, ses ferventes supplications ou celles de ses amis peuvent désarmer le souverain.

Une des choses que la philosophie ne cesse de nous répéter, c'est qu'il faut nous garder de faire Dieu semblable à nous. J'accepte l'avis, pourvu qu'elle accepte à son tour celui de la Religion, de nous rendre semblables à Dieu. La justice divine peut être contemplée et étudiée dans la nôtre, bien plus que nous ne le croyons. Ne savons-nous pas que nous avons été créés à l'image de Dieu ; et ne nous a-t-il pas été ordonné de travailler à nous rendre parfaits comme lui ? J'entends bien que ces mots ne doivent point être pris à la lettre ; mais toujours ils nous montrent ce que nous sommes, puisque la moindre ressemblance avec le souverain Être est un titre de gloire qu'aucun esprit ne peut concevoir. La ressemblance n'ayant rien de commun avec l'égalité, nous ne faisons qu'user de nos droits en nous glorifiant de cette ressemblance. Lui-même s'est déclaré notre père et l'ami de nos âmes ¹. L'Homme-Dieu nous a appelés ses amis, ses enfants et même ses frères ² ; et ses apôtres n'ont cessé de nous répéter le précepte d'être semblables à lui. Il n'y a donc pas le moindre doute sur cette auguste ressemblance ; mais l'homme s'est trompé doublement sur Dieu : tantôt il l'a fait semblable à l'homme en lui prêtant nos passions ; tantôt, au contraire, il s'est trompé d'une manière plus humiliante pour sa nature en refusant d'y reconnaître les traits divins de son modèle. Si l'homme sait découvrir et contempler ses traits, il ne se trompera point en jugeant Dieu d'après sa

¹ Sap., XI, 27.

² Mais seulement après sa résurrection ; quant au titre de frère, c'est une remarque de Bourdaloue dans un fragment qu'il nous a laissé sur la résurrection.

créature chérie. Il suffit d'en juger d'après toutes les vertus, c'est-à-dire d'après toutes les perfections contraires à nos passions; perfections dont tout homme se sent susceptible, et que nous sommes forcés d'admirer au fond de notre cœur, lors même qu'elles nous sont étrangères ¹.

Et ne vous laissez point séduire par les théories modernes sur l'immensité de Dieu, sur notre petitesse et sur la folie que nous commettons en voulant le juger d'après nous-mêmes : belles phrases qui ne tendent point à exalter Dieu, mais à dégrader l'homme. Les intelligences ne peuvent différer entre elles qu'en perfections, comme les figures semblables ne peuvent différer qu'en dimensions. La courbe que décrit Uranus dans l'espace, et celle qui enferme sous la coque le germe d'un colibri, diffèrent sans doute immensément. Resserrer encore la seconde jusqu'à l'atome, ouvrez l'autre dans l'infini, ce seront toujours deux ellipses, et vous les représenterez par la même formule. S'il n'y avait nul rapport et nulle ressemblance réelle entre l'intelligence divine et la nôtre, comment l'une aurait-elle pu s'unir à l'autre, et comment l'homme exercerait-il, même après sa dégradation, un empire aussi frappant sur les créatures qui l'environnent? Lorsque au commencement des choses Dieu dit : *Faisons l'homme à notre ressemblance*, il ajouta tout de suite : *Et qu'il domine sur tout ce qui respire*; voilà le titre originel de l'investiture divine : car l'homme ne règne sur la terre que parce qu'il est semblable à Dieu. Ne craignons jamais de nous élever trop et d'affaiblir les idées que nous devons avoir de l'immensité divine. Pour mettre l'infini entre deux termes, il n'est pas nécessaire d'en abaisser un; il suffit d'élever l'autre sans limites. Images de Dieu sur la terre, tout

¹ Les Psaumes présentent une bonne leçon contre l'erreur contraire, et cette leçon prouve la vérité : « Vous avez fait alliance avec le voleur et avec l'adultère; votre bouche regorgeait de malice. Vous avez parlé contre votre frère, » contre le fils de votre mère, *et vous avez cru ensuite criminellement que je vous ressemblais.* » (Ps. XLIX, 18-22.) Il fallait agir autrement et croire de même.

ce que nous avons de bon lui ressemble; et vous ne sauriez croire combien cette sublime ressemblance est propre à éclaircir une foule de questions. Ne soyez donc pas surpris si j'insiste beaucoup sur ce point. N'ayons, par exemple, aucune répugnance à croire et à dire qu'on prie Dieu, comme on prie un souverain, et que la prière a, dans l'ordre supérieure comme dans l'autre, le pouvoir d'obtenir des grâces et de prévenir des maux : ce qui peut encore resserrer l'empire du mal jusqu'à des bornes également inassignables.

LE CHEVALIER.

Il faut que je vous le dise franchement : le point que vous venez de traiter est un de ceux où, sans voir dans mon esprit aucune dénégation formelle (car je me suis fait sur ces sortes de matières une théorie générale qui me garde de toute erreur positive), je ne vois cependant les objets que d'une manière confuse. Jamais je ne me suis moqué de mon curé lorsqu'il menaçait ses paroissiens de la grêle ou de la nielle, parce qu'ils n'avaient pas payé la dîme : cependant j'observe un ordre si invariable dans les phénomènes physiques, que je ne comprends pas trop comment les prières de ces pauvres petits hommes pourraient avoir quelque influence sur ces phénomènes. L'électricité, par exemple, est nécessaire au monde comme le feu ou la lumière : et puisqu'il ne peut se passer d'électricité, comment pourrait-il se passer de tonnerre? La foudre est un météore comme la rosée; le premier est terrible pour nous; mais qu'importe à la nature, qui n'a peur de rien? Lorsqu'un météorologiste s'est assuré, par une suite d'observations exactes, qu'il doit tomber dans un certain pays tant de pouces d'eau par an, il se met à rire en assistant à des prières publiques pour la pluie. Je ne l'approuve point : mais pourquoi vous cacher que les plaisanteries des physiciens me font éprouver un certain malaise intérieur, dont je me défie d'autant moins que je voudrais le chasser? Encore une fois, je ne veux point argumenter contre les idées reçues; mais cependant faudra-t-il donc

prier pour que la foudre se civilise, pour que les tigres s'appriivoient et que les volcans ne soient plus que des illuminations? Le Sibérien demandera-t-il au ciel des oliviers, ou le Provençal du klukwa ¹?

Et que dirons-nous de la guerre, sujet éternel de nos supplications ou de nos actions de grâces? Partout on demande la victoire, sans pouvoir ébranler la règle générale qui l'adjuge *aux plus gros bataillons*. L'injustice sous les lauriers traînant à sa suite le bon droit vaincu et dépouillé, ne vient-elle pas nous étourdir tous les jours avec ses insupportables *Te Deum*? Bon Dieu! qu'a donc de commun la protection céleste avec toutes ces horreurs que j'ai vues de trop près? Toutes les fois que ces cantiques de la victoire ont frappé mon oreille, toutes les fois même que j'y ai pensé,

Je n'ai cessé de voir tous ces voleurs de nuit
 Qui, dans un chemin creux, sans tambour et sans bruit,
 Discrètement armés de sabres et d'échelles,
 Assassinent d'abord cinq ou six sentinelles;
 Puis, montant lestement aux murs de la cité,
 Où les pauvres bourgeois dormaient en sûreté,
 Portent dans leur logis le fer avec les flammes,
 Poignent les maris, déshonorent les femmes,
 Écrasent les enfants, et, las de tant d'efforts,
 Boivent le vin d'autrui sur des monceaux de morts.
 Le lendemain matin on les mène à l'église
 Rendre grâce au bon Dieu de leur noble entreprise;
 Lui chanter en latin qu'il est leur digne appui;
 Que dans la ville en feu l'on n'eût rien fait sans lui;
 Qu'on ne peut violer ni massacrer son monde,
 Ni brûler les cités si Dieu ne nous seconde.

LE COMTE.

Ah! je vous y attrape, mon cher chevalier, vous citez Voltaire! Je ne suis pas assez sévère pour vous priver du plaisir

¹ Petite baie rouge dont on fait en Russie des confitures et une boisson acide, saine et agréable.

de rappeler en passant quelques mots heureux tombés de cette plume étincelante; mais vous le citez comme autorité, et cela n'est pas permis chez moi.

LE CHEVALIER.

Oh! mon cher ami, vous êtes aussi trop rancunier envers *François-Marie Arouet*; cependant il n'existe plus : comment peut-on conserver tant de rancune contre les morts,

LE COMTE.

Mais ses œuvres ne sont pas mortes; elles vivent, elles nous tuent : il me semble que ma haine est suffisamment justifiée.

LE CHEVALIER.

A la bonne heure, mais permettez-moi de vous le dire, il ne faut pas que ce sentiment, quoique bien fondé dans son principe, nous rende injustes envers un si beau génie, et ferme nos yeux sur ce talent universel qu'on doit regarder comme une brillante propriété de la France.

LE COMTE.

Beau génie tant qu'il vous plaira, M. le chevalier; il n'en sera pas moins vrai qu'en louant Voltaire, il ne faut le louer qu'avec une certaine retenue, j'ai presque dit, à contre-cœur. L'admiration effrénée dont trop de gens l'entourent est le signe infailible d'une âme corrompue. Qu'on ne se fasse point illusion : si quelqu'un, en parcourant sa bibliothèque, se sent attiré vers les *OEuvres de Ferney*, Dieu ne l'aime pas. Souvent on s'est moqué de l'autorité ecclésiastique qui condamnait les livres *in odium auctoris*; en vérité rien n'était plus juste : *Refusez les honneurs du génie à celui qui abuse de ses dons*. Si cette loi était sévèrement observée, on verrait bientôt disparaître les livres empoisonnés; mais puisqu'il ne dépend pas de nous de la promulguer, gardons-nous au moins de donner dans l'excès bien plus répréhensible qu'on ne le croit d'exalter

sans mesure les écrivains coupables, et celui-là surtout. Il a prononcé contre lui-même, sans s'en apercevoir, un arrêt terrible, car c'est lui qui a dit : *Un esprit corrompu ne fut jamais sublime*. Rien n'est plus vrai, et c'est pourquoi Voltaire, avec ses cent volumes, ne fut jamais que *joli* ; j'excepte la tragédie, où la nature de l'ouvrage le forçait d'exprimer de nobles sentiments étrangers à son caractère ; et même encore sur la scène, qui est son triomphe, il ne trompe pas des yeux exercés. Dans ses meilleures pièces, il ressemble à ses deux grands rivaux, comme le plus habile hypocrite ressemble à un saint. Je n'entends point d'ailleurs contester son mérite dramatique, je m'en tiens à ma première observation : dès que Voltaire parle en son nom, il n'est que *joli* ; rien ne peut l'échauffer, pas même la bataille de Fontenoi. *Il est charmant*, dit-on : je le dis aussi, mais j'entends que ce mot soit une critique. Du reste, je ne puis souffrir l'exagération qui le nomme *universel*. Certes, je vois de belles exceptions à cette universalité. Il est nul dans l'ode : et qui pourrait s'en étonner ? L'impiété réfléchie avait tué chez lui la flamme divine de l'enthousiasme. Il est encore nul et même jusqu'au ridicule dans le drame lyrique, son oreille ayant été absolument fermée aux beautés harmoniques comme ses yeux l'étaient à celles de l'art. Dans les genres qui paraissent les plus analogues à son talent naturel, il se traîne : il est médiocre, froid, et souvent (qui le croirait ?) lourd et grossier dans la comédie ; car le méchant n'est jamais comique. Par la même raison, il n'a pas su faire une épigramme, la moindre gorgée de son fiel ne pouvant couvrir moins de cent vers. S'il essaie la satire, il glisse dans le libelle ; il est insupportable dans l'histoire, en dépit de son art, de son élégance et des grâces de son style ; aucune qualité ne pouvant remplacer celles qui lui manquent et qui sont la vie de l'histoire, la gravité, la bonne foi et la dignité. Quant à son poëme *épique*, je n'ai pas droit d'en parler : car pour juger un livre, il faut l'avoir lu, et pour le lire il faut être éveillé. Une monotonie assoupissante plane sur la plupart de ses écrits, qui n'ont que deux sujets, la Bible

et ses ennemis : il blasphème ou il insulte. Sa plaisanterie si vantée est cependant loin d'être irréprochable : le rire qu'elle excite n'est pas légitime ; c'est une grimace. N'avez-vous jamais remarqué que l'anathème divin fût écrit sur son visage ? Après tant d'années il est temps encore d'en faire l'expérience. Allez contempler sa figure au palais de l'*Ermitage* : jamais je ne la regarde sans me féliciter de ce qu'elle ne nous a point été transmise par quelque ciseau héritier des Grecs, qui aurait su peut-être y répandre un certain beau idéal. Ici tout est naturel. Il y a autant de vérité dans cette tête qu'il y en aurait dans un plâtre pris sur le cadavre. Voyez ce front abject que la pudeur ne colora jamais, ces deux cratères éteints où semblent bouillonner encore la luxure et la haine. Cette bouche, — je dis mal peut-être, mais ce n'est pas ma faute, — ce *riktus* épouvantable, courant d'une oreille à l'autre, et ces lèvres pincées par la cruelle malice comme un ressort prêt à se détendre pour lancer le blasphème ou le sarcasme. — Ne me parlez pas de cet homme, je ne puis en soutenir l'idée. Ah ! qu'il nous a fait de mal ! Semblable à cet insecte, le fléau des jardins, qui n'adresse ses morsures qu'à la racine des plantes les plus précieuses. Voltaire, avec son *aiguillon*, ne cesse de piquer les deux racines de la société, les femmes et les jeunes gens ; il les imbibe de ses poisons qu'il transmet ainsi d'une génération à l'autre. C'est en vain que, pour voiler d'inexprimables attentats, ses stupides admirateurs nous assourdissent de tirades sonores où il a parlé supérieurement des objets les plus vénérés. Ces aveugles volontaires ne voient pas qu'ils achèvent ainsi la condamnation de ce coupable écrivain. Si Fénélon, avec la même plume qui peignit les joies de l'Élysée, avait écrit le livre *du Prince*, il serait mille fois plus vil et plus coupable que Machiavel. Le grand crime de Voltaire est l'abus du talent et la prostitution réfléchie d'un génie créé pour célébrer Dieu et la vertu. Il ne saurait alléguer, comme tant d'autres, la jeunesse, l'inconsidération, l'entraînement des passions, et pour terminer, enfin, la triste faiblesse de notre nature. Rien ne l'absout : sa

corruption est d'un genre qui n'appartient qu'à lui; elle s'enracine dans les dernières fibres de son cœur et se fortifie de toutes les forces de son entendement. Toujours alliée au sacrilège, elle brave Dieu en perdant les hommes. Avec une fureur qui n'a pas d'exemple, cet insolent blasphémateur en vient à se déclarer l'ennemi personnel du Sauveur des hommes; il ose du fond de son néant lui donner un nom ridicule, et cette loi adorable que l'Homme-Dieu apporta sur la terre, il l'appelle L'INFAME. Abandonné de Dieu, qui punit en se retirant, il ne connaît plus de frein. D'autres cyniques étonnèrent la vertu, Voltaire étouffe le vice. Il se plonge dans la fange, il s'y roule, il s'en abreuve; il livre son imagination à l'enthousiasme de l'enfer, qui lui prête toutes ses forces pour le traîner jusqu'aux limites du mal. Il invente des prodiges, des monstres qui font pâlir. Paris le couronna, Sodome l'eût banni. Profanateur effronté de la langue universelle et de ses plus grands noms, le dernier des hommes après ceux qui l'aiment! comment vous peindrais-je ce qu'il me fait éprouver? Quand je vois ce qu'il pouvait faire et ce qu'il a fait, ses inimitables talents ne m'inspirent plus qu'une espèce de rage sainte qui n'a pas de nom. Suspendu entre l'admiration et l'horreur, quelquefois je voudrais lui faire élever une statue... par la main du bourreau.

LE CHEVALIER.

Citoyen, voyons votre pouls.

LE COMTE.

Ah! vous me citez encore un de mes amis ¹; mais je vous répondrai comme lui : *Voyez plutôt l'hiver sur ma tête* ². Ces cheveux blancs vous déclarent assez que le temps du fanatisme et même des simples exagérations a passé pour moi. Il y a d'ailleurs une certaine *colère rationnelle* qui s'accorde fort bien

¹J.-J. Rousseau.

² Voyez la préface de la *Nouvelle Héloïse*.

avec la sagesse; l'Esprit-Saint lui-même l'a déclaré formellement exempté de péché ¹.

LE SÉNATEUR.

Après la *sortie rationnelle* de notre ami, que pourrais-je ajouter sur l'*homme universel*? Mais croyez, mon très-cher chevalier, qu'en vous appuyant malheureusement sur lui, vous venez de nous exposer à la tentation la plus perfide qui puisse se présenter à l'esprit humain : c'est celle de croire aux lois invariables de la nature. Ce système a des apparences séduisantes, et il mène droit à ne plus prier, c'est-à-dire à perdre la vie spirituelle; car la prière est la respiration de l'âme, comme l'a dit, je crois, M. de Saint-Martin; et qui ne prie plus, ne vit plus. *Point de religion sans prière*, a dit ce même Voltaire que vous venez de citer ² : rien de plus évident; et par une conséquence nécessaire, *point de prière, point de religion*. C'est à peu près l'état où nous sommes réduits : car les hommes n'ayant jamais prié qu'en vertu d'une Religion révélée (ou reconnue pour telle), à mesure qu'ils se sont approchés du déisme, qui n'est rien et ne peut rien, ils ont cessé de prier, et maintenant vous les voyez courbés vers la terre, uniquement occupés de lois et d'études physiques, et n'ayant plus le moindre sentiment de leur dignité naturelle. Tel est le malheur de ces hommes qu'ils ne peuvent même plus désirer leur propre régénération, non point seulement par la raison connue qu'on ne peut désirer ce qu'on ne connaît pas, mais parce qu'ils trouvent dans leur abrutissement moral je ne sais quel charme affreux qui est un châtement épouvantable. C'est donc en vain qu'on leur parlerait de ce qu'ils sont et de ce qu'ils devaient être. Plongés dans l'atmosphère divine, ils refusent de vivre, tandis que s'ils voulaient seulement ouvrir la bouche, ils attire-

¹ *Irascimini et nolite peccare. Ps. IV, 3.*

² Il l'a dit dans l'*Essai sur les mœurs et l'esprit*, etc., tom. I, de l'*Alcoran*, OEuvres, in-8°, tom. XVI, p. 332.

raient *l'esprit* ¹. Tel est l'homme qui ne prie plus ; et si le culte public (il ne faudrait pas d'autre preuve de son indispensable nécessité) ne s'opposait pas un peu à la dégradation universelle, je crois, sur mon honneur, que nous deviendrions enfin de véritables brutes. Aussi rien n'égale l'antipathie des hommes dont je vous parle pour ce culte et pour ses ministres. De tristes confidences m'ont appris qu'il en est pour qui l'air d'une église est une espèce de moffette qui les oppresse au pied de la lettre, et les oblige de sortir ; tandis que les âmes saines s'y sentent pénétrées de je ne sais quelle rosée spirituelle qui n'a point de nom, mais qui n'en a point besoin, car personne ne peut la méconnaître. Votre Vincent de Lerins a donné une règle fameuse en fait de religion : il a dit qu'il fallait croire ce qui a été cru TOUJOURS, PARTOUT et PAR TOUS ². Il n'y a rien de si vrai et de si généralement vrai. L'homme, malgré sa fatale dégradation, porte toujours des marques évidentes de son origine divine, de manière que toute croyance universelle est toujours plus ou moins vraie ; c'est-à-dire que l'homme peut bien avoir couvert et, pour ainsi dire, *encroûté* la vérité par les erreurs dont il l'a surchargée ; mais ces erreurs seront locales, et la vérité universelle se montrera toujours. Or, les hommes ont toujours et partout prié. Ils ont pu sans doute prier mal : ils ont pu demander ce qu'il ne fallait pas, ou ne pas demander ce qu'il fallait, et voilà l'homme ; mais toujours ils ont prié, et voilà Dieu. Le beau système des lois invariables nous mènerait droit au fatalisme, et ferait de l'homme une statue. Je proteste, comme notre ami l'a fait hier, que je n'entends point insulter la raison. Je la respecte infiniment malgré tout le mal qu'elle nous a fait ; mais ce qu'il y a de bien sûr, c'est que toutes les fois qu'elle se trouve opposée *au sens commun*, nous devons la repousser comme une empoisonneuse. C'est elle qui a dit : *Rien ne doit arriver que ce qui arrive, rien*

¹ Ps. CXVIII, 131.

² QUOD SEMPER, QUOD UBIQUE, QUOD AB OMNIBUS.

n'arrive que ce qui doit arriver. Mais le bon sens a dit : Si vous priez, telle chose qui devait arriver, n'arrivera pas; en quoi le sens commun a fort bien raisonné, tandis que la raison n'avait pas le sens commun. Et peu importe, au reste, qu'on puisse opposer à des vérités prouvées certaines subtilités dont le raisonnement ne sait pas se tirer sur-le-champ; car il n'y a pas de moyen plus infailible de donner dans les erreurs les plus grossières et les plus funestes que de rejeter tel ou tel dogme, uniquement parce qu'il souffre une objection que nous ne savons pas résoudre.

LE COMTE.

Vous avez parfaitement raison, mon cher sénateur : aucune objection ne peut être admise contre la vérité, autrement la vérité ne serait plus elle. Dès que son caractère est reconnu, l'insolubilité de l'objection ne suppose plus que défaut de connaissances de la part de celui qui ne sait pas la résoudre. On a appelé en témoignage contre Moïse l'histoire, la chronologie, l'astronomie, la géologie, etc. Les objections ont disparu devant la véritable science ; mais ceux-là furent grandement sages qui les méprisèrent avant tout examen, ou qui ne les examinèrent que pour trouver la réponse, mais sans douter jamais qu'il y en eût une. L'objection mathématique même doit être méprisée : car elle sera sans doute une vérité démontrée ; mais jamais on ne pourra démontrer qu'elle contredise la vérité antérieurement démontrée. Posons en fait que par un accord suffisant de témoignages historiques (que je suppose seulement), il soit parfaitement prouvé qu'Archimède brûla la flotte de Marcellus avec un miroir ardent : toutes les objections de la géométrie disparaissent. Elle aura beau me dire : Mais ne savez-vous pas que tout miroir ardent réunit les rayons au *quart de son diamètre de sphéricité* ; que vous ne pouvez éloigner le foyer sans diminuer la chaleur, à moins que vous n'agrandissiez le miroir en proportion suffisante, et qu'en donnant le moindre éloignement possible à la flotte romaine, le miroir capable de la

brûler n'aurait pas été moins grand que la ville de Syracuse? Qu'avez-vous à répondre à cela? — Je lui dirai : J'ai à vous répondre qu'Archimède brûla la flotte romaine avec un miroir ardent. Kircher vient ensuite m'expliquer l'énigme : il retrouve le miroir d'Archimède (*tulit alter honores*), et des écrivains ensevelis dans la poussière des bibliothèques en sortent pour rendre témoignage au génie de ce docte moderne : j'admirerai fort Kircher ; je le remercierai même : cependant je n'avais pas besoin de lui pour croire. On disait jadis au célèbre Copernic : *Si votre système était vrai, Vénus aurait des phases comme la lune : elle n'en a pas cependant ; donc toute la nouvelle théorie s'évanouit* : c'était une objection mathématique dans toute la force du terme. Suivant une ancienne tradition dont je ne sais plus retrouver l'origine dans ma mémoire, il répondit : *J'avoue que je n'ai rien à répondre ; mais Dieu fera la grâce qu'on trouvera une réponse*. En effet, Dieu fit la grâce (mais après la mort du grand homme) que Galilée trouvât les lunettes d'approche avec lesquelles il vit les phases ; de manière que l'objection insoluble devint le complément de la démonstration¹. Cet exemple fournit un argument qui me paraît de la plus grande force dans les discussions religieuses, et plus d'une fois je m'en suis servi avec avantage sur quelques bons esprits.

LE CHEVALIER.

Vous me rappelez une anecdote de ma première jeunesse. Il y avait chez moi un vieil abbé *Poulet*, véritable meuble du château, qui avait jadis fouetté mon père et mes oncles, et qui

¹ Je n'ai aucune idée de ce fait. Mais l'astronome anglais Keill (*Astron. Lectures*, XV), cité par l'auteur de l'intéressant éloge historique de Copernic (Varsovie, in-8°, 1803, note G, pag. 35), attribue à ce grand homme la gloire d'avoir prédit qu'on reconnaîtrait à Vénus les mêmes phases que nous présente la lune. Quelque supposition qu'on fasse, l'argument demeure toujours le même. Il suffit qu'on ait pu objecter à Copernic que sa théorie se trouvait en contradiction avec une vérité mathématique, et que Copernic, en ce cas, eût été obligé de répondre, ce qui est incontestable : **Æ PUR SI MUOVE.**

se serait fait pendre pour toute la famille; un peu morose et grondant toujours; au demeurant, le meilleur des humains. J'étais entré un jour dans son cabinet, et la conversation étant tombée, je ne sais comment, sur les flèches des anciens : *Savez-vous bien, me dit-il, M. le chevalier, ce que c'était qu'une flèche antique, et quelle en était la vitesse? Elle était telle que la garniture de plomb qui servait, pour ainsi dire, de lest à la flèche, s'échauffait quelquefois par le frottement de l'air au point de se dissoudre!* Je me mis à rire. *Allons donc, mon cher abbé, vous radotez : croyez-vous qu'une flèche antique allât plus vite qu'une balle moderne chassée d'une arquebuse rayée? Vous voyez cependant que cette balle ne fond pas.* Il me regarda avec un certain rire grimacier qui m'aurait montré toutes ses dents, s'il en avait eu, et qui voulait dire assez clairement : Vous n'êtes qu'un *blanc-bec*; puis il alla prendre sur un guéridon vermoulu un vieil Aristote à *mettre des rabats* qu'il apporta sur la table. Il le feuilleta pendant quelques instants; frappant ensuite du revers de la main sur l'endroit qu'il avait trouvé : *Je ne radote point*, dit-il; *voilà un texte que les plus jolis arquebusiers du monde n'effaceront jamais*, et il fit une marque sur la marge avec l'ongle du pouce. Souvent il m'est arrivé de penser à ce plomb des anciennes flèches, que vous me rappelez encore en ce moment. Si ce qu'en dit Aristote est vrai, voilà encore une vérité qu'il faudra admettre en dépit d'une objection insoluble tirée de la physique.

LE COMTE.

Sans doute, si le fait est prouvé, ce que je ne puis examiner dans ce moment; il me suffit de tirer de la masse de ces faits une théorie générale, une espèce de *formule* qui serve à la résolution de tous les cas particuliers. Je veux dire : « Que toutes » les fois qu'une proposition sera prouvée par le genre de » preuve qui lui appartient, l'objection quelconque, *même* » *insoluble*, ne doit plus être écoutée. » Il résulte seulement de l'impuissance de répondre, que les deux propositions, tenues

pour vraies, ne se trouvent nullement en contradiction; ce qui peut toujours arriver lorsque la contradiction n'est pas, comme on dit, *dans les termes*.

LE CHEVALIER.

Je voudrais comprendre cela mieux.

LE COMTE.

Aucune autorité dans le monde, par exemple, n'a droit de révéler *que trois ne sont qu'un* : car *un* et *trois* me sont connus, et comme le sens attaché aux termes ne change pas dans les deux propositions, vouloir me faire croire que *trois* et *un* sont et ne sont pas la même chose, c'est m'ordonner de croire de la part de Dieu que Dieu n'existe pas. Mais si l'on me dit *que trois personnes ne font qu'une nature* : pourvu que la révélation, d'accord encore, quoique sans nécessité, avec les spéculations les plus solides de la psychologie, et même avec les traditions plus ou moins obscures de toutes les nations, me fournisse une démonstration suffisante; je suis prêt à croire, et peu m'importe que *trois* ne soient pas *un*, car ce n'est pas de quoi il s'agit, mais de savoir si *trois personnes* ne peuvent être une *seule nature*, ce qui fait une toute autre question.

LE SÉNATEUR.

En effet, la contradiction ne pouvant être affirmée ni des choses, puisqu'on ne les connaît pas, ni des termes, puisqu'ils ont changé, où serait-elle, s'il vous plaît? Permis donc aux stoïciens de nous dire que cette proposition, *il pleuvra demain*, est aussi certaine et aussi immuable dans l'ordre des destinées que cette autre, *il a plu hier*; et permis à eux encore de nous embarrasser, s'ils le pouvaient, par les sophismes les plus éblouissants. Nous les laisserons dire, car l'objection, même insoluble (ce que je suis fort éloigné d'avouer dans ce cas), ne doit point être admise contre la démonstration qui résulte de la croyance innée de tous les hommes. Si vous m'en croyez

donc, M. le chevalier, vous continuerez à faire chez vous, lorsque vous y serez, les prières des *Rogations*. Il sera même bon, en attendant, de prier Dieu de toutes vos forces pour qu'il vous fasse la grâce d'y retourner, en laissant dire de même ceux qui vous objecteraient qu'il est décidé d'avance si vous reverrez ou non votre chère patrie.

LE COMTE.

Quoique je sois, comme vous l'avez vu, intimement persuadé que le sentiment général de tous les hommes forme, pour ainsi dire, des vérités d'intuition devant lesquelles tous les sophismes du raisonnement disparaissent, je crois cependant comme vous, M. le sénateur, que, sur la question présente, nous n'en sommes pas du tout réduits aux sentiments; car, d'abord, si vous y regardez de près, vous sentirez le sophisme sans pouvoir bien l'éclaircir. Cette proposition *il a plu hier*, n'est pas plus sûre que l'autre, *il pleuvra demain* : sans doute, *si en effet il doit pleuvoir*; mais c'est précisément de quoi il s'agit, de manière que la question recommence. En second lieu, et c'est ici le principal, je ne vois point ces règles immuables, et cette chaîne inflexible des événements dont on a tant parlé. Je ne vois, au contraire, dans la nature que des ressorts souples, tels qu'ils doivent être pour se prêter autant qu'il est nécessaire à l'action des êtres libres, qui se combine fréquemment sur la terre avec les lois matérielles de la nature. Voyez en combien de manières et jusqu'à quel point nous influons sur la reproduction des animaux et des plantes. La greffe, par exemple, est ou n'est pas une loi de la nature, suivant que l'homme existe ou n'existe pas. Vous nous parlez, M. le chevalier, d'une certaine quantité d'eau précisément due à chaque pays dans le cours d'une année. Comme je ne me suis jamais occupé de météorologie, je ne sais ce qu'on a dit sur ce point; bien qu'à vous dire la vérité, l'expérience me semble impossible, du moins avec une certitude même approximative. Quoi qu'il en soit, il ne peut s'agir ici que d'une année commune : à quelle distance placerons-nous

donc les deux termes de la période? Ils sont peut-être éloignés de dix ans, peut-être de cent. Mais je veux faire beau jeu à ces raisonneurs. J'admets que, dans chaque année, il doit tomber dans chaque pays précisément la même quantité d'eau : ce sera la loi invariable; mais la distribution de cette eau sera, s'il est permis de s'exprimer ainsi, la *partie flexible* de la loi. Ainsi vous voyez qu'avec vos lois *invariables* nous pourrions fort bien encore avoir des inondations et des sécheresses; des pluies *générales* pour le monde, et des pluies d'*exception* pour ceux qui ont su les demander¹. Nous ne prions donc point pour que l'olivier croisse en Sibérie, et le *klukwa* en Provence; mais nous prions pour que l'olivier ne gèle point dans les campagnes d'Aix, comme il arriva en 1709, et pour que le *klukwa* n'ait point trop chaud pendant votre rapide été. Tous les philosophes de notre siècle ne parlent que de lois invariables; je le crois : il ne s'agit pour eux que d'empêcher l'homme de prier, et c'est le moyen infailible d'y parvenir. De là vient la colère de ces mécréants lorsque les prédicateurs ou les écrivains moralistes se sont avisés de nous dire que les fléaux matériels de ce monde, tels que les volcans, les tremblements de terre, etc., étaient des châtimens divins. Ils nous soutiennent, eux, qu'il était rigoureusement nécessaire que Lisbonne fût détruite le 1^{er} novembre 1755; comme il était nécessaire que le soleil se levât le même jour : belle théorie en vérité et tout à fait propre à perfectionner l'homme! Je me rappelle que je fus indigné un jour en lisant le sermon que *Herder* adresse quelque part à *Voltaire*, au sujet de son poëme sur ce désastre de Lisbonne : « Vous osez, lui dit-il sérieusement, vous plaindre à la Providence de la destruction de cette ville : vous n'y pensez pas! » c'est un blasphème formel contre l'éternelle sagesse. Ne savez-vous pas que l'homme, ainsi que ses poutres et ses tuiles,

¹ *Pluviam voluntariam segregabis, Deus, hæreditati tuæ.* (Ps. XLVII, 10.) C'est proprement le *καριμμένον οὐρον* d'Homère. (*Iliad.* XIV, 19.) Pluie ou vent, n'importe, pourvu qu'ils soient *καρι*.

» est débiteur du néant, et que tout ce qui existe doit payer sa
 » dette? Les éléments s'assemblent, les éléments se désunissent;
 » c'est une loi nécessaire de la nature : qu'y a-t-il donc là d'é-
 » tonnant ou qui puisse motiver une plainte? »

N'est-ce pas, messieurs, que voilà une belle consolation et bien digne de l'honnête comédien qui enseignait l'Évangile en chaire et le panthéisme dans ses écrits? Mais la philosophie n'en sait pas davantage. Depuis Épictète jusqu'à l'évêque de Weimar, et jusqu'à la fin des siècles, ce sera sa manière invariable et sa loi nécessaire. Elle ne connaît pas l'huile de la consolation. Elle dessèche, elle racornit le cœur, et lorsqu'elle a endurci un homme, elle croit avoir fait un sage ¹. Voltaire, au surplus, avait répondu d'avance à son critique dans ce même poème sur le désastre de Lisbonne :

Non, ne présentez plus à mon cœur agité
 Ces immuables lois de la nécessité,
 Cette chaîne des corps, des esprits et des mondes :
 O rêves des savants! ô chimères profondes !
 Dieu tient en main la chaîne et n'est point enchaîné ;
 Par son choix bienfaisant tout est déterminé ;
 Il est libre, il est juste, il n'est point implacable.

Jusqu'ici il serait impossible de dire mieux ; mais comme s'il se repentait d'avoir parlé raison, il ajoute tout de suite :

Pourquoi donc souffrons-nous sous un maître équitable ?
 Voilà le nœud fatal qu'il fallait délier.

¹ Il y a autant de différence entre la véritable morale et la leur (celle des philosophes stoïciens et épicuriens) qu'il y en a entre la joie et la patience ; car leur tranquillité n'est fondée que sur la nécessité. (Leibnitz, dans le livre de la Théod., tom. II, p. 215, n° 251.)

Jean-Jacques a justifié cette observation, lorsqu'à la suite de son vain pathos de morale et de vertu, il a fini par nous dire : « L'homme sage et supérieur à tous les revers est celui qui ne voit dans tous ses malheurs que les coups de l'aveugle nécessité. » (VIII^e Prom., Oeuvres. Genève, 1782, in-8°, p. 25.) Toujours l'homme endurci à la place de l'homme résigné ! Voilà tout ce qu'ont su nous prêcher ces précepteurs du genre humain. « Émile, retiens bien cette leçon de ton maître. Ne pense point à Dieu avant vingt ans, et tu seras à cet âge une charmante créature ! »

Ici commencent les questions téméraires : *Pourquoi donc souffrons-nous sous un maître-équitable?* Le catéchisme et le sens commun répondent de concert : **PARCE QUE NOUS LE MÉRITONS.** *Voilà le nœud fatal sagement délié,* et jamais on ne s'écartera de cette solution sans déraisonner. En vain ce même Voltaire s'écriera :

Direz-vous en voyant cet amas de victimes :
Dieu s'est vengé ; leur mort est le prix de leurs crimes ?
Quel crime, quelle faute ont commis ces enfants
Sur le sein maternel écrasés et sanglants ?

Mauvais raisonnement ! Défaut d'attention et d'analyse. Sans doute qu'il y avait des enfants à *Lisbonne* comme il y en avait à *Herculanum*, l'an soixante et dix-neuf de notre ère ; comme il y en avait à *Lyon* quelque temps auparavant¹, ou comme il y en avait, si vous le voulez, au temps du déluge. Lorsque Dieu punit une société quelconque pour les crimes qu'elle a commis, il fait justice comme nous la faisons nous-mêmes dans ces sortes de cas, sans que personne s'avise de s'en plaindre. Une ville se révolte : elle massacre les représentants du souverain ; elle lui ferme ses portes ; elle se défend contre lui ; elle est prise. Le prince la fait démanteler et la dépouille de tous ses privilèges ; personne ne blâmera ce jugement sous le prétexte des innocents renfermés dans la ville. Ne traitons jamais deux questions à la fois. *La ville a été punie à cause de son crime, et sans ce crime elle n'aurait pas souffert.* Voilà une proposition vraie et indépendante de toute autre. Me demanderez-vous ensuite *pourquoi les innocents ont été enveloppés dans la même peine?* C'est une autre question à laquelle je ne suis nul-

¹ *Lugdunum quod monstrabatur in Galliâ, queritur... una nox fuit inter urbem maximam et nullam.* (Sen. Ep. mor., XCI.) On lisait jadis ces deux passages de Sénèque au-dessous des deux grands tableaux qui représentaient cette destruction de Lyon, dans le grand escalier de l'hôtel de ville. J'ignore si la nouvelle catastrophe les a épargnés.

lement obligé de répondre. Je pourrais avouer que je n'y comprends rien, sans altérer l'évidence de la première proposition. Je puis aussi répondre que le souverain est dans l'impossibilité de se conduire autrement, et je ne manquerais pas de bonnes raisons pour l'établir.

LE CHEVALIER.

Permettez-moi de vous le demander : qui empêcherait ce bon roi de prendre sous sa protection les habitants de cette ville demeurés fidèles, de les transporter dans quelque province plus heureuse, pour les y faire jouir, je ne dis pas des mêmes privilèges, mais de privilèges encore plus grands et plus dignes de leur fidélité?

LE COMTE.

C'est précisément ce que fait Dieu, lorsque des innocents périssent dans une catastrophe générale : mais revenons. Je me flatte que Voltaire n'avait pas plus sincèrement pitié que moi de ces malheureux *enfants sur le sein maternel écrasés et sanglants* ; mais c'est un délire de les citer pour contredire le prédicateur qui s'écrie : *Dieu s'est vengé, ces maux sont le prix de nos crimes!* car rien n'est plus vrai en général. Il s'agit seulement d'expliquer pourquoi l'innocent est enveloppé dans la peine portée contre les coupables : mais comme je vous le disais tout à l'heure, ce n'est qu'une objection ; et si nous faisons plier les vérités devant les difficultés, il n'y a plus de philosophie. Je doute d'ailleurs que Voltaire, qui écrivait si vite, ait fait attention qu'au lieu de traiter une question particulière, relative à l'événement dont il s'occupait dans cette occasion, il en traitait une générale ; et qu'il demandait, sans s'en apercevoir, *pourquoi les enfants qui n'ont pu encore mériter ni démériter sont sujets dans tout l'univers aux mêmes maux qui peuvent affliger les hommes faits?* Car s'il est décidé qu'un certain nombre d'enfants doivent périr, je ne vois pas comment il leur importe de mourir d'une manière plutôt que d'une autre.

Qu'un poignard traverse le cœur d'un homme, ou qu'un peu de sang s'accumule dans son cerveau, il tombe mort également; mais dans le premier cas on dit qu'il a fini ses jours *par une mort violente*. Pour Dieu, cependant, il n'y a point de mort violente. Une lame d'acier placée dans le cœur est une maladie, comme un simple durillon que nous appellerions *polype*.

Il faudrait donc s'élever encore plus haut, et demander *en vertu de quelle cause il est devenu nécessaire qu'une foule d'enfants meurent avant de naître; que la moitié franche de ceux qui naissent, meurent avant l'âge de deux ans; et que d'autres, encore en très-grand nombre, meurent avant l'âge de raison*. Toutes ces questions faites dans un esprit d'orgueil et de contention sont tout à fait dignes de *Matthieu Garo*, mais si on les propose avec une respectueuse curiosité, elles peuvent exercer notre esprit sans danger. Platon s'en est occupé; car je me rappelle que, dans son traité de la République, il amène sur la scène, je ne sais trop comment, un certain Lévantjn (Arménien, si je ne me trompe)¹, qui raconte beaucoup de choses sur les supplices de l'autre vie, éternels ou temporaires; car il les distingue très-exactement. Mais à l'égard des enfants morts avant l'âge de raison, Platon dit *qu'au sujet de leur état dans l'autre vie, cet étranger racontait des choses qui ne devaient pas être répétées*².

Pourquoi ces enfants naissent-ils, ou pourquoi meurent-ils? Qu'arrivera-t-il d'eux un jour? Ce sont des mystères peut-être inabordables; mais il faut avoir perdu le sens pour argumenter

¹ Il paraît que c'est une erreur, et qu'au lieu de *Her l'Arménien*, il faut lire *Héri, fils d'Harmonius*. (Huet, *Démonstr. évang.*, in-4°, tom. II, Prop. 9, chap. 142, n° 11.) (Note de l'Éditeur.)

² L'interlocuteur est ici un peu trompé par sa mémoire; Platon dit seulement: « Qu'à l'égard de ces enfants, Her racontait des choses qui ne valaient pas la peine d'être rappelées. » Οὐκ ἀνήτα μνήμης. (De Rep., l. X; Opp., tom. VII, p. 325.) Sans discuter l'expression, il faut avouer que ce Platon avait bien frappé à toutes les portes.

(Note de l'Éditeur.)

de ce qui ne se comprend pas contre ce qui se comprend très-bien.

Voulez-vous entendre un autre sophisme sur le même sujet? C'est encore Voltaire qui vous l'offrira; et toujours dans le même ouvrage :

Lisbonne, qui n'est plus, est-elle plus de vices
Que Londres, que Paris plongés dans les délices?
Lisbonne est abîmée, et l'on danse à Paris!

Grand Dieu! cet homme voulait-il que le Tout-Puissant convertît le sol de toutes les grandes villes en places d'exécution? ou bien voulait-il que Dieu ne punit jamais, parce qu'il ne punit pas toujours, et partout, et dans le même moment?

Voltaire avait-il donc reçu la balance divine pour peser les crimes des rois et des individus, et pour assigner ponctuellement l'époque des supplices? Et qu'aurait-il dit, ce téméraire, si, dans le moment où il écrivait ces lignes insensées, au milieu de la ville *plongée dans les délices*, il eût pu voir tout à coup, dans un avenir si peu reculé, le comité de salut public, le tribunal révolutionnaire, et les longues pages du *Moniteur* toutes rouges du sang humain?

Au reste, la pitié est sans doute un des plus nobles sentiments qui honorent l'homme, et il faut bien se garder de l'éteindre, de l'affaiblir même dans les cœurs; cependant lorsqu'on traite des sujets philosophiques, on doit éviter soigneusement toute espèce de poésie, et ne voir dans les choses que les choses mêmes. Voltaire, par exemple, dans le poème que je vous cite, nous montre *cent mille infortunés que la terre dévore*: mais d'abord, pourquoi *cent mille*? il a d'autant plus tort qu'il pouvait dire la vérité sans briser la mesure, puisqu'il ne périt en effet dans cette horrible catastrophe qu'environ vingt mille hommes; beaucoup moins, par conséquent, que dans un assez grand nombre de batailles que je pourrais vous nommer. Ensuite il faut considérer que, dans ces grands malheurs, une foule de circonstances ne sont que pour les yeux.

Qu'un malheureux enfant, par exemple, soit écrasé sous la pierre, c'est un spectacle épouvantable pour nous; mais pour lui, il est beaucoup plus heureux que s'il était mort d'une variole confluyente ou d'une dentition pénible. Que trois ou quatre mille hommes périssent disséminés sur un grand espace, ou tout à la fois et d'un seul coup, par un tremblement de terre ou une inondation; c'est la même chose sans doute pour la raison; mais pour l'imagination la différence est énorme: de manière qu'il peut très-bien se faire qu'un de ces événements terribles, que nous mettons au rang des plus grands fléaux de l'univers, ne soit rien dans le fait, je ne dis pas pour l'humanité en général, mais pour une seule contrée. Vous pouvez voir ici un nouvel exemple de ces lois à la fois souples et invariables qui régissent l'univers: regardons, si vous voulez, comme un point déterminé que, dans un temps donné, il doit mourir tant d'hommes dans un tel pays: voilà qui est invariable; mais la distribution de la vie parmi les individus, de même que le lieu et le temps des morts, forment ce que j'ai nommé la partie flexible de la loi; de sorte qu'une ville entière peut être abîmée sans que la mortalité ait augmenté. Le fléau peut même se trouver doublement juste, à raison des coupables qui ont été punis, et des innocents qui ont acquis par compensation une vie plus longue et plus heureuse. La toute-puissante sagesse qui règle tout, a des moyens si nombreux, si diversifiés, si admirables, que la partie accessible à nos regards devrait bien nous apprendre à révéler l'autre. J'ai eu connaissance, il y a bien des années, de certaines tables mortuaires faites dans une très-petite province avec toute l'attention et tous les moyens possibles d'exactitude. Je ne fus pas médiocrement surpris d'apprendre, par le résultat de ces tables, que deux épidémies furieuses de petite vérole n'avaient point augmenté la mortalité des années où cette maladie avait sévi. Tant il est vrai que cette force cachée que nous appelons *nature*, a des moyens de compensation dont on ne se doute guère.

LE SÉNATEUR.

Un adage sacré dit que *l'orgueil est le commencement de tous nos crimes*¹; je pense qu'on pourrait fort bien ajouter : *Et de toutes nos erreurs*. C'est lui qui nous égare en nous inspirant un malheureux esprit de contention qui nous fait chercher des difficultés pour avoir le plaisir de contester, au lieu de les soumettre au principe prouvé; mais je suis fort trompé si les disputeurs eux-mêmes ne sentent pas intérieurement qu'elle est tout à fait vaine. Combien de disputes finiraient si tout homme était forcé de dire ce qu'il pense!

LE COMTE.

Je le crois tout comme vous; mais avant d'aller plus loin, permettez-moi de vous faire observer un caractère particulier du christianisme, qui se présente à moi, à propos de ces calamités dont nous parlons. Si le christianisme était humain, son enseignement varierait avec les opinions humaines; mais comme il part de l'Être immuable, il est immuable comme lui. Certainement cette Religion, qui est la mère de toute la bonne et véritable science qui existe dans le monde, et dont le plus grand intérêt est l'avancement de cette même science, se garde bien de nous l'interdire ou d'en gêner la marche. Elle approuve beaucoup, par exemple, que nous recherchions la nature de tous les agents physiques qui jouent un rôle dans les grandes convulsions de la nature. Quant à elle, qui se trouve en relation directe avec le souverain, elle ne s'occupe guère des ministres qui exécutent ses ordres. Elle sait qu'elle est faite pour prier et non pour disserter, puisqu'elle sait certainement tout ce qu'elle doit savoir. Qu'on l'approuve donc ou qu'on la blâme, qu'on l'admire ou qu'on la tourne en ridicule, elle demeure impassible; et sur les ruines d'une ville renversée par

¹ *Initium omnis peccati superbia.* (Eccli., X, 13.)

un tremblement de terre, elle s'écrie au dix-huitième siècle, comme elle l'aurait fait au douzième :

Nous vous en supplions, Seigneur, daignez nous protéger; raffermissez par votre grâce suprême cette terre ébranlée par nos iniquités, afin que les cœurs de tous les hommes connaissent que c'est votre courroux qui nous envoie ces châtimens, comme c'est votre miséricorde qui nous en délivre.

Il n'y a pas là de lois immuables, comme vous voyez; maintenant c'est au législateur à savoir, en écartant même toute discussion sur la vérité des croyances, si une nation en corps gagne plus à se pénétrer de ces sentiments qu'à se livrer exclusivement à la recherche des causes physiques, à laquelle néanmoins je suis fort éloigné de refuser un très-grand mérite du second ordre.

LE SÉNATEUR.

J'approuve fort que votre Église, qui a la prétention d'enseigner tout le monde, ne se laisse enseigner par personne; et il faut sans doute qu'elle soit douée d'une grande confiance en elle-même, pour que l'opinion ne puisse absolument rien sur elle. En votre qualité de Latin...

LE COMTE.

Qu'appellez-vous donc *Latin*? Sachez, je vous en prie, qu'en matière de religion je suis *Grec* tout comme vous.

LE SÉNATEUR.

Allons donc, mon bon ami, ajournons la plaisanterie, si vous le voulez bien.

LE COMTE.

Je ne plaisante point du tout, je vous l'assure : le symbole des Apôtres n'a-t-il pas été écrit en grec avant de l'être en latin? Les symboles *grecs* de Nicée et de Constantinople, et celui de saint Athanase, ne contiennent-ils pas ma foi? et ne devrais-je pas mourir pour en défendre la vérité? J'espère que je suis de

la religion de saint Paul et de saint Luc, qui étaient *Grecs*. Je suis de la religion de saint Ignace, de saint Justin, de saint Athanase, de saint Grégoire de Nysse, de saint Cyrille, de saint Basile, de saint Grégoire de Nazianze, de saint Épiphane, de tous les saints, en un mot, qui sont sur vos autels et dont vous portez les noms, et nommément de saint Chrysostôme dont vous avez retenu la liturgie. J'admets tout ce que ces grands et saints personnages ont admis; je regrette tout ce qu'ils ont regretté; je reçois de plus comme évangile tous les conciles œcuméniques convoqués dans la *Grèce d'Asie* ou dans la *Grèce d'Europe*. Je vous demande s'il est possible d'être plus Grec?

LE SÉNATEUR.

Ce que vous dites là me fait bien naître une idée que je crois juste. Si jamais il était question d'un traité de paix entre nous, on pourrait proposer le *statu quo ante bellum*.

LE COMTE.

Et moi, je signerais sur-le-champ et même sans instruction, *sub spe rati*. Mais qu'est-ce donc que vous vouliez dire sur ma qualité de *Latin*?

LE SÉNATEUR.

Je voulais dire qu'en votre qualité de *Latin*, vous en revenez toujours à l'autorité. Je m'amuse souvent à vous voir dormir sur cet oreiller. Au surplus, quand même je serais protestant, nous ne discuterions pas aujourd'hui : car c'est, à mon avis, très-bien, très-justement, et même, si vous voulez, très-philosophiquement fait d'établir comme dogme national, *que tout fléau du ciel est un châtiment* : et quelle société humaine n'a pas cru cela? Quelle nation antique ou moderne, civilisée ou barbare, et dans tous les systèmes possibles de religion, n'a pas regardé ces calamités comme l'ouvrage d'une puissance supérieure qu'il était possible d'apaiser? Je loue cependant beau-

coup M. le chevalier, s'il ne s'est jamais moqué de son curé, lorsqu'il l'entendait recommander le paiement de la dîme, *sous peine de la grêle ou de la foudre* : car personne n'a droit d'assurer qu'un tel malheur est la suite d'une telle faute (légère surtout) ; mais on peut et l'on doit assurer, en général, que tout mal physique est un châtement ; et qu'ainsi ceux que nous appelons *les fléaux du ciel*, sont nécessairement la suite d'un grand crime national, ou de l'accumulation des crimes individuels ; de manière que chacun de ces fléaux pouvait être prévenu, d'abord par une vie meilleure, et ensuite par la prière. Ainsi nous laisserons dire les sophistes avec leurs *lois éternelles et immuables*, qui n'existent que dans leur imagination, et qui ne tendent à rien moins qu'à l'extinction de toute moralité, et à l'abrutissement absolu de l'espèce humaine ¹. Il faut de l'électricité, disiez-vous, M. le chevalier : donc il nous faut des tonnerres et des foudres, comme il nous faut de la rosée ; vous pourriez ajouter encore : comme il nous faut des loups, des tigres, des serpents à sonnettes, etc., etc. — Je l'ignore en vérité. L'homme étant dans un état de dégradation aussi visible que déplorable, je n'en sais pas assez pour décider quel être et quel phénomène sont dus uniquement à cet état. D'ailleurs, dans celui même où nous sommes, on se passe fort bien de loups en Angleterre : pourquoi, je vous prie, ne s'en passerait-on pas ailleurs ? Je ne sais point du tout s'il est nécessaire que le tigre soit ce qu'il est : je ne sais pas même s'il est nécessaire qu'il y ait des tigres, ou, pour vous parler franchement, je me tiens sûr du contraire. Qui peut oublier la sublime prérogative de l'homme : *Que partout où il se trouve établi en nombre suffisant, les animaux qui l'entourent doivent le servir,*

¹ Non-seulement les soins et les travaux, mais encore les prières sont utiles, Dieu ayant eu ces prières en vue avant qu'il eût réglé les choses ; et non-seulement ceux qui prétendent, sous le vain prétexte de la nécessité des événements, qu'on peut négliger les soins que les affaires demandent, mais encore ceux qui raisonnent contre les prières, tombent dans ce que les anciens appelaient déjà *le sophisme paresseux*. (Leibnitz, Théod., tom. II, in-8°, p. 416.)

l'amuser ou disparaître? Mais parlons, si l'on veut, de la folle hypothèse de l'optimisme : supposons que le tigre doive être, et de plus être ce qu'il est, dirons-nous : Donc il est nécessaire qu'un de ces animaux entre aujourd'hui dans une telle habitation, et qu'il y dévore dix personnes? Il faut que la terre recèle dans son sein diverses substances qui, dans certaines circonstances données, peuvent s'enflammer ou se vaporiser, et produire un tremblement de terre : fort bien ; ajouterons-nous : Donc il était nécessaire que, le 1^{er} novembre 1755, Lisbonne entière périt par une de ces catastrophes. L'explosion n'aurait pu se faire ailleurs, dans un désert, par exemple, ou sous le bassin des mers, ou à cent pas de la ville. Les habitants ne pouvaient être avertis, par de légères secousses préliminaires, de se mettre à l'abri par la fuite? Toute raison humaine non sophistiquée se révoltera contre de pareilles conséquences.

LE COMTE.

Sans doute, et je crois que le bon sens universel a incontestablement raison lorsqu'il s'en tient à l'étymologie dont lui-même est l'auteur. Les *fléaux* sont destinés à nous *battre*; et nous sommes *battus* parce que nous le méritons. Nous pouvons sans doute ne pas le mériter, et même après l'avoir mérité, nous pouvons obtenir grâce. C'est là, ce me semble, le résultat de tout ce qu'on peut dire de sensé sur ce point; et c'est encore un des cas assez nombreux où la philosophie, après de longs et pénibles détours, vient enfin se délasser dans la croyance universelle. Vous sentez donc assez, M. le chevalier, combien je suis contraire à votre comparaison *des nuits et des jours*¹. Le cours des astres n'est pas un mal : c'est, au contraire, une règle constante et un bien qui appartient à tout le genre humain; mais le mal, qui n'est qu'un châtement, comment pour-

¹ Voy. pag. 48.

rait-il être nécessaire? L'innocence pouvait le prévenir; la prière peut l'écarter : toujours j'en reviendrai à ce grand principe. Remarquez à ce sujet un étrange sophisme de l'impiété, ou, si vous voulez, de l'ignorance; car je ne demande pas mieux que de voir celle-ci à la place de l'autre. Parce que la toute-puissante bonté sait employer un mal pour en exterminer un autre, on croit que le mal est une portion intégrante du tout. Rappelons-nous ce qu'a dit la sage antiquité : *Que Mercure (qui est la raison) a la puissance d'arracher les nerfs de Typhon pour en faire les cordes de la lyre divine*¹. Mais si Typhon n'existait pas, ce tour de force merveilleux serait inutile. Nos prières n'étant donc qu'un effort de l'être intelligent contre l'action de Typhon, l'utilité et même la nécessité s'en trouvent philosophiquement démontrées.

LE SÉNATEUR.

Ce mot de *Typhon*, qui fut dans l'antiquité l'emblème de tout mal, et spécialement de tout fléau temporel, me rappelle une idée qui m'a souvent occupé et dont je veux vous faire part. Aujourd'hui cependant je vous fais grâce de ma métaphysique, car il faut que je vous quitte pour aller voir le grand feu d'artifice qu'on tire ce soir sur la route de Péterhoff, et qui doit représenter une explosion du Vésuve. C'est un spectacle typhonien, comme vous voyez, mais tout à fait innocent.

LE COMTE.

Je n'en voudrais pas répondre pour les moucheron et pour les nombreux oiseaux qui nichent dans les bocages voisins, pas même pour quelque téméraire de l'espèce humaine, qui pourrait fort bien y laisser la vie ou quelques membres, tout

¹ Cette allégorie sublime appartient aux Égyptiens. (*Plut. de Is. et Os.*, LIII, LIV.)

en disant *Niebosse* ¹! Je ne sais comment il arrive que les hommes ne se rassemblent jamais sans s'exposer. Allez cependant, mon cher ami, et ne manquez pas de revenir demain, la tête pleine d'idées *volcaniques*.

¹ *N'ayez pas peur!* Expression familière au Russe, le plus hardi et le plus entreprenant des hommes, et qu'il ne manque surtout jamais de prononcer lorsqu'il affronte les dangers les plus terribles et les plus évidents.

FIN DU QUATRIÈME ENTRETEN.

NOTES DU QUATRIÈME ENTRETIEN.

I.

(Page 150. De nous rendre semblables à Dieu.)

Il faut même remarquer que la philosophie ancienne avait prélué à ce précepte. Pythagore disait : *IMITEZ DIEU*. Platon, qui devait tant de choses à cet ancien sage, a dit : *Que l'homme juste est celui qui s'est rendu semblable à Dieu autant que notre nature le permet.* (Polit. X, opp. T.) Et réciproquement, *que rien ne ressemble plus à Dieu que l'homme juste.* (In Theæt. opp., tom. II, p. 122.) Plutarque ajoute que l'homme ne peut jouir de Dieu d'une manière plus délicate qu'en se rendant, autant qu'il le peut, semblable à lui par l'imitation des perfections divines. (*De serâ Num. vind.*, l. IV.)

II.

(Page 150. La ressemblance n'ayant rien de commun avec l'égalité.)

La ressemblance qui existe entre l'homme et son Créateur est celle de l'image au modèle. *Sicut ab exemplari, non secundum æqualitatem.* (S. Thomas, *Summa Theol.*, I. part. 93, art. I.) Voyez sur cette ressemblance, Noel Alex. (*Hist. eccles.*, *Vet. Test. cet. mund.*, I, art. 7, Prop. II.) Si quelqu'un nous fait dire qu'un homme ressemble à son portrait, l'absurdité est toute à lui : car c'est le contraire que nous disons.

III.

(Page 151. L'homme ne règne sur la terre que parce qu'il est semblable à Dieu.)

Axiome évident et véritablement divin ! *Car la suprématie de l'homme n'a pas d'autre fondement que sa ressemblance avec Dieu.* (Bacon, in *Dial. de bello sacro*. Works, tom. X, p. 311.) Il attribue cette magnifique idée à un théologien espagnol, nommé *François Vittoria*, mort en 1532, et à quelques autres. En effet, Philon et quelques Pères et philosophes grecs en avaient tiré parti depuis longtemps, comme on peut le voir dans le bel ouvrage de Pétau (*De Vidier. opif.*, lib. II, cap. 2-3. *Dogm. theol.*, Paris, 1644, in-fol., tom. III, pag. 296, seq.)

IV.

(Page 156. Allez contempler sa figure au palais de l'*Ermitage*.)

La bibliothèque de Voltaire fut, comme on sait, achetée après sa mort par la cour de Russie. Aujourd'hui elle est déposée au palais de l'*Ermitage*, magnifique dépendance du palais d'hiver, bâtie par l'impératrice Catherine II. La statue de Voltaire, exécutée en marbre blanc par le sculpteur François Houdon, est placée au fond de la bibliothèque et semble l'inspecter. Cette bibliothèque donne lieu à des observations importantes qui n'ont point encore été faites, si je ne me trompe. Je me souviens, autant qu'on peut se souvenir de ce qu'on a lu il y a cinquante ans, que Lovelace, dans le roman de *Clarisse*, écrit à son ami : *Si vous avez intérêt de connaître une jeune personne, commencez par connaître les livres qu'elle lit*. Il n'y a rien de si incontestable; mais cette vérité est d'un ordre bien plus général qu'elle ne se présentait à l'esprit de Richardson. Elle se rapporte à la science autant qu'au caractère, et il est certain qu'en parcourant les livres rassemblés par un homme, on connaît en peu de temps ce qu'il sait et ce qu'il aime. C'est sous ce point de vue que la bibliothèque de Voltaire est particulièrement curieuse. On ne revient pas de son étonnement en considérant l'extrême médiocrité des ouvrages qui suffirent jadis au *patriarche* de Ferney. On y chercherait en vain ce qu'on appelle les *grands livres* et les éditions recherchées surtout des classiques. Le tout ensemble donne l'idée d'une bibliothèque formée pour amuser les soirées d'un campagnard. Il faut encore y remarquer une armoire remplie de livres dépareillés dont les marges sont chargées de notes écrites de la main de Voltaire, et presque toutes marquées au coin de la médiocrité et du mauvais ton. La collection entière est une démonstration que Voltaire fut étranger à toute espèce de connaissances approfondies, mais surtout à la littérature classique. S'il manquait quelque chose à cette démonstration, elle serait complétée par des traits d'ignorance sans exemple qui échappent à Voltaire en cent endroits de ses œuvres, malgré toutes ses précautions. Un jour peut-être il sera bon d'en présenter un recueil choisi, afin d'en finir avec cet homme.

V.

(Page 159. Car personne ne peut la méconnaître.)

Pythagore disait, il y a près de vingt-cinq siècles, qu'un homme qui met le pied dans un temple sent naître en lui un autre esprit. (*Sen. Ep. mor. XCIV.*) Hant, dans nos temps modernes, fut un exemple du sentiment contraire. La prière publique et les chants religieux le choquaient. *Lautes boten und singen war ihm zuwider.*) Voy. la notice sur Hant, tirée du *Frey müthig*, dans le *Correspondant de Hambourg* du 7 mars 1804, n° 38.) C'était un signe de réprobation dont les Allemands penseront ce qu'ils voudront.

VI.

(Page 160. Rien n'arrive que ce qui doit arriver.)

Nihil fuerit quod non necesse fuerit, et quidquid fieri possit, id, aut esse jam

aut futurum esse... nec magis immutabile ex vero in falsum, necatus est Scipio, quàm necabitur Scipio, etc., etc. (Cicer., de Fato, cap. IX.)

VII.

(Page 162. Si ce qu'en dit Aristote est vrai.)

Il n'y a rien de si connu que ce texte d'Aristote qu'on lit dans le livre *De Celo*, cap. VII, où il dit en effet que cette garniture que nous pourrions appeler la *plombine*, s'échauffait dans les airs *au point de fondre*, ὥστε τήκεται. Les auteurs latins attribuent le même phénomène à la balle de plomb échappée de la fronde.

*Non secus exarsit quàm quum Balearica plumbum
Funda jacti, Volat illud et incandescit eundo;
Et quos non habuit sub nubibus invenit ignes. (Ovid., Met.)*

Glans etiam (plumbea) longo cursu volvenda liquescit. (Lucret.)

Liquescit excussa glans fundâ et attritu aeris velut igne distillat.
(Sen., Nat. quæst. II, 57.)

*Et media adversi liquefacto tempora plumbo
Diffidit. (Virg., Æn., IX, 88.)*

M. Heyne a dit sur ce vers : *Non quasi plumbum fundâ emissum in aere liqueferi putârint, quod portentosum esset; sed inflictum et illis duris ossibus, etc.* Il y aurait peu de difficulté si ce texte était unique, ou si Aristote, Sénèque, Lucrece et Ovide même n'avaient pas parlé en physiciens.

VIII.

(Page 164. Les prières des Rogations.)

J'observe sur ce mot qu'on trouve chez les anciens Romains de véritables Rogations, dont la formule nous a été conservée.

Mars pater, te precor, quæsoque uti tu morbos visos invisosque, viduer-tatem, vastitudinem, calamitatem, intemperiasque prohibeassis; ut tu fruges, frumenta, vineta, virgultaque grandire, beneque eventire sinas; pastores, pascuaque salva servassis. (Cato, de R. R., c. 41.)

IX.

(Page 166. Qu'y a-t-il donc là d'étonnant ou qui puisse motiver une plainte?)

On peut trouver un peu de caricature dans cette citation de mémoire; mais le sens est présenté très-exactement. Voici les propres paroles de Herder : — C'est une plainte bien peu philosophique que celle de Voltaire à propos du renversement de Lisbonne, dont il se plaint à la Divinité d'une manière qui est presque un blasphème. (Voyez le bon chrétien!) *Ne sommes-nous pas, nous et*

tout ce qui nous appartient, et même notre demeure, les débiteurs de la terre et des éléments? Et si, en vertu des lois de la nature, ils nous redemandent ce qui est à eux... qu'arrivera-t-il autre chose que ce qui doit arriver en vertu des lois éternelles de la sagesse et de l'ordre? (Herders Ideen für die Philosophie der Geschichte der Menschheit, tom. I, liv. I, chap. 3.)

X.

(Page 173. Comme c'est votre miséricorde qui nous en délivre.)

Tuere nos, Domine, quæsumus, ... et terram quam vidimus nostris iniquitatibus trementem, superno munere firma; ut mortalium corda cognoscant et, te indignante, tanta flagella prodire, et, te miserante, cessare. (Voy. le Rituel.)

CINQUIÈME ENTRETIEN.

LE CHEVALIER.

Comment vous êtes-vous amusé hier, M. le sénateur ?

LE SÉNATEUR.

Beaucoup, en vérité, et tout autant qu'il est possible de s'amuser à ces sortes de spectacles. Le feu d'artifice était superbe, et personne n'a péri, du moins personne de notre espèce quant aux *mouchérons* et aux *oiseaux*, je n'en répons pas mieux que notre ami ; mais j'ai beaucoup pensé à eux pendant le spectacle, et c'est là cette *pensée* dont je me réservai hier de vous faire part. Plus j'y songeais, et plus je me confirmais dans l'idée que les spectacles de la nature sont très-probablement pour nous ce que les actes humains sont pour les animaux qui en sont témoins. Nul être vivant ne peut avoir d'autres connaissances que celles qui constituent son essence, et qui sont exclusivement relatives à la place qu'il occupe dans l'univers ; et c'est à mon avis une des nombreuses et invincibles preuves des idées innées ; car s'il n'y avait pas des idées de ce genre pour tout être qui connaît, chacun d'eux, tenant ses idées des chances de l'expérience, pourrait sortir de son cercle, et troubler l'univers ; or, c'est ce qui n'arrivera jamais. Le chien, le singe, l'éléphant *demi-raisonnant* ¹, s'approcheront du feu, par exemple, et se chaufferont comme nous avec plaisir ; mais jamais

¹ *Alf reasoning.* (Pope.)

vous ne leur apprendrez à pousser un tison sur la braise, car le feu ne leur appartient point; autrement le domaine de l'homme serait détruit. Ils verront bien *un*, mais jamais *l'unité*; les éléments du nombre, mais jamais le *nombre*; un triangle, deux triangles, mille triangles ensemble, ou l'un après l'autre, mais jamais la *triangulité*. L'union perpétuelle de certaines idées dans notre entendement nous les fait confondre, quoiqu'elles soient essentiellement séparées. Vos deux yeux se peignent dans les miens: j'en ai la perception que j'associe sur-le-champ à l'idée de *duité*; dans le fait cependant ces deux connaissances sont d'un ordre totalement divers, et l'une ne mène nullement à l'autre. Je vous dirai plus, puisque je suis en train: jamais je ne comprendrai la moralité des êtres intelligents, ni même l'unité humaine, ou autre unité *cognitive* quelconque, séparée des idées innées. Mais revenons aux animaux. Mon chien m'accompagne à quelque spectacle public, une exécution, par exemple: certainement il voit tout ce que je vois: la foule, le triste cortège, les officiers de justice, la force armée, l'échafaud, le patient, l'exécuteur, tout, en un mot: mais de tout cela que comprend-il? ce qu'il doit comprendre *en sa qualité de chien*: il saura me démêler dans la foule, et me retrouver si quelque accident l'a séparé de moi; il s'arrangera de manière à n'être pas estropié sous les pieds des spectateurs; lorsque l'exécuteur lèvera le bras, l'animal, s'il est près, pourra s'écarter de crainte que le coup ne soit pour lui; s'il voit du sang, il pourra frémir, mais comme à la boucherie. Là s'arrêtent ses connaissances, et tous les efforts de ses instituteurs intelligents, employés sans relâche pendant les siècles des siècles, ne le porteraient jamais au delà; les idées de morale, de souveraineté, de crime, de justice, de force publique, etc., attachées à ce triste spectacle, sont nulles pour lui. Tous les signes de ces idées l'entourent, le touchent, le pressent, pour ainsi dire, mais inutilement; car nul signe ne peut exister que l'idée ne soit préexistante. C'est une des lois les plus évidentes du gouvernement temporel de la Providence,

que chaque être actif exerce son action dans le cercle qui lui est tracé, sans pouvoir jamais en sortir. Eh! comment le bon sens pourrait-il seulement imaginer le contraire? En partant de ces principes qui sont incontestables, qui vous dira qu'un volcan, une trombe, un tremblement de terre, etc., ne sont pas pour moi précisément ce que l'exécution est pour mon chien? Je comprends de ces phénomènes ce que j'en dois comprendre, c'est-à-dire tout ce qui est en rapport avec mes idées innées qui constituent mon état d'homme. Le reste est lettre close.

LE COMTE.

Il n'y a rien de si plausible que votre idée, mon cher ami, ou, pour mieux dire, je ne vois rien de si évident, de la manière dont vous avez envisagé la chose : cependant quelle différence sous un autre point de vue! *Votre chien ne sait pas qu'il ne sait pas*, et vous, homme intelligent, vous le savez. Quel privilège sublime que ce doute! Suivez cette idée, vous en serez ravi. Mais à propos, puisque vous avez touché cette corde, savez-vous bien que je me crois en état de vous procurer un véritable plaisir en vous montrant comment la mauvaise foi s'est tirée de l'invincible argument que fournissent les animaux en faveur des idées innées? Vous avez parfaitement bien vu que l'identité et l'invariable permanence de chaque classe d'êtres sensibles ou intelligents, supposaient nécessairement les idées innées; et vous avez fort à propos cité les animaux qui verront éternellement ce que nous voyons, sans jamais pouvoir comprendre ce que nous comprenons. Mais avant d'en venir à une citation extrêmement plaisante, il faut que je vous demande si vous avez jamais réfléchi que ces mêmes animaux fournissent un autre argument direct et décisif en faveur de ce système? En effet, puisque les idées quelconques qui constituent l'animal, chacun dans son espèce, sont *innées* au pied de la lettre, c'est-à-dire absolument indépendantes de l'expérience; puisque la poule qui n'a jamais vu l'épervier manifeste néanmoins tous les signes de la terreur, au moment où il se

montre à elle pour la première fois, comme un point noir dans la nue; puisqu'elle appelle sur-le-champ ses petits avec un cri extraordinaire qu'elle n'a jamais poussé; puisque les poussins qui sortent de la coque se précipitent à l'instant même sous les ailes de leur mère; enfin, puisque cette observation se répète invariablement sur toutes les espèces d'animaux, pourquoi l'expérience serait-elle plus nécessaire à l'homme pour toutes les idées fondamentales qui le font homme? L'objection n'est pas légère, comme vous voyez. Écoutez maintenant comment les deux héros de l'*Esthétique*¹ s'en sont tirés.

Le traducteur français de Locke, Coste, qui fut à ce qui paraît un homme de sens, bon d'ailleurs et modeste, nous a raconté, dans je ne sais quelle note de sa traduction², qu'il fit un jour à Locke cette même objection qui saute aux yeux. Le philosophe, qui se sentit touché dans un endroit sensible, se fâcha un peu, et lui répondit brusquement : *Je n'ai pas écrit mon livre pour expliquer les actions des bêtes*. Coste, qui avait bien le droit de s'écrier comme le philosophe grec : *Jupiter, tu te fâches, tu as donc tort!* s'est contenté cependant de nous dire, d'un ton plaisamment sérieux : *La réponse était très-bonne, le titre du livre le démontre clairement*. En effet, il n'est point écrit sur l'*entendement des bêtes*. Vous voyez, messieurs, à quoi Locke se trouva réduit pour se tirer d'embarras. Il s'est bien gardé, auroste, de se proposer l'objection dans son livre, car il ne voulait point s'exposer à répondre; mais Condillac, qui ne se laissait point gêner par sa conscience, s'y prend bien autrement pour se tirer d'affaire. Je ne crois pas que l'aveugle obstination d'un orgueil qui ne veut pas reculer ait jamais produit rien d'aussi plaisant. *La bête fuira*, dit-il, *parce qu'elle en a vu dévorer d'autres*; mais comme il n'y avait pas moyen de généraliser cette explication, il ajoute « qu'à l'égard des animaux qui » n'ont jamais vu dévorer leurs semblables, on peut croire

¹ Proprement science du sentiment, du grec αἰσθησις.

² Liv. II, ch. XI, § 3, de l'Essai sur l'Entend. hum.

» avec fondement que leurs mères, dès le commencement, les » auront engagés à fuir. » *Engagés* est parfait! Je suis fâché cependant qu'il n'ait pas dit, *leur auront conseillé*. Pour terminer cette rare explication, il ajoute le plus sérieusement du monde, *que si on la rejette, il ne voit pas ce qui pourrait porter l'animal à prendre la fuite*¹.

Excellent! Tout à l'heure nous allons voir que si l'on se refuse à ces merveilleux raisonnements, il pourra très-bien se faire que l'animal cesse de fuir devant son ennemi, parce que Condillac *ne voit pas* pourquoi cet animal devrait prendre la fuite...

Au reste, de quelque manière qu'il s'exprime, jamais je ne puis être de son avis. *Il ne voit pas*, dit-il : avec sa permission, je crois qu'il *voit* parfaitement, mais qu'il aime mieux mentir que l'avouer.

LE SÉNATEUR.

Mille grâces, mon cher ami, pour votre anecdote philosophique, que je trouve en effet extrêmement plaisante. Vous êtes donc parfaitement d'accord avec moi sur ma manière d'envisager les animaux, et sur la conclusion que j'en ai tirée par rapport à nous. Ils sont, comme je vous le disais tout à l'heure, *environnés, touchés, pressés* par tous les signes de l'intelligence, sans jamais pouvoir s'élever jusqu'au moindre de ses actes : raffinez tant qu'il vous plaira par la pensée cette âme quelconque, ce principe inconnu, *cet instinct*, cette lumière intérieure qui leur a été donnée avec une si prodigieuse variété de direction et d'intensité, jamais vous ne trouverez qu'une *asymptote* de la raison, qui pourra s'en approcher tant que vous voudrez, mais sans jamais la toucher; autrement une province de la création pourrait être envahie, ce qui est évidemment impossible.

¹ *Essai sur l'orig. des conn. hum.*, sect. II, chap. IV.

Par une raison toute semblable, nul doute que nous ne puissions être nous-mêmes *environnés, touchés, pressés* par des actions et des agents d'un ordre supérieur dont nous n'avons d'autre connaissance que celle qui se rapporte à notre situation actuelle. Je sais tout ce que vaut le doute sublime dont vous venez de me parler : oui, *je sais que je ne sais pas*, peut-être encore sais-je quelque chose de plus ; mais toujours est-il vrai qu'en vertu même de notre intelligence, jamais il ne nous sera possible d'atteindre sur ce point une connaissance directe. Je fais, au reste, un très-grand usage de ce doute dans toutes mes recherches sur les *causes*. J'ai lu des millions de plaisanteries sur l'ignorance des anciens *qui voyaient des esprits partout* : il me semble que nous sommes beaucoup plus sots, nous qui n'en voyons nulle part. On ne cesse de nous parler de *causes physiques*. Qu'est-ce qu'une cause physique ?

LE COMTE.

C'est une *cause naturelle*, si nous voulons nous borner à traduire le mot ; mais, dans l'acception moderne, c'est une *cause matérielle*, c'est-à-dire une cause qui n'est pas cause : car *matière* et *cause* s'excluent mutuellement, comme *blanc, noir; cercle et carré*. La matière n'a d'action que par le mouvement : or, tout mouvement étant un effet, il s'ensuit qu'une *cause physique*, si l'on veut s'exprimer exactement, est un NON-SENS et même une contradiction dans les termes. Il n'y a donc point et il ne peut y avoir de *causes physiques* proprement dites, parce qu'il n'y a point et qu'il ne peut y avoir de mouvement sans un moteur primitif, et que tout moteur primitif est immatériel ; *partout, ce qui meut précède ce qui est mu, ce qui mène précède ce qui est mené, ce qui commande précède ce qui est commandé* : la matière ne peut rien, et même elle n'est rien que la preuve de l'esprit. Cent billes placées en ligne droite, et recevant toutes de la première un mouvement successivement communiqué, ne supposent-elles pas une main qui a frappé le premier coup en vertu d'une volonté ? Et quand la disposition des

choses m'empêcherait de voir cette main , en serait-elle moins visible à mon intelligence ? L'âme d'un horloger n'est-elle pas renfermée dans le tambour de cette pendule , où le grand ressort est chargé , pour ainsi dire , des commissions d'une intelligence ? J'entends Lucrèce qui me dit : *Toucher, être touché, n'appartient qu'aux seuls corps* ; mais que nous importent ces mots dépourvus de sens sous un appareil sententieux qui fait peur aux enfants ? Ils signifient au fond que *nul corps ne peut toucher sans être touché*. Belle découverte , comme vous voyez ! La question est de savoir s'il n'y a que des corps dans l'univers , et si les corps ne peuvent être mus par des substances d'un autre ordre. Or , non-seulement ils peuvent l'être , mais primitivement ; ils ne peuvent l'avoir été autrement : car tout choc ne pouvant être conçu que comme le résultat d'un autre , il faut nécessairement admettre une série infinie de chocs , c'est-à-dire d'effets sans cause , ou convenir que le principe du mouvement ne peut se trouver dans la matière ; et nous portons en nous-mêmes la preuve que le mouvement commence par une volonté. Rien n'empêche , au reste , que , dans un sens vulgaire et indispensable , on ne puisse légitimement appeler *causes* des effets qui en produisent d'autres ; c'est ainsi que dans la suite de billes dont je vous parlais tout à l'heure , toutes les forces sont *causes* , excepté la dernière , comme toutes sont *effets* , excepté la première. Mais si nous voulons nous exprimer avec une précision philosophique , c'est autre chose. On ne saurait trop répéter que les idées de *matière* et de *cause* s'excluent l'une l'autre rigoureusement.

Bacon s'était fait , sur les forces qui agissent dans l'univers , une idée chimérique qui a égaré à sa suite la foule des dissertateurs : il supposait d'abord ces forces matérielles ; ensuite il les superposait indéfiniment l'une au-dessus de l'autre ; et souvent je n'ai pu m'empêcher de soupçonner qu'en voyant au barreau ces arbres généalogiques où tout le monde est fils , excepté le premier , et où tout le monde est père , excepté le dernier , il s'était fait sur ce modèle une *idole d'échelle* , et qu'il

arrangeait de même les causes dans sa tête; entendant à sa manière qu'une telle cause était fille de celle qui la précédait, et que les générations, se resserrant toujours en s'élevant, conduisaient enfin le véritable interprète de la nature jusqu'à une aïeule commune. Voilà les idées que ce grand légiste se formait de la nature et de la science qui doit l'expliquer : mais rien n'est plus chimérique. Je ne veux point vous traîner dans une longue discussion. Pour vous et pour moi c'est assez dans ce moment d'une seule observation. C'est que Bacon et ses disciples n'ont jamais pu nous citer et ne nous citeront jamais un seul exemple qui vienne à l'appui de leur théorie. Qu'on nous montre ce prétendu ordre de causes *générales, plus générales, généralissimes*, comme il leur plaît de s'exprimer. On a beaucoup disserté et beaucoup découvert depuis Bacon : qu'on nous donne un exemple de cette merveilleuse généalogie, qu'on nous indique un seul mystère de la nature, qu'on ait expliqué je ne dis pas par une cause, mais seulement par un effet premier auparavant inconnu, et en s'élevant de l'un à l'autre. Imaginez le phénomène le plus vulgaire, l'élasticité, par exemple, ou tel autre qu'il vous plaira choisir. Maintenant je ne suis pas difficile; je ne demande ni les aïeules, ni les trisaïeules du phénomène, je me contente de sa mère : hélas ! tout le monde demeure muet; et c'est toujours (j'entends dans l'ordre matériel) *proles sinè matre creata*. Eh ! comment peut-on s'aveugler au point de chercher des causes dans la *nature*, quand la nature même est un effet ? Tant qu'on ne sort point du cercle matériel, nul homme ne peut s'avancer plus qu'un autre dans la recherche des causes : tous sont arrêtés et doivent l'être au premier pas. Le génie des découvertes dans les sciences naturelles consiste uniquement à découvrir des faits ignorés, ou à rapporter des phénomènes non expliqués aux effets premiers déjà connus, et que nous prenons pour cause ; ainsi, celui qui découvrit la circulation du sang, et celui qui découvrit le sexe des plantes, ont sans doute l'un et l'autre mérité de la science ; mais la découverte des faits n'a rien de commun avec celle des causes.

Newton, de son côté, s'est immortalisé en rapportant à la pesanteur, des phénomènes qu'on ne s'était jamais avisé de lui attribuer; mais le laquais du grand homme en savait, sur la cause de la pesanteur, autant que son maître. Certains disciples, dont il rougirait s'il revenait au monde, ont osé dire que l'attraction était une loi *mécanique*. Jamais Newton n'a proféré un tel blasphème contre le sens commun, et c'est bien en vain qu'ils ont cherché à se donner un complice aussi célèbre. Il a dit, au contraire (et certes c'est déjà beaucoup), *qu'il abandonnait à ses lecteurs la question de savoir si l'agent qui produit la gravité est matériel ou immatériel*. Lisez, je vous prie, ses lettres théologiques au docteur Bentley : vous en serez également instruits et édifiés.

Vous voyez, M. le sénateur, que j'approuve fort votre manière d'envisager ce monde, et que je l'appuie même, si je ne suis absolument trompé, sur d'assez bons arguments. Du reste, je vous le répète, *je sais que je ne sais pas*; et ce doute me transporte à la fois de joie et de reconnaissance, puisque j'y trouve réunis et le titre ineffaçable de ma grandeur, et le préservatif salutaire contre toute spéculation ridicule ou téméraire. En examinant la nature sous ce point de vue, en grand, comme dans la dernière de ses productions, je me rappelle continuellement (et c'est assez psur moi) ce mot d'un Lacédémonien songeant à ce qui empêchait un cadavre raide de se tenir debout de quelque manière qu'on s'y prit : **PAR DIEU!** dit-il, *il faut qu'il y ait quelque chose là-dedans*. Toujours et partout on doit dire de même : car, sans *quelque chose*, tout est cadavre, et rien ne se tient debout. Le monde, ainsi envisagé comme un simple assemblage d'apparences, dont le moindre phénomène cache une réalité, est un véritable et sage idéalisme. Dans un sens très-vrai, je puis dire que les objets matériels ne sont rien de ce que je vois; mais ce que je vois est réel par rapport à moi, et c'est assez pour moi d'être ainsi conduit jusqu'à l'existence d'un autre ordre que je crois fermement sans le voir. Appuyé sur ces principes, je comprends parfaitement,

non pas seulement que la prière est utile en général pour écarter le mal physique, mais qu'elle en est le véritable antidote, le spécifique naturel, et que par essence elle tend à le détruire, précisément comme cette puissance invisible qui nous arrive du Pérou, cachée dans une écorce légère, va chercher, en vertu de sa propre essence, le principe de la fièvre, le touche et l'attaque avec plus ou moins de succès, suivant les circonstances et le tempérament; à moins qu'on ne veuille soutenir que le bois guérit la fièvre, ce qui serait tout à fait drôle.

LE CHEVALIER.

Drôle tant qu'il vous plaira; mais il faut apparemment que je sois un *drôle de corps*, car, de ma vie, je n'ai eu aucun scrupule sur cette proposition.

LE COMTE.

Mais le bois guérit la fièvre, pourquoi se donner la peine d'en aller chercher au Pérou? Descendons au jardin: ces bouleaux nous en fourniront de reste pour toutes les fièvres tierces de la Russie!

LE CHEVALIER.

Parlons sérieusement, je vous en prie: il ne s'agit pas ici du *bois* en général, mais d'un *certain bois* dont la qualité particulière est de guérir la fièvre.

LE COMTE.

Fort bien; mais qu'entendez-vous par *qualité*? Ce mot exprime-t-il dans votre pensée un simple accident, et croyez-vous, par exemple, que le *quinquina* guérisse, parce qu'il est *figuré, pesant, coloré, etc.*

LE CHEVALIER.

Vous chicanez, mon cher ami; il va sans dire que j'entends parler d'une qualité réelle.

LE COMTE.

Comment donc, *qualité réelle*! Que veut dire cela, je vous prie?

LE CHEVALIER.

Oh! je vous en prie à mon tour, ne disputons pas sur les mots : savez-vous bien que le bon sens militaire s'offense de ces sortes d'ergoterics?

LE COMTE.

J'estime le bon sens militaire plus que vous ne le croyez peut-être; et je vous proteste d'ailleurs que les *ergoterics* ne me sont pas moins odieuses qu'à vous : mais je ne crois pas qu'on dispute sur les mots en demandant ce qu'ils signifient.

LE CHEVALIER.

J'entends donc par *qualité réelle* quelque chose de réellement subsistant, *un je ne sais quoi* que je ne suis pas obligé de définir apparemment, mais qui existe enfin comme tout ce qui existe.

LE COMTE.

A merveille! mais ce *quelque chose*, cette *inconnue* dont nous recherchons la valeur, est-elle matière ou non? Si elle n'est pas matière...

LE CHEVALIER.

Ah! je ne dis pas cela!

LE COMTE.

Mais si elle est matière, certainement vous ne pouvez plus l'appeler *qualité*; ce n'est plus un *accident*, une *modification*, un *mode*, ou comme il vous plaira l'appeler : c'est une substance semblable dans son essence à toute autre substance matérielle, et cette substance qui n'est pas *bois* (autrement tout bois gué-

rirait) existe dans le bois, ou pour mienx dire, *dans ce bois*, comme le sucre, qui est ni eau ni thé, est contenu dans cette infusion de thé qui le dissout. Nous n'avons donc fait que remonter la question, et toujours elle recommence. En effet, puisque la substance quelconque qui guérit la fièvre est de la matière, je dis de nouveau : Pourquoi aller au Pérou? La matière est encore plus aisée à trouver que le bois : il y en a partout, ce me semble, et tout ce que nous voyons est bon pour guérir. Alors vous serez forcé de me répéter sur la matière en général tout ce que vous m'aviez dit sur le bois : Vous me direz : *Il ne s'agit point de la matière prise généralement, mais de cette matière particulière, c'est-à-dire de la matière, dans le sens le plus abstrait, plus, une qualité qui la distingue et qui guérit la fièvre.*

Et moi, je vous attaquerai de nouveau, en vous demandant ce que c'est que cette qualité que vous supposez matérielle, et je vous poursuivrai ainsi avec le même avantage, sans que votre bon sens puisse jamais trouver un point d'appui pour me résister; car la matière étant de sa nature inerte et passive, et n'ayant d'action que par le mouvement qu'elle ne peut se donner, il s'ensuit qu'elle ne saurait agir que par l'action d'un agent plus ou moins éloigné, voilé par elle, et qui ne saurait être elle.

Vous voyez, mon cher chevalier, qu'il ne s'agit pas tout à fait d'une question de mots; mais revenons. Cette excursion sur les causes nous conduit à une idée également juste et féconde : c'est d'envisager la prière considérée dans son effet, simplement comme une cause seconde, car sous ce point de vue elle n'est que cela, et ne doit être distinguée d'aucune autre. Si donc un philosophe à la mode s'étonne de me voir employer la prière pour me préserver de la foudre, par exemple, je lui dirai : *Et vous, monsieur, pourquoi employez-vous des paratonnerres? ou, pour m'en tenir à quelque chose de plus commun : Pourquoi employez-vous les pompes dans les incendies, et les remèdes dans les maladies? Ne vous opposez-vous pas ainsi tout*

comme moi aux lois éternelles? « Oh! c'est bien différent, me » dira-t-on; car si c'est une loi, par exemple, que le feu brûle, » c'en est une aussi que l'eau éteigne le feu. » Et moi je répondrai : *C'est précisément ce que je dis de mon côté; car si c'est une loi que la foudre produise tel ou tel ravage, c'en est une aussi que la prière, répandue à temps sur le FEU DU CIEL, l'éteigne ou le détourne.* Et soyez persuadés, messieurs, qu'on ne me fera aucune objection dans la même supposition, que je ne rétorque avec avantage : il n'y a point de milieu entre le fatalisme rigide, absolu, universel, et la foi commune des hommes sur l'efficacité de la prière.

Vous rappelez-vous, M. le chevalier, ce joli bipède qui se moquait devant nous, il y a peu de temps, de ces deux vers de Boileau :

Pour moi qu'en santé même un autre monde étonne,
Qui crois l'âme immortelle et que c'est Dieu qui tonne.

« Du temps de Boileau, disait-il devant des caillettes et des » jouvenceaux ébahis de tant de science, on ne savait pas » encore qu'un coup de foudre n'est que l'étincelle électrique » renforcée; et l'on se serait fait une affaire grave si l'on n'avait » pas regardé le tonnerre comme l'arme divine destinée à » châtier les crimes. Cependant il faut que vous sachiez que » déjà, dans les temps anciens, certains raisonneurs embar- » rassaient un peu les croyants de leur époque, en leur deman- » dant pourquoi Jupiter s'amusait à foudroyer les rochers du » Caucase ou les forêts inhabitées de la Germanie. »

J'embarraissai moi-même un peu ce profond raisonneur en lui disant : « Mais vous ne faites pas attention, monsieur, que » vous fournissez vous-même un excellent argument aux dé- » vots de nos jours (car il y en a toujours, malgré les efforts » des sages) pour continuer à penser comme le bonhomme » Boileau; en effet, ils vous diront tout simplement : *Le ton- » nerre, quoiqu'il tue, n'est cependant point établi pour tuer; et*

» nous demandons précisément à Dieu qu'il daigne, dans sa
 » bonté, envoyer ses foudres sur les rochers et sur les déserts, ce
 » qui suffit sans doute à l'accomplissement des lois physiques. »
 Je ne voulais pas, comme vous pensez bien, soutenir thèse
 devant un tel auditoire ; mais voyez, je vous prie, où nous a
 conduit la science mal entendue, et ce que nous devons attendre
 d'une jeunesse imbue de tels principes. Quelle ignorance pro-
 fonde, et même quelle horreur de la vérité ! Observez surtout
 ce sophisme fondamental de l'orgueil moderne qui confond
 toujours la découverte ou la génération d'un effet avec la révé-
 lation d'une cause. Les hommes reconnaissent dans une sub-
 stance inconnue (l'ambre) la propriété, qu'elle acquiert par le
 frottement, d'attirer les corps légers. Ils nomment cette qualité
l'ambréité (électricité). Ils ne changent point ce nom à mesure
 qu'ils découvrent d'autres substances idio-électriques : bientôt
 de nouvelles observations leur découvrent le feu électrique. Ils
 apprennent à l'accumuler, à le conduire, etc. Enfin, ils se
 croient sûrs d'avoir reconnu et démontré l'identité de ce feu
 avec la foudre, de manière que si les noms étaient imposés par
 le raisonnement, il faudrait aujourd'hui, en suivant les idées
 reçues, substituer au mot d'*électricité* celui de *céraunisme*. En
 tout cela qu'ont-ils fait ? Ils ont agrandi le miracle, ils l'ont,
 pour ainsi dire, rapproché d'eux : mais que savent-ils de plus
 sur son essence ? Rien. Il semble même qu'il s'est montré plus
 inexplicable à mesure qu'on l'a considéré de plus près. Or,
 admirez la beauté de ce raisonnement : « Il est prouvé que l'é-
 » lectricité, telle que nous l'observons dans nos cabinets, ne
 » diffère qu'en moins de ce terrible et mystérieux agent que
 » l'on nomme *foudre*, DONC ce n'est pas Dieu qui tonne. » Mo-
 lière dirait : *Votre Ergo n'est qu'un sot !* Mais nous serions
 bien heureux s'il n'était que sot ; voyez les conséquences ulté-
 rieures : « *Donc* ce n'est point Dieu qui agit par les causes
 » secondes ; *donc* la marche en est invariable ; *donc* nos craintes
 » et nos prières sont également vaines. » Quelle suite d'er-
 reurs monstrueuses ! Je lisais, il n'y a pas longtemps, dans un

papier français, que le tonnerre n'est plus, pour un homme instruit, la foudre lancée du haut des cieux pour faire trembler les hommes; que c'est un phénomène très-naturel et très-simple qui se passe à quelques toises au-dessus de nos têtes, et dont les astres les plus voisins n'ont pas la moindre nouvelle. Analysons ce raisonnement, nous trouverons : « Que si la foudre partait, par » exemple, de la planète de Saturne, comme elle serait alors » plus près de Dieu, il y aurait moyen de croire qu'il s'en mêle; » mais que, puisqu'elle se forme à quelques toises au-dessus de nos » têtes, etc. » On ne cesse de parler de la grossièreté de nos aïeux : il n'y a rien de si grossier que la philosophie de notre siècle; le bon sens du douzième s'en serait justement moqué. Le Prophète-Roi ne plaçait sûrement pas le phénomène dont je vous parle dans une région trop élevée, puisqu'il le nomme, avec beaucoup d'élégance orientale, *le cri de la nue* ¹; il a pu même se recommander aux chimistes modernes en disant que *Dieu sait extraire l'eau de la foudre* ², mais il n'en dit pas moins :

La voix de son tonnerre éclate autour de nous :
La terre en a tremblé ³.

Il accorde fort bien, comme vous voyez, la religion et la physique. C'est nous qui déraisonnons. Ah! que les sciences naturelles ont coûté cher à l'homme! c'est bien sa faute, car Dieu l'avait suffisamment gardé; mais l'orgueil a prêté l'oreille au serpent, et de nouveau l'homme a porté une main criminelle sur l'arbre de la science; il s'est perdu, et par malheur il n'en

¹ *Vocem dederunt nubes.* (Ps. LXXVI.)

² *Fulgura in pluviam facit.* (Ibid. CXXXIV, 7.) Un autre prophète s'est emparé de cette expression et l'a répétée deux fois. (*Jérém. X, 13; LI, 16.*) — Les coups de tonnerre paraissent être la combustion du gaz hydrogène avec l'air vital; et c'est ainsi que nous les voyons suivis de pluies soudaines. (Fourcroy, *Vérités fondamentales de la chimie moderne*, pag. 38.)

³ *Vox tonitruï tui in rotâ... commota est et contremuit terra.* (Ps. LXXVI, 18.)

sait rien. Observez une belle loi de la Providence : depuis les temps primitifs, dont je ne parle point dans ce moment, elle n'a donné la physique expérimentale qu'aux chrétiens. Les anciens nous surpassaient certainement en force d'esprit : ce point est prouvé par la supériorité de leurs langues d'une manière qui semble imposer silence à tous les sophismes de notre orgueil ; par la même raison, ils nous ont surpassés dans tout ce qu'ils ont pu avoir de commun avec nous. Au contraire, leur physique est à peu près nulle ; car, non-seulement ils n'attachaient aucun prix aux expériences physiques, mais ils les méprisaient, et même ils y attachaient je ne sais quelle légère idée d'impiété, et ce sentiment confus venait de bien haut. Lorsque toute l'Europe fut chrétienne, lorsque les prêtres furent les instituteurs universels, lorsque tous les établissements de l'Europe furent christianisés, lorsque la théologie eut pris place à la tête de l'enseignement, et que les autres facultés se furent rangées autour d'elle comme les dames d'honneur autour de leur souveraine, le genre humain étant ainsi préparé, les sciences naturelles lui furent données, *tantæ molis erat ROMANAM condere gentem* ! L'ignorance de cette grande vérité a fait déraisonner de très-fortes têtes, sans excepter Bacon, et même à commencer par lui.

LE SÉNATEUR.

Puisque vous m'y faites penser, je vous avoue que je l'ai trouvé plus d'une fois extrêmement amusant avec ses *desiderata*. Il a l'air d'un homme qui trépigne à côté d'un berceau, en se plaignant de ce que l'enfant qu'on y berce n'est point encore professeur de mathématiques ou général d'armée.

LE COMTE.

C'est fort bien dit, en vérité, et je ne sais même s'il ne serait pas possible de chicaner sur l'exactitude de votre comparaison ; car les sciences, au commencement du XVII^e siècle, n'étaient point du tout *un enfant au berceau*. Sans parler de l'illustre

religieux de son nom, qui l'avait précédé de trois siècles en Angleterre, et dont les connaissances pourraient encore mériter à des hommes de notre siècle le titre de *savant*, Bacon était contemporain de Keppler, de Galilée, de Descartes, et Copernic l'avait précédé : ces quatre géants seuls, sans parler de cent autres personnages moins célèbres, lui ôtaient le droit de parler avec tant de mépris de l'état des sciences, qui jetaient déjà de son temps une lumière éclatante, et qui étaient au fond tout ce qu'elles pouvaient être alors. Les sciences ne vont point comme Bacon l'imaginait : elles germent comme tout ce qui germe ; elles croissent comme tout ce qui croît ; elles se lient avec l'état moral de l'homme. Quoique libre et actif, et capable par conséquent de se livrer aux sciences et de les perfectionner, comme tout ce qui a été mis à sa portée, il est cependant abandonné à lui-même sur ce point moins peut-être que sur tout autre ; mais Bacon avait la fantaisie d'injurier les connaissances de son siècle, sans avoir pu jamais se les approprier ; et rien n'est plus curieux dans l'histoire de l'esprit humain que l'imperturbable obstination avec laquelle cet homme célèbre ne cessa de nier l'existence de la lumière qui étincelait autour de lui, parce que ses yeux n'étaient pas conformés de manière à la recevoir ; car jamais homme ne fut plus étranger aux sciences naturelles et aux lois du monde. On a très-justement accusé Bacon d'avoir retardé la marche de la chimie en tâchant de la rendre mécanique, et je suis charmé que le reproche lui ait été adressé dans sa patrie même par l'un des premiers chimistes du siècle ¹. Il a fait plus mal encore en retardant la marche de cette philosophie transcendante ou *générale*, dont il n'a cessé de nous entretenir, sans jamais s'être douté de ce qu'elle devait être ; il a même inventé des mots faux et dangereux dans l'acception qu'il leur a donnée, comme celui de *forme*, par exemple, qu'il a substitué à celui de *nature* ou d'*essence*, et dont la grossièreté moderne n'a pas manqué

¹ Black's lectures on chemistry. London, in-4°, tom. I, p. 261.

de s'emparer, en nous proposant le plus sérieusement possible de rechercher la *forme* de la chaleur, de l'expansibilité, etc. : et qui sait si l'on n'en viendra pas un jour, marchant sur ses traces, à nous enseigner la *forme de la vertu*? La puissance qui entraînait Bacon n'était point encore adulte à l'époque où il écrivait; déjà cependant on la voit fermenter dans ses écrits où elle ébauche hardiment les germes que nous avons vu éclore de nos jours. Plein d'une rancune machinale (dont il ne connaissait lui-même ni la nature ni la source), contre toutes les idées spirituelles, Bacon attacha de toutes ses forces l'attention générale sur les sciences matérielles, de manière à dégoûter l'homme de tout le reste. Il repoussait toute la métaphysique, toute la psychologie, toute la théologie naturelle, toute la théologie positive, et il enferma celle-ci sous clef dans l'Église avec défense d'en sortir; il déprimait sans relâche les causes finales, qu'il appelait des *rémoras* attachés au vaisseau des sciences; et il osa soutenir sans détour que la recherche de ces causes nuisait à la véritable science : erreur grossière autant que funeste, et cependant, le pourrait-on croire ? erreur contagieuse, même pour les esprits heureusement disposés, au point que l'un des disciples les plus fervents et les plus estimables du philosophe anglais n'a point senti trembler sa main, en nous avertissant de *prendre bien garde de ne pas nous laisser séduire par ce que nous apercevons d'ordre dans l'univers*. Bacon n'a rien oublié pour nous dégoûter de la philosophie de Platon, qui est la préface humaine de l'Évangile; et il a vanté, expliqué, propagé celle de Démocrite, c'est-à-dire la philosophie corpusculaire, effort désespéré du matérialisme poussé à bout, qui, sentant que la matière lui échappe et n'explique rien, se plonge dans les infiniment petits; cherchant, pour ainsi dire, la matière sans la matière, et toujours content au milieu même des absurdités, partout où il ne trouve pas l'intelligence. Conformément à ce système de philosophie, Bacon engage les hommes à chercher la cause des phénomènes naturels dans la configuration des atomes ou des molécules constituantes, idée

la plus fausse et la plus grossière qui ait jamais souillé l'entendement humain. Et voilà pourquoi le XVIII^e siècle, qui n'a jamais aimé et loué les hommes que pour ce qu'ils ont de mauvais, a fait son dieu de Bacon, tout en refusant néanmoins de lui rendre justice pour ce qu'il a de bon et même d'excellent. C'est une très-grande erreur que celle de croire qu'il a influé sur la marche des sciences; car tous les véritables fondateurs de la science le précédèrent ou ne le connurent point. Bacon fut un baromètre qui annonça le beau temps; et parce qu'il l'annonçait, on crut qu'il l'avait fait. Walpole, son contemporain, l'a nommé *le prophète de la science*¹, c'est tout ce qu'on peut lui accorder. J'ai vu le dessin d'une médaille frappée en son honneur, dont le corps est un soleil levant, avec la légende : *Exortus uti æthereus sol*. Rien n'est plus évidemment faux, je passerais plutôt une aurore avec l'inscription : *Nuntia solis*; et même encore on pourrait y trouver de l'exagération; car lorsque Bacon *se leva*, il était au moins dix heures du matin. L'immense fortune qu'il a faite de nos jours n'est due, comme je vous le disais tout à l'heure, qu'à ses côtés répréhensibles. Observez qu'il n'a été traduit en français qu'à la fin de ce siècle, et par un homme qui nous a déclaré naïvement : *Qu'il avait, contre sa seule expérience, cent mille raisons pour ne pas croire en Dieu!*

LE CHEVALIER.

N'avez-vous point peur, M. le comte, d'être lapidé pour de tels blasphèmes contre l'un des *grands dieux* de notre siècle?

LE COMTE.

Si mon devoir était de me faire lapider, il faudrait bien prendre patience; mais je doute qu'on vienne me lapider ici. Quand il s'agirait d'ailleurs d'écrire et de publier ce que je

¹ Voy. la préface de la petite édition anglaise des Oeuvres de Bacon, publiée par le docteur Schaw, Londres, 1802, 12 vol. in-12.

vous dis, je ne balancerai pas un moment ; je craindrais peu les tempêtes, tant je suis persuadé que les véritables intentions d'un écrivain sont toujours senties, et que tout le monde leur rend justice. On me croirait donc, j'en suis sûr, lorsque je protesterais que je me crois inférieur en talents et en connaissance à la plupart des écrivains que vous avez en vue dans ce moment, autant que je les surpasse par la vérité des doctrines que je professe. Je me plais même à confesser cette première supériorité, qui me fournit le sujet d'une méditation délicate sur l'incalculable privilège de la vérité, et sur la nullité des talents qui osent se séparer d'elle. Il y a un beau livre à faire, messieurs, *sur le tort fait à toutes les productions du génie, et même au caractère de leurs auteurs, par les erreurs qu'ils ont professées depuis trois siècles*. Quel sujet s'il était bien traité ! L'ouvrage serait d'autant plus utile, qu'il reposerait entièrement sur des faits, de manière qu'il prêterait peu le flanc à la chicane. Je puis sur ce point vous citer un exemple frappant, celui de Newton, qui se présente à mon esprit dans ce moment comme l'un des hommes les plus marquants dans l'empire des sciences. Que lui a-t-il manqué pour justifier pleinement le beau passage d'un poète de sa nation, qui l'a nommé *une pure intelligence prêtée aux hommes par la Providence pour leur expliquer ses ouvrages* ? Il lui a manqué de n'avoir pu s'élever au-dessus des préjugés nationaux ; car certainement s'il avait eu une vérité de plus dans l'esprit, il aurait écrit un livre de moins. Qu'on l'exalte donc tant qu'on voudra, je souscris à tout, pourvu qu'il se tienne à sa place ; mais s'il descend des hautes régions de son génie pour me parler *de la grande tête et de la petite corne*, je ne lui dois plus rien : il n'y a dans tout le cercle de l'erreur, et il ne peut y avoir, ni noms, ni rangs, ni différences, NEWTON est l'égal de Villiers.

' Pure intelligence whom God
To mortal lent, to trace his boundless works
From law sublimely simple.

(Thomson's Seasons, the Summer.)

Après cette profession de foi que je ne cesse de répéter , je vis parfaitement en paix avec moi-même. Je ne puis m'accuser de rien , je vous l'assure , car je sais ce que je dois au génie , mais je sais aussi ce que je dois à la vérité. D'ailleurs , messieurs , *les temps sont arrivés* , et toutes les idoles doivent tomber. Revenons , s'il vous plaît.

Trouvez-vous la moindre difficulté dans cette idée , que la prière est une cause seconde , et qu'il est impossible de faire contre elle une seule objection que vous ne puissiez faire de même contre la médecine , par exemple ? *Ce malade doit mourir ou ne doit pas mourir ; donc il est inutile de prier pour lui* , et moi je dis : *Donc il est inutile de lui administrer des remèdes ; donc il n'y a point de médecine*. Où est la différence , je vous prie ? Nous ne voulons pas faire attention que les causes secondes se combinent avec l'action supérieure. *Ce malade mourra ou ne mourra pas* : oui , sans doute , il mourra *s'il ne prend pas des remèdes* , et il ne mourra pas *s'il en use* : cette condition , s'il est permis de s'exprimer ainsi , fait portion du décret éternel. Dieu , sans doute , est le moteur universel ; mais chaque être est mù suivant la nature qu'il en a reçue. Vous-mêmes , messieurs , si vous vouliez amener à vous ce cheval que nous voyons là-bas dans la prairie , comment feriez-vous ? vous le monteriez , ou vous l'amèneriez par la bride , et l'animal vous obéirait , *suivant sa nature* , quoiqu'il eût toute la force nécessaire pour vous résister , et même pour vous tuer d'un coup de pied. Que s'il vous plaisait de faire venir à nous l'enfant que nous voyons jouer dans le jardin , vous l'appelleriez , ou , comme vous ignorez son nom , vous lui feriez quelque signe ; le plus intelligible pour lui serait sans doute de lui montrer ce biscuit , et l'enfant arriverait , *suivant sa nature*. Si vous aviez besoin enfin d'un livre de ma bibliothèque , vous iriez le chercher , et le livre suivrait votre main d'une manière purement passive , *suivant sa nature*. C'est une image assez naturelle de l'action de Dieu sur les créatures. Il meut les anges , les hommes , les animaux , la matière brute , tous les êtres enfin ; mais

chacun *suivant sa nature* ; et l'homme ayant été créé libre , il est mu librement. Cette loi est véritablement *la loi éternelle* , et c'est à elle qu'il faut croire.

LE SÉNATEUR.

J'y crois de tout mon cœur tout comme vous ; cependant il faut avouer que l'accord de l'action divine avec notre liberté et les événements qui en dépendent, forme une de ces questions où la raison humaine, lors même qu'elle est parfaitement convaincue, n'a pas cependant la force de se défaire d'un certain doute qui tient de la peur, et qui vient toujours l'assaillir malgré elle. C'est un abîme où il vaut mieux ne pas regarder.

LE COMTE.

Il ne dépend nullement de nous, mon bon ami, de n'y pas regarder ; il est là devant nous, et pour ne pas le voir, il faudrait être aveugle, ce qui serait bien pis que d'avoir peur. Répétons plutôt qu'il n'y a point de philosophie sans l'art de mépriser les objections, autrement les mathématiques mêmes seraient ébranlées. J'avoue qu'en songeant à certains mystères du monde intellectuel, la tête tourne un peu. Cependant il est possible de se raffermir entièrement ; et la nature même, sagement interrogée, nous conduit sur le chemin de la vérité. Mille et mille fois sans doute vous avez réfléchi à la combinaison des mouvements. Courez, par exemple, d'orient en occident tandis que la terre tourne d'occident en orient. Que voulez-vous faire, vous qui courez ? vous voulez, je le suppose, parcourir à pied une werste en huit minutes d'orient en occident : vous l'avez fait ; vous avez atteint le but ; vous êtes las, couvert de sueur ; vous éprouvez enfin tous les symptômes de la fatigue : mais que voulait ce pouvoir supérieur, ce *premier mobile* qui vous entraîne avec lui ? Il voulait qu'au lieu d'avancer d'orient en occident, vous reculassiez dans l'espace avec une vitesse inconcevable, et c'est ce qui est arrivé. Il a

donc fait ainsi que vous ce qu'il voulait. Jouez au volant sur un vaisseau qui cingle : y a-t-il dans le mouvement qui emporte et vous et le volant quelque chose qui gêne votre action ? Vous lancez le volant de proue en poupe avec une vitesse égale à celle du vaisseau (supposition qui peut être d'une vérité rigoureuse) : les deux joueurs font certainement *tout ce qu'ils veulent* ; mais le premier mobile a fait aussi *ce qu'il voulait*. L'un des deux croyait *lancer* le volant, il n'a fait que l'arrêter ; l'autre est allé à lui au lieu de l'attendre, comme il y croyait, et de le recevoir sur sa raquette.

Direz-vous peut-être que puisque vous n'avez pas fait tout ce que vous croyiez, vous n'avez pas fait tout ce que vous vouliez ? Dans ce cas vous ne feriez pas attention que la même objection peut s'adresser au mobile supérieur, auquel on pourrait dire que voulant emporter le volant, celui-ci néanmoins est demeuré immobile. L'argument vaudrait donc également contre Dieu. Puisqu'il a, pour établir que la puissance divine peut être gênée par celle de l'homme, précisément autant de force que pour établir la proposition inverse, il s'ensuit qu'il est nul pour l'un et l'autre cas, et que les deux puissances agissent ensemble sans se nuire.

On peut tirer un très-grand parti de cette combinaison des forces motrices qui peuvent animer à la fois le même corps, quels que soient leur nombre et leur direction, et qui ont si bien toutes leur effet, que le mobile se trouvera à la fin du mouvement unique qu'elles auront produit, précisément au même point où il s'arrêterait, si toutes avaient agi l'une après l'autre. L'unique différence qui se trouve entre l'une et l'autre dynamique, c'est que dans celle des corps, la force qui les anime ne leur appartient jamais, au lieu que dans celle des esprits, les volontés, qui sont des actions substantielles, s'unissent, se croisent ou se heurtent d'elles-mêmes, puisqu'elles ne sont qu'actions. Il peut même se faire qu'une volonté créée annule, je ne dis pas l'effort, mais le résultat de l'action divine ; car, dans ce sens, Dieu lui-même nous a dit que Dieu VEUT des

choses qui n'arrivent point, parce que l'homme NE VEUT PAS ¹. Ainsi les droits de l'homme sont immenses, et le plus grand malheur pour lui est de les ignorer; mais sa véritable action spirituelle est la prière au moyen de laquelle, en se mettant en rapport avec Dieu, il en exerce, pour ainsi dire, l'action toute-puissante, puisqu'il la détermine. Voulez-vous savoir ce que c'est que cette puissance, et la mesurer, pour ainsi dire? Songez à ce que peut la volonté de l'homme dans le cercle du mal; elle peut contrarier Dieu, vous venez de le voir: que peut donc cette même volonté lorsqu'elle agit avec lui? où sont les bornes de cette puissance? sa nature est de n'en pas avoir. L'énergie de la volonté humaine nous frappe vaguement dans l'ordre social, et souvent il nous arrive de dire que *l'homme peut tout ce qu'il veut*; mais dans l'ordre spirituel, où les effets ne sont pas sensibles, l'ignorance sur ce point n'est que trop générale; et dans le cercle même de la matière, nous ne faisons pas, à beaucoup près, les réflexions nécessaires. Vous renverseriez aisément, par exemple, un de ces églantiers; mais vous ne pouvez renverser un chêne: pourquoi, je vous prie? La terre est couverte d'hommes sans tête qui se hâteront de vous répondre: *Parce que vos muscles ne sont pas assez forts*, prenant ainsi de la meilleure foi du monde la *limite* pour le *moyen* de la force. Celle de l'homme est bornée par la nature de ses organes physiques, de la manière nécessaire pour qu'il ne puisse troubler que jusqu'à un certain point l'ordre établi; car vous sentez ce qui arriverait dans ce monde, si l'homme pouvait de son bras seul renverser un édifice ou arracher une forêt. Il est bien vrai que cette même sagesse qui a créé l'homme perfectible, lui a donné la dynamique, c'est-à-dire les moyens artificiels d'augmenter sa force naturelle; mais ce don est accompagné encore d'un

¹ Jérusalem! Jérusalem! combien de fois ai-je voulu rassembler tes enfants, etc., ET TU N'AS PAS VOULU! (Luc XIII, 24.)

Il y a dans l'ordre spirituel, comme dans le matériel, *des forces vives et des forces mortes*; et cela doit être.

signe éclatant de l'infinie prévoyance : car voulant que tout l'accroissement possible fût proportionné, non aux désirs illimités de l'homme qui sont immenses, et presque toujours désordonnés, mais seulement à ses désirs sages, réglé sur ses besoins, elle a voulu que chacune de ses forces fût nécessairement accompagnée d'un empêchement qui naît d'elle, et qui croît avec elle, de manière que la force doit nécessairement se tuer elle-même par l'effort seul qu'elle fait pour s'agrandir. On ne saurait, par exemple, augmenter proportionnellement la puissance d'un levier sans augmenter proportionnellement les difficultés qui doivent enfin le rendre inutile ; on peut dire de plus qu'en général et dans les opérations mêmes qui ne tiennent point à la mécanique proprement dite, l'homme ne saurait augmenter ses forces naturelles sans employer proportionnellement plus de temps, plus d'espace et plus de matériaux, ce qui l'embarrasse d'abord d'une manière toujours croissante, et l'empêche de plus d'agir clandestinement, et ceci doit être soigneusement remarqué. Ainsi, par exemple, tout homme peut faire sauter une maison au moyen d'une mine ; mais les préparatifs indispensables sont tels que l'autorité publique aura toujours le temps de venir lui demander ce qu'il fait. Les instruments d'optique présentent encore un exemple frappant de la même loi, puisqu'il est impossible de perfectionner l'une des qualités dont la réunion constitue la perfection de ces instruments, sans affaiblir l'autre. On peut faire une observation semblable sur les armes à feu. En un mot, il n'y a point d'exception à une loi dont la suspension anéantirait la société humaine. Ainsi donc, de tous côtés, et dans l'ordre de la nature comme dans celui de l'art, les bornes sont posées. Vous ne feriez pas fléchir l'arbuste dont je vous parlais tout à l'heure, si vous le pressiez avec un roseau ; ce ne serait point cependant parce que la force vous manquerait, mais parce qu'elle manquerait au roseau ; et cet instrument trop faible est à l'églantier ce que le bras est au chêne. La volonté par son essence transporterait les montagnes ; mais les muscles, les nerfs et les os qui

lui ont été remis pour agir matériellement, plient sur le chêne, comme le roseau pliait sur l'églantier. Otez donc par la pensée la loi qui veut que la volonté humaine ne puisse agir matériellement d'une manière immédiate que sur le corps qu'elle anime (loi purement accidentelle et relative à notre état d'ignorance et de corruption), elle arrachera un chêne comme elle soulève un bras. De quelque manière qu'on envisage la volonté de l'homme, on trouve que ses droits sont immenses. Mais comme dans l'ordre spirituel, dont le monde matériel n'est qu'une image et une espèce de reflet, la prière est la *dynamique* confiée à l'homme, gardons-nous bien de nous en priver : ce serait vouloir substituer nos bras au cabestan ou à la pompe à feu.

La philosophie du dernier siècle, qui formera aux yeux de la postérité une des plus honteuses époques de l'esprit humain, n'a rien oublié pour nous détourner de la prière par la considération *des lois éternelles et immuables*. Elle avait pour objet favori, j'ai presque dit *unique*, de détacher l'homme de Dieu : et comment pouvait-elle y parvenir plus sûrement qu'en l'empêchant de prier ? Toute cette philosophie ne fut dans le fait qu'un véritable système d'athéisme pratique ¹ ; j'ai donné un nom à cette étrange maladie : je l'appelle la *théophobie* ; regardez bien, vous la verrez dans tous les livres philosophiques du XVIII^e siècle. On ne disait pas franchement : *Il n'y a pas de Dieu*, assertion qui aurait pu amener quelques inconvénients physiques ; mais on disait : « *Dieu n'est pas là*. Il n'est pas » dans vos idées : elles viennent des sens : il n'est pas dans vos » pensées, qui ne sont que des *sensations transformées* : il n'est » pas dans les fléaux qui vous affligent ; ce sont des phéno- » mènes physiques, comme d'autres qu'on explique par les » lois connues. Il ne pense pas à vous ; il n'a rien fait pour » vous en particulier ; le monde est fait pour l'insecte comme » pour vous ; il ne se venge pas de vous, car vous êtes trop

¹ La théorie qui nie l'utilité de la prière est l'athéisme formel ou n'en diffère que de nom. (*Orig.*, de Orat. opp., tom. I, in-fol., pag. 202.)

» petits, etc. » Enfin on ne pouvait nommer Dieu à cette philosophie, sans la faire entrer en convulsion. Des écrivains même de cette époque, infiniment au-dessus de la foule, et remarquables par d'excellentes vues partielles, ont nié franchement la création. Comment parler à ces gens-là de châtimens célestes sans les mettre en fureur? *Nul événement physique ne peut avoir de cause supérieure relative à l'homme* : voilà son dogme. Quelquefois peut-être elle n'osera pas l'articuler en général; mais venez à l'application, elle niera constamment en détail, ce qui revient au même. Je puis vous en citer un exemple remarquable et qui a quelque chose de divertissant, quoiqu'il attriste sous un autre rapport. Rien ne les choquait comme le déluge, qui est le plus grand et le plus terrible jugement que la Divinité ait jamais exercé sur l'homme; et cependant rien n'était mieux établi par toutes les espèces de preuves capables d'établir un grand fait. Comment faire donc? ils commencèrent par nous refuser obstinément toute l'eau nécessaire au déluge; et je me rappelle que, dans mes belles années, ma jeune foi était alarmée par leurs raisons : mais la fantaisie leur étant venue depuis de créer un monde par voie de précipitation¹, et l'eau leur étant rigoureusement nécessaire pour cette opération remarquable, le défaut d'eau ne les a plus embarrassés, et ils sont allés jusqu'à nous en accorder libéralement une *enveloppe* de trois lieues de hauteur sur toute la surface du globe; ce qui est fort honnête. Quelques-uns même ont imaginé d'appeler Moïse à leur secours et de le forcer, par les plus étranges tortures, à déposer en faveur de leurs rêves cosmogoniques. Bien entendu, cependant, que l'intervention divine demeure parfaitement étrangère à cette aventure qui n'a rien d'extraordinaire : ainsi, ils ont admis la submersion totale du globe à l'époque même fixée par ce grand homme, ce qui leur

¹ Il ne s'agissait point de créer un monde, mais de former les couches terrestres, comme l'auteur l'a remarqué dans une de ses notes, qui a prévenu cette remarque. (Voy. pag. 107.)

Note de l'Éditeur.)

a paru suffire pour se déclarer sérieusement *défenseurs de la révélation*; mais de *Dieu*, de *crime* et de *châtiment*, pas le mot. On nous a même insinué tout doucement *qu'il n'y avait point d'homme sur la terre à l'époque de la grande submersion*, ce qui est tout à fait *mosaïque*, comme vous voyez. Ce mot de *déluge* ayant de plus quelque chose de *théologique* qui déplaît, on l'a supprimé, et l'on dit *catastrophe*: ainsi, ils acceptent le *déluge*, dont ils avaient besoin pour leurs vaines théories, et ils en ôtent *Dieu*, qui les fatigue. Voilà, je pense, un assez beau symptôme de la *théophobie*.

J'honore de tout mon cœur les nombreuses exceptions qui consolent l'œil de l'observateur; et parmi les écrivains mêmes qui ont pu attrister la croyance légitime, je fais avec plaisir les distinctions nécessaires; mais le caractère général de cette philosophie n'est pas moins tel que je vous l'ai montré; et c'est elle qui, en travaillant sans relâche à séparer l'homme de la Divinité, a produit enfin la déplorable génération qui a fait ou laissé faire tout ce que nous voyons.

Pour nous, messieurs, ayons aussi notre *théophobie*, mais que ce soit la bonne; et si quelquefois la justice suprême nous effraie, souvenons-nous de ce mot de saint Augustin, l'un des plus beaux sans doute qui soient sortis d'une bouche humaine: *Avez-vous peur de Dieu? sauvez-vous dans ses bras* ¹!

Permettez-moi de croire, M. le chevalier, que vous êtes parfaitement tranquille sur *les lois éternelles et immuables*. Il n'y a rien de nécessaire que Dieu, et rien ne l'est moins que le mal. Tout mal est une peine, et toute peine (excepté la dernière) est infligée par l'amour autant que par la justice.

LE CHEVALIER.

Je suis enchanté que mes petites chicanes nous aient valu des réflexions dont je ferai mon profit: mais que voulez-vous dire, je vous prie, avec ces mots: *Excepté la dernière?*

¹ VIS FUGERE A DEO? FUGE AD DEUM.

LE COMTE.

Regardez autour de vous, M. le chevalier; voyez les actes de la justice humaine : que fait-elle lorsqu'elle condamne un homme à une peine moindre que la capitale? Elle fait deux choses à l'égard du coupable : elle le châtie; c'est l'œuvre de la justice : mais de plus elle veut le corriger, et c'est l'œuvre de l'amour. S'il ne lui était pas permis d'espérer que la peine suffirait pour faire rentrer le coupable en lui-même, presque toujours elle punirait de mort; mais lorsqu'il est parvenu enfin, ou par la répétition, ou par l'universalité de ses crimes, à la persuader qu'il est incorrigible, l'amour se retire, et la justice prononce une peine éternelle; car toute mort est éternelle : comment un homme mort pourrait-il cesser d'être mort? Oui, sans doute, l'une et l'autre justice ne punissent que pour corriger; et toute peine, *excepté la dernière*, est un remède : mais la dernière *est la mort*. Toutes les traditions déposent en faveur de cette théorie, et la fable même proclame l'épouvantable vérité.

LA THÉSÉE EST ASSIS ET LE SERA TOUJOURS.

Ce fleuve qu'on ne passe qu'une fois; ce tonneau des Danaïdes, *toujours* rempli et *toujours* vide; ce foie de Tytie, *toujours* renaissant sous le bec du vautour qui le dévore *toujours*; ce Tantale, *toujours* prêt à boire cette eau, à saisir ces fruits qui le fuient *toujours*; cette pierre de Sysiphe, *toujours* remontée et poursuivie; ce cercle, symbole éternel de l'éternité, écrit sur la roue d'Ixion, sont autant d'hiéroglyphes parlant, sur lesquels il est impossible de se méprendre.

Nous pouvons donc contempler la justice divine dans la nôtre, comme dans un miroir, terne à la vérité, mais fidèle, qui ne saurait nous renvoyer d'autres images que celles qu'il a reçues : nous y verrons que le châtiment ne peut avoir d'autre fin que d'ôter le mal, de manière que plus le mal est grand et

profondément enraciné, et plus l'opération est longue et douloureuse; mais si l'homme se rend tout mal, comment l'arracher de lui-même? et quelle prise laisse-t-il à l'amour? Toute instruction vraie, mêlant donc la crainte aux idées consolantes, elle avertit l'être libre de ne pas s'avancer jusqu'au terme où il n'y a plus de terme.

LE SÉNATEUR.

Je voudrais pour mon compte dire encore beaucoup de choses à M. le chevalier, car je n'ai pas perdu de vue un instant son exclamation : *Et que dirons-nous de la guerre!* Or, il me semble que ce fléau mérite d'être examiné à part. Mais je m'aperçois que les tremblements de terre nous ont menés trop loin. Il faut nous séparer. Demain, messieurs, si vous le jugez à propos, je vous communiquerai quelques idées sur la guerre; car c'est un sujet que j'ai beaucoup médité.

LE CHEVALIER.

J'ai peu à me louer d'elle, je vous l'assure; je ne sais cependant comme il arrive que j'aime toujours la faire ou en parler: ainsi je vous entendrai avec le plus grand plaisir.

LE COMTE.

Pour moi, j'accepte l'engagement de notre ami; mais je ne vous promets pas de n'avoir plus rien à dire demain sur la prière.

LE SÉNATEUR.

Je vous cède, dans ce cas, la parole pour demain; mais je ne reprends pas la mienne. Adieu.

FIN DU CINQUIÈME ENTRETEN.

NOTES DU CINQUIÈME ENTRETEN.

I.

(Page 184. — Jamais je ne comprendrai la moralité des êtres intelligents.)

C'était l'avis d'Origène : *Les hommes, dit-il, ne seraient pas coupables, s'ils ne portaient dans leur esprit des notions de morale communes et innées écrites en lettres divines* (Γραμμάσι θεοῦ). Adv. Cels., lib. I, c. iv, p. 323, et c. v, p. 324. Opp., édit. Ruæi, in-fol., tom. I. Paris, 1723.

Charron pensait de même lorsqu'il adressait à la conscience cette apostrophe si originale et si pénétrante : « Que vas-tu chercher ailleurs loi ou règle au monde ! Que te peut-on dire ou alléguer que tu n'aies chez toi ou au-dedans, si tu te voulais tâter et écouter ! Il te faut dire comme au payeur de mauvaise foi qui demande qu'on lui montre la cédule qu'il a chez lui : *Quod petis intus habes* ; tu demandes ce que tu as dans ton sein. Toutes les tables de droit, et les deux de Moïse, et les douze des Grecs (des Romains), et toutes les bonnes lois du monde, ne sont que des copies et des extraits produits en jugement contre toi, qui tiens caché l'original, et feins ne savoir ce que c'est ; étouffant tant que tu peux cette lumière qui t'éclaire au-dedans ; mais qui n'ont jamais été au-dehors, et humainement publiées que pour celle qui était au-dedans toute céleste et divine, a été par trop méprisée et oublié. » (De la Sagesse, liv. II, chap. III, n° 4.)

II.

(Page 188. Ce qui commande précède ce qui est commandé.)

Πανταχὲ τὸ ἀρχὸν ἀρχομένου πρῶτον, καὶ ἄρον ἀγομένου.

(Plat. de leg., lib. XIII, in Epin. Opp., tom. IX, p. 252.)

On peut observer en passant que le dernier mot de Platon, *ce qui commande précède ce qui est commandé*, efface la maxime si fameuse sur nos théâtres :

Le premier qui fut roi fut un soldat heureux.

L'expression même employée par Voltaire se moque de lui ; *car le premier SOLDAT fut SOLDÉ par un roi.*

III.

Page 189. Toucher, être touché, n'appartient qu'aux seuls corps.)

Tangere enim et tangi nisi corpus nulla potest res.

(Lucr. de R. N., l. 305.)

Le docteur Robison, savant éditeur de Black, s'est justement moqué des chimistes-mécaniciens (les plus ridicules des hommes), qui ont voulu transporter dans leur science ces rêves de Lucrece. *Ainsi, dit-il, si la chaleur est produite dans quelques solutions chimiques, c'est, disent les mécaniciens, par l'effet du frottement et du choc des différentes particules qui entrent en solution; mais si l'on mêle de la neige et du sel, ces mêmes choses et ces mêmes frottements produisent un froid aigu, etc.* (Black's lectures on chemistry, in-4°, tom. I, on heat, p. 126.)

IV.

(Page 189. Que le mouvement commence par une volonté.)

» Μὴν ἀρχὴ τις ἴσται τῆς κινήσεως ἀπάσης ἄλλη πλὴν τῆς αὐτῆς αὐτὴν
» κινήσεως μεταβολῆ; Le mouvement peut-il avoir un autre principe que
» cette force qui se ment elle-même? » *Plat. de leg. Opp.*, tom. IX, p. 86-87.
Corporeum non movet nisi motum... Quum autem non sit procedere in infinitum in corporibus, oportebit devenire ad primum movens incorporeum... Omnis motus à principio immobilis. Saint Thomas, *Adv. gent.*, I, 44; III, 23.)
Platon n'est point ici copié, mais parfaitement rencontré.

V.

(Page 191. Lisez, je vous prie, ses Lettres théologiques au docteur Bentley : vous en serez également instruits et édifiés.)

On peut lire ces lettres dans la Bibliothèque britannique. Février 1797, vol. IV, n° 30. Voyez surtout celle du 3 février 1693. *Ibid.*, pag. 192.

Il avait déjà dit dans son immortel ouvrage : *Lorsque je me sers du mot d'attraction, je n'envisage point cette force physiquement, mais seulement mathématiquement; que le lecteur se garde donc bien d'imaginer que par ce mot... j'entends désigner une cause ou une raison physique, ni que je veuille attribuer aux centres d'attraction des forces réelles et physiques, car je n'envisage dans ce traité que des quantités et des proportions mathématiques, sans m'occuper de la nature des forces et des qualités physiques.* (Philos. natur. princ. mathem. cum comment. P. P. Le Seur et Jacquier, Genevæ, 1739-40, in-4°, tom. I. Def. VIII, pag. 11, et Schol. propos. XXXIX, p. 464.)

Cotes, dans la préface célèbre de ce même livre, dit que, lorsqu'on est arrivé à la cause la plus simple, il n'est plus permis de s'avancer davantage, p. 33; en quoi il semble qu'il n'avait pas bien saisi l'esprit de son maître; mais Clarke, de qui Newton a dit : *Clarke seul me comprend*, a fait sur ce point un aveu

remarquable. *L'attraction*, dit-il, *peut être l'effet d'une impulsion, mais non certainement matérielle* (*impulsu NON UTIQUÈ CORPOREO*); et dans une note il ajoute: *L'attraction n'est certainement pas une action matérielle à distance, mais l'action de quelque cause immatérielle* (*CAUSÆ CUJUSDAM IMMATERIALIS*, etc.). Voy. la Physique de Rohault traduite en latin par Clarke, in-8°, t. II, cap. XI, § 15, texte et note. Le morceau entier est curieux.

Mais n'abandonnons jamais une grande question sans avoir entendu Platon: « *Les modernes*, dit-il. (les modernes!), *se sont imaginé que le corps pouvait s'agiter lui-même par ses propres qualités; et ils n'ont pas cru que l'âme pouvait mouvoir elle-même et les corps; mais pour nous qui croyons tout le contraire, nous ne balancerons point à regarder l'âme comme la cause de la pesanteur.* » (Ou si l'on veut une traduction plus servile): *Il n'y a pour nous aucune raison de douter, sous aucun rapport, que l'âme n'ait le pouvoir de mouvoir les graves.*

Οὐδ' ἄμιν ἀκιστῆι ψυχῇ κατὰ λόγον οὐδενά ὡς βάρος οὐδεν περιφέρειν δυναμένην.

(*Plat. de Leg.*, lib. XIII, Opp., tom. IX, 267.)

Il faut remarquer que dans cet endroit περιφέρειν ne signifie point *circumferere*, mais seulement *ferre* ou *ferre secum*. La chose étant claire pour la moindre réflexion, il suffit d'en avertir.

VI.

(Pag. 191. PAR DIEU! dit-il, *il faut qu'il y ait quelque chose là-dedans.*)

Νῆ Δία, εἶπεν, ἔνδον τὶ εἶναι δεῖ. (*Plut. in Lacon. LXIX.*)

VII.

(Pag. 198. Et même ils y attachaient je ne sais quelle légère idée d'impiété.)

« Il ne faut pas, dit Platon, trop pousser la recherche des causes; car, en vérité, cela n'est pas pieux. » — Οὐτε πολυπραγμονεῖν τὰς αἰτίας. ΟΥ ΓΑΡ ΟΥΤΑ' ΟΞΙΟΝ ΕΙΝΑΙ. *Plat. de Leg.*, Opp., édit. Bipont., tom. VIII, p. 587.

VIII.

(Page 200. Partout où il ne trouve pas l'intelligence.)

L'indispensable nécessité d'admettre un agent hors de la nature, pressant un peu trop le traducteur français de Bacon, homme tout à fait moderne, il s'en est consolé par le passage suivant: « Tous les philosophes ont admiré la nécessité de je ne sais quel fluide indéfinissable qu'ils ont appelé de différents noms, tels que *matière subtile, agent universel, esprit, chair, véhicule, fluide électrique, fluide magnétique, Dieu*, etc. » (Cité dans le Précis de la philosophie de Bacon, tom. II, p. 242.)

IX.

(Page 201. A fait son dieu de Bacon.)

Cependant il y a eu des opposants. On sait que Hume a mis Bacon au-dessous de Galilée, ce qui n'est pas un grand effort de justice. Hant l'a loué avec une économie remarquable. Il ne trouve pas d'épithète plus brillante que celle d'*ingénieur* (*sinnreich*). *Hants Critik der rein. Vern. Leipzig, 1779, in-8°.* (Vorr. S. 12—13); et Condorcet a dit nettement que Bacon n'avait pas le génie des sciences, et que ses méthodes de découvrir la vérité, dont il ne donne point l'exemple, ne changèrent nullement la marche des sciences. (Esquisse, etc., in-8°, p. 229.)

X.

(Page 201. Qu'il avait, contre sa seule expérience, cent mille raisons pour ne pas croire en Dieu.)

Précis de la philosophie, etc., vol. cité, pag. 147. Au reste, ce même siècle qui décernait à Bacon des honneurs non mérités, n'a pas manqué de lui refuser ceux qui lui étaient dus légitimement, et cela pour le punir de ces restes vénérables de la foi antique qui étaient demeurés *en l'air* dans sa tête, et qui ont fourni la matière d'un très-bon livre. C'était la mode, par exemple, et je ne crois pas qu'elle ait passé encore, de préférer les Essais de Montaigne à ceux de Bacon, qui contiennent plus de véritable science solide, pratique et positive, qu'on n'en peut trouver, je crois, dans aucun livre de ce genre.

XI

(Page 202. Il lui a manqué de n'avoir pu s'élever au-dessus des préjugés nationaux.)

Felicitur quidem, si ut vim religionis, ita etiam illius castitatem intellexisset. (Christoph. Stay. præf. in Benedicti fratris philos. recent. vers. trad. Romæ, Palarini, 1755, in-8°, tom. I, pag. 29.)

XII.

(Page 207. Les difficultés qui doivent enfin le rendre inutile.)

En partant du principe connu, que les vitesses sont aux deux extrémités d'un levier réciproquement comme les poids des deux puissances, et les longueurs des bras directement comme ces mêmes vitesses, Fergusson s'est amusé à calculer que si, au moment où Archimède prononça son mot célèbre : *Donnez-moi un point d'appui et j'ébranlerai l'univers*, Dieu l'avait pris au mot en lui fournissant, avec ce point d'appui donné à trois mille lieues du centre de la terre, des matériaux d'une force suffisante, et un contre-poids de deux cents livres, il aurait fallu à ce grand géomètre un levier de douze cents milliards de cent milliards, ou douze *quadrillions* de mille, et une vitesse à l'extrémité du long bras

égale à celle d'un boulet de canon, pour élever la terre d'un pouce en vingt-sept centaines de milliards, ou vingt-sept *trillions* d'années. (*Fergusson's astronomy explained*. London, 1803, in-8°, chap. VII, pag. 83.)

N. B. L'expression numérique du second de ces nombres exige quatorze chiffres, et celle du premier vingt-sept.

XIII.

(Page 209. Ont nié franchement la création.)

Les uns ont donné au commencement du monde, tel que nous le décrit Moïse, le nom de *réformation* ; d'autres ont confessé avec candeur, *qu'ils ne se formaient l'idée d'aucun commencement*, et cette philosophie n'est pas morte, à beaucoup près. Cependant ne désespérons de rien : les armoltries d'une ville célèbre ont prophétisé comme Caïphe sans savoir ce qu'elles disaient : *post TENEBRAS LUX.*

XIV.

(Page 211. Là Thésée est assis et le sera *toujours*.)

. *Sedet æternumque sedebit*
Infelix Theseus.

(Virg., *Æn.*, VI, 617-18.)

XV.

(Page 211. Ce fleuve qu'on ne passe qu'une fois.)

Irremeabilis unda.

(Virg., *Æn.*, VI, 423.)

XVI.

(Page 211. Ce tonneau des Danaïdes *toujours* rempli et *toujours* vide.)

Assiduæ repetunt quas perdunt Belides undas.

(Ovid., *Met.* IV, 462.)

XVII.

(Page 211. *Toujours* renaissant sous le bec du vautour qui le dévore *toujours*.)

- *Immortale jecur tundens, secundaque pænis*
Viscera; nec requies fibris datur ulla renatis.

(Virg., *ibid.*, 598, 600.)

XVIII.

(Page 211. Ce Tantale *toujours* prêt à boire cette eau, à saisir ces fruits qui le fuient *toujours*.)

. *Tibi, Tantale, nulle
Deprehenduntur aquæ, quæque imminet effugit arbos.*
(Ovid., Met., 457—458.)

XIX.

(Page 211. Cette pierre de Sisyphé *toujours* remontée ou poursuivie.)

Aut petis aut urges ruiturum, Sisyphæ, saxum.
(Ibid., 459.)

XX.

(Page 211. Ce cercle, symbole éternel de l'éternité, décrit par la roue d'Ixion.)

*Volvitur Ixion, et se sequiturque fugitque.
Perpetuas patitur pœnas.*
(Ovid., Met., 460, 466.)

SIXIÈME ENTRETIEN.

LE SÉNATEUR.

Je vous ai cédé expressément la parole, mon cher ami : ainsi, c'est à vous de commencer.

LE COMTE.

Je ne la saisis point, parce que vous me l'abandonnez, car ce serait une raison pour moi de la refuser; mais c'est uniquement pour ne pas laisser de lacune dans nos entretiens. Permettez-moi donc d'ajouter quelques réflexions à celles que je vous présentai hier sur un objet bien intéressant : c'est précisément à la guerre que je dois ces idées; mais que notre cher sénateur ne s'effraie point, il peut être sûr que je n'ai nulle envie de m'avancer sur ses brisées.

Il n'y a rien de si commun que ces discours : *Qu'on prie ou qu'on ne prie pas, les événements vont leur train : on prie, et l'on est battu, etc.*; or, il me paraît très-essentiel d'observer qu'il est rigoureusement impossible de prouver cette proposition : *On a prié pour une guerre juste, et la guerre a été malheureuse.* Je passe sur la légitimité de la guerre, qui est déjà un point excessivement équivoque; je m'en tiens à la prière : comment peut-on prouver *qu'on a prié*? On dirait que pour cela il suffit qu'on ait sonné les cloches et ouvert les églises. Il n'en va pas ainsi, messieurs; *Nicole, auteur correct de quelques bons écrits, a*

dit quelque part *que le fond de la prière est le désir*¹; cela n'est pas vrai, mais ce qu'il y a de sûr...

LE SÉNATEUR.

Avec votre permission, mon cher ami, *cela n'est pas vrai* est un peu fort; et avec votre permission encore, la même proposition se lit mot à mot dans les *Maximes des saints* de Fénelon, qui copiait ou consultait peu Nicole, si je ne me trompe.

LE COMTE.

Si tous les deux l'avaient dit, je me croirais en droit de penser que tous les deux se sont trompés. Je conviens cependant que le premier aperçu favorise cette maxime, et que plusieurs écrivains ascétiques, anciens et modernes, se sont exprimés dans ce sens, sans se proposer de creuser la question; mais lorsque l'on en vient à sonder le cœur humain et à lui demander un compte exact de ses mouvements, on se trouve étrangement embarrassé, et Fénelon lui-même l'a bien senti; car dans plus d'un endroit de ses OEuvres spirituelles, il rétracte ou restreint expressément sa proposition générale. Il affirme, sans la moindre équivoque, *qu'on peut s'efforcer d'aimer, s'efforcer de désirer, s'efforcer de vouloir aimer; qu'on peut prier même en manquant de la cause efficiente de cette volonté; que le vouloir dépend bien de nous, mais que le sentir n'en dépend pas*, et mille autres choses de ce genre²; enfin, il s'exprime dans un endroit d'une manière si énergique et si originale, que celui qui a lu ce passage ne l'oubliera jamais. C'est dans une de ses lettres spirituelles où il dit : *Si Dieu vous ennue, dites-lui qu'il vous ennue; que vous préférez à sa présence les plus vils amuse-*

¹ Je n'ai pas déterré sans peine cette maxime de Nicole dans ses *Instructions sur le Décalogue*, tom. II, sect. II, c. I, II, V, art. III.

² Voyez les OEuvres spirituelles de Fénelon. Paris, 1802, in-12, tom. I, pag. 94; tom. IV, lettre au P. Lami sur la Prière, n. 3, pag. 162; tom. IV, lettre CXCIV, pag. 242; *ibid.*, pag. 470, 472, 476, où l'on trouvera en effet tous ces sentiments exprimés.

ments ; que vous n'êtes à l'aise que loin de lui, dites-lui : « Voyez » ma misère et mon ingratitude. O Dieu ! prenez mon cœur, » puisque je ne sais pas vous le donner ; ayez pitié de moi » malgré moi-même. »

Trouvez-vous ici, messieurs, la maxime du désir et de l'amour indispensables à la prière ? Je n'ai point dans ce moment le livre précieux de Fénelon sous la main ; mais vous pouvez faire à l'aise les vérifications nécessaires.

Au surplus, s'il a exagéré le bien ici ou là, il en est convenu ; n'en parlons plus que pour le louer, et pour exalter le triomphe de son immortelle obéissance. Debout, et le bras étendu pour instruire les hommes, il peut avoir un égal ; prosterné pour se condamner lui-même, il n'en a plus.

Mais Nicole est un autre homme, et je fais moins de compliments avec lui ; car cette maxime qui me choque dans ses écrits tenait à l'école dangereuse de Port-Royal et à tout système funeste qui tend directement à décourager l'homme et le mener insensiblement du découragement à l'endurcissement ou au désespoir, en attendant la grâce et le désir. De la part de ces docteurs rebelles, tout me déplait, et même ce qu'ils ont écrit de bon ; je crains les Grecs jusque dans leurs présents. Qu'est-ce que le désir ? Est-ce, comme on l'a dit souvent, l'amour d'un bien absent ? Mais s'il en est ainsi, l'amour, du moins l'amour sensible, ne se commandant pas, l'homme ne peut donc prier avant que cet amour arrive de lui-même, autrement il faudrait que le désir précédât le désir, ce qui me paraît un peu difficile. Et comment s'y prendra l'homme, en supposant qu'il n'y ait point de véritable prière sans désir et sans amour ; comment s'y prendra-t-il, dis-je, pour demander, ainsi que son devoir l'y oblige souvent, ce que sa nature abhorre ? La proposition de Nicole me semble anéantie par le seul commandement d'*aimer nos ennemis.*

LE SÉNATEUR.

Il me semble que Locke a tranché la question en décidant

que nous pouvions élever le désir en nous, en proportion exacte de la dignité du bien qui nous est proposé ¹;

LE COMTE.

Croyez-moi, ne vous fiez point à Locke qui n'a jamais rien compris à fond. *Le désir*, qu'il n'a pas du tout défini, *n'est qu'un mouvement de l'âme vers un objet qui l'attire*. Ce mouvement est un fait du monde moral, aussi certain, aussi palpable que le magnétisme, et de plus aussi général que la gravitation universelle dans le monde physique. Mais l'homme étant continuellement agité par deux forces contraires, l'examen de cette loi terrible doit être le commencement de toute étude de l'homme. Locke, pour l'avoir négligée, a pu écrire cinquante pages sur la liberté, sans savoir même de quoi il parlait. Cette loi étant posée comme un fait incontestable, faites bien attention que si un objet n'agit pas de sa nature sur l'homme, il ne dépend pas de nous de faire naître le désir, puisque nous ne pouvons faire naître dans l'objet la force qu'il n'a pas; et que si, au contraire, cette force existe dans l'objet, il ne dépend pas de nous de le détruire, l'homme n'ayant aucun pouvoir sur l'essence des choses extérieures qui sont ce qu'elles sont, sans lui et indépendamment de lui. A quoi se réduit donc le pouvoir de l'homme? A travailler autour de lui et sur lui, pour affaiblir, pour détruire, ou au contraire pour mettre en liberté ou rendre victorieuse l'action dont il éprouve l'influence. Dans le premier cas, ce qu'il y a de plus simple, c'est de s'éloigner comme on éloignerait un morceau de fer de la sphère active d'un aimant, si on voulait le soustraire à l'action de cette puissance. L'homme peut aussi s'exposer volontairement, et par les moyens donnés, à une attraction contraire; ou se lier à

¹ Il a dit en effet dans *l'Essai sur l'entendement humain*, liv. II, § 21, 46: « By a due consideration and examining any good proposed, it is in our power to raise our desires in a due proportion to the value of the good whereby in its turn and place, it may come to work upon the will and be pursued. »

quelque chose d'immobile ; ou placer entre lui et l'objet quelque nature capable d'en intercepter l'action, comme le verre refuse de transmettre l'action électrique ; ou bien enfin il peut travailler sur lui-même, pour se rendre moins ou nullement attirable : ce qui est, comme vous voyez, beaucoup plus sûr, et certainement possible, mais aussi beaucoup plus difficile. Dans le second cas, il doit agir d'une manière précisément opposée ; il doit, suivant ses forces, s'approcher de l'objet, écarter ou anéantir les obstacles, et se ressouvenir surtout que, suivant les relations de certains voyageurs, un froid extrême a pu éteindre dans l'aiguille aimantée l'*amour du pôle*. Que l'homme se garde donc du *froid*.

Mais en raisonnant, même d'après les idées ou fausses ou incomplètes de Locke, il demeurera toujours certain *que nous avons le pouvoir de résister au désir*, pouvoir sans lequel il n'y a point de liberté¹. Or, si l'homme peut résister au désir, et même agir contre le désir, il peut donc prier sans désir et même contre le désir, puisque la prière est un acte de la volonté comme tout autre, et partant, sujet à la loi générale. Le *désir* n'est point la volonté ; mais seulement une passion de la volonté ; or, puisque l'action qui agit sur elle n'est pas invincible, il s'ensuit que pour prier réellement, il faut nécessairement vouloir, mais non *désirer*, la prière n'étant par essence *qu'un mouvement de la volonté par l'entendement*. Ce qui nous trompe sur ce point, c'est que nous ne demandons ordinairement que ce que nous désirons, et qu'un grand nombre de ces élus qui ont parlé de la prière depuis que l'homme sait prier, ayant presque éteint en eux la loi fatale, n'éprouvaient plus de combat entre la volonté et le désir : cependant deux forces agissant dans le même sens n'en sont pas moins essentiellement

¹ *Essai on Hum Underst*, liv. II, chap. XXI, §, 47, *ibid.* Ce vouloir semble être la source de toute liberté. Pourquoi cette redondance de mots et cette incertitude, au lieu de nous dire simplement si, selon lui, *ce pouvoir est la liberté*? Mais Locke dit bien rarement ce qu'il faut dire : le vague et l'irrésolution règnent nécessairement dans son expression comme dans sa pensée

distinguées. Admirez ici comment deux hommes également éclairés peut-être, quoique fort inégaux en talents et en mérites, arrivaient à la même exagération en partant de principes tout différents. Nicole, ne voyant que la grâce dans le désir légitime, ne laissait rien à la volonté, afin de donner tout à cette grâce qui s'éloignait de lui pour le châtier du plus grand crime qu'on puisse commettre contre elle, celui de lui attribuer plus qu'elle ne veut; et Fénelon, qu'elle avait pénétré, prenait la prière pour le désir, parce que dans son cœur céleste le désir n'avait jamais abandonné la prière.

LE SÉNATEUR.

Croyez-vous qu'on puisse désirer le désir?

LE COMTE.

Ah! vous me faites là une grande question. Fénelon, qui était certainement un *homme de désir*, semble pencher pour l'affirmative, si, comme je crois l'avoir lu dans ses ouvrages, *on peut désirer d'aimer, s'efforcer de désirer, et s'efforcer de vouloir aimer*. Si quelque métaphysicien digne de ce nom voulait traiter à fond cette question, je lui proposerais pour épigraphe ce passage des Psaumes : *J'ai convoité le désir de tes commandements*¹. En attendant que cette dissertation soit faite, je persiste à dire : *Cela n'est pas vrai*; ou si cette décision vous paraît trop dure, je consens à dire : *Cela n'est pas assez vrai*. Mais ce que vous ne me contesterez certainement pas (et c'est ce que j'étais sur le point de vous dire lorsque vous m'avez interrompu), *c'est que le fond de la prière est la foi*; et cette vérité vous la voyez encore dans l'ordre temporel. Croyez-vous qu'un prince fût bien disposé à verser ses faveurs sur des hommes qui douteraient de sa souveraineté ou qui blasphéméraient sa bonté? Mais s'il ne peut y avoir de prière sans foi, il

¹ *Concupivi desiderare justificationes tuas. Ps. CXVIII, 20.*

ne pût y avoir de *prière efficace* sans pureté. Vous comprenez assez que je n'entends pas donner à ce mot de *pureté* une signification rigoureuse : que deviendrions-nous, hélas ! si les coupables ne pouvaient prier ? Mais vous comprenez aussi, en suivant toujours la même comparaison, qu'outrager un prince serait une assez mauvaise manière de solliciter ses faveurs. Le coupable n'a proprement d'autre droit que celui de prier pour lui-même. Jamais je n'ai assisté à une de ces cérémonies saintes, destinées à écarter les fléaux du ciel ou à solliciter ses faveurs, sans me demander à moi-même avec une véritable terreur : *Au milieu de ces chants pompeux et de ces rits augustes, parmi cette foule d'hommes rassemblés, combien y en a-t-il qui, par leur foi et par leurs œuvres, aient le droit de prier, et l'espérance fondée de prier avec efficacité ? Combien y en a-t-il qui prient réellement ? L'un pense à ses affaires, l'autre à ses plaisirs ; un troisième s'occupe de la musique ; le moins coupable peut-être est celui qui bâille sans savoir où il est. Encore une fois, combien y en a-t-il qui prient, et combien y en a-t-il qui méritent d'être exaucés ?*

LE CHEVALIER.

Pour moi, je suis déjà sûr que, dans ces solennelles et pieuses réunions, il y avait au moins très-certainement un homme qui ne priait pas... c'était vous, M. le comte, qui vous occupiez de ces réflexions philosophiques au lieu de prier.

LE COMTE.

Vous me glacez quelquefois avec vos *gallicismes* : quel talent prodigieux pour la plaisanterie ! jamais elle ne vous manque, au milieu même des discussions les plus graves ; mais voilà comment vous êtes, vous autres Français !

LE CHEVALIER.

Croyez, mon cher ami, que nous en valons bien d'autres, quand nous n'avons pas la fièvre ; croyez même qu'on a besoin de notre plaisanterie dans le monde. La raison est peu péné-

trante de sa nature, et ne se fait pas jour aisément; il faut souvent qu'elle soit, pour ainsi dire, *armée* par la redoutable épigramme. La pointe française pique comme l'aiguille, pour faire passer le fil. — Qu'avez-vous à répondre, par exemple, à mon *coup d'aiguille*?

LE COMTE.

Je ne veux pas vous demander compte de tous les *fls* que votre nation a fait passer; mais je vous assure que, pour cette fois, je vous pardonne bien volontiers votre *lazzi*, d'autant plus que je puis sur-le-champ le tourner en argument. Si la crainte seule de mal prier peut empêcher de prier, que penser de ceux qui ne savent pas prier, qui se souviennent à peine d'avoir prié, qui ne croient pas même à l'efficacité de la prière? Plus vous examinerez la chose, et plus vous serez convaincu qu'il n'y a rien de si difficile que d'émettre une véritable prière.

LE SÉNATEUR.

Une conséquence nécessaire de ce que vous dites, c'est qu'il n'y a pas de composition plus difficile que celle d'une véritable prière écrite, qui n'est et ne peut être que l'expression fidèle de la prière intérieure; c'est à quoi, ce me semble, on ne fait pas assez d'attention.

LE COMTE.

Comment donc, M. le sénateur! vous touchez là un des points les plus essentiels de la véritable doctrine. Il n'y a rien de si vrai que ce que vous dites; et quoique la prière écrite ne soit qu'une image, elle nous sert cependant à juger l'original qui est invisible. Ce n'est pas un petit trésor, même pour la philosophie seule, que les monuments matériels de la prière, tels que les hommes de tous les temps nous les ont laissés; car nous pouvons appuyer sur cette base seule trois belles observations.

En premier lieu, toutes les nations du monde ont prié, mais toujours en vertu d'une révélation véritable ou supposée; c'est-

à-dire en vertu des anciennes traditions. Dès que l'homme ne s'appuie que sur sa raison, il cesse de prier, en quoi il a toujours confessé, sans s'en apercevoir, que, de lui-même, il ne sait ni ce qu'il doit demander, ni comment il doit prier, ni même bien précisément à qui il doit s'adresser ¹. En vain donc le déiste nous étalera les plus belles théories sur l'existence et les attributs de Dieu; sans lui objecter (ce qui est cependant incontestable) qu'il ne les tient que de son catéchisme, nous serons toujours en droit de lui dire comme *Joas* : VOUS NE LE PRIEZ PAS ².

Ma seconde observation est que toutes les religions sont plus ou moins fécondes en prières; mais la troisième est sans comparaison la plus importante, et la voici :

Ordonnez à vos cœurs d'être attentifs, et lisez toutes ces prières : vous verrez la véritable Religion comme vous voyez le soleil.

LE SÉNATEUR.

J'ai fait mille fois cette dernière observation en assistant à notre belle liturgie. De pareilles prières ne peuvent avoir été produites que par la vérité, et dans le sein de la vérité.

LE COMTE.

C'est bien mon avis. D'une manière ou d'une autre, Dieu a parlé à tous les hommes; mais il en est de privilégiés à qui il est permis de dire : *Il n'a point traité ainsi les autres nations* ³; car Dieu seul, suivant l'incomparable expression de l'incomparable apôtre, *peut créer dans le cœur de l'homme un esprit*

¹ Platon ayant avoué expressément, dans la page la plus extraordinaire qui ait été écrite humainement dans le monde, *que l'homme réduit à lui-même ne sait pas prier*; et ayant de plus appelé par ses vœux *quelque envoyé céleste qui vint enfin apprendre aux hommes cette grande science*, on peut bien dire qu'il a parlé au nom du genre humain.

² Athalie, II, 7.

³ *Non fecit taliter omni nationi.* (Ps. CXLVII, 20.)

capable de crier : MON PÈRE ¹ et David avait préludé à cette vérité en s'écriant : *C'est lui qui a mis dans ma bouche un cantique nouveau, un hymne digne de notre Dieu* ². Or, si cet esprit n'est pas dans le cœur de l'homme, comment celui-ci priera-t-il? ou comment sa plume impuissante pourra-t-elle écrire ce qui n'est pas dicté à celui qui la tient? Lisez les hymnes de Santeuil, un peu légèrement adoptées peut-être par l'Église de Paris : elles font un certain bruit dans l'oreille; mais jamais elles ne *prient*, parce qu'il *était seul* lorsqu'il les composa. La beauté de la prière n'a rien de commun avec celle de l'expression : car la prière est semblable à la mystérieuse fille du grand roi, *toute sa beauté naît de l'intérieur* ³. C'est quelque chose qui n'a point de nom, mais qu'on sent parfaitement et que le talent seul ne peut imiter.

Mais puisque rien n'est plus difficile que de *prier*, c'est tout à la fois le comble de l'aveuglement et de la témérité d'oser dire qu'on a prié et qu'on n'a pas été exaucé. Je veux surtout vous parler des nations, car c'est un objet principal dans ces sortes de questions. Pour écarter un mal, pour obtenir un bien national, il est bien juste, sans doute, que la nation *prie*. Or, qu'est-ce qu'une nation? et quelles conditions sont nécessaires pour qu'une nation *prie*? Y a-t-il dans chaque pays des hommes qui aient droit de *prier* pour elle, et ce droit, le tiennent-ils de leurs dispositions intérieures, ou de leur rang au milieu de cette nation, ou des deux circonstances réunies? Nous connaissons bien peu les secrets du monde spirituel; et comment les connaîtrions-nous, puisque personne ne s'en soucie? Sans vouloir m'enfoncer dans ces profondeurs, je m'arrête à la proposition générale : *Que jamais il ne sera possible de prouver qu'une nation a prié sans être exaucée*; et je me crois tout aussi sûr de la proposition affirmative, c'est-à-dire : *Que*

¹ Ad Gal. IV, 6.

² *Et immisit in os meum canticum novum, carmen Deo Jacob.* Ps. XXXIX, 4.)

³ *Omnis gloria filiae regis ab intus* (Ps. XLIV, 14.)

toute nation qui prie est exaucée. Les exceptions ne prouveraient rien, quand même elles pourraient être vérifiées; et toutes disparaîtraient devant la seule observation : *Que nul homme ne peut savoir, même lorsqu'il prie parfaitement, s'il ne demande pas une chose nuisible à lui ou à l'ordre général.* Prions donc sans relâche, prions de toutes nos forces, et avec toutes les dispositions qui peuvent légitimer ce grand acte de la créature intelligente : surtout n'oublions jamais que toute prière véritable est efficace de quelque manière. Toutes les supplications présentées au souverain ne sont pas décrétées favorablement, et même ne peuvent l'être, car toutes ne sont pas raisonnables : toutes cependant contiennent une profession de foi expresse de la puissance, de la bonté et de la justice du souverain, qui ne peut que se complaire à les voir affluer de toutes les parties de son empire; et comme il est impossible de supplier le prince sans faire, par là même, un acte de sujet fidèle, il est de même impossible de prier Dieu sans se mettre avec lui dans un rapport de soumission, de confiance et d'amour; de manière qu'il y a dans la prière, considérée seulement en elle-même, une vertu purifiante dont l'effet vaut presque toujours infiniment mieux pour nous que ce que nous demandons trop souvent dans notre ignorance ¹. Toute prière légitime, lors même qu'elle ne doit pas être exaucée, ne s'élève pas moins jusque dans les régions supérieures, d'où elle retombe sur nous, après avoir subi certaines préparations, comme une rosée bienfaisante qui nous prépare pour une autre patrie. Mais lorsque nous demandons seulement à Dieu *que sa volonté soit faite*, c'est-à-dire que le mal disparaisse de l'univers, alors seulement nous sommes sûrs de n'avoir pas prié en vain. Aveugles et insensés que nous sommes! au lieu de nous plaindre de

¹ Le seul acte de la prière perfectionne l'homme, parce qu'il nous rend Dieu présent. Combien cet exercice inspire de bonnes actions! combien il empêche de crimes! l'expérience seule l'apprend... Le sage *ne se plaît pas seulement dans la prière; il s'y délecte.* Οὐ φιλεῖ κερσεύεσθαι, ἀλλὰ ἀγαπᾷ (*Orig.* ubi sup., n° 8, p. 210, n° 20, pag. 229.)

n'être pas exaucés, tremblons plutôt d'avoir mal demandé, ou d'avoir demandé le mal. La même puissance qui nous ordonne de prier, nous enseigne aussi comment et dans quelles dispositions il faut prier. Manquer au premier commandement, c'est nous ravalier jusqu'à la brute et même jusqu'à l'athée : manquer au second, c'est nous exposer encore à un grand anathème, celui de voir notre prière se changer en crime ¹.

N'allons donc plus, par de folles ferveurs,
 Prescrire au Ciel ses dons et ses faveurs.
 Demandons-lui la prudence équitable,
 La piété sincère, charitable ;
 Demandons-lui sa grâce, son amour ;
 Et s'il devait nous arriver un jour
 De fatiguer sa facile indulgence
 Par d'autres vœux, pourvoyons-nous d'avance
 D'assez de zèle et d'assez de vertus
 Pour devenir dignes de ses refus ².

LE CHEVALIER.

Je ne me repens pas, mon bon ami, de vous avoir *glacé*. J'y ai gagné d'abord le plaisir d'être grondé par vous, ce qui me fait toujours un bien infini; et j'y ai gagné encore quelque chose de mieux. J'ai peur, en vérité, de devenir chicaneur avec vous; car l'homme ne se dispense guère de faire ce qui lui apporte plaisir et profit. Mais ne me refusez pas, je vous en conjure, une très-grande satisfaction : vous m'avez *glacé* à votre tour lorsque je vous ai entendu parler de Locke avec tant d'irrévérence. Il nous reste du temps, comme vous voyez; je vous sacrifie de grand cœur un *boston* qui m'attend en bonne et charmante compagnie, si vous avez la complaisance de me dire votre avis détaillé sur ce fameux auteur dont je ne vous ai jamais entendu parler sans remarquer en vous une certaine irritation qu'il m'est impossible de comprendre.

¹ *Fiat oratio ejus in peccatum.* (Ps. CVIII, 7.)

² J.-B. Rousseau, Épltre à Rollin, II, 4.

LE COMTE.

Mon Dieu ! je n'ai rien à vous refuser ; mais je prévois que vous m'entraînez dans une longue et triste dissertation dont je ne sais pas trop, à vous dire la vérité, comment je me tirerai, sans tromper votre attente ou sans vous ennuyer, deux inconvenients que je voudrais éviter également, ce qui ne me paraît pas aisé. Je crains d'ailleurs d'être mené trop loin.

LE CHEVALIER.

Je vous avoue que ce malheur me paraît léger et même nul. Faut-il donc écrire un poème épique pour avoir le privilège des épisodes ?

LE COMTE.

Oh ! vous n'êtes jamais embarrassé de rien, vous : quant à moi, j'ai mes raisons pour craindre de me lancer dans cette discussion. Mais si vous voulez m'encourager, commencez, je vous prie, par vous asseoir. Vous avez une inquiétude qui m'inquiète. Je ne sais par quel lutin vous êtes picoté sans relâche : ce qu'il y a de sûr, c'est que vous ne pouvez tenir en place dix minutes ; il faut le plus souvent que mes paroles vous poursuivent comme le plomb qui va chercher un oiseau au vol. Ce que j'ai à vous dire pourra fort bien ressembler un peu à un sermon ; ainsi vous devez m'entendre assis. — Fort bien ! Maintenant, mon cher chevalier, commençons, s'il vous plait, par un acte de franchise. Parlez-moi en toute conscience : avez-vous lu Locke ?

LE CHEVALIER.

Non, jamais. Je n'ai aucune raison de vous le cacher. Seulement, je me rappelle l'avoir ouvert un jour à la campagne, un jour de pluie ; mais ce ne fut qu'une attitude.

LE COMTE.

Je ne veux pas toujours vous gronder : vous avez quelque-

fois des expressions tout à fait heureuses : en effet, le livre de Locke n'est presque jamais saisi et ouvert que *par attitude*. Parmi les livres sérieux il n'y en a pas de moins lu. Une de mes grandes curiosités, mais qui ne peut être satisfaite, serait de savoir combien il y a d'hommes à Paris qui ont lu, d'un bout à l'autre, l'*Essai sur l'entendement humain*. On en parle et on le cite beaucoup, mais toujours sur parole; moi-même j'en ai parlé intrépidement comme tant d'autres, sans l'avoir lu. A la fin cependant, voulant acquérir le droit d'en parler en conscience, c'est-à-dire avec pleine et entière connaissance de cause, je l'ai lu tranquillement du premier mot au dernier, et la plume à la main ;

Mais j'avais cinquante ans quand cela m'arriva ,

et je ne crois pas avoir dévoré de ma vie un tel ennui. Vous connaissez ma vaillance dans ce genre.

LE CHEVALIER.

Si je la connais ! ne vous ai-je pas vu lire, l'année dernière, un mortel in-octavo allemand sur l'Apocalypse ? Je me souviens qu'en vous voyant à la fin de cette lecture, plein de vie et de santé, je vous dis qu'après une telle épreuve *on pouvait vous comparer à un canon qui a supporté double charge*.

LE COMTE.

Et cependant je puis vous assurer que l'œuvre germanique, comparée à l'*Essai sur l'entendement humain*, est un pamphlet léger, un livre d'agrément, au pied de la lettre ; on y lit au moins des choses très-intéressantes. On y apprend, par exemple : *que la pourpre dont l'abominable Babylone pourvoyait jadis les nations étrangères, signifie évidemment l'habit rouge des cardinaux ; qu'à Rome les statues antiques des faux dieux sont exposées dans les églises ; et mille autres choses de ce genre égale-*

ment utiles et récréatives ¹. Mais dans l'*Essai*, rien ne vous console; il faut traverser ce livre, comme les sables de Lybie, et sans rencontrer même la moindre *oasis*, le plus petit point verdoyant où l'on puisse respirer. Il est des livres dont on dit : Montrez-moi le défaut qui s'y trouve. Quant à l'*Essai*, je puis bien vous dire : *Montrez-moi celui qui ne s'y trouve pas*. Nommez-moi celui que vous voudrez, parmi ceux que vous jugerez les plus capables de déprécier un livre, et je me charge de vous en citer sur-le-champ un exemple, *sans le chercher*; la préface même est choquante au delà de toute expression. *J'espère, y dit Locke, que le lecteur qui achètera mon livre ne regrettera pas son argent* ². Quelle odeur de magasin! Poursuivez, et vous verrez : *Que son livre est le fruit de quelques heures pesantes dont il ne savait que faire* ³; *qu'il s'est fort amusé à composer cet ouvrage, par la raison qu'on trouve autant de plaisir à chasser aux alouettes ou aux moineaux qu'à forcer des renards ou des cerfs* ⁴; *que son livre enfin a été commencé par hasard, continué par complaisance, écrit par morceaux incohérents, abandonné souvent et repris de même, suivant les ordres du caprice ou de l'occasion* ⁵. Voilà, il faut l'avouer, un singulier ton de la part d'un auteur qui va nous parler de l'entendement humain, de la spiritualité de l'âme, de la liberté, et de Dieu enfin! Quelles clameurs de la part de nos lourds *idéologues*, si ces impertinentes platitudes se trouvaient dans une préface de Mallebranche!

¹ Il paraît que ce trait est dirigé de côté sur le livre allemand intitulé : *Die Siegesgeschichte der christlichen Religion, in einer gemeinnützigen Erklärung der Offenbarung Joannis*, in-8°; Nüremberg, 1799.

Ce livre se trouve dans les bibliothèques d'une classe d'hommes assez nombreuse; mais comme il ne s'agit ici que d'une citation sans conséquence, j'ai cru inutile de perdre du temps à la vérifier. (Note de l'Éditeur.)

² Thou wilt as little think thy money, as I do my pains ill bestowed. (Londres, Becroft, Straham et comp. 1775, 1 vol. in-8°.) Epistle to the reader.

³ The diversion of some of my idle and heavy hours. (*Ibid.*)

⁴ He that hawks at larks and sparrows has no less sport thong a muss less considerable quarry than he that flies at nobler games.

As my humour or occasions permitted. (*Ibid.*)

Mais vous ne sauriez croire, messieurs, avant de passer à quelque chose de plus essentiel, à quel point le livre de Locke prête d'abord au ridicule proprement dit, par les expressions grossières qu'il aimait beaucoup et qui accouraient sous sa plume avec une merveilleuse complaisance. Tantôt Locke vous dira, dans une seconde et troisième édition, et après y avoir pensé de toutes ses forces : *qu'une idée claire est un objet que l'esprit humain a devant ses yeux*¹. — *Devant ses yeux!* Imaginez, si vous pouvez, quelque chose de plus massif.

Tantôt il vous parlera de la mémoire comme d'une boîte où l'on serre des idées pour le besoin, et qui est séparée de l'esprit, comme s'il pouvait y avoir dans lui autre chose que lui². Ailleurs, il fait de la mémoire un *secrétaire qui tient des registres*³. Ici, il nous présente l'intelligence humaine comme une chambre obscure percée de quelques fenêtres par où la lumière pénètre⁴; et là il se plaint *d'une certaine espèce de gens qui font avaler aux hommes des principes innés sur lesquels il n'est plus permis de disputer*⁵. Forcé de passer à tire d'aile sur tant d'objets différents, je vous prie de supposer toujours qu'à chaque exemple que ma mémoire est en état de vous présenter, je pourrais en ajouter cent, si j'écrivais une dissertation. Le chapitre seul des découvertes de Locke pourrait vous amuser pendant deux jours.

C'est lui qui a découvert : *Que pour qu'il y ait confusion dans les idées, il faut au moins qu'il y en ait deux.* De manière qu'en

¹ As the mind has before its wew. (*Ibid.*)

² Liv. XI, chap. IV, § 20.

³ Before the memory begins to keep a register of time and order, etc. *Ibid.*, chap. I, § 6.

⁴ The windows by which light is let into this dark room. (*Ibid.*, chap. XI, § 17.) Sur cela Herder a demandé à Locke si l'intelligence divine était aussi une chambre obscure? Excellente question faite dans un très-mauvais livre. Voyez Herders GOTT, einige Gespräche über Spinosa's System. Gotha, 1800, in-12, § 168.

⁵ Liv. I, ch. IV, § 24.

mille ans entiers, une idée, tant qu'elle sera seule, ne pourra se confondre avec une autre ¹.

C'est lui qui a découvert que si les hommes ne se sont pas avisés de transporter à l'espèce animale les noms de parenté reçus parmi eux ; que si, par exemple, l'on ne dit pas SOUVENT : *Ce taureau est aïeul de ce veau ; ces deux pigeons sont cousins germains* ², c'est que ces noms nous sont inutiles à l'égard des animaux, au lieu qu'ils sont nécessaires d'hommes à hommes, pour régler les successions dans les tribunaux, ou pour d'autres raisons ³.

C'est lui qui a découvert que si l'on ne trouve pas dans les langues modernes des noms nationaux pour exprimer, par exemple, *ostracisme* ou *proscription*, c'est qu'il n'y a, parmi les peuples qui parlent ces langues, ni *ostracisme* ni *proscription* ⁴, et cette considération le conduit à un théorème général qui répand le plus grand jour sur toute la métaphysique du langage : *C'est que les hommes ne parlent que rarement à eux-mêmes et jamais aux autres des choses qui n'ont point reçu de nom* : de sorte (remarquez bien ceci, je vous en prie, car c'est un principe) que *ce qui n'a point de nom ne sera jamais nommé en conversation*.

C'est lui qui a découvert : *Que les relations peuvent changer sans que le sujet change*. Vous êtes père, par exemple : votre fils meurt ; Locke trouve que vous cessez d'être père à l'instant, quand même votre fils serait mort en Amérique ; *pendant aucun changement ne s'est opéré en vous : et de quelque côté qu'on vous regarde, toujours on vous trouvera le même* ⁵.

¹ Confusion... concerns always two ideas. (Liv. II, xxix, § 11.)

² But yet it is seldom said (*très-rarement en effet*) this bull is the grandfather of such a calf ; or these two pigeons are cousins germans. (II, xxviii, § 2.)

³ *Ibid.*

⁴ *Ibid.*, II, xxviii, § 6.

⁵ *Caius, verbi gratia*. (Toujours le collègue !) Whom I consider to day as a father ceases to be so to morrow. ONLY (ceci est prodigieux !) by the death of his son, without any alteration made in himself. (II, xxv, § 5.) Il est assez singulier que ce *Caius* ait choqué l'oreille réfugiée de Coste, traducteur français de Locke. Avec un goût merveilleux il a substitué *Tiffus*.

LE CHEVALIER.

Ah ! il est charmant ! savez-vous bien que s'il était encore en vie, je m'en irais à Londres tout exprès pour l'embrasser.

LE COMTE.

Je ne vous laisserais cependant point partir, mon cher chevalier, avant de vous avoir expliqué la doctrine des idées négatives. Locke vous apprendrait d'abord : *Qu'il y a des expressions négatives qui ne produisent pas directement des idées positives*¹, ce que vous croirez volontiers. Vous apprendriez ensuite qu'une idée négative n'est autre chose qu'une idée positive, PLUS, celle de l'absence de la chose ; ce qui est évident, comme il vous le démontre sur-le-champ par l'idée du silence. En effet, *qu'est-ce que le silence ? — C'est le bruit, PLUS, l'absence du bruit.*

Et qu'est-ce que le RIEN ? (ceci est important ; car c'est l'expression la plus générale des idées négatives.) Locke répond avec une profondeur qu'on ne saurait assez exalter : *C'est l'idée de l'être, à laquelle seulement on ajoute, pour plus de sûreté, celle de l'absence de l'être*².

Mais le rien même n'est rien, comparé à toutes les belles choses que j'aurais à vous dire sur le talent de Locke pour les définitions en général, je vous recommande ce point comme très-essentiel, puisque c'est l'un des plus amusants. Vous savez peut-être que Voltaire, avec cette légèreté qui ne l'abandonna jamais, nous a dit : *Que Locke est le premier philosophe qui ait appris aux hommes à définir les mots dont ils se servent*³, et qu'avec

¹ Indeed, we have negative names which stand not directly for positive ideas (II, VIII, § 5.) Il a été conduit à cette grande vérité par la considération de l'ombre, qu'il trouve tout aussi réelle que le soleil. En confondant la lumière avec les rayons directs, et l'absence des uns avec l'absence de l'autre, il fait pâmer de rire.

² Negative names... such as insipide, silence, NIHIL.... denotes positive ideas, verbi gratiâ, Taste, Sound, Being, with a signification of their absence. (Ibid.)

³ Voilà, comme on voit, un puissant érudit ! car personne n'a plus et

son grand sens il ne cesse de dire : DÉFINISSEZ ! Or, ceci est exquis ; car il se trouve précisément que Locke est le premier philosophe qui ait dit : Ne définissez pas !¹ et qui cependant n'ait cessé de définir, et d'une manière qui passe toutes les bornes du ridicule.

Seriez-vous curieux, par exemple, de savoir ce que c'est que la *puissance*? Locke aura la bonté de vous apprendre : *Que c'est la succession des idées simples dont les unes naissent et les autres périssent*². Vous êtes ébloui, sans doute, par cette clarté ; mais je puis vous citer de bien plus belles choses. En vain tous les métaphysiciens nous avertissent, d'une commune voix, de ne point chercher à définir ces notions élevées qui servent elles-mêmes à définir les autres. Le génie de Locke domine ces auteurs ; et il est en état, par exemple, de nous donner une définition de l'*existence* bien autrement claire que l'idée réveillée dans notre esprit, par la simple énonciation de ce mot. Il vous enseigne que l'*existence* est l'idée qui est dans notre esprit, et que nous considérons comme étant actuellement LA, ou l'objet que nous considérons comme étant actuellement hors de nous³.

mieux défini que les anciens ; Aristote surtout est merveilleux dans ce genre, et sa métaphysique entière n'est qu'un dictionnaire.

¹ Voy. son liv. III, ch. iv, si bien commenté par Condillac (Essai sur l'orig. des conn. hum., sect. III, § 9 et suiv.). On y lit, entre autres choses curieuses : *Que les Cartésiens, n'ignorant pas qu'il y a des idées plus claires que toutes les définitions qu'on en peut donner, n'en savaient cependant pas la raison, quelque facile qu'elle paraisse à apercevoir (§ 10). Si Descartes, Mallebranche, Lami, le cardinal de Polignac, etc., revenaient au monde, O qui cachéni!*

² Je ne sache pas que Locke ait donné positivement une définition de la puissance ; il explique plutôt comment cette idée se forme dans notre esprit ; mais l'interlocuteur est fort éloigné de se rappeler le verbiage de Locke. *L'esprit, dit-il, étant informé chaque jour par les sens de l'altération de ces idées simples qu'il observe dans les choses extérieures (des idées dans les choses !!!), venant de plus à connaître comment l'une arrive à sa fin et cesse d'exister, il considère dans une chose la possibilité de souffrir un changement dans ses idées simples (Encore !!!) et dans l'autre la possibilité d'opérer ce changement, et de cette manière, il arrive à cette idée que nous appelons puissance.*

(Note de l'Éditeur.)

AND SO, Comes by that idea which we call Power (Liv. II, ch. XXI, § 1.)

³ When ideas have in our minds, we consider them, as being actually THERE,

On ne croirait pas qu'il fût possible de s'élever plus haut, si l'on ne rencontrait pas tout de suite la définition de l'unité. Vous savez peut-être comment le précepteur d'Alexandre la définit jadis dans son acception la plus générale. *L'unité*, dit-il, *est l'être*; et l'unité chimérique, en particulier, *est le commencement et la mesure de toute quantité*¹. Pas tant mal, comme vous voyez! mais c'est ici cependant où le progrès des lumières est frappant. *L'unité*, dit Locke, *est tout ce qui peut être considéré comme une chose, soit être réel, soit idée*. A cette définition, qui eût donné un accès de jalousie à feu *M. de la Palice*, Locke ajoute le plus sérieusement du monde : *C'est ainsi que l'entendement acquiert l'idée de l'unité*². Nous voilà, certes, bien avancés sur l'origine des idées!

La définition de la solidité a bien son mérite aussi. *C'est ce qui empêche deux corps qui se meuvent l'un vers l'autre de pouvoir se toucher*³. Celui qui a toujours jugé Locke sur sa réputation en eroit à peine ses yeux ou ses oreilles, lorsque enfin il juge par lui-même; mais je puis encore étonner l'étonnement même en vous citant la définition de l'atome : *C'est un corps continu*, dit Locke, *sous une forme immuable*⁴.

Seriez-vous curieux maintenant d'apprendre ce que Locke savait dans les sciences naturelles? Écoutez bien ceci, je vous en prie. Vous savez que, lorsqu'on estime les vitesses dans la conversation ordinaire, on a rarement des espaces à comparer,

as well as we consider things to be actually without us; which is that they exist, or have existence. (Liv. II, chap. VII, § 7.)

Ce philosophe n'oublie rien, comme on voit : après avoir dit : *Voilà ce qui nous autorise à dire que les choses existent*, il ajoute, *ou qu'elles ont l'existence*. Après cela, si on ne le comprend pas, ce n'est pas sa faute.

¹ Τὸ ὄν καὶ τὸ εἶναι, ταυτὸν. (Arist., III, 1.)

² Τὸ εἶναι ἀπὸ τοῦ ἀρχῆς... καὶ μετροῦν. (Ibid., X, 1.)

³ Whatever we can consider as one thing whether a real being or idea, suggest to the understanding the idea of unity. (Ibid., liv. II, chap. VII, § 7.)

⁴ Liv. II, ch. IV, § 1.

A continued body under one immutable superficies. (Liv. II, chap. XXXII, § 3, pag. 281.)

vu que l'on rapporte assez communément ces vitesses au même espace parcouru. Pour estimer, par exemple, les vitesses de deux chevaux, je ne vous dirai pas que l'un s'est rendu d'ici à *Strelna* en quarante minutes, et l'autre à *Kamini-Ostroff* en dix minutes, vous obligeant ainsi à tirer votre crayon, et à faire une opération d'arithmétique pour savoir ce que cela veut dire; mais je vous dirai que les deux chevaux sont allés, je le suppose, de *Saint-Pétersbourg* à *Strelna*, l'un dans quarante minutes, et l'autre dans cinquante : or, il est visible que, dans ces sortes de cas, les vitesses étant simplement proportionnelles aux temps, on n'a point d'espaces à comparer. Hé bien, messieurs, cette profonde philosophie n'était pas à la portée de Locke. Il croyait que ses frères les humains ne s'étaient pas aperçus jusqu'à lui que, dans l'estimation des vitesses, l'espace doit être pris en considération; il se plaint gravement : *Que les hommes, après avoir mesuré le temps par le mouvement des corps célestes, se soient encore avisés de mesurer le mouvement par le temps; tandis qu'il est clair, pour peu qu'on y réfléchisse, que l'espace doit être pris en considération aussi bien que le temps*¹. En vérité, voilà une belle découverte! Mille grâce à MASTER JOHN qui a daigné nous en faire part; mais vous n'êtes pas au bout. Locke a découvert encore que : *Pour un homme plus pénétrant (tel que lui par exemple), il demeurera certain qu'une estimation exacte du mouvement exige qu'on ait égard de plus à la masse du corps qui est en mouvement*². Locke veut-il dire que,

¹ *Whereas it is obvious to every one who reflects over so little on it, that to measure motion, space is as necessary to be considered as time.*

Il est bien essentiel d'observer ici que, par le mot *mouvement* (motion), Locke entend ici la *vitesse*. C'est de quoi il n'est pas permis de douter lorsqu'on a lu le morceau tout entier.

² *And those who look a little farther will find also the bulk of the think moved necessary to be taken into the computation by any one who will estimate or measure motion so as to judge right of it. (Ibid., liv. II, ch. XIV, § 22).*

Il faut remarquer ici que l'interlocuteur, qui traduit Locke de mémoire, lui fait beaucoup d'honneur en lui prêtant généreusement le mot de *masse*.

pour estimer la quantité du mouvement, tout homme pénétrant s'apercevra que la masse doit être prise en considération? C'est une niaiserie du premier ordre. Veut-il dire au contraire (ce qui est infiniment probable), *Que, pour l'estimation de la vitesse, un homme, qui a du génie, comprend qu'il faut avoir égard à l'espace parcouru, et que s'il a encore plus de génie, il s'apercevra qu'on doit aussi faire attention à la masse?* Alors il me semble qu'aucune langue ne fournit un mot capable de qualifier cette proposition.

Vous voyez, messieurs, ce que Locke savait sur les éléments des sciences naturelles. Vous plairait-il connaître son érudition? en voici un échantillon merveilleux. Rien n'est plus célèbre dans l'histoire des opinions humaines que la dispute des anciens philosophes sur les véritables sources de bonheur, ou sur le *summum bonum*. Or, savez-vous comment Locke avait compris la question? Il croyait que les anciens philosophes disputaient, non sur le droit, mais sur le fait; il change une question de morale et de haute philosophie en une simple question de goût ou de caprice, et sur ce bel aperçu il décide, avec une rare profondeur : *Qu'autant vaudrait disputer pour savoir si le plus grand plaisir du goût se trouve dans les pommes, dans les prunes ou dans les noix*¹. Il est savant comme vous voyez, autant que moral et magnifique.

Voudriez-vous savoir maintenant combien Locke était

Ces sortes d'expressions, consacrées et circonscrites par la science, n'étaient point à l'usage de Locke, qui employait toujours les mots vulgaires tels qu'ils se présentaient à lui sur le pavé de Londres. Il a dit en anglais *bulk*, mot équivoque qui se rapporte également à la masse et au volume, et que le traducteur français, *Coste*, a fort bien traduit par celui de *grosueur*, précisément aussi vague et aussi vulgaire. (Note de l'Éditeur.)

¹ *And they (the philosophers of old) might have as reasonably disputed whether the best relish were to be found in apples, plumbs, or nuts; and have divided themselves into sects upon it.* (II, XXI, § 55.)

Coste, trouvant ces *noix* ignobles, se permet encore ici un changement non moins important que celui qu'on a vu ci-devant (p. 233), de *Caius* en *Titius*. Au lieu des *noix*, il a mis des *abricots*, ce qui est très-heureux.

dominé par les préjugés de secte les plus grossiers, et jusqu'à quel point le protestantisme avait aplati cette tête ? Il a voulu, dans je ne sais quel endroit de son livre, parler de la *présence réelle*. Sur cela, je n'ai rien à dire : il était réformé, il pouvait fort bien se donner ce passe-temps ; mais il était tenu de parler au moins comme un homme qui a une tête sur les épaules, au lieu de nous dire, comme il l'a fait : *Que les partisans de ce dogme le croient, parce qu'ils ont associé dans leur esprit l'idée de la présence simultanée d'un corps en plusieurs lieux, avec celle de l'infailibilité d'une certaine personne* ¹. Que dire d'un homme qui était bien le maître de lire Bellarmin ; d'un homme qui fut le contemporain de Petau et de Bossuet ; qui pouvait de Douvres entendre les cloches de Calais ; qui avait voyagé d'ailleurs, et même résidé en France ; qui avait passé sa vie au milieu du fracas des controverses ; et qui imprime sérieusement que l'Église catholique croit la présence réelle *sur la foi* d'une certaine personne *qui en donne sa parole d'honneur* ? Ce n'est point là une de ces distractions, une de ces erreurs purement humaines que nous sommes intéressés à nous pardonner mutuellement, c'est un trait d'ignorance unique, inconcevable, qui eût fait honte à un garçon de boutique du comté de Mansfeld dans le XVI^e siècle ; et ce qu'il y a d'impayable, c'est que Locke, avec ce ton de *scurrilité* qui n'abandonne jamais, lorsqu'il s'agit des dogmes contestés, les plumes protestantes, les plus sages d'ailleurs et les plus élégantes, nous charge sans façon d'AVALER ce dogme sans

¹ *Let the idea of infallibility be inseparably joined to any person; and these two constantly together possess the mind; and the one body in two places at once shall unexamined be swallowed for a certain Truth by an implicit faith whenever that imagined infallible person dictates and demands assent without inquiry.* (II, XXII, § 17.)

L'interlocuteur paraît avoir oublié que Coste, quoique bon protestant, craignant, suivant les apparences, les rieurs français, qui ne laissent pas que de maintenir un certain ordre dans le monde, a supprimé ce passage dans sa traduction, comme *trop et trop évidemment* ridicule. — *Sed manet semel editus.*

(Note de l'Éditeur.)

examen. — Sans examen! Il est plaisant! et pour qui nous prend-il donc? Est-ce que, par hasard, nous n'aurions pas autant d'esprit que lui? Je vous avoue que si je venais à l'apprendre tout à coup par révélation, je serais bien surpris.

Au reste, messieurs, vous sentez assez que l'examen approfondi d'un ouvrage aussi épais que *l'Essai sur l'entendement humain* passe les bornes d'une conversation. Elle permet tout au plus de relever l'esprit général du livre et les côtés plus particulièrement dangereux ou ridicules. Si jamais vous êtes appelés à un examen rigoureux de *l'Essai*, je vous recommande le chapitre sur la liberté. *La Harpe*, oubliant ce qu'il avait dit plus d'une fois, *qu'il n'entendait que la littérature*¹, s'est extasié sur la définition de la liberté donnée par Locke. *En voilà*, dit-il majestueusement, *en voilà de la philosophie*! Il fallait dire : *En voilà de l'incapacité démontrée*! puisque Locke fait consister la liberté dans le pouvoir d'agir, tandis que ce mot, purement négatif, ne signifie qu'*absence d'obstacle*, de manière que la liberté n'est et ne peut être que la *volonté non empêchée*, c'est-à-dire *la volonté*. Condillac, ajoutant le ton décisif à la médiocrité de son maître, a dit à son tour : *Que la liberté n'est que le pouvoir de faire ce qu'on ne fait pas, ou de ne pas faire ce qu'on fait*. Cette jolie antithèse peut éblouir sans doute un esprit étranger à ces sortes de discussions; mais pour tout homme instruit ou averti, il est évident que Condillac prend ici le résultat ou le signe extérieur de la liberté, qui est l'action physique, pour la liberté même, qui est toute morale. *La liberté est le pouvoir de faire*! Comment donc? Est-ce que

¹ Voy. le Lycée, tom. XXII, art. d'Alembert, et ailleurs.

² Il en a donné plusieurs, car il les changeait à mesure que sa conscience ou ses amis lui disaient : *Qu'est-ce donc que tu veux dire*? Mais celle qui nous a valu l'exclamation comique de *La Harpe* est la suivante : *La liberté est la puissance qu'a un agent de faire une action ou de ne pas la faire, conformément à la détermination de son esprit en vertu de laquelle il préfère l'une à l'autre*. (Lycée, tom. XXIII, Philos. du XVIII^e siècle; art. *Helvétius*.) Leçon terrible pour ne parler que de ce qu'on sait : car je ne crois pas qu'on ait jamais écrit rien d'aussi misérable que cette définition.

l'homme emprisonné et chargé de chaînes n'a pas le pouvoir de se rendre, sans agir, coupable de tous les crimes? Il n'a qu'à vouloir. Ovide, sur ce point, parle comme l'Évangile : *Qui, quia non licuit, non facit, ille facit*. Si donc la liberté n'est pas le *pouvoir de faire*, elle ne saurait être que *celui de vouloir*; mais le pouvoir de vouloir est la volonté même; et demander si la *volonté peut vouloir*, c'est demander si la *perception a le pouvoir de percevoir*; si la *raison a le pouvoir de raisonner*; c'est-à-dire si le cercle est un cercle, le triangle un triangle, etc.; en un mot, si *l'essence est l'essence*. Maintenant si vous considérez que Dieu même ne saurait forcer la volonté, puisqu'une *volonté forcée* est une *contradiction dans les termes*, vous sentirez que la volonté ne peut être agitée et conduite que par l'*attrait* (mot admirable que tous les philosophes ensemble n'auraient su inventer). Or, l'*attrait* ne peut avoir d'autre effet sur la volonté que celui d'en augmenter l'énergie en la faisant vouloir davantage, de manière que l'*attrait* ne saurait pas plus nuire à la liberté ou à la volonté que l'enseignement, de quelque ordre qu'on le suppose, ne saurait nuire à l'entendement. L'anathème qui pèse sur la malheureuse nature humaine, c'est le double attrait :

Vim sentit geminam paratque incerta duobus ¹.

Le philosophe qui réfléchira sur cette énigme terrible rendra justice aux stoïciens, qui devinèrent jadis un dogme fondamental du christianisme, en décidant que *le sage seul est libre*. Aujourd'hui ce n'est plus un paradoxe, c'est une vérité incontestable et du premier ordre. *Où est l'esprit de Dieu, là se trouve la liberté*. Tout homme qui a manqué ces idées tournera éternellement autour du principe, comme la courbe de Bernoulli, sans jamais le toucher. Or, voulez-vous comprendre à quel point Locke, sur ce sujet comme sur tant d'autres, était loin

¹ Ovide, *Métam.*, VIII, 472.

de la vérité? Écoutez bien, je vous en prie, car ceci est ineffable. Il a soutenu que la liberté, qui est une faculté, n'a rien de commun avec la volonté, qui est une autre faculté; et qu'il n'est pas moins absurde de demander si la volonté de l'homme est libre, qu'il ne le serait de demander si son sommeil est rapide, ou si sa vertu est carrée. Qu'en dites-vous?

LE SÉNATEUR.

Cela, par exemple, est un peu fort! mais votre mémoire serait-elle encorc assez complaisante pour vous rappeler la démonstration de ce beau théorème; car sans doute il en a donné une?

LE COMTE.

Elle est d'un genre qui ne saurait être oublié, et vous allez en juger vous-même. Écoutez bien.

Vous traversez un pont; il s'écroule: au moment où vous le sentez s'abîmer sous vos pieds, l'effort de votre volonté, si elle était libre, vous porterait, sans doute, sur le bord opposé; mais son élan est inutile: les lois sacrées de la gravitation doivent être exécutées dans l'univers; il faut donc tomber et périr: DONC la liberté n'a rien de commun avec la volonté¹. J'espère que vous êtes convaincus: cependant l'inépuisable génie de Locke peut vous présenter la démonstration sous une face encore plus lumineuse.

Un homme endormi est transporté chez sa mattresse; ou, comme dit Locke, avec l'élégante précision qui le distingue, dans une chambre où il y a une personne qu'il meurt d'envie de voir et d'entretenir. Au moment où il s'éveille, sa volonté est aussi contente que la vôtre l'était peu tout à l'heure lorsqu'elle tombait sous le pont. Or il se trouve que cet homme, ainsi transporté, ne peut sortir de cette chambre où il y a une per-

¹ A man falling into the water (a bridge breaking under him) has not herein liberty; is not a free agent: for though he has volition, though he prefers his not falling to falling (*ah! pour cela je le crois*), yet the forbearance of this motion not being in his power, etc. (II, XXI, 9.)

sonne, etc., parce qu'on a fermé la porte à clef, à ce que dit Locke : DONC la liberté n'a rien de commun avec la volonté ¹.

Pour le coup, je me flatte que vous n'avez plus rien à désirer ; mais, pour parler sérieusement, que dites-vous d'un philosophe capable d'écrire de telles absurdités ?

Mais tout ce que je vous ai cité n'est que faux ou ridicule, ou l'un et l'autre ; et Locke a bien mérité d'autres reproches. Quelle planche dans le naufrage n'a-t-il pas offerte au matérialisme (qui s'est hâté de la saisir), en soutenant *que la pensée peut appartenir à la matière* ! Je crois à la vérité que, dans le principe, cette assertion ne fut qu'une simple légèreté échappée à Locke dans un de ces moments d'ennui dont il ne savait que faire ; et je ne doute pas qu'il ne l'eût effacée si quelque ami l'eût averti doucement, comme il changea dans une nouvelle édition tout le chapitre de la liberté, qui avait été trouvé par trop mauvais ² : malheureusement les ecclésiastiques s'en mêlèrent, et Locke ne pouvait les souffrir ; il s'obstina donc et ne revint plus sur ses pas. Lisez sa réponse à l'évêque de Worcester ; vous y sentirez je ne sais quel ton de hauteur mal étouffée, je ne sais quelle acrimonie mal déguisée, tout à fait naturelle à l'homme qui appelait, comme vous savez, le corps épiscopal d'Angleterre le *caput mortuum* de la chambre des

¹ Again, suppose a man be carried whilst fast asleep, into a room where is a person he longs to see and speak with ; and be there LOCKED FAST IN, beyond his power to get out ; he awakes and is glad to find himself in so desirable company which he stays willingly in : ID EST, prefers his stay to going away (*autre explication de la plus haute importance*).... yet being locked fast in this evident.... he has not freedom to be gone.... so that liberty is not an idea belonging to volition. (*Ibid.*, § 10.)

CE QU'IL FALLAIT DÉMONSTRER.

² Locke en eut honte, à ce qu'il paraît, et en bouleversant ce chapitre, il nous a laissé l'heureux problème de savoir si la première manière pouvait être plus mauvaise que la seconde. (*Of Power*, lib. II, chap. VII, § 71.)

Ces variations prouvent que Locke écrivait réellement, comme il l'a dit, pour tuer le temps, comme il aurait joué aux cartes ; excepté cependant que, pour jouer, il faut savoir le jeu.

pairs ¹. Ce n'est pas qu'il ne sentît cōfusément les principes; mais l'orgueil et l'engagement étaient chez lui plus forts que la conscience. Il confessera tant que vous voudrez *que la matière est, en elle-même, incapable de penser, que la perception lui est par nature étrangère, et qu'il est impossible d'imaginer le contraire.* ² Il ajoutera encore *qu'en vertu de ses principes, il a prouvé et même démontré l'immatérialité de l'Être suprême pensant; et que les mêmes raisons qui fondent cette démonstration portent au plus haut degré de probabilité la supposition que le principe qui pense dans l'homme est immatériel* ³. Là-dessus, vous pourriez croire que la probabilité élevée à sa plus haute puissance devant toujours être prise pour la certitude, la question est décidée; mais Locke ne recule point. Il conviendra, si vous voulez, que la toute-puissance ne pouvant opérer sur elle-même, il faut bien qu'elle permette à son essence d'être ce qu'elle est; mais il ne veut pas qu'il en soit de même des essences créées, qu'elle pétrit comme il lui plaît. *En effet, dit-il avec une sagesse étincelante, c'est une absurde insolence de disputer à Dieu le pouvoir de surajouter ⁴ une certaine excellence*

¹ Ce même sentiment, qui s'appelle, suivant son intensité accidentelle, *éloignement, antipathie, haine, aversion, etc.*, est général dans les pays qui ont embrassé la réforme. Ce n'est pas qu'il n'y ait, parmi les ministres du culte séparé, des hommes très-justement estimables et estimés; mais il est bien essentiel qu'ils ne s'y trompent pas; jamais ils ne sont ni ne peuvent être estimés *à cause* de leur caractère: mais lorsqu'ils le sont, c'est *indépendamment* et souvent même *en dépit* de leur caractère.

² I never say nor suppose, etc. (*Voy.* la réponse à l'évêque de Worcester, *Essai*, liv. IV, chap. III, dans les notes). Matter is EVIDENTLY in its own nature, void of sense and thought. (*Ibid.*)

³ Tis tinkling eternal substance I have proved to be immaterial. (*Ibid.*)... I presume for what I have said about the supposition of a system of matter thinking (which there *demonstrates* that God is immaterial) will prove it in the highest degree probable, etc. (*Voyez les pages 141, 144, 145, 150, 107, de l'édit. citée.*)

⁴ *Supperad*: c'est un mot dont Locke fait un usage fréquent dans cette longue note.

⁵ All the excellencies of vegetation, life, etc. (*Ibid.*, pag. 144.) Excellencies and operations. (*Ibid.*, pag. 145 (*Passim.*))

à une certaine portion de matière en lui communiquant la végétation, la vie, le sentiment, et enfin la pensée. C'est, en propres termes, lui refuser le pouvoir de créer ¹; car si Dieu a celui de surajouter à une certaine masse de matière une certaine excellence qui en fait un cheval, pourquoi ne saurait-il surajouter à cette même masse une autre excellence qui en fait un être pensant ²? Je plie, je vous confesse, sous le poids de cet argument; mais comme il faut être juste, même envers les gens qu'on n'aime pas, je conviendrai volontiers qu'on peut excuser Locke jusqu'à un certain point, en observant, ce qui est incontestable, qu'il ne s'est pas entendu lui-même.

LE CHEVALIER.

Toute surprise qui ne fait point de mal est un plaisir. Je ne puis vous dire à quel point vous me divertissez en me disant que Locke ne s'entendait pas lui-même; si par hasard vous avez raison, vous m'aurez fait revenir de loin.

LE COMTE.

Il n'y aura rien de moins étonnant que votre surprise, mon aimable ami. Vous jugez d'après le préjugé reçu qui s'obstine à regarder Locke comme un penseur : je consens aussi de tout mon cœur à le regarder comme tel, pourvu qu'on m'accorde (ce qui ne peut, je crois, être nié) que ses pensées ne le mènent pas loin. Il aura beaucoup regardé, si l'on veut, mais peu vu.

¹ What it would be less than an insolent absurdity to deny his power, etc. (*Ibid.*, pag. 148.)... Than to deny his power of creation. (*Ibid.*, pag. 148.)

Ce beau raisonnement s'applique également à toutes les essences; ainsi, par exemple, on ne pourrait, sans une absurde insolence, contester à Dieu le pouvoir de créer un triangle carré, ou telle autre curiosité de ce genre.

² An horse is a material animal, or an extended solid substance with sense and spontaneous motion.... to some part of matter he (God) suppered motion... that are to be found in an elephant... but if one ventures to go one step farther, and says God may give to matter thought, reason and volition... there are men ready presently to limite the power of the omnipotent creator, etc. (*Ibid.*, pag. 144.) Il faut l'avouer, c'est se donner un grand tort envers Dieu.

Toujours il s'arrête au premier aperçu ; et dès qu'il s'agit d'examiner des idées abstraites, sa vue se trouble. Je puis encore vous en donner un exemple singulier qui se présente à moi dans ce moment.

Locke avait dit que les corps ne peuvent agir les uns sur les autres que par voie de contact : *Tangere enim et tangi nisi corpus nulla potest res*¹. Mais lorsque Newton publia son fameux livre des *Principes*, Locke, avec cette faiblesse et cette précipitation de jugement qui sont, quoi qu'on en puisse dire, le caractère distinctif de son esprit, se hâta de déclarer : *qu'il avait appris dans l'incomparable livre du judicieux M. Newton*² *que Dieu était bien le maître de faire ce qu'il voulait de la matière, et par conséquent de lui communiquer le pouvoir d'agir à distance ; qu'il ne manquerait pas en conséquence, lui Locke, de se rétracter et de faire sa profession de foi dans une nouvelle édition de l'Essai*³.

Malheureusement le *judicieux Newton* déclara rondement dans une de ses lettres théologiques au docteur Bentley, *qu'une telle opinion ne pouvait se loger que dans la tête d'un sot*⁴. Je suis parfaitement en sûreté de conscience pour ce soufflet appliqué sur la joue de Locke avec la main de Newton. Appuyé

¹ *Toucher, être touché n'appartient qu'aux seuls corps* (Lucr.) Cet axiome, que l'école de Lucrèce a beaucoup fait retentir, signifie néanmoins précisément : *que nul corps ne peut être touché sans être touché.* — Pas davantage ; réglons notre admiration sur l'importance de la découverte.

² Il est visible que ces deux épithètes se battent ; car si Newton n'était que *judicieux*, son livre ne pouvait être *incomparable* ; et si le livre était *incomparable*, l'auteur devait plus être que *judicieux*. — *Le judicieux Newton* rappelle trop le *joli Cornelle*, né du *joli Turenne*.

³ Liv. XIV., ch. III, § 6, p. 149, note.

⁴ Newton n'est pas si laconique ; voilà ce qu'il dit, à la vérité dans le même sens : « La supposition d'une gravité innée, inhérente et essentielle à la matière, tellement qu'un corps puisse agir sur un autre à distance, est pour moi une si grande absurdité, que je ne crois pas qu'un homme qui jouit d'une faculté ordinaire de méditer sur les objets physiques puisse jamais l'admettre. » (*Lettres de Newton au docteur Bentley*, 3^{me} lettre du 11 février 1693, dans la *Bibliothèque britann.*, février 1797, vol. IV, n° 30, p. 192.)

(Note de l'Éditeur.)

sur cette grande autorité, je vous répète avec un surcroît d'assurance que, dans la question dont je vous parlais tout à l'heure, Locke ne s'entendait pas lui-même, pas plus que sur celle de la gravitation; et rien n'est plus évident. La question avait commencé entre l'évêque et lui pour savoir *si un être purement matériel pouvait penser ou non*¹. Locke conclut que : *Sans le secours de la révélation, on ne pourra jamais savoir si Dieu n'a pas jugé à propos de joindre et de fixer à une matière dûment disposée une substance immatérielle pensante*². Vous voyez, messieurs, que tout ceci n'est que la comédie anglaise *Much ado about nothing*³. Qu'est-ce que veut dire cet homme? et qui a jamais douté que Dieu ne puisse unir le principe pensant à la matière organisée? Voilà ce qui arrive aux matérialistes de toutes les classes : en croyant soutenir que la matière pense, ils soutiennent, sans y prendre garde, qu'elle peut être unie à la substance pensante; ce que personne n'est tenté de leur disputer. Mais Locke, si ma mémoire ne me trompe absolument, a soutenu l'identité de ces deux suppositions⁴; en quoi il faut convenir que, s'il est plus coupable, il est aussi moins ridicule.

J'aurais envie aussi et même j'aurais droit de demander à ce philosophe, qui a tant parlé des sens et qui leur accorde tant, de quel droit il lui a plu de décider : *Que la vue est le plus instructif des sens*⁵. La langue française, qui est une assez belle

¹ That possibly we shall never be able to know whether mere material beings think, or no, etc. XVI, pag. 144. Voilà qui est clair.

² It being impossible for us... without revelation to discover whether omnipotence has not given to some system of matter fitly disposed, a power to perceive and think, or else joined and fixed to matter fitly disposed a thinking immaterial substance. (Liv. IV, ch. III, § 6.)

³ *Beaucoup de bruit pour rien*. C'est le titre d'une comédie de Shakespeare.

⁴ Il n'y a rien de si vrai, comme on vient de le voir dans le passage où il accorde libéralement au Créateur le pouvoir de donner à la matière la faculté de penser; ou, en d'autres termes (OR ELSE), de coller ensemble les deux substances.

C'était un subtil logicien que celui qui confondait ces deux choses!

⁵ That most instructive of our senses, seeing. II, 23, 12.

œuvre spirituelle, n'est pas de cet avis ; elle qui possède le mot sublime d'*entendement* où toute la théorie de la parole est écrite ¹. Mais qu'attendre d'un philosophe qui nous dit sérieusement : *Aujourd'hui que les langues sont faites* ² ! — Il aurait bien dû nous dire *quand elles ont été faites, et quand elles n'étaient pas faites*.

Que n'ai-je le temps de m'enfoncer dans toute sa théorie des idées *simples, complexes, réelles, imaginaires, adéquates, etc.* ; les unes provenant des sens, et les autres de la réflexion ! Que ne puis-je surtout vous parler à mon aise de ses idées *archétypes*, mot sacré pour les platoniciens qui l'avaient placé dans le ciel, et que cet imprudent Breton en tira sans savoir ce qu'il faisait ! Bientôt son venimeux disciple le saisit à son tour pour le plonger dans les boues de sa grossière *esthétique*. « Les métaphysiciens modernes, nous dit ce dernier, ont assez mis » en usage ce terme d'*idées archétypes* ³. » Sans doute, comme les moralistes ont fort employé celui de *chasteté*, mais, que je sache, jamais comme synonyme de *prostitution*.

Locke est peut-être le seul auteur connu qui ait pris la peine de réfuter son livre entier ou de le déclarer inutile, dès le début, en nous disant *que toutes nos idées nous viennent par les sens ou par la réflexion*. Mais qui jamais a nié que certaines idées nous viennent par les sens, et qu'est-ce que Locke veut nous apprendre ? Le nombre des perceptions simples étant nul, comparé aux innombrables combinaisons de la pensée, il

¹ Je ne veux point repousser ce compliment adressé à la langue française ; mais il est vrai cependant que Locke, dans cet endroit, semble avoir traduit Descartes, qui a dit : *Visus sensuum nobilissimus*. (Dioptr. I.) On ne se tromperait peut-être pas en disant que l'ouïe est à la vue ce que la parole est à l'écriture.

(Note de l'Éditeur.)

² Now that languages are made. (*Ibid.*, XXII, § 2.)

³ *Essai sur l'origine des connaissances humaines*. (Sect. III, § 5.) Pourquoi modernes, puisque le mot archétype est ancien et même antique ? et pourquoi assez en usage, puisque l'académie, au mot *archétype*, nous dit que ce mot n'est guère en usage que dans l'expression, *monde archétype* ?

demeure démontré, dès le premier chapitre du second livre, que l'immense majorité de nos idées ne vient pas des sens. Mais d'où vient-elle donc? la question est embarrassante, et de là vient que ses disciples, craignant les conséquences, ne parlent plus de la réflexion, ce qui est très-prudent ¹.

Locke ayant commencé son livre, sans réflexion et sans aucune connaissance approfondie de son sujet, il n'est pas étonnant qu'il ait constamment battu la campagne. Il avait d'abord mis en thèse que toutes nos idées nous viennent des sens ou de la réflexion. *Talonné* ensuite par son évêque qui le serrait de près, et peut-être aussi par sa conscience, il en vint à convenir que les idées générales (qui seules constituent l'être intelligent) ne venaient ni des sens ni de la réflexion, mais qu'elles étaient des inventions et des CRÉATURES de l'esprit humain ². Car, suivant la doctrine de ce grand philosophe, l'homme fait les idées générales avec des idées simples, comme il fait un bateau avec des planches; de manière que les idées générales les plus relevées ne sont que des collections, ou, comme dit Locke, qui cherche toujours les expressions grossières, des compagnies d'idées simples ³.

Si vous voulez ramener ces hautes conceptions à la pratique, considérez, par exemple, l'église de Saint-Pierre à Rome. C'est une idée générale passable. Au fond cependant tout se réduit à des pierres qui sont des idées simples. Ce n'est pas grand'chose, comme vous voyez : et toutefois le privilège des idées simples est immense, puisque Locke a découvert encore qu'elles sont toutes réelles, EXCEPTÉ TOUTES. Il n'excepte de cette petite exception que les qualités premières des corps ⁴.

¹ Condillac, *Art de penser*. Chap. I. *Logique*, chap. VII.

² General ideas come not into the mind by sensation or reflection; but are the creatures, or inventions of understanding (liv. II, ch. XXII, § 3) consisting of a company of simple ideas combined. (*Ibid.*, liv. II, ch. XXII, § 3.)

³ Nor that they are ALL of them the images or the representations of what does exist; the contrary whereoff in ALL, BUT the primary qualities of bodies, has been already shewed. (Liv. II, ch. XXX, § 2.)

⁴ On peut s'étonner, avec grande raison, de cette étrange expression : Toutes

Mais admirez ici, je vous prie, la marche lumineuse de Locke : il établit d'abord que toutes nos idées nous viennent des sens ou de la réflexion, et il saisit cette occasion de nous dire : *Qu'il entend par réflexion la connaissance que l'âme prend de ses différentes opérations*¹. Appliqué ensuite à la torture de la vérité, il confesse : *Que les idées générales ne viennent ni des sens ni de la réflexion, mais qu'elles sont créées, ou, comme il le dit ridiculement, INVENTÉES par l'esprit humain.* Or la réflexion venant d'être expressément exclue par Locke, il s'ensuit que l'esprit humain *invente* les idées générales *sans réflexion*, c'est-à-dire *sans aucune connaissance ou examen de ses propres opérations*. Mais toute idée qui ne provient ni du commerce de l'esprit avec les objets extérieurs, ni du travail de l'esprit sur lui-même, appartient nécessairement à la substance de l'esprit. Il y a donc des idées innées ou antérieures à toute expérience : je ne vois pas de conséquence plus inévitable; mais ceci ne doit pas étonner. Tous les écrivains qui se sont exercés contre les idées innées se sont trouvés conduits par la seule force de la vérité à faire des aveux plus ou moins favorables à ce système. Je n'excepte pas même Condillac, quoiqu'il ait été peut-être le philosophe du XVIII^e siècle le plus en garde contre sa conscience. Au reste, je ne veux pas comparer ces deux hommes dont le caractère est bien différent : l'un manque de tête et l'autre de front. Quels reproches cependant n'est-on pas en droit de faire à Locke, et comment pourrait-on le disculper d'avoir ébranlé la morale pour renverser les idées innées sans savoir ce qu'il attaquait? Lui-même, dans le fond de son cœur, sentait qu'il se rendait coupable; mais, dit-il pour s'excuser en se trompant lui-même, *la vérité*

les idées simples, excepté les qualités premières des corps; mais telle est cette philosophie aveugle, matérielle, grossière au point qu'elle en vient à confondre les choses avec les idées des choses; et Locke dira également; Toutes les idées, excepté telle qualité; ou toutes les qualités, excepté telle idée.

¹ Liv. II, ch. I, § 4.

*est avant tout*¹. Ce qui signifie *que la vérité est avant la vérité*. Le plus dangereux peut-être et le plus coupable de ces funestes écrivains qui ne cesseront d'accuser le dernier siècle auprès de la postérité, celui qui a employé le plus de talent avec le plus de sang-froid pour faire le plus de mal, Hume, nous a dit aussi dans l'un de ses terribles *Essais* : *Que la vérité est avant tout; que la critique montre peu de candeur à l'égard de certains philosophes en leur reprochant les coups que leurs opinions peuvent porter à la morale et à la religion, et que cette injustice ne sert qu'à retarder la découverte de la vérité*. Mais nul homme, à moins qu'il ne veuille se tromper lui-même, ne sera la dupe de ce sophisme perfide. Nulle erreur ne peut être utile, comme nulle vérité ne peut nuire. Ce qui trompe sur ce point, c'est que, dans le premier cas, on confond l'erreur avec quelque élément vrai qui s'y trouve mêlé et qui agit en bien suivant sa nature, malgré le mélange; et que, dans le second cas, on confond encore la vérité *annoncée* avec la vérité *reçue*. On peut sans doute l'exposer imprudemment, mais jamais elle ne nuit que parce qu'on la repousse; au lieu que l'erreur, dont la connaissance ne peut être utile que comme celle des poisons, commence à nuire du moment où elle a pu se faire recevoir sous le masque de sa divine ennemie. Elle nuit donc *parce qu'on la reçoit*, et la vérité ne peut nuire que *parce qu'on la combat* : ainsi tout ce qui est nuisible en soi est faux, comme tout ce qui est utile en soi est vrai. Il n'y a rien de si clair pour celui qui a compris.

Aveuglé néanmoins par son prétendu *respect pour la vérité*, qui n'est cependant, dans ces sortes de cas, qu'un délit public déguisé sous un beau nom, Locke, dans le premier livre de son triste *Essai*, écume l'histoire et les voyages pour faire rougir l'humanité. Il cite les dogmes et les usages les plus honteux; il s'oublie au point d'exhumer d'un livre inconnu une

¹ But, after all, the greatest reverence (révérence!) is due to Truth. (Liv. I, ch. 17, § 23.)

histoire qui fait vomir; et il a soin de nous dire que le livre étant rare, il a jugé à propos de nous réciter l'anecdote dans les propres termes de l'auteur¹, et tout cela pour établir *qu'il n'y a point de morale innée*. C'est dommage qu'il ait oublié de produire une *nosologie* pour démontrer qu'il n'y a point de santé.

En vain Locke, toujours agité intérieurement, cherche à se faire illusion d'une autre manière par la déclaration expresse qu'il nous fait : « Qu'en niant une *loi innée*, il n'entend point » du tout nier une *loi naturelle*, c'est-à-dire une *loi antérieure* » à toute *loi positive*². » Ceci est, comme vous voyez, un nouveau combat entre la conscience et l'engagement. Qu'est-ce en effet que cette loi naturelle? Et si elle n'est ni positive ni innée, où est sa base? Qu'il nous indique un seul argument valable contre la loi innée qui n'ait pas la même force contre la loi naturelle. *Celle-ci*, nous dit-il, *peut être reconnue par la seule lumière de la raison, sans le secours d'une révélation positive*³. Mais qu'est-ce donc que la *lumière de la raison*? Vient-elle des hommes? elle est positive; vient-elle de Dieu? elle est innée.

Si Locke avait eu plus de pénétration, ou plus d'attention, ou plus de bonne foi, au lieu de dire : *Une telle idée n'est point dans l'esprit d'un tel peuple, donc elle n'est pas innée*, il aurait dit au contraire : *donc elle est innée pour tout homme qui la possède*; car c'est une preuve que si elle ne préexiste pas, jamais les sens ne lui donneront naissance, puisque la nation qui en est privée a bien cinq sens comme les autres; et il aurait recherché comment et pourquoi telle ou telle idée a pu être détruite ou dénaturée dans l'esprit d'une telle famille humaine. Mais il était bien loin d'une pensée aussi féconde, lui qui s'ou-

¹ A remarkable passage to this purpose out of the voyage of Baumgarten, which is a book not every day to be met with, I shall set down at large in the language it is published in. (Liv. I, ch. III, § 9.)

² I would not here be mistaken, as if, because I deny an innate law, I thought there were none but positive law, etc. (Liv. II, ch. III, § 13.)

³ I think they equally forsake the truth, who, running into contrary extremes, either affirm an innate law, or deny that there is a law knowable by the light of nature, i, e, without the help, of positive revelation. (*Ibid.*)

blie de nouveau jusqu'à soutenir qu'un seul athée dans l'univers lui suffirait pour nier légitimement que l'idée de Dieu soit innée dans l'homme¹; c'est-à-dire encore qu'un seul enfant monstrueux, né sans yeux, par exemple, prouverait que la vue n'est pas naturelle à l'homme, mais rien n'arrêtait Locke. Ne nous a-t-il pas dit intrépidement que la voix de la conscience ne prouve rien en faveur des principes innés, vu que chacun peut avoir la sienne².

C'est une chose bien étrange qu'il n'ait jamais été possible de faire comprendre, ni à ce grand patriarche, ni à sa triste postérité, la différence qui se trouve entre l'ignorance d'une loi et les erreurs admises dans l'application de cette loi³. Une femme indienne sacrifie son enfant nouveau-né à la déesse *Gonza*, ils disent : *Donc il n'y a point de morale innée*; au contraire, il faut dire encore : *Donc elle est innée*; puisque l'idée du devoir est assez forte chez cette malheureuse mère, pour la déterminer à sacrifier à ce devoir le sentiment le plus tendre et le plus puissant sur le cœur humain. Abraham se donna jadis un mérite immense en se déterminant à ce même sacrifice qu'il croyait avec raison réellement ordonné; il disait précisément comme la femme indienne : *La divinité a parlé; il faut fermer les yeux et obéir*. L'un, pliant sous l'autorité divine qui ne voulait que l'éprouver, obéissait à un ordre sacré et direct; l'autre, aveuglé par une superstition déplorable, obéit à un

¹ Whatsoever is innate must be universal in the strictest sense (erreur énorme!) one exception is a sufficient proof against it. (Liv. I, chap. iv, § 8, note 2.)

² Some men with the same bent of conscience prosecute what others avoid. (*Ibid.*, ch. 3, § 8.) Accordez cette belle théorie, qui permet à chacun d'avoir sa conscience, avec la loi naturelle antérieure à toute loi positive!

³ Avec la permission encore de l'interlocuteur, je crois qu'il se trompe. Les hommes qu'il a en vue comprennent très-bien; mais ils refusent d'en convenir. Ils mentent au monde après avoir menti à eux-mêmes : c'est la probité qui leur manque bien plus que le talent. Voy. les œuvres de Condillac; la conscience qui les parcourt n'y sent qu'une mauvaise foi obligée.

(Note de l'Éditeur.)

ordre imaginaire ; mais, de part et d'autre, l'idée primitive est la même : c'est celle du devoir, portée au plus haut degré d'élévation. *Je le dois!* voilà l'idée innée dont l'essence est indépendante de toute erreur dans l'application. Celles que les hommes commettent tous les jours dans leurs calculs prouveraient-elles, par hasard, qu'ils n'ont pas l'idée du nombre? Or si cette idée n'était innée, jamais ils ne pourraient l'acquérir; jamais ils ne pourraient même se tromper : car *se tromper*, c'est s'écarter d'une règle antérieure et connue. Il en est de même des autres idées; et j'ajoute, ce qui me paraît clair de soi-même, que, hors de cette supposition, il devient impossible de concevoir *l'homme*, c'est-à-dire *l'unité* ou *l'espèce humaine*; ni, par conséquent, aucun ordre relatif à une classe donnée d'êtres intelligents ¹.

Il faut convenir aussi que les critiques de Locke l'attaquaient mal en distinguant les idées et ne donnant pour idées *innées* que les idées morales du premier ordre, ce qui semblait faire dépendre la solution du problème de la rectitude de ces idées. Je ne dis pas qu'on ne leur doive une attention particulière, et ce peut être l'objet d'un second examen; mais pour le philosophe qui envisage la question dans toute sa généralité, il n'y a pas de distinction à faire sur ce point, parce qu'il n'y a point d'idée qui ne soit innée, ou étrangère aux sens par l'universalité dont elle tient sa forme, et par l'acte intellectuel qui la *pense*.

Toute doctrine rationnelle est fondée sur une connaissance antécédente, car l'homme ne peut rien apprendre que parce qu'il sait. Le syllogisme et l'induction partant donc toujours de principes posés comme déjà connus, il faut avouer qu'avant de parvenir à une vérité particulière nous la connaissons déjà en

¹ *Nos âmes sont créées en vertu d'un décret général, par lequel nous avons toutes les notions qui nous sont nécessaires.* (De la Rech. de la vér., liv. I, chap. III, n° 2.)

Ce passage de Mallebranche semble se placer ici fort à propos. En effet, tout être *cognitif* ne peut être ce qu'il est, ne peut appartenir à une telle classe et ne peut différer d'une autre, que par les idées innées.

partie. Observez, par exemple, un triangle actuel ou sensible : certainement vous l'ignoriez avant de le voir ; cependant vous connaissiez déjà non pas ce triangle, mais *le triangle* ou la *triangulité* ; et voilà comment on peut connaître et ignorer la même chose sous différents rapports. Si l'on se refuse à cette théorie, on tombe inévitablement dans le dilemme insoluble du Ménon de Platon et l'on est forcé de convenir, ou que l'homme ne peut rien apprendre, ou que tout ce qu'il apprend n'est qu'une réminiscence. Que si l'on refuse d'admettre ces idées premières, il n'y a plus de démonstration possible, parce qu'il n'y a plus de principes dont elle puisse être dérivée. En effet, l'essence des principes est qu'ils soient antérieurs, évidents, non dérivés, indémontrables, et *causes* par rapport à la conclusion, autrement ils auraient besoin eux-mêmes d'être démontrés ; c'est-à-dire qu'ils cesseraient d'être principes, et il faudrait admettre ce que l'école appelle *les progrès à l'infini* qui est impossible. Observez de plus que ces principes, qui fondent les démonstrations, doivent être non-seulement *connus* naturellement, mais *plus connus* que les vérités découvertes par leur moyen : car *tout ce qui communique une chose la possède nécessairement en plus, par rapport au sujet qui la reçoit* : et comme, par exemple, l'homme que nous aimons pour l'amour d'un autre est toujours moins aimé que celui-ci, de même toute vérité acquise est moins claire pour nous que le principe qui nous l'a rendue visible ; *l'illuminant* étant par nature plus lumineux que *l'illuminé*, il ne suffit donc pas de croire à la science, il faut croire de plus au principe de la science, dont le caractère est d'être à la fois et nécessaire et nécessairement cru : car la démonstration n'a rien de commun avec la parole extérieure et sensible *qui nie ce qu'elle veut* ; elle tient à cette parole plus profonde qui est prononcée dans l'intérieur de l'homme ¹, et qui

¹ Cette parole, conçue dans Dieu même et par laquelle Dieu se parle à lui-même, est le Verbe incréé. (Bourdaloüe, Serm. sur la parole de Dieu. Exorde.)

Sans doute, et la raison seule pourrait s'élever jusque-là ; mais, par une

n'a pas le pouvoir de contredire la vérité. Toutes les sciences communiquent ensemble par ces principes communs; et prenez bien garde, je vous en prie, que, par ce mot *commun*, j'entends exprimer non ce que ces différentes sciences démontrent, mais ce dont elles se servent pour démontrer; c'est-à-dire *l'universel*, qui est la racine de toute démonstration, qui préexiste à toute impression ou opération sensible, et qui est si peu le résultat de l'expérience que, sans lui, l'expérience sera *toujours* solitaire, et pourra se répéter à l'infini, en laissant toujours un abîme entre elle et l'universel. Ce jeune chien, qui joue avec vous dans ce moment, a joué de même hier et avant-hier. Il a donc joué, il a joué et il a joué, mais point du tout, quant à lui, *trois fois*, comme vous; car si vous supprimez l'idée-principe, et par conséquent préexistante, du *nombre*, à laquelle l'expérience puisse se rapporter, *un* et *un* ne sont jamais que *ceci* et *cela*, mais jamais *deux*.

Vous voyez, messieurs, que Locke est pitoyable avec son expérience, puisque la vérité n'est *qu'une équation entre la pensée de l'homme et l'objet connu*¹, de manière que si le premier membre n'est pas naturel, préexistant et immuable, l'autre flotte nécessairement; et il n'y a plus de vérité.

Toute idée étant donc innée par rapport à l'universel dont elle tient sa forme, elle est de plus totalement étrangère aux sens par l'acte intellectuel qui affirme; car la pensée ou la parole (c'est la même chose) n'appartenant qu'à l'esprit; ou, pour mieux dire, étant l'esprit², nulle distinction ne doit être faite à cet égard entre les différents ordres d'idées. Dès que l'homme

conséquence nécessaire : *Cette parole, conçue dans l'homme même, et par laquelle l'homme se parle à lui-même, est le verbe créé à la ressemblance de son modèle.* Car la pensée (ou le verbe humain) n'est que la parole de l'esprit qui se parle à lui-même. (Platon, *sup.* pag. 97.)

¹ S. Thomas, *Voyez* pag. 94.

² Un être qui ne sait que penser et qui n'a point d'autre action que sa pensée. (Lami, *de la Conn. de soi-même*, 2^e part., 4^e réfl.)

Le fond de l'âme n'est point distingué de ses facultés. (Fénélon, *Max. des Saints*, art. XXVIII.)

dit : CELA EST, il parle nécessairement en vertu d'une connaissance intérieure et antérieure, car les sens n'ont rien de commun avec la vérité, que l'entendement seul peut atteindre; et comme ce qui n'appartient point aux sens est étranger à la matière, il s'ensuit qu'il y a dans l'homme un principe immatériel en qui réside la science¹; et les sens ne pouvant recevoir et transmettre à l'esprit que des impressions², non-seulement la fonction, dont l'essence est de juger, n'est pas aidée par ces impressions, mais elle en est plutôt empêchée et troublée³. Nous devons donc supposer avec les plus grands hommes que nous avons naturellement des idées intellectuelles qui n'ont point passé par les sens, et l'opinion contraire afflige le bon sens autant que la religion⁴. J'ai lu que le célèbre *Cudworth*, disputant un jour avec un de ses amis sur l'origine des idées, lui dit : *Prenez, je vous prie, un livre dans ma bibliothèque, le premier qui se présentera sous votre main, et ouvrez-le au hasard*; l'ami tomba sur les offices de Cicéron au commencement du premier livre : *QUOIQUE depuis un an, etc.* — *C'est assez*, reprit *Cudworth*; *dites-moi de grâce comment vous avez pu acquérir par les sens l'idée de QUOIQUE*⁵. L'argument était excellent sous une forme très-simple : l'homme ne peut parler, il ne peut articuler le moindre élément de sa pensée, il ne peut dire ET, sans réfuter Locke.

¹ *Aliquid incorporeum per se in quo insit scientia.* (D. Just. quæst. ad orthod. de incorp., et de Deo, et de resurr. mort., quæst. II.)

² *Spectris autem etiamst oculi possent feriri, animus qui possit non video, etc.* (Cicer. Epist. ad Cons. et alios. XV, 16.)

³ *Functio intellectus potissimum consistit in judicando; atqui ad judicandum phantasia et simulacrum illud corporale nullo modo juvat, sed potius impedit.* (Lessius, de Immort. animæ inter opusc. lib. III, n° 53.)

⁴ Arnaud et Nicole, dans la logique de Port-Royal, ou *l'Art de penser*, 1^{re} part., ch. 1.

⁵ Cette anecdote, qui m'est inconnue, est probablement racontée quelque part dans le grand ouvrage de *Cudworth* : *Systema intellectuale*, publié d'abord en anglais, et ensuite en latin, avec les notes de Laurent Mosheim. Jena, 2 vol. in-fol. Leyde, 4 vol. in-4°.

(Note de l'Éditeur.)

LE CHEVALIER.

Vous m'avez dit en commençant : *Parlez-moi en toute conscience*. Permettez que je vous adresse les mêmes paroles : *Parlez-moi en toute conscience*; n'avez-vous point choisi les passages de Locke qui prêtaient le plus à la critique? La tentation est séduisante, quand on parle d'un homme qu'on n'aime point.

LE COMTE.

Je puis vous assurer le contraire; et je puis vous assurer de plus qu'un examen détaillé du livre me fournirait une moisson bien plus abondante; mais pour réfuter un *in-quarto*, il en faut un autre; et par qui le dernier serait-il lu, je vous prie? Quand un mauvais livre s'est une fois emparé des esprits, il n'y a plus, pour les désabuser, d'autre moyen que celui de montrer l'esprit général qui l'a dicté; d'en classer les défauts, d'indiquer seulement les plus saillants et de s'en fier du reste à la conscience de chaque lecteur. Pour rendre celui de Locke de tous points irréprochable, il suffirait à mon avis d'y changer deux mots. Il est intitulé : *Essai sur l'entendement humain*; écrivons seulement : *Essai sur l'entendement de Locke* : jamais livre n'aura mieux rempli son titre. L'ouvrage est le portrait entier de l'auteur, et rien n'y manque ¹. On y reconnaît aisément un honnête homme et même un homme de sens, mais pipé par l'esprit de secte qui le mène sans qu'il s'en aperçoive ou sans qu'il veuille s'en apercevoir; manquant d'ailleurs de l'érudition philosophique la plus indispensable et de toute profondeur dans l'esprit. Il est véritablement comique lorsqu'il nous dit sérieusement qu'il a pris la plume pour donner à l'homme des règles par lesquelles une créature raisonnable puisse

¹ Jean Le Clerc écrivit jadis sous le portrait de Locke :

*Lockius humanæ pingens penetralia mentis
Ingenium solus pinxerit ipse suum.*

Il a raison.

diriger sagement ses actions; ajoutant que pour arriver à ce but il s'était mis en tête que ce qu'il y aurait de plus utile serait de fixer avant tout les bornes de l'esprit humain¹. Jamais on ne se mit en tête rien d'aussi fou; car d'abord, pour ce qui est de la morale, je m'en ferais plus volontiers au *sermon sur la montagne* qu'à toutes les billevesées scolastiques dont Locke a rempli son livre, et qui sont bien ce qu'on peut imaginer de plus étranger à la morale. Quant aux bornes de l'entendement humain, tenez pour sûr que l'excès de la témérité est de vouloir les poser, et que l'expression même n'a point de sens précis; mais nous en parlerons une autre fois, d'autant qu'il y a bien des choses intéressantes à dire sur ce point. Dans ce moment, c'est assez d'observer que Locke en impose ici d'abord à lui-même et ensuite à nous. Il n'a voulu réellement rien dire de ce qu'il dit. Il a voulu *contredire*, et rien de plus. Vous rappelez-vous ce Boindin du Temple du goût,

Criant : Messieurs, je suis ce juge intègre
Qui toujours juge, argue et contredit.

Voilà l'esprit qui animait Locke. Ennemi de toute autorité morale, il en voulait aux idées reçues, qui sont une grande autorité. Il en voulait par-dessus tout à son Église, que j'aurais plus que lui le droit de haïr, et que je vénère cependant dans un certain sens, comme la plus raisonnable parmi celles qui n'ont pas raison. Locke ne prit donc la plume que pour *arguer et contredire*, et son livre, purement négatif, est une des productions nombreuses enfantées par ce même esprit qui a gâté tant de talents bien supérieurs à celui de Locke. L'autre caractère frappant, distinctif, invariable de ce philosophe, c'est la *superficialité* (permettez-moi de faire ce mot pour lui); il ne comprend rien à fond, il n'approfondit rien; mais ce que je

¹ Avant-propos, § 7.

voudrais surtout vous faire remarquer chez lui comme le signe le plus décisif de la médiocrité, c'est le défaut qu'il a de passer à côté des plus grandes questions sans s'en apercevoir. Je puis vous en donner un exemple frappant qui se présente dans ce moment à ma mémoire. Il dit quelque part avec un ton magistral véritablement impayable : *J'avoue qu'il m'est tombé en partage une de ces âmes lourdes, qui ont le malheur de ne pas comprendre qu'il soit plus nécessaire à l'âme de penser toujours qu'au corps d'être toujours en mouvement ; la pensée, ce me semble, étant à l'âme ce que le mouvement est au corps*¹. Ma foi ! j'en demande bien pardon à Locke, mais je ne trouve dans ce beau passage rien à retrancher que la plaisanterie. Où donc avait-il vu de la matière en repos ? Vous voyez qu'il passe, comme je vous le disais tout à l'heure, à côté d'un abîme sans le voir. Je ne prétends point soutenir que le mouvement soit essentiel à la matière, et je la crois surtout indifférente à toute direction ; mais enfin il faut savoir ce qu'on dit, et lorsqu'on n'est pas en état de distinguer le mouvement relatif et le mouvement absolu, on pourrait fort bien se dispenser d'écrire sur la philosophie.

Mais voyez, en suivant cette même comparaison qu'il a si mal saisie, tout le parti qu'il était possible d'en tirer en y apportant d'autres yeux. *Le mouvement est au corps ce que la pensée est à l'esprit ; soit, pourquoi donc n'y aurait-il pas une pensée relative et une pensée absolue ? relative, lorsque l'homme se trouve en relation avec les objets sensibles et avec ses semblables, et qu'il peut se comparer à eux ; absolue, lorsque cette communication étant suspendue par le sommeil ou par d'autres causes non régulières, la pensée n'est plus emportée que par le mobile supérieur qui emporte tout. Pendant que nous reposons ici tranquillement sur nos sièges dans un repos parfait pour nos sens, nous volons réellement dans l'espace avec une vitesse qui effraie l'imagination, puisqu'elle est au moins de*

¹ Liv. II, c. II, § 10.

trente werstes par seconde, c'est-à-dire qu'elle excède près de cinquante fois celle d'un boulet de canon ; et ce mouvement se complique encore avec celui de rotation qui est à peu près égal sous l'équateur, sans que nous ayons néanmoins la moindre connaissance sensible de ces deux mouvements : or comment prouvera-t-on qu'il est impossible à l'homme de penser comme de se mouvoir, avec le mobile supérieur, sans le savoir ? il sera fort aisé de s'écrier : *Oh ! c'est bien différent !* mais pas tout à fait si aisé, peut-être, de le prouver. Chaque homme au reste a son orgueil dont il est difficile de se séparer absolument ; je vous confesserai donc naïvement *qu'il m'est tombé en partage une âme assez lourde pour croire que ma comparaison n'est pas plus lourde que celle de Locke.*

Prenez encore ceci pour un de ces exemples auxquels il en faut rapporter d'autres. Il n'y a pas moyen de tout dire ; mais vous êtes bien les maîtres d'ouvrir au hasard le livre de Locke : je prends sans balancer l'engagement de vous montrer qu'il ne lui est pas arrivé de rencontrer une seule question importante qu'il n'ait traitée avec la même médiocrité ; et puisqu'un homme médiocre peut ainsi le convaincre de médiocrité, jugez de ce qui arriverait si quelque homme supérieur se donnait la peine de le *dépecer.*

LE SÉNATEUR.

Je ne sais si vous prenez garde au problème que vous faites naître sans vous en apercevoir, car plus vous accumulez de reproches contre le livre de Locke, et plus vous rendez inexplicable l'immense réputation dont il jouit.

LE COMTE.

Je ne suis point fâché de faire naître un problème qu'il n'est pas extrêmement difficile de résoudre, et puisque notre jeune ami m'a jeté dans cette discussion, je la terminerai volontiers au profit de la vérité.

Qui mieux que moi connaît toute l'étendue de l'autorité si malheureusement accordée à Locke, et qui jamais en a gémi de meilleure foi? Ah! que j'en veux à cette génération futile qui en a fait son oracle, et que nous voyons encore *emprisonnée*¹, pour ainsi dire, dans l'erreur par l'autorité d'un vain nom qu'elle-même a créé dans sa folie! que j'en veux surtout à ces Français qui ont abandonné, oublié, outragé même le Platon chrétien né parmi eux, et dont Locke n'était pas digne de tailler les plumes, pour céder le sceptre de la philosophie rationnelle à cette idole *ouvrage de leurs mains*, à ce faux dieu du XVIII^e siècle, qui ne sait rien, qui ne dit rien, qui ne peut rien, et dont ils ont élevé le piédestal *devant la face du Seigneur*, sur la foi de quelques fanatiques encore plus mauvais citoyens que mauvais philosophes! Les Français ainsi dégradés par de vils instituteurs, qui leur apprenaient à ne plus croire à la France, donnaient l'idée d'un millionnaire assis sur un coffre-fort qu'il refuse d'ouvrir, et de là tendant une main ignoble à l'étranger qui sourit.

Mais que cette idolâtrie ne vous surprenne point. La fortune des livres serait le sujet d'un bon livre. Ce que Sénèque a dit des hommes est encore plus vrai peut-être des monuments de leur esprit. *Les uns ont la renommée et les autres la méritent*². Si les livres paraissent dans des circonstances favorables, s'ils caressent de grandes passions, s'ils ont pour eux le fanatisme prosélytique d'une secte nombreuse et active, ou, ce qui passe tout, la faveur d'une nation puissante, leur fortune est faite; la réputation des livres, si l'on excepte peut-être ceux des mathématiciens, dépend bien moins de leur mérite intrinsèque que de ces circonstances étrangères à la tête desquelles je place,

¹ Locked fast in.

² Sénèque est assez riche en maximes pour qu'il ne soit pas nécessaire que ses amis lui en prêtent. Celle dont il s'agit ici, appartient à Juste Lipsé: *Quidam merentur famam, quidam habent.* (Just. Lips., Epist. cent. I., Epist. I.)

(Note de l'Éditeur.)

comme je viens de vous le dire, la puissance de la nation qui a produit l'auteur. Si un homme tel que le P. Kircher, par exemple, était né à Paris ou à Londres, son ste serait sur toutes les cheminées, et il passerait pour démontré qu'il a tout vu ou entrevu. Tant qu'un livre n'est pas, s'il est permis de s'exprimer ainsi, *poussé* par une nation influente, il n'obtiendra jamais qu'un succès médiocre; je pourrais vous en citer cent exemples. Raisonnez d'après ces considérations qui me paraissent d'une vérité palpable, et vous verrez que Locke a réuni en sa faveur toutes les chances possibles. Parlons d'abord de sa patrie. Il était Anglais : l'Angleterre est faite sans doute pour briller à toutes les époques; mais ne considérons dans ce moment que le commencement du XVIII^e siècle. Alors elle possédait Newton, et faisait reculer Louis XIV. Quel moment pour ses écrivains! Locke en profita. Cependant son infériorité est telle qu'il n'aurait pas réussi, du moins à ce point, si d'autres circonstances ne l'avaient favorisé. L'esprit humain, suffisamment préparé par le protestantisme, commençait à s'indigner de sa propre timidité, et se préparait à tirer hardiment toutes les conséquences des principes posés au XVI^e siècle. Une secte épouvantable commençait de son côté à s'organiser; c'était une bonne fortune pour elle qu'un livre composé par un très-honnête homme et même par un Chrétien *raisonnable*, où tous les germes de la philosophie la plus abjecte et la plus détestable se trouvaient couverts par une réputation méritée, enveloppés de formes sages et flanqués même au besoin de quelques textes de l'Écriture sainte; le génie du mal ne pouvait donc recevoir ce présent que de l'une des tribus séparées, car le perfide amalgame eût été, dans Jérusalem, ou prévenu ou flétri par une religion vigilante et inexorable. Le livre naquit donc où il devait naître, et partit d'une main faite exprès pour satisfaire les plus dangereuses vues. Locke jouissait à juste titre de l'estime universelle. Il s'intitulait Chrétien, même il avait écrit en faveur du Christianisme suivant ses forces et ses préjugés, et la mort la plus édifiante venait de terminer pour lui une vie sainte

et laborieuse¹. Combien les conjurés devaient se réjouir de voir un tel homme poser tous les principes dont ils avaient besoin, et favoriser surtout le matérialisme *par délicatesse de conscience!* Ils se précipitèrent donc sur le malheureux *Essai*, et le firent valoir avec une ardeur dont on ne peut avoir d'idée, si l'on n'y a fait une attention particulière. Il me souvient d'avoir frémé jadis en voyant l'un des athées les plus endurcis peut-être qui ait jamais existé, recommander à d'infortunés jeunes gens la lecture de Locke abrégé, et pour ainsi dire *concentré* par une plume italienne qui aurait pu s'exercer d'une manière plus conforme à sa vocation. *Lisez-le*, leur disait-il avec enthousiasme, *relisez-le, apprenez-le par cœur!* Il aurait voulu, comme disait M^{me} de Sévigné, *le leur donner en bouillons*. Il y a une règle sûre pour juger les livres comme les hommes, même sans les connaître : il suffit de savoir *par qui ils sont aimés, et par qui ils sont haïs*. Cette règle ne trompe jamais, et déjà je vous l'ai proposée à l'égard de Bacon. Dès que vous le voyez mis à la mode par les encyclopédistes, traduit par un athée et loué sans mesure par le torrent des philosophes du dernier siècle, tenez pour sûr, sans autre examen, que sa philosophie est, du moins dans ses bases générales, fautive et dangereuse. Par la raison contraire, si vous voyez ces mêmes philosophes embarrassés souvent par cet écrivain, et dépités contre quelques-unes de ces idées, chercher à les repousser dans l'ombre et se permettre même de le mutiler hardiment ou d'altérer ses écrits, soyez sûr encore, et toujours sans autre examen, que les œuvres de Bacon présentent de nombreuses et magnifiques exceptions aux reproches généraux qu'on est en droit de leur adresser. Ne croyez pas cependant que je veuille établir aucune comparaison entre ces deux hommes. Bacon, comme philosophe moraliste, et même comme écrivain en un certain sens, aura toujours des droits à l'admiration des connaisseurs ; tandis que *l'Essai sur l'entende-*

¹ On peut en lire la relation dans la petite histoire des philosophes de Savicq.

ment humain est très-certainement, et soit qu'on le nie ou qu'on en convienne, tout ce que le défaut absolu de génie et de style peut enfanter de plus assommant.

Si Locke, qui était un très-bonnête homme, revenait au monde, il pleurerait amèrement en voyant ses erreurs, aiguës par la méthode française, devenir la honte et le malheur d'une génération entière. Ne voyez-vous pas que Dieu a proscrit cette vile philosophie, et qu'il lui a plu même de rendre l'anathème visible? Parcourez tous les livres de ses adeptes, vous n'y trouverez pas une ligne dont le goût et la vertu daignent se souvenir. Elle est la mort de toute religion, de tout sentiment exquis, de tout élan sublime : chaque père de famille surtout doit être bien averti qu'en la recevant sous son toit, il fait réellement tout ce qu'il peut pour en chasser la vie; aucune chaleur ne pouvant tenir devant ce souffle glacial.

Mais pour en revenir à la fortune des livres, vous l'expliquerez précisément comme celle des hommes : pour les uns comme pour les autres, il y a une fortune qui est une véritable malédiction, et n'a rien de commun avec le mérite. Ainsi, messieurs, le succès seul ne prouve rien. Défiez-vous surtout d'un préjugé très-commun, très-naturel et cependant tout à fait faux : celui de croire que la grande réputation d'un livre suppose une connaissance très-raisonnée et très-répan due du même livre. Il n'en est rien, je vous l'assure. L'immense majorité ne jugeant et ne pouvant juger que sur parole, un assez petit nombre d'hommes fixent d'abord l'opinion. Ils meurent et cette opinion leur survit. De nouveaux livres qui arrivent ne laissent plus le temps de lire les autres; et bientôt ceux-ci ne sont jugés que sur une réputation vague, fondée sur quelques caractères généraux, ou sur quelques analogies superficielles et quelquefois même parfaitement fausses. Il n'y a pas longtemps qu'un excellent juge, mais qui ne peut juger que ce qu'il connaît, a dit à Paris que le talent ancien le plus ressemblant au talent de Bossuet était celui de Démosthènes : or il se trouve que ces deux orateurs diffèrent autant que deux belles choses du même genre

(deux belles fleurs, par exemple) peuvent différer l'une de l'autre; mais toute sa vie on a entendu dire que Démosthènes tonnait, et Bossuet tonnait aussi : or, comme rien ne ressemble à un tonnerre autant qu'un tonnerre, donc; etc. Voilà comment se forment les jugements. La Harpe n'a-t-il pas dit formellement que *l'objet du livre entier de l'Essai sur l'entendement humain est de démontrer en rigueur que l'entendement est esprit et d'une nature essentiellement distincte de la matière* ? n'a-t-il pas dit ailleurs : *Locke, Clarke, Leibnitz, Fénelon, etc.*, ont reconnu cette vérité (de la distinction des deux substances) ? Pouvez-vous désirer une preuve plus claire que ce littérateur célèbre n'avait pas lu Locke ? et pouvez-vous seulement imaginer qu'il se fût donné le tort (un peu comique) de l'inscrire en si bonne compagnie, s'il l'avait vu épuiser toutes les ressources de la plus chicaneuse dialectique pour attribuer de quelque manière la pensée à la matière ? Vous avez entendu Voltaire nous dire : *Locke, avec son grand sens, ne cesse de nous répéter : Définissez !* Mais, je vous le demande encore, Voltaire aurait-il adressé cet éloge au philosophe anglais, s'il avait su que Locke est surtout éminemment ridicule par ses définitions, qui ne sont toutes qu'une tautologie délayée ? Ce même Voltaire nous dit encore, dans un ouvrage qui est un sacrilège, que *Locke est le Pascal de l'Angleterre*. Vous ne m'accusez pas, j'espère, d'une aveugle tendresse pour *François Arouet* : je le supposerai aussi léger, aussi mal intentionné, et surtout aussi mauvais Français que vous le voudrez ; cependant je ne croirai jamais qu'un homme qui avait tant de goût et de tact se fût permis cette extravagante comparaison, s'il avait jugé d'après lui-même. Quoi donc ! le fastidieux auteur de *l'Essai sur l'entendement humain*, dont le mérite se réduit dans la philosophie rationnelle à nous débiter, avec l'éloquence d'un almanach, ce que tout le monde sait ou ce que personne n'a besoin de savoir, et qui serait d'ailleurs totalement inconnu dans les sciences s'il

¹ Lycée, tom. XXIV. Philos. du XVIII^e siècle, tom. III, art. *Diderot*.

n'avait pas découvert que la vitesse se mesure par la masse; un tel homme, dis-je, est comparé à Pascal! — à Pascal, grand homme avant trente ans; physicien, mathématicien distingué, apologiste sublime, polémique supérieur, au point de rendre la calomnie divertissante; philosophe profond, homme rare en un mot, et dont tous les torts imaginables ne sauraient éclipser les qualités extraordinaires! Un tel parallèle ne permet pas seulement de supposer que Voltaire eût pris connaissance par lui-même de l'*Essai sur l'entendement humain*. Ajoutez que les gens de lettres français lisaient très-peu dans le dernier siècle, d'abord parce qu'ils menaient une vie fort dissipée, ensuite parce qu'ils écrivaient trop, enfin parce que l'orgueil ne leur permettait guère de supposer qu'ils eussent besoin des pensées d'autrui. De tels hommes ont bien d'autres choses à faire que de lire Locke: j'ai de bonnes raisons de soupçonner qu'en général il n'a pas été lu par ceux qui le vantent, qui le citent, et qui ont même l'air de l'expliquer. C'est une grande erreur de croire que pour citer un livre, avec une assez forte apparence d'en parler avec connaissance de cause, il faille l'avoir lu, du moins complètement et avec attention. On lit le passage ou la ligne dont on a besoin; on lit quelques lignes de l'*index* sur la foi d'un *index*; on démêle le passage dont on a besoin pour appuyer ses propres idées; et c'est au fond tout ce qu'on veut: qu'importe le reste? Il y a aussi un art de faire parler ceux qui ont lu; et voilà comment il est très-possible que le livre dont on parle le plus soit en effet le moins connu par la lecture. En voilà assez sur cette réputation si grande et si peu méritée: un jour viendra, et peut-être il n'est pas loin, où Locke sera placé unanimement au nombre des écrivains qui ont fait le plus de mal aux hommes. Malgré tous les reproches que je lui ai faits, je n'ai touché cependant qu'une partie de ses torts, et peut-être

² Je ne voudrais pas pour mon compte gager que Condillac n'avait jamais lu Locke entièrement et attentivement; mais s'il fallait absolument gager pour l'affirmative ou pour la négative, je me déterminerais pour le second parti.

la moindre. Après avoir posé les fondements d'une philosophie aussi fausse que dangereuse, son fatal esprit se dirigea sur la politique avec un succès non moins déplorable. Il a parlé sur l'origine des lois aussi mal que sur celles des idées; et sur ce point encore il a posé les principes dont nous voyons les conséquences. Ces germes terribles eussent peut-être avorté en silence sous les glaces de son style; animés dans les boues chaudes de Paris, ils ont produit le monstre révolutionnaire qui a dévoré l'Europe.

Au reste, messieurs, je n'aurai jamais assez répété que le jugement, que je ne puis me dispenser de porter sur les ouvrages de Locke, ne m'empêche point de rendre à sa personne ou à sa mémoire toute la justice qui lui est due : il avait des vertus, même de grandes vertus; et quoiqu'elles me rappellent un peu ce maître à danser, cité, je crois, par le docteur Swift, *qui avait toutes les bonnes qualités imaginables, hormis qu'il était boiteux*¹, je ne fais pas moins profession de vénérer le caractère moral de Locke; mais c'est pour déplorer de nouveau l'influence du *mauvais principe* sur les meilleurs esprits. C'est lui qui règne malheureusement en Europe depuis trois siècles; c'est lui qui nie tout, qui ébranle tout, qui *proteste* contre tout; sur son front d'airain, il est écrit NON ! et c'est le véritable titre du livre de Locke, lequel à son tour peut être considéré comme la préface de toute la philosophie du XVIII^e siècle, qui est toute négative et par conséquent nulle. Lisez l'*Essai*, vous sentirez à chaque page qu'il ne fut écrit

¹ On peut lire un morceau curieux sur Locke dans l'ouvrage déjà cité du docteur James Beattie. (*On the nature and immutability of truth*. London, 1772, in-8°, pag. 16, 17.) Après un magnifique éloge du caractère moral de ce philosophe, le docteur est obligé de passer condamnation sur une doctrine absolument inexcusable, qu'il excuse cependant, comme il peut, par une assez mauvaise raison. On croit entendre Boileau sur le compte de Chapelain :

Qu'on vante en lui la foi, l'honneur, la probité,
Qu'on prise sa candeur et sa civilité, etc., etc.
Il est vrai, s'il m'eût cru, qu'il n'eût Point fait de vers.

que **pour** contredire les idées reçues, et surtout pour humilier une **au**torité qui choquait Locke au delà de toute expression. Lui-même nous a dit son secret sans détour. *Il en veut à une certaine espèce de gens qui sont les mattres et les docteurs, et qui espèrent avoir meilleur marché des hommes, lorsqu'à l'aide d'une aveugle crédulité ils pourront leur faire AVALER des principes innés sur lesquels il ne sera pas permis de disputer.* Dans un autre endroit de son livre, il examine comment les hommes arrivent à ce qu'ils appellent leurs principes; et il débute par une **o**bservation remarquable : *Il peut paraitre étrange, dit-il, et cependant rien n'est moins extraordinaire ni mieux prouvé, par une expérience de tous les jours, que des doctrines (il aurait bien dû les nommer) qui n'ont pas une origine plus noble que la superstition d'une nourrice ou l'autorité d'une vieille femme, grandissent enfin, tant dans la religion que dans la morale, jusqu'à la dignité de principes, par l'opération du temps et par la complaisance des auditeurs*¹. Il ne s'agit ici ni du Japon ni du Canada, encore moins de faits rares et extraordinaires : il s'agit de ce que tout homme peut voir tous les jours de sa vie. Rien n'est moins équivoque, comme vous voyez; mais Locke me paraît avoir posé les bornes du ridicule, lorsqu'il écrit à la marge de ce beau chapitre : *D'où nous est venue l'opinion des principes innés?* Il faut être possédé de la maladie du XVIII^e siècle, fils du XVI^e, pour attribuer au sacerdoce l'invention d'un système, malheureusement peut-être aussi rare, mais certainement encore aussi ancien que le bon sens

Encore un mot sur cette réputation de Locke qui vous embarrassait. La croyez-vous générale? avez-vous compté les voix, ou, ce qui est bien plus important, les avez-vous pesées? Si vous pouviez démêler la voix de la sagesse au milieu des clameurs de l'ignorance et de l'esprit de parti, vous pourriez déjà savoir que *Locke est très-peu estimé comme métaphysicien dans sa*

¹ Locke s'exprime en effet dans ce sens, liv. I, ch. III, § 22.

*propre patrie*¹; que sur le point fondamental de sa philosophie, livré, comme sur beaucoup d'autres, à l'ambiguïté et au verbiage, il est bien convaincu de ne s'être pas entendu lui-même²; que son premier livre (base de tous les autres) est le plus mauvais de tous³; que dans le second, il ne traite que superficiellement des opérations de l'âme⁴; que l'ouvrage entier est décousu et fait par occasion⁵; que sa philosophie de l'âme est très-mince, et ne vaut pas la peine d'être réfutée sérieusement⁶; qu'elle renferme des opinions aussi absurdes que funestes dans les conséquences⁷; que lorsqu'elles ne sont ni fausses ni dangereuses, elles ne sont bonnes que pour les jeunes gens et même encore jusqu'à un certain point⁸; que si Locke avait vécu assez pour voir les conséquences qu'on tirait de ses principes, il aurait arraché lui-même avec indignation les pages coupables⁹.

Au reste, messieurs, nous aurons beau dire, l'autorité de Locke sera difficilement renversée tant qu'elle sera soutenue par les grandes puissances. Dans vingt écrits français du dernier siècle j'ai lu : *Locke et Newton!* Tel est le privilège des grandes nations : qu'il plût aux Français de dire : *Corneille et Vadé!* ou même *Vadé et Corneille!* si l'euphonie, qui décide de bien des choses, avait la bonté d'y consentir, je suis prêt à croire qu'ils nous forceraient à répéter avec eux : *Vadé et Corneille!*

¹ *Spectateur français au XIX^e siècle*, tom. I, n° 35, pag. 249.

² Hume's essays into hum. underst., sect. III. London, 1758, in-4°, pag. 292.

³ The first book which, submission (ne vous gênez pas, s'il vous plait) I think the worst. (Beattie, loc. cit., II, 2, 1.) C'est-à-dire que tous les livres sont mauvais, mais que le premier est le pire.

⁴ Condillac, *Essai sur l'orig. des conn. hum.*; Paris, 1798, in-8°, introd., pag. 15.

⁵ Condillac, *ibid.*, p. 13. Locke lui-même, avant-propos, loc. cit.

⁶ Leibnitz, *Opp.*, tom. V, in-4°, pag. 394. Epist. ad Kort, loc. cit. To this philosophical conundrum (*la table rase*) I confess I can give no serious answer. (Docteur Beattie, *ibid.*)

⁷ *Idem*, *ibid.*

⁸ *Idem*, tom. V, loc. cit.

⁹ Beattie, *ubi sup.*, pag. 16, 17.

LE CHEVALIER.

Vous nous accordez une grande puissance, mon cher ami; je vous dois des remerciements au nom de ma nation.

LE COMTE.

Je n'accorde point cette puissance, mon cher chevalier, je la reconnais seulement : ainsi vous ne me devez point de remerciements. Je voudrais d'ailleurs n'avoir que des compliments à vous adresser sur ce point; mais vous êtes une terrible puissance! jamais, sans doute, il n'exista de nation plus aisée à tromper ni plus difficile à détromper, ni plus puissante pour tromper les autres. Deux caractères particuliers vous distinguent de tous les peuples du monde : l'esprit d'association et celui de prosélytisme. Les idées chez vous sont toutes nationales et toutes passionnées. Il me semble qu'un prophète, d'un seul trait de son fier pinceau, vous a peints d'après nature, il y a vingt-cinq siècles, lorsqu'il a dit : *Chaque parole de ce peuple est une conjuration*¹; l'étincelle électrique, parcourant, comme la foudre dont elle dérive, une masse d'hommes en communication représente faiblement l'invasion instantanée, j'ai presque dit fulminante, d'un goût, d'un système, d'une passion parmi les Français qui ne peuvent vivre isolés. Au moins, si vous n'agissiez que sur vous-mêmes, on vous laisserait faire; mais le penchant, le besoin, la fureur d'agir sur les autres, est le trait le plus saillant de votre caractère. On pourrait dire que ce trait est *vous-mêmes*. Chaque peuple a sa mission : telle est la vôtre. La moindre opinion que vous lancez sur l'Europe est un bélier poussé par trente millions d'hommes. Toujours affamés de succès et d'influence, on dirait que vous ne vivez que pour contenter ce besoin; et comme une nation ne peut avoir reçu une destination séparée du moyen de l'accomplir, vous avez reçu ce moyen dans votre langue, par laquelle vous ré-

¹*Omnia quæ loquitur populus iste, conjuratio est* (Isaïe, VIII, 12.)

gnez bien plus que par vos armes, quoiqu'elles aient ébranlé l'univers. L'empire de cette langue ne tient point à ses formes actuelles : il est aussi ancien que la langue même ; et déjà, dans le XIII^e siècle, un Italien écrivait en français l'histoire de sa patrie, *parce que la langue française courait parmi le monde, et était la plus dilettable à lire et à oïr que nulle autre*¹. Il y a mille traits de ce genre. Je me souviens d'avoir lu jadis une lettre du fameux architecte *Christophe Wren*, où il examine les dimensions qu'on doit donner à une église. Il les déterminait uniquement par l'étendue de la voix humaine ; ce qui devait être ainsi, la prédication étant devenue la partie principale du culte, et presque tout le culte dans les temples qui ont vu cesser le sacrifice. Il fixe donc ses bornes, au delà desquelles la voix, pour toute oreille anglaise, n'est plus que du bruit ; mais, dit-il encore : *Un orateur français se ferait entendre de plus loin ; sa prononciation étant plus distincte et plus ferme*. Ce que Wren a dit de la parole orale me semble encore bien plus vrai de cette parole bien autrement pénétrante qui retentit dans les livres. Toujours celle des Français est entendue de plus loin : car le style est un accent. Puisse cette force mystérieuse, mal expliquée jusqu'ici, et non moins puissante pour le bien que pour le mal, devenir bientôt l'organe d'un prosélytisme salutaire, capable de consoler l'humanité de tous les maux que vous lui avez faits !

En attendant, monsieur le chevalier, tant que votre inconcevable nation demeurera engouée de Locke, je n'ai pour le voir enfin mis à sa place d'espoir que dans l'Angleterre. Ses rivans étant les distributeurs de la renommée en Europe, l'anglomanie qui les a travaillés et ensuite perdus dans le siècle dernier, était extrêmement utile et honorable aux Anglais qui surent en profiter habilement. Nombre d'auteurs de cette nation, tels que Young, Richardson, etc., n'ont été connus et

¹ Le frère *Martin de Canal*. Voy. *Tiraboschi, Stor. della letter. ital.*, in-8°, Venise, 1795, tom. IV, l. III, ch. 1, pag. 321, n^o 4.

goutés en Europe que par les traductions et les recommandations françaises. On lit dans les mémoires de Gibbon une lettre où il disait, en parlant du roman de Clarisse : *C'est bien mauvais*. Horace Walpole, depuis comte d'Oxford, n'en pensait guère plus avantageusement, comme je crois l'avoir lu quelque part dans ses œuvres ¹. Mais l'énergumène Diderot prodiguait en France à ce même Richardson des éloges qu'il n'eût pas accordés peut-être à Fénelon; les Anglais laissaient dire, et ils avaient raison. L'engouement des Français sur certains points dont les Anglais eux-mêmes, quoique partie intéressée, jugeaient très-différemment, sera remarqué un jour. Cependant, comme dans l'étude de la philosophie, le mépris de Locke est le commencement de la sagesse, les Anglais se conduiraient d'une manière digne d'eux, et rendraient un véritable service au monde, s'ils avaient la sagesse de briser eux-mêmes une réputation dont ils n'ont nul besoin. Un cèdre du Liban ne s'appauvrit point, il s'embellit en secouant une feuille morte.

Que s'ils entreprennent de défendre cette réputation artificielle comme ils défendraient Gibraltar, ma foi! je me retire. Il faudrait être un peu plus fort que je ne le suis pour faire la guerre à la Grande-Bretagne, ayant déjà la France sur les bras. Plutôt que d'être mené en triomphe, convenons, s'il le faut, que le piédestal de Locke est inébranlable..... E PUR SI MUOVE.

Mais je ne sais pourquoi, monsieur le chevalier, c'est toujours moi que vous entreprenez, ni pourquoi je me laisse toujours entraîner où vous voulez. Vous m'avez essoufflé au pied de la lettre avec votre malheureux Locke. Pourquoi ne promenez-vous pas de même notre ami le sénateur?

LE CHEVALIER.

Laissez, laissez-moi faire; son tour viendra. Il est plus tran-

¹ Je ne suis pas à même de feuilleter ses œuvres; mais les lettres de madame Du Deffant peuvent y suppléer jusqu'à un certain point. (In-8°, tom. II, lettre cxxxii°, 20 mars 1772.)

quille d'ailleurs, plus flegmatique que vous. Il a besoin de plus de temps pour respirer librement; et sa raison, sans que je sache bien pourquoi, m'en impose plus que la vôtre. S'il me prend donc fantaisie de fatiguer l'un ou l'autre, je me détermine plus volontiers en votre faveur. Je crois aussi que vous devez cette distinction flatteuse à la communauté de langage. Vingt fois par jour j'imagine que vous êtes Français.

LE SÉNATEUR.

Comment donc, mon cher chevalier, croyez-vous que tout Français ait le droit d'en fatiguer un autre?

LE CHEVALIER.

Ni plus ni moins qu'un Russe a droit d'en fatiguer un autre. Mais sauvons-nous vite, je vous en prie; car je vois, en jetant les yeux sur la pendule, que dans un instant *il sera demain*

FIN DU SIXIÈME ENTRETEN.

NOTES DU SIXIÈME ENTRETIEN.

I.

(Page 220. La même proposition se lit dans les *Maximes des Saints* de Fénelon.)

Elle y est en effet mot pour mot, *On ne prie, dit-il, qu'autant qu'on désire, et l'or. ne désire qu'autant qu'on aime, au moins d'un amour intéressé.* (Max. des Saints. Bruxelles, 1698, in-12, art. xix, pag. 128.) Ailleurs il a dit : *Prier, c'est désirer... Celui qui ne désire pas fait une prière trompeuse. Quand il passerait des journées entières à reciter des prières, ou à s'exciter à des sentiments pieux, il ne prie point véritablement, s'il ne désire pas ce qu'il demande.* (Oeuvres spirit., tom. III, in-12, n° 111, pag. 48.)

On lit dans les discours chrétiens et spirituels de madame Guyon le passage suivant : *La prière n'est autre chose que l'amour de Dieu.... Le cœur ne demande que par ses désirs : prier est donc désirer. Celui qui ne désire pas du fond de son cœur fait une prière trompeuse. Quand il passerait des journées entières à réciter des prières, ou à méditer, ou à s'exciter à des sentiments pieux, il ne prie point véritablement, s'il ne désire pas ce qu'il demande.* (Tom. II, in-8°, disc. VII.)

On voit ici comment les portefeuilles s'étaient mêlés en s'approchant.

II.

(Page 221. Ayez pitié de moi malgré moi-même.)

« Mais que direz-vous dans la sécheresse, dans le dégoût, dans le refroidissement? Vous lui direz toujours ce que vous avez dans le cœur; vous direz à Dieu... *qu'il vous ennue,...* qu'il vous tarde de le quitter pour les plus vils amusements... Vous lui direz : O mon Dieu! voilà mon ingratitude, etc., etc. » (Tom. IV, Lettre CLXXV.)

Un autre maître de la vie spirituelle avait tenu le même langage, un siècle avant Fénelon. « *On peut, dit-il, faire, sans confiance, des actes de confiance...; bien que nous les fassions sans goût, il ne faut pas s'en mettre en peine.... et ne dites pas que vous le dites, mais que ce n'est que de bouche; car si le cœur ne le voulait, la bouche n'en dirait pas un mot. Ayant fait cela, demeurez en paix sans faire attention à votre trouble....* (Saint-François de Sales, 11° En-

retien.) *Il y a des personnes fort parfaites auxquelles notre Seigneur ne donne jamais de douceurs ni de quiétude, qui font tout avec la partie supérieure de leur âme, et font mourir leur volonté dans la volonté de Dieu, à vive force et à la pointe de la raison.* » (Saint François de Sales, 11^e Entretien.) — Où est ici le désir ?

III.

(Page 235. Ce qui n'a point de nom ne pourra être nommé en conversation.)

Ideas us ranked under names, being those that FOR THE MOST PART men reason of within themselves and ALWAYS those which they commune about with the Other. (II, 29, § 2.) — Ce passage, considéré sérieusement, présente trois erreurs énormes : 1^o Locke reconnaît expressément la *parole intérieure*, et cependant il la fait dépendre de la *pensée extérieure*. C'est l'extravagance du XVIII^e siècle; 2^o il croit que l'homme (indépendamment de tout vice organique) peut quelquefois exprimer à lui-même ce qu'il ne peut exprimer à d'autres; 3^o il croit que l'homme ne peut exprimer une idée qui ne porte point de nom distinct. — Mais tout ceci ne peut qu'être indiqué.

IV.

(Page 240. Rien n'est plus célèbre dans l'histoire des opinions humaines que la dispute des anciens philosophes sur les véritables sources du bonheur, ou sur le *summum bonum*.)

« Qu'y a-t-il de plus important pour l'homme que la recherche de cette fin, de ce but, de ce centre unique vers lequel doivent se diriger toutes ses pensées, tous ses conseils, tous ses projets de conduite dans les routes de la sagesse ? Qu'est-ce que la nature nous montre comme le bien suprême auquel nous ne devons rien préférer ? Qu'est-ce qu'elle rejette au contraire comme l'excès du malheur ? Les plus grands génies s'étant divisés sur cette question, etc. » (Cicer. de Fin. (1. 5.)

V.

(Page 240. Il est savant, comme vous voyez, autant que moral et magnifique.)

« Des hommes qui se nomment *philosophes*, mais qui dans le fond ne sont que des ergoteurs de profession, viennent nous dire que les hommes sont heureux lorsqu'ils vivent au gré de leurs désirs. Rien n'est plus faux : car le comble de la misère pour l'homme c'est de vouloir ce qui ne convient pas ; et le malheur de ne pouvoir atteindre ce qu'on désire est bien moindre que celui de poursuivre ce qu'il n'est pas permis de désirer. » (Le même Cicéron, *Apud*

D. August. de Trin., XIII, 5. Inter fragm. Cicer. Op. Elzevir, 1664, in-4°, p. 1321.)

VI.

(Page 242. La liberté n'est que le pouvoir de faire ce qu'on ne fait pas ou de ne pas faire ce qu'on fait.)

Dissert. sur la liberté, § 12, OEuvres de Condillac, in-8°, tom. III, pag. 429. Voltaire a dit : *La liberté est le pouvoir de faire ce que la volonté exige* ; mais il ajoute d'une manière digne de lui, *d'une nécessité absolue*. « C'est à cette » opinion que Voltaire vient en était venu dans sa prose, après avoir défendu » poétiquement la liberté dans sa jeunesse. » (*Merc. de France, 21 janvier 1809, n° 392.*) Mais en faisant même abstraction du fatalisme, on retrouve encore, dans la définition de Voltaire, l'erreur de Locke et de tous ceux qui n'ont pas compris la question. Au surplus, s'il y a mille manières de se tromper, il n'y en a qu'une d'avoir raison : *La volonté, dans le style de saint Augustin, n'est que la liberté.* (Bergier, Dict. théol., art. *Grâce.*)

VII.

(Page 243. Où est l'esprit de Dieu, là se trouve la liberté.)

Ubi spiritus Domini, ibi libertas. (II. Cor. III, 17.) Il faut rendre justice aux Stoïciens. Cette secte seule a mérité qu'on la nommât *fortissimam et sanctissimam sectam.* (Sen. Epist. LXXXIII.) Elle seule a pu dire (hors du Christianisme) *qu'il faut aimer Dieu* (ibid., XLVII.) ; que toute la philosophie se réduit à deux mots : *souffrir et s'abstenir* ; qu'il faut aimer celui qui nous bat et pendant qu'il nous bat. (Justi Lips. Manud. ad Stoïc. phil. I, 13.) Elle a produit l'hymne de Cléanthe, et inventé le mot de *Providence*. Elle a fait dire à Cicéron : *Je crains qu'ils ne méritent seuls le nom de philosophes* ; et aux Pères de l'Église : *Que les Stoïciens s'accordent sur plusieurs points avec le Christianisme.* (Cic., Tusc. IV ; Hier. in Is. C. x ; Aug., de Civ. Dei. v. 8. 9.)

VIII.

(Page 244..... Si sa vertu est carrée.)

II, 21, 14. Cependant, suivant Locke, dans le même endroit où il débite cette belle doctrine, *la volonté n'est que la puissance de produire un acte ou de ne pas le produire ; de manière qu'on ne saurait refuser à un agent la puissance de vouloir, lorsqu'il a celle de préférer l'exécution à l'omission, ou l'omission à l'exécution.* (Ibid.) D'où il suit que LA PUISSANCE QUI EST LE PRINCIPE DE L'ACTION N'A RIEN DE COMMUN AVEC L'ACTION : ce qui est très-beau ; et voilà Locke !

Ailleurs il vous dira que la liberté suppose la volonté. (Ibid., § 9.) De sorte encore que *la liberté n'a rien de commun avec cette faculté, sans laquelle il n'y*

aurait point de liberté; ce qui est aussi tout à fait curieux. Mais tout cela est bon pour le XVIII^e siècle.

IX.

(Page 245. Que dites-vous d'un philosophe capable d'écrire de telles absurdités?)

« La liberté est une propriété si essentielle à tout être spirituel, que Dieu » même ne saurait l'en dépouiller... Oter la liberté à un esprit serait la » même chose que l'anéantir; ce qui ne doit s'entendre que de l'esprit et non » des actions du corps que l'esprit détermine conformément à sa volonté...; » car il faut bien distinguer la volonté ou l'acte de vouloir d'avec l'exécution » qui se fait par le ministère du corps. L'acte de vouloir ne saurait être em- » pêché par aucune force extérieure, pas même par celle de Dieu.... Mais il y a » des moyens d'agir sur les esprits qui tendent, non à contraindre, mais à » persuader. En liant un homme pour l'empêcher d'agir, on ne change ni sa » volonté ni son intention; mais on pourrait lui exposer des motifs, etc., etc. » (Euler, *Lettres à une princ. d'All.*, tom. II, liv. xci.)

Peut-être, et même *probablement*, ce grand homme en veut ici à Locke, dont la philosophie ne sait point sortir des idées matérielles. Toujours il nous parle de ponts brisés, de portes fermées à clef (§ 9, 10, *ibid.*), de paralysies, de danse de saint Vit (§ 11), de tortures (§ 12).

X.

(Page 253. Cette injustice ne sert qu'à retarder la découverte de la vérité.)

Hume a dit en effet : « Qu'il n'y a pas de manière de raisonner plus com- » mune, et cependant plus blâmable, que celle d'attaquer une hypothèse philo- » sophique par le tort qu'elle peut faire aux mœurs et à la religion : lors- » qu'une opinion mène à l'absurde, elle est certainement fautive; mais il n'est » pas certain qu'elle le soit parce qu'elle entraîne des conséquences dangé- » reuses. » (*Essais, sect. VIII, of the liberty and necessity*, in-8°, p. 103.)

On peut admirer ici la morale de ces philosophes! *Il n'est pas certain*, nous dit Hume (car sa conscience l'empêche d'en dire davantage), et néanmoins il va en avant, et s'expose avec pleine délibération à tromper les hommes et à leur nuire. Il faut avouer que le probabilisme des philosophes est un peu plus dangereux que celui des théologiens.

XI.

(Page 254. Mais il était bien loin d'une pensée aussi féconde.)

Avec la permission de l'interlocuteur, cette pensée s'est fort bien présentée à l'esprit de Locke, mais il l'a repoussée par un nouveau délit contre le bon

sens et la morale en soutenant : Que nul homme n'a le droit, en se prenant lui-même pour règle, d'en regarder un autre comme corrompu dans ses principes ; car, dit-il, *cette jolie manière d'argumenter taille un chemin expéditif vers l'infailibilité.* (Liv. I, ch. III, § 20.)

Certes, il faut avoir bien peur de l'infailibilité pour se laisser conduire à de telles extrémités. Mais pour consoler le lecteur de tant de sophismes, je vais lui citer un véritable oracle prononcé par l'illustre Mallebranche : *L'infailibilité est renfermée dans l'idée de toute société divine.* (Rech. de la vér., liv. III, chap. I, Paris, 1721, in-4°, p. 194.) Quel mot ! c'est un trait de lumière invincible ; c'est un rayon du soleil qui pénètre la paupière même abaissée pour le repousser. Locke, au reste, était conduit par son préjugé dominant : fidèle au principe qui rejette toute autorité, il ne pouvait pardonner à ces hommes toujours empressés de former les enfants (COMME ILS DISENT !), et qui ne manquent jamais d'un assortiment de dogmes auxquels ils croient eux-mêmes, et qu'ils versent dans ces intelligences inexpérimentées comme on écrit sur du papier blanc. (Liv. I, chap. III, § 22.) On voit à qui et à quoi il en veut ici, et comment il est devenu l'idole des ennemis de toute espèce d'assortiment.

(Note de l'Éditeur.)

XII.

(Page 256. Toute doctrine rationnelle est fondée sur une connaissance antécédente.)

Πᾶσα διδασκαλία καὶ πᾶσα μάθησις διανοητικὴ ἐκ προῦπαρχούσης γίνεται γνώσεως.

(Arist., Analyt. post., lib. I. de Demonstr.)

XIII.

(Page 256. Le syllogisme et l'induction partant donc toujours de principes posés comme déjà connus.)

Ὁ συλλόγισμος καὶ ἡ ἐπαγωγή... διὰ προγινοσκομένων ποῖονται τὴ διδασκαλίαν... λαμβάνοντες ὡς παρὰ ξυνιέντων.

(Ibid.)

XIV.

(Page 256. Avant de parvenir à une vérité particulière, nous la connaissons déjà en partie.)

Πρὶν δ' ἐπαχθῆναι ἢ λαβεῖν συλλόγισμόν... τοῦτον μὲν τίνα ἴσως φατέον ἐπίστασθαι τρόπον δ' ἄλλον, οὐ...

(Ibid.)

XV.

(Page 257. Observez, par exemple, un triangle actuel ou sensible.)

Αισθητόν περίγωνον.

(*Id.*, *Analyt. prior.*, lib. II, 21.)

XVI.

(Page 257. L'homme ne peut rien apprendre, ou que tout ce qu'il apprend n'est qu'une réminiscence.)

Εἰ δὲ μὴ τὸ ἐν τῷ Μενώνι ἀπορρημα συμβήσεται : ἢ γὰς οὐδὲν μαθήσεται ἢ ἄ σιδεν.

(*Idem*, *Analyt. post.*, lib. I.) .

XVII.

(Page 257. Il n'y a plus de principe dont elle puisse être dérivée.)

Συλλογισμός μὲν γὰρ ἴσται καὶ ἀνευ τούτων, ἀπόδειξι δὲ οὐκ ἴσται.

(*Ibid.*)

XVIII.

(Page 257. L'essence des principes est qu'ils soient antérieurs, évidents, non dérivés, indémontrables, et causes par rapport à la conclusion.)

Ἀληθῶν καὶ πρώτων καὶ ἀμίσων καὶ γνωριμῶν τέρων καὶ προτέρων καὶ αἰτίων τοῦ συμπερασματος.

(*Ibid.*)

All reasonings terminates in first principles : all evidence ultimately intuitive
(*Dr. Beattie's Essai on the nature and immutability of Truth.* 8. chap. 2.)

XIX.

(Page 257. Le progrès à l'infini qui est impossible.)

Ἄδύνατον γὰρ τὰ ἀπειρα διαλθεῖν.

(*Ibid.*, *Analyt. post.*, lib. III.)

XX.

(Page 257. Toute vérité acquise est moins claire pour nous que le principe qui nous l'a rendue visible.)

Ἀναγκρὴ μὴ μόνον προγίνωσκειν τὰ πρῶτα.... Ἄλλὰ καὶ μᾶλλον' αἰεὶ μὲν γὰρ δι' ὃ ὑπάρχει ἐκείνο μᾶλλον ὑπάρχει ὅσον δι' ὃν φιλοῦμεν ἐκείνο μᾶλλον φίλον.

(*Ibid.*)

O langue désespérante!

XXI.

(Page 257. Il faut croire de plus au principe de la science.)

Ὁ μόνον ἐπίρτημην ἀλ' ἂ καὶ ἀρχὴν ἐπιστήμης εἶναι τίνα φαμεν.

(*Ibid.*, *Analyt. post.*, lib. III.)

XXII.

(Page 258. Qui n'a pas le pouvoir de contredire la vérité.)

Ὁ ἀνάγκη (ἴσι) δι' αὐτό καὶ δοκεῖν ἀνάγκη, οὐ γὰρ πρὸς ὃν ἔξω λόγον ἢ ἀπέδειξας, ἀλλὰ πρὸς τὸν ἐν τῇ ψυχῇ..... αἰεὶ γὰρ εἶναι ἐνσῆναι πρὸς τὸν ἔξω λόγον, ἀλλὰ πρὸς τὸν ἔσω λόγον, οὐκ αἰετ.

(*Ibid.* Lib. I, cap. VIII.)

XXIII.

(Page 258. Mais ce dont elles se servent pour démontrer.)

Ἐπικοινωνοῦσι δὲ πάσαι αἱ ἐπίσημαι ἀλλήλαις κατὰ τὰ κοινά. κοινὰ δὲ λέγω οἷς χρῶνται ὡς ἐκ τούτων ἀποδεικνύοντες ἀλλή οὐδ'... ὃ δεικνύουσι.

(*Ibid.*, *Analyt. post.*, lib. I, cap. VIII.)

XXVI.

(Page 258. Dès que l'homme dit : CELA EST.)

Περὶ ἀπάντων οἷς ἐπισφραγιζόμεθα τούτο Ὁ ΕΣΤΙ... κ. τ. λ. (Plat. in *Phæd.*, *Opp.*, tom. I, Édit. Bip., pag. 171.)

XXV.

(Page 259. Il parle nécessairement en vertu d'une connaissance intérieure et antérieure.)

Ἐπιστήμη ἰνοῦσα. (*Ibid.*, p. 166.)

XXVI.

(Page 327. Nous avons naturellement des idées intellectuelles qui n'ont point passé par les sens.)

Non est judicium veritatis in sensibus. (S. Aug.) Fénelon, qui cite ce passage (*Max. des Saints*, art. xxviii), a dit ailleurs en parlant de ce Père : « Si un » homme éclairé rassemblait dans les livres de saint Augustin toutes les vérités » sublimes qu'il a répandues comme par hasard, cet extrait fait avec choix » serait très-supérieur aux méditations de Descartes, quoique ces méditations » soient le plus grand effort des réflexions de ce philosophe.... pour lequel je suis » prévenu d'une grande estime. » (*Oeuvres Spirit.*, in-12, tom. I, p. 234—235.)

XXVII.

(Page 264. La réputation des livres, si l'on excepte peut-être ceux des mathématiciens.)

J'adopte le *peut-être* de l'interlocuteur. La réputation d'un mathématicien est sans doute la plus indépendante du rang que tient sa patrie parmi les nations; je ne l'en crois pas néanmoins absolument indépendante. J'entends bien, par exemple, que Keppler et Newton sont partout ce qu'ils sont; mais que ce dernier brillât des mêmes rayons s'il était né dans un coin de l'Allemagne, et que le premier ne jouit pas d'une renommée plus éclatante s'il avait été sir *John Keppler*, et s'il reposait à côté des rois sous les marbres de Westminster, c'est ce que je ne croirai jamais.

Il faudrait aussi, s'il s'agissait de quelque autre livre, tenir compte de la puissance du style, qui est une véritable magie. Je voudrais bien savoir quel eût été le succès de l'*Esprit des lois* écrit dans le latin de Suarez, et quel serait celui du livre de Suarez, *De legibus et legislatore*, écrit avec la plume de Montesquieu.

(Note de l'Éditeur.)

XXVIII.

(Page 268. De la distinction des deux substances.)

Lycée, tom. XXIII, art. *Helvétius*. — On regrette qu'un homme aussi estimable que La Harpe se fût engoué de Locke, on ne sait ni pourquoi ni comment, au point de nous déclarer *ex cathedra* que ce philosophe raisonne comme *Racine versifié*; que l'un et l'autre rappellent la perfection....; que *Locke est le plus puissant logicien qui ait existé, et que ses arguments sont des corollaires de mathématiques*. (Pourquoi pas théorèmes?) — Lycée, tom. XXIII, art. *Helvétius*; tom. XXIV, art. *Diderot*. — Leibnitz est un peu moins chaud. *Il est fort peu content de Locke; il ne le trouve passable que pour les jeunes gens, et encore jusqu'à un certain point; car il pénètre rarement jusqu'au fond de sa matière.* (Opp., tom. V, in-4°, Epist. ad Kortoltum, p. 304.)

Je ne veux point appuyer sur cette opposition; la mémoire de La Harpe mérite des égards. Ce qu'il faut observer; c'est que Locke est précisément le

philosophe qui a le moins *raisonné*, à prendre ce dernier mot dans le sens le plus rigoureux. Sa philosophie est toute négative ou descriptive, et certainement la moins *rationnelle* de toutes.

XXIX.

(Page 268. Que Locke est le Pascal de l'Angleterre.)

« *Locke, le Pascal des Anglais, n'avait pu lire Pascal...* » (Pourquoi donc? Est-ce que Locke ne savait pas lire en 1688?) « *Cependant Locke, aidé de son grand sens, dit toujours : Définissez les termes.* » (Note de Voltaire sur les pensées de Pascal. Paris, Renouard; in-8°, p. 289.)

Voyez dans la logique de Port-Royal un morceau sur les définitions, bien supérieur à tout ce que Locke a pu écrire sur le même sujet. (1^e partie, chap. XII, XIII)... *Mais Voltaire n'avait pu lire la logique de Port-Royal; et d'ailleurs il ne pouvait déroger à la règle générale, adoptée par lui et par toute sa phalange, de ne louer jamais que la science étrangère. Il payait bien vraiment la folle idolâtrie dont sa nation l'honorait!*

XXX.

(Page 271. Pour humilier une autorité qui choquait Locke au delà de toute expression.)

Cette autorité, qui semble avoir suffisamment réfléchi, dans ce moment, sur toutes les questions qui touchent son origine et ses pouvoirs, doit se demander bien sérieusement à elle-même la cause de cette prodigieuse défaveur qui l'environne enfin entièrement, et dont l'Europe a vu de si frappants témoignages dans le fameux procès agité en l'année 1813 au parlement d'Angleterre, au sujet de l'émancipation des Catholiques. Elle verra que l'homme qui connaît parfaitement, dans le fond de sa conscience, et lui-même et ses œuvres, a droit de mépriser, de haïr tout ce qui ne vient que de l'homme. Qu'elle se rattache donc plus haut, et tout de suite elle reprendra la place qui lui appartient. En attendant, c'est à nous de la consoler par une attente pleine d'estime et d'amour, des dégoûts dont on l'abreuve chez elle. Ceci semble un paradoxe, et cependant rien n'est plus vrai. *Elle ne peut plus se passer de nous.*

XXXI.

(Page 271. Des principes innés sur lesquels il ne sera pas permis de disputer.)

Locke s'exprime ainsi à l'endroit indiqué. *Ce n'était pas un petit avantage, pour ceux qui se donnaient pour maîtres et pour instituteurs, d'établir comme le principe des principes, que les principes ne doivent point être mis en question; car ayant une fois établi le dogme, qu'il y a des principes innés (quel renversement de toute logique! quelle horrible confusion d'idées!) tous leurs partisans se trouvent obligés de les recevoir comme tels, ce qui revient à les priver de l'usage de leur raison et de leur jugement* (Chanson protestante

dont bientôt les protestants eux-mêmes se moqueront)... *Dans cet état d'aveugle crédulité, ils étaient plus aisément gouvernés et rendus utiles à une certaine sorte d'hommes qui avaient l'habileté et la charge de les mener... et de leur faire AVALER comme principes innés tout ce qui pouvait remplir les vues des instituteurs, etc.* (Liv. I, chap. IV, § 24.)

On a vu plus haut (pag. 241) que cette expression AVALER plaisait beaucoup à l'oreille fine de Locke.

XXXII.

(Page 271. Il écrit à la marge de ce beau chapitre : *D'où nous est venue l'opinion des principes innés ?*)

Il ne s'agit point là de *chapitre*; ce sont des mots que Locke a écrits à côté de la XXIV^e division de son chapitre III^e du livre I^{er}, où nous lisons en effet : *Whence the opinion of innate principles?* Il semble, en mettant tous ces verbes au passé, vouloir diriger plus particulièrement ses attaques sur l'enseignement catholique, et sur-le-champ il est abandonné à l'ordinaire par le bon sens et par la bonne foi; mais en y regardant de plus près et en considérant l'ensemble de son raisonnement, on voit qu'il en voulait en général à toute autorité spirituelle. C'est ce qui engagea surtout l'évêque de Worcester à *boxer* en public avec Locke, mais sans exciter aucun intérêt; car dans le fond de son cœur :

Qui pourrait tolérer un Gracque
Se plaignant d'un séditieux ?

(Note de l'Éditeur.)

XXXIII.

(Page 274. Un orateur français se ferait entendre de plus loin, sa prononciation étant plus distincte et plus ferme.)

On peut lire cette lettre de Wren dans l'*European Magazine*, août 1790, tom. XVIII, p. 91. Elle fut rappelée, il y a peu de temps, dans un journal anglais où nous lisons qu'au jugement de cet architecte célèbre : *It is not practicable to make a simple room so capacious with pews and galleries as to hold 2,000 persons and both to hear distinctly and to see the preacher.* (*The Times*, 30 nov. 1812, n^o 8771.)

Wren décide que la voix d'un orateur en Angleterre ne peut se faire entendre plus loin de cinquante pieds en face, de trente pieds sur les côtés et de vingt derrière lui; et même, dit-il, *c'est à condition que le prédicateur prononcera distinctement, et qu'il appuiera sur les finales.* (Europ. Magaz., *ibid.*)

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE PREMIER VOLUME.



	Pages.
PRÉFACE DES ÉDITEURS FRANÇAIS.	1
NOTE DES ÉDITEURS BELGES.	11
Premier entretien.	13
Notes du premier entretien.	49
Deuxième entretien.	53
Notes du deuxième entretien.	103
Troisième entretien.	119
Notes du troisième entretien.	146
Quatrième entretien.	148
Notes du quatrième entretien.	179
Cinquième entretien.	183
Notes du cinquième entretien.	213
Sixième entretien.	219
Notes du sixième entretien.	277

FIN DE LA TABLE.

OEUVRES

DE

JOSEPH DE MAISTRE.

II

**Ayant fait examiner le livre intitulé : *Soirées de Saint-Petersbourg*,
nous en permettons l'impression.**

Malines, le 9 novembre 1837.

J.-B. PAUWELS, VIC-GÉN.

LES SOIRÉES
DE
SAINT-PÉTERSBOURG,

OU ENTRETIENS

SUR LE GOUVERNEMENT TEMPOREL DE LA PROVIDENCE ;

SUIVIES

D'UN TRAITÉ SUR LES SACRIFICES ;

Par le comte Joseph De Maistre.

TOME SECOND.



BRUXELLES.
IMPRIMERIE-LIBRAIRIE DE H. GOEMAERE,
RUE DE LA MONTAGNE, 52.

1853

LES SOIRÉES
DE
SAINT-PÉTERSBOURG,
OU
ENTRETIENS SUR LE GOUVERNEMENT TEMPOREL
DE LA PROVIDENCE.

SEPTIÈME ENTRETIEN.

LE CHEVALIER.

Pour cette fois, monsieur le sénateur, j'espère que vous dégagerez votre parole, et que vous nous direz quelque chose sur la guerre.

LE SÉNATEUR.

Je suis tout prêt, car c'est un sujet que j'ai beaucoup médité. Depuis que je pense, je pense à la guerre; ce terrible sujet s'empare de toute mon attention, et jamais je ne l'ai assez approfondi.

Le premier mal que je vous en dirai vous étonnera sans doute; mais pour moi c'est une vérité incontestable : *« L'homme étant donné avec sa raison, ses sentiments et ses affections, il n'y a pas moyen d'expliquer comment la guerre est possible humainement. »* C'est mon avis très-réfléchi. La Bruyère décrit quel-

que part cette grande extravagance humaine avec l'énergie que vous lui connaissez. Il y a bien des années que j'ai lu ce morceau; cependant je me le rappelle parfaitement : il insiste beaucoup sur la folie de la guerre : mais, plus elle est folle, moins elle est explicable.

LE CHEVALIER.

Il me semble cependant qu'on pourrait dire, avant d'aller plus loin : *que les rois vous commandent, et qu'il faut marcher.*

LE SÉNATEUR.

Oh! pas du tout, mon cher chevalier, je vous en assure. Toutes les fois qu'un homme, qui n'est pas absolument un sot, vous présente une question comme très-problématique après y avoir suffisamment songé, défiez-vous de ces solutions subites qui s'offrent à l'esprit de celui qui s'en est, ou légèrement, ou point du tout occupé : ce sont ordinairement de simples aperçus sans consistance, qui n'expliquent rien et ne tiennent pas devant la réflexion. Les souverains ne commandent efficacement et d'une manière durable que dans le cercle des choses avouées par l'opinion; et ce cercle, ce n'est pas eux qui le tracent. Il y a dans tous les pays des choses bien moins révoltantes que la guerre, et qu'un souverain ne se permettrait jamais d'ordonner. Souvenez-vous d'une plaisanterie que vous me dites un jour sur une nation *qui a une académie des sciences, un observatoire astronomique et un calendrier faux.* Vous m'ajoutiez, en prenant votre sérieux, ce que vous aviez entendu dire à un homme d'État de ce pays : *Qu'il ne serait pas sûr du tout de vouloir innover sur ce point; et que sous le dernier gouvernement, si distingué par ses idées libérales (comme on dit aujourd'hui), on n'avait jamais osé entreprendre ce changement.* Vous me demandâtes même ce que j'en pensais. Quoi qu'il en soit, vous voyez qu'il y a des sujets bien moins essentiels que la guerre, sur lesquels l'autorité sent qu'elle ne

doit point se compromettre; et prenez garde, je vous prie, qu'il ne s'agit pas d'expliquer la *possibilité*, mais la *facilité* de la guerre. Pour couper des barbes, pour raccourcir des habits, Pierre I^{er} eut besoin de toute la force de son invincible caractère : pour amener d'innombrables légions sur le champ de bataille, même à l'époque où il était battu pour apprendre à battre, il n'eut besoin, comme tous les autres souverains, que de parler. Il y a cependant dans l'homme, malgré son immense dégradation, un élément d'amour qui le porte vers ses semblables : la compassion lui est aussi naturelle que la respiration. Par quelle magie inconcevable est-il toujours prêt, au premier coup de tambour, à se dépouiller de ce caractère sacré pour s'en aller sans résistance, souvent même avec une certaine allégresse, qui a aussi son caractère particulier, mettre en pièces, sur le champ de bataille, son frère qui ne l'a jamais offensé, et qui s'avance de son côté pour lui faire subir le même sort, s'il le peut? Je concevrais encore une guerre nationale : mais combien y a-t-il de guerres de ce genre? une en mille ans, peut-être : pour les autres, surtout entre nations civilisées, qui raisonnent et qui savent ce qu'elles font, je déclare n'y rien comprendre. On pourra dire : *La gloire explique tout*; mais, d'abord, la gloire n'est que pour les chefs; en second lieu, c'est reculer la difficulté : car je demande précisément d'où vient cette gloire extraordinaire attachée à la guerre. J'ai souvent eu une vision dont je veux vous faire part. J'imagine qu'une intelligence, étrangère à notre globe, y vient pour quelque raison *suffisante* et s'entretient avec quelqu'un de nous sur l'ordre qui règne dans ce monde. Parmi les choses curieuses qu'on lui raconte, on lui dit que la corruption et les vices dont on l'a parfaitement instruite, exigent que l'homme, dans de certaines circonstances, meure par la main de l'homme; que ce droit de tuer sans crime n'est confié, parmi nous, qu'au bourreau et au soldat. « L'un, ajoutera-t-on, donne la mort aux coupables, convaincus et condamnés; et ses exécutions sont heureusement si rares, qu'un de

» ces ministres de mort suffit dans une province. Quant aux
 » soldats, il n'y en a jamais assez : car ils doivent tuer sans
 » mesure, et toujours d'honnêtes gens. De ces deux *tueurs* de
 » profession, le soldat et l'exécuteur, l'un est fort honoré, et
 » l'a toujours été parmi toutes les nations qui ont habité jus-
 » qu'à présent ce globe où vous êtes arrivé; l'autre, au con-
 » traire, est tout aussi généralement déclaré infâme : devinez,
 » je vous prie, sur qui tombe l'anathème ? »

Certainement le génie voyageur ne balancerait pas un instant; il ferait du bourreau tous les éloges que vous n'avez pu lui refuser l'autre jour, monsieur le comte, malgré tous nos préjugés, lorsque vous nous parliez de ce *gentilhomme*, comme disait Voltaire. « C'est un être sublime, nous dirait-il; c'est la pierre angulaire de la société, puisque le crime est venu habiter votre terre, et qu'il ne peut être arrêté que par le châtiment, ôtez du monde l'exécuteur, et tout ordre disparaît avec lui. Quelle grandeur d'âme, d'ailleurs ! quel noble désintéressement ne doit-on pas nécessairement supposer dans l'homme qui se dévoue à des fonctions si respectables sans doute, mais si pénibles et si contraires à votre nature ! car je m'aperçois, depuis que je suis parmi vous, que, lorsque vous êtes de sang-froid, il vous en coûte pour tuer une poule. Je suis donc persuadé que l'opinion l'environne de tout l'honneur dont il a besoin, et qui lui est dû à si juste titre. Quant au soldat, c'est, à tout prendre, un ministre de cruautés et d'injustices. Combien y a-t-il de guerres évidemment justes ? Combien n'y en a-t-il pas d'évidemment injustes ! Combien d'injustices particulières, d'horreurs et d'atrocités inutiles ! J'imagine donc que l'opinion a très-justement versé parmi vous autant de honte sur la tête du soldat, qu'elle a jeté de gloire sur celle de l'exécuteur impassible des arrêts de la justice souveraine. »

Vous savez ce qui en est, messieurs, et combien le génie se serait trompé ? Le militaire et le bourreau occupent en effet les deux extrémités de l'échelle sociale ; mais c'est dans le

sens inverse de cette belle théorie. Il n'y a rien de si noble que le premier, rien de si abject que le second : car je ne ferai point un jeu de mots en disant que leurs fonctions ne se rapprochent qu'en s'éloignant; elles se touchent comme le premier degré dans le cercle touche le 360°, précisément parce qu'il n'y en a pas de plus éloigné ¹. Le militaire est si noble, qu'il ennoblit même ce qu'il y a de plus ignoble dans l'opinion générale, puisqu'il peut exercer les fonctions de l'exécuteur sans s'avilir, pourvu cependant qu'il n'exécute que ses pareils, et que, pour leur donner la mort, il ne se serve que de ses armes.

LE CHEVALIER.

Ah! que vous dites là une chose importante, mon cher ami! Dans tout pays où, par quelque considération que l'on puisse imaginer, on s'aviserait de faire exécuter par le soldat des coupables qui n'appartiendraient pas à cet état, en un clin d'œil, et sans savoir pourquoi, on verrait s'éteindre tous ces rayons qui environnent la tête du militaire : on le craindrait, sans doute; car tout homme qui a, pour contenance ordinaire, un bon fusil muni d'une bonne platine, mérite grande attention : mais ce charme indéfinissable de l'honneur aurait disparu sans retour. L'officier ne serait plus rien comme officier : s'il avait de la naissance et des vertus, il pourrait être considéré, *malgré son grade*, au lieu de l'être *par son grade*; il l'ennoblirait, au lieu d'en être ennobli; et, si ce grade donnait de grands revenus, il aurait le prix de la richesse, jamais celui de la noblesse; mais vous avez dit, monsieur le sénateur : « *Pourvu cependant que le soldat n'exécute que ses compagnons,* » et que, *pour les faire mourir, il n'emploie que les armes de son état.* » Il faudrait ajouter : *et pourvu qu'il s'agisse d'un crime*

¹ Il me semble, sans pouvoir l'assurer, que cette comparaison heureuse appartient au marquis de Mirabeau, qui l'emploie quelque part dans l'*Ami des hommes*.

militaire : dès qu'il est question d'un crime *vilain*, c'est l'affaire du bourreau.

LE COMTE.

En effet, c'est l'usage. Les tribunaux ordinaires ayant la connaissance des crimes civils, on leur remet les soldats coupables de ces sortes de crimes. Cependant, s'il plaisait au souverain d'en ordonner autrement, je suis fort éloigné de regarder comme certain que le caractère du soldat en serait blessé; mais nous sommes tous les trois bien d'accord sur les deux autres conditions; et nous ne doutons pas que ce caractère ne fût irrémissiblement flétri si l'on forçait le soldat à fusiller le simple citoyen, ou à faire mourir son camarade par le feu ou par la corde. Pour maintenir l'honneur et la discipline d'un corps, d'une association quelconque, les récompenses privilégiées ont moins de force que les châtimens privilégiés : les Romains, le peuple de l'antiquité à la fois le plus sensé et le plus guerrier, avaient conçu une singulière idée au sujet des châtimens militaires de simple correction. Croyant qu'il ne pouvait y avoir de discipline sans bâton, et ne voulant cependant avilir ni celui qui frappait, ni celui qui était frappé, ils avaient imaginé de consacrer, en quelque manière, la bastonnade militaire : pour cela ils choisirent un bois, le plus inutile de tous aux usages de la vie, *la vigne*, et ils le destinèrent uniquement à châtier le soldat. La vigne, dans la main du centurion, était le signe de son autorité et l'instrument des punitions corporelles non capitales. La bastonnade, en général, était chez les Romains une peine avouée par la loi¹; mais nul homme non militaire ne pouvait être frappé avec la vigne, et nul autre bois que celui de la vigne ne pouvait servir pour frapper un militaire. Je ne sais comment quelque idée semblable ne s'est pré-

¹ Elle lui donnait même un nom assez doux, puisqu'elle l'appelait simplement l'*avertissement du bâton*; tandis qu'elle nommait *châtiment* la peine du fouet, qui avait quelque chose de déshonorant. *Fustium admonitio, flagellorum castigatio.* (Callistratus, in lege vii, Digest de Pœnis.)

sentée à l'esprit d'aucun souverain moderne. Si j'étais consulté sur ce point, ma pensée ne ramènerait pas la vigne : car les imitations serviles ne valent rien : je proposerais le laurier.

LE CHEVALIER.

Votre idée m'enchanté, et d'autant plus que je la crois très-susceptible d'être mise à exécution. Je présenterais bien volontiers, je vous l'assure, à S. M. I., le plan d'une vaste serre qui serait établie dans la capitale, et destinée exclusivement à produire le laurier nécessaire pour fournir des baguettes de discipline à tous les bas officiers de l'armée russe. Cette serre serait sous l'inspection d'un officier général, chevalier de Saint-Georges, au moins de la seconde classe, qui porterait le titre de *haut inspecteur de la serre aux lauriers* : les plantes ne pourraient être soignées, coupées et travaillées que par de vieux invalides d'une réputation sans tache. Le modèle des baguettes, qui devraient être toutes rigoureusement semblables, reposerait à l'office des guerres dans un étui de vermeil; chaque baguette serait suspendue à la boutonnière du bas officier par un ruban de Saint-Georges; et sur le fronton de la serre on lirait : *C'est mon bois qui produit mes feuilles*. En vérité, cette niaiserie ne serait point bête. La seule chose qui m'embarrasse un peu, c'est que les caporaux...

LE SÉNATEUR.

Mon jeune ami, quelque génie qu'on ait et de quelque pays qu'on soit, il est impossible d'improviser un *Code* sans respirer et sans commettre une seule faute, quand il ne s'agirait même que du *Code de la baguette*; ainsi, pendant que vous y songerez un peu plus mûrement, permettez que je continue.

Quoique le militaire soit en lui-même dangereux pour le bien-être et les libertés de toute nation, car la devise de cet état sera toujours plus ou moins celle d'Achille : *Jura, nego mihi nata*; néanmoins les nations les plus jalouses de leurs

libertés n'ont jamais pensé autrement que le reste des hommes sur la prééminence de l'état militaire¹; et l'antiquité sur ce point n'a pas pensé autrement que nous : c'est un de ceux où les hommes ont été constamment d'accord et le seront toujours. Voici donc le problème que je vous propose : *Expliquez pourquoi ce qu'il y a de plus honorable dans le monde, au jugement de tout le genre humain sans exception, est le droit de verser innocemment le sang innocent?* Regardez-y de près, et vous verrez qu'il y a quelque chose de mystérieux et d'inexplicable dans le prix extraordinaire que les hommes ont toujours attaché à la gloire militaire; d'autant que, si nous n'écoutions que la théorie et les raisonnements humains, nous serions conduits à des idées directement opposées. Il ne s'agit donc point d'expliquer la possibilité de la guerre par la gloire qui l'environne : il s'agit avant tout d'expliquer cette gloire même, ce qui n'est pas aisé. Je veux encore vous faire part d'une autre idée sur le même sujet. Mille et mille fois on nous a dit que les nations, étant les unes à l'égard des autres dans l'état de nature, elles ne peuvent terminer leurs différends que par la guerre. Mais, puisque aujourd'hui j'ai l'humeur interrogante, je demanderai encore : *Pourquoi toutes les nations sont demeurées respectivement dans l'état de nature, sans avoir fait jamais un seul essai, une seule tentative pour en sortir?* Suivant les folles doctrines dont on a bercé notre jeunesse, il fut un temps où les hommes ne vivaient point en société; et cet état imaginaire, on l'a nommé ridiculement *l'état de nature*. On ajoute que les hommes, ayant balancé doctement les avantages des deux états, se déterminèrent pour celui que nous voyons...

LE COMTE.

Voulez-vous me permettre de vous interrompre un instant

¹ Partout, dit Xénophon, où les hommes sont religieux, guerriers et obéissants, comment ne serait-on pas à juste droit plein de bonnes espérances? (Hist. grec. III, 4. 8.) En effet, ces trois points renferment tout.

pour vous faire part d'une réflexion qui se présente à mon esprit contre cette doctrine, que vous appelez si justement *folle*? Le sauvage tient si fort à ses habitudes les plus brutales que rien ne peut l'en dégoûter. Vous avez vu sans doute, à la tête du *Discours sur l'inégalité des conditions*, l'estampe gravée d'après l'historiette, vraie ou fausse, du Hottentot qui retourne chez ses égaux. Rousseau se doutait peu que ce frontispice était un puissant argument contre le livre. Le sauvage voit nos arts, nos lois, nos sciences, notre luxe, notre délicatesse, nos jouissances de toute espèce, et notre supériorité surtout qu'il ne peut se cacher, et qui pourrait cependant exciter quelques désirs dans des cœurs qui en seraient susceptibles; mais tout cela ne le tente seulement pas, et constamment *il retourne chez ses égaux*. Si donc le sauvage de nos jours, ayant connaissance des deux états, et pouvant les comparer journellement en certains pays, demeure inébranlable dans le sien, comment veut-on que le sauvage primitif en soit sorti, par voie de délibération, pour passer dans un autre état dont il n'avait nulle connaissance? Donc la société est aussi ancienne que l'homme, donc le sauvage n'est et ne peut être qu'un homme dégradé et puni. En vérité, je ne vois rien d'aussi clair pour le bon sens qui ne veut pas sophistiquer.

LE SÉNATEUR.

Vous prêchez un converti, comme dit le proverbe; je vous remercie cependant de votre réflexion : on n'a jamais trop d'armes contre l'erreur. Mais pour en revenir à ce que je disais tout à l'heure, si l'homme a passé *de l'état de nature*, dans le sens vulgaire de ce mot, à l'état de civilisation, ou par délibération ou *par hasard* (je parle encore la langue des insensés), pourquoi les nations n'ont-elles pas eu autant d'esprit ou autant de bonheur que les individus; et comment n'ont-elles jamais convenu d'une société générale pour terminer les querelles des nations, comme elles sont convenues d'une souve-

raineté nationale pour terminer celle des particuliers? On aura beau tourner en ridicule *l'impraticable paix de l'abbé de Saint-Pierre* (car je conviens qu'elle est impraticable), mais je demande pourquoi? je demande pourquoi les nations n'ont pu s'élever à l'état social comme les particuliers? comment la raisonnable Europe surtout n'a-t-elle jamais rien tenté dans ce genre? J'adresse en particulier cette même question aux croyants avec encore plus de confiance : comment Dieu, qui est l'auteur de la société des individus, n'a-t-il pas permis que l'homme, sa créature chérie, qui a reçu le caractère divin de la perfectibilité, n'ait pas seulement essayé de s'élever jusqu'à la société des nations? Toutes les raisons imaginables, pour établir que cette société est impossible, militeront de même contre la société des individus. L'argument qu'on tirerait principalement de l'impraticable universalité qu'il faudrait donner à la grande souveraineté, n'aurait point de force : car il est faux qu'elle dût embrasser l'univers. Les nations sont suffisamment classées et divisées par les fleuves, par les mers, par les montagnes, par les religions, et par les langues surtout qui ont plus ou moins d'affinité. Et quand un certain nombre de nations conviendraient seules de passer à *l'état de civilisation*, ce serait déjà un grand pas de fait en faveur de l'humanité. Les autres nations, dira-t-on, tomberaient sur elles : eh ! qu'importe? elles seraient toujours plus tranquilles entre elles et plus fortes à l'égard des autres, ce qui est suffisant. La perfection n'est pas du tout nécessaire sur ce point : ce serait déjà beaucoup d'en approcher, et je ne puis me persuader qu'on n'eût jamais rien tenté dans ce genre, sans une loi occulte et terrible qui a besoin du sang humain.

LE COMTE.

Vous regardez comme un fait incontestable que jamais on n'a tenté cette *civilisation des nations* : il est cependant vrai qu'on l'a tentée souvent, et même avec obstination; à la vérité

sans savoir ce qu'on faisait, ce qui était une circonstance très-favorable au succès, et l'on était en effet bien près de réussir, autant du moins que le permet l'imperfection de notre nature. Mais les hommes se trompèrent : ils prirent une chose pour l'autre, et tout manqua, en vertu, suivant toutes les apparences, de cette loi occulte et terrible dont vous nous parlez.

LE SÉNATEUR.

Je vous adresserais quelques questions, si je ne craignais de perdre le fil de mes idées. Observez donc, je vous prie, un phénomène bien digne de votre attention : c'est que le métier de la guerre, comme on pourrait le croire ou le craindre, si l'expérience ne nous instruisait pas, ne tend nullement à dégrader, à rendre féroce ou dur, au moins celui qui l'exerce : au contraire, il tend à le perfectionner. L'homme le plus honnête est ordinairement le militaire honnête, et, pour mon compte, j'ai toujours fait un cas particulier, comme je vous le disais dernièrement, du bon sens militaire. Je le préfère infiniment aux longs détours des gens d'affaires. Dans le commerce ordinaire de la vie, les militaires sont plus aimables, plus faciles, et souvent même, à ce qu'il m'a paru, plus obligeants que les autres hommes. Au milieu des orages politiques, ils se montrent généralement défenseurs intrépides des maximes antiques; et les sophismes les plus éblouissants échouent presque toujours devant leur droiture : ils s'occupent volontiers des choses et des connaissances utiles, de l'économie politique, par exemple : le seul ouvrage peut-être que l'antiquité nous ait laissé sur ce sujet est d'un militaire, Xénophon; et le premier ouvrage du même genre qui ait marqué en France est aussi d'un militaire, le maréchal de Vauban. La religion chez eux se marie à l'honneur d'une manière remarquable; et lors même qu'elle aurait à leur faire de graves reproches de conduite, ils ne lui refuseront point leur épée, si elle en a besoin. On parle beaucoup de la *licence des camps* :

elle est grande sans doute, mais le soldat communément ne trouve pas ces vices dans les camps; il les y porte. Un peuple moral et austère fournit toujours d'excellents soldats, terribles seulement sur le champ de bataille. La vertu, la piété même, s'allient très-bien avec le courage militaire; loin d'affaiblir le guerrier, elles l'exaltent. Le cilice de saint Louis ne le gênait point sous la cuirasse. Voltaire même est convenu de bonne foi qu'une armée prête à périr pour obéir à Dieu serait invincible¹. Les lettres de Racine vous ont sans doute appris que lorsqu'il suivait l'armée de Louis XIV en 1691, en qualité d'historiographe de France, jamais il n'assistait à la messe dans le camp sans y voir quelque mousquetaire communier avec la plus grande édification.

Cherchez dans les œuvres spirituelles de Fénelon la lettre qu'il écrivait à un officier de ses amis. Désespéré de n'avoir pas été employé à l'armée, comme il s'en était flatté, cet homme avait été conduit, probablement par Fénelon même, dans les voies de la plus haute perfection : il en était à *l'amour pur* et à *la mort des Mystiques*. Or, croyez-vous peut-être que l'âme tendre et aimante du *Cygne de Cambrai* trouvera des compensations pour son ami dans les scènes de carnage auxquelles il ne devra prendre aucune part; qu'il lui dira : *Après tout, vous êtes heureux; vous ne verrez point les horreurs de la guerre et le spectacle épouvantable de tous les crimes qu'elle entraîne?* Il se garde bien de lui tenir ces propos de femmelette; il le console, au contraire, et s'afflige avec lui. Il voit dans cette privation un malheur accablant, une croix amère, toute propre à le détacher du monde.

Et que dirons-nous de cet autre officier, à qui madame Guyon écrivait qu'il ne devait point s'inquiéter, s'il lui arrivait quelquefois de perdre la messe les jours ouvriers, *surtout à l'armée?* Les écrivains de qui nous tenons ces anecdotes vi-

¹ C'est à propos du vaillant et pieux marquis de Fénelon, tué à la bataille de Rocoux, que Voltaire a fait cet aveu. (*Histoire de Louis XV*, t. I^{er}. ch. XVIII.)

vaient cependant dans un siècle passablement guerrier, ce me semble : mais c'est que rien ne s'accorde dans ce monde comme l'esprit religieux et l'esprit militaire.

LE CHEVALIER.

Je suis fort éloigné de contredire cette vérité ; cependant il faut convenir que si la vertu ne gêne point le courage militaire, il peut du moins se passer d'elle : car l'on a vu, à certaines époques, des légions d'athées obtenir des succès prodigieux.

LE SÉNATEUR.

Pourquoi pas, je vous prie, si ces athées en combattaient d'autres ? Mais permettez que je continue. Non-seulement l'état militaire s'allie fort bien en général avec la moralité de l'homme, mais, ce qui est tout à fait extraordinaire, c'est qu'il n'affaiblit nullement ces vertus douces qui semblent le plus opposées au métier des armes. Les caractères les plus doux aiment la guerre, la désirent et la font avec passion. Au premier signal, ce jeune homme aimable, élevé dans l'horreur de la violence et du sang, s'élançe du foyer paternel, et court, les armes à la main, chercher sur le champ de bataille ce qu'il appelle *l'ennemi*, sans savoir encore ce que c'est qu'un *ennemi*. Hier il se serait trouvé mal s'il avait écrasé par hasard le canari de sa sœur : demain vous le verrez monter sur un monceau de cadavres, *pour voir de plus loin*, comme disait Charron. Le sang qui ruisselle de toutes parts ne fait que l'animer à répandre le sien et celui des autres : il s'enflamme par degrés, et il en viendra jusqu'à *l'enthousiasme du carnage*.

LE CHEVALIER.

Vous ne dites rien de trop : avant ma vingt-quatrième année révolue, j'avais vu trois fois *l'enthousiasme du carnage* : je l'ai éprouvé moi-même, et je me rappelle surtout un moment

terrible où j'aurais passé au fil de l'épée une armée entière, si j'en avais eu le pouvoir.

LE SÉNATEUR.

Mais si, dans le moment où nous parlons, on vous proposait de saisir la blanche colombe avec le sang-froid d'un cuisinier, puis. . .

LE CHEVALIER.

Fi donc ! vous me faites mal au cœur !

LE SÉNATEUR.

Voilà précisément le phénomène dont je vous parlais tout à l'heure. Le spectacle épouvantable du carnage n'endurcit point le véritable guerrier. Au milieu du sang qu'il fait couler, il est humain comme l'épouse est chaste dans les transports de l'amour. Dès qu'il a remis l'épée dans le fourreau, la sainte humanité reprend ses droits, et peut-être que les sentiments les plus exaltés et les plus généreux se trouvent chez les militaires. Rappelez-vous, M. le chevalier, le grand siècle de la France. Alors la religion, la valeur et la science s'étant mises pour ainsi dire en équilibre, il en résulta ce beau caractère que tous les peuples saluèrent par une acclamation unanime comme le modèle du caractère européen. Séparez-en le premier élément, l'ensemble, c'est-à-dire toute la beauté, disparaît. On ne remarque point assez combien cet élément est nécessaire à tout, et le rôle qu'il joue là même où les observateurs légers pourraient le croire étranger. L'esprit divin qui s'était particulièrement reposé sur l'Europe adoucissait jusqu'aux fléaux de la justice éternelle, et la *guerre européenne* marquera toujours dans les annales de l'univers. On se tuait, sans doute, on brûlait, on ravageait, on commettait même si vous voulez mille et mille crimes inutiles, mais cependant on commençait la guerre au mois de mai; on la terminait au mois de décembre;

on dormait sous la toile; le soldat seul combattait le soldat. Jamais les nations n'étaient en guerre, et tout ce qui est faible était sacré à travers les scènes lugubres de ce fléau dévastateur.

C'était cependant un magnifique spectacle que celui de voir tous les souverains d'Europe, retenus par je ne sais quelle modération impérieuse, ne demander jamais à leurs peuples, même dans le moment d'un grand péril, tout ce qu'il était possible d'en obtenir : ils se servaient doucement de l'homme, et tous, conduits par une force invisible, évitaient de frapper sur la souveraineté ennemie aucun de ces coups *qui peuvent rejallir* : gloire, honneur, louange éternelle à la loi d'amour proclamée sans cesse au centre de l'Europe ! Aucune nation ne triomphait de l'autre : la guerre antique n'existait plus que dans les livres ou chez les peuples *assis à l'ombre de la mort*; une province, une ville, souvent même quelques villages, terminaient, en changeant de maître, des guerres acharnées. Les égards mutuels, la politesse la plus recherchée, savaient se montrer au milieu du fracas des armes. La bombe, dans les airs, évitait le palais des rois; des danses, des spectacles, servaient plus d'une fois d'intermèdes aux combats. L'officier ennemi invité à ces fêtes venait y parler en riant de la bataille qu'on devait donner le lendemain; et, dans les horreurs mêmes de la plus sanglante mêlée, l'oreille du mourant pouvait entendre l'accent de la pitié et les formules de la courtoisie. Au premier signal des combats, de vastes hôpitaux s'élevaient de toutes parts : la médecine, la chirurgie, la pharmacie, amenaient leurs nombreux adeptes; au milieu d'eux s'élevait le génie de *saint Jean de Dieu*, de *saint Vincent de Paule*, plus grand, plus fort que l'homme, constant comme la foi, actif comme l'espérance, habile comme l'amour. Toutes les victimes vivantes étaient recueillies, traitées, consolées : toute plaie était touchée par la main de la science et par celle de la charité! . . . Vous parliez tout à l'heure, M. le chevalier, de légions *d'athées* qui ont obtenu des succès prodigieux : je crois que si l'on pouvait enrégimenter des tigres, nous verrions encore de plus

grandes merveilles : jamais le Christianisme, si vous y regardez de près, ne vous paraîtra plus sublime, plus digne de Dieu, et plus fait pour l'homme qu'à la guerre. Quand vous dites, au reste, *légions d'athées*, vous n'entendez pas cela à la lettre, mais supposez ces légions aussi mauvaises qu'elles peuvent l'être : savez-vous comment on pourrait les combattre avec le plus d'avantage ? ce serait en leur opposant le principe diamétralement contraire à celui qui les aurait constituées. Soyez bien sûr que des *légions d'athées* ne tiendraient pas contre des *légions fulminantes*.

Enfin, messieurs, les fonctions du soldat sont terribles ; mais il faut qu'elles tiennent à une grande loi du monde spirituel, et l'on ne doit pas s'étonner que toutes les nations de l'univers se soient accordées à voir dans ce fléau quelque chose encore de plus particulièrement divin que dans les autres ; croyez que ce n'est pas sans une grande et profonde raison que le titre de DIEU DES ARMÉES brille à toutes les pages de l'Écriture sainte. Coupables mortels, et malheureux, parce que nous sommes coupables ! c'est nous qui rendons nécessaires tous les maux physiques, mais surtout la guerre ; les hommes s'en prennent ordinairement aux souverains, et rien n'est plus naturel : Horace disait en se jouant :

« Du délire des rois les peuples sont punis. »

Mais J.-B. Rousseau a dit avec plus de gravité et de véritable philosophie :

« C'est le courroux des rois qui fait armer la terre,
 » C'est le courroux du ciel qui fait armer les rois. »

Observez de plus que cette loi déjà si terrible de la guerre n'est cependant qu'un chapitre de la loi générale qui pèse sur l'univers.

Dans le vaste domaine de la nature vivante, il règne une

violence manifeste, une espèce de rage prescrite qui arme tous les êtres *in mutua funera* : dès que vous sortez du règne insensible, vous trouvez le décret de la mort violente écrit sur les frontières même de la vie. Déjà, dans le règne végétal, on commence à sentir la loi : depuis l'immense catalpa jusqu'au plus humble graminée, combien de plantes *meurent*, et combien sont *tues* ! mais, dès que vous entrez dans le règne animal, la loi prend tout à coup une épouvantable évidence. Une force, à la fois cachée et palpable, se montre continuellement occupée à mettre à découvert le principe de la vie par des moyens violents. Dans chaque grande division de l'espèce animale, elle a choisi un certain nombre d'animaux qu'elle a chargés de dévorer les autres : ainsi, il y a des insectes de proie, des reptiles de proie, des oiseaux de proie, des poissons de proie, et des quadrupèdes de proie. Il n'y a pas un instant de la durée où l'être vivant ne soit dévoré par un autre. Au-dessus de ces nombreuses races d'animaux est placé l'homme, dont la main destructive n'épargne rien de ce qui vit ; il tue pour se nourrir, il tue pour se vêtir, il tue pour se parer, il tue pour attaquer, il tue pour se défendre, il tue pour s'instruire, il tue pour s'amuser, il tue pour tuer : roi superbe et terrible, il a besoin de tout, et rien ne lui résiste. Il sait combien la tête du requin ou du cachalot lui fournira de barriques d'huile ; son épingle délicate pique sur le carton des musées l'élégant papillon qu'il a saisi au vol sur le sommet du Mont-Blanc ou du Chimborazo ; il empaille le crocodile, il embaume le colibri ; à son ordre, le serpent à sonnettes vient mourir dans la liqueur conservatrice qui doit le montrer intact aux yeux d'une longue suite d'observateurs. Le cheval qui porte son maître à la chasse du tigre se pavane sous la peau de ce même animal ; l'homme demande tout à la fois, à l'agneau ses entrailles pour faire résonner une harpe ; à la baleine ses fanons pour soutenir le corset de la jeune vierge ; au loup, sa dent la plus meurtrière pour polir les ouvrages légers de l'art ; à l'éléphant ses défenses pour façonner le jouet d'un enfant : ses tables sont couvertes de cadavres. Le

philosophe peut même découvrir comment le carnage permanent est prévu et ordonné dans le grand tout. Mais cette loi s'arrêtera-t-elle à l'homme? non sans doute. Cependant quel être exterminera celui qui les exterminera tous? Lui. C'est l'homme qui est chargé d'égorger l'homme. Mais comment pourra-t-il accomplir la loi, lui qui est un être moral et miséricordieux : lui qui est né pour aimer; lui qui pleure sur les autres comme sur lui-même; qui trouve du plaisir à pleurer, et qui finit par inventer des fictions pour se faire pleurer; lui enfin à qui il a été déclaré *qu'on redemandera jusqu'à la dernière goutte du sang qu'il aura versé injustement* ? C'est la guerre qui accomplira le décret. N'entendez-vous pas la terre qui crie et demande du sang? Le sang des animaux ne lui suffit pas, ni même celui des coupables versé par le glaive des lois. Si la justice humaine les frappait tous, il n'y aurait point de guerre; mais elle ne saurait en atteindre qu'un petit nombre, et souvent même elle les épargne, sans se douter que sa féroce humanité contribue à nécessiter la guerre, si, dans le même temps surtout, un autre aveuglement, non moins stupide et non moins funeste, travaillait à éteindre l'expiation dans le monde. La terre n'a pas crié en vain : la guerre s'allume. L'homme, saisi tout à coup d'une fureur *divine*, étrangère à la haine et à la colère, s'avance sur le champ de bataille sans savoir ce qu'il veut ni même ce qu'il fait. Qu'est-ce donc que cette terrible énigme? Rien n'est plus contraire à sa nature : et rien ne lui répugne moins : il fait avec enthousiasme ce qu'il a en horreur. N'avez-vous jamais remarqué que, sur le champ de mort, l'homme ne désobéit jamais? il pourra bien massacrer Nerva ou Henri IV; mais le plus abominable tyran, le plus insolent boucher de chair humaine n'entendra jamais là : *Nous ne voulons plus vous servir*. Une révolte sur le champ de bataille, un accord pour s'embrasser en reniant un tyran, est un phénomène qui ne se présente pas à ma mémoire. Rien ne résiste,

¹ Gen. IX, 5.

rien ne peut résister à la force qui traîne l'homme au combat; innocent meurtrier, instrument passif d'une main redoutable, *il se plonge tête baissée dans l'abîme qu'il a creusé lui-même; il reçoit la mort sans se douter que c'est lui qui a fait la mort*¹.

Ainsi s'accomplit sans cesse, depuis le ciron jusqu'à l'homme; la grande loi de la destruction violente des êtres vivants. La terre entière, continuellement imbibée de sang, n'est qu'un autel immense où tout ce qui vit doit être immolé sans fin, sans mesure, sans relâche, jusqu'à la consommation des choses, jusqu'à l'extinction du mal, jusqu'à la mort de la mort².

Mais l'anathème doit frapper plus directement et plus visiblement sur l'homme : l'ange exterminateur tourne comme le soleil autour de ce malheureux globe, et ne laisse respirer une nation que pour en frapper d'autres. Mais lorsque les crimes, et surtout les crimes d'un certain genre, se sont accumulés jusqu'à un point marqué, l'ange presse sans mesure son vol infatigable. Pareil à la torche ardente tournée rapidement, l'immense vitesse de son mouvement le rend présent à la fois sur tous les points de sa redoutable orbite. Il frappe au même instant tous les peuples de la terre; d'autres fois, ministre d'une vengeance précise et infaillible, il s'acharne sur certaines nations et les baigne dans le sang. N'attendez pas qu'elles fassent aucun effort pour échapper à leur jugement ou pour l'abréger. On croit voir ces grands coupables, éclairés par leur conscience, qui demandent le supplice et l'acceptent pour y trouver l'expiation. Tant qu'il leur restera du sang, elles viendront l'offrir; et bientôt une *rare jeunesse* se fera raconter ces guerres désolatrices produites par les crimes de ses pères.

La guerre est donc divine en elle-même, puisque c'est une loi du monde.

La guerre est divine par ses conséquences d'un ordre sur-

¹ *Et infide sunt gentes in interitum quem fecerunt.* (Ps. IX, 16.)

² *Car le dernier ennemi qui doit être détruit, c'est la mort.* (S. Paul aux Cor., I, 13, 26.)

naturel tant générales que particulières; conséquences peu connues parce qu'elles sont peu recherchées, mais qui n'en sont pas moins incontestables. Qui pourrait douter que la mort trouvée dans les combats n'ait de grands privilèges? et qui pourrait croire que les victimes de cet épouvantable jugement aient versé leur sang en vain? Mais il n'est pas temps d'insister sur ces sortes de matières; notre siècle n'est pas mûr encore pour s'en occuper : laissons-lui sa physique, et tenons cependant toujours nos yeux fixés sur ce monde invisible qui expliquera tout.

La guerre est divine dans la gloire mystérieuse qui l'environne, et dans l'attrait non moins inexplicable qui nous y porte.

La guerre est divine dans la protection accordée aux grands capitaines, même aux plus hasardeux, qui sont rarement frappés dans les combats, et seulement lorsque leur renommée ne peut plus s'accroître et que leur mission est remplie.

La guerre est divine par la manière dont elle se déclare. Je ne veux excuser personne mal à propos; mais combien ceux qu'on regarde comme les auteurs immédiats des guerres sont entraînés eux-mêmes par les circonstances! Au moment précis amené par les hommes et prescrit par la justice, Dieu s'avance pour venger l'iniquité que les habitants du monde ont commise contre lui. *La terre, avide de sang, comme nous l'avons entendu il y a quelques jours¹, ouvre la bouche pour le recevoir et le retenir dans son sein jusqu'au moment où elle devra le rendre.* Applaudissons donc autant qu'on voudra au poète estimable qui s'écrie :

- « Au moindre intérêt qui divise
- » Ces foudroyantes Majestés,
- » Bellone porte la réponse,
- » Et toujours le salpêtre annonce
- » Leurs meurtrières volontés. »

¹ Voy. t. I.

Mais que ces considérations très-inférieures ne nous empêchent point de porter nos regards plus haut.

La guerre est divine dans ses résultats qui échappent absolument aux spéculations de la raison humaine : car ils peuvent être tout différents entre deux nations, quoique l'action de la guerre se soit montrée égale de part et d'autre. Il y a des guerres qui avilissent les nations, et les avilissent pour des siècles; d'autres les exaltent, les perfectionnent de toutes manières, et remplacent même bientôt, ce qui est fort extraordinaire, les pertes momentanées, par un surcroît visible de population. L'histoire nous montre souvent le spectacle d'une population riche et croissante au milieu des combats les plus meurtriers; mais il y a des guerres vicieuses, des guerres de malédictions, que la conscience reconnaît bien mieux que le raisonnement : les nations en sont blessées à mort, et dans leur puissance et dans leur caractère; alors vous pouvez voir le vainqueur même dégradé, appauvri, et gémissant au milieu de ses tristes lauriers, tandis que sur les terres du vaincu, vous ne trouverez, après quelques moments, pas un atelier, pas une charrue qui demande un homme.

La guerre est divine par l'indéfinissable force qui en détermine les succès. C'était sûrement sans y réfléchir, mon cher chevalier, que vous répétiez l'autre jour la célèbre maxime, que *Dieu est toujours pour les gros bataillons*. Je ne croirai jamais qu'elle appartienne réellement au grand homme à qui on l'attribue¹; il peut se faire enfin qu'il ait avancé cette maxime en se jouant, ou sérieusement dans un sens limité et très-vrai; car Dieu, dans le gouvernement temporel de sa providence, ne déroge point (le cas de miracle excepté) aux lois générales qu'il a établies pour toujours. Ainsi, comme deux hommes sont plus forts qu'un, cent mille hommes doivent avoir plus de force et d'action que cinquante mille. Lorsque nous demandons à Dieu la victoire, nous ne lui demandons

¹ Turénne.

pas de déroger aux lois générales de l'univers; cela serait trop extravagant; mais ces lois se combinent de mille manières, et se laissent vaincre jusqu'à un point qu'on ne peut assigner. Trois hommes sont plus forts qu'un seul sans doute : la proposition générale est incontestable; mais un homme habile peut profiter de certaines circonstances, et un seul Horace tuera les trois Curiaces. *Un corps qui a plus de masse qu'un autre a plus de mouvement* : sans doute, si les vitesses sont égales; mais il est égal d'avoir trois de masse et deux de vitesse, ou trois de vitesse et deux de masse. De même une armée de 40,000 hommes est inférieure physiquement à une autre armée de 60,000 : mais si la première a plus de courage, d'expérience et de discipline, elle pourra battre la seconde; car elle a plus d'action avec moins de masse, et c'est ce que nous voyons à chaque page de l'histoire. Les guerres d'ailleurs supposent toujours une certaine égalité; autrement il n'y a point de guerre. Jamais je n'ai lu que la république de Raguse ait déclaré la guerre aux sultans, ni celle de Genève aux rois de France. Toujours il y a un certain équilibre dans l'univers politique, et même il ne dépend pas de l'homme de le rompre (si l'on excepte certains cas rares, précis et limités); voilà pourquoi les coalitions sont si difficiles : si elles ne l'étaient pas, la politique étant si peu gouvernée par la justice, tous les jours on s'assemblerait pour détruire une puissance; mais ces projets réussissent peu, et le faible même leur échappe avec une facilité qui étonne dans l'histoire. Lorsqu'une puissance trop prépondérante épouvante l'univers, on s'irrite de ne trouver aucun moyen pour l'arrêter; on se répand en reproches amers contre l'égoïsme et l'immoralité des cabinets qui les empêchent de se réunir pour conjurer le danger commun : c'est le cri qu'on entendit aux beaux jours de Louis XIV; mais, dans le fond, ces plaintes ne sont pas fondées. Une coalition entre plusieurs souverains, faite sur les principes d'une morale pure et désintéressée, serait un miracle. Dieu, qui ne le doit à personne, et qui n'en fait point d'inutiles, emploie, pour rétablir l'équilibre, deux

moÿens plus simples : tantôt le géant s'égorge lui-même, tantôt une puissance bien inférieure jette sur son chemin un obstacle imperceptible, mais qui grandit ensuite on ne sait comment, et devient insurmontable; comme un faible rameau, arrêté dans le courant d'un fleuve, produit enfin un atterrissement qui le détourne.

En partant donc de l'hypothèse de l'équilibre, du moins approximatif, qui a toujours lieu, ou parce que les puissances belligérantes sont égales, ou parce que les plus faibles ont des alliés, combien de circonstances imprévues peuvent déranger l'équilibre et faire avorter ou réussir les plus grands projets, en dépit de tous les calculs de la prudence humaine! Quatre siècles avant notre ère, des oies sauvèrent le Capitole; neuf siècles après la même époque, sous l'empereur Arnoulf, Rome fut prise par un lièvre. Je doute que, de part ni d'autre, on comptât sur de pareils alliés ou qu'on redoutât de pareils ennemis. L'histoire est pleine de ces événements inconcevables qui déconcertent les plus belles spéculations. Si vous jetez d'ailleurs un coup d'œil plus général sur le rôle que joue à la guerre la puissance morale, vous conviendrez que nulle part la main divine ne se fait sentir plus vivement à l'homme : on dirait que c'est un *département*, passez-moi ce terme, dont la Providence s'est réservée la direction, et dans lequel elle ne laisse agir l'homme que d'une manière à peu près mécanique, puisque les succès y dépendent presque entièrement de ce qui dépend le moins de lui. Jamais il n'est averti plus souvent et plus vivement qu'à la guerre de sa propre nullité et de l'inévitable puissance qui règle tout. C'est l'opinion qui perd les batailles, et c'est l'opinion qui les gagne. *L'intrépide Spartiate sacrifiait à la peur* (Rousseau s'en étonne quelque part, je ne sais pourquoi); Alexandre sacrifia aussi à la peur avant la bataille d'Arbelles. Certes, ces gens-là avaient grandement raison, et pour rectifier cette dévotion pleine de sens, il suffit de prier *Dieu qu'il daigne ne pas nous envoyer la peur*. La peur! Charles V se moqua plaisamment de cette épitaphe qu'il lut en passant :

Ci-gît qui n'eut jamais peur. Et quel homme n'a jamais eu peur dans sa vie ? qui n'a point eu l'occasion d'admirer, et dans lui, et autour de lui, et dans l'histoire, la toute-puissante faiblesse de cette passion, qui semble souvent avoir plus d'empire sur nous à mesure qu'elle a moins de motifs raisonnables ? *Prions donc, monsieur le chevalier, car c'est à vous, s'il vous plait, que ce discours s'adresse,* puisque c'est vous qui avez appelé ces réflexions ; prions Dieu de toutes nos forces, qu'il écarte de nous et de nos amis la peur, qui est à ses ordres, et qui peut ruiner en un instant les plus belles spéculations militaires.

Et ne soyez pas effarouché de ce mot de *peur* ; car si vous le preniez dans son sens le plus strict, vous pourriez dire que la chose qu'il exprime est rare, et qu'il est honteux de la craindre. Il y a une peur de femme qui s'enfuit en criant ; et celle-là, il est permis, ordonné même de ne pas la regarder comme possible, quoiqu'elle ne soit pas tout à fait un phénomène inconnu. Mais il y a une autre peur bien plus terrible, qui descend dans le cœur le plus mâle, le glace, et lui persuade qu'il est vaincu. Voilà le fléau épouvantable toujours suspendu sur les armées. Je faisais un jour cette question à un militaire du premier rang, que vous connaissez l'un et l'autre. *Dites-moi, M. le général, qu'est-ce qu'une bataille perdue ? je n'ai jamais bien compris cela.* Il me répondit après un moment de silence : *Je n'en sais rien.* Et après un second silence il ajouta : *C'est une bataille qu'on croit avoir perdue.* Rien n'est plus vrai. Un homme qui se bat avec un autre est vaincu lorsqu'il est tué ou terrassé, et que l'autre est debout ; il n'en est pas ainsi de deux armées : l'une ne peut être tuée, tandis que l'autre reste en pied. Les forces se balancent ainsi que les morts, et depuis surtout que l'invention de la poudre a mis plus d'égalité dans les moyens de destruction, une bataille ne se perd plus matériellement ; c'est-à-dire parce qu'il y a plus de morts d'un côté que de l'autre : aussi Frédéric II, qui s'y entendait un peu, disait : *Vaincre, c'est avancer.* Mais quel est celui qui avance ? c'est celui dont la conscience et la contenance font reculer l'autre.

Rappelez-vous, M. le comte, ce jeune militaire de votre connaissance particulière, qui vous peignait un jour dans une de ses lettres, *ce moment solennel où, sans savoir pourquoi, une armée se sent portée en avant, comme si elle glissait sur un plan incliné*. Je me souviens que vous fûtes frappé de cette phrase, qui exprime en effet à merveille le moment décisif; mais ce moment échappe tout à fait à la réflexion, et prenez garde surtout qu'il ne s'agit nullement du nombre dans cette affaire. Le soldat *qui glisse en avant* a-t-il compté les morts? L'opinion est si puissante à la guerre qu'il dépend d'elle de changer la nature d'un même événement, et de lui donner deux noms différents, sans autre raison que son bon plaisir. Un général se jette entre deux corps ennemis, et il écrit à sa cour : *Je l'ai coupé, il est perdu*. Celui-ci écrit à la sienne : *Il s'est mis entre deux feux, il est perdu*. Lequel des deux s'est trompé? celui qui se laissera saisir par la *froide déesse*. En supposant toutes les circonstances, et celle du nombre surtout, égales de part et d'autre au moins d'une manière approximative, montrez-moi entre les deux positions une différence qui ne soit pas purement morale. Le terme de *tourner* est aussi une de ces expressions que l'opinion *tourne* à la guerre comme elle l'entend. Il n'y a rien de si connu que la réponse de cette femme de Sparte à son fils qui se plaignait d'avoir une épée trop courte : *Avance d'un pas*; mais si le jeune homme avait pu se faire entendre du champ de bataille, et crier à sa mère : *Je suis tourné!* la noble Lacédémonienne n'aurait pas manqué de lui répondre : *Tourne-toi*. C'est l'imagination qui perd les batailles¹.

Ce n'est pas même toujours à beaucoup près le jour où elles se donnent qu'on sait si elles sont perdues ou gagnées : c'est le lendemain, c'est souvent deux ou trois jours après. On parle beaucoup de batailles dans le monde sans savoir ce que c'est; on est surtout assez sujet à les considérer comme des points, tandis qu'elles couvrent deux ou trois lieues de pays : on vous

¹ Et qui *primi omnium vincuntur, oculi*. (fac.)

dit gravement : Comment ne savez-vous pas ce qui s'est passé dans ce combat puisque vous y étiez ? tandis que c'est précisément le contraire qu'on pourrait dire assez souvent. Celui qui est à la droite sait-il ce qui se passe à la gauche ? sait-il seulement ce qui se passe à deux pas de lui ? Je me représente aisément une de ces scènes épouvantables : sur un vaste terrain couvert de tous les apprêts du carnage, et qui semble s'ébranler sous les pas des hommes et des chevaux ; au milieu du feu et des tourbillons de fumée ; étourdi, transporté par le retentissement des armes à feu et des instruments militaires, par des voix qui commandent, qui hurlent ou qui s'éteignent ; environné de morts, de mourants, de cadavres mutilés ; possédé tour à tour par la crainte, par l'espérance, par la rage, par cinq ou six ivresses différentes, que devient l'homme ? que voit-il ? que sait-il au bout de quelques heures ? que peut-il sur lui et sur les autres ? Parmi cette foale de guerriers qui ont combattu tout le jour, il n'y en a souvent pas un seul, et pas même le général, qui sache où est le vainqueur. Il ne tiendrait qu'à moi de vous citer des batailles modernes, des batailles fameuses dont la mémoire ne périra jamais ; des batailles qui ont changé la face des affaires en Europe, et qui n'ont été perdues que parce que tel ou tel homme a cru qu'elles l'étaient ; de manière qu'en supposant toutes les circonstances égales, et pas une goutte de sang de plus versée de part et d'autre, un autre général aurait fait chanter le *Te Deum* chez lui, et forcé l'histoire de dire tout le contraire de ce qu'elle dira. Mais, de grâce, à quelle époque a-t-on vu la puissance morale jouer à la guerre un rôle plus étonnant que de nos jours ? n'est-ce pas une véritable magie que tout ce que nous avons vu depuis vingt ans ? C'est sans doute aux hommes de cette époque qu'il appartient de s'écrier :

Et quel temps fut jamais plus fertile en miracles ?

Mais, sans sortir du sujet qui nous occupe maintenant, y

a-t-il, dans ce genre, un seul événement contraire aux plus évidents calculs de la probabilité que nous n'ayons vu s'accomplir en dépit de tous les efforts de la prudence humaine? N'avons-nous pas fini même par voir perdre des batailles gagnées? au reste, messieurs, je ne veux rien exagérer, car vous savez que j'ai une haine particulière pour l'exagération, qui est le mensonge des honnêtes gens. Pour peu que vous en trouviez dans ce que je viens de dire, je passe condamnation sans disputer, d'autant plus volontiers que je n'ai nul besoin d'avoir raison dans toute la rigueur de ce terme. Je crois en général que les batailles ne se gagnent ni se perdent point physiquement. Cette proposition n'ayant rien de rigide, elle se prête à toutes les restrictions que vous jugerez convenables, pourvu que vous m'accordiez à votre tour (ce que nul homme sensé ne peut me contester) que la puissance morale a une action immense à la guerre, ce qui me suffit. Ne parlons donc plus de *gros bataillons*, M. le chevalier; car il n'y a pas d'idée plus fausse et plus grossière, si on ne la restreint dans le sens que je crois avoir expliqué assez clairement.

LE COMTE.

Votre patrie, M. le sénateur, ne fut pas sauvée par de *gros bataillons*, lorsqu'au commencement du XVII^e siècle, le prince Pajarski et un marchand de bœstiaux, nommé Mignin, la délivrèrent d'un joug insupportable. L'honnête négociant promit ses biens et ceux de ses amis, en montrant le ciel à Pajarski, qui promit son bras et son sang : ils commencèrent avec mille hommes, et ils réussirent.

LE SÉNATEUR.

Je suis charmé que ce trait se soit présenté à votre mémoire; mais l'histoire de toutes les nations est remplie de faits semblables qui montrent comment la puissance du nombre peut être produite, excitée, affaiblie ou annulée par une foule de circon-

stances qui ne dépendent pas de nous. Quant à nos *Te Deum*, si multipliés et souvent si déplacés, je vous les abandonne de tout mon cœur, M. le chevalier. Si Dieu nous ressemblait, ils attireraient la foudre; mais il sait ce que nous sommes, et nous traite selon notre ignorance. Au surplus, quoiqu'il y ait des abus sur ce point comme il y en a dans toutes les choses humaines, la coutume générale n'en est pas moins sainte et louable.

Toujours il faut demander à Dieu des succès, et toujours il faut l'en remercier; or comme rien dans ce monde ne dépend plus immédiatement de Dieu que la guerre; qu'il a restreint sur cet article le pouvoir naturel de l'homme, et qu'il aime à s'appeler *le Dieu de la guerre*, il y a toutes sortes de raisons pour nous de redoubler nos vœux lorsque nous sommes frappés de ce fléau terrible; et c'est encore avec grande raison que les nations chrétiennes sont convenues tacitement, lorsque leurs armes ont été heureuses, d'exprimer leur reconnaissance envers *le Dieu des armées* par un *Te Deum*; car je ne crois pas que, pour le remercier des victoires qu'on ne tient que de lui, il soit possible d'employer une plus belle prière : elle appartient à votre Église, monsieur le comte,

LE COMTE.

Oui, elle est née en Italie, à ce qui paraît; et le titre d'*Hymne ambrosienne* pourrait faire croire qu'elle appartient exclusivement à saint Ambroise : cependant on croit assez généralement, à la vérité sur la foi d'une simple tradition, que le *Te Deum* fut, s'il est permis de s'exprimer ainsi, *improvisé* à Milan par les deux grands et saints docteurs saint Ambroise et saint Augustin, dans un transport de ferveur religieuse; opinion qui n'a rien que de très-probable. En effet, ce cantique inimitable, conservé, traduit par votre Église et par les communions protestantes, ne présente pas la plus légère trace du travail et de la méditation, n'est point une *composition* :

c'est une *effusion*; c'est une poésie brûlante, affranchie de tout mètre; c'est un dithyrambe divin où l'euthousiasme, volant de ses probres ailes, méprise toutes les ressources de l'art. Je doute que la foi, l'amour, la reconnaissance, aient parlé jamais de langage plus vrai et plus pénétrant.

LE CHEVALIER.

Vous me rappelez ce que vous nous dites dans notre dernier entretien sur le caractère intrinsèque des différentes prières. C'est un sujet que je n'avais jamais médité; et vous me donnez envie de faire *un cours de prières* : ce sera un objet d'érudition, car toutes les nations ont prié.

LE COMTE.

Ce sera un cours très-intéressant et qui ne sera pas de pure érudition. Vous trouverez sur votre route une foule d'observations intéressantes; car la prière de chaque nation est une espèce d'indicateur qui nous montre avec une précision mathématique la position morale de cette nation. Les Hébreux, par exemple, ont donné quelquefois à Dieu le nom de *père* : les Païens mêmes ont fait grand usage de ce titre; mais lorsqu'on en vient à la prière, c'est autre chose : vous ne trouverez pas dans toute l'antiquité profane, ni même dans l'Ancien Testament un seul exemple que l'homme ait donné à Dieu le titre de *père* en lui parlant dans la prière. Pourquoi encore les hommes de l'antiquité, étrangers à la révélation de Moïse, n'ont-ils jamais su exprimer le repentir dans leurs prières? Ils avaient des remords comme nous puisqu'ils avaient une conscience : leurs grands criminels parcouraient la terre et les mers pour trouver des expiations et des expiateurs; ils sacrifiaient à tous les dieux irrités; ils se parfumaient, ils s'inondaient d'eau et de sang; mais le *cœur contrit* ne se voit point : jamais ils ne savent demander pardon dans leurs prières. Ovide, après mille autres, a pu mettre ces mots dans la bouche

de l'homme outragé qui pardonne au coupable : *Non quia tu dignus, sed quia mitis ego*; mais nul ancien n'a pu transporter ces mêmes mots dans la bouche du coupable parlant à Dieu. Nous avons l'air de traduire Ovide dans la liturgie de la messe lorsque nous disons : *Non æstimator meriti, sed venia largitor admitte*; et cependant nous disons alors ce que le genre humain entier n'a jamais pu dire sans révélation; car l'homme savait bien qu'il pouvait irriter Dieu ou un Dieu, mais non qu'il pouvait l'offenser. Les mots de *crime* et de *criminel* appartiennent à toutes les langues : ceux de *péché* et de *pécheur* n'appartiennent qu'à la langue chrétienne. Par une raison du même genre, toujours l'homme a pu appeler Dieu *père*, ce qui n'exprime qu'une relation de création et de puissance; mais nul homme, par ses propres forces, n'a pu dire *mon père!* car ceci est une relation d'amour, étrangère même au mont Sinaï, et qui n'appartient qu'au Calvaire.

Encore une observation : la barbarie du peuple hébreu est une des thèses favorites du XVIII^e siècle; il n'est permis d'accorder à ce peuple aucune science quelconque : il ne connaissait pas la moindre vérité physique ni astronomique : pour lui, la terre n'était qu'une *platitude* et le ciel qu'un *baldaquin*; sa langue dérive d'une autre, et aucune ne dérive d'elle; il n'avait ni philosophie, ni arts, ni littérature; jamais, avant une époque très-retardée, les nations étrangères n'ont eu la moindre connaissance des livres de Moïse; et il est très-faux que les vérités d'un ordre supérieur qu'on trouve disséminées chez les anciens écrivains du Paganisme dérivent de cette source. Accordons tout par complaisance : comment se fait-il que cette même nation soit constamment raisonnable, intéressante, pathétique, très-souvent même sublime et ravissante dans ses prières? La Bible, en général, renferme une foule de prières dont on a fait un livre dans notre langue; mais elle renferme de plus, dans ce genre, le livre des livres, le livre par excellence et qui n'a point de rival, celui des Psaumes.

LE SÉNATEUR.

Nous avons eu déjà une longue conversation avec monsieur le chevalier sur le livre des Psaumes; je l'ai plaint à ce sujet, comme je vous plains vous-même, de ne pas entendre l'es-clavon : car la traduction des Psaumes que nous possédons dans cette langue est un chef-d'œuvre.

LE COMTE.

Je n'en doute pas : tout le monde est d'accord à cet égard, et d'ailleurs votre suffrage me suffirait; mais il faut que, sur ce point, vous me pardonniez des préjugés ou des systèmes invincibles. Trois langues furent consacrées jadis sur le Calvaire : l'hébreu, le grec et le latin; je voudrais qu'on s'en tint là. Deux langues religieuses dans le cabinet et une dans l'Église, c'est assez. Au reste, j'honore tous les efforts qui se sont faits dans ce genre chez les différentes nations ; vous savez bien qu'il ne nous arrive guère de disputer ensemble.

LE CHEVALIER.

Je vous répète aujourd'hui ce que je disais l'autre jour à notre cher sénateur en traitant le même sujet : j'admire un peu David comme Pindare, je veux dire sur parole.

LE COMTE.

Que dites-vous, mon cher chevalier? Pindare n'a rien de commun avec David : le premier a pris soin lui-même de nous apprendre *qu'il ne parlait qu'aux savants, et qu'il se souciait fort peu d'être entendu de la foule de ses contemporains, auprès desquels il n'était pas fâché d'avoir besoin d'interprètes*¹. Pour entendre parfaitement ce poète, il ne vous suffirait pas de le

¹ Olymp. II, 140.

prononcer, de le *chanter* même; il faudrait encore le *danser*. Je vous parlerai un jour de ce *soulier dorique* tout étonné des nouveaux mouvements que lui prescrivait la muse impétueuse de Pindare ¹. Mais quand vous parviendriez à le comprendre aussi parfaitement qu'on le peut de nos jours, vous seriez peu intéressé. Les odes de Pindare sont des espèces de cadavres dont l'esprit s'est rétiré pour toujours. Que vous importent *les chevaux de Hiéron* ou *les mules d'Agésias*? quel intérêt prenez-vous à la noblesse des villes et de leurs fondateurs, aux miracles des dieux, aux exploits des héros, aux amours des nymphes? Le charme tenait aux temps et aux lieux; aucun effet de notre imagination ne peut le faire renaître. Il n'y a plus d'Olympie, plus l'Élide, plus d'Alphée; celui qui se flatterait de trouver le Péloponèse au Pérou serait moins ridicule que celui qui le chercherait dans la Morée. David, au contraire, brave le temps et l'espace, parce qu'il n'a rien accordé aux lieux ni aux circonstances : il n'a chanté que Dieu et la vérité immortelle comme lui. Jérusalem n'a point disparu pour nous : *elle est toute où nous sommes*; et c'est David surtout qui nous la rend présente. Lisez donc et relisez sans cesse les Psaumes, non, si vous m'en croyez, dans nos traductions modernes qui sont trop loin de la source, mais dans la version latine adoptée dans notre Église. Je sais que l'hébraïsme, toujours plus ou moins visible à travers la Vulgate, étonne d'abord le premier coup d'œil; car les Psaumes, tels que nous les lisons aujourd'hui, quoiqu'ils n'aient pas été traduits sur le texte, l'ont cependant été sur une version qui s'était tenue elle-même très-près de l'hébreu; en sorte que la difficulté est la même : mais cette difficulté cède aux premiers efforts. *Faites choix d'un ami qui, sans être hébraïsant, ait pu néanmoins, par des lectures attentives et reposées, se pénétrer de l'esprit d'une langue la plus antique sans comparaison de toutes celles dont il nous reste des monuments, de son laconisme logique, plus embarrassant pour*

¹ Δωρῶ φωνᾶν ἑναρμόξια: ΠΕΔΙΛΩ. Olymp. III, 8.

nous que le plus hardi laconisme grammatical, et qui se soit accoutumé surtout à saisir la liaison des idées presque invisible chez les Orientaux; dont le génie bondissant n'entend rien aux nuances européennes : vous verrez que le mérite essentiel de cette traduction est d'avoir su précisément passer assez près et assez loin de l'hébreu; vous verrez comment une syllabe, un mot, et je ne sais quelle aide légère donnée à la phrase, feront jaillir sous vos yeux des beautés du premier ordre. Les Psaumes sont une véritable *préparation évangélique*; car nulle part l'esprit de la prière, qui est celui de Dieu, n'est plus visible, et de toutes parts on y lit les promesses de tout ce que nous possédons. Le premier caractère de ces hymnes, c'est qu'elles prient toujours. Lors même que le sujet d'un psaume paraît absolument accidentel, et relatif seulement à quelques événements de la vie du Roi-Prophète, toujours son génie échappe à ce cercle rétréci; toujours il généralise : comme il voit tout dans l'immense unité de la puissance qui l'inspire, toutes ses pensées et tous ses sentiments se tournent en prières : il n'a pas une ligne qui n'appartienne à tous les temps et à tous les hommes. Jamais il n'a besoin de l'indulgence qui permet l'obscurité à l'enthousiasme; et cependant, lorsque l'Aigle du Cédron prend son vol vers les nues, votre œil pourra mesurer au-dessous de lui *plus d'air* qu'Horace n'en voyait jadis sous le Cygne de Dircé ¹. Tantôt il se laisse pénétrer par l'idée de la présence de Dieu, et les expressions les plus magnifiques se présentent en foule à son esprit : *Où me cacher, où fuir tes regards pénétrants? Si j'emprunte les ailes de l'aurore et que je m'envole jusqu'aux bornes de l'Océan, c'est ta main même qui m'y conduit et j'y rencontrerai ton pouvoir. Si je m'élançe dans les cieux, t'y voilà; si je m'enfonçe dans l'abîme, te voilà encore* ². Tantôt il jette les yeux sur la nature,

¹ *Multa dircaum levat aura Cycnum, etc.* (Hor.)

² Ps. CXXXVIII, 7, 9, 10, 8.

et ses transports nous apprennent de quelle manière nous devons la contempler. — *Seigneur, dit-il, vous m'avez inondé de joie par le spectacle de vos ouvrages; je serais ravi en chantant les œuvres de vos mains. Que vos ouvrages sont grands, ô Seigneur! vos desseins sont des abîmes; mais l'aveugle ne voit pas ces merveilles et l'insensé ne les comprend pas*¹.

S'il descend aux phénomènes particuliers, quelle abondance d'images! quelle richesse d'expressions! Voyez avec quelle vigueur et quelle grâce il exprime les noces de la terre et de l'élément humide : *Tu visites la terre dans ton amour et tu la combles de richesses! Fleuve du Seigneur, surmonte les rivages! prépare la nourriture de l'homme, c'est l'ordre que tu as reçu*²; *inonde les sillons, va chercher les germes des plantes, et la terre, pénétrée de gouttes génératrices, tressaillira de fécondité*³. *Seigneur, tu ceindras l'année d'une couronne de bénédictions; les nuées distilleront l'abondance*⁴; *des îles de verdure embelliront le désert*⁵; *les collines seront environnées d'allégresse; les épis se presseront dans les vallées; les troupeaux se couvriront de riches toisons; tous les êtres pousseront un cri de joie. Oui! tous diront une hymne à ta gloire*⁶.

Mais c'est dans un ordre plus relevé qu'il faut l'entendre expliquer les merveilles de ce culte intérieur qui ne pouvait de son temps être aperçu que par l'inspiration. L'amour divin qui l'embrase prend chez lui un caractère prophétique; il devance les siècles, et déjà il appartient à la loi de grâce. Comme François de Sales ou Fénelon, il découvre dans le cœur de l'homme *ces degrés mystérieux*⁷ qui, *de vertus en vertus,*

¹ Ps. XCI, 5, 6, 7.

² *Quoniam ita est preparatio ejus.* (LXIV, 10.)

³ *In stillicidibus ejus iubilabitur germinans.* Je n'ai pas l'idée d'une plus belle expression.

⁴ *Nubes tuæ stillabunt pinguedinem.* (12 Hebr.)

⁵ *Pinguent speciosa deserti.* (13.)

⁶ *Clamabunt, etenim hymnum dicent.* (14.)

⁷ *Ascensiones in corde suo disposuit.* (LXXIII, 6.)

nous mènent jusqu'au Dieu de tous les dieux ¹. Il est inépuisable lorsqu'il exalte la douceur et l'excellence de la loi divine. Cette loi est une lampe pour son pied mal assuré, une lumière, un astre, qui l'éclaire dans les sentiers ténébreux de la vertu ²; elle est vraie, elle est la vérité même : elle porte sa justification en elle-même; elle est plus douce que le miel, plus désirable que l'or et les pierres précieuses; et ceux qui lui sont fidèles y trouveront une récompense sans bornes ³; il la méditera jour et nuit ⁴; il cachera les oracles de Dieu dans son cœur afin de ne le point offenser ⁵; il s'écrie : Si tu dilates mon cœur, je courrai dans la voie de tes commandements ⁶!

Quelquefois le sentiment qui l'opprime intercepte sa respiration. Un verbe, qui s'avancait pour exprimer la pensée du Prophète, s'arrête sur ses lèvres et retombe sur son cœur; mais la piété le comprend lorsqu'il s'écrie : TES AUTELS, Ô DIEU DES ESPRITS ⁷!

D'autres fois on l'entend deviner en quelques mots tout le Christianisme. Apprends-moi, dit-il, à faire ta volonté parce que tu es mon Dieu ⁸. Quel philosophe de l'antiquité a jamais su que la vertu n'est que l'obéissance à Dieu, parce qu'il est Dieu, et que le mérite dépend exclusivement de cette direction soumise de la pensée?

Il connaissait bien la loi terrible de notre nature viciée : il savait que l'homme est conçu dans l'iniquité, et révolté dès le sein de sa mère contre la loi divine ⁹. Aussi bien que le grand

¹ *Ibunt de virtute in virtutem, videbitur Deus deorum in Sion* (8.)

² CXVIII, 108.

³ XVIII, 10, 11.

⁴ CXVIII, 97.

⁵ *Ibid.*, 11.

⁶ *Ibid.*, 32.

⁷ *Altaria tua, Domine virtutum!* (LXXXIII, 4.)

⁸ CXLII, 11.

⁹ *In iniquitatibus conceptus sum, et in peccatis concepit me mater mea.* (L, 7.) *Alienati sunt peccatores a vulvâ : erraverunt ab utero.* (LVII, 4.)

Apôtre, il savait que *l'homme-est un esclave vendu à l'iniquité qui le tient sous son joug, de manière qu'il ne peut y avoir de liberté que là où se trouve l'esprit de Dieu*¹. Il s'écrie donc avec une justesse véritablement chrétienne : *C'est par toi que je serai arraché à la tentation; appuyé sur ton bras je franchirai le mur*²: ce mur de séparation élevé dès l'origine entre l'homme et le Créateur, ce mur qu'il faut absolument franchir, puisqu'il ne peut être renversé. Et lorsqu'il dit à Dieu : *Agis avec moi*³, ne confesse-t-il pas, n'enseigne-t-il pas toute la vérité? D'une part rien sans nous, et de l'autre rien sans toi. Que si l'homme ose témérairement ne s'appuyer que sur lui-même, la vengeance est toute prête : *Il sera livré aux penchants de son cœur et aux rêves de son esprit*⁴.

Certain que l'homme est de lui-même incapable de prier, David demande à Dieu de le pénétrer *de cette huile mystérieuse, de cette onction divine qui ouvrira ses lèvres, et leur permettra de prononcer des paroles de louange et d'allégresse*⁵; et comme il ne nous racontait que sa propre expérience, il nous laisse voir dans lui le travail de l'inspiration. *J'ai senti, dit-il, mon cœur s'échauffer au-dedans de moi; les flammes ont jailli de ma pensée intérieure; alors ma langue s'est déliée, et j'ai parlé*⁶. A ces flammes chastes de l'amour divin, à ces élans sublimes d'un esprit ravi dans le ciel, comparez la chaleur putride de Sapho ou l'enthousiasme soldé de Pindare : le goût, pour se décider, n'a pas besoin de la vertu.

Voyez comment le Prophète déchiffre l'incrédule d'un seul mot : *Il a refusé de croire, de peur de bien agir*⁷; et comment, en un seul mot encore, il donne une leçon terrible aux

¹ Rom. XII, 14, II, Cor. III, 19.

² *In Deo meo transgrediar murum.* (Ps. XVII, 30.)

³ *Fac mecum.* (LXXXV, 17.)

⁴ *Ibunt in adinventionibus suis.* (LXXX, 13.)

⁵ LXII, 6.

⁶ XXXVIII, 4.

⁷ XXXV, 4.

croyants lorsqu'il leur dit : *Vous qui faites profession d'aimer le Seigneur, haïssez donc le mal*¹.

Cet homme extraordinaire, enrichi de dons si précieux, s'était néanmoins rendu énormément coupable; mais l'expiation enrichit ses hymnes de nouvelles beautés : jamais le repentir ne parla un langage plus vrai, plus pathétique, plus pénétrant. Prêt à recevoir avec résignation tous les fléaux du Seigneur², *il veut lui-même publier ses iniquités*³. *Son crime est constamment devant ses yeux*⁴, *et la douleur qui le ronge ne lui laisse aucun repos*⁵. Au milieu de Jérusalem, au sein de cette pompeuse capitale, destinée à devenir bientôt *la plus superbe ville de la superbe Asie*⁶, sur ce trône où la main de Dieu l'avait conduit, *il est seul comme le pélican du désert, comme l'orfraie cachée dans les ruines, comme le passereau solitaire qui gémit sur le faite aérien des palais*⁷. *Il consume ses nuits dans les gémissements, et sa triste couche est inondée de ses larmes*⁸. *Les flèches du Seigneur l'ont percé*⁹. *Dès lors il n'y a plus rien de saint en lui; ses os sont ébranlés*¹⁰, *ses chairs se détachent; il se courbe vers la terre; son cœur se trouble; toute sa force l'abandonne; la lumière même ne brille plus pour lui*¹¹; *il n'entend plus; il a perdu la voix : il ne lui reste que l'espérance*¹². Aucune idée ne saurait le distraire de sa douleur, et cette douleur se tournant toujours en prière comme tous ses autres sentiments, elle a quelque chose

¹ *Qui diligitis Dominum, odite malum. (XCVI, 10.)* Berthier a divinement parlé sur ce texte. (Voy. sa traduction.)

² XLII, 18.

³ *Ibid.*, 19.

⁴ L, 8.

⁵ XXXVII, 11, 18.

⁶ *Longè clarissima urbium Orientis. (Plin., Hist. nat., V, 14.)*

⁷ Ps. CI, 7-8.

⁸ VI, 7.

⁹ XXVII, 3.

¹⁰ VI, 3.

¹¹ XXXVII, 4, 6, 7.

¹² *Ibid.*, 16.

de vivant qu'on ne rencontre point ailleurs. Il se rappelle sans cesse un oracle qu'il a prononcé lui-même : *Dieu a dit au coupable : Pourquoi te mêles-tu d'annoncer mes préceptes avec ta bouche impure ? je ne veux être célébré que par le juste*¹. La terreur chez lui se mêle donc constamment à la confiance; et jusque dans les transports de l'amour, dans l'extase de l'admiration, dans les plus touchantes effusions d'une reconnaissance sans bornes, la pointe acérée du remords se fait sentir comme l'épine à travers les touffes vermeilles du rosier.

Enfin, rien ne me frappe dans ces magnifiques Psaumes comme les vastes idées du Prophète en matière de religion; celle qu'il professait, quoique resserrée sur un point du globe, se distinguait néanmoins par un penchant marqué vers l'universalité. Le temple de Jérusalem était ouvert à toutes les nations, et le disciple de Moïse ne refusait de prier son Dieu avec aucun homme, ni pour aucun homme : plein de ces idées grandes et généreuses, et poussé d'ailleurs par l'esprit prophétique qui lui montrait d'avance *la célérité de la parole et la puissance évangélique*², David ne cesse de s'adresser au genre humain et de l'appeler tout entier à la vérité. Cet appel à la lumière, ce vœu de son cœur, revient à chaque instant dans ses sublimes compositions. Pour l'exprimer en mille manières, il épuise la langue sans pouvoir se contenter. *Nations de l'univers, louez toutes le Seigneur; écoutez-moi, vous tous qui habitez le temps*³. *Le Seigneur est bon pour tous les hommes, et sa miséricorde se répand sur tous ses ouvrages*⁴. *Son royaume embrasse tous les siècles et*

¹ *Peccatori dixit Deus: Quare tu enarras justitias meas, et assumis testamentum meum per os tuum?* (XLIX, 16.)

² *Recto docet laudatio.* (XXXII, 1.)

³ *Velociter currit sermo ejus.* (CXLVII, 15.) *Dominus dat verbum evangelisantis.* (LXVII, 12.)

⁴ *Omnes qui habitatis tempus.* (XLVIII, 2.) Cette belle expression appartient à l'hébreu. La vulgate dit: *Qui habitatis orbem.* Hélas! les deux expressions sont synonymes.

⁵ CXLIV, 9.

toutes les générations ¹. Peuples de la terre, poussez vers Dieu des cris d'allégresse; chantez des hymnes à la gloire de son nom; célébrez sa grandeur par vos cantiques; dites à Dieu : La terre entière vous adorera; elle célébrera par ses cantiques la sainteté de votre nom. Peuples, bénissez votre Dieu et faites retentir partout ses louanges ²; que vos oracles, Seigneur, soient connus de toute la terre, et que le salut que nous tenons de vous parvienne à toutes les nations ³. Pour moi, je suis l'ami, le frère de tous ceux qui vous craignent, de tous ceux qui observent vos commandements ⁴. Rois, princes, grands de la terre, peuples qui la couvrez, louez le nom du Seigneur, car il n'y a de grand que ce nom ⁵. Que tous les peuples réunis à leurs maîtres ne fassent plus qu'une famille pour adorer le Seigneur ⁶! Nations de la terre, applaudissez, chantez, chantez notre roi! chantez, car le Seigneur est le roi de l'univers. CHANTEZ AVEC INTELLIGENCE ⁷. Que tout esprit loue le Seigneur ⁸.

Dieu n'avait pas dédaigné de contenter ce grand désir. Le regard prophétique du saint Roi, en se plongeant dans le profond avenir, voyait déjà l'immense explosion du *cénacle* et la face de la terre renouvelée par l'effusion de l'esprit divin. Que ses expressions sont belles et surtout justes! *De tous les points de la terre les hommes se RESSOUVIENDRONT du Seigneur et se convertiront à lui; il se montrera, et toutes les familles humaines s'inclineront* ⁹.

¹ CXLIV, 13.

² LXVI, 1, 4, 8.

³ LXVI, 3.

⁴ *Particeps ego sum omnium timentium se et custodientium mandata sua.* (CXVIII, 63.)

⁵ CXLVII, 11, 12.

⁶ CI, 22.

⁷ *Psallite sapienter.* (XLVI, 8.)

⁸ *Omnis spiritus laudet Dominum.* (CL, 5.) C'est le dernier mot du dernier psaume.

⁹ *REMINISCENTUR et convertentur ad Dominum universi fines terræ, et adorabunt in conspectu ejus omnes familie gentium.* (XXI, 18.)

Sages amis, observez ici en passant comment l'infinie bonté a pu *dissimuler quarante siècles*¹ : elle attendait le *souvenir* de l'homme². Je finirai par vous rappeler un autre vœu du Prophète-Roi : *Que ces pages, dit-il, soient écrites pour les générations futures, et les peuples qui n'existent point encore béniront le Seigneur*³.

Il est exaucé, parce qu'il n'a chanté que l'Éternel; ses chants participent de l'éternité : les accents enflammés, confiés aux cordes de sa lyre divine, retentissent encore après trente siècles dans toutes les parties de l'univers. La synagogue conserva les Psaumes; l'Église se hâta de les adopter; la poésie de toutes les nations chrétiennes s'en est emparée; et, depuis plus de trois siècles, le soleil ne cesse d'éclairer quelques temples dont les voûtes retentissent de ces hymnes sacrées. On les chante à Rome, à Genève, à Madrid, à Londres, à Québec, à Quito, à Moscou, à Pékin, à Botany-Bay; on les murmure au Japon.

LE CHEVALIER.

Sauriez-vous me dire pourquoi je ne me ressouviens pas d'avoir lu dans les Psaumes rien de ce que vous venez de me dire?

LE COMTE.

Sans doute, mon jeune ami, *je saurai vous le dire* : ce phénomène tient à la théorie des idées innées; quoiqu'il y ait des notions originelles communes à tous les hommes, sans lesquelles ils ne seraient pas hommes, et qui sont en conséquence accessibles, ou plutôt naturelles, à tous les esprits, il s'en faut néanmoins qu'elles le soient toutes au même point. Il

¹ Act. XVII, 30.

² *Oui, Platon, tu dis vrai!* Toutes les vérités sont dans nous; elles sont NOUS, et lorsque l'homme croit les découvrir, il ne fait que regarder dans lui, et dire oui!

³ *Scribantur hæc in generatione alterâ, et populus qui creabitur, laudabit Dominum.* (Ps. CI, 19.)

en est au contraire qui sont plus ou moins *assoupiés*, et d'autres plus ou moins dominantes dans chaque esprit; et celles-ci forment ce qu'on appelle le *caractère* ou le *talent* : or il arrive que lorsque nous recevons par la lecture une sorte de pâture spirituelle, chaque esprit s'approprie ce qui convient plus particulièrement à ce que je pourrais appeler *son tempérament intellectuel*, et laisse échapper le reste. De là vient que nous ne lisons pas du tout les mêmes choses dans les mêmes livres; ce qui arrive surtout à l'autre sexe comparé au nôtre, car les femmes ne lisent point comme nous. Cette différence étant générale et par là même plus sensible, je vous invite à vous en occuper.

LE SÉNATEUR.

La nuit qui nous surprend me rappelle, M. le comte, que vous auriez bien pu, puisque vous étiez si fort en train, nous rappeler quelque chose de ce que David a dit sur la nuit : comme il s'en occupait beaucoup, il en a beaucoup parlé, et toujours je m'attendais que, parmi les textes saillants qui se sont présentés à vous, il y en aurait quelques-uns sur la nuit; car c'est un grand chapitre sur lequel David est revenu souvent : et qui pourrait s'en étonner? Vous le savez, mes bons amis, la nuit est dangereuse pour l'homme, et sans nous en apercevoir nous l'aimons tous un peu parce qu'elle nous met à l'aise. La nuit est une complice naturelle constamment à l'ordre de tous les vices, et cette complaisance séduisante fait qu'en général nous valons tous moins la nuit que le jour. La lumière intimide le vice; la nuit lui rend toutes ses forces, et c'est la vertu qui a peur. Encore une fois, la nuit ne vaut rien pour l'homme, et cependant, ou peut-être à cause de cela même, ne sommes-nous pas tous un peu idolâtres de cette facile divinité? Qui peut se vanter de ne l'avoir jamais invoquée pour le mal? Depuis le brigand des grands chemins jusqu'à celui des salons, quel homme n'a jamais dit : *Flecte, precor, vultus ad mea furta tuos?* Et quel homme encore n'a jamais dit : *Nox*

conscia novit? La société, la famille la mieux réglée, est celle où l'on veille le moins, et toujours l'extrême corruption des mœurs s'annonce par l'extrême abus dans ce genre. La nuit étant donc, de sa nature, *malè suada*, mauvaise conseillère, de là vient que les fausses religions l'avaient consacrée souvent à des rits coupables, *nota bonæ secretæ deæ*¹.

LE COMTE.

Avec votre permission, mon cher ami, je dirai plutôt que la *corruption antique* avait consacré la nuit à des coupables orgies, mais que la *religion antique* n'avait point de tort, ou n'en avait d'autres que celui de son impuissance; car rien, je crois, ne commence par le mal. Elle avait mis, par exemple, les mystères que vous nommez sous la garde de la plus sévère pudeur; elle chassait du temple jusqu'au plus petit animal mâle, et jusqu'à la peinture même de l'homme; le poète que vous avez cité rappelle lui-même cette loi avec sa gaieté enragée, pour faire ressortir davantage un effroyable contraste. Vous voyez que les intentions primitives ne sauraient être plus claires : j'ajoute qu'au sein même de l'erreur, la prière nocturne de la Vestale semblait avoir été imaginée pour faire équilibre, un jour, aux mystères de la bonne déesse : mais le culte vrai devait se distinguer sur ce point, et il n'y a pas manqué. Si la nuit donne de mauvais conseils, comme vous le disiez tout à l'heure, il faut lui rendre justice, elle en donne aussi d'excellents : c'est l'époque des profondes méditations et des sublimes ravissements : pour mettre à profit ces élans divins et pour contredire aussi l'influence funeste dont vous parliez, le Christianisme s'est emparé à son tour de la nuit, et l'a consacrée à de saintes cérémonies qu'il anime par une musique austère et de puissants cantiques. La religion même, dans tout ce qui ne tient point au dogme, est sujette à certains changements que

¹ Joven., Sat. VI, 314.

notre pauvre nature rend inévitables; cependant, jusque dans les choses de pure discipline, il y en aura toujours d'invariables; par exemple, il y aura toujours des fêtes qui nous appelleront tous à l'office de la nuit, et *toujours* il y aura des hommes choisis dont les pieuses voix se feront entendre dans les ténèbres, car le cantique légitime ne doit jamais se taire sur la terre :

Le jour au jour le rappelle,
La nuit l'annonce à la nuit.

LE SÉNATEUR.

Hélas! qui sait si vous n'exprimez pas, dans ce moment du moins, un vœu plutôt qu'une vérité! Combien le règne de la prière est affaibli, et quels moyens n'a-t-on pas employés pour éteindre sa voix! Notre siècle n'a-t-il pas demandé à *quoi servent les gens qui prient?* Comment la prière percera-t-elle les ténèbres, lorsqu'à peine il lui est permis de se faire entendre de jour? Mais je ne veux pas m'égarer dans ces tristes pressentiments. Vous avez dit tout ce qui a pu m'échapper sur la nuit, sans avoir dit cependant ce que David en a dit; et c'est à quoi je voudrais suppléer. Je vous demande à mon tour la permission de m'en tenir à mon idée principale. Plein d'idées qu'il ne tenait d'aucun homme, David ne cesse d'exhorter l'homme à *suspendre son sommeil pour prier*¹ : il croyait que le silence auguste de la nuit prêtait une force particulière aux saints désirs. *J'ai cherché Dieu, dit-il, pendant la nuit, et je n'ai point été trompé*². Ailleurs il dit : *J'ai conversé avec mon cœur pendant la nuit. Je m'exerçais dans cette méditation, et j'interrogeais mon esprit*³. En songeant d'autres fois à certains

¹ *In noctibus extollitis manus vestras in sancta, etc. (Ps. CXXXIII, 2.) passim.*

² *Deum exquisivi manibus nocte, et non sum deceptus. (LXXVI, 3.)*

³ *Meditatus sum nocte cum corde meo, et exercitabar et scopebam spiritum meum. (LXXVI, 7.)*

dangers qui, dans les temps antiques, devaient être plus forts que de nos jours, il disait dans sa conscience victorieuse : *Seigneur, je me suis souvenu de ton nom, pendant la nuit, et j'ai gardé ta loi*¹. Et sans doute il croyait bien que l'influence de la nuit était l'épreuve des cœurs, puisqu'il ajoute : *Tu as éprouvé mon cœur en le visitant la nuit*².

L'air de la nuit ne vaut rien pour l'homme matériel; les animaux nous l'apprennent en s'abritant tous pour dormir. Nos maladies nous l'apprennent en sévissant toutes pendant la nuit. Pourquoi envoyez-vous le matin chez votre ami malade demander *comment il a passé la nuit*, plutôt que vous n'envoyez demander le soir *comment il a passé la journée*? Il faut bien que la nuit ait quelque chose de mauvais. De là vient la nécessité du sommeil qui n'est point fait pour le jour, et qui n'est pas moins nécessaire à l'esprit qu'au corps, car s'ils étaient l'un et l'autre continuellement exposés à l'action de certaines puissances qui les attaquent sans cesse, ni l'un ni l'autre ne pourraient vivre; il faut donc que les actions nuisibles soient suspendues périodiquement, et que tous les deux soient mis pendant ces intervalles sous une influence protectrice. Et comme le corps pendant le sommeil continue ses fonctions vitales, sans que le principe sensible en ait la conscience, les fonctions vitales de l'esprit continuent de même, comme vous pouvez vous en convaincre indépendamment de toute théorie, par une expérience vulgaire, puisque l'homme peut apprendre pendant le sommeil, et savoir, par exemple, à son réveil, des vers ou l'air d'une chanson qu'il ne savait pas en s'endormant³.

¹ *Memor fui, nocte, nominis tui, Domine, et custodivi legem tuam.* (CXVIII, 52).

² *Probasti cor meum, et visitasti nocte.* (XVI, 3.)

³ L'interlocuteur aurait pu ajouter que l'homme possède de plus le pouvoir de s'éveiller à peu près sûrement à l'heure qu'il s'est prescrite à lui-même avant de s'endormir; phénomène aussi constant qu'inexplicable. Le sommeil est un des grands mystères de l'homme. Celui qui le comprendrait aurait, suivant les apparences, pénétré tous les autres. (Note de l'Éditeur.)

Mais pour que l'analogie fût parfaite, il fallait encore que le principe intelligent n'eût de même aucune conscience de ce qui se passe en lui pendant ce temps; ou du moins il fallait qu'il ne lui en restât aucune mémoire, ce qui revient au même pour l'ordre établi. De la croyance universelle que l'homme se trouve alors sous une influence bonne et préservatrice naquit l'autre croyance, pareillement universelle, *que le temps du sommeil est favorable aux communications divines*. Cette opinion, de quelque manière qu'elle doive être entendue, s'appuie incontestablement sur l'Écriture sainte qui présente un grand nombre d'exemples dans ce genre. Nous voyons de plus que les fausses religions ont toujours professé la même croyance : car l'erreur, en tournant le dos à sa rivale, ne cesse néanmoins d'en répéter tous les actes et toutes les doctrines qu'elle altère suivant ses forces, c'est-à-dire de manière que le type ne peut jamais être méconnu, ni l'image prise pour lui. Middleton, et d'autres écrivains du même ordre, ont fait une grande dépense d'érudition pour prouver que votre Église *imite* une foule de cérémonies païennes, reproches qu'ils auraient aussi adressés à la nôtre, s'ils avaient pensé à nous. Trompés par une religion négative et par un culte décharné, ils ont méconnu les formes éternelles d'une religion positive qui se retrouveront partout. Les voyageurs modernes ont trouvé en Amérique les vestales, le feu nouveau, la circoncision, le baptême, la confession, et enfin la *présence réelle* sous les *espèces* du pain et du vin.

Disons-nous que nous tenons ces mêmes cérémonies des Mexicains ou des Péruviens? Il faut bien se garder de conclure toujours de la conformité à la dérivation subordonnée : pour que le raisonnement soit légitime, il faut avoir exclu précédemment la dérivation commune. Or, pour en revenir à la nuit et aux songes, nous voyons que les plus grands génies de l'antiquité, sans distinction, ne doutaient nullement de l'importance des songes, et qu'ils venaient même s'endormir dans

les temples pour y recevoir des oracles¹. Job n'a-t-il pas dit que *Dieu se sert des songes pour avertir l'homme*² : AVIS QU'IL NE RÉPÈTE JAMAIS? et David ne disait-il pas, comme je vous le rappelais tout à l'heure, que *Dieu visite les cœurs pendant la nuit*? Platon ne veut-il pas qu'on se prépare aux songes par une grande pureté d'âme et de corps³? Hippocrate n'a-t-il pas composé un traité exprès sur les songes, où il s'avance jusqu'à refuser de reconnaître pour un véritable médecin celui qui ne sait pas interpréter les songes? Il me semble qu'un poète latin, Lucrèce, si je ne me trompe⁴, est allé plus loin peut-être en disant que les dieux, durant le sommeil, parlent à l'âme et à l'esprit.

Enfin Marc-Aurèle (je ne vous cite pas ici un esprit faible) non-seulement a regardé ces communications nocturnes comme un fait incontestable, mais il déclare de plus, en propres termes, en avoir été l'objet. Que dites-vous sur cela, messieurs? Auriez-vous par hasard quelque envie de soutenir que toute l'antiquité sacrée et profane a radoté? que l'homme n'a jamais pu voir que ce qu'il voit, éprouver que ce qu'il éprouve? que les grands hommes que je vous cite étaient des esprits faibles? que.....

LE CHEVALIER.

Pour moi, je ne crois point encore avoir acquis le droit d'être impertinent.

. *fructurque deorum*
Colloquio.

(Virg., *Æn.* VII, 90, 91.)

¹ *Semel loquitur Deus (et secundò id ipsum non repetit) per somnium in visione nocturna,.... ut avertat hominem ab his quæ facit.* (Job, XXXIII, 14, 15, 17.)

² *Cicer. de Divin.* I, 30.

³ Non : le vers est de Juvénal. *En animam et mentem cum quæ Di nocte loquantur!* (Juv., 531.)

(Note de l'Éditeur.)

LE SÉNATEUR.

Et moi, je crois de plus que personne ne peut acquérir ce droit, qui, Dieu merci ! n'existe pas.

LE COMTE.

Dites-moi, mon cher ami, pourquoi vous ne rassembleriez pas une foule de pensées, d'un genre très-élevé et très-peu commun, qui vous arrivent constamment lorsque nous parlons métaphysique ou religion ? Vous pourriez intituler ce recueil : *Élans philosophiques*. Il existe bien un ouvrage écrit en latin sous le même titre ; mais ce sont des élans à se casser le cou : les vôtres, ce me semble, pourraient soulever l'homme sans danger.

LE CHEVALIER.

Je vous y exhorte aussi, mon cher sénateur ; en attendant, messieurs, il va m'arriver, par votre grâce, une chose qui certainement ne m'est arrivée de ma vie : c'est de m'endormir en pensant au *Prophète-Roi*. A vous l'honneur !

NOTES DU SEPTIÈME ENTRETEN.

I.

(Page 8. Cette grande extravagance humaine avec l'énergie que vous lui connaissez.)

« Si l'on vous disait que tous les chats d'un grand pays se sont rassemblés par milliers dans une plaine, et qu'après avoir miaulé tout leur saoul, ils se sont jetés avec fureur les uns sur les autres, et ont joué ensemble de la dent et de la griffe; que de cette mêlée il est demeuré de part et d'autre neuf à dix mille chats sur la place, qui ont infecté l'air à dix lieues de là par leur puanteur, ne diriez-vous pas : « Voilà le plus abominable sabbat dont on ait jamais entendu parler? » et si les loups en faisaient de même, quels hurlements! quelle boucherie! et si les uns et les autres vous disaient qu'ils aiment la gloire, ne ririez-vous pas de tout votre cœur de l'ingénuité de ces pauvres bêtes? » (*La Bruyère.*)

II.

(Page 14. C'est un de ces points où les hommes ont été constamment d'accord et le seront toujours.)

Lycurgue prit des Égyptiens son idée de séparer les gens de guerre du reste des citoyens, et de mettre à part les marchands, artisans et gens de métier; au moyen de quoi il établit une chose publique véritablement noble, nette et gentille. (*Plut. in Lyc., cap. VI de la traduction d'Amyot.*)

Et parmi nous encore, une famille qui n'a jamais porté les armes, quelque mérite qu'elle ait acquis d'ailleurs dans toutes les fonctions civiles les plus honorables, ne sera jamais véritablement noble, nette et gentille. Toujours il lui manquera quelque chose.

III.

(Page 15. Je ne vois rien d'aussi clair pour le bon sens qui ne veut pas sophistiquer.)

L'erreur, pendant tout le dernier siècle, fut une espèce de religion que les philosophes professèrent et prêchèrent hautement comme les apôtres avaient professé et prêché la vérité. Ce n'est pas que ces philosophes aient jamais été de bonne foi : c'est au contraire ce qui leur a toujours et visiblement manqué. Cependant ils étaient convenus, comme les anciens augures, de ne jamais rire en se regardant, et ils mettaient, aussi bien que la chose est possible, l'audace à la place de la persuasion. Voici un passage de Montesquieu bien propre à faire sentir la force de cet esprit général qui commandait à tous les écrivains.

Les lois de la nature, dit-il, sont celles qui dérivent uniquement de la constitution de notre être; pour les connaître bien, il faut considérer un homme avant l'établissement des sociétés : les lois de la nature seraient celles qu'il recevrait dans un état pareil. (Espr. des lois, liv. II.)

Ainsi les lois naturelles, pour l'animal politique et religieux (comme a dit Aristote), dérivent d'un état antérieur à toute association civile et religieuse! Je suis, toutes les fois qu'il ne s'agit pas de style, admirateur assez tranquille de Montesquieu; cependant, jamais je ne me persuaderai qu'il ait écrit sérieusement ce qu'on vient de lire. Je crois tout simplement qu'il récitait son *Credo*, comme tant d'autres, du bout des lèvres, pour être fêté par les frères, et peut-être aussi pour ne pas se brouiller avec les inquisiteurs, car ceux de l'erreur ne badinaient pas de son temps.

IV.

(Page 18. Jamais il n'assistait à la messe dans le camp, sans y voir quelque mousquetaire communier avec la plus grande édification.)

« Je vous ai parlé du lieutenant de la compagnie des grenadiers » qui fut tué. Vous ne serez peut-être pas fâché de savoir qu'on lui » trouva un cilice sur le corps. Il était d'une piété singulière, et avait » même fait ses dévotions le jour d'auparavant. On dit que, dans cette » compagnie, il y a des gens fort réglés. Pour moi je n'entends guère

» de messe dans le camp qui ne soit servie par quelque mousquetaire,
 » et où il n'y en ait quelqu'un qui communie de la manière du monde
 » la plus édifiante. » (*Racine à Boileau, au camp devant Namur, 1692. OEuvres, édit. de Geoffroi, Paris, 1808, tom. VII, pag. 275, lettre XXII.*)

V.

(Page 18. Une croix amère, toute propre à le détacher du monde.)

« J'ai été affligé de ce que vous ne serviez pas ; mais c'est un des-
 » sein de pure miséricorde pour vous détacher du monde et pour
 » vous ramener à une vie de pure foi, qui est une mort sans relâche. »
 (*OEuvres spirit. de Fénelon, in-12, t. IV, lettre CLXIX, p. 171, 172.*)

VI.

(Page 18. Et que dirons-nous de cet officier à qui madame Guyon, etc.)

« Il ne faut pas vous rendre singulier ; ainsi ne vous faites pas une
 » affaire de perdre quelquefois la messe les jours ouvriers, surtout à
 » l'armée. Tout ce qui est de votre état est ordre de Dieu pour vous. »
 (*OEuvre de madame Guyon, tom. XXXIV ; tom. XI des Lettres chrétiennes et spirit., lettre XVI^e, pag. 54, Londres, 1768, in-12.*)

VII.

(Page 22. Le titre de DIEU DES ARMÉES brille à toutes les pages de l'Écriture sainte.)

Mascaron a dit dans l'oraison funèbre de Turenne, au commencement de la première partie : « Presque tous les peuples de la terre,
 » quelques différents d'humeur et d'inclination qu'ils aient pu être,
 » sont convenus en ce point d'attacher le premier degré de la gloire à
 » la profession des armes. Cependant si ce sentiment n'était appuyé
 » que sur l'opinion des hommes, on pourrait le regarder comme une
 » erreur qui a fasciné tous les esprits. Mais quelque chose de plus réel
 » et de plus solide me détermine là-dessus ; et si nous sommes trom-

» pés dans la noble idée que nous nous formons de la gloire des con-
 » quérants, grand Dieu! j'ose presque dire que c'est vous qui nous
 » avez trompés. Le plus auguste des titres que Dieu se donne à lui-
 » même, n'est-ce pas celui de DIEU DES ARMÉES? Etc., etc.»

Mais qui n'admirerait la sagesse d'Homère, qui faisait dire à son Jupiter, il y a près de trois mille ans : *Ah! que les hommes accusent les dieux injustement! Ils disent que les maux leur viennent de nous, tandis que c'est uniquement par leurs crimes qu'ils se rendent malheureux plus qu'ils ne devraient l'être.* — Disons-nous mieux? Je prie qu'on fasse attention à Ἰουκίρ μόνον (*Odyss.*, 1, 32.)

VIII.

(Page 26. La terre, avide de sang, ouvre la bouche pour le recevoir et le retenir dans son sein jusqu'au moment où elle devra le rendre.)

Isaïe, XXVI, 21. Gen. IV, 11. Dans la tragédie grecque d'Oreste, Apollon déclare : « Qu'il ne faut point s'en prendre à Hélène de la » guerre de Troie, qui a coûté si cher aux Grecs; que la beauté de » cette femme ne fut que le moyen dont les dieux se servirent pour » allumer la guerre entre deux peuples, et faire couler le sang qui » devait purifier la terre, souillée par le débordement de tous les » crimes. » (Mot à mot, pour POMPER les souillures.) Eurip., Orest. V. 1677-80.

Peu d'auteurs anciens se montrent plus versés qu'Euripide dans tous les dogmes de la théologie antique. Il a parlé comme Isaïe, et Mahomet a parlé comme l'un et l'autre : *Si Dieu, dit-il, n'élevait pas nation contre nation, la terre serait entièrement corrompue.* (Alcoran, cité par le chev. Will. Jones; hist. de Thomas Kouli-Khan *Works*, in-4°, tom. V, pag. 8.) *Fas est et ab hoste doceri.*

IX.

(Page 28. C'est le cri qu'on entendit aux beaux jours de Louis XIV.)
 Voici ce qu'écrivait Bolingbroke au sujet de la guerre terminée par

a paix de Nimègue, en 1679 : « La misérable conduite de l'Autriche, » la pauvreté de quelques princes de l'empire, la désunion et, pour » parler clair, la politique mercenaire de tous ces princes; en un mot » les vues étroites, les fausses notions, et, pour m'exprimer encore » aussi franchement sur ma nation que sur les autres, la scélératesse » du cabinet anglais, n'empêchèrent pas seulement qu'on ne mit des » bornes à cette puissance, mais l'élevèrent à une force presque » insurmontable à toute coalition future. » (*Bolingbroke's Letters on the study and use of history*, Bâle, 1788. in-8°, lettre VIII, pag. 184.)

En écrivant ces lignes, Bolingbroke se doutait peu qu'en un clin d'œil les Hollandais fouleraient aux pieds Louis XIV à Gertruidenberg, et qu'ils seraient le nœud d'une coalition formidable qui serait brisée à son tour par une puissance du second ordre : *Un gant et un verre d'eau.*

X.

(Page 29. Sous l'empereur Arnoulf, Rome fut prise par un lièvre.)

L'empereur Arnoulf faisait le siège de Rome : un lièvre qui s'était jeté dans le camp de ce prince s'échappe en courant du côté de la ville; les soldats le poursuivant avec de grands cris, les assiégés, qui se crurent au moment d'un assaut général, perdirent la tête et prirent la fuite, ou se précipitèrent du haut des remparts. Arnoulf, profitant de cette terreur panique, s'empara de la ville. (*Luitpr., hist.*, liv. I, chap. 8.) Muratori ne crois pas trop à ce fait, quoiqu'il nous ait été raconté par un auteur contemporain. (*Muratori Ann. d'Italia, ad ann. DCCCXCVI*, in-4°, tom. V, pag. 215.) Je le crois cependant aussi certain que celui des oies.

XI.

(Page 48. Le poète que vous avez cité rappelle lui-même cette loi, etc., etc.)

*Illuc testiculi tibi conscius unde fugit mus
 ubi velari pictura jubetur
 Quæcumque alterius sexûs imitata figuram est.*

(*Juven., sat. VI, 338, 341.*)

XII.

(Page 48. Le Christianisme s'est emparé à son tour de la nuit, etc.)

Pour chanter ici tes louanges,
Notre zèle, Seigneur, a devancé le jour;
Fais qu'ainsi nous chantions un jour avec les anges
Le bien qu'à tes élus réserve ton amour.

Lève-toi, soleil adorable,
Qui de l'éternité ne fais qu'un heureux jour;
Fais briller à nos yeux ta clarté secourable,
Et répands dans nos cœurs le feu de ton amour!

Fuyez, songes, troupe menteuse,
Dangereux ennemis par la nuit enfantés;
Et que fuie avec vous la mémoire honteuse
Des objets qu'à nos sens vous aviez présentés.

Que ce jour se passe sans crime,
Que nos langues, nos mains, nos yeux soient innocents;
Que tout soit chaste en nous, et qu'un frein légitime
Au joug de la raison asservisse nos sens....

Chantons l'auteur de la lumière
Jusqu'au jour où son ordre a marqué notre fin;
Et qu'en le bénissant notre aurore dernière
Se perde en un midi sans soir et sans matin! etc., etc.

(Voyez les hymnes du Bréviaire romain, traduites par Racine, dans les œuvres mêlées de ce grand poëte.) Celui qui voudra sans vocation essayer quelque chose dans ce genre, en apparence si simple et si facile, apprendra deux choses en jetant la plume : ce que c'est que la prière, et ce que c'est que le talent de Racine.

XIII.

(Page 51. Les voyageurs modernes ont trouvé en Amérique les vestales, le feu nouveau, la circoncision, le baptême, la confession, et enfin la *présence réelle* sous les espèces du pain et du vin.)

Rien n'est plus vrai que cette assertion. *Voy.* les *Lettres américaines* de Carli-Rubbi, in-8°, tom. I, lettres 4, 5, 6, 9.

Au Pérou, le sacrifice consistait dans le *Cancu* ou pain consacré, et dans l'*Aca*, ou liqueur sacrée, dont les prêtres et les Incas buvaient une portion après la cérémonie. (*Ibid.*, l. 9.)

« Les Mexicains formaient une image de leur idole en pâte de maïs » qu'ils faisaient cuire comme un pain. Après l'avoir portée en procession et rapportée dans le temple, le prêtre la rompait et la distribuait aux assistants. *Chacun mangeait son morceau, et se croyait sanctifié après avoir mangé son Dieu.* » (Raynal, *Hist. phil. et pol.*, etc., liv. VI.) Carli a tort de citer ce trait sans le moindre signe de désapprobation. (*Ibid.*, l. 9.) On peut observer ici en passant que les mécréants du dernier siècle, Voltaire, Hume, Frédéric II, Raynal, etc., se sont extrêmement amusés à nous faire dire : *Que nous mangeons notre Dieu après l'avoir fait; qu'une oublie devient Dieu; etc.* Ils ont trouvé un moyen infallible de nous rendre ridicules, c'est de nous prêter leurs propres pensées; mais cette proposition, *le pain est Dieu*, tombe d'elle-même par sa propre absurdité. (Bossuet, *Hist. de variat.*, II. 3.) Ainsi tous les bouffons possibles sont bien les maîtres de battre l'air tant qu'ils voudront.

XIV.

(Page 52. Hippocrate n'a-t-il pas composé un traité exprès sur les songes, etc., etc.)

Hippocrate dit dans ce traité : *Que tout homme qui juge bien des signes donnés par les songes en sentira l'extrême importance; et il décide ensuite d'une manière plus générale que la mémoire de l'interlocuteur ne lui rappelait : Que l'intelligence des songes est une grande partie de la sagesse.* Ὅστις οὖν ἐκίσταται κρίνειν ταῦτα ὀρθῶς μέγα μέρος ἐκίσταται σοφίης. (Hipp. de Somn. pp. Édit. Vander Linden. Tom. I, cap. 2, in fin. p. 635.) Je ne connais aucun autre texte d'Hippocrate qui se rapporte plus directement au sujet.

(Note de l'Éditeur.)

XV.

(Page 52. Enfin, Marc-Aurèle a regardé ces communications nocturnes comme un fait incontestable; mais, etc.)

On lit en effet ceci dans les tablettes de ce grand personnage : *Les dieux ont la bonté de donner aux hommes, par les songes et par les oracles, les secours dont ils ont besoin. Une grande marque du soin des dieux pour moi, c'est que, dans mes songes, ils m'ont enseigné des remèdes pour mes maux, particulièrement pour mes vertiges et mon crachement de sang, comme il m'arriva à Gaëte et à Chryse. (Pensées de Marc-Aurèle, liv. I, in fin.; liv. IX, § 27.)*

HUITIÈME ENTRETIEN.

LE CHEVALIER.

Trouvez bon, messieurs, qu'avant de poursuivre nos entretiens je vous présente le procès-verbal des séances précédentes.

LE SÉNATEUR.

Qu'est-ce donc que vous voulez dire, monsieur le chevalier?

LE CHEVALIER.

Le plaisir que je prends à nos conversations m'a fait naître l'idée de les écrire. Tout ce que nous disons ici se grave profondément dans ma mémoire. Vous savez que cette faculté est très-forte chez moi : c'est un mérite assez léger pour qu'il me soit permis de m'en parer ; d'ailleurs je ne donne point aux idées le temps de s'échapper. Chaque soir avant de me coucher, et dans le moment où elles me sont encore très-présentes, j'arrête sur le papier les traits principaux, et pour ainsi dire la *trame* de la conversation ; le lendemain je me mets au travail de bonne heure et j'achève le tissu, m'appliquant surtout à suivre le fil du discours et la filiation des idées. Vous savez d'ailleurs que je ne manque pas de temps, car il s'en faut que nous puissions nous réunir exactement tous les jours ; je regarde même comme une chose impossible que trois personnes indépendantes puissent, pendant deux ou trois semaines seulement, faire chaque jour la même chose, à la même heure. Elles auront beau s'accorder, se promettre, se

donner parole expressément, et toute affaire cessante, toujours il y aura de temps à autre quelque empêchement insurmontable, et souvent ce ne sera qu'une bagatelle. Les hommes ne peuvent être réunis pour un but quelconque sans une loi ou une règle qui les prive de leur volonté : il faut être religieux ou soldat. J'ai donc eu plus de temps qu'il ne fallait, et je crois que peu d'idées essentielles me sont échappées. Vous ne me refuserez pas d'ailleurs le plaisir d'entendre la lecture de mon ouvrage : et vous comprendrez, à la largeur des marges, que j'ai compté sur de nombreuses corrections. Je me suis promis une véritable jouissance dans ce travail commun ; mais je vous avoue qu'en m'imposant cette tâche pénible, j'ai pensé aux autres plus qu'à moi. Je connais beaucoup d'hommes dans le monde, beaucoup de jeunes gens surtout, extrêmement dégoûtés des doctrines modernes. D'autres flottent et ne demandent qu'à se fixer. Je voudrais leur communiquer ces mêmes idées qui ont occupé nos soirées, persuadé que je serais utile à quelques-uns et agréable au moins à beaucoup d'autres. Tout homme est une espèce de roi pour un autre, et rien ne l'enchanté, lorsqu'il est pénétré d'une croyance et à mesure qu'il en est pénétré, comme de la trouver chez l'homme qu'il estime. S'il vous semblait même que ma plume, aidée par une mémoire heureuse et par une révision sévère, eût rendu fidèlement nos conversations, en vérité je pourrais fort bien faire la folie de les porter chez l'imprimeur.

LE COMTE.

Je puis me tromper, mais je ne crois pas qu'un tel ouvrage réussit.

LE CHEVALIER.

Pourquoi donc, je vous en prie ? Vous me disiez cependant, il y a peu de temps : *qu'une conversation valait mieux qu'un livre.*

LE COMTE.

Elle vaut mieux sans doute pour s'instruire, puisqu'elle admet l'interruption, l'interrogation et l'explication; mais il ne s'ensuit pas qu'elle soit faite pour être imprimée.

LE CHEVALIER.

Ne confondons pas les termes : ceux de *conversation*, de *dialogue* et d'*entretien* ne sont pas synonymes. La *conversation* divague de sa nature : elle n'a jamais de but antérieur; elle dépend des circonstances; elle admet un nombre illimité d'interlocuteurs. Je conviendrais donc si vous voulez qu'elle ne serait pas faite pour être imprimée, quand même la chose serait possible, à cause d'un certain *pêle-mêle* de pensées, fruit des transitions les plus bizarres, qui nous mènent souvent à parler, dans le même quart d'heure, de l'existence de Dieu et de l'opéra-comique.

Mais l'*entretien* est beaucoup plus sage; il suppose un sujet, et si ce sujet est grave, il me semble que l'entretien est subordonné aux règles de l'art dramatique, qui n'admettent point un quatrième interlocuteur¹. Cette règle est dans la nature. Si nous avions ici un quatrième, il nous gênerait fort.

Quant au *dialogue*, ce mot ne représente qu'une fiction; car il suppose une conversation qui n'a jamais existé. C'est une œuvre purement artificielle : ainsi on peut en écrire autant qu'on voudra; c'est une composition comme une autre, qui part toute formée, comme Minerve, du cerveau de l'écrivain; et les dialogues des *morts*, qui ont illustré plus d'une plume, sont aussi réels, et même aussi probables, que ceux des vivants publiés par d'autres auteurs. Ce genre nous est donc absolument étranger.

Depuis que vous m'avez jeté l'un et l'autre dans les lectures

¹ *Nec quarta loqui persona laboret.* (Hor.)

sérieuses, j'ai lu les Tusculanes de Cicéron, traduites en français par le président Boubier et par l'abbé d'Olivet. Voilà encore une œuvre de pure imagination, et qui ne donne pas seulement l'idée d'un entretien réel. Cicéron introduit un auditeur qu'il désigne tout simplement par la lettre A : il se fait faire une question par cet auditeur imaginaire, et lui répond tout d'une haleine par une dissertation régulière : ce genre ne peut être le nôtre. Nous ne sommes point des lettres majuscules; nous sommes des êtres très-réels, très-palpables : nous parlons pour nous instruire et pour nous consoler. Il n'y a entre nous aucune subordination; et, malgré la supériorité d'âge et de lumières, vous m'accordez une égalité que je ne demande point. Je persiste donc à croire que si nos entretiens étaient publiés fidèlement, c'est-à-dire avec toute cette exactitude qui est possible.... Vous riez, M. le sénateur.

LE SÉNATEUR.

Je ris en effet, parce qu'il me semble que, sans vous en apercevoir, vous argumentez puissamment contre votre projet. Comment pourriez-vous convenir plus clairement des inconvénients qu'il entraînerait qu'en nous entraînant nous-mêmes dans une conversation sur les conversations? Ne voudriez-vous pas aussi l'écrire, par hasard?

LE CHEVALIER.

Je n'y manquerais pas, je vous assure, si je publiais le livre; et je suis persuadé que personne ne s'en fâcherait. Quant aux autres digressions inévitables dans tout entretien réel, j'y vois plus d'avantages que d'inconvénients, pourvu qu'elles naissent du sujet et sans aucune violence. Il me semble que toutes les vérités ne peuvent se tenir debout par leurs propres forces : il en est qui ont besoin d'être, pour ainsi dire, *flanquées* par d'autres vérités, et de là vient cette maxime très-vraie que j'ai lue je ne sais où : *Que pour savoir bien une chose, il fallait en*

savoir un peu mille. Je crois donc que cette facilité que donne la conversation, d'assurer sa route en étayant une proposition par d'autres lorsqu'elle en a besoin; que cette facilité, dis-je, transportée dans un livre, pourrait avoir son prix et mettre de l'art dans la négligence.

LE SÉNATEUR.

Écoutez, M. le chevalier, je le mets sur votre conscience, et je crois que notre ami en fait autant. Je crains peu, au reste, que la responsabilité puisse jamais vous ôter le sommeil, le livre ne pouvant faire beaucoup de mal, ce me semble. Tout ce que nous vous demandons en commun, c'est de vous garder sur toute chose, quand même vous ne publieriez l'ouvrage qu'après notre mort, de dire dans la préface : *J'espère que le lecteur ne regrettera pas son argent* ¹, autrement vous nous verriez apparaître comme deux ombres furieuses, et malheur à vous!

LE CHEVALIER.

N'ayez pas peur : je ne crois pas qu'on me surprenne jamais à piller Locke, après la peur que vous m'en avez fait.

Quoi qu'il en puisse arriver dans l'avenir, voyons, je vous en prie, où nous en sommes aujourd'hui. Nos entretiens ont commencé par l'examen de la grande et éternelle plainte qu'on ne cesse d'élever sur le succès du crime et les malheurs de la vertu; et nous avons acquis l'entière conviction qu'il n'y a rien au monde de moins fondé que cette plainte, et que pour celui même qui ne croirait pas à une autre vie, le parti de la vertu serait toujours le plus sûr pour obtenir la plus haute chance de bonheur temporel. Ce qui a été dit sur les supplices, sur les maladies et sur les remords ne laisse pas subsister le moindre doute sur ce point. J'ai surtout fait une attention particulière à ces deux axiomes fondamentaux : savoir, en premier lieu,

¹ Voy. tom. I.

que nul homme n'est puni comme juste, mais toujours comme homme, en sorte qu'il est faux que la vertu souffre dans ce monde : c'est la nature humaine qui souffre, et toujours elle le mérite; et secondement, que le plus grand bonheur temporel n'est nullement promis, et ne saurait l'être, à l'homme vertueux, mais à la vertu. Il suffit en effet, pour que l'ordre soit visible et irréprochable, même dans ce monde, que la plus grande masse de bonheur soit dévolue à la plus grande masse de vertus en général; et l'homme étant donné tel qu'il est, il n'est pas même possible à notre raison d'imaginer un autre ordre de choses qui ait seulement une apparence de raison et de justice. Mais comme il n'y a point d'homme juste, il n'y en a point qui ait droit de se refuser à porter de bonne grâce sa part des misères humaines, puisqu'il est nécessairement criminel ou de sang criminel; ce qui nous a conduits à examiner à fond toute la théorie du *péché originel*, qui est malheureusement celle de la nature humaine. Nous avons vu dans les nations sauvages une image affaiblie du crime primitif; et l'homme n'étant qu'une parole animée, la dégradation de la parole s'est présentée à nous, non comme le signe de la dégradation humaine, mais comme cette dégradation même; ce qui nous a valu plusieurs réflexions sur les langues et sur l'origine de la parole et des idées. Ces points éclaircis, la prière se présentait naturellement à nous comme un supplément à tout ce qui avait été dit, puisqu'elle est un remède accordé à l'homme pour restreindre l'empire du mal en se perfectionnant lui-même, et qu'il ne doit s'en prendre qu'à ses propres vices, s'il refuse d'employer ce remède. A ce mot de *prière* nous avons vu s'élever la grande objection d'une philosophie aveugle ou coupable, qui, ne voyant dans le mal physique qu'un résultat inévitable des lois éternelles de la nature, s'obstine à soutenir que par là même il échappe entièrement à l'action de la prière. Ce sophisme mortel a été discuté et combattu dans le plus grand détail. Les fléaux dont nous sommes frappés, et qu'on nomme très-justement *fléaux du ciel*, nous ont paru les lois de la nature préci-

sément comme les supplices sont *des lois de la société*, et par conséquent d'une nécessité purement secondaire qui doit enflammer notre prière, loin de la décourager. Nous pouvons sans doute nous contenter à cet égard des idées générales, et n'envisager toutes ces sortes de calamités qu'en masse : cependant nous avons permis à la conversation de serpenter un peu dans ce triste champ, et la guerre surtout nous a beaucoup occupés. C'est, je vous l'assure, celle de toutes nos excursions qui m'a le plus attaché ; car vous m'avez fait envisager ce fléau de la guerre sous un point de vue tout nouveau pour moi, et je compte y réfléchir encore de toutes mes forces.

LE SÉNATEUR.

Pardon si je vous interromps, M. le chevalier ; mais avant d'abandonner tout à fait l'intéressante discussion sur les souffrances du juste, je veux encore soumettre à votre examen quelques pensées que je crois fondées et qui peuvent, à mon avis, faire considérer les peines temporelles de cette vie comme l'une des plus grandes et des plus naturelles solutions de toutes les objections élevées sur ce point contre la justice divine. Le juste, en sa qualité d'homme, serait néanmoins sujet à tous les maux qui menacent l'humanité ; et comme il n'y serait soumis précisément qu'en cette qualité d'homme, il n'aurait nul droit de se plaindre ; vous l'avez remarqué, et rien n'est plus clair ; mais vous avez remarqué de plus, ce qui malheureusement n'a pas besoin de preuve, qu'il n'y a point de *juste* dans la rigueur du terme : d'où il suit que tout homme a quelque chose à expier. Or, si le juste (tel qu'il peut exister) accepte les souffrances dues à sa qualité d'homme, et si la justice divine à son tour accepte cette acceptation, je ne vois rien de si heureux pour lui, ni de si évidemment juste.

Je crois de plus, en mon âme et conscience, que si l'homme pouvait vivre dans ce monde exempt de toute espèce de malheurs, il finirait par s'abrutir au point d'oublier complètement

toutes les choses célestes et Dieu même. Comment pourrait-il, dans cette supposition, s'occuper d'un ordre supérieur, puisque dans celui même où nous vivons, les misères qui nous accablent ne peuvent nous désenchanter des charmes trompeurs de cette malheureuse vie ?

LE CHEVALIER.

Je ne sais si je suis dans l'erreur, mais il me semble qu'il n'y aurait rien de si infortuné qu'un homme qui n'aurait jamais éprouvé l'infortune : car jamais un tel homme ne pourrait être sûr de lui-même, ni savoir ce qu'il vaut. Les souffrances sont pour l'homme vertueux ce que les combats sont pour le militaire : elles le perfectionnent et accumulent ses mérites. Le brave s'est-il jamais plaint à l'armée d'être toujours choisi pour les expéditions les plus hasardeuses ? Il les recherche au contraire et s'en fait gloire : pour lui, les souffrances sont une occupation, et la mort une aventure. Que le poltron s'amuse à vivre tant qu'il voudra, c'est son métier ; mais qu'il ne vienne point nous étourdir de ses impertinences sur le malheur de ceux qui ne lui ressemblent pas. La comparaison me semble tout à fait juste : si le brave remercie le général qui l'envoie à l'assaut, pourquoi ne remercierait-il pas de même Dieu qui le fait souffrir ? Je ne sais comment cela se fait, mais il est cependant sûr que l'homme gagne à souffrir volontairement, et que l'opinion même l'en estime davantage. J'ai souvent observé, à l'égard des austérités religieuses, que le vice même qui s'en moque ne peut s'empêcher de leur rendre hommage. Quel libertin a jamais trouvé l'opulente courtisane, qui dort à minuit sur l'édredon, plus heureuse que l'austère carmélite, qui veille et qui prie pour nous à la même heure ? Mais j'en reviens toujours à ce que vous avez observé avec tant de raison : *qu'il n'y a point de juste*. C'est donc par un trait particulier de bonté que Dieu châtie dans ce monde, au lieu de châtier beaucoup plus sévèrement dans l'autre. Vous saurez, messieurs, qu'il n'y a rien que je croie plus fermement que le

purgatoire. Comment les peines ne seraient-elles pas toujours proportionnées aux crimes? Je trouve surtout que les nouveaux raisonneurs qui ont nié les peines éternelles sont d'une sottise étrange, s'ils n'admettent pas expressément le purgatoire : car, je vous prie, à qui ces gens-là feront-ils croire que l'âme de Robespierre s'élança de l'échafaud dans le sein de Dieu comme celle de Louis XVI? Cette opinion n'est cependant pas aussi rare qu'on pourrait l'imaginer : j'ai passé quelques années, depuis mon *hégire*, dans certaines contrées de l'Allemagne où les docteurs de la loi ne veulent plus ni enfer ni purgatoire : il n'y a rien de si extravagant. Qui jamais a imaginé de faire fusiller un soldat pour une pipe de faïence volée dans la chambrée? cependant il ne faut pas que cette pipe soit volée impunément; il faut que le voleur soit *purgé* de ce vol avant de pouvoir se placer en ligne avec les braves gens.

LE SÉNATEUR.

Il faut avouer, M. le chevalier, que si jamais nous avons une *Somme théologique* écrite de ce style, elle ne manquera pas de réussir beaucoup dans le monde.

LE CHEVALIER.

Il ne s'agit nullement de style; chacun a le sien : il s'agit des choses. Or, je dis que le purgatoire est le dogme du bon sens; et puisque tout péché doit être expié dans ce monde ou dans l'autre, il s'ensuit que les afflictions envoyées aux hommes par la justice divine sont un véritable bienfait, puisque ces peines, lorsque nous avons la sagesse de les accepter, nous sont, pour ainsi dire, *décomptées* sur celles de l'avenir. J'ajoute qu'elles sont un gage manifeste d'amour, puisque cette anticipation ou cette commutation de peine exclut évidemment la peine éternelle. Celui qui n'a jamais souffert dans ce monde ne saurait être sûr de rien; et moins il a souffert moins il est sûr : mais je ne vois pas ce que peut craindre, ou pour m'exprimer plus

exactement, ce que peut *laisser craindre* celui qui a souffert avec acceptation.

LE COMTE.

Vous avez parfaitement raisonné, M. le chevalier, et même je dois vous féliciter de vous être rencontré avec Sénèque; car vous avez dit des carmélites précisément ce qu'il a dit des vestales¹ : j'ignore si vous savez que ces vierges fameuses se levaient la nuit, et qu'elles avaient leurs *matines*, au pied de la lettre, comme nos religieuses de la stricte observance : en tout cas comptez sur ce point de l'histoire. La seule observation critique que je me permettrai sur votre théologie peut être aussi, ce me semble, adressée à ce même Sénèque : « Aimeriez-vous mieux, disait-il, être Sylla que Régulus, etc. ? » Mais prenez garde, je vous prie, qu'il n'y ait ici une petite confusion d'idées. Il ne s'agit point du tout de la gloire attachée à la vertu qui supporte tranquillement les dangers, les privations et les souffrances; car sur ce point tout le monde est d'accord : il s'agit de savoir pourquoi il a plu à Dieu de rendre ce mérite nécessaire ? Vous trouverez des blasphémateurs et même des hommes simplement légers, disposés à vous dire : *Que Dieu aurait bien pu dispenser la vertu de cette sorte de gloire.* Sénèque, ne pouvant répondre aussi bien que vous, parce qu'il n'en savait pas autant que vous (ce que je vous prie de bien observer), s'est jeté sur cette gloire qui prête beaucoup à la rhétorique; et c'est ce qui donne à son traité de la Providence, d'ailleurs si beau et si estimable, une légère couleur de déclamation. Quant à vous, M. le sénateur, en mettant même cette considération à l'écart, vous avez rappelé avec beaucoup de raison que tout homme souffre parce qu'il est homme, parce qu'il serait Dieu

¹ *Non est iniquum nobilissimas virgines ad sacra facienda noctibus exercitari, altissimo somno inquinatas frui?* (Senec., de Prov., cap. V.)

¹ Senec., de Prov., tom. III. Ce ne sont pas les propres mots, mais le sens est rendu.

s'il ne souffrait pas, et parce que ceux qui demandent un homme impassible, demandent un autre monde; et vous avez ajouté une chose non moins incontestable en remarquant que nul homme n'étant juste, c'est-à-dire exempt de crimes actuels (si l'on excepte la sainteté proprement dite, qui est très-rare), Dieu fait réellement miséricorde aux coupables en les châtiant dans ce monde. Je crois que je vous aurais parlé de ces peines temporaires futures que nous nommons le *purgatoire*, si M. le chevalier ne m'avait interdit de chercher mes preuves dans l'autre monde ¹.

LE CHEVALIER.

Vous ne m'aviez pas compris parfaitement : je n'avais exclu de nos entretiens que les peines dont l'homme pervers est menacé dans l'autre monde; mais quant aux peines temporaires imposées au prédestiné, c'est autre chose. . .

LE COMTE.

Comme il vous plaira. Il est certain que ces peines futures et temporaires fournissent, pour tous ceux qui les croient, une réponse directe et péremptoire à toutes les objections fondées sur les souffrances du prétendu juste, et il est vrai encore que ce dogme est si plausible, qu'il s'empare, pour ainsi dire, du bon sens, et n'attend pas la révélation. Je ne sais, au reste, si vous n'êtes pas dans l'erreur en croyant que dans ce pays où vous avez dépensé sans fruit, mais non pas sans mérite, tant de zèle et tant de valeur, vous avez entendu *les docteurs de la loi* nier tout à la fois l'enfer et le purgatoire. Vous pourriez fort bien avoir pris la dénégation d'un mot pour celle d'une chose. C'est une énorme puissance que celle des mots! Tel ministre, que celui de purgatoire mettrait en colère, nous accordera sans peine un *lieu d'expiation* ou un *état intermédiaire*, ou peut-être même des *stations*; qui sait. . .? sans se croire le moins

¹ Voy. tom. I.

du monde ridicule. — Vous ne dites rien, mon cher sénateur? Je continue. — Un des grands motifs de la brouillerie du XVI^e siècle fut précisément le *purgatoire*. Les insurgés ne voulaient rien rabattre de l'enfer pur et simple. Cependant, lorsqu'ils sont devenus philosophes ils se sont mis à nier l'éternité des peines, laissant néanmoins subsister un *enfer à temps*, uniquement pour la bonne police, et de peur de faire monter au ciel, tout d'un trait, Néron et Messaline à côté de saint Louis et de sainte Thérèse. Mais un enfer temporaire n'est autre chose que le purgatoire; en sorte qu'après s'être bronillés avec nous parce qu'ils ne voulaient point de purgatoire, ils se brouillent de nouveau parce qu'ils ne veulent que le purgatoire : c'est cela qui est extravagant, comme vous disiez tout à l'heure. Mais en voilà assez sur ce sujet. Je me hâte d'arriver à l'une des considérations les plus dignes d'exercer toute l'intelligence de l'homme, quoique, dans le fait, le commun des hommes s'en occupe fort peu.

Le juste, en souffrant volontairement, ne satisfait pas seulement pour lui, mais pour le coupable par voie de réversibilité.

C'est une des plus grandes et des plus importantes vérités de l'ordre spirituel; mais il me faudrait pour la traiter à fond plus de temps qu'il ne m'en reste aujourd'hui. Remettons-en donc la discussion à demain, et laissez-moi consacrer les derniers moments de la soirée au développement de quelques réflexions qui se sont présentées à mon esprit sur le même sujet.

On ne saurait expliquer, dit-on, par les seules lumières de la raison, les succès du méchant et les souffrances du juste dans ce monde. Ce qui signifie sans doute qu'il y a dans l'ordre que nous voyons une injustice qui ne s'accorde pas avec la justice de Dieu; autrement l'objection n'aurait point de sens. Or, cette objection pouvant partir de la bouche d'un athée ou de celle d'un théiste, je ferai d'abord la première supposition pour écarter toute espèce de confusion. Voyez donc ce que tout cela veut dire de la part d'un de ces athées de persuasion et de profession,

Je ne sais en vérité si ce malheureux Hume s'est compris lui-même, lorsqu'il a dit si criminellement, et même si sottement avec tout son génie : *Qu'il était impossible de justifier le caractère de la Divinité*¹. Justifier le caractère d'un être qui n'existe pas!

Encore une fois, qu'est-ce qu'on veut dire? Il me semble que tout se réduit à ce raisonnement : Dieu est injuste, donc il n'existe pas. Ceci est curieux ! Autant vaut le Spinoza de Voltaire qui dit à Dieu : *Je crois bien entre nous que vous n'existez pas*². Il faudra donc que le mécréant se retourne et dise : *Que l'existence du mal est un argument contre celle de Dieu; parce que si Dieu existait, ce mal, qui est une injustice, n'existerait pas*. Ah ! ces messieurs savent donc que Dieu qui n'existe pas est juste par essence ! Ils connaissent les attributs d'un être chimérique ; et ils sont en état de nous dire à point nommé comment Dieu serait fait si par hasard il y en avait un : en vérité il n'y a pas de folie mieux conditionnée. S'il était permis de rire en un sujet aussi triste, qui ne rirait d'entendre des hommes qui ont fort bien une tête sur les épaules comme nous, argumenter contre Dieu de cette même idée qu'il leur a donnée de lui-même, sans faire attention que cette seule idée prouve Dieu, puisqu'on ne saurait avoir l'idée de ce qui n'existe pas ? En effet, l'homme peut-il se représenter à lui-même, et la peinture peut-elle représenter à ses yeux autre chose que ce qui existe ? L'inépuisable imagination de Raphaël a pu couvrir sa fameuse galerie d'assemblages fantastiques ; mais chaque pièce existe dans la nature. Il en est de même du monde moral :

¹ Il a dit en effet en propres termes : « Qu'il est impossible à la raison naturelle de justifier le caractère de la Divinité. » (Essays on liberty and necessity. vers. fin.) Il ajoute avec une froide et révoltante audace : « Montrer que Dieu n'est pas l'auteur du péché, c'est ce qui a passé jusqu'à présent » toutes les forces de la philosophie. » (*Ibid.* Essays, tom. III, sect. VIII. v. Beatty, on Truth. par. II, ch. II.)

² Voyez la pièce très-connue intitulée *les Systèmes*.

l'homme ne peut concevoir que ce qui est; ainsi l'athée, pour nier Dieu, le suppose.

Au surplus, messieurs, tout ceci n'est qu'une espèce de préface à l'idée favorite que je voulais vous communiquer. J'admets la supposition folle d'un dieu hypothétique, et j'admets encore que les lois de l'univers puissent être injustes ou cruelles à notre égard sans qu'elles aient d'auteur intelligent; ce qui est cependant le comble de l'extravagance : qu'en résultera-t-il contre l'existence de Dieu? Rien du tout. L'intelligence ne se prouve à l'intelligence que par le *nombre*. Toutes les autres considérations ne peuvent se rapporter qu'à certaines propriétés ou qualités du sujet intelligent, ce qui n'a rien de commun avec la question primitive de l'existence.

Le *nombre*, messieurs, le *nombre!* ou l'ordre et la *symétrie*; car l'ordre n'est que le *nombre ordonné*, et la *symétrie* n'est que *l'ordre aperçu et comparé*.

Dites-moi, je vous prie, si, lorsque Néron illuminait jadis ses jardins avec des torches dont chacune renfermait et brûlait un homme vivant, l'alignement de ces horribles flambeaux ne prouvait pas au spectateur une intelligence ordonnatrice aussi bien que la paisible illumination faite hier pour la fête de S. M. l'impératrice-mère¹? Si le mois de juillet ramenait chaque année la peste, ce joli cycle serait tout aussi régulier que celui des moissons. Commençons donc à voir si le *nombre* est dans l'univers; de savoir ensuite *si* et *pourquoi* l'homme est traité bien ou mal dans ce même monde : c'est une autre question qu'on peut examiner une autre fois, et qui n'a rien de commun avec la première.

Le *nombre* est la barrière évidente entre la brute et nous; dans l'ordre immatériel, comme dans l'ordre physique, l'usage du feu nous distingue d'elle d'une manière tranchante et inéfaçable. Dieu nous a donné le nombre, et c'est par le nombre

¹ Cette circonstance fixe la date du dialogue au 23 juillet.

(Note de l'Éditeur.)

qu'il se prouve à nous, comme c'est par le nombre que l'homme se prouve à son semblable. Otez le nombre, vous ôtez les arts, les sciences, la parole et par conséquent l'intelligence. Ramenez-le : avec lui reparaissent ses deux filles célestes, l'harmonie et la beauté; le *cri* devient *chant*, le bruit reçoit le *rhythme*, le saut est *danse*, la force s'appelle *dynamique*, et les traces sont des *figures*. Une preuve sensible de cette vérité, c'est que dans les langues (du moins dans celles que je sais, et je crois qu'il en est de même de celles que j'ignore) les mêmes mots expriment le nombre et la pensée : on dit, par exemple, que la *raison* d'un grand homme a découvert la *raison* d'une telle progression : on dit *raison sage* et *raison inverse*, *mécomptes* dans la politique, et *mécomptes* dans les calculs; ce mot de *calcul* même qui se présente à moi reçoit la double signification, et l'on dit : *Je me suis trompé dans tous mes calculs*, quoiqu'il ne s'agisse point du tout de calculs. Enfin nous disons également : *Il compte ses écus*, et *il compte aller vous voir*, ce que l'habitude seule nous empêche de trouver extraordinaire. Les mots relatifs aux poids, à la mesure, à l'équilibre, ramènent à tout moment, dans le discours, le *nombre* comme synonyme de la pensée ou de ses procédés; et ce mot de *pensée* même ne vient-il pas d'un mot latin qui a rapport au nombre?

L'intelligence comme la beauté se plaît à se contempler : or, le miroir de l'intelligence, c'est le nombre. De là vient le goût que nous avons tous pour la symétrie; car tout être intelligent aime à placer et à reconnaître de tout côté son signe, qui est *l'ordre*. Pourquoi des soldats en uniforme sont-ils plus agréables à la vue que sous l'habit commun? pourquoi aimons-nous mieux les voir marcher en ligne qu'à la débandade? pourquoi les arbres dans nos jardins, les plats sur nos tables, les meubles dans nos appartements, etc., doivent-ils être placés symétriquement pour nous plaire? Pourquoi la rime, les pieds, les ritournelles, la mesure, le *rhythme*, nous plaisent-ils dans la musique et dans la poésie? Pouvez-vous seulement imagi-

ner qu'il y ait, par exemple, dans nos rimes *plates* (si heureusement nommées), quelque beauté intrinsèque? Cette forme et tant d'autres ne peuvent nous plaire que parce que l'intelligence se plaît dans tout ce qui prouve l'intelligence, et que son signe principal est le nombre. Elle jouit donc partout où elle se reconnaît, et le plaisir que nous cause la symétrie ne saurait avoir d'autre racine; mais faisons abstraction de ce plaisir et n'examinons que la chose en elle-même. Comme ces mots que je prononce dans ce moment vous prouvent l'existence de celui qui les prononce, et que s'ils étaient écrits, ils la prouveraient de même à tous ceux qui liraient ces mots arrangés suivant les lois de la syntaxe, de même tous les êtres créés prouvent par leur *syntaxe* l'existence d'un suprême écrivain qui nous parle par ces signes; en effet, tous ces êtres sont des lettres dont la réunion forme un discours qui prouve Dieu, c'est-à-dire l'intelligence qui le prononce : car il ne peut y avoir de discours sans *âme parlante*, ni d'écriture sans écrivain; à moins qu'on ne veuille soutenir que la courbe que je trace grossièrement sur le papier avec un anneau de fil et un compas prouve bien une intelligence qui l'a tracée, mais que cette même courbe décrite par une planète ne prouve rien, ou qu'une lunette achromatique prouve bien l'existence de *Dollond de Ramsdem*, etc.; mais que l'œil, dont le merveilleux instrument que je viens de nommer n'est qu'une grossière imitation, ne prouve point du tout l'existence d'un artiste suprême ni l'intention de prévenir l'aberration! Jadis un navigateur, jeté par le naufrage sur une île qu'il croyait déserte, aperçut en parcourant le rivage une figure de géométrie tracée sur le sable : il reconnut l'homme et rendit grâces aux dieux. Une figure de la même espèce aurait-elle donc moins de force pour être écrite dans le ciel, et le nombre n'est-il pas toujours le même, de quelque manière qu'il nous soit présenté? Regardez bien : il est écrit sur toutes les parties de l'univers et surtout sur le corps humain. *Deux* est frappant dans l'équilibre merveilleux des deux sexes qu'aucune science n'a pu

déranger; il se montre dans nos yeux, dans nos oreilles, etc. *Trente-deux* est écrit dans notre bouche; et *vingt* divisé par *quatre* porte son invariable *quotient* à l'extrémité de nos quatre membres. Le nombre se déploie dans le règne végétal, avec une richesse qui étourdit par son invariable constance dans les variétés infinies. Souvenez-vous, M. le sénateur, de ce que vous me dites un jour, d'après vos amples recueils sur le nombre *trois* en particulier : il est écrit dans les astres, sur la terre; dans l'intelligence de l'homme, dans son corps; dans la vérité, dans la fable; dans l'Évangile, dans le Talmud; dans les Védas; dans toutes les cérémonies religieuses, antiques ou modernes, légitimes ou illégitimes, aspersions, ablutions, invocations, exorcismes, charmes, sortilèges, magie noire ou blanche; dans les mystères de la cabale, de la théurgie, de l'alchimie, de toutes les sociétés secrètes; dans la théologie, dans la géométrie, dans la politique, dans la grammaire, dans une infinité de formules oratoires ou poétiques qui échappent à l'attention *inavertie*; en un mot dans tout ce qui existe. On dira peut-être, *c'est le hasard* : allons donc! — Des fous désespérés s'y prennent d'une autre manière : ils disent (je l'ai entendu) *que c'est une loi de la nature*. Mais qu'est-ce qu'une loi? est-ce la volonté d'un législateur? Dans ce cas ils disent ce que nous disons. Est-ce le résultat purement mécanique de certains éléments mis en action d'une certaine manière? Alors, comme il faut que ces éléments, pour produire un ordre général et invariable, soient arrangés et agissent eux-mêmes d'une certaine manière invariable, la question recommence, et il se trouve qu'au lieu d'une preuve de l'ordre et de l'intelligence qui l'a produit, il y en a deux; comme si plusieurs dés jetés un grand nombre de fois amènent toujours *rasle de six*, l'intelligence sera prouvée par l'invariabilité du nombre qui est l'effet, et par le travail intérieur de l'artiste qui est la cause.

Dans une ville tout échauffée par le ferment philosophique, j'ai eu lieu de faire une singulière observation : c'est que l'aspect de l'ordre, de la symétrie, et par conséquent du

nombre et de l'intelligence, pressant trop vivement certains hommes que je me rappelle fort bien, pour échapper à cette torture de la conscience, ils ont inventé un subterfuge *ingénieux* et dont ils tirent le plus grand parti. Ils se sont mis à soutenir qu'il est impossible de reconnaître *l'intention* à moins de connaître *l'objet de l'intention* : vous ne sauriez croire combien ils tiennent à cette idée qui les enchante, parce qu'elle les dispense du sens commun qui les tourmente. Ils ont fait de la recherche des intentions une affaire majeure, une espèce d'*arcanes* qui compose, suivant eux, une profonde science et d'immenses travaux. Je les ai entendus dire, en parlant d'un grand physicien qui avait prononcé quelque chose dans ce genre : *Il ose s'élever jusqu'aux causes finales* (c'est ainsi qu'ils appellent les intentions). Voyez le grand effort ! Une autre fois ils avertissaient de *se donner bien garde de prendre un effet pour une intention* ; ce qui serait fort dangereux, comme vous sentez : car si l'on venait à croire que Dieu se mêle d'une chose qui va toute seule, ou qu'il a une telle intention tandis qu'il en avait une autre, quelles suites funestes n'aurait pas une telle erreur ! Pour donner à l'idée dont je vous parle toute la force qu'elle peut avoir, j'ai toujours remarqué qu'ils affectent de resserrer autant qu'ils le peuvent la recherche des intentions dans le cercle du troisième règne. Ils se retranchent pour ainsi dire dans la minéralogie et dans ce qu'ils appellent la *géologie*, où les intentions sont moins visibles, du moins pour eux, et qui leur présentent d'ailleurs le plus vaste champ pour disputer et pour nier (c'est le paradis de l'orgueil) ; mais quant *au règne de la vie*, dont il part une voix un peu trop claire *qui se fait entendre aux yeux*, ils n'aiment pas trop en discourir. Souvent je leur parlais de l'animal par pure malice, toujours ils me ramenaient aux molécules, aux atomes, à la gravité, aux couches terrestres, etc. *Que savons-nous*, me disaient-ils toujours avec la plus comique modestie, *que savons-nous sur les animaux ? Le germinaliste sait-il ce que c'est qu'un germe ? entendons-nous quelque chose à l'essence de l'organisation ? a-t-on*

fait un seul pas dans la connaissance de la génération? la production des êtres organisés est lettre close pour nous. Or, le résultat de ce grand mystère, le voici : c'est que l'animal étant *lettre close*, on ne peut y lire aucune intention.

Vous croirez difficilement peut-être qu'il soit possible de raisonner aussi mal, mais vous leur ferez trop d'honneur. C'est ce qu'ils pensent, ou du moins c'est ce qu'ils veulent faire entendre (ce qui n'est pas à beaucoup près la même chose). Sur des points où il n'est pas possible de bien raisonner, l'esprit de secte fait ce qu'il peut; il divague, il donne le change, et surtout il s'étudie à laisser les choses dans un certain demi-jour favorable à l'erreur. Je vous répète que lorsque ces philosophes dissertent sur les intentions, ou, comme ils disent, sur les *causes finales* (mais je n'aime pas ce mot), toujours ils parlent de la nature morte quand ils sont les maîtres du discours, évitant avec soin d'être conduits dans le champ des deux premiers règnes où ils sentent fort bien que le terrain résiste à leur tactique : mais, de près ou de loin, tout tient à leur grande maxime, que *l'intention* ne saurait être prouvée tant qu'on n'a pas prouvé *l'objet de l'intention*; or je n'imagine pas de sophisme plus grossier : comment ne voit-on pas¹ qu'il ne peut y avoir de symétrie sans fin, puisque la symétrie seule est une *fin* du *symétriseur*? Un *garde-temps*, perdu dans les forêts d'Amérique et trouvé par un Sauvage, lui démontre la main et l'intelligence d'un ouvrier aussi certainement qu'il les démontre à M. Schubert². N'ayant donc besoin

¹ On voit très-bien, mais l'on est fâché de voir, et l'on voudrait ne pas voir. On a honte d'ailleurs de ne voir que ce que les autres voient, et de recevoir une démonstration *ex ore infantium et lactentium*. L'orgueil se révolte contre la vérité, qui laisse approcher les enfants. Bientôt les ténèbres du cœur s'élèvent jusqu'à l'esprit, et la cataracte est formée. Quant à ceux qui nient par pur orgueil et sans conviction (le nombre en est immense), ils sont peut-être plus coupables que les premiers.

² Savant astronome de l'académie des sciences de Saint-Petersbourg, distingué par une foule de connaissances que sa politesse tient constamment aux ordres de tout amateur qui veut en profiter.

que *d'une fin* pour tirer notre conclusion, nous ne sommes point obligés de répondre au sophiste qui nous demande, *quelle fin?* Je fais creuser un canal autour de mon château : l'un dit : *C'est pour conserver du poisson*; l'autre : *C'est pour se mettre à l'abri des voleurs*; un troisième enfin : *C'est pour dessécher et rassainir le terrain*. Tous peuvent se tromper; mais celui qui serait bien sûr d'avoir raison, c'est celui qui se bornerait à dire : *Il l'a fait creuser pour des fins à lui connues*. Quant au philosophe qui viendrait nous dire : « Tant que vous » n'êtes pas tous d'accord sur l'intention, j'ai droit de n'en » voir aucune. Le lit du canal n'est qu'un affaissement naturel » des terres; le revêtement est une concrétion; la balustrade » n'est que l'ouvrage d'un volcan, pas plus extraordinaire par » sa régularité que ces assemblages d'aiguilles basaltiques » qu'on voit en Irlande et ailleurs, etc. . . »

LE CHEVALIER.

Croyez-vous, messieurs, qu'il y eût un peu trop de brutalité à lui dire : *Mon bon ami, le canal est destiné à baigner les fous*, ce qu'on lui prouverait sur-le-champ?

LE SÉNATEUR.

Je m'opposerais pour mon compte à cette manière de raisonner, par la raison toute simple qu'en sortant de l'eau, le philosophe aurait eu droit de dire : *Cela ne prouve rien*.

LE COMTE.

Ah! quelle erreur est la vôtre, mon cher sénateur! Jamais l'orgueil n'a dit : *J'ai tort*; et celui de ces gens-là moins que tous les autres. Quand vous lui auriez donc adressé l'argument le plus démonstratif, il vous dirait toujours : *Cela ne prouve rien*. Ainsi la réponse devant toujours être la même, pourquoi ne pas adopter l'argument qui fait justice? Mais

comme ni le philosophe, ni le canal, ni surtout le château ne sont là, je continuerai, si vous le permettez.

Ils parlent de *désordre* dans l'univers; mais qu'est-ce que le *désordre*? c'est une dérogation à l'*ordre* apparemment; donc on ne peut objecter le *désordre* sans confesser un *ordre* antérieur, et par conséquent l'intelligence. On peut se former une idée parfaitement juste de l'univers en le voyant sous l'aspect d'un vaste cabinet d'histoire naturelle ébranlé par un tremblement de terre. La porte est ouverte et brisée; il n'y a plus de fenêtres; des armoires entières sont tombées; d'autres pendent encore à des fiches prêtes à ce détacher. Des coquillages ont roulé dans la salle des minéraux, et le nid d'un colibri repose sur la tête d'un crocodile. — Cependant quel insensé pourrait douter de l'intention primitive, ou croire que l'édifice fût construit dans cet état? Toutes les grandes masses sont ensemble: dans le moindre éclat d'une vitre on la voit tout entière; le vide d'une layette la remplace: l'ordre est aussi visible que le désordre; et l'œil, en se promenant dans ce vaste temple de la nature, rétablit sans peine tout ce qu'un agent funeste a brisé, ou faussé, ou souillé, ou déplacé. Il y a plus: regardez de près, et déjà vous reconnaîtrez une main réparatrice. Quelques poutres sont étayées; on a pratiqué des routes au milieu des décombres; et, dans la confusion générale, une foule d'*analogues* ont déjà repris leur place et se touchent. Il y a donc deux intentions visibles au lieu d'une, c'est-à-dire l'ordre et la restauration; mais en nous bornant à la première idée, le *désordre* supposant nécessairement l'*ordre*, celui qui argumente du désordre contre l'existence de Dieu la suppose pour la combattre.

Vous voyez à quoi se réduit ce fameux argument: *Où Dieu a pu empêcher le mal que nous voyons, et il a manqué de bonté; ou voulant l'empêcher il ne l'a pu, et il a manqué de puissance.* — MON DIEU! qu'est-ce que cela signifie? Il ne s'agit ni de toute-puissance ni de toute-bonté; il s'agit seulement d'*existence* et de *puissance*. Je sais bien que Dieu ne peut changer les essences des choses; mais je ne connais qu'une infiniment

petite partie de ces essences, de manière que j'ignore une infiniment grande quantité de choses que Dieu ne peut faire, sans cesser pour cela d'être tout-puissant. Je ne sais ce qui est possible, je ne sais ce qui est impossible; de ma vie je n'ai étudié que le nombre; je ne crois qu'au nombre; c'est le signe, c'est la voix, c'est la parole de l'intelligence; et comme il est partout, je la vois partout.

Mais laissons là les athées, qui heureusement sont très-peu nombreux dans le monde ¹, et reprenons la question avec le théisme. Je veux me montrer tout aussi complaisant à son égard que je l'ai été avec l'athée, cependant il ne trouvera pas mauvais que je commence par lui demander ce que c'est qu'une injustice? S'il ne m'accorde pas que *c'est un acte qui viole une loi*, le mot n'aura plus de sens; et s'il ne m'accorde pas que *la loi est la volonté d'un législateur, manifestée à ses sujets pour être la règle de leur conduite*, je ne comprendrai pas mieux le mot de *loi* que celui d'*injustice*. Or je comprends fort bien comment une loi humaine peut être *injuste*, lorsqu'elle viole une loi divine ou révélée, ou innée; mais le législateur de l'univers est Dieu. Qu'est-ce donc qu'une injustice de Dieu à l'égard de l'homme? Y aurait-il par hasard quelque législateur commun au-dessus de Dieu qui lui ait prescrit la manière dont il doit agir envers l'homme? Et quel sera le juge entre lui et nous? Si le théiste croit que l'idée de Dieu n'emporte point celle d'une justice semblable à la nôtre, de quoi se plaint-il? il ne sait ce qu'il dit. Que si, au contraire, il croit Dieu juste suivant nos idées, tout en se plaignant des injustices qu'il remarque dans l'état où nous sommes, il admet, sans y faire attention, une contradiction monstrueuse, c'est-à-dire *l'injustice d'un Dieu juste*. — *Un tel ordre de choses est injuste; donc il ne peut avoir lieu*

¹ Je ne sais s'il y a peu d'athées dans le monde, mais je sais bien que la philosophie entière du dernier siècle est tout à fait *athéistique*. Je trouve même que l'athéisme a sur elle l'avantage de la franchise. Il dit : *Je ne le vois pas*; l'autre dit : *Je ne le vois pas là*, mais jamais elle ne le dit autrement : je la trouve moins *honnête*.

sous l'empire d'un Dieu juste : cet argument n'est qu'une erreur dans la bouche d'un athée, mais dans celle du théiste c'est une absurdité : Dieu étant une fois admis, et sa justice l'étant aussi comme un attribut nécessaire de la Divinité, le théiste ne peut plus revenir sur ses pas sans déraisonner, et il doit dire au contraire : *Un tel ordre de choses a lieu sous l'empire d'un Dieu essentiellement juste : donc cet ordre de choses est juste par des raisons que nous ignorons*; expliquant l'ordre des choses par les attributs, au lieu d'accuser follement les attributs par l'ordre des choses.

Mais j'accorde même à ce théiste supposé la coupable et non moins folle proposition, *qu'il n'y a pas moyen de justifier le caractère de la Divinité*.

Quelle conclusion pratique en tirerons-nous ? car c'est surtout de cela dont il s'agit. Laissez-moi, je vous prie, *monter ce bel argument : Dieu est injuste, cruel, impitoyable; Dieu se plaît au malheur de ses créatures; donc . . .* c'est ici où j'attends les *murmurateurs!* — *Donc apparemment il ne faut pas le prier.* — Au contraire, messieurs; et rien n'est plus évident : *Donc il faut le prier et le servir avec beaucoup plus de zèle et d'anxiété* que si sa miséricorde était sans bornes comme nous l'imaginons. Je voudrais vous faire une question : si vous aviez vécu sous les lois d'un prince, je ne dis pas méchant, prenez bien garde, mais seulement sévère et ombrageux, jamais tranquille sur son autorité, et ne sachant pas fermer l'œil sur la moindre démarche de ses sujets, je serais curieux de savoir si vous auriez cru pouvoir vous donner les mêmes libertés que sous l'empire d'un autre prince d'un caractère tout oppoé, heureux de la liberté générale, se rangeant toujours pour laisser passer l'homme, et ne cessant de redouter son pouvoir, afin que personne ne le redoute? Certainement non. Eh bien! la comparaison saute aux yeux et ne souffre pas de réplique. Plus Dieu nous semblera terrible, plus nous devons redoubler de crainte religieuse envers lui, plus nos prières devront être ardentés et infatigables : car rien ne nous dit que sa bonté y

suppléera. La preuve de l'existence de Dieu précédant celle de ses attributs, nous savons *qu'il est* avant de savoir *ce qu'il est*; même nous ne saurons jamais pleinement *ce qu'il est*. Nous voici donc placés dans un empire dont le souverain a publié une fois pour toutes les lois qui régissent tout. Ces lois sont, en général, marquées au coin d'une sagesse et même d'une bonté frappante : quelques-unes néanmoins (je le suppose dans ce moment) paraissent dures, *injustes* même si l'on veut : là-dessus, je le demande à tous les mécontents, que faut-il faire? sortir de l'empire, peut-être? impossible : il est partout, et rien n'est hors de lui. Se plaindre, se dépitier, écrire contre le souverain? c'est pour être fustigé ou mis à mort. Il n'y a pas de meilleur parti à prendre que celui de la résignation et du respect, je dirai même de *l'amour*; car, puisque nous partons de la supposition que le maître existe, et qu'il faut absolument *servir*, ne vaut-il pas mieux (quel qu'il soit) le servir par amour que sans amour.

Je ne reviendrai point sur les arguments avec lesquels nous avons réfuté, dans nos précédents entretiens, les plaintes qu'on ose élever contre la Providence, mais je crois devoir ajouter qu'il y a dans ces plaintes quelque chose d'intrinsèquement faux et même de niais, ou comme disent les Anglais, un certain *non-sens* qui saute aux yeux. Que signifient en effet des plaintes ou stériles ou coupables, qui ne fournissent à l'homme aucune conséquence pratique, aucune lumière capable de l'éclairer et de le perfectionner? des plaintes au contraire qui ne peuvent que lui nuire, qui sont inutiles même à l'athée, puisqu'elles n'effleurent pas la première des vérités et qu'elles prouvent même contre lui? qui sont enfin à la fois ridicules et funestes dans la bouche du théiste, puisqu'elles ne sauraient aboutir qu'à lui ôter l'amour en lui laissant la crainte? Pour moi je ne sais rien de si contraire aux plus simples leçons du sens commun. Mais savez-vous, messieurs, d'où vient ce débordement de doctrines insolentes qui jugent Dieu sans façon et lui demandent compte de ses décrets? Elles nous viennent

de cette phalange nombreuse qu'on appelle *les savants*, et que nous n'avons pas su tenir dans ce siècle à leur place, qui est la seconde. Autrefois il y avait très-peu de savants, et un très-petit nombre de ce très-petit nombre était impie; aujourd'hui on ne voit que *savants* : c'est un métier, c'est une foule, c'est un peuple; et parmi eux l'exception, déjà si triste, est devenue règle. De toutes parts ils ont usurpé une influence sans bornes; et cependant, s'il y a une chose sûre dans le monde, c'est, à mon avis, que ce n'est point à la science qu'il appartient de conduire les hommes. Rien de ce qui est nécessaire ne lui est confié : il faudrait avoir perdu l'esprit pour croire que Dieu ait chargé les académies de nous apprendre ce qu'il est et ce que nous lui devons. Il appartient aux prélats, aux nobles, aux grands officiers de l'État d'être les dépositaires et les gardiens des vérités conservatrices; d'apprendre aux nations ce qui est mal et ce qui est bien; ce qui est vrai et ce qui est faux dans l'ordre moral et spirituel : les autres n'ont pas droit de raisonner sur ces sortes de matières. Ils ont les sciences naturelles pour s'amuser : de quoi pourraient-ils se plaindre ? Quant à celui qui parle ou écrit pour ôter un dogme national au peuple, il doit être pendu comme voleur domestique. Rousseau même en est convenu, sans songer à ce qu'il demandait pour lui¹. Pourquoi a-t-on commis l'imprudence d'accorder la parole à tout le monde ? C'est ce qui nous a perdus. Les philosophes (ou ceux qu'on a nommés de la sorte) ont tous un certain orgueil féroce et rebelle qui ne s'accommode de rien : ils détestent sans exception toutes les distinctions dont ils ne jouissent pas; il n'y a point d'autorité qui ne leur déplaise; il n'y a rien au-dessus d'eux qu'ils ne haïssent. Laissez-les faire, ils attaqueront tout, même Dieu, parce qu'il est maître. Voyez si ce ne sont pas les mêmes hommes qui ont écrit contre les rois et contre celui qui les a établis ! Ah ! si lorsque enfin la terre sera raffermie . . .

¹ *Contrat social.*

LE SÉNATEUR.

Singulière bizarrerie du climat! après une journée des plus chaudes, voilà le vent qui fratchit au point que la place n'est plus tenable. Je ne voudrais pas qu'un homme échauffé se trouvât sur cette terrasse; je ne voudrais même pas y tenir un discours trop animé. Il y aurait de quoi gagner une extinction de voix. A demain donc, mes bons amis.



NOTES DU HUITIÈME ENTRETIEN.

I.

(Page 73. Ce dogme est si plausible qu'il s'empare pour ainsi dire du bon sens et n'attend pas la révélation.)

Les livres mêmes des protestants présentent plusieurs témoignages favorables à ce dogme. Je ne me refuserai point le plaisir d'en citer un des plus frappants, et que je n'irai point exhumer d'un *in-fol.* Dans les *Mélanges extraits des papiers de madame Necker*, l'éditeur, M. Necker, rappelle au sujet de la mort de son *incomparable* épouse ce mot d'une femme de campagne : « Si celle-là n'est pas reçue en paradis, » nous sommes tous perdus. » Et il ajoute : *Ah! sans doute elle y est dans ce séjour céleste; ELLE Y EST OU ELLE Y SERA, et son crédit y servira ses amis!* (Observations de l'Éditeur, tom. I, p. 13.)

On conviendra que ce texte exhale une assez forte odeur de Catholicisme, tant sur le purgatoire que sur le culte des saints; et l'on ne saurait, je crois, citer une protestation plus naturelle et plus spontanée du bon sens contre les préjugés de sectes et d'éducation.

II.

(Page 74. Ils se brouillent de nouveau parce qu'ils ne veulent que le purgatoire.)

Le docteur Beattie, en parlant du VI^e livre de l'Énéide, dit qu'on y trouve une théorie sublime des récompenses et des châtimens de l'autre vie, théorie prise probablement des Pythagoriciens et des Platoniciens, qui la devaient eux-mêmes à une ancienne tradition. Il ajoute que ce système, quoiqu'imparfait, s'accorde avec les espérances et les craintes de l'homme, et avec leurs notions naturelles du vice et de la vertu,

ASSEZ pour rendre le récit du poète intéressant et pathétique à l'excès. (On Thruth., part. III, ch: II, in-8°, p. 221, 223.)

Le docteur, en sa qualité de protestant, ne se permet pas de parler plus clair; on voit cependant combien sa raison s'accommodait d'un système qui renfermait surtout LUGENTES CAMPOS. Le Protestantisme, qui s'est trompé sur tout, comme il le reconnaltra bientôt, ne s'est jamais trompé d'une manière plus *anti-logique* et plus *anti-divine* que sur l'article du purgatoire.

Les Grecs appelaient les morts *les souffrants*. (Οι κακμήδτες, οι καμόντες.) Clarke, sur le 278° vers du III° livre de l'Iliade, et Ernesti dans son Lexique, (in KAMNQ) prétendent que cette expression est exactement synonyme du latin *vita functus*; ce qui ne peut être vrai, ce me semble, surtout à l'égard de la seconde forme καμόντες, le vers d'Homère où se trouve cette expression remarquable indiquant, sans le moindre doute, la vie et la souffrance *actuelles*.

Καί ποταμοί, καί γαῖα, καί οἱ ὑπέροθοι ΚΑΜΟΝΤΑΣ
Ἀνθρώπους τίνυσθον,

(Hom., *Iliad.*, III, 278.)

III.

(Page 75. Puisqu'on ne saurait avoir l'idée de ce qui n'existe pas.)

Mallebranche, après avoir exposé cette belle démonstration de l'existence de Dieu par l'idée que nous en avons, avec toute la force, toute la clarté, toute l'élégance imaginable, ajoute ces mots bien dignes de lui et bien dignes de nos plus sages méditations : *Mais, dit-il, il est assez inutile de proposer au commun des hommes de ces démonstrations que l'on peut appeler personnelles* (Mallebr., *Rech. de la Vér.* liv. II, chap. XI.) Que toute personne donc pour qui cette démonstration est faite s'écrie de tout son cœur : *Je vous remercie de n'être pas comme un de ceux-là*. Ici la prière du pharisien est permise et même ordonnée, pourvu qu'en la prononçant, la *personne* ne pense pas du tout à ses talents, et n'éprouve pas le plus léger mouvement de haine contre *ceux-là*.

VI.

(Page 80. Ils ont fait de la recherche des intentions une affaire majeure, une espèce d'*arcane*.)

Un de ces fous désespérés, remarquable par je ne sais quel orgueil aigre, immodéré, repoussant, qui donnerait à tout lecteur l'envie d'aller battre l'auteur s'il était vivant, s'est particulièrement distingué par le parti qu'il a tiré de ce grand sophisme. Il nous a présenté une théorie des fins *qui embrasserait les ouvrages de l'art et ceux de la nature* (unsoulier, par exemple, et une planète), *et qui proposerait des règles d'analyse pour découvrir les vues d'un agent par l'inspection de son ouvrage.* On vient, par exemple, d'inventer le métier à bas : vous êtes tenu de *découvrir par voie d'analyse les vues de l'artiste*, et tant que vous n'avez pas deviné qu'il s'agit du *bas de soie*, il n'y a point de fin, et, par conséquent, point d'artiste. *Cette théorie est destinée à remplacer les ouvrages où elle est faiblement traitée; car la plupart des ouvrages écrits jusqu'à présent sur les causes finales, renferment des principes si hasardés, si vagues, des observations si puériles et si décousues, des réflexions si triviales et si déclamatoires, qu'on ne doit pas être surpris qu'ils aient dégoûté tant de personnes de ces sortes de lectures.* Il se garde bien, au reste, de nommer les auteurs de ces ouvrages si *puérils, si déclamatoires*, etc. : car il aurait fallu nommer tout ce qu'on a jamais vu de plus grand, de plus religieux et de plus aimable dans le monde, c'est-à-dire tout ce qui lui ressemblait le moins.

NEUVIÈME ENTRETIEN.

LE SÉNATEUR.

Eh bien, M. le comte, êtes-vous prêt sur cette question dont vous nous parliez hier¹ ?

LE COMTE.

Je n'oublierai rien, messieurs, pour vous satisfaire, selon mes forces; mais permettez-moi d'abord de vous faire observer que toutes les sciences ont des mystères, et qu'elles présentent certains points où la théorie en apparence la plus évidente se trouve en contradiction avec l'expérience. La politique, par exemple, offre plusieurs preuves de cette vérité. Qu'y a-t-il de plus extravagant en théorie que la monarchie héréditaire? Nous en jugeons par l'expérience; mais si l'on n'avait jamais ouï parler de gouvernement, et qu'il fallût en choisir un, on prendrait pour un fou celui qui délibérerait entre la monarchie héréditaire et l'élective. Cependant nous savons, dis-je, par l'expérience, que la première est, à tout prendre, ce que l'on peut imaginer de mieux, et la seconde de plus mauvais. Quel argument ne peut-on pas accumuler pour établir que la souveraineté vient du peuple! Cependant il n'en est rien. La souveraineté est toujours *prise*, jamais *donnée*; et une seconde théorie plus profonde découvre ensuite qu'il en doit être ainsi. Qui ne dirait que la meilleure constitution

¹ Voy. pag. 73.

politique est celle qui a été délibérée et écrite par des hommes d'État parfaitement au fait du caractère de la nation, et qui ont prévu tous les cas? néanmoins rien n'est plus faux. Le peuple le mieux constitué est celui qui a le moins écrit de lois constitutionnelles; et toute constitution écrite est NULLE. Vous n'avez pas oublié ce jour où le professeur P. . . . se déchaina si fort ici contre la vénalité des charges établies en France. Je ne crois pas en effet qu'il y ait rien de plus révoltant au premier coup d'œil, et cependant il ne fut pas difficile de faire sentir, même au professeur, le paralogisme qui considérait la vénalité *en elle-même*, au lieu de la considérer seulement comme moyen *d'hérédité*; et j'eus le plaisir de vous convaincre qu'une magistrature héréditaire était ce qu'on pouvait imaginer de mieux en France.

Ne soyons donc pas étonnés si, dans d'autres branches de nos connaissances, en métaphysique surtout et en histoire naturelle, nous rencontrons des propositions qui scandalisent tout à fait notre raison, et qui cependant se trouvent ensuite démontrées par les raisonnements les plus solides.

Au nombre de ces propositions, il faut, sans doute ranger comme une des plus importantes celles que je me contentai d'énoncer hier : *que le juste, souffrant volontairement, ne satisfait pas seulement pour lui-même, mais pour le coupable, qui, de lui-même, ne pourrait s'acquitter.*

Au lieu de vous parler moi-même, ou si vous voulez, avant de vous parler moi-même sur ce grand sujet, permettez, messieurs, que je vous cite deux écrivains qui l'ont traité chacun à leur manière, et qui, sans jamais s'être lus ni connus mutuellement, se sont rencontrés avec un accord surprenant.

Le premier est un gentilhomme anglais, nommé Jennyns, mort en 1787, homme distingué sous tous les rapports, et qui s'est fait beaucoup d'honneur par un ouvrage très-court, mais tout à fait substantiel, intitulé : *Examen de l'évidence intrinsèque du Christianisme*. Je ne connais pas d'ouvrage plus original et plus profondément pensé. Le second est l'auteur

anonyme des *Considérations sur la France*¹, publiées pour la première fois en 1794. Il a été longtemps le contemporain de Jennyngs, mais sans avoir jamais entendu parler de lui ni de son livre avant l'année 1803; c'est de quoi vous pouvez être parfaitement sûrs. Je ne doute pas que vous n'entendiez avec plaisir la lecture de deux morceaux aussi singuliers par leur accord.

LE CHEVALIER.

Avez-vous ces deux ouvrages? Je les lirais avec plaisir, le premier surtout, qui a tout ce qu'il faut pour me convenir, puisqu'il est très-bon sans être long.

LE COMTE.

Je ne possède ni l'un ni l'autre de ces deux ouvrages, mais vous voyez d'ici ces volumes immenses couchés sur mon bureau. C'est là que depuis plus de trente ans j'écris tout ce que mes lectures me présentent de plus frappant. Quelquefois je me borne à de simples indications; d'autres fois je transcris mot à mot des morceaux essentiels; souvent je les accompagne de quelques notes, et souvent aussi j'y place ces pensées du moment, ces *illuminations soudaines* qui s'éteignent sans fruit si l'éclair n'est fixé par l'écriture. Porté par le tourbillon révolutionnaire en diverses contrées de l'Europe, jamais ces recueils ne m'ont abandonné; et maintenant vous ne sauriez croire avec quel plaisir je parcours cette immense collection. Chaque passage réveille dans moi une foule d'idées intéressantes et de souvenirs mélancoliques mille fois plus doux que tout ce qu'on est convenu d'appeler *plaisirs*. Je vois des pages datées de Genève, de Rome, de Venise, de Lausanne. Je ne puis rencontrer les noms de ces villes sans me rappeler ceux des excellents amis que j'y ai laissés, et qui jadis conso-

¹ Le comte de Maistre lui-même.

(Note de l'Éditeur.)

lèrent mon exil. Quelques-uns n'existent plus, mais leur mémoire m'est sacrée. Souvent je tombe sur des feuilles écrites sous ma dictée par un enfant bien-aimé que la tempête a séparé de moi. Seul dans ce cabinet solitaire, je lui tends les bras, et je crois l'entendre qui m'appelle à son tour. Une certaine date me rappelle ce moment où, sur les bords d'un fleuve étonné de se voir pris par les glaces, je mangeai avec un évêque français un dîner que nous avions préparé nous-mêmes. Ce jour-là j'étais gai, j'avais la force de rire doucement avec l'excellent homme qui m'attend aujourd'hui dans un meilleur monde; mais la nuit précédente, je l'avais passée à l'ancre sur une barque découverte, au milieu d'une nuit profonde, sans feu ni lumière, assis sur des coffres avec toute ma famille, sans pouvoir nous coucher ni même nous appuyer un instant, n'entendant que les cris sinistres de quelques bateliers qui ne cessaient de nous menacer, et ne pouvant étendre sur des têtes chéries qu'une misérable natte pour les préserver d'une neige fondue qui tombait sans relâche. . .

Mais, bon Dieu! qu'est-ce donc que je dis, et où vais-je m'égarer? M. le chevalier, vous êtes plus près, voulez-vous bien prendre le volume B de mes recueils, et sans me répondre surtout, lisez d'abord le passage de Jennyns, comme étant le premier en date : vous le trouverez à la page 525. J'ai posé le signet ce matin.

— En effet, le voici tout de suite.

Vue de l'évidence de la religion chrétienne considérée en elle-même, par M. Jennyns, traduite par M. Le Tourneur, Paris, 1769, in-12. Conclusion, n° 4, p. 517.

« Notre raison ne peut nous assurer que quelques souffrances des individus ne soient pas nécessaires au bonheur du tout; elle ne peut nous démontrer que ce ne soit pas de nécessité que viennent le crime et le châtement; qu'ils ne puissent pas pour cette raison être imposés sur nous et levés comme une taxe sur le bien général, ou que cette taxe ne puisse pas être payée par une être aussi bien que par un

» autre, et que, par conséquent, si elle est volontairement
 » offerte, elle ne puisse pas être justement acceptée de l'inno-
 » cent à la place du coupable. . . . Dès que nous ne connais-
 » sons pas la source du mal, nous ne pouvons pas juger ce qui
 » est ou n'est pas le remède efficace et convenable. Il est à re-
 » marquer que, malgré l'espèce d'absurdité apparente que
 » présente cette doctrine, elle a cependant été universelle-
 » ment adoptée dans tous les âges. Aussi loin que l'histoire
 » peut faire rétrograder nos recherches, dans les temps les
 » plus reculés, nous voyons toutes les nations, tant civilisées
 » que barbares, malgré la vaste différence qui les sépare dans
 » toutes leurs opinions religieuses, se réunir dans ce point, et
 » croire à l'avantage du moyen d'apaiser leurs dieux offensés
 » par des sacrifices; c'est-à-dire par la substitution des souf-
 » frances des autres hommes et des autres animaux. Jamais
 » cette notion n'a pu dériver de la raison, puisqu'elle la con-
 » tredit; ni de l'ignorance, qui n'a jamais pu inventer un
 » expédient aussi inexplicable; . . . ni de l'artifice des rois et
 » des prêtres, dans la vue de dominer sur le peuple. Cette
 » doctrine n'a aucun rapport avec cette fin. Nous la trouvons
 » plantée dans l'esprit des Sauvages les plus éloignés qu'on
 » découvre de nos jours, et qui n'ont ni rois ni prêtres. Elle
 » doit donc dériver d'un instinct naturel ou d'une révélation
 » surnaturelle; et l'une ou l'autre sont également des opéra-
 » tions de la puissance divine. . . . Le Christianisme nous a
 » dévoilé plusieurs vérités importantes dont nous n'avions
 » précédemment aucune connaissance, et parmi ces vérités
 » celle-ci, . . . *que Dieu veut bien accepter les souffrances du Christ*
 » *comme une expiation des péchés du genre humain. . . .* Cette vé-
 » rité n'est pas moins intelligible que celle-ci. . . . *Un homme*
 » *acquitte les dettes d'un autre homme*¹. Mais. . . pourquoi Dieu
 » accepte ces punitions, ou à quelles fins elles peuvent servir,

¹ Il est difficile dans ces sortes de matières d'apercevoir quelque chose qui ait échappé à Bellarmin. *Satisfactio*, dit-il, *est compensatio pœnæ vel solutio*

» c'est sur quoi le Christianisme garde le silence; et ce silence
 » est sage. Mille instructions n'auraient pu nous mettre en
 » état de comprendre ces mystères, et conséquemment il
 » n'exige point que nous sachions ou que nous croyions rien
 » sur la forme de ces mystères. »

Je vais lire maintenant l'autre passage tiré des *Considérations sur la France*, 2^e édition, Londres, 1797, in-8°, chap. 3, pag. 53.

« Je sens bien que, dans toutes ces considérations, nous
 » sommes continuellement assaillis par le tableau si fatigant
 » des innocents qui périssent avec les coupables; mais sans
 » nous enfoncer dans cette question qui tient à tout ce qu'il y
 » a de plus profond, on peut la considérer seulement dans son
 » rapport avec le dogme universel et aussi ancien que le monde,
 » de la réversibilité des douleurs de l'innocence au profit des cou-
 » pables.

» Ce fut de ce dogme, ce me semble, que les anciens firent
 » dériver l'usage des sacrifices qu'ils pratiquèrent dans tout
 » l'univers, et qu'ils jugeaient utiles, non-seulement aux vi-
 » vants, mais encore aux morts¹; usage typique que l'habitude
 » nous fait envisager sans étonnement, mais dont il n'est pas
 » moins difficile d'atteindre la racine.

» Les *dévouements*, si fameux dans l'antiquité, tenaient

debiti : potest autem unus ita pro alio penam compensare vel debitum solvere, ut ille satisfacere merito dici possit. C'est-à-dire :

La compensation d'une peine ou le paiement d'une dette est ce qu'on nomme *satisfaction*. Or, un homme peut, ou compenser une peine ou payer une dette pour un autre homme, de manière qu'on puisse dire avec vérité que celui-là *a satisfait* (Rob. Bellarmini *Controv. christ. fidei de indulgentiis*. Lib. I, cap. II, Ingolst., 1601, in-fol., tom. 3, col 1493.)

¹ Ils sacrifiaient, au pied de la lettre, *pour le repos des âmes*. — Mais, dit Platon, on dira que nous seront punis dans l'enfer, ou dans notre personne, ou dans celle de nos descendants, pour les crimes que nous avons commis dans le monde. A cela on peut répondre qu'il y a des sacrifices très-puissants pour l'expiation des péchés, et que les dieux se laissent fléchir, comme l'assurent de très-grandes villes, et les poètes enfants des dieux, et les prophètes envoyés des dieux. (Plat., de Rep. opp., tom. VI, édit. Bipont., pag. 225. Litt. P. pag. 226. Litt. A.)

» encore au même dogme. Décius avait la *foi* que le sacrifice
 » de sa vie serait accepté par la Divinité, et qu'il pouvait faire
 » équilibre à tous les maux qui menaçaient sa patrie ¹.

» Le Christianisme est venu consacrer ce dogme qui est
 » infiniment naturel à l'homme, quoiqu'il paraisse difficile d'y
 » arriver par le raisonnement.

» Ainsi, il peut y avoir eu dans le cœur de Louis XVI,
 » dans celui de la céleste Élisabeth, tel mouvement, telle ac-
 » ceptation, capable de sauver la France.

» On demande quelquefois à quoi servent ces austérités
 » terribles exercées par certains ordres religieux, et qui sont
 » aussi des *dévouements* : autant vaudrait précisément de-
 » mander à quoi sert le Christianisme, puisqu'il repose tout
 » entier sur ce même dogme agrandi, de *l'innocence payant*
 » pour le crime.

» L'autorité qui approuve ces ordres choisit quelques hom-
 » mes et les isole du monde pour en faire des *conducteurs*.

» Il n'y a que violence dans l'univers; mais nous sommes
 » gâtés par la philosophie moderne, qui nous a dit que *tout est*
 » *bien*, tandis que le mal a tout souillé, et que dans un sens
 » très-vrai, *tout est mal*, puisque rien n'est à sa place. La note
 » tonique du système de notre création ayant baissé, toutes les
 » autres ont baissé proportionnellement, suivant les règles de
 » l'harmonie. *Tous les êtres gémissent* ² et tendent avec effort et
 » douleur vers un autre ordre de choses. »

¹ *Piaculum omni deorum iræ. . . . omnes minas periculaque ab diis su-
 peris inferisque in se unum vertit.* (Tit. Liv. VIII, 10.)

² Saint Paul aux Romains, VII, 19 et suiv.

Le système de la palingénésie de Charles Bonnet a quelques points de contact avec le texte de saint Paul, mais cette idée ne l'a pas conduit à celle d'une dégradation antérieure. Elle s'accorde cependant fort bien. Le coup terrible frappé sur l'homme par la main divine produisit nécessairement un contre-coup sur toutes les parties de la nature.

EARTH FELT WYUND.

(Milton's Par. lost. IX, 783.)

Voilà pourquoi tous les êtres gémissent.

Je suis persuadé, messieurs, que vous ne verrez pas sans étonnement deux écrivains parfaitement inconnus l'un à l'autre se rencontrer à ce point, et vous serez sans doute disposés à croire que deux instruments qui ne pouvaient s'entendre n'ont pu se trouver rigoureusement d'accord, que parce qu'ils l'étaient, l'un et l'autre pris à part, avec un instrument supérieur qui leur donne le ton.

Les hommes n'ont jamais douté que l'innocence ne pût satisfaire pour le crime; et ils ont cru de plus qu'il y avait dans le sang une force expiatrice; de manière que la *vie*, qui est le sang, pouvait racheter une autre *vie*.

Examinez bien cette croyance, et vous verrez que si Dieu lui-même ne l'avait mise dans l'esprit de l'homme, jamais elle n'aurait pu commencer. Les grands mots de *superstition* et de *préjugé* n'expliquent rien; car jamais il n'a pu exister d'erreur universelle et constante. Si une opinion fautive règne sur un peuple, vous ne la trouverez pas chez son voisin; ou si quelquefois elle paraît s'étendre, je ne dis pas sur tout le globe, mais sur un grand nombre de peuples, le temps l'efface en passant.

Mais la croyance dont je vous parle ne souffre aucune exception de temps ni de lieu. Nations antiques et modernes, nations civilisées ou barbares, époques de science ou de simplicité, vraies ou fausses religions, il n'y a pas une seule dissonnance dans l'univers.

Enfin, l'idée du *péché* et celle du *sacrifice pour le péché*, s'étaient si bien amalgamées dans l'esprit des hommes de l'antiquité, que la langue sainte exprimait l'un et l'autre par le même mot. De là cet hébraïsme si connu, employé par saint Paul, que *le Sauveur a été fait péché pour nous*¹.

A cette théorie des sacrifices, se rattache encore l'inexpliquable usage de la circoncision pratiquée chez tant de nations de l'antiquité; que les descendants d'Isaac et d'Ismael perpé-

¹ II, Cor. V. 21.

tuent sous nos yeux avec une constance non moins inexplicable, et que les navigateurs de ces derniers siècles ont retrouvé dans l'archipel de la mer Pacifique (notamment à Taïti), au Mexique, à la Dominique, et dans l'Amérique septentrionale, jusqu'au 30° degré de latitude¹. Quelques nations ont pu varier dans la manière; mais toujours on retrouve *une opération douloureuse et sanglante faite sur les organes de la reproduction*. C'est-à-dire : *Anathème sur les générations humaines*, et SALUT PAR LE SANG.

Le genre humain professait ces dogmes depuis sa chute, lorsque la grande victime, *élevée pour attirer tout à elle*, cria sur le Calvaire :

TOUT EST CONSOMMÉ!

Alors le voile du Temple s'étant déchiré, le grand secret du sanctuaire fut connu, autant qu'il pouvait l'être dans cet ordre de choses dont nous faisons partie. Nous comprîmes pourquoi l'homme avait toujours cru qu'une âme pouvait être sauvée par une autre, et pourquoi il avait toujours cherché sa régénération dans le sang.

Sans le Christianisme, l'homme ne sait ce qu'il est, parce qu'il se trouve isolé dans l'univers et qu'il ne peut se comparer à rien; le premier service que lui rend la religion est de lui montrer ce qu'il vaut, en lui montrant ce qu'il a coûté.

REGARDEZ-MOI; C'EST DIEU QUI FAIT MOURIR UN DIEU².

Oni! regardons-le attentivement, amis qui m'écoutez! et nous verrons tout dans ce sacrifice : énormité du crime qui a exigé une telle expiation; inconcevable grandeur de l'être qui

¹ Voy. les *Lettres américaines*, traduites de l'italien de M. le comte Gian-Rinaldo Carli-Rubi, Paris, 1788, 2 vol. in-8°, Lettre IX, pag. 149, 152.

² ἸΔΕΞΘΕ Μ'ΟΙΑ ΠΡΟΣ ΘΕΟΥ ΠΑΣΧΩ ΘΕΟΣ.

Videte quanta patior à Deo Deus!

(Æschyl. in Prom., v. 92.)

a pu le commettre; prix infini de la victime qui a dit : *Me voici* !¹

Maintenant, si l'on considère, d'une part, que toute cette doctrine de l'antiquité n'était que le cri prophétique du genre humain, annonçant le salut par le sang, et que, de l'autre, le Christianisme est venu justifier cette prophétie, en mettant la réalité à la place du type, de manière que le dogme inné et radical n'a cessé d'annoncer le grand sacrifice qui est la base de la nouvelle révélation, et que cette révélation, étincelante de tous les rayons de la vérité, prouve à son tour l'origine divine du dogme que nous apercevons constamment comme un point lumineux au milieu des ténèbres du Paganisme, il résulte de cet accord une des preuves les plus entraînantes qu'il soit possible d'imaginer.

Mais ses vérités ne se prouvent point par le calcul ni par les lois du mouvement. Celui qui a passé sa vie sans avoir jamais goûté les choses divines; celui qui a rétréci son esprit et desséché son cœur par de stériles spéculations qui ne peuvent ni le rendre meilleur dans cette vie, ni le préparer pour l'autre; celui-là, dis-je, repoussera ces sortes de preuves, et même il n'y comprendra rien. Il est des vérités que l'homme ne peut saisir qu'avec *l'esprit de son cœur* ². Plus d'une fois l'homme de bien est ébranlé, en voyant des personnes dont il estime les lumières se refuser à des preuves qui lui paraissent claires : c'est une pure illusion. Ces personnes manquent d'un sens, et voilà tout. Lorsque l'homme le plus habile n'a pas le sens religieux, non-seulement nous ne pouvons pas le vaincre, mais nous n'avons même aucun moyen de nous faire entendre de lui, ce qui ne prouve rien que son malheur. Tout le monde sait l'histoire de cet aveugle-né qui avait découvert, à force de réflexion, que *le cramoisi ressemblait infiniment au son de*

¹ *Corpus aptasti mihi. tunc dixi : ecce venio.* (Psalm. XXXIX, 7; Hebr. X, 5.)

² *MENTE CORDIS SUI.* (Luc. I, 51.)

la trompette : or, que cet aveugle fût un sot ou qu'il fût un *Saunderson*, qu'importe à celui qui sait ce que c'est que le cramoi.

Il faudrait de plus grands détails pour approfondir le sujet intéressant des sacrifices; mais je pourrais abuser de votre patience, et moi-même je craindrais de m'égarer. Il est des points qui exigent, pour être traités à fond, tout le calme d'une discussion écrite ¹. Je crois au moins, mes bons amis, que nous en savons assez sur les souffrances du juste. Ce monde est une milice, un combat éternel. Tous ceux qui ont combattu courageusement dans une bataille sont dignes de louanges sans doute; mais sans doute aussi la plus grande gloire appartient à celui qui en revient blessé. Vous n'avez pas oublié, j'en suis sûr, ce que nous disait l'autre jour un homme d'esprit que j'aime de tout mon cœur. *Je ne suis pas du tout*, disait-il, *de l'avis de Sénèque, qui ne s'étonnait point si Dieu se donnait de temps en temps le plaisir de contempler un grand homme aux prises avec l'adversité* ². Pour moi, je vous l'avoue, je ne comprends point comment Dieu peut s'amuser à tourmenter les honnêtes gens. Peut-être qu'avec ce badinage philosophique il aurait embarrassé Sénèque; mais pour nous il ne nous embarrasserait guère. Il n'y a point de *juste*, comme nous l'avons tant dit; mais s'il est un homme assez *juste* pour mériter les complaisances de son Créateur, qui pourrait s'étonner que Dieu, ATTENTIF SUR SON PROPRE OUVRAGE, prenne plaisir à le perfectionner? Le père de famille peut rire d'un serviteur grossier qui jure ou qui ment; mais sa main tendrement sévère punit rigoureusement ces mêmes fautes sur le fils unique dont il rachèterait volontiers la vie par la sienne. Si la tendresse ne

¹ Voyez à la fin de ce volume le morceau intitulé : *Éclaircissement sur les sacrifices*.

² *Ego verò non miror si quando impetum capit (Deus) spectandi magnos viros colluctantes cum aliquâ calamitate..... Ecce spectaculum dignum ad quod respiciat INTENTUS OPERI SUO DEUS! Ecce par Deo dignum! vir fortis cum malâ fortunâ compositus!* (Sen., de Prov., cap. II.)

pardonne rien, c'est pour n'avoir plus rien à pardonner. En mettant l'homme de bien aux prises avec l'infortune, Dieu le purifie de ses fautes passées, le met en garde contre les fautes futures, et le mûrit pour le ciel. Sans doute *il prend plaisir* à le voir échapper à l'inévitable justice qui l'attendait dans un autre monde. Y a-t-il une plus grande joie pour l'amour que la résignation qui le désarme? Et quand on songe de plus que ses souffrances ne sont pas seulement utiles pour le juste, mais qu'elles peuvent, par une sainte acceptation, tourner au profit des coupables, et qu'en souffrant ainsi il *sacrifie* réellement pour tous les hommes, on conviendra qu'il est en effet impossible d'imaginer un spectacle plus digne de la Divinité.

Encore un mot sur ces souffrances du *juste*. Croyez-vous par hasard que la vipère ne soit un animal venimeux qu'au moment où elle mord, et que l'homme affligé du mal caduc ne soit véritablement épileptique que dans le moment de l'accès?

LE SÉNATEUR.

Où voulez-vous donc en venir, mon digne ami?

LE COMTE.

Je ne ferai pas un long circuit, comme vous allez voir. L'homme qui ne connaît l'homme que par ses actions ne le déclare *méchant* que lorsqu'il le voit commettre un crime. Autant vaudrait cependant croire que le venin de la vipère s'engendre au moment de la morsure. L'occasion ne fait point le méchant, elle le manifeste ¹. Mais Dieu qui voit tout, Dieu qui connaît nos inclinations et nos pensées les plus intimes bien mieux que les hommes ne se connaissent matériellement les uns les autres, emploie le châtiment par manière de remède, et frappe cet homme qui nous paraît sain pour extirper

¹ Tout homme instruit reconnaitra ici quelques idées de Plutarque. (*De sera Num. vind.*)

le mal avant le paroxisme. Il nous arrive souvent, dans notre aveugle impatience, de nous plaindre des lenteurs de la Providence dans la punition des crimes; et, par une singulière contradiction, nous l'accusons encore, lorsque sa bienfaisante célérité réprime les inclinations vicieuses avant qu'elles aient produit des crimes. Quelquefois Dieu épargne un coupable connu, parce que la punition serait inutile, tandis qu'il châtie le coupable caché, parce que ce châtiment doit sauver un homme. C'est ainsi que le sage médecin évite de fatiguer par des remèdes et des opérations inutiles un malade sans espérance. « *Laissez-le*, dit-il en se retirant, *amusez-le, donnez-lui tout ce qu'il demandera* : » mais si la constitution des choses lui permettait de voir distinctement dans le corps d'un homme, parfaitement sain en apparence, le germe du mal qui doit le tuer demain ou dans dix ans, ne lui conseillerait-il pas de se soumettre, pour échapper à la mort, aux remèdes les plus dégoûtants et aux opérations les plus douloureuses; et si le lâche préférerait la mort à la douleur, le médecin dont nous supposons l'œil et la main également infailibles, ne conseillerait-il pas à ses amis de le lier et de le conserver malgré lui à sa famille? Ces instruments de la chirurgie, dont la vue nous fait pâlir, la scie, le trépan, le forceps, le lithotome, etc., n'ont pas sans doute été inventés par un génie ennemi de l'espèce humaine : eh bien! ces instruments sont dans la main de l'homme, pour la guérison du mal physique, ce que le mal physique est, dans celle de Dieu, pour l'extirpation du véritable mal ¹. Un membre luxé ou fracturé peut-il être rétabli

¹ On peut dire des souffrances précisément ce que le prince des orateurs chrétiens a dit du travail : « Nous sommes pécheurs, et comme dit l'Écriture : » *Nous avons tous été conçus dans l'iniquité...* Dieu donc envoie la douleur à l'homme comme une peine de sa désobéissance et de sa rébellion, et cette peine est, en même temps, par rapport à nous, satisfactoire et préservatrice. » Satisfactoire, pour expier le péché commis, et préservatrice, pour nous empêcher de le commettre; satisfactoire, parce que nous avons été prévaricateurs, et préservatrice, afin que nous cessions de l'être. » Bourdaloue, Sermon sur l'oisiveté.)

sans douleur? une plaie, une maladie interne peuvent-elles être guéries sans abstinence, sans privation de tout genre, sans régime plus ou moins fatigant? Combien y a-t-il dans toute la pharmacopée de remèdes qui ne révoltent pas nos sens? Les souffrances, même immédiatement causées par les maladies, sont-elles autre chose que l'effort de la vie qui se défend? Dans l'ordre sensible comme dans l'ordre supérieur, la loi est la même et aussi ancienne que le mal : LE REMÈDE DU DÉSORDRE SEBA LA DOULEUR.

LE CHEVALIER.

Dès que j'aurai rédigé cet entretien, je veux le faire lire à cet ami commun dont vous me parliez il y a peu de temps; je suis persuadé qu'il trouvera vos raisons bonnes, ce qui vous fera grand plaisir, puisque vous l'aimez tant. Si je ne me trompe, il croira même que vous avez ajouté aux raisons de Sénèque, qui devait être cependant un très-grand génie, car il est cité de tout côté. Je me rappelle que mes premières versions étaient puisées dans un petit livre intitulé *Sénèque chrétien*, qui ne contenait que les propres paroles de ce philosophe. Il fallait que cet homme fût d'une belle force pour qu'on lui ait fait cet honneur. J'avais donc une assez grande vénération pour lui, lorsque La Harpe est venu déranger toutes mes idées avec un volume entier de son Lycée, tout rempli d'oracles tranchants rendus contre Sénèque. Je vous avoue cependant que je penche toujours pour l'avis du valet de la comédie :

Ce Sénèque, monsieur, était un bien grand homme!

LE COMTE.

Vous faites fort bien, M. le chevalier, de ne point changer d'avis. Je sais par cœur tout ce qu'on a dit contre Sénèque; mais il y a bien des choses aussi à dire en sa faveur. Prenez garde seulement que le plus grand défaut qu'on reproche à lui ou à son style tourne au profit de ses lecteurs; sans doute il

est trop recherché, trop sententieux ; sans doute il vise trop à ne rien dire comme les autres : mais avec ses tournures originales, avec ses traits inattendus, il pénètre profondément les esprits.

Et de tout ce qu'il dit laisse un long souvenir.

Je ne connais pas d'auteur (Tacite peut-être excepté) qu'on se rappelle davantage. A ne considérer que le fond des choses, il a des morceaux inestimables ; ses épltres sont un trésor de morale et de bonne philosophie. Il y a telle de ces épltres que Bourdaloue ou Massillon auraient pu réciter en chaire avec quelques légers changements : *ses Questions naturelles* sont sans contredit le morceau le plus précieux que l'antiquité nous ait laissé dans ce genre : il a fait un beau traité sur la *Providence* qui n'avait point encore de nom à Rome du temps de Cicéron. Il ne tiendrait qu'à moi de le citer sur une foule de questions qui n'avaient pas été traitées ni même pressenties par ses devanciers. Cependant, malgré son mérite, qui est très-grand, il me serait permis de convenir sans orgueil que j'ai pu ajouter à ses raisons. Car je n'ai en cela d'autre mérite que d'avoir profité de plus grands secours ; et je crois aussi, à vous parler vrai, qu'il n'est supérieur à ceux qui l'ont précédé que par la même raison, et que s'il n'avait été retenu par les préjugés de siècle, de patrie et d'État, il eût pu nous dire à peu près tout ce que je vous ai dit ; car tout me porte à juger qu'il avait une connaissance assez approfondie de nos dogmes.

LE SÉNATEUR.

Croiriez-vous peut-être au Christianisme de Sénèque ou à sa correspondance épistolaire avec saint Paul ?

LE COMTE.

Je suis fort éloigné de soutenir ni l'un ni l'autre de ces deux

faits; mais je crois qu'ils ont une racine vraie, et je me tiens sûr que Sénèque a entendu saint Paul, comme je le suis que vous m'écoutez dans ce moment. Nés et vivants dans la lumière, nous ignorons ses effets sur l'homme qui ne l'aurait jamais vue. Lorsque les Portugais portèrent le Christianisme aux Indes, les Japonais, qui sont le peuple le plus intelligent de l'Asie, furent si frappés de cette nouvelle doctrine dont la renommée les avait cependant très-imparfaitement informés, qu'ils députèrent à Goa deux membres de leurs deux principales académies pour s'informer de cette nouvelle religion; et bientôt des ambassadeurs japonais vinrent demander des prédicateurs chrétiens au vice-roi des Indes; de manière que, pour le dire en passant, il n'y eut jamais rien de plus paisible, de plus légal et de plus libre que l'introduction du Christianisme au Japon : ce qui est profondément ignoré par beaucoup de gens qui se mêlent d'en parler. Mais les Romains et les Grecs du siècle d'Auguste étaient bien d'autres hommes que les Japonais du XVI^e ¹. Nous ne réfléchissons pas assez à l'effet que le Christianisme dut opérer sur une foule de bons esprits de cette époque. Le gouverneur romain de Césarée, qui savait très-bien ce que c'était que cette doctrine, disant tout effrayé à saint Paul : « C'est assez pour cette heure, retirez-vous ², » et les aréopagistes qui lui disaient : « Nous vous entendrons une autre fois sur ces choses ³, » faisaient, sans le savoir, un bel éloge de sa prédication. Lorsqu'Agrippa, après avoir entendu saint Paul, lui dit : Il s'en faut de peu que vous ne me persuadiez d'être chrétien; l'Apôtre lui répondit : « Plût à Dieu qu'il ne s'en fallût rien du

¹ Pour la science, peut-être, mais pour le caractère, le bon sens et l'esprit naturel, je n'en sais rien. Saint François Xavier, l'Européen qui a le mieux connu les Japonais, en avait la plus haute idée. C'est, dit-il, une nation prudente, ingénieuse, docile à la raison, et très-avide d'instruction. (S. Francisci Xaverii; Ind. Ap. Epist. Wratisl. 1734. in-12, pag. 166.) Il en avait souvent parlé sur ce ton.

(Note de l'Éditeur.)

² Act. XXIV, 22, 23.

³ Ibid., XVII, 32.

tout, et que vous devinssiez, vous et tous ceux qui m'entendent, semblables à moi, A LA RÉSERVE DE CES LIENS, et il montra ses chaînes ¹. Après que dix-huit siècles ont passé sur ces pages saintes; après cent lectures de cette belle réponse, *je crois la lire encore pour la première fois*, tant elle me paraît noble, douce, ingénieuse, pénétrante! Je ne puis vous exprimer enfin à quel point j'en suis touché. Le cœur de d'Alembert, quoique raccorni par l'orgueil et par une philosophie glaciale, ne tenait pas contre ce discours ²: jugez de l'effet qu'il dut produire sur les auditeurs. Rappelons-nous que les hommes d'autrefois étaient faits comme nous. Ce roi Agrippa, cette reine Bérénice, ces proconsuls Serge et Gallion (dont le premier se fit chrétien), ces gouverneurs Félix et Faustus, ce tribun Lysias et toute leur suite, avaient des parents, des amis, des correspondants. Ils parlaient, ils écrivaient. Mille bouches répétaient ce que nous lisons aujourd'hui, et ces nouvelles faisaient d'autant plus d'impression qu'elles annonçaient comme preuve de la doctrine des miracles incontestables, même de nos jours, pour tout homme qui juge sans passion. Saint Paul prêcha une année et demie à Corinthe et deux ans à Éphèse ³; tout ce qui se passait dans ces grandes villes retentissait en un clin d'œil jusqu'à Rome. Mais enfin le grand apôtre arriva à Rome où *il demeura deux ans entiers, recevant tous ceux qui venaient le voir, et prêchant en toute liberté sans que personne le gênât* ⁴. Pensez-vous qu'une telle prédication ait pu échapper à Sénèque qui avait alors soixante ans? Et lorsque depuis, traduit au moins deux fois devant les tribunaux pour la doctrine qu'il enseignait. Paul se défendit publiquement et fut absous ⁵,

¹ Act., XXVI, 29.

² Il pourrait bien y avoir ici une petite erreur de mémoire, car je ne sache pas que d'Alembert ait parlé de ce discours. Il a vanté seulement, si je ne me trompe, celui que le même apôtre tint à l'aréopage, et qui est en effet admirable.

(Note de l'Éditeur.)

³ Act. XVII, 11; XIX, 10.

⁴ *Ibid.*, XXVIII, 30, 31.

⁵ II. Tim. IV, 16.

pensez-vous que ces événements n'aient pas rendu sa prédication et plus célèbre et plus puissante? Tous ceux qui ont la moindre connaissance de l'antiquité savent que le Christianisme, dans son berceau, était pour les Chrétiens une *initiation*, et pour les autres un *système*, une *secte* philosophique ou théurgique. Tout le monde sait combien on était alors avide d'opinions nouvelles : il n'est pas même permis d'imaginer que Sénèque n'ait point eu connaissance de l'enseignement de saint Paul; et la démonstration est achevée par la lecture de ses ouvrages, où il parle de Dieu et de l'homme d'une manière toute nouvelle. A côté du passage de ses épîtres où il dit que *Dieu doit être honoré et AIMÉ*, une main inconnue écrivit jadis sur la marge de l'exemplaire dont je me sers : *Deum amari vix alii auctores dixerunt* ¹. L'expression est au moins très-rare et très-remarquable.

Pascal a fort bien observé *qu'aucune autre religion que la nôtre n'a demandé à Dieu de l'aimer*; sur quoi je me rappelle que Voltaire, dans le honteux commentaire qu'il a ajouté aux pensées de cet homme fameux, objecte que *Marc-Aurèle et Épictète parlent CONTINUELLEMENT d'aimer Dieu*. Pourquoi ce joli érudit n'a-t-il pas daigné nous citer les passages? Rien n'était plus aisé, puisque, suivant lui, ils se touchent. Mais revenons à Sénèque. Ailleurs il a dit : *Mes dieux* ², et même *notre Dieu et notre père* ³; il a dit formellement : *Que la volonté de Dieu soit faite* ⁴. On passe sur ces expressions; mais cherchez-en de semblables chez les philosophes qui l'ont précédé, et cherchez-les surtout dans Cicéron qui a traité précisément les mêmes sujets. Vous n'exigez pas, j'espère, de ma mémoire d'autres citations dans ce moment; mais lisez les ouvrages de

¹ On ne lira guère ailleurs que *Dieu est aimé*. S'il existe quelque trait de ce genre, on le trouvera dans Platon. Saint Augustin lui en fait honneur. (*De civit. Dei*, VIII, 8, 6. Vid. *Sen. epist.* 47.)

² *Deos meos*. (*Epist.* 93.)

³ *Deus et parens noster*. (*Epist.* 110.)

⁴ *Placeat homini, quidquid Deo placuerit*. (*Epist.* 74.)

Sénèque, et vous sentirez la vérité de ce que j'ai l'honneur de vous dire. Je me flatte que lorsque vous tomberez sur certains passages dont je n'ai plus qu'un souvenir vague, où il parle de l'incroyable héroïsme de certains hommes qui ont bravé les tourments les plus horribles avec une intrépidité qui paraît surpasser les forces de l'humanité, vous ne douterez guère qu'il n'ait eu les Chrétiens en vue.

D'ailleurs, la tradition sur le Christianisme de Sénèque et sur ses rapports avec saint Paul, sans être décisive, est cependant quelque chose de plus que rien, si on la joint surtout aux autres présomptions.

Enfin le Christianisme à peine né avait pris racine dans la capitale du monde. Les apôtres avaient prêché à Rome vingt-cinq ans avant le règne de Néron. Saint Pierre s'y entretenait avec Philon : de pareilles conférences produisirent nécessairement de grands effets. Lorsque nous entendons parler de Judaïsme à Rome sous les premiers empereurs, et surtout parmi les Romains mêmes, très-souvent il s'agit de Chrétiens : rien n'est si aisé que de s'y tromper. On sait que les Chrétiens, du moins un assez grand nombre d'entre eux, se crurent longtemps tenus à l'observation de certains points de la loi mosaïque; par exemple, à celui de l'abstinence du sang. Fort avant dans le quatrième siècle, on voit encore des Chrétiens martyrisés en Perse pour avoir refusé de violer les observances légales. Il n'est donc pas étonnant qu'on les ait souvent confondus, et vous verrez en effet les Chrétiens enveloppés comme Juifs dans la persécution que ces derniers s'attirèrent par leur révolte contre l'empereur Adrien. Il faut avoir la vue bien fine et le coup d'œil très-juste; il faut de plus regarder de très-près, pour discerner les deux religions chez les auteurs des deux premiers siècles. Plutarque, par exemple, de qui veut-il parler, lorsque, dans son *Traité de la Superstition*, il s'écrie : *O Grecs! qu'est-ce donc que les Barbares ont fait de vous?* et que tout de suite il parle de *sabbatismes*, de *prosternations*, de honteux accroupissements, etc. Lisez le passage entier, et vous ne

saurez s'il s'agit de dimanche ou de sabbat, si vous contemplez un deuil judaïque ou les premiers rudiments de la pénitence canonique. Longtemps je n'y ai vu que le Judaïsme pur et simple; aujourd'hui je penche pour l'opinion contraire. Je vous citerais encore à ce propos les vers de Rutilius, *si je m'en souvenais*, comme dit madame de Sévigné. Je vous renvoie à son voyage : vous y lirez les plaintes amères qu'il fait *de cette superstition judaïque qui s'emparait du monde entier*. Il en veut à Pompée et à Titus pour avoir conquis cette malheureuse Judée qui empoisonnait le monde : or, qui pourrait croire qu'il s'agit ici de Judaïsme? N'est-ce pas, au contraire, le Christianisme qui s'emparait du monde et qui repoussait également le Judaïsme et le Paganisme? Ici les faits parlent; il n'y a pas moyen de disputer.

Au reste, messieurs, je supposerai volontiers que vous pourriez bien être de l'avis de Montaigne, et qu'un moyen sûr de vous faire haïr les choses vraisemblables serait de vous les *planter* pour démontrées. Croyez donc ce qu'il vous plaira sur cette question particulière; mais dites-moi, je vous prie, pensez-vous que le Judaïsme seul ne fût pas suffisant pour influencer sur le système moral et religieux d'un homme aussi pénétrant que Sénèque, et qui *connaissait* parfaitement cette religion? Laissons dire les poètes qui ne voient que la superficie des choses, et qui croient avoir tout dit quand ils ont appelé les Juifs *verpos* et *recutitos*, et tout ce qui vous plaira. Sans doute que le grand anathème pesait déjà sur eux. Mais ne pouvait-on pas alors, comme à présent, admirer les écrits en méprisant les personnes? Au moyen de la version des Septante, Sénèque pouvait lire la Bible aussi commodément que nous? Que devait-il penser lorsqu'il comparait les théogonies poétiques au premier verset de la Genèse, ou qu'il rapprochait le déluge d'Ovide de celui de Moïse? Quelle source immense de réflexion! Toute la philosophie antique pâlit devant le seul livre de la *Sagesse*. Nul homme intelligent et libre de préjugés ne lira les Psaumes sans être frappé d'admi-

ration et transporté dans un nouveau monde. A l'égard des personnes mêmes, il y avait de grandes distinctions à faire. Philon et Josèphe étaient bien apparemment des hommes de bonne compagnie, et l'on pouvait sans doute s'instruire avec eux. En général, il y avait dans cette nation, même dans les temps les plus anciens, et longtemps avant son mélange avec les Grecs, beaucoup plus d'instruction qu'on ne le croit communément, par des raisons qu'il ne serait pas difficile d'assigner. Où avaient-ils pris, par exemple, leur calendrier, l'un des plus justes, et peut-être le plus juste de l'antiquité? Newton, dans sa chronologie, n'a pas dédaigné de lui rendre pleine justice, et il ne tient qu'à nous de l'admirer encore de nos jours, puisque nous le voyons marcher de front avec celui des nations modernes, sans erreurs ni embarras d'aucune espèce. On peut voir, par l'exemple de Daniel, combien les hommes habiles de cette nation étaient considérés à Babylone, qui renfermait certainement de grandes connaissances. Le fameux rabbin *Moïse Maimonide*, dont j'ai parcouru quelques ouvrages traduits, nous apprend qu'à la fin de la grande captivité, un très-grand nombre de Juifs ne voulurent point retourner chez eux; qu'ils se fixèrent à Babylone; qu'ils y jouirent de la plus grande liberté, de la plus grande considération, et que la garde des archives les plus secrètes à Ecbatane était confiée à des hommes choisis dans cette nation.

En feuilletant l'autre jour mes petits *Elzévirs* que vous voyez là rangés en cercle sur ce plateau tournant, je tombai par hasard sur la république hébraïque de *Pierre Cunæus*. Il me rappela cette anecdote si curieuse d'Aristote, qui s'entretenait en Asie avec un Juif auprès duquel les savants les plus distingués de la Grèce lui parurent des espèces de barbares.

La traduction des livres sacrés dans une langue devenue celle de l'univers, la dispersion des Juifs dans les différentes parties du monde, et la curiosité naturelle à l'homme pour tout ce qu'il y a de nouveau et d'extraordinaire, avaient fait connaître de tout côté la loi mosaïque, qui devenait ainsi

une introduction au Christianisme. Depuis longtemps, les Juifs servaient dans les armées de plusieurs princes qui les employaient volontiers à cause de leur valeur reconnue et de leur fidélité sans égale. Alexandre surtout en tira grand parti et leur montra des égards recherchés. Ses successeurs au trône d'Égypte l'imitèrent sur ce point, et donnèrent constamment aux Juifs de très-grandes marques de confiance. Lagus mit sous leur garde les plus fortes places de l'Égypte, et, pour conserver les villes qu'il avait conquises dans la Lybie, il ne trouva rien de mieux que d'y envoyer des colonies juives. L'un des Ptolomées, ses successeurs, voulut se procurer une traduction solennelle des livres sacrés. Évergètes, après avoir conquis la Syrie, vint rendre ses actions de grâces à Jérusalem : il offrit à DIEU un grand nombre de victimes et fit de riches présents au temple. Philométor et Cléopâtre confièrent à deux hommes de cette nation le gouvernement du royaume et le commandement de l'armée ¹. Tout en un mot justifiait le discours de Tobie à ses frères : *Dieu vous a dispersés parmi les nations qui ne le connaissent pas, enfin que vous leur fassiez connaître ses merveilles; afin que vous leur appreniez qu'il est le seul Dieu et le seul tout-puissant* ².

Suivant les idées anciennes, qui admettaient une foule de divinités et surtout de dieux nationaux, le Dieu d'Israël n'était, pour les Grecs, pour les Romains et même pour toutes les autres nations, qu'une nouvelle divinité ajoutée aux autres; ce qui n'avait rien de choquant. Mais comme il y a toujours dans la vérité une action secrète plus forte que tous les préjugés, le nouveau Dieu, partout où il se montrait, devait nécessairement faire une grande impression sur une foule d'esprits. Je vous en ai cité rapidement quelques exemples, et je puis encore vous en citer d'autres. La cour des empereurs romains avait un

¹ Josèphe contre Appion. Liv. II, chap. II.

² *Ideo dispersit vos inter gentes quæ ignorant eum, ut vos enarretis omnia mirabilia ejus, et faciatis scire eos quia non est altus Deus omnipotens præter illum.* Tob. XIII, 4.)

grand respect pour le temple de Jérusalem. Caius Agrippa ayant traversé la Judée *sans y faire ses dévotions* (voulez-vous me pardonner cette expression ?), son aïeul, l'empereur Auguste, en fut extrêmement irrité; et ce qu'il y a de bien singulier, c'est qu'une disette terrible qui affligea Rome à cette époque fut regardée par l'opinion publique comme un châtiement de cette faute. Par une espèce de réparation, ou par un mouvement spontané encore plus honorable pour lui, Auguste, quoiqu'il fût en général grand et constant ennemi des religions étrangères, ordonna qu'on sacrifierait chaque jour à ses frais sur l'autel de Jérusalem. Livie, sa femme, y fit présenter des dons considérables. C'était la mode à la cour, et la chose en était venue au point que toutes les nations, même les moins amies de la juive, craignaient de l'offenser, de peur de déplaire au maître; et que tout homme qui aurait osé toucher au livre sacré des Juifs, ou à l'argent qu'ils envoyaient à Jérusalem, aurait été considéré et puni comme un sacrilège. Le bon sens d'Auguste devait sans doute être frappé de la manière dont les Juifs concevaient la Divinité. Tacite, par un aveuglement singulier, a porté cette doctrine aux nues en croyant la blâmer dans un texte célèbre; mais rien n'a fait autant d'impression que l'étonnante sagacité de Tibère au sujet des Juifs. Séjan, qui les détestait, avait voulu jeter sur eux le soupçon d'une conjuration qui devait les perdre : Tibère n'y fit nulle attention, *car*, disait ce prince pénétrant, *cette nation, par principe, ne portera jamais la main sur un souverain*. Ces Juifs, qu'on se représente comme un peuple farouche et intolérant, étaient cependant, à certains égards, le plus tolérant de tous, au point qu'on a peine quelquefois à comprendre comment les professeurs exclusifs de la vérité se montraient si accommodants avec les religions étrangères. On connaît la manière tout à fait *libérale* dont Élisée résolut le cas de conscience proposé par un capitaine de la garde syrienne¹. Si le prophète avait été

¹ Reg. IV, 5, 19.

jésuite, nul doute que Pascal, pour cette décision, ne l'eût mis, quoiqu'à tort, dans ses Lettres provinciales. Philon, si je ne me trompe, observe quelque part que le grand-prêtre des Juifs, seul dans l'univers, priait pour les nations et les puissances étrangères¹. En effet, je ne crois pas qu'il y en ait d'autre exemple dans l'antiquité. Le Temple de Jérusalem était environné d'un portique destiné aux étrangers qui venaient y prier librement. Une foule de ces *Gentils* avaient confiance en ce Dieu (*quel qu'il fût*) qu'on adorait sur le mont de Sion. Personne ne les gênait ni ne leur demandait compte de leurs croyances nationales, et nous les voyons encore, dans l'Évangile, venir, au jour solennel de Pâque, adorer à Jérusalem, sans la moindre marque de désapprobation ni de surprise de la part de l'historien sacré.

L'esprit humain ayant été suffisamment préparé ou averti par ce noble culte, le Christianisme parut; et, presque au moment de sa naissance, il fut connu et prêché à Rome. C'en est assez pour que je sois en droit d'affirmer que la supériorité de Sénèque sur ses devanciers, par parenthèse j'en dirais autant de Plutarque, dans toutes les questions qui intéressent réellement l'homme, ne peut être attribuée qu'à la connaissance plus ou moins parfaite qu'il avait des dogmes mosaïques et chrétiens. La vérité est faite pour notre intelligence comme la lumière pour notre œil; l'une et l'autre s'insinuent sans effort de leur part et sans instruction de la nôtre, toutes les fois qu'elles sont à portée d'agir. Du moment où le Christianisme parut dans le monde, il se fit un changement sensible dans les écrits des philosophes, ennemis même ou indifférents. Tous ces écrits ont, si je puis m'exprimer ainsi, *une couleur* que n'avaient pas les ouvrages antérieurs à cette grande époque. Si donc la raison humaine veut nous montrer ses forces, qu'elle cherche ses preuves avant notre ère; qu'elle ne vienne

¹ Baruch, liv. XI. — Ils obéissaient en cela à un précepte divin. (Jeremie XXIV, 7.)

point *battre sa nourrice*; et, comme elle l'a fait si souvent, nous citer ce qu'elle tient de la révélation, pour nous prouver qu'elle n'en a pas besoin. Laissez-moi, de grâce, vous rappeler un trait ineffable de ce *fou du grand genre* (comme l'appelle Buffon), qui a tant influé sur un siècle bien digne de l'écouter. Rousseau nous dit fièrement dans son *Émile* : *Qu'on lui soutient vainement la nécessité d'une révélation, puisque Dieu a tout dit à nos yeux, à notre conscience et à notre jugement; que Dieu veut être adoré EN ESPRIT ET EN VÉRITÉ, et que tout le reste n'est qu'une affaire de police* ¹. Voilà, messieurs, ce qui s'appelle raisonner! *Adorer Dieu en esprit et en vérité!* C'est une bagatelle sans doute! il n'a fallu QUE Dieu pour nous l'enseigner.

Lorsqu'une *bonne* nous demandait jadis : *Pourquoi Dieu nous a-t-il mis au monde?* Nous répondions : *Pour le connaître, l'aimer, le servir dans cette vie, et mériter ainsi ses récompenses dans l'autre.* Voyez comment cette réponse, qui est à la portée de la première enfance, est cependant si admirable, si étourdissante, si incontestablement au-dessus de tout ce que la science humaine réunie a jamais pu imaginer; que le sceau divin est aussi visible sur cette ligne du Catéchisme élémentaire que sur le Cantique de Marie, ou sur les oracles les plus pénétrants du SERMON DE LA MONTAGNE.

Ne soyons donc nullement surpris si cette doctrine divine, plus ou moins connue, de Sénèque, a produit dans ses écrits une foule de traits qu'on ne saurait trop remarquer. J'espère que cette petite discussion, que nous avons pour ainsi dire trouvée sur notre route, ne vous aura point ennuyés.

Quant à La Harpe, que j'avais tout à fait perdu de vue, que voulez-vous que je vous dise? En faveur de ses talents, de sa noble résolution, de son repentir sincère, de son invariable persévérance, faisons grâce à tout ce qu'il a dit sur des choses qu'il n'entendait pas, ou qui réveillaient dans lui quelque passion mal assoupie. *Qu'il repose en paix!* Et nous aussi, mes-

¹ *Émile*. La Haye, 1762, in-8°, tom. III, p. 133.

sieurs, allons *reposer en paix*; nous avons fait un excès aujourd'hui, car il est deux heures : cependant il ne faut pas nous en repentir. Toutes les soirées de cette grande ville n'auront pas été aussi innocentes, ni par conséquent aussi heureuses que la nôtre. *Reposons donc en paix!* et puisse ce sommeil tranquille, précédé et produit par des travaux utiles et d'innocents plaisirs, être l'image et le gage de ce repos sans fin qui n'est accordé de même qu'à une suite de jours passés comme les heures qui viennent de s'écouler pour nous!



NOTES DU NEUVIÈME ENTRETIEN.

L

(Page 94. *Examen de l'évidence intrinsèque du Christianisme.*)

Ce livre fut traduit en français sous ce titre : *Vue de l'évidence de la Religion chrétienne, considérée en elle-même, par M. Jennyns.* Paris, 1764, in-12. Le traducteur, M. Le Tourneur, se permit de mutiler et d'altérer l'ouvrage sans en avertir, ce qu'il ne faut, je crois, jamais faire. On lira avec plus de fruit la traduction de l'abbé de Feller, avec des notes. Liège, 1779, in-12. Elle est inférieure du côté du style, mais ce n'est pas de quoi il s'agit. Celle de Le Tourneur est remarquable par cette épigraphe, faite pour le siècle : *Vous me persuaderiez PRESQUE d'être Chrétien.* (Act. XXVI, 29.)

II.

(Page 108. Il n'y eut jamais rien de plus légal et de plus libre que l'introduction du Christianisme au Japon.)

Rien n'est si vrai : il suffit de citer les lettres de saint François Xavier. Il écrivait de Malaca, le 20 juin 1549 : « Je pars (pour le » Japon), moi troisième, avec Cosme, Turiani et Jean Fernand : nous » sommes accompagnés de trois Chrétiens japonais, sujets d'une rare » probité.... Les Japonais viennent fort à propos d'envoyer des am- » bassadeurs au vice-roi des Indes, pour en obtenir des prêtres qui » puissent les instruire dans la religion chrétienne. » Et le 3 novembre de la même année, il écrivait de Congoximo au Japon, où il était arrivé le 5 août : « Deux bonzes et d'autres Japonais, en grand nombre, » s'en vont à Goa pour s'y instruire dans la foi. » (*S. Francisci Xaverii, Ind. ap. Epistolæ. Wratislaviæ, 1734, in-12, pag. 160 et 208.*)

III.

(Page 110. Voltaire..... objecte que *Marc-Aurèle et Épictète parlent CONTINUUELLEMENT d'aimer Dieu.*)

Voy. les Pensées de Pascal. Paris, Reynouard, 1803, 2 vol, in-8°, tom. II, pag. 328. — Il y a dans ce passage de Voltaire autant de bévues que de mots. Car sans parler du *continuellement*, qui est tout a fait ridicule, *parler d'aimer Dieu* n'est point du tout *demander à Dieu la grâce de l'aimer*; et c'est ce que Pascal a dit. Ensuite Marc-Aurèle et Épictète n'étaient pas des *religions*. Pascal n'a point dit (ce qu'il aurait pu dire cependant) : *Aucun homme hors de notre religion n'a demandé*, etc. Il a dit, ce qui est fort différent : *Aucune autre religion que la nôtre*, etc. Qu'importe que tel ou tel homme ait pu dire quelques mots mal prononcés sur *l'amour de Dieu*? Il ne s'agit pas d'en *parler*, il s'agit de *l'avoir*; il s'agit même de l'inspirer aux autres, et de l'inspirer en vertu d'une institution générale, à portée de tous les esprits. Or, voilà ce qu'a fait le Christianisme, et voilà ce que jamais la philosophie n'a fait, ne fera ni ne peut faire. On ne saurait assez le répéter : elle ne peut rien sur le cœur de l'homme. — *Circùm præcordia ludit*. Elle se joue autour du cœur; jamais elle n'entre.

IV.

(Page 111..... Vous ne douterez guère qu'il (Sénèque) n'ait eu les Chrétiens en vue.)

« Que sont, dit-il dans son épître LXXVIII, que sont les maladies les » plus cruelles comparées aux flammes, aux chevalets, aux lames rou- » gies, à ces plaies faites par un raffinement de cruauté sur des mem- » bres déjà enflammés par des plaies précédentes? Et cependant, au » milieu de ces supplices, un homme a pu ne pas laisser échapper un » soupir; il a pu ne pas supplier : ce n'est pas assez, il a pu ne pas » répondre : ce n'est point assez encore, il a pu rire, et même de bon » cœur. » Et ailleurs : « Quoi donc! si le fer, après avoir menacé la » tête de l'homme intrépide, creuse, découpe l'une après l'autre toutes » les parties de son corps; si on lui fait contempler ses entrailles dans » son propre sein; si, pour aiguïser la douleur, on interrompt son sup- » plice pour le reprendre bientôt après; si l'on déchire ses plaies cic-

» *tristes pour en faire jaillir de nouveau sang, n'éprouvera-t-il ni la*
 » *crainte ni la douleur ? Il souffrira sans doute, car nul degré de cou-*
 » *rage ne peut éteindre le sentiment ; mais il n'a peur de rien : il re-*
 » *garde d'en haut ses propres souffrances.* » (Epit. LXXXV.)

De qui donc voulait parler Sénèque ? Y a-t-il avant les martyrs des exemples de tant d'atrocité d'une part et de tant d'intrépidité de l'autre ? Sénèque avait vu les martyrs de Néron ; Lactance, qui voyait seul Dioclétien, a décrit leurs souffrances, et l'on a les plus fortes raisons de croire qu'en écrivant, il avait en vue les passages de Sénèque qu'on vient de lire. Ces deux phrases surtout sont remarquables par leur rapprochement.

Si ex intervallo, quò magis tormenta sentiat, repetitur et per siccata viscera recens dimittitur sanguis. (Sen. Ep. LXXXV.)

Nihil aliud devitant quàm ut ne torti moriantur..... curam tortis diligenter adhibent ut ad alios cruciatus membra renoventur et reparetur novus sanguis pœnam. (Lact., liv. Instit., lib. V, cap. II, de Justitiâ.)

V.

(Page 111.... Et tout de suite il (Plutarque) parle de *sabbatismes*, de prosternations, de honteux accroupissements, etc.)

Chez les Hébreux, et sans doute aussi chez d'autres nations orientales, l'homme, qui déplorait la perte d'un objet chéri ou quelque autre grand malheur, se tenait assis ; et voilà pourquoi *siéger* et *pleurer* sont si souvent synonymes dans l'Écriture sainte. Ce passage des Psaumes, par exemple (totalement dénaturé dans nos malheureuses traductions) : *Surgite postquàm sederitis, qui mandicatis panem doloris* (Ps. CXXVI, 6) signifie : « Consolez-vous, après avoir pleuré, ô vous qui mangez le pain de la douleur ! » Une foule d'autres textes attestent la même coutume, qui n'était point étrangère aux Romains. Mais lorsque Ovide dit, en parlant de Lucrece :

. Passis SEDET illa capillis,
 Ut solet ad nati mater itura rogum.

(Fast. II, 813—814.)

Il n'entend sûrement pas décrire l'attitude ordinaire d'une femme

assise; et lorsque les enfants d'Israël venaient s'asseoir dans le Temple pour y pleurer leurs crimes ou leurs malheurs (Jud. XX, 26, etc.), ils n'étaient pas sûrement assis commodément sur des sièges. Il paraît certain que, dans ces circonstances, on était assis à terre et accroupi; et c'est à cette attitude d'un homme assis sur ses jambes que Plutarque fait allusion par l'expression qu'il emploie et qui ne peut être rendue facilement dans notre langue. *Assise ignoble* serait l'expression propre, si le mot d'*assise* n'avait pas perdu, comme celui de *session*, sa signification primitive.

Il faut cependant observer, pour l'exactitude, qu'une différence de ponctuation peut altérer la phrase de Plutarque, de manière que l'épithète d'ignoble tomberait sur le mot de *prostration*, au lieu d'affecter celui d'accroupissement. Le traducteur latin s'est déterminé pour le sens adopté de mémoire par l'interlocuteur. L'observation principale demeure au reste dans toute sa force.

(Note de l'Éditeur.)

VI.

(Page 112. Il (Rutilius) en veut à Pompée et à Titus pour avoir conquis cette malheureuse Judée qui empoisonnait le monde.)

Je crois qu'on ne sera pas fâché de lire ici les vers de Rutilius :

Atque utinam nunquam Judea subacta fuisset
 Pompei bellis imperioque Titi!
 Latius excisæ pestis contagia serpunt,
 Victoresque suos natio victa premit,

C'est-à-dire : « Plût aux dieux que la Judée n'eût jamais succombé » sous les armes de Pompée et de Titus ! Les venins qu'elle communique s'étendent plus au loin par la conquête, et la nation vaincue » avilit ses vainqueurs. » Il semble en effet que ces paroles, dites surtout dans le V^e siècle, ne sauraient désigner que les Chrétiens, et c'est ainsi que les a entendues le docte Huet dans sa *Démonstration évangélique*. (Prop. III, § 21.) Cependant un très-habile interprète de l'Écriture sainte, et qui nous l'a expliquée avec un luxe d'érudition qui s'approche quelquefois de l'ostentation, embrasse le sentiment contraire, et croit que, dans le passage de Rutilius, il s'agit uniquement des Juifs. (*Dissertazioni e lezioni di S. Scrittura del P. Nicolai di della compa-*

gnia di Gesù. Firenze, 1756, in-4°, tom. I, Dissert. prim. *Voy.* p. 138.) Tant il est difficile de voir clair sur ce point, et de discerner exactement les deux religions dans les écrits des auteurs païens !

VII.

(Page 112..... Sénèque, qui connaissait parfaitement cette religion.)

Il la connaissait si bien, qu'il en a marqué le principal caractère dans un ouvrage que nous n'avons plus, mais dont saint Augustin nous a conservé ce fragment. « Il y a, dit Sénèque, parmi les Juifs, » des hommes qui savent les raisons de leurs mystères, mais la foule » ignore pourquoi elle fait ce qu'elle fait. » (*Sen. apud St Aug. Civ. Dei*, VII, II.) Et saint Augustin n'a-t-il pas dit lui-même : *Que peu de gens comprenaient ces mystères, quoique plusieurs les célébraient !* (*Ibid.* X, 16.) Origène est plus détaillé et plus exprès. *Y a-t-il rien de plus beau*, dit-il, *que de voir les Juifs, instruits dès le berceau, de l'immortalité de l'âme et des peines et des récompenses de l'autre vie ? Les choses n'étaient cependant représentées que sous une enveloppe mythologique aux enfants et aux HOMMES-ENFANTS. Mais pour ceux qui cherchaient la parole et qui voulaient en pénétrer les mystères, cette mythologie était, s'il m'est permis de m'exprimer ainsi, métamorphosée en vérité.* (*Orig. adv. Cels. lib. V, n° 42, pag. 610, col. 2, Litt. D.*) Ce qu'il dit ailleurs n'est pas moins remarquable : *La doctrine des Chrétiens sur la résurrection des morts, sur le jugement de Dieu, sur les peines et les récompenses de l'autre vie, n'est point nouvelle : ce sont les anciens dogmes du Judaïsme.* (*Id. ibid., lib. II, n° 1, 4.*)

Eusèbe, cité par le célèbre Huet, tient absolument le même langage. Il dit en propres termes : « Que la multitude avait été assujettie chez » les Hébreux à la lettre de la loi et aux pratiques minutieuses, dé- » pourvues de toute explication ; mais que les esprits élevés, affranchis » de cette servitude, avaient été dirigés vers l'étude d'une certaine » philosophie divine, fort au-dessus du vulgaire, et vers l'interprétation » des sens allégoriques. » *Huet, Démonst. évangél., tom. II, Prop. IX, chap. 171, n° 8.*)

Cette tradition (ou *réception*) est la véritable et respectable Cabale, dont la moderne n'est qu'une fille illégitime et contrefaite.

VIII.

(Page 113. Newton, dans sa chronologie, n'a pas dédaigné de lui rendre pleine justice.)

Je ne sache pas que Newton ait parlé du calendrier des Hébreux dans sa chronologie; mais il en dit un mot en passant dans ce livre, dont on peut dire à bon droit : *Beaucoup en ont parlé, mais peu l'ont bien connu*; c'est dans le Commentaire sur l'Apocalypse, où il dit laconiquement (mais c'est un oracle) : *Judæi usi non sunt vitioso cyclo.* (Isaaci Newtoni ad Dan. proph. vatic. nec non, etc., opus posthumum, Trad. lat. de Sunderman, Amst., 1737, in-4°, cap. II, pag. 113.) Scaliger, excellent juge dans ce genre, décide qu'il n'y a rien de plus exact, rien de plus parfait que le calcul de l'année judaïque; il renvoie même les calculateurs modernes à l'école des Juifs, et leur conseille sans façon de s'instruire à cette école ou de se taire. (Scaliger, de Emend. temp., lib. VIII. Genève, 1629, in-fol., pag. 656.) Ailleurs il nous dit : *Hæc sunt ingeniosissima, etc.... methodum hujus computi lunaris argutissimam et elegantissimam esse nemo harum rerum paulò peritus inficiabitur.* (*Ibid.*, lib. VII, pag. 640.)

(Note de l'Éditeur.)

IX.

(Page 113... La garde des archives les plus secrètes à Ecbatane était confiée à des hommes choisis dans cette nation.)

Quelque estime qu'on doive à ce rabbin justement célèbre (*Moïse Maimonide*) je voudrais cependant, sur le fait particulier des archives d'Ecbatane, rechercher les autorités sur lesquelles il s'est appuyé; ce que je ne suis point à même de faire dans ce moment. Quant à l'immense établissement des Juifs au delà de l'Euphrate, où ils formaient réellement une puissance, il n'y a pas le moindre doute sur ce fait. (Voy. l'Ambassade de Philon, *Inter opera e græc. et lat.* Genève, 1613, in-fol., pag. 792, litt. B.)

X.

(Page 113. Il (Aristote) s'entretint en Asie avec un Juif après duquel les savants les plus distingués de la Grèce lui parurent des espèces de barbares.)

Cunæus dit en effet (Lib. I, c. iv, pag. 26. Elz. 1632) : « Tantâ » eruditione ac scientiâ hominem, uti præ illo omnes Græci qui aderant trunci et stipites esse viderentur. » Mais cet auteur, quoique d'ailleurs savant et exact, s'est permis ici une légère hyperbole, s'il n'a pas été trompé par sa mémoire. Aristote vante ce Juif comme un homme aimable, hospitalier, vertueux, *chaste surtout*, savant et éloquent. Il ajoute, *qu'il y avait beaucoup à apprendre en sa conversation*; mais il ne fait aucune comparaison humiliante pour les Grecs. Je ne sais donc où Cunæus a pris ses *trunci* et ses *stipites*. L'interlocuteur au reste paraît ignorer que ce n'est point Aristote qui parle ici, mais bien Cléarque, son disciple, qui fait parler Aristote dans un dialogue de la composition du premier. (Voy. le fragment de Cléarque dans le livre de Josèphe contre Appion. Liv. I, chap. viii, trad. d'Arnaud d'Andilly.)

(Note de l'Éditeur.)

XI.

(Page 113. La traduction des livres sacrés dans une langue devenue celle de l'univers.)

Il y avait, longtemps avant les Septante, une traduction grecque d'une partie de la Bible. (Voyez la préface qui est à la tête de la Bible de Beyerling. Anvers, 3 vol. in-fol. — Fréret, *Défense de la Chronologie*, pag. 264; *Leçons de l'histoire*, tom. I, pag. 616. Baltus, *Défenses des Pères*, etc. Chap. XX, Paris, in-4°, 1711, pag. 614 et suiv.)

On pourrait même à cet égard se dispenser de preuves; car la traduction officielle ordonnée par Ptolomée suppose nécessairement que le livre était alors, je ne dis pas *connu*, mais *célèbre*. En effet, *on ne peut désirer ce qu'on ne connaît pas*. Quel prince a jamais pu ordonner la traduction d'un livre, et d'un tel livre, sans y être déterminé par un

désir universel, fondé à son tour sur un grand intérêt excité par ce livre ?

XII.

(Page 115. Tacite, par un aveuglement singulier, a porté cette doctrine aux nues en croyant la blâmer dans un texte célèbre.)

« *Judæi mente solâ unumque numen intelligunt, summum illud et æternum, neque mutabile, neque interiturum.* » C'est ce même homme qui nous dira du même culte et dans le même chapitre : *mos absurdus sordidusque.* (Ann. v. 3.) Rendre justice à ce qu'on hait est un tour de force presque toujours au-dessus des plus grands esprits.

On sera bien aise peut-être de lire, d'après Philon, le détail de certaines circonstances extrêmement intéressantes, touchées rapidement dans un dialogue dont la mémoire fait tous les frais. Philon, parlant à un prince tel que Caligula, et lui citant les actes et les opinions de la famille impériale, n'était sûrement pas tenté de mentir ni même d'exagérer.

« Agrippa, dit-il, votre aïeul maternel, étant allé à Jérusalem, » sous le règne d'Hérode, fut enchanté de la religion des Juifs, et ne » pouvait plus s'en taire..... L'empereur Auguste ordonna que, de ses » propres revenus et selon les formes légitimes, on offrirait chaque » jour, AU DIEU TRÈS-HAUT, sur l'autel de Jérusalem, un taureau et » deux agneaux en holocauste, quoiqu'il sût très-bien que le temple » ne renfermait aucun simulacre, ni public ni caché; mais ce grand » prince, que personne ne surpassait en esprit philosophique, sentait » bien la nécessité qu'il existât dans ce monde un autel dédié au Dieu » invisible, et qu'à ce Dieu tous les hommes pussent adresser leurs » vœux pour en obtenir la communication d'un heureux espoir et la » jouissance des biens parfaits.

» Julie, votre bisaïeule, fit de magnifiques présents au temple en » vases et en coupes d'or, et quoique l'esprit de la femme se détache » difficilement des images; et ne puisse concevoir des choses absolu- » ment étrangères aux sens, Julie cependant, aussi supérieure à son » sexe par l'instruction que par les autres avantages de la nature, ar- » riva au point de contempler les choses intelligibles préférablement

» aux sensibles, et de savoir que celles-ci ne sont que les ombres des
 » premières. » N. B. Par ce nom de *Julie*, il faut entendre *Livie*,
 femme d'Auguste, qui avait passé, par l'adoption, dans la famille des
 Julcs, et qui était en effet bisaïeule de Caligula.

Ailleurs, et dans le même discours à ce terrible Caligula, Philon lui
 dit expressément : *Que l'empereur Auguste n'admirait pas seulement,*
mais qu'il ADORAIT cette coutume de n'employer aucune image pour
représenter matériellement une nature invisible.

Εθαύμαζε καὶ προσεκυνεῖ, κ. τ. λ.

(Philonis leg. ad Caium inter Opp. colon. Allobrog., 1613, in-fol.,
 pag. 799 et 803.)

DIXIÈME ENTRETIEN.

LE SÉNATEUR.

Dites-nous, M. le chevalier, si vous n'avez point rêvé aux sacrifices la nuit dernière?

LE CHEVALIER.

Oui, sans doute, j'y ai rêvé; et comme c'est un pays absolument nouveau pour moi, je ne vois encore les objets que d'une manière confuse. Il me semble cependant que le sujet serait très-digne d'être approfondi, et si j'en crois ce sentiment intérieur dont nous parlions un jour, notre ami commun aurait réellement ouvert dans le dernier entretien une riche mine qu'il ne s'agit plus que d'exploiter.

LE SÉNATEUR.

C'est précisément sur quoi je voulais vous entretenir aujourd'hui. Il me paraît, M. le comte, que vous avez mis le principe des sacrifices au-dessus de toute attaque, et que vous en avez tiré une foule de conséquences utiles. Je crois de plus que la théorie de la *réversibilité* est si naturelle à l'homme, qu'on peut la regarder comme une vérité *innée* dans toute la force du terme, puisqu'il est absolument impossible que nous l'ayons apprise. Mais croyez-vous qu'il le fût également de *découvrir* ou *d'entrevoir* au moins la raison de ce dogme universel?

Plus on examine l'univers, et plus on se sent porté à croire que le mal vient d'une certaine division qu'on ne sait expli-

quer, et que le retour au bien dépend d'une force contraire qui nous pousse sans cesse vers une certaine unité tout aussi inconcevable¹. Cette communauté de mérites, cette réversibilité que vous avez si bien prouvées, ne peuvent venir que de cette unité que nous ne comprenons pas. En réfléchissant sur la croyance générale et sur l'instinct naturel des hommes, on est frappé de cette tendance qu'ils ont à unir des choses que la nature semble avoir totalement séparées : ils sont très-disposés, par exemple, à regarder un peuple, une ville, une corporation, mais surtout une famille comme un être moral et unique, ayant ses bonnes et ses mauvaises qualités, capable de mériter ou démeriter, et susceptible par conséquent de peine et de récompenses. De là vient le *préjugé*, ou pour parler plus exactement, le *dogme* de la noblesse, si universel et si enraciné parmi les hommes. Si vous le soumettez à l'examen de la raison, il ne soutient pas l'épreuve; car il n'y a pas, si nous ne consultons que le raisonnement, de distinction qui nous soit plus étrangère que celle que nous tenons de nos aïeux : cependant il n'en est pas de plus estimée, ni même de plus volontiers reconnue, hors le temps des factions, et alors même les attaques qu'on lui porte sont encore un hommage indirect et une reconnaissance formelle de cette grandeur qu'on voudrait anéantir.

Si la gloire est héréditaire dans l'opinion de tous les hommes, le blâme l'est de même, et par la même raison. On demande quelquefois, sans trop y songer, pourquoi la honte d'un crime ou d'un supplice doit retomber sur la postérité du coupable; et ceux qui font cette question se vantent ensuite du mérite de leurs aïeux : c'est une contradiction manifeste.

¹ Le genre humain en corps pourrait, dans cette supposition, adresser à Dieu ces mêmes paroles employées par saint Augustin parlant de lui-même : « Je fus coupé en pièces au moment où je me séparai de ton unité pour me perdre dans une foule d'objets : tu daignas rassembler les morceaux de moi-même. » *Colligens me à dispersione in quâ frustratim discussus sum, dum ab uno te aversus in multa evanui.* (D. August. Confess. II, 1, 2.

LE CHEVALIER.

Je n'avais jamais remarqué cette analogie.

LE SÉNATEUR.

Elle est cependant frappante. Un de vos aïeux, M. le chevalier (j'éprouve un très-grand plaisir à vous le rappeler), fut tué en Égypte à la suite de saint Louis : un autre périt à la bataille de Marignan en disputant un drapeau ennemi : enfin votre dernier aïeul perdit un bras à Fontenoi. Vous n'entendez pas sans doute que cette illustration vous soit étrangère, et vous ne me désavouerez pas, si j'affirme que vous renoncerez plutôt à la vie qu'à la gloire qui vous revient de ces belles actions. Mais songez donc que si votre ancêtre du XIII^e siècle avait livré saint Louis aux Sarrasins au lieu de mourir à ses côtés, cette infamie vous serait communé par la même raison et avec la même justice qui vous a transmis une illustration tout aussi personnelle que le crime, si l'on n'en croyait que notre petite raison. Il n'y a pas de milieu, M. le chevalier; il faut ou recevoir la honte de bonne grâce, si elle vous échoit, ou renoncer à la gloire. Aussi l'opinion sur ce point n'est pas douteuse. Il n'y a sur le déshonneur héréditaire d'autre incrédule que celui qui en souffre : or ce jugement est évidemment nul. A ceux qui, pour le seul plaisir de montrer de l'esprit et de contredire les idées reçues, parlent, ou même font des livres contre ce qu'ils appellent le *hasard* ou le *préjugé* de la naissance, proposez, s'ils ont un nom ou seulement de l'honneur, de s'associer par le mariage une famille flétrie dans les temps anciens, et vous verrez ce qu'ils vous répondront.

Quant à ceux qui n'auraient ni l'un ni l'autre, comme ils parleraient aussi pour eux, il faudrait les laisser dire.

Cette même théorie ne pourrait-elle point jeter quelque jour sur cet inconcevable mystère de la punition des fils pour les crimes de leurs pères ? Rien ne choque au premier coup

d'œil comme une malédiction héréditaire : cependant, pourquoi pas, puisque la bénédiction l'est de même ? Et prenez garde que ces idées n'appartiennent pas seulement à la Bible comme on l'imagine souvent. Cette hérédité heureuse ou malheureuse est aussi de tous les temps et de tous les pays : elle appartient au Paganisme comme au Judaïsme ou au Christianisme ; à l'enfance du monde, comme aux vieilles nations ; on la trouve chez les théologiens, chez les philosophes, chez les poètes, au théâtre et à l'Église.

Les arguments que la raison fournit contre cette théorie ressemblent à celui de Zénon contre la possibilité du mouvement. On ne sait que répondre, mais on marche. La famille est sans doute composée d'individus qui n'ont rien de commun suivant la raison ; mais, suivant l'instinct et la persuasion universelle, toute famille est *une*.

C'est surtout dans les familles souveraines que brille cette unité : le souverain change de nom et de visage ; mais il est toujours, comme dit l'Espagne, *MOI LE ROI*. Vos Français, M. le chevalier, ont deux belles maximes plus vraies peut-être qu'ils ne pensent : l'une de droit civil, *le mort saisit le vif* ; et l'autre de droit public, *le roi ne meurt pas*. Il ne faut donc jamais le diviser par la pensée lorsqu'il s'agit de le juger.

On s'étonne quelquefois de voir un monarque innocent périr misérablement dans l'une de ces catastrophes politiques si fréquentes dans le monde. Vous ne croyez pas sans doute que je veuille étouffer la compassion dans les cœurs ; et vous savez ce que les crimes récents ont fait souffrir au mien : néanmoins, à s'en tenir à la rigoureuse raison, que veut-on dire ? tout coupable peut être *innocent* et même *saint* le jour de son supplice. Il est des crimes qui ne sont consommés et caractérisés qu'au bout d'un assez long espace de temps : il en est d'autres qui se composent d'une foule d'actes plus ou moins excusables, pris à part, mais dont la répétition devient à la fin très-criminelle. Dans ces sortes de cas, il est évident que la peine ne saurait précéder le complément du crime.

Et même dans les crimes instantanés, les supplices sont toujours suspendus et doivent l'être. C'est encore une de ces occasions si fréquentes où la justice humaine sert d'interprète à celle dont la nôtre n'est qu'une image et une dérivation.

Une étourderie, une légèreté, une contravention à quelque règlement de police, peuvent être réprimées sur-le-champ; mais dès qu'il s'agit d'un crime proprement dit, jamais le coupable n'est puni au moment où il le devient. Sous l'empire de la loi mahométane, l'autorité punit, et même de mort, l'homme qu'elle en juge digne au moment et sur le lieu même où elle le saisit; et ces exécutions brusques, qui n'ont pas manqué d'aveugles admirateurs, sont néanmoins une des nombreuses preuves de l'abrutissement et de la réprobation de ces peuples. Parmi nous, l'ordre est tout différent : il faut que le coupable soit arrêté; il faut qu'il soit accusé; il faut qu'il se défende; il faut surtout qu'il pense à sa conscience et à ses affaires; il faut des préparatifs matériels pour son supplice; il faut enfin, pour tenir compte de tout, un certain temps pour le conduire au lieu du châtement, qui est fixe. L'échafaud est un *autel* : il ne peut donc être placé ni déplacé que par l'autorité; et ces retards, respectables jusque dans leurs excès, et qui de même ne manquent pas d'aveugles détracteurs, ne sont pas moins une preuve de notre supériorité.

Si donc il arrive que, pendant la suspension indispensable qui doit avoir lieu entre le crime et le châtement, la souveraineté vienné à changer de nom, qu'importe à la justice? il faut qu'elle ait son cours ordinaire. En faisant même abstraction de cette unité que je contemple dans ce moment, rien n'est plus juste humainement; car nulle part l'héritier naturel ne peut se dispenser de payer les dettes de la succession, à moins qu'il ne s'*abstienne*. La souveraineté répond de tous les actes de la souveraineté. Toutes les dettes, tous les traités, tous les crimes l'obligent. Si, par quelque acte désordonné, elle organise aujourd'hui un germe mauvais dont le développement naturel doit opérer une catastrophe dans cent ans, ce coup frappera

justement la couronne *dans cent ans*. Pour s'y soustraire il fallait la refuser. Ce n'est jamais **CE** roi, c'est **LE** roi qui est innocent ou coupable. Platon, je ne sais plus où, dans le *Gorgias*, peut-être, nous a dit une chose épouvantable à laquelle j'ose à peine penser¹; mais si l'on entend sa proposition dans le sens que je vous présente maintenant, il pourrait bien avoir raison. Des siècles peuvent s'écouler justement entre l'acte méritoire et la récompense, comme entre le crime et le châtiement. Le roi ne peut naître, il ne peut mourir qu'une fois : il dure autant que la royauté. S'il devient coupable, il est traité avec poids et mesure : il est, suivant les circonstances, averti, menacé et humilié, suspendu, emprisonné, jugé ou sacrifié.

Après avoir examiné l'homme, examinons ce qu'il y a de plus merveilleux en lui, la parole; nous trouverons encore le même mystère, c'est-à-dire division inexplicable et tendance vers une certaine unité tout aussi inexplicable. Les deux plus grandes époques du monde spirituel sont sans doute celle de *Babel*, où les langues se divisèrent, et celle de la *Pentecôte*, où elles firent un merveilleux effet pour se réunir : on peut même observer là-dessus, en passant, que les deux prodiges les plus extraordinaires dont il soit fait mention dans l'histoire de l'homme sont, en même temps, les faits les plus certains dont nous ayons connaissance. Pour les contester il faut manquer à la fois de raison et de probité.

Voilà comment tout ayant été divisé, tout désire la réunion. Les hommes, conduits par ce sentiment, ne cessent de l'attester de mille manières. Ils ont voulu, par exemple, que le mot *union* signifiât la *tendresse*, et ce mot de *tendresse* même ne signifie que la disposition à l'union. Tous leurs signes *d'attachement* (autre mot créé par le même sentiment) sont des unions matérielles. Ils se touchent la main, il s'embrassent. La bouche étant l'organe de la parole, qui est elle-même l'or-

¹ Προσάτης πόλιως οὐδ' ἄν εἷς ποτε ἀδίκως ἀπόλοιτο ὑπ' αὐτῆς τῆς πόλιως ἢς προστάται. (Plat. *Gorgias*. Opp., t. VI, édit. Bipont., pag. 156.)

gane et l'expression de l'intelligence, tous les hommes ont cru qu'il y avait dans le rapprochement de deux bouches humaines quelque chose de sacré qui annonçait le mélange de deux âmes. Le vice s'empare de tout et se sert de tout, mais je n'examine que le principe.

La religion a porté à l'autel le *baiser de paix* avec grande connaissance de cause : je me rappelle même avoir rencontré, en feuilletant les saints Pères, des passages où ils se plaignent que le crime ose faire servir à ses excès un signe saint et mystérieux. Mais soit qu'il assouvisse l'effronterie, soit qu'il effraie la pudeur, ou qu'il rie sur les lèvres pures de l'épouse et de la mère, d'où vient sa généralité et sa puissance ?

Notre unité mutuelle résulte de notre unité en Dieu tant célébrée par la philosophie même. Le système de Mallebranche de *la vision en Dieu* n'est qu'un superbe commentaire de ces mots si connus de saint Paul : *C'est en lui que nous avons la vie, le mouvement et l'être*. Le panthéisme des stoïciens et celui de Spinoza sont une corruption de cette grande idée ; mais c'est toujours le même principe, c'est toujours cette tendance vers l'unité. La première fois que je lus dans le grand ouvrage de cet admirable Mallebranche, si négligé par son injuste et aveugle patrie : *Que Dieu est le lieu des esprits comme l'espace est le lieu des corps*, je fus ébloui par cet éclair de génie et prêt à me prosterner. Les hommes ont peu dit de choses aussi belles.

J'eus la fantaisie jadis de feuilleter les œuvres de madame Guyon, uniquement parce qu'elle m'avait été recommandée par le meilleur de mes amis, *François de Cambrai*. Je tombai sur un passage du commentaire sur le *Cantique des Cantiques*, où cette femme célèbre compare les intelligences humaines aux eaux courantes qui sont toutes parties de l'Océan, et qui ne s'agitent sans cesse que pour y retourner. La comparaison est suivie avec beaucoup de justesse ; mais vous savez que les morceaux de prose ne séjournent pas dans la mémoire. Heureusement je puis y suppléer en vous récitant des vers inexpri-

mablement beaux de Métastase ¹, qui a traduit madame Guyon, à moins qu'il ne l'ait rencontrée comme par miracle.

L'onda dal mar divisa
 Bagna la ville e il monte:
 Va pressagiera in fiume;
 Va prigioniera in fonte:
 Mormora sempre e geme
 Finche non torni al mar;

Al mar dove ella nacque,
 Dove acquisitò gli umoni,
 Dove d'a lunghi errori
 Spera di riposar ².

Mais toutes ces eaux ne peuvent se mêler à l'Océan sans se mêler ensemble, du moins d'une certaine manière que je ne comprends pas du tout. Quelquefois je voudrais m'élancer hors des limites étroites de ce monde; je voudrais anticiper sur le jour des révélations et me plonger dans l'infini. Lorsque la double loi de l'homme sera effacée, et que ses deux centres seront confondus, il sera UN : car n'y ayant plus de combat dans lui, où prendrait-il l'idée de la duité? Mais, si nous considérons les hommes les uns à l'égard des autres, qu'en sera-t-

¹ . . . Musarum comitis, cui carmina semper
 Et citharæ cordi, numerosque intendere nervis.

(Virg., *Æn.*, IX, 775-776.)

² Metast. *Artas*, III, 1. — Voici le passage de Mad. Guyon, indiqué dans le dialogue : — « Dieu étant notre dernière fin, l'âme peut sans cesse s'écouler » dans lui comme dans son terme et son centre, et y être mêlée et transformée » sans en ressortir jamais. Ainsi qu'un fleuve, qui est une eau sortie de la » mer et très-distincte de la mer, se trouvant hors de son origine, tâche par » diverses agitations de se rapprocher de la mer, jusqu'à ce qu'y étant enfin » retombé, il se perde et se mélange avec elle, ainsi qu'il y était perdu et mêlé » avant que d'en sortir; et il ne peut plus en être distingué. » (*Comment. sur le Cantique des Cantiques*; in-12, 1686. chap. I, v. 1.)

L'illustre ami de madame Guyon exprime encore la même idée dans son *Télémaque*. *La raison*, dit-il, est comme un grand océan de lumière : nos esprits sont comme de petits ruisseaux qui en sortent et qui y retournent pour s'y perdre. (Liv. IV.) On sent dans ces deux morceaux deux âmes mêlées.

il d'eux lorsque le mal étant anéanti, il n'y aura plus de passion ni d'intérêt personnel? Que deviendra le moi, lorsque toutes les pensées seront communes comme les désirs, lorsque tous les esprits se verront comme ils sont vus? Qui peut comprendre, qui peut se représenter cette Jérusalem céleste où tous les habitants, pénétrés par le même esprit, se pénétreront mutuellement et se réfléchiront le bonheur¹? Une infinité de spectres lumineux de même dimension, s'ils viennent à coïncider exactement dans le même lieu, ne sont plus une infinité de spectres lumineux; c'est un seul spectre infiniment lumineux. Je me garde bien cependant de vouloir toucher à la *personnalité*, sans laquelle l'immortalité n'est rien; mais je ne puis m'empêcher d'être frappé en voyant comment tout l'univers nous ramène à cette mystérieuse unité.

Saint Paul a inventé un mot qui a passé dans toutes les langues chrétiennes; c'est celui d'*édifier*, qui est fort étonnant au premier coup d'œil : car qu'y a-t-il donc de commun entre la construction d'un édifice et le bon exemple qu'on donne à son prochain?

Mais on découvre bientôt la racine de cette expression. Le vice écarte les hommes, comme la vertu les unit. Il n'y a pas un acte contre l'ordre qui n'enfante un intérêt particulier contraire à l'ordre général; il n'y a pas un acte pur qui ne sacrifie un intérêt particulier à l'intérêt général, c'est-à-dire qui ne tende à créer une volonté une et régulière à la place de ces myriades de volontés divergentes et coupables. Saint Paul parlait donc de cette idée fondamentale, que nous sommes tous *l'édifice de Dieu; et que cet édifice que nous devons élever est le corps du Sauveur*². Il tourne cette idée de plusieurs manières. Il veut qu'on *s'édifie* les uns les autres; c'est-à-dire que chaque homme prenne place volontairement comme une pierre de cet édifice spirituel, et qu'il tâche de toutes ses forces

¹ *Jerusalem quæ ædificatur ut civitas cujus participatio ejus in idipsum.*

² Cor. III, 9.

d'y appeler les autres, afin que tout homme *édifie et soit édifié*. Il prononce surtout ce mot célèbre : *La science ense, mais la charité édifie*¹ : mot admirable, et d'une vérité frappante : car la science réduite à elle-même divise au lieu d'unir, et toutes ses constructions ne sont que des apparences : au lieu que la vertu *édifie* réellement, et ne peut même agir sans *édifier*. Saint Paul avait lu dans le sublime testament de son maître que les hommes sont un et plusieurs comme Dieu² ; de manière que tous sont terminés et consommés dans l'unité³, car jusque-là l'œuvre n'est pas finie. Et comment n'y aurait-il point entre nous une certaine unité (elle sera ce qu'on voudra : on l'appellera comme on voudra), puisqu'un seul homme nous a perdus par un seul acte ? Je ne fais point ici ce qu'on appelle un cercle en prouvant l'unité par l'origine du mal, et l'origine du mal par l'unité : point du tout ; le mal n'est que trop prouvé par lui-même ; il est partout et surtout dans nous. Or de toutes les suppositions qu'on peut imaginer pour en expliquer l'origine, aucune ne satisfait le bon sens ennemi de l'ergotage autant que cette croyance, qui le présente comme le résultat héréditaire d'une prévarication fondamentale, et qui a pour elle le torrent de toutes les traditions humaines.

La dégradation de l'homme peut donc être mise au nombre des preuves de l'unité humaine, et nous aider à comprendre comment par la loi d'analogie, qui régit toutes les choses divines, *le salut de-même est venu par un seul*⁴ :

Vous disiez l'autre jour, M. le comte, qu'il n'y avait pas de dogme chrétien qui ne fût appuyé sur quelque tradition universelle et aussi ancienne que l'homme, ou sur quelque

¹ 1. Cor. VIII, 10.

² « Qu'ils soient un comme nous (*Jean*, XVII, 11), afin qu'ils soient un tous ensemble, comme vous êtes en moi et moi en vous, qu'ils soient de même un en vous. (*Ibid.*, XXI.) Je leur ai donné la gloire que vous m'avez donnée, afin qu'ils soient un comme nous sommes un. (*Ibid.*, XXII.) »

³ « Je suis en eux et vous en moi, afin qu'ils soient consommés en un. (*Ibid.*, XXIII.) »

⁴ Rom. V, 17, seq.

sentiment inné qui nous appartient comme notre propre existence. Rien n'est plus vrai. N'avez-vous jamais réfléchi à l'importance que les hommes ont toujours attachée aux repas pris en commun? *La table*, dit un ancien proverbe grec, est l'entremetteuse de l'amitié. Point de traités, point d'accords, point de fêtes, point de cérémonies d'aucune espèce, même lugubres, sans repas. Pourquoi l'invitation adressée à un homme qui dînera tout aussi bien chez lui, est-elle une politesse? Pourquoi est-il plus honorable d'être assis à la table d'un prince que d'être assis ailleurs à ses côtés? Descendez depuis le palais du monarque européen jusqu'à la hutte du cacique; passez de la plus haute civilisation aux rudiments de la société; examinez tous les rangs, toutes les conditions, tous les caractères, partout vous trouverez les repas placés comme une espèce de religion, comme une théorie d'égards, de bienveillance, d'étiquette, souvent de politique; théorie qui a ses lois, ses observances, ses délicatesses très-remarquables. Les hommes n'ont pas trouvé de signe d'union plus expressif que celui de se rassembler pour prendre, ainsi rapprochés, une nourriture commune. Ce signe a paru exalter l'union jusqu'à l'unité. Ce sentiment étant donc universel, la religion l'a choisi pour en faire la base de son principal mystère; et comme tout repas, suivant l'instinct universel, était une *communion* à la même coupe ¹, elle a voulu à son tour que sa *communion* fût un *repas*. Pour la vie spirituelle comme pour la vie corporelle, une nourriture est nécessaire. Le même organe matériel sert à l'une et à l'autre. A ce banquet, tous les hommes deviennent UN en se rassasiant d'une nourriture qui est une, et qui est toute dans tous. Les anciens Pères, pour rendre sensible jusqu'à un certain point cette transformation dans l'unité, tirent volontiers leurs comparaisons de *l'épi* et de la *grappe*, qui sont les matériaux du

¹ *In segno della comunione e partecipazione à sacrificjessendo la mensa in se stessa sacra, e non essendo altro i conviti che sacrificj.* (Antichità di Ercolano. Napoli, 1779, in-fol., tom. VII, tav. IX, pag. 42.)

mystère. Car tout ainsi que plusieurs grains de blé ou de raisin ne font qu'un pain et une boisson, de même ce pain et ce vin mystiques qui nous sont présentés à la table sainte, brisent le moi, et nous absorbent dans leur inconcevable unité.

Il y a une foule d'exemples de ce sentiment naturel, légitimé et consacré par la religion, et qu'on pourrait regarder comme des traces presque effacées d'un état primitif. En suivant cette route, croyez-vous, M. le comte, qu'il fût absolument impossible de se former une certaine idée de cette solidarité qui existe entre les hommes (vous me permettrez bien ce terme de jurisprudence), d'où résulte la réversibilité des mérites qui explique tout ?

LE COMTE.

Il me serait impossible, mon respectable ami, de vous exprimer, même d'une manière bien imparfaite, le plaisir que m'a causé votre discours, mais, je vous l'avoue avec une franchise dont vous êtes bien digne, ce plaisir est mêlé d'un certain effroi. Le vol que vous prenez peut trop aisément vous égarer, d'autant plus que vous n'avez pas, comme moi, un fanal que vous puissiez regarder par tous les temps et de toutes les distances. N'y a-t-il pas de la témérité à vouloir comprendre des choses si fort au-dessus de nous ? Les hommes ont toujours été tentés par les idées singulières qui flattent l'orgueil : il est si doux de marcher par des routes extraordinaires que nul pied humain n'a foulées ! Mais qu'y gagne-t-on ? l'homme en devient-il meilleur ? car c'est là le grand point. Je dis de plus : en devient-il plus savant ? Pourquoi accorderions-nous notre confiance à ces belles théories, si elles ne peuvent nous mener ni loin ni droit ? Je ne refuse point de voir de fort beaux aperçus dans tout ce que vous venez de nous dire ; mais, encore une fois, ne courons-nous pas deux grands dangers, celui de nous égarer d'une manière funeste, et celui de perdre à de vaines spéculations un temps précieux que nous pourrions employer en études, et peut-être même en découvertes utiles ?

LE SÉNATEUR.

C'est précisément le contraire, mon cher comte : il n'y a rien de si utile que ces études qui ont pour objet le monde intellectuel, et c'est précisément la grande route des découvertes. Tout ce qu'on peut savoir dans la philosophie rationnelle se trouve dans un passage de saint Paul, et ce passage, le voici :

CE MONDE EST UN SYSTÈME DE CHOSES INVISIBLES MANIFESTÉES
VISIBLEMENT.

L'univers, a dit quelque part Charles Bonnet, ne serait donc qu'un assemblage d'apparences ¹!

Sans doute, du moins dans un certain sens; car il y a un genre d'idéalisme qui est très-raisonnable. Difficilement peut-être trouvera-t-on un système de quelque célébrité qui ne renferme rien de vrai.

Si vous considérez que tout a été fait *par* et *pour* l'intelligence; que tout mouvement est un effet, de manière que la *cause* proprement dite d'un mouvement ne peut être un mouvement ²; que ces mots de *cause* et de *matière* s'excluent mutuellement comme ceux de *cercle* et de *triangle*, et que tout se rapporte dans ce monde que nous voyons à un autre monde que nous ne voyons pas ³, vous sentirez aisément que nous vivons en effet *au milieu d'un système de choses invisibles manifestées visiblement.*

¹ Toute la nature ne serait donc pour nous qu'un grand et magnifique spectacle d'apparences. (Bonnet, *Paling.*, part. XIII, chap. II.)

² Saint Thomas a dit : *Omne mobile à principio immobili.* (Adv. gentes I, XLIV, n° 2, et XLVII, n° 6.) Mallebranche l'a répété. *Dieu seul, dit-il, est tout à la fois moteur et immobile.* (Rech. de la vérité, in-4°, Append. page 520.) Mais l'axiome appartient à la philosophie antique.

³ Tout ce monde visible n'est fait que pour le siècle à venir, tout ce qui passe a ses rapports secrets avec ce siècle éternel où rien ne passera plus : tout ce que nous voyons n'est que la figure et l'attente des choses invisibles..... Dieu n'agit dans le temps que pour l'éternité. (*Massillon, Sermon sur les afflictions*, III^e partie.)

Parcourez le cercle des sciences, vous verrez qu'elles commencent toutes par un mystère. Le mathématicien tâtonne sur les bases du calcul des quantités imaginaires, quoique ses opérations soient très-justes. Il comprend encore moins le principe du calcul infinitésimal, l'un des instruments les plus puissants que Dieu ait confiés à l'homme. Il s'étonne de tirer des conséquences infaillibles d'un principe qui choque le bon sens, et nous avons vu des académies demander au monde savant l'explication de ces contradictions apparentes. L'astronome attractionnaire dit *qu'il ne s'embarrasse nullement de savoir ce que c'est que l'attraction, pourvu qu'il soit démontré que cette force existe*; mais dans sa conscience, il s'en embarrasse beaucoup. Le *germinaliste*, qui vient de pulvériser les romans de l'*épigénéliste*, s'arrête tout pensif devant l'oreille du mulet : toute sa science branle et sa vue se trouble. Le physicien, qui a fait l'expérience de Hales, se demande à lui-même ce que c'est qu'une plante, ce que c'est que le bois, enfin ce que c'est que la matière, et n'ose plus se moquer des alchimistes. Mais rien n'est plus intéressant que ce qui se passe de nos jours dans l'empire de la chimie. Soyez bien attentifs à la marche des expériences, et vous verrez où les adeptes se trouveront conduits. J'honore sincèrement leurs travaux ; mais je crains beaucoup que la postérité n'en profite sans reconnaissance, et ne les regarde eux-mêmes comme des aveugles qui sont arrivés sans le savoir dans un pays dont ils n'iaient l'existence.

Il n'y a donc aucune loi sensible qui n'ait *derrière elle* (passez-moi cette expression ridicule) une loi spirituelle dont la première n'est que l'expression visible; et voilà pourquoi toute explication de cause par la matière ne contentera jamais un bon esprit. Dès qu'on sort du domaine de l'expérience matérielle et palpable pour entrer dans celui de la philosophie rationnelle, il faut sortir de la matière et tout expliquer par la métaphysique. J'entends la vraie métaphysique, et non celle qui a été cultivée avec tant d'ardeur durant le dernier siècle par des hommes qu'on appelait sérieusement *métaphysiciens*.

Plaisants métaphysiciens! qui ont passé leur vie à prouver qu'il n'y a point de métaphysique; brutes illustres en qui le génie était *animalisé!*

Il est donc très-certain, mon-digne ami, qu'on ne peut arriver que par *ces routes extraordinaires* que vous craignez tant. Que si je n'arrive pas, ou parce que je manque de forces, ou parce que l'autorité aura élevé des barrières sur mon chemin, n'est-ce pas déjà un point capital de savoir que je suis dans la bonne route? Tous les inventeurs, tous les hommes originaux ont été des hommes religieux et même exaltés. L'esprit humain, dénaturé par le scepticisme irréligieux, ressemble à une friche qui ne produit rien, ou qui se couvre de plantes spontanées, inutiles à l'homme. Alors même sa fécondité naturelle est un mal : car ces plantes, en mêlant et entrelaçant leurs racines, endurecissent le sol, et forment une barrière de plus entre le ciel et la terre. Brisez, brisez cette croûte maudite; détruisez ces plantes mortellement vivaces; appelez toutes les forces de l'homme; enfoncez le soc; cherchez profondément les puissances de la terre pour les mettre en contact avec les puissances du ciel.

Voilà, messieurs, l'image naturelle de l'intelligence humaine ouverte ou fermée aux connaissances divines.

Les sciences naturelles mêmes sont soumises à la loi générale. Le génie ne se traîne guère appuyé sur des syllogismes. Son allure est libre; sa manière tient de l'inspiration : on le voit arriver, et personne ne l'a vu marcher ¹. Y a-t-il, par exemple, un homme qu'on puisse comparer à Keppler dans l'astronomie? Newton lui-même est-il autre chose que le sublime commentateur de ce grand homme, qui seul a pu écrire son nom dans les cieux? car les lois du monde sont les *lois de Keppler*. Il y a surtout dans la troisième quelque chose de si

¹ *Divina cognitio non est inquisitiva... non per ratiocinationem causata, sed immaterialis cognitio rerum absque discursu.* (S. Thomas advers. gentes, I, 92.) En effet, la science en Dieu étant une intuition, plus elle a ce caractère dans l'homme, et plus elle s'approche de son modèle.

extraordinaire, de si indépendant de toute autre connaissance préliminaire, qu'on ne peut se dispenser d'y reconnaître une véritable inspiration : or, il ne parvint à cette immortelle découverte qu'en suivant je ne sais quelles idées mystiques de nombres et d'harmonie céleste, qui s'accordaient fort bien avec son caractère profondément religieux, mais qui ne sont, pour la froide raison, que de purs rêves. Si l'on avait soumis ces idées à l'examen de certains philosophes en garde contre toute espèce de superstition, à celui de Bacon, par exemple, qui aimait l'astronomie et la physique comme les *premiers hommes* d'Italie aiment les femmes, il n'aurait pas manqué d'y voir des *idoles de cavernes* ou des *idoles de tribus*, etc. ¹.

Mais ce Bacon, qui avait substitué la méthode d'induction à celle du syllogisme, comme on l'a dit dans un siècle où l'on a épuisé tous les genres de délire, non-seulement était demeuré étranger à la découverte de son immortel contemporain, mais il tenait obstinément au système de Ptolomée, malgré les travaux de Copernic, et il appelait cette obstination *une noble constance* ².

Et dans la patrie de Roger Bacon on croyait, même après les découvertes de Galilée, que les verres caustiques devaient être concaves, et que le mouvement de tâtonnement, qu'on fait en haussant et baissant une lentille pour trouver le vrai point du foyer, augmentait la chaleur des rayons solaires.

Il est impossible que vous ne vous soyez pas quelquefois divertis des explications mécaniques du maguétisme, et surtout des atomes de Descartes formés en *tire-bouchons* ³; mais vous n'avez sûrement pas lu ce qu'en a dit Gilbert : car ces vieux livres ne se lisent plus. Je ne prétends point dire qu'il ait

¹ Ceux qui connaissent la philosophie de Bacon entendent cet argot : il serait trop long de l'expliquer aux autres.

² *Itaque tenebimus, quemadmodum cœlestia sonent, NOBILEM CONSTANTIAM.* (The works of Fr. Bacon. London, 1803, in-8°. *Thema cœli*, tom. IX, p. 252.)

³ *Cartesii principia philosophica*, Pars IV, n° 133, p. 186, Amst., Blæd, 1683, in-4°.

raison; mais j'engagerais sans balancer ma vie, et même mon honneur, que jamais on ne découvrira rien dans ce profond mystère de la nature qu'en suivant les idées de Gilbert, ou d'autres du même genre, comme le mouvement général des eaux dans le monde ne s'expliquera jamais d'une manière satisfaisante (supposé qu'il s'explique) qu'à la manière de Sénèque ¹, c'est-à-dire par des méthodes totalement étrangères à nos expériences matérielles et aux lois de la mécanique.

Plus les sciences se rapportent à l'homme, comme la médecine, par exemple, moins elles peuvent se passer de religion : lisez, si vous voulez, les médecins irréguliers, comme savants ou comme écrivains, s'ils ont le mérite du style; mais ne les appelez jamais auprès de votre lit. Laissons de côté, si vous le voulez, la raison métaphysique, qui est cependant bien importante; mais n'oublions jamais le précepte de Celse, qui nous recommande quelque part de chercher autant que nous le pouvons *le médecin ami* ²; cherchons donc avant tout celui qui a juré d'aimer tous les hommes, et suyons par-dessus tout celui qui, par système, ne doit l'amour à personne.

Les mathématiques mêmes sont soumises à cette loi, quoiqu'elles soient un instrument plutôt qu'une science, puisqu'elles n'ont de valeur qu'en nous conduisant à des connaissances d'un autre ordre : comparez les mathématiciens du grand siècle et ceux du suivant. Les nôtres furent de *puissants chiffreurs* : ils manièrent avec une dextérité merveilleuse et qu'on ne saurait trop admirer les instruments remis entre leurs mains; mais ces instruments furent inventés dans le siècle de la foi et même des factions religieuses, qui ont une vertu admirable pour créer les grands caractères et les grands talents. Ce n'est point la même chose d'avancer dans une route ou de la découvrir.

Le plus original des mathématiciens du XVIII^e siècle, au-

¹ *Sen. Quæst. nat.* III, 10, 12, 15. Elzevir, 1639, 4 vol. in-12, tom II, pag. 578, seqq.

² *Quùm par scientia sit, utiliore tamen medicum esse (scias) amicum quàm extraneum.* (Aur. Corn. Celsi de Remed. Praef. lib. I.)

tant qu'il m'est permis d'en juger, le plus fécond, et celui surtout dont les travaux tournèrent le plus au profit de l'homme (ce point ne doit jamais être oublié) par l'application qu'il en fit à l'optique et à l'art nautique, fut Léonard Euler, dont la tendre piété fut connue de tout le monde, de moi surtout, qui ai pu si longtemps l'admirer de près.

Qu'on ne vienne donc point crier à l'*illuminisme*, à la *mysticité*. Des mots ne sont rien; et cependant c'est avec ce rien qu'on intimide le génie et qu'on barre la route des découvertes. Certains philosophes se sont avisés dans ce siècle de parler de *causes* : mais quand voudra-t-on donc comprendre qu'il ne peut y avoir de *causes* dans l'ordre matériel, et qu'elles doivent toutes être cherchées dans un autre cercle?

Or, si cette règle a lieu, même dans les sciences naturelles, pourquoi, dans les sciences d'un ordre surnaturel, ne nous livrerions-nous pas, sans le moindre scrupule, à des recherches que nous pourrions aussi nommer *surnaturelles*? Je suis étonné, M. le comte, de trouver en vous les préjugés auxquels l'indépendance de votre esprit aurait pu échapper aisément.

LE COMTE.

Je vous assure, mon cher ami, qu'il pourrait bien y avoir du malentendu entre nous, comme il arrive dans la plupart des discussions. Jamais je n'ai prétendu nier, Dieu m'en préserve, que la religion ne soit la mère de la science : la théorie et l'expérience se réunissent pour proclamer cette vérité. Le sceptre de la science n'appartient à l'Europe que parce qu'elle est chrétienne. Elle n'est parvenue à ce haut point de civilisation et de connaissances que parce qu'elle a commencé par la théologie; parce que les universités ne furent d'abord que des écoles de théologie, et parce que toutes les sciences, greffées sur ce *sujet* divin, ont manifesté la sève divine par une immense végétation. L'indispensable nécessité de cette longue préparation du génie européen est une vérité capitale qui a totalement échappé aux discoureurs modernes. Bacon même,

que vous avez justement pincé, s'y est trompé comme des gens bien au-dessous de lui. Il est tout à fait amusant lorsqu'il traite ce sujet, et surtout lorsqu'il se fâche contre la scolastique et la théologie. Il faut en convenir, cet homme célèbre a paru méconnaître entièrement les préparations indispensables pour que la science ne soit pas un grand mal. Apprenez aux jeunes gens la physique et la chimie avant de les avoir imprégnés de religion et de morale; envoyez à une nation neuve des académiciens avant de lui avoir envoyé des missionnaires, et vous verrez le résultat.

On peut même, je crois, prouver jusqu'à la démonstration qu'il y a dans la science, si elle n'est pas entièrement subordonnée aux dogmes nationaux, quelque chose de caché qui tend à ravaler l'homme, et à le rendre surtout inutile ou mauvais citoyen : ce principe bien développé fournirait une solution claire et péremptoire du grand problème de l'utilité des sciences, problème que Rousseau a fort embrouillé dans le milieu du dernier siècle avec son esprit faux et ses demi-connaissances¹.

Pourquoi les savants sont-ils presque toujours de mauvais hommes d'État, et en général inhabiles aux affaires?

D'où vient au contraire que les prêtres (je dis les PRÊTRES)

¹L'étude des sciences naturelles a son excès comme tout le reste, et nous y sommes arrivés. Elles ne sont point, elles ne doivent point être le but principal de l'intelligence, et la plus haute folie qu'on pût commettre serait celle de s'exposer à manquer d'hommes pour avoir plus de *physiciens*. *Philosophe*, disait très-bien Sénèque, *commence par t'étudier toi-même avant d'étudier le monde*. (Ep. LXX.) Mais les paroles de Bossuet frappent bien plus fortement, parce qu'elles tombent de plus haut.

« L'homme est vain de plus d'une sorte : ceux-là pensent être les plus raisonnables qui sont vains des dons de l'intelligence... : à la vérité, ils sont dignes d'être distingués des autres, et ils font un des plus beaux ornements du monde; mais qui les pourrait supporter, lorsque aussitôt qu'ils se sentent un peu de talent... ils fatiguent toutes les oreilles... et pensent avoir droit de se faire écouter sans fin, et de décider de tout souverainement? *O justesse dans la vie! ô égalité dans les mœurs! ô mesure dans les passions! riches et véritables ornements de la nature raisonnable, quand est-ce que nous apprendrons à vous estimer!* » (Sermon sur l'honneur!)

sont naturellement hommes d'État? c'est-à-dire, pourquoi l'ordre sacerdotal en produit-il davantage, proportion gardée, que tous les autres ordres de la société? surtout de ces hommes d'État *naturels*, si je puis m'exprimer ainsi, qui s'élancent dans les affaires et réussissent sans préparation, tels par exemple que Charles V et son fils en employèrent beaucoup, et qui nous étonnent dans l'histoire?

Pourquoi la plus noble, la plus forte, la plus puissante des monarchies a-t-elle été *faite*, au pied de la lettre, par des ÉVÊQUES (c'est un aveu de Gibbon) *comme une ruche est faite par des abeilles*?

Je ne finirais pas sur ce grand sujet; mais, mon cher sénateur, pour l'intérêt même de cette religion et pour l'honneur qui lui est dû, souvenons-nous qu'elle ne nous recommande rien tant que la simplicité et l'obéissance. De qui notre argile est-elle mieux connue que de Dieu? J'ose dire que ce que nous devons ignorer est plus important pour nous que ce que nous devons savoir. S'il a placé certains objets au delà des bornes de notre vision, c'est sans doute parce qu'il serait dangereux pour nous de les apercevoir distinctement. J'adopte de tout mon cœur et j'admire votre comparaison tirée de la terre ouverte ou fermée aux influences du ciel : prenez garde cependant de ne pas tirer une conséquence fautive d'un principe évident. Que la religion, et même la piété, soit la meilleure préparation pour l'esprit humain; qu'elle le dispose, autant que la capacité individuelle le permet, à toute espèce de connaissances, et qu'elle le place sur la route des découvertes, c'est une vérité incontestable pour tout homme qui a seulement mouillé ses lèvres à la coupe de la vraie philosophie. Mais quelle conclusion tirerons-nous de cette vérité? *qu'il faut donc faire tous nos efforts pour pénétrer les mystères de cette religion?* Nullement : permettez-moi de vous le dire, c'est un sophisme évident. La conclusion légitime est qu'il faut subordonner toutes nos connaissances à la religion, croire fermement qu'on étudie en priant; et surtout, lorsque nous nous occupons de philosophie rationnelle,

ne jamais oublier que toute proposition de métaphysique, qui ne sort pas comme d'elle-même d'un dogme chrétien, n'est et ne peut être qu'une coupable extravagance. Voilà qui nous suffit pour la pratique : qu'importe tout le reste? Je vous ai suivi avec un extrême intérêt dans tout ce que vous nous avez dit sur cette incompréhensible unité, base nécessaire de la *réversibilité* qui expliquerait tout, si on pouvait l'expliquer. J'applaudis à vos connaissances et à la manière dont vous savez les faire converger : cependant quel avantage vous donnent-elles sur moi? Cette réversibilité, je la crois tout comme vous, comme je crois à l'existence de la ville de Pékin aussi bien que ce missionnaire qui en revient, avec qui nous dînâmes l'autre jour. Quand vous pénétreriez la raison de ce dogme, vous perdriez le mérite de la foi, non-seulement sans aucun profit, mais de plus avec un très-grand danger pour vous; car vous ne pourriez, dans ce cas, répondre de votre tête. Vous rappelez-vous ce que nous lisions ensemble, il y a quelque temps, dans un livre de saint Martin? *Que le chimiste imprudent court risque d'adorer son ouvrage.* Ce mot n'est point écrit en l'air : Mallebranche n'a-t-il pas dit qu'une *fausse croyance sur l'efficacité des causes secondes pouvait mener à l'idolâtrie?* c'est la même idée. Nous avons perdu, il n'y a pas bien longtemps, un ami commun éminent en science et en sainteté : vous savez bien que lorsqu'il faisait, toujours pour lui seul, certaines expériences de chimie, il croyait devoir s'environner de saintes précautions. On dit que la chimie pneumatique date de nos jours : mais il y a eu, il y a, et sans doute il y aura toujours une chimie trop *pneumatique*. Les ignorants rient de ces sortes de choses, parce qu'ils n'y comprennent rien, et c'est tant mieux pour eux. Plus l'intelligence connaît, et plus elle peut être coupable. Nous parlons souvent avec un étonnement niais de l'absurdité de l'idolâtrie; mais je puis bien vous assurer que si nous avions les connaissances qui égarent les premiers idolâtres, nous le serions tous, ou que du moins Dieu pourrait à peine marquer pour lui *douze mille hommes dans chaque*

tribu. Nous partons toujours de l'hypothèse banale que l'homme s'est élevé graduellement de la barbarie à la science et à la civilisation. C'est le rêve favori, c'est l'erreur-mère, et, comme dit l'école, le *proto-pseudès* de notre siècle. Mais si les philosophes de ce malheureux siècle, avec l'horrible perversité que nous leur avons connue, et qui s'obstinent encore malgré les avertissements qu'ils ont reçus, avaient possédé de plus quelques-unes de ces connaissances qui ont dû nécessairement appartenir aux premiers hommes, malheur à l'univers! ils auraient amené sur le genre humain quelque calamité d'un ordre surnaturel. Voyez ce qu'ils ont fait et ce qu'ils nous ont attiré, malgré leur profonde stupidité dans les sciences spirituelles.

Je m'oppose donc, autant qu'il est en moi, à toute recherche curieuse qui sort de la sphère temporelle de l'homme. *La religion est l'aromate qui empêche la science de se corrompre* : c'est un excellent mot de Bacon, et, pour cette fois, je n'ai pas envie de le critiquer. Je serais seulement un peu tenté de croire qu'il n'a pas lui-même assez réfléchi sur sa propre maxime, puisqu'il a travaillé formellement à séparer l'*aromate* de la science.

Observez encore que la religion est le plus grand véhicule de la science. Elle ne peut, sans doute, créer le talent qui n'existe pas : mais elle l'exalte sans mesure partout où elle le trouve, surtout le talent des découvertes, tandis que l'irréligion le comprime toujours et l'étouffe souvent. Que voulons-nous de plus? Il n'est pas permis de pénétrer l'instrument qui nous a été donné pour pénétrer. Il est trop aisé de le briser, ou, ce qui est pis peut-être, de le fausser. Je remercie Dieu de mon ignorance encore plus que de ma science; car ma science est moi, du moins en partie, et par conséquent je ne puis être sûr qu'elle est bonne : mon ignorance au contraire, du moins celle dont je parle, est de lui; partant, j'ai toute la confiance possible en elle. Je n'irai point tenter follement d'escalader l'enceinte salubre dont la sagesse divine nous a environnés; je

suis sûr d'être de ce côté sur les terres de la vérité : qui m'assure qu'au delà (pour ne point faire de supposition plus triste) je ne me trouverai pas sur les domaines de la superstition ?

LE CHEVALIER.

Entre deux puissances supérieures qui se battent, une troisième, quoique très-faible, peut bien se proposer pour médiatrice, pourvu qu'elle leur soit agréable et qu'elle ait de la bonne foi.

Il me semble d'abord, M. le sénateur, que vous avez donné un peu trop de latitude à vos idées religieuses. Vous dites que l'explication des causes doit toujours être cherchée hors du monde matériel, et vous citez Kepler, qui arriva à ses fameuses découvertes par je ne sais quel système d'harmonie céleste à laquelle je ne comprends rien; mais dans tout cela je ne vois pas l'ombre de religion. On peut bien être musicien et calculer des accords sans avoir de la piété. Il me semble que Kepler aurait fort bien pu découvrir ses lois sans croire en Dieu.

LE SÉNATEUR.

Vous vous êtes répondu à vous-même, M. le chevalier, en prononçant ces mots *hors du monde matériel*. Je n'ai point dit que chaque découverte doive sortir immédiatement d'un dogme comme le poulet sort de l'œuf : j'ai dit qu'il n'y a point de causes dans la matière, et que par conséquent elles ne doivent point être cherchées dans la matière. Or, mon cher ami, il n'y a que les hommes religieux qui puissent et qui veulent en sortir. Les autres ne croient qu'à la matière, et se courroucent même lorsqu'on leur parle d'un autre ordre de chose. Il faut à notre siècle une astronomie mécanique, une chimie mécanique, une pesanteur mécanique, une morale mécanique, une parole mécanique, des remèdes mécaniques pour guérir des maladies mécaniques : que sais-je enfin? tout n'est-il pas

mécanique? Or, il n'y a que l'esprit religieux qui puisse guérir cette maladie. Nous parlions de Keppler; mais jamais Keppler n'aurait pris la route qui le conduisit si bien, s'il n'avait pas été éminemment religieux. Je ne voudrais pas d'autre preuve de son caractère que le titre qu'il donna à son ouvrage sur la véritable époque de la naissance de J. C. ¹. Je doute que de nos jours un astronome de Londres ou de Paris en choisit un pareil.

Ainsi vous voyez, mon cher chevalier, que je n'ai pas confondu les objets, comme vous l'avez cru d'abord.

LE CHEVALIER.

Soit : je ne suis point assez fort pour disputer avec vous; mais voici un point sur lequel j'aurais encore envie de vous quereller : notre ami avait dit que votre goût pour les explications d'un genre extraordinaire pouvait vous conduire et en conduire d'autres peut-être à de très-grands dangers, et qu'elles avaient de plus l'extrême inconvénient de nuire aux études utiles. A cela vous avez répondu que c'était précisément le contraire, et que rien ne favorisait l'avancement des sciences et des découvertes en tout genre, comme cette tournure d'esprit qui nous porte toujours hors du monde matériel. C'est encore un point sur lequel je ne me crois pas assez fort pour disputer avec vous; mais ce qui me paraît évident, c'est que vous avez passé l'autre objection sous silence, et cependant elle est grave. J'accorde que les idées mystiques et extraordinaires puissent quelquefois mener à d'importantes découvertes : il faut aussi mettre dans l'autre bassin de la balance les inconvénients qui peuvent en résulter. Accordons, par exemple, qu'elles puissent illuminer un Keppler : si elles doivent encore

¹ On connaît un ouvrage de ce fameux astronome intitulé : *De vero anno quo Dei Filius humanam naturam assumpsit Joh. Keppleri commentatiuncula*, in-4°. Peut-être qu'en effet un érudit protestant ne s'exprimerait point ainsi de nos jours.

produire dix mille fous qui troublent le monde et le corrompent même, je me sens très-disposé à sacrifier le grand homme.

Je crois donc, si vous voulez bien excuser mon impertinence, que vous êtes allé un peu trop loin, et que vous ne feriez pas mal de vous défier un peu plus de vos *élans spirituels* : du moins, je ne l'aurais jamais assez dit, autant que j'en puis juger. Mais comme le devoir d'un médiateur est d'ôter et d'accorder quelque chose aux deux parties, il faut aussi vous dire, M. le comte, que vous me paraissez pousser la timidité à l'excès. Je vous fais mon compliment sur votre soumission religieuse. J'ai beaucoup couru le monde : en vérité, je n'ai rien trouvé de meilleur; mais je ne sais pas trop comprendre comment la foi vous mène à craindre la superstition. C'est tout le contraire, ce me semble, qui devrait arriver; je suis de plus surpris que vous en vouliez autant à cette superstition, qui n'est pas, ce me semble, une si mauvaise chose. Au fond qu'est-ce que la superstition? L'abbé Girard, dans un excellent livre dont le titre est cependant en opposition directe avec l'ouvrage, m'enseigne qu'il n'y a point de synonymes dans les langues. La superstition n'est donc ni l'*erreur*, ni le *fanatisme*, ni aucun autre monstre de ce genre portant un autre nom. Je le répète, qu'est-ce que donc que la superstition? *Super* ne veut-il pas dire *par-delà*? Ce sera donc quelque chose qui est *par delà* la croyance légitime. En vérité, il n'y a pas de quoi crier *haro*. J'ai souvent observé dans ce monde que *ce qui suffit ne suffit pas*; n'allez pas prendre ceci pour un jeu de mots : celui qui veut faire précisément tout ce qui est permis fera bientôt ce qui ne l'est pas. Jamais nous ne sommes sûrs de nos qualités morales que lorsque nous avons su leur donner un peu d'exaltation. Dans le monde politique, les pouvoirs constitutionnels établis parmi les nations libres ne subsistent guère qu'en se heurtant. Si quelqu'un vient à vous pour vous renverser, il ne suffit pas de vous roidir à votre place : il faut le frapper lui-même, et le faire reculer si vous pouvez. Pour

franchir un fossé, il faut toujours fixer son point de vue fort au delà du bord, sous peine de tomber dedans. Enfin c'est une règle générale; il serait bien singulier que la religion en fût une exception. Je ne crois pas qu'un homme, et moins encore une nation, puisse croire précisément ce qu'il faut. Toujours il y aura du plus ou du moins. J'imagine, mes bons amis, que l'honneur ne vous déplaît pas? cependant qu'est-ce que l'honneur? C'est la *superstition de la vertu*, ou ce n'est rien. En amour, en amitié, en fidélité, en bonne foi, etc., la superstition est aimable, précieuse même et souvent nécessaire; pourquoi n'en serait-il de même de la piété? Je suis porté à croire que les clameurs contre *les excès de la chose* partent des ennemis de *la chose*. La raison est bonne sans doute, mais il s'en faut que tout doive se régler par la raison. — Écoutez ce petit conte je vous en prie : peut-être c'est une histoire.

Deux sœurs ont leur père à la guerre : elles couchent dans la même chambre; il fait froid, et le temps est mauvais : elles s'entretiennent des peines et des dangers qui environnent leur père. *Peut-être*, dit l'une, *il bivouaque dans ce moment : peut-être il est couché sur la terre, sans feu ni couverture : qui sait si ce n'est pas le moment que l'ennemi a choisi. . . . ah! . . .*

Elle s'élançe hors de son lit, court en chemise à son bureau, en tire le portrait de son père, vient le placer sous son chevet, et jette sa tête sur le bijou chéri. — *Bon papa! je te garderai.* — *Mais, ma pauvre sœur*, dit l'autre, *je crois que la tête vous tourne. Croyez-vous donc qu'en vous enrhumant vous sauverez notre père, et qu'il soit beaucoup plus en sûreté parce que votre tête appuie sur son portrait? Prenez garde de le casser, et, croyez-moi, dormez.*

Certainement celle-ci a raison, et tout ce qu'elle dit est vrai; mais si vous deviez épouser l'une ou l'autre de ces deux sœurs, dites-moi, graves philosophes, choisiriez-vous la logicienne ou la *superstitieuse*?

Pour revenir, je crois que la superstition est *un ouvrage avancé* de la religion qu'il ne faut pas détruire, car il n'est pas

bon qu'on puisse venir sans obstacle jusqu'au pied du mur, en mesurer la hauteur et planter les échelles. Vous m'opposerez les abus; mais d'abord, croyez-vous que les abus d'une chose divine n'aient pas dans la chose même certaines limites naturelles, et que les inconvénients de ces abus puissent jamais égaler le danger d'ébranler la croyance? Je vous dirai d'ailleurs, en suivant ma comparaison : si un ouvrage avancé est trop avancé, ce sera aussi un grand abus; car il ne sera utile qu'à l'ennemi qui s'en servira pour se mettre à couvert et battre la place : faut-il donc ne point faire d'ouvrages avancés? Avec cette belle crainte des abus, on finirait par ne plus oser remuer.

Mais il y a des abus ridicules et des abus criminels; voilà ce qui m'intrigue. C'est un point que je n'ai pas su débrouiller dans ma tête. J'ai vu des hommes livrés à ces idées singulières dont vous parliez tout à l'heure, qui étaient bien, je vous l'assure, les plus honnêtes et les plus aimables qu'il fût possible de connaître. Je veux vous faire à ce propos une petite histoire qui ne manquera pas de vous amuser. Vous savez dans quelle retraite et avec quelles personnes j'ai passé l'hiver de 1806. Parmi les personnes qui se trouvaient là, un de vos anciens amis, M. le comte, faisait les délices de notre société; c'était le vieux commandeur de M. . . ., que vous avez beaucoup vu jadis à Lyon, et qui vient de terminer sa longue et vertueuse carrière. Il avait soixante et dix ans révolus lorsque nous le vîmes se mettre en colère pour la première fois de sa vie. Parmi les livres qu'on nous envoyait de la ville voisine pour occuper nos longues soirées, nous trouvâmes un jour l'ouvrage posthume de je ne sais quel échappé des petites-maisons de Genève, qui avait passé une grande partie de sa vie à chercher la cause mécanique de la pesanteur, et qui, se flattant de l'avoir trouvée, chantait modestement EUREKA, tout en s'étonnant néanmoins de *l'accueil glacé qu'on faisait à son système* ¹.

¹ Voy. la page 307 du livre en question. Genève. 1805, in-8°.

En mourant, il avait chargé ses exécuteurs testamentaires de publier, pour le bien de l'univers, cette rare découverte accompagnée de plusieurs morceaux d'une métaphysique pes-tilentielle. Vous sentez bien qu'il fut obéi ponctuellement; et ce livre qui était échu au bon commandeur le mit dans une colère tout à fait divertissante.

« Le sage auteur de ce livre, nous disait-il, a découvert que
 » la cause de la pesanteur doit se trouver hors du monde, vu
 » qu'il n'y a dans l'univers aucune machine capable d'exécuter
 » ce que nous voyons. Vous me demanderez peut-être ce que
 » c'est qu'une région *hors du monde*? L'auteur ne le dit pas,
 » mais ce doit être bien loin. Quoi qu'il en soit, *dans ce pays*
 » *hors du monde*, il y avait une fois (on ne sait ni comment ni
 » pourquoi, car ni lui ni ses amis ne se forment l'idée d'aucun
 » commencement), il y avait, dis-je, une quantité suffisante
 » d'atomes en réserve. Ces atomes étaient faits comme des cages,
 » dont les barreaux sont plusieurs millions de fois plus longs
 » qu'ils ne sont épais. Il appelle ces atomes ultra-mondains, à
 » cause de leur pays natal, ou gravifiques, à cause de leurs
 » fonctions.

» Or, il advint qu'un jour Dieu prit de ces atomes autant
 » qu'il eu put tenir dans ses deux mains, et les lança de toutes
 » ses forces dans notre sphère, et voilà pourquoi le monde tourne.
 » Mais il faut bien observer que cette projection d'atomes eut
 » lieu une fois pour toutes¹, car dès lors il n'y a pas d'exemple
 » que Dieu se soit mêlé de la gravité.

» Voilà où nous en sommes! voilà ce qu'on a pu nous dire;
 » car on ose tout dire à ceux qui peuvent tout entendre. Nous
 » ressemblons aujourd'hui dans nos lectures à ces insectes
 » impurs qui ne sauraient vivre que dans la fange; nous dé-
 » daignons tout ce qui instruisait, tout ce qui charmait nos
 » ancêtres; et, pour nous, un livre est toujours assez bon,
 » pourvu qu'il soit mauvais. »

¹ C'est l'expression de l'auteur.

Jusque-là tout le monde pouvait être de l'avis de l'excellent vieillard; mais nous tombâmes des nues lorsqu'il ajouta :

« N'avez-vous jamais remarqué que, parmi les innombrables choses qu'on a dites, surtout à l'époque des ballons, sur le vol des oiseaux et sur les efforts que notre pesante espèce a faits à diverses époques pour imiter ce mécanisme merveilleux, il n'est venu dans la tête d'aucun philosophe de se demander si les oiseaux ne pourraient point donner lieu à quelques réflexions particulières sur la pesanteur? Cependant, si les hommes s'étaient rappelé que toute l'antiquité s'est accordée à reconnaître dans les oiseaux quelque chose de divin; que toujours elle les a interrogés sur l'avenir; que, suivant une tradition bizarre, elle les avait déclarés antérieurs aux dieux; qu'elle avait consacré certains oiseaux à ses divinités principales; que les prêtres égyptiens, au rapport de Clément d'Alexandrie, ne mangeaient, pendant le temps de leurs purifications légales, que des chairs de volatile, parce que les oiseaux étaient les plus légers de tous les animaux¹, et que, suivant Platon dans son livre des Lois, l'offrande la plus agréable qu'il soit possible de faire aux dieux, c'est un oiseau²; s'ils avaient considéré de plus cette foule de faits surnaturels où les oiseaux sont intervenus, et surtout l'honneur insigne fait à la colombe, je ne doute pas qu'ils n'eussent été conduits à mettre en question si la loi

¹ Si la citation est exacte, ce que je ne puis vérifier en ce moment, il est superflu d'observer que cette expression doit être prise dans le sens vulgaire de viande légère.

(Note de l'Éditeur.)

² Les citations de mémoire sont rarement parfaitement exactes. Platon, dans cet endroit de ses œuvres, ne dit point que l'oiseau (seul) est l'offrande la plus agréable, il dit que « les offrandes les plus divines (ἁγιότατα δῶρα) sont les oiseaux et les figures qu'un peintre peut exécuter en un jour. » (Opp., t. IX, de Leg. lib. XII, page 206.) Il faut mettre le second article au nombre de ceux où le bon plaisir du plus grand philosophe de l'antiquité fut d'être énigmatique ou même bizarre, sans qu'on sache pourquoi.

(Note de l'Éditeur.)

» commune de la pesanteur affecte les oiseaux vivants au
» même degré que le reste de la matière brute ou organisée.

» Mais pour nous élever plus haut, si l'orgueilleux aveugle
» que je vous citais tout à l'heure, au lieu de lire Lucrèce,
» qu'il reçut à treize ans des mains d'un père assassin, avait
» lu les vies des saints, il aurait pu concevoir quelques idées
» justes sur la route qu'il faudrait tenir pour découvrir la
» cause de la pesanteur; il aurait vu que parmi les miracles
» incontestables opérés par ces élus, ou qui s'opéraient sur
» leurs personnes, et dont le plus hardi scepticisme ne peut
» ébranler la certitude, il n'en est pas de plus incontestable
» ni de plus fréquent que celui du ravissement matériel.
» Lisez, par exemple, les vies et les procès de canonisation
» de saint François Xavier, de saint Philippe de Néri, de
» sainte Thérèse, etc., etc., et vous verrez s'il est possible de
» douter. Contesterez-vous les faits racontés par cette sainte
» elle-même, dont le génie et la candeur égalaient la sainteté!

» On croit entendre saint Paul racontant les dons de la
» primitive Église, et prescrivant des règles pour les manifes-
» ter utilement, avec un naturel, un calme, un sang-froid
» mille fois plus persuasifs que les serments les plus solennels.

» Les jeunes gens, surtout les jeunes gens studieux, et sur-
» tout encore ceux qui ont eu le bonheur d'échapper à cer-
» tains dangers, sont forts sujets à songer durant le sommeil
» qu'ils s'élèvent dans les airs et qu'ils s'y meuvent à volonté;
» un homme de beaucoup d'esprit et d'un excellent caractère,
» que j'ai beaucoup vu jadis, mais que je ne dois plus revoir,
» me disait un jour qu'il avait été si souvent visité dans sa
» jeunesse par ces sortes de rêves, qu'il s'était mis à soupçon-
» ner que la pesanteur n'était pas naturelle à l'homme. Pour
» mon compte, je puis vous assurer que l'illusion chez moi
» était quelquefois si forte, que j'étais éveillé depuis quel-
» ques secondes avant d'être bien détrompé.

» Mais il y a quelque chose de plus grand que tout cela.
» Lorsque le divin auteur de notre religion eut accompli tout

» ce qu'il devait encore faire sur la terre après sa mort, lorsqu'il eut donné à ses disciples les trois dons qu'il ne leur retirera jamais, l'intelligence¹, la mission², et l'indéfectibilité³; alors, *tout étant consommé* dans un nouveau sens, en présence de ses disciples qui venaient de le toucher et de manger avec lui, l'Homme-Dieu *cessa de peser* et se perdit dans les nues.

» Il y a loin de là aux *atomes gravifiques*; cependant il n'y a pas d'autre moyen de savoir ou de se douter au moins de ce que c'est que la pesanteur. »

A ces mots, un éclat de rire, parti d'un coin du salon, nous déconcerta tous. Vous croirez peut-être que le commandeur se fâcha : pas du tout, il se tut; mais nous vîmes sur son visage une profonde expression de tristesse mêlée de terreur. Je ne saurais vous dire combien je le trouvai intéressant. Le rieur, dont vous croirez sans doute deviner le nom, se crut obligé de lui adresser des excuses qui furent faites et reçues de fort bonne grâce. La soirée se termina très-paisiblement.

La nuit, lorsque mes quatre rideaux m'eurent séparé, par un *double contour*, des hommes, de la lumière et des affaires, tout ce discours me revint dans l'esprit. *Quel mal y a-t-il donc, me disais-je, que ce digne homme croie que l'état de sainteté et les élans d'une piété ardente aient la puissance de suspendre, à l'égard de l'homme, les lois de la pesanteur, et qu'on peut en tirer des conclusions légitimes sur la nature de cette loi? Certainement il n'y a rien de plus innocent.*

Mais ensuite je me rappelais certains personnages de ma connaissance qui me paraissent être arrivés par le même chemin à un résultat bien différent. C'est pour eux qu'a été fait le mot d'*illuminé*, qui est toujours pris en mauvaise part. Il y a bien quelque chose de vrai dans ce mouvement de la

¹ Luc, XXIV, 45.

² Marc, XVI, 15, 16.

³ Math. XXVIII, 20.

conscience universelle qui condamne ces hommes et leurs doctrines; et, en effet, j'en ai connu plusieurs d'un caractère très-équivoque, d'une probité assez problématique; et remarquables surtout par une haine plus ou moins visible pour l'ordre et la hiérarchie sacerdotales. Que faut-il donc penser? Je m'endormis avec ce doute, et je le retrouve aujourd'hui auprès de vous. Je balance entre les deux systèmes que vous m'avez exposés. L'un me paraît priver l'homme des plus grands avantages, mais au moins on peut dormir tranquille; l'autre échauffe le cœur et dispose l'esprit aux plus nobles et aux plus heureux efforts; mais aussi il y a de quoi trembler pour le bon sens et pour quelque chose de mieux encore. Ne pourrait-on pas trouver une règle qui pût me tranquilliser, et me permettre d'avoir un avis?

LE COMTE.

Mon très-cher chevalier, vous ressemblez à un homme plongé dans l'eau qui demanderait à boire. Cette règle que vous demandez existe : elle vous touche, elle vous environne, elle est universelle. Je vais vous prouver en peu de mots que, sans elle, il est impossible à l'homme de marcher ferme, à égale distance de l'illuminisme et du scepticisme; et pour cela.....

LE SÉNATEUR.

Nous vous entendrons un autre jour.

LE COMTE.

Ah! ah! vous êtes de l'aréopage. Eh bien! n'en parlons plus pour aujourd'hui; mais je vous dois des remerciements et des félicitations, M. le chevalier, pour votre charmante apologie de la superstition. A mesure que vous parliez, je voyais disparaître ces traits hideux et ces longues oreilles dont la peinture ne manque jamais de la décorer; et quand vous avez fini,

elle me semblait presque une jolie femme. Lorsque vous aurez notre âge, hélas ! nous ne vous entendrons plus ; mais d'autres vous entendront, et vous leur rendrez la culture que vous tenez de nous. Car c'est bien nous, s'il vous plaît, qui avons donné le premier coup de bêche à cette bonne terre. Au surplus, messieurs, nous ne sommes pas réunis pour disputer, mais pour discuter. Cette table, quoiqu'elle ne porte que du thé et quelques livres, est aussi une *entremetteuse de l'amitié*, comme dit le proverbe que notre ami citait tout à l'heure : ainsi nous ne contesterons plus. Je voudrais seulement vous proposer une idée qui pourrait bien, ce me semble, passer pour un traité de paix entre nous. Il m'a toujours paru que, dans la haute métaphysique, il y a des règles de *fausse position* comme il y en avait jadis dans l'arithmétique. C'est ainsi que j'envisage toutes les opinions qui s'éloignent de la révélation expresse, et qu'on emploie pour expliquer d'une manière plus ou moins plausible tel ou tel point de cette même révélation. Prenons, si vous voulez, pour exemple, l'opinion de la préexistence des âmes, dont on s'est servi pour expliquer le péché originel. Vous voyez d'un coup d'œil tout ce qu'on peut dire contre la création successive des âmes, et le parti qu'on peut tirer de la préexistence pour une foule d'explications intéressantes : je vous déclare néanmoins expressément que je ne prétends point adopter ce système comme une vérité ; mais je dis, et voici ma règle de *fausse position* : Si j'ai pu, moi chétif mortel, trouver une solution nullement absurde qui rend assez bien raison d'un problème embarrassant, comment puis-je douter que, si ce système n'est pas vrai, il y a une autre solution que j'ignore, et que Dieu a jugé à propos de refuser à notre curiosité ? J'en dis autant de l'hypothèse ingénieuse de l'illustre Leibnitz, qu'il a établie sur le crime de Sextus Tarquin, et qu'il a développée avec tant de sagacité dans sa Théodicée ; j'en dis autant de cent autres systèmes, et des vôtres en particulier, mon digne ami. Pourvu qu'on ne les regarde point comme des démonstrations, qu'on les propose modestement

ment, et qu'on ne les propose que pour se tranquilliser l'esprit, comme je viens de vous le dire, et qu'ils ne mènent surtout ni à l'orgueil ni au mépris de l'autorité, il me semble que la critique doit se taire devant ces précautions. On tâtonne dans toutes les sciences : pourquoi la métaphysique, la plus obscure de toutes, serait-elle exceptée? J'en reviens cependant toujours à dire que, pour peu qu'on se livre trop à ces sortes de recherches transcendantes, on fait preuve au moins d'une certaine inquiétude qui expose fort le mérite de la foi et de la docilité. Ne trouvez-vous pas qu'il y a déjà bien longtemps que nous sommes dans les nues? En sommes-nous devenus meilleurs? J'en doute un peu. Il serait temps de redescendre sur terre. J'aime beaucoup, je vous l'avoue, les idées pratiques, et surtout ces analogies frappantes qui se trouvent entre les dogmes du Christianisme et ces doctrines universelles que le genre humain a toujours professées, sans qu'il soit possible de leur assigner aucune racine humaine. Après le voyage que nous venons d'exécuter à tire-d'aile dans les plus hautes régions de la métaphysique, je voudrais vous proposer quelque chose de moins sublime : parlons par exemple des *indulgences*.

LE SÉNATEUR.

La transition est un peu brusque.

LE COMTE.

Qu'appellez-vous *brusque*, mon cher ami? Elle n'est ni brusque ni insensible; car il n'y en a point. Jamais nous ne nous sommes égarés un instant, et maintenant encore nous ne changeons point de discours. N'avons-nous pas examiné en général la grande question des souffrances du juste dans ce monde, et n'avons-nous pas reconnu clairement que toutes les objections fondées sur cette prétendue injustice étaient des sophismes évidents? Cette première considération nous a conduits à celle de la *réversibilité*, qui est le grand mystère de l'uni-

vers. Je n'ai point refusé, M. le sénateur, de m'arrêter un instant avec vous sur le bord de cet abîme où vous avez jeté un regard bien perçant. Si vous n'avez pas vu, on ne vous accusera pas au moins de n'avoir pas bien regardé. Mais en nous essayant sur ce grand sujet, nous nous sommes bien gardés de croire que ce mystère qui explique tout eût besoin lui-même d'être expliqué. C'est un fait, c'est une croyance aussi naturelle à l'homme que la vue ou la respiration; et cette croyance jette le plus grand jour sur les voies de la Providence dans le gouvernement du monde moral. Maintenant, je vous fais apercevoir ce dogme universel dans la doctrine de l'Église sur un point qui excita tant de rumeur dans le XVI^e siècle, et qui fut le premier prétexte de l'un des plus grands crimes que les hommes aient commis contre Dieu. Il n'y a cependant pas de père de famille protestant qui n'ait accordé des indulgences chez lui, qui n'ait pardonné à un enfant punissable *par l'intercession* et *par les mérites* d'un autre enfant dont il a lieu d'être content. Il n'y a pas de souverain protestant qui n'ait signé cinquante *indulgences* pendant son règne, en accordant un emploi, en remettant ou commuant une peine, etc., *par les mérites* des pères, des frères, des fils, des parents, ou des ancêtres. Ce principe est si général et si naturel qu'il se montre à tout moment dans les moindres actes de la justice humaine. Vous avez ri mille fois de la sotte balance qu'Homère a mise dans les mains de son Jupiter, apparemment pour le rendre ridicule. Le Christianisme nous montre bien une autre balance. D'un côté tous les crimes, de l'autre toutes les satisfactions; de ce côté, les bonnes œuvres de tous les hommes, le sang des martyrs, les sacrifices et les larmes de l'innocence s'accumulant sans relâche pour faire équilibre au mal qui, depuis l'origine des choses, verse dans l'autre bassin ses flots empoisonnés. Il faut qu'à la fin le salut l'emporte; et pour accélérer cette œuvre universelle, dont l'attente *fait gémir tous les êtres*¹, il

¹ Rom. VIII, 22.

suffit que l'homme veuille. Non-seulement il jouit de ses propres mérites, mais les satisfactions étrangères lui sont imputées par la justice éternelle, pourvu qu'il l'ait voulu et qu'il se soit rendu digne de cette réversibilité. Nos frères séparés nous ont contesté ce principe, comme si la *rédemption* qu'ils adorent avec nous était autre chose qu'une *grande indulgence, accordée au genre humain par les mérites infinis de l'innocence par excellence, volontairement immolée pour lui!* Faites sur ce point une observation bien importante : l'homme qui est fils de la vérité est si bien fait pour la vérité, qu'il ne peut être trompé que par la vérité corrompue ou mal interprétée. Ils ont dit : *L'homme-Dieu a payé pour nous; donc nous n'avons pas besoin d'autres mérites; il fallait dire : Donc les mérites de l'innocent peuvent servir au coupable.* Comme la rédemption n'est qu'une *grande indulgence*, l'indulgence, à son tour, n'est qu'une *rédemption diminuée*. La disproportion est immense sans doute; mais le principe est le même, et l'analogie incontestable. *L'indulgence générale*, n'est-elle pas vaine pour celui qui ne veut pas en profiter et qui l'annule, quant à lui, par le mauvais usage qu'il fait de sa liberté? Il en est de même de la *rédemption particulière*. Et l'on dirait que l'erreur s'était mise en garde d'avance contre cette analogie évidente, en contestant le mérite des bonnes œuvres personnelles; mais l'épouvantable grandeur de l'homme est telle, qu'il a le pouvoir de résister à Dieu et de repousser sa grâce : elle est telle, que le dominateur souverain, et le *roi des vertus*, ne le traite qu'AVEC RESPECT¹. Il n'agit pour lui, qu'avec lui; il ne force point sa volonté (cette expression n'a même point de sens;) il faut qu'elle acquiesce; il faut que, par une humble et courageuse coopération, l'homme s'approprie cette satisfaction, autrement elle lui demeurera étrangère. *Il doit prier sans doute comme s'il ne pouvait rien; mais il doit agir aussi comme s'il pouvait tout*.

¹ *Cum magna reverentia.* (Sap. XII, 18)

² Louis Racine, préface du poème de la Grâce.

Rien n'est accordé qu'à ses efforts, soit qu'il mérite par lui-même, soit qu'il s'approprie les œuvres d'un autre.

Vous voyez comment chaque dogme du Christianisme se rattache aux lois fondamentales du monde spirituel : il est tout aussi important d'observer qu'il n'en est pas un qui ne tende à purifier l'homme et à l'exalter.

Quel superbe tableau que celui de cette immense cité des esprits avec ses trois ordres toujours en rapport ! le monde qui combat présente une main au monde qui souffre et saisit de l'autre celle du monde qui triomphe. L'action de grâce, la prière, les satisfactions, les secours, les inspirations, la foi, l'espérance et l'amour, circulent de l'un à l'autre comme des fleuves bienfaisants. Rien n'est isolé, et les esprits, comme les lames d'un faisceau aimenté, jouissent de leurs propres forces et de celle de tous les autres.

Et quelle belle loi encore que celle qui a mis deux conditions indispensables à toute *indulgence* ou *rédemption secondaire* : mérite surabondant d'un côté, bonnes œuvres prescrites et pureté de conscience de l'autre ! Sans l'œuvre méritoire, sans *l'état de grâce*, point de rémission par les mérites de l'innocence. Quelle noble émulation pour la vertu ! quel avertissement et quel encouragement pour le coupable !

« Vous pensez, disait jadis l'apôtre des Indes à ses néophytes, vous pensez à vos frères qui souffrent, dans un autre monde : vous avez la religieuse ambition de les soulager ; mais pensez d'abord à vous-mêmes : Dieu n'écoute point celui qui se présente à lui avec une conscience souillée ; avant d'entreprendre de soustraire des âmes aux peines du purgatoire, commencez par délivrer les vôtres de l'enfer¹. »

Il n'y a pas de croyance plus noble et plus utile, et tout lé-

¹ *Et sanè æquum est ut alienam à purgatorio animam liberaturus, prius ab inferno liberet suam.* Lettre de saint François Xavier à saint Ignace. Goa, 21 octobre 1542. (*Inter epist. sancti Francisci Xaverii à Tursellino et Possivino latinè versas.* Wratislaviæ 1734, in-12, p. 16.)

gislateur devrait tâcher de l'établir chez lui, sans même s'informer si elle est fondée; mais je ne crois pas qu'il soit possible de montrer une seule opinion universellement utile qui ne soit pas vraie.

Les aveugles ou les rebelles peuvent donc contester tant qu'ils voudront le principe des *indulgences* : nous les laisserons dire, c'est celui de la *réversibilité* : c'est la foi de l'univers.

J'espère, messieurs, que nous avons beaucoup ajouté, dans ces deux derniers entretiens, à la masse des idées que nous avons rassemblées dans les premiers sur la grande question qui nous occupe. La pure raison nous a fourni des solutions capables seules de faire triompher la Providence, *si l'on ose la juger*¹. Mais le Christianisme est venu nous en présenter une nouvelle d'autant plus puissante, qu'elle repose sur une idée universelle aussi ancienne que le monde, et qui n'avait besoin que d'être rectifiée et sanctionnée par la révélation. Lors donc que le coupable nous demandera *pourquoi l'innocence souffre dans ce monde*, nous ne manquons pas de réponses, comme vous l'avez vu, mais nous pouvons en choisir une plus directe et plus touchante peut-être que toutes les autres. — Nous pouvons répondre : *Elle souffre pour vous, si vous le voulez*.

¹ *Ut vincas cum judicaris.* (Ps. L. 6.)



NOTES DU DIXIÈME ENTRETEN.

I.

(Page 135.) Ils (les saints Pères) se plaignent que le crime ose faire servir à ses excès un signe saint et mystérieux.)

Il est impossible de savoir quels textes l'interlocuteur avait eu en vue, ni même s'il s'en rappelait quelques-uns bien distinctement. Je ne puis citer sur ce point que deux passages; l'un de Clément d'Alexandrie, l'autre de saint Jean-Chrysostôme. Le premier dit (Pedag., lib. III, ch. XI.) : *Qu'il n'y a rien de plus criminel que de faire servir au vice un signe mystique de sa nature.*

Le second est moins laconique. « Il a été donné, dit-il, pour allumer » dans nous le feu de la charité, afin que de cette manière nous nous » aimions comme des frères, comme des pères et des enfants s'aiment » entre eux... Ainsi les âmes s'avancent l'une vers l'autre pour s'unir... » Mais je ne puis ajouter d'autres choses sur ce sujet... *Vous m'entendez, vous qui êtes admis aux mystères....* Et vous, qui osez prononcer des paroles outrageantes ou obscènes, songez quelle bouche vous » profanez, et tremblez.... Quand l'apôtre disait aux fidèles : *Saluez-vous par le saint baiser....* c'était pour unir et confondre leurs » âmes. » *Per oscula inter se copulavit.* (D. Joan. Chrysost. in II, ad Cor. epist., comm. hom. xxx., inter opp. curâ Bern. de Montfaucon. Paris, MDCCLXXXII, tom. X, pag. 650-651.)

On peut encore citer Pline le naturaliste. « Il y a, dit-il, je ne sais » quelle religion attachée à certaines parties du corps. Le revers de la » main, par exemple, se présente au baiser....; mais si nous appliquons » le baiser aux yeux, nous semblons pénétrer jusqu'à l'âme et la toucher. »

Inest et aliis partibus quædam religio : sicut dextra oculis aversa

appetit... hos (oculos) cum osculamur, animum ipsum videmur attingere. (C. Plin. Sec. Hist. nat. curis Harduini. Paris, MDCLXXXV; in-4°, tom. II, §§ 54, 103, pages 547, 595.)

(Note de l'Éditeur.)

II.

Page 133. (Dieu est le lieu des esprits comme l'espace est le lieu des corps.)

Recherche de la vérité, in-4°.

Au reste, ce système de *la vision en Dieu* est clairement exprimé par saint Thomas, qui aurait été, quatre siècles plus tard, Mallebranche ou Bossuet, et peut-être l'un et l'autre. « *Videntes Deum, omnia simul vident in ipso* : Ceux qui voient Dieu voient en même temps tout en lui. » (*D. Thom. adversus gentes. Lib. III, cap. LIX.*) Puisqu'ils vivent dans le sein de celui qui remplit tout, qui contient tout et qui entend tout. (Eccli. I. 7.) Saint Augustin s'en approche encore infiniment lorsqu'il appelle Dieu avec tant d'élégance et non moins de justesse *SINUM COGITATIONIS MEÆ; le centre générateur de mes pensées.* (Confess., liv. XIII, 11.) Le P. Berthier a dit, en suivant les mêmes idées : « Toutes les créatures, l'ouvrage de vos mains, quoique très-distinguées de vous, puisqu'elles sont finies, sont toujours en vous, et vous êtes toujours en elles. Le ciel et la terre ne vous contiennent pas, puisque vous êtes infini; mais vous les contenez dans votre immensité. *Vous êtes le lieu de tout ce qui existe, et vous n'êtes que dans vous-même.* » (Réflex. spirit., tom. III, pag. 28.) Ce système est nécessairement vrai de quelque manière; quant aux conclusions qu'on en voudra tirer, ce n'est point ici le lieu de s'en occuper.

III.

(Page 138... Un seul homme nous a perdus par un seul acte.)
Rom. V, 17, seq.

« Tous les hommes doivent donc croître ensemble pour ne faire qu'un seul corps par le Christ, qui en est la tête. Car nous ne sommes tous que les membres de ce corps unique qui se forme et s'édifie par la charité, et ces membres reçoivent de leur chef l'es-

» prit, la vie et l'accroissement, par le moyen des jointures et des
 » communications qui les unissent, et suivant la mesure qui est propre
 » à chacun d'eux. » (Éph. IV, 15, 16.)

Et cette grande unité est si fort le but de toute l'action divine par rapport à nous, « que celui qui accomplit tout en tous ne se trouvera lui-même accompli que lorsqu'elle sera accomplie. (Ibid. I, 23.)

Et alors, c'est-à-dire à la fin des choses, Dieu sera tout en tous. (I. Cor., XV, 28.)

C'est ainsi que saint Paul commentait son maître; et Origène, commentant saint Paul à son tour, se demande ce que signifient ces paroles : *Dieu sera tout en tous*; et il répond : « Je crois qu'elles signifient que Dieu sera aussi *tout dans chacun*, c'est-à-dire que chaque substance intelligente, étant parfaitement purifiée, *toutes ses pensées seront Dieu*; elle ne pourra voir et comprendre que Dieu; elle possédera Dieu, et Dieu sera le principe et la mesure de tous les mouvements de cette intelligence : ainsi Dieu sera *tout en tous*; car la distinction du mal et du bien disparaîtra, puisque Dieu, en qui le mal ne peut résider, sera *tout en tous*; ainsi la fin des choses nous ramènera au point dont nous étions partis..., lorsque la mort et le mal seront détruits; alors Dieu sera véritablement **TOUT EN TOUS.** » (Origène, au livre des Principes, liv. III, ch. VI.)

IV.

(Page 140... Ce pain et ce vin mystiques, qui nous sont présentés à la table sainte, brisent le moi, et nous absorbent dans leur inconcevable unité.)

On pourrait citer plusieurs passages dans ce sens : un seul de saint Augustin peut suffire : Mes frères, disait-il dans l'un de ses sermons, « si vous êtes le corps et les membres du Sauveur, c'est votre propre mystère que vous recevez. Lorsqu'on prononce : *Voilà le corps de J.-C.*, vous répondez : *Amen*; vous répondez ainsi à ce que vous êtes (*ad id quod estis respondetis*), et cette réponse est une confession de foi.... Écoutons l'Apôtre qui nous dit : *Étant plusieurs, nous ne sommes cependant qu'un seul pain et qu'un seul corps.* (I, Cor., x, 17.) Rappelez-vous que le pain ne se fait pas d'un seul

» grain, mais de plusieurs. L'exorcisme, qui précède le baptême, vous
 » broya sous la meule : l'eau du baptême vous fit fermenter, et lorsque
 » vous reçûtes le feu du Saint-Esprit, vous fûtes pour ainsi dire *cuits*
 » par ce feu.... Il en est de même du vin. Rappelez-vous, mes frères,
 » comment on le fait. Plusieurs grains pendent à la grappe; mais la
 » liqueur exprimée de ces grains est une confusion dans l'unité. Ainsi
 » le seigneur J.-C. a consacré dans sa table le mystère de paix et de
 » notre unité. » (*Saint Augustin. Serm. inter opp. ult. edit. L...*
 Paris, 1683; 14 vol. in-fol., tom. V, part. 1, 1103, col. pag. 2, litt.
 D, E, F.)

V.

(Page 141. *Le monde est un système de choses invisibles, manifestées visiblement.*)

ΕΙΣ ΤΟ ΜΗ ΟΥΚ ΦΑΙΝΟΜΕΝΩΝ ΤΑ ΒΛΕΠΟΜΕΝΑ ΓΕΓΟΜΕΝΑΙ.

(Heb. XI, 5.) La Vulgate a traduit : *Ut ex invisibilibus visibilia fierent.* — Érasme dans sa traduction dédiée à Léon X, *Ut ex his quæ non apparebant ea quæ videntur fierent.* — Le Gros : *Tout ce qui est visible est formé d'une manière ténébreuse.* — La version de Mons : *Tout ce qui est visible a été formé, n'y ayant rien auparavant que d'invisible.* — Sacy comme la traduction de Mons. (Il y travailla avec Arnaud, etc.) — La traduction protestante d'Osterwald : *De sorte que les choses qui se voient n'ont pas été faites des choses qui apparaissent.* — Celle de David Martin, in-fol. Genève, 1707 (Bible Synodale) : *En sorte que les choses qui se voient n'ont point été faites de choses qui parussent.* — La traduction anglaise, reçue par l'Église anglicane : *So that things which are seen were not made of things which do appear.* — La traduction esclavone, dont on ignore l'auteur, mais qui est fort ancienne, puisqu'on l'a attribuée, quoique faussement, à saint Jérôme : *Vo ege ot neyavliaemich vidimym byti* (ce qui revient absolument de la Vulgate.) — La traduction allemande de Luther : *Dass alles was man siehet aus nichts worden ist.*

Saint Jean Chrysostôme a entendu ce texte comme la Vulgate, dont le sens est seulement un peu développé dans le dialogue. *Ἐκ μὲν φαινομένων τὰ βλεπόμενα γέγονε.* (Chrys. Hom. XXII, in epist. ad Hebr. cap. XI.)

VI.

(Page 142. Le physicien qui a fait l'expérience de Hales.)

Je crois devoir observer en passant, croyant la chose assez peu connue, que cette fameuse expérience de Hales sur les plantes, qui n'enlèvent pas le moindre poids à la terre qui les nourrit, se trouve mot à mot dans le livre appelé : *Actus Petri, seu Recognitiones*. Le fameux Whiston, qui faisait grand cas de ce livre, et qui l'a traduit du grec, a inséré le passage tout entier dans son livre intitulé : *Astronomical principles of religion*. London, 1725; in-8°, page 187. Sur ce livre des *Recognitiones*, attribué à saint Clément, disciple de saint Pierre, écrit dans le II^e siècle, et interpolé dans le III^e, voy. *Joh. Millii Prolegomena in N. T. græcum*; in-fol., page 1, n° 277, et l'ouvrage de Rufin, *De adulteratione libr. Origenis*, inter opp. Orig. Bâle, Episcopus, 1771, tom. I, page 778; 2 vol. in-fol.

VII.

(Page 143. Les lois du monde sont les lois de Kepler, etc.)

Il est plus que probable que Kepler n'aurait jamais pensé à la fameuse règle qui l'immortalise, si elle n'était sortie comme d'elle-même de son système harmonique des cieux, fondée.... sur je ne sais quelles perfections pythagoriques des nombres, des figures et consonnances; système mystérieux, dont il s'occupa dès sa première jeunesse jusqu'à la fin de ses jours, auquel il rapporta tous ses travaux, qui en fut l'âme, et qui nous a valu la plus grande partie de ses observations et de ses écrits. (Mairan, *Dissert. sur la glace*. Paris, 1749; in-12, præf., page 11.)

VIII.

(Page 144. On croyait, même après les découvertes de Galilée, que les verres caustiques devaient être concaves, etc., etc.)

La réunion des rayons du soleil augmente la chaleur, comme le prouvent les verres brûlants, qui sont plus minces dans le milieu que vers les bords, « à la différence des verres des lunettes, comme je le

» *crois*. Pour s'en servir, on place d'abord le verre brûlant, *autant*
 » *que je me le rappelle*, entre le soleil et le corps qu'on veut enflam-
 » mer; ensuite on l'élève vers le soleil, *ce qui rend l'angle du cône*
 » *plus aigu*; mais je suis persuadé que, s'il avait été placé à la dis-
 » tance où on le portait ensuite après l'avoir élevé, il n'aurait plus eu
 » la même force, et cependant l'angle n'aurait pas été moins aigu. »
 (Ibid. *Inquisitio legitima de calore et frigore*, tom. II, pag. 181.)
 Ailleurs il y revient, et il nous dit : « Que si l'on place d'abord un mi-
 » roir ardent à la distance, par exemple, d'une palme, il ne brûle point
 » autant que si, après l'avoir placé à une distance moindre de moitié,
 » on le retirait lentement et graduellement à la première distance. *Le*
 » *cône cependant et la convergence sont les mêmes; mais c'est le mou-*
 » *vement qui augmente la chaleur.* » (Ibid., tom. VIII, Nov. org.,
 » lib. II, n° 28, pag. 101.) Il n'y a rien au-delà. C'est dans ce genre
 le point culminant de l'ignorance.

IX.

(Page 145. Jamais on ne découvrira rien dans ce profond mystère
 de la nature qu'en suivant les idées de Gilbert et d'autres du même
 genre.)

Non-seulement je n'ai pas lu, mais je n'ai pu me procurer le livre
 de Guillaume Gilbert, dont Bacon parle si souvent (*Commentarii de*
magnete.) Je puis cependant y suppléer d'une manière suffisante pour
 mon objet, en citant le passage suivant de la physique de Gassendi,
 abrégée par Bernier, in-12, tom. I, ch. xvi, pag. 170-171 : « Je suis
 » persuadé que la terre... n'est autre chose qu'un grand aimant, et
 » que l'aimant.... n'est autre chose qu'un petite terre qui provient de
 » la véritable et légitime substance de la terre. Si, après avoir observé
 » qu'un rejeton qu'on a planté pousse des racines, qu'il germe, qu'il
 » jette des branches, etc..., on ne fait aucune difficulté d'assurer que ce
 » rejeton a été retranché de l'olivier (par exemple) ou de la véritable
 » substance de l'olivier; de même aussi, après avoir mis un aimant en
 » équilibre et ayant observé que non-seulement il a des pôles, un axe,
 » un équateur, des parallèles, des méridiens et toutes les autres choses
 » qu'a le corps même de la terre; mais aussi qu'il apporte une confor-
 » mation avec la terre même, en tournant ses pôles vers les pôles de la

» terre, et ses autres parties vers les parties semblables de la terre,
 » pourquoi ne peut-on pas assurer que l'aimant a été retranché de la
 » terre ou de la véritable substance de la terre? »

X.

(Page 145. Lisez, si vous voulez, les médecins irréguliers, comme savants ou comme écrivains, mais ne les appelez jamais auprès de votre lit.)

Je trouve dans mes papiers l'observation suivante qui vient fort à l'appui de cette thèse. Je la tirai jadis d'un précis anonyme sur le docteur Cheyne, médecin anglais, inséré dans le 20^e vol. du *Magasin européen*, pour l'année 1791, novembre, pag. 356 :

« Il faut le dire à la gloire des professeurs en médecine, les plus
 » grands inventeurs dans cette science et les praticiens les plus cé-
 » lèbres ne furent pas moins renommés par leur piété que par l'éten-
 » due de leurs connaissances; et véritablement on ne doit point s'éton-
 » ner que des hommes appelés par leur profession à scruter les secrets
 » les plus cachés de la nature, soient les hommes les plus pénétrés de
 » la sagesse et de la bonté de son auteur.... Cette science a peut-être
 » produit en Angleterre une plus grande *constellation* d'hommes fa-
 » meux par le génie, l'esprit et la science, qu'aucune autre branche
 » de nos connaissances. »

Citons encore l'illustre Morgagni. Il répétait souvent *que ses connaissances en médecine et en anatomie avaient mis : a foi à l'abri même de la tentation. Il s'écriait un jour : Oh! si je pouvais aimer ce grand Dieu comme je le connais!* (Voy. *Elogio del dottore Giambattista Morgagni, Efemeridi di Roma, 13 giugno 1772, n° 24.*)

XI.

(Page 145. Ils manièrent avec une dextérité merveilleuse, et qu'on ne saurait trop admirer, les instruments remis entre leurs mains, mais ces instruments furent inventés, etc., etc.)

Le mot de *siècle* ne doit point être pris ici au pied de la lettre; car l'ère moderne de l'invention, dans les sciences mathématiques, s'étend

depuis le triumvirat de Cavalieri, du P. Grégoire de saint Vincent et de Viète, à la fin du XVI^e siècle, jusqu'à Jacques et Jean Bernoulli, au commencement du XVIII^e; et il est très-vrai que cette époque fut celle *de la foi et des factions religieuses*. Un homme de ce dernier siècle, qui paraît n'avoir eu aucun égal pour la variété et l'étendue des connaissances et des talents dégagés de tout alliage nuisible, le P. Boscowich, croyait en 1755, non-seulement qu'on ne pouvait rien opposer *alors* aux géants de l'époque qui venait de finir, mais que toutes les sciences étaient sur le point de rétrograder, et il le prouvait par une jolie courbe. (Voy. *Rog. Jos. Boscowich S. J. Vaticinium quoddam geometricum, in Supplem. ad Bened. Stay, philos. recent. versibus traditam. Romæ, Palearini, 1755; in-8° tom. I, pag. 408.*) Il ne m'appartient point de prononcer sur ces *Récréations mathématiques*, mais je crois qu'en général, et en tenant compte de quelques exceptions qui peuvent aisément être ramenées à la règle, *l'étroite alliance du génie religieux et du génie inventeur* demeurera toujours démontrée pour tout bon esprit.

XII.

(Page 156. Ces atomes étaient faits comme des cages dont les barreaux, etc.)

« Cet excès de la longueur des barreaux sur la largeur doit être ex-
 » primé, *au moins*, par le nombre 10 élevé à la 27^e puissance. Quant
 » à la largeur, elle est constamment la même, sans exception quelcon-
 » que, et plus petite qu'un pouce d'une quantité qui est 10 élevée à
 » la 13^e puissance. » Ici il n'y a ni plus, ni moins, ni à peu près; le
 compte est rond.

XIII.

(Page 157.... Que l'antiquité s'est accordée à reconnaître dans les oiseaux quelque chose de divin, etc.)

Aristophane, dans sa comédie *des Oiseaux*, fait allusion à cette tradition antique :

Οὗτος δὲ (ἔρωσ) χάσι πτερδέντι μίγελς νυχίω κατὰ τάρταρον εὐρὺν
 Ενεόττευσε γένος ἡμέτερον, καὶ πρῶτον ἀνήγαγεν ἐς φῶς.
 Πρῶτερον δ' οὐκ ἦν γένος ἀθανάτων...

Ille verò alatus mistus chao et caliginoso, in tartaro ingente,
 Edidit nostrum genus, et primum eduxit in lucem :
 Neque enim deorum genus ante erat...

(*Aristoph., Aves, V, 699, 702.*)

XIV.

(Page 158... Si au lieu de lire Lucrèce qu'il reçut à treize ans des mains d'un père assassin, etc.)

Ibid. page 23. Il appelle quelque part Lucrèce *son maître dans la physique*. Il ne doute pas d'avoir trouvé la solution du plus grand problème que les physiciens se soient jamais proposé, et que la plupart d'entre eux avaient toujours regardé, ou comme absolument insoluble en soi, ou comme inaccessible à l'esprit humain, page 244. Cependant il se garde bien de se livrer à l'orgueil : *Il n'a eu de plus que les autres hommes que le bonheur d'avoir été mené, encore écolier, à la bonne source, et d'y avoir puisé.* (Page 150.) Et pour faire honneur à son maître, il dit en annonçant la mort d'un Écossais de ses amis : *Que le pauvre homme s'en est allé* QUO NON NATA JACENT. (Page 290.) Personne au moins ne saurait lui disputer le mérite de la clarté.

XV.

(Page 158. Lisez, par exemple, les vies et les procès de canonisation de saint François Xavier, de saint Philippe de Néri, de sainte Thérèse, etc., etc.)

Je crus devoir chercher et placer ici la narration où sainte Thérèse décrit cet état extraordinaire :

« Dans le ravissement, dit-elle, on ne peut presque jamais y résister... Il arrive souvent sans que nous y pensions..., avec une impétuosité si prompte et si forte, que nous voyons et sentons tout d'un coup élever la nuée dans laquelle ce divin aigle nous cache sous l'ombre de ses ailes... Je résistai quelquefois un peu, mais je me trouvais après si lasse et si fatiguée, qu'il me semblait que j'avais le corps tout brisé... C'est un combat qu'on entreprendrait contre un très-puissant géant... En d'autres temps, il m'était impossible de résister à un mouvement si violent : *Je me sentais enlever l'âme et la*

» tête et ensuite tout le corps, en sorte qu'il ne touchait plus à la
» terre. Une chose aussi extraordinaire m'étant arrivée un jour que
» j'étais à genoux au chœur, au milieu de toutes les religieuses, prête
» à communier, j'usai du droit que me donnait ma qualité de supé-
» rieure pour leur défendre d'en parler. Une autre fois, etc. »

(*Œuvres et vie de sainte Thérèse, écrite par elle-même et par l'ordre de ses supérieurs.* Traduction d'Arnaud d'Andilly, Paris, 1680; in-fol., cap. XX, pag. 104.) *Voy. encore les Vies des Saints*, trad. de l'anglais de Butler; 12 vol. in-8°. — *Vie de saint Thomas*, tom. II, page 572. — De saint Philippe de Néri, tom. IV, note D, page 541, scqq. — *Vie de saint François Xavier*, par le P. Bouhours, in-12, tom. II, pag. 572. — *Prediche di Francesco Masotti, della compagnia di Gesù.* Venezia, 1769, page 330, etc., etc.

ONZIÈME ENTRETIEN.

LE CHEVALIER.

Quoique vous n'aimiez pas trop les voyages dans les nues, mon cher comte, j'aurais envie cependant de vous y transporter de nouveau. Vous me coupâtes la parole l'autre jour en me comparant à *un homme plongé dans l'eau, qui demande à boire*. C'est fort bien dit, je vous assure; mais votre épigramme laisse subsister tous mes doutes. L'homme semble de nos jours ne pouvoir plus respirer dans le cercle antique des facultés humaines. Il veut les franchir; il s'agit comme un aigle indigné contre les barreaux de sa cage. Voyez ce qu'il tente dans les sciences naturelles! Voyez encore cette nouvelle alliance qu'il a opérée et qu'il avance avec tant de succès entre les théories physiques et les arts; qu'il force d'enfanter des prodiges pour servir les sciences! comment voudriez-vous que cet esprit général du siècle ne s'étendît pas jusqu'aux questions de l'ordre spirituel? et pourquoi ne lui serait-il pas permis de s'exercer sur l'objet le plus important pour l'homme, pourvu qu'il sache se tenir dans les bornes d'une sage et respectueuse modération?

LE COMTE.

Premièrement, M. le chevalier, je ne croirais point être trop exigeant si je demandais que l'esprit humain, libre sur tous les autres sujets, un seul excepté, se défendît sur celui-là

toute recherche téméraire. En second lieu, cette modération dont vous me parlez, et qui est une si belle chose en spéculation, est réellement impossible dans la pratique : du moins elle est si rare, qu'elle doit passer pour impossible. Or, vous m'avouerez que, lorsqu'une certaine recherche n'est pas nécessaire, et qu'elle est capable de produire des maux infinis, c'est un devoir de s'en abstenir. C'est ce qui m'a rendu toujours suspects et même odieux, je vous l'avoue, tous les élans spirituels des illuminés, et j'aimerais mieux mille fois. . . .

LE SÉNATEUR.

Vous avez donc décidément peur des *illuminés*, mon cher ami! Mais je ne crois pas, à mon tour, être trop exigeant si je demande humblement que les mots soient définis, et qu'on ait enfin l'extrême bonté de nous dire ce que c'est qu'un *illuminé*, afin qu'on sache de qui et de quoi l'on parle, ce qui ne laisse pas que d'être utile dans une discussion. On donne ce nom d'*illuminés* à ces hommes coupables, qui osèrent de nos jours concevoir et même organiser en Allemagne, par la plus criminelle association, l'affreux projet d'éteindre en Europe le Christianisme et la souveraineté. On donne ce même nom au disciple vertueux de saint Martin, qui ne professe pas seulement le Christianisme, mais qui ne travaille qu'à s'élever aux plus sublimes hauteurs de cette loi divine. Vous m'avouerez, messieurs, qu'il n'est jamais arrivé aux hommes de tomber dans une plus grande confusion d'idées. Je vous confesse même que je ne puis entendre de sang-froid, dans le monde, des étourdis de l'un et de l'autre sexe crier à l'*illuminisme*, au moindre mot qui passe leur intelligence, avec une légèreté et une ignorance qui pousseraient à bout la patience la plus exercée. Mais vous, mon cher ami le *Romain*, vous, si grand défenseur de l'autorité, parlez-moi franchement. Pouvez-vous lire l'Écriture sainte sans être obligé d'y reconnaître une foule de passages qui oppriment votre intelligence, et qui l'invitent

à se livrer aux tentatives d'une sage *exégèse*? N'est-ce pas à vous comme aux autres qu'il a été dit : *scrutez les Écritures*. Dites-moi, je vous prie, en conscience, comprenez-vous le premier chapitre de la Genèse? Comprenez-vous l'Apocalypse et le Cantique des Cantiques? L'Ecclésiaste ne vous cause-t-il aucune peine? Quand vous lisez dans la Genèse qu'au moment où nos premiers parents s'aperçurent de leur nudité, *Dieu leur fit des habits de peau*, entendez-vous cela au pied de la lettre? Croyez-vous que la Toute-Puissance se soit employée à tuer des animaux, à les écorcher, à tanner leurs peaux, à créer enfin du fil et des aiguilles pour terminer ces nouvelles tuniques? Croyez-vous que les coupables révoltés de Babel aient réellement entrepris, pour se mettre l'esprit en repos, d'élever une tour dont la girouette atteignit la lune seulement (je dis peu, comme vous voyez!); *et lorsque les étoiles tomberont sur la terre*, ne serez-vous point empêché pour les placer? Mais puisqu'il est question du ciel et des étoiles, que dites-vous de la manière dont ce mot de *ciel* est souvent employé par les écrivains sacrés! Lorsque vous lisez que *Dieu a créé le ciel et la terre; que le ciel est pour lui*, mais qu'il a donné la terre aux enfants des hommes; que le Sauveur est monté au ciel et qu'il est descendu aux enfers, etc., comment entendez-vous ces expressions? Et quand vous lisez que *le Fils est assis à la droite du Père*, et que *saint Étienne en mourant le vit dans cette situation*, votre esprit n'éprouve-t-il pas un certain malaise, et je ne sais quel désir que d'autres paroles se fussent présentées à l'écrivain sacré? Mille expressions de ce genre vous prouveront qu'il a plu à Dieu, tantôt de laisser parler l'homme comme il voulait, suivant les idées régnantes à telle ou telle époque, et tantôt de cacher, sous des formes en apparence simples et quelquefois grossières, de hauts mystères qui ne sont pas faits pour tous les yeux : or, dans les deux suppositions, quel mal y a-t-il donc à creuser ces abîmes de la grâce et de la bonté divine, comme on creuse la terre pour en tirer de l'or ou des diamants? Plus que jamais, messieurs, nous devons nous occuper de ces hautes spécula-

tions, car il faut nous tenir prêts pour un événement immense dans l'ordre divin, vers lequel nous marchons avec une vitesse accélérée qui doit frapper tous les observateurs. Il n'y a plus de religion sur la terre : le genre humain ne peut demeurer dans cet état. Des oracles redoutables annoncent d'ailleurs que *les temps sont arrivés*. Plusieurs théologiens, même catholiques, ont cru que des faits du premier ordre et peu éloignés étaient annoncés dans la révélation de saint Jean ; et quoique les théologiens protestants n'aient débité en général que de tristes rêves sur ce même livre, où ils n'ont jamais su voir que ce qu'ils désiraient, cependant, après avoir payé ce malheureux tribut au fanatisme de secte, je vois que certains écrivains de ce parti adoptent déjà le principe : *Que plusieurs prophéties contenues dans l'Apocalypse se rapportaient à nos temps modernes*. Un de ces écrivains même est allé jusqu'à dire que l'événement avait déjà commencé, et que la nation française devait être le grand instrument de la plus grande des révolutions. Il n'y a peut-être pas un homme véritablement religieux en Europe (je parle de la classe instruite) qui n'attende dans ce moment quelque chose d'extraordinaire : or, dites-moi, messieurs, croyez-vous que cet accord de tous les hommes puisse être méprisé ? N'est-ce rien que ce cri général qui annonce de grandes choses ? Remontez aux siècles passés, transportez-vous à la naissance du Sauveur : à cette époque, une voix haute et mystérieuse, partie des régions orientales, ne s'écriait-elle pas : *L'Orient est sur le point de triompher ; le vainqueur partira de la Judée ; un enfant divin nous est donné, il va paraître, il descend du plus haut des cieux, il ramènera l'âge d'or sur la terre . . . ?* Vous savez le reste. Ces idées étaient universellement répandues ; et comme elles prêtaient infiniment à la poésie, le plus grand poète latin s'en empara et les revêtit des couleurs les plus brillantes dans son *Pollion*, qui fut depuis traduit en assez beaux vers grecs, et lu dans cette langue au concile de Nicée par l'ordre de l'empereur Constantin. Certes, il était bien digne de la Providence

d'ordonner que ce cri du genre humain retentît à jamais dans les vers immortels de Virgile. Mais l'incurable incrédulité de notre siècle, au lieu de voir dans cette pièce ce qu'elle renferme réellement, c'est-à-dire un monument ineffable de l'esprit prophétique qui s'agitait alors dans l'univers, s'amuse à nous prouver doctement que Virgile n'était pas prophète, c'est-à-dire qu'une flûte ne sait pas la musique, et qu'il n'y a rien d'extraordinaire dans la onzième églogue de ce poëte; et vous ne trouverez pas de nouvelle édition ou traduction de Virgile qui ne contienne quelque noble effort de raisonnement et d'érudition pour embrouiller la chose du monde la plus claire. Le matérialisme, qui souille la philosophie de notre siècle, l'empêche de voir que la doctrine des esprits, et en particulier celle de l'esprit prophétique, est tout à fait plausible en elle-même, et de plus la mieux soutenue par la tradition la plus universelle et la plus imposante qui fût jamais. Pensez-vous que les anciens se soient tous accordés à croire que la puissance divinatrice ou prophétique était un apanage inné de l'homme ? Cela n'est pas possible. Jamais un être et, à plus forte raison, jamais une classe entière d'êtres ne saurait manifester généralement et invariablement une inclination contraire à sa nature. Or, comme l'éternelle maladie de l'homme est de pénétrer l'avenir, c'est une preuve certaine qu'il a des droits sur cet avenir et qu'il a des moyens de l'atteindre, au moins dans de certaines circonstances.

Les oracles antiques tenaient à ce mouvement intérieur de l'homme qui l'avertit de sa nature et de ses droits. La pesante

¹ *Veteres... vim μαντιχὴν (divinatricem) in naturâ quandoque homini inesse contendunt... nec desunt inter recentiores nostri seculi scriptores qui veteribus hæc in re assensum præbeant, etc.*

Voy. Sam. Bochart, *Epist. ad dom. de Segrais, Blondel, Reinesius, Fabricius* et d'autres encore cités dans la dissertation de Mar. Barth. Christ-Richard, *De Româ ante Romulum conditâ (in Thess. dissert. M. Joh. Christoph. Martini, tom. II, part. 1; in-8°, pag. 211.)*

érudition de Van-Dale et les jolies phrases de Fontenelle furent employées vainement dans le siècle passé pour établir la nullité générale de ces oracles. Mais, quoi qu'il en soit, jamais l'homme n'aurait recouru aux oracles, jamais il n'aurait pu les imaginer, s'il n'était parti d'une idée primitive en vertu de laquelle il les regardait comme possibles, et même comme existants. L'homme est assujéti au temps; et néanmoins il est par nature étranger au temps; il l'est au point que l'idée même du bonheur éternel, jointe à celle du temps, le fatigue et l'effraie. Que chacun se consulte, il se sentira écrasé par l'idée d'une félicité successive et sans terme : je dirais qu'il a peur de s'ennuyer, si cette expression n'était pas déplacée dans un sujet aussi grave; mais ceci me conduit à une observation qui vous paraîtra peut-être de quelque valeur.

Le prophète jouissant du privilège de sortir du temps, ses idées, n'étant plus distribuées dans la durée, se touchent en vertu de la simple analogie et se confondent, ce qui répand nécessairement une grande confusion dans ses discours. Le Sauveur lui-même se soumit à cet état lorsque, livré volontairement à l'esprit prophétique, les idées analogues de grands désastres, séparées du temps, le conduisirent à mêler la destruction de Jérusalem à celle du monde. C'est encore ainsi que David, conduit par ses propres souffrances à méditer sur le juste persécuté, sort tout à coup du temps et s'écrie, présent à l'avenir : *Ils ont percé mes mains et mes pieds; ils ont compté mes os; ils se sont partagé mes habits; ils ont jeté le sort sur mon vêtement.* (Ps. XXI, 17.) Un autre exemple non moins remarquable de cette marche prophétique se trouve dans le magnifique Ps. LXXI¹; David, en prenant la plume, ne pensait

¹ Le dernier verset de ce psaume porte dans la Vulgate : *Defecerunt laudes David filii Jesse.* Le Gros a traduit : *Ici finissent les louanges de David.*

La traduction protestante française dit : *Ici se terminent les requêtes de David;* et la traduction anglaise : *Les prières de David sont finies.* M. Genoude se tire de ces platitudes avec une aisance merveilleuse en disant : *Ici finit le premier recueil que David avait fait de ses Psaumes.* Pour moi, je serais tenté

qu'à Salomon; mais bientôt l'idée du type se confondant dans son esprit avec celle du modèle, à peine est-il arrivé au cinquième verset que déjà il s'écrie : *Il durera autant que les astres*; et l'enthousiasme croissant d'un instant à l'autre, il enfante un morceau superbe, unique en chaleur, en rapidité, en mouvement poétique. On pourrait ajouter d'autres réflexions tirées de l'astrologie judiciaire, des oracles, des divinations de tous les genres, dont l'abus a sans doute déshonoré l'esprit humain, mais qui avait cependant une racine vraie comme toutes les croyances générales. L'esprit prophétique est naturel à l'homme et ne cessera de s'agiter dans le monde. L'homme, en essayant, à toutes les époques et dans tous les lieux, de pénétrer dans l'avenir, déclare qu'il n'est pas fait pour le temps, car le temps est *quelque chose de forcé qui ne demande qu'à finir*. De là vient que, dans nos songes, jamais nous n'avons l'idée du temps, et que l'état du sommeil fut toujours jugé favorable aux communications divines. En attendant que cette grande énigme nous soit expliquée, célébrons dans le temps celui qui a dit à la nature :

*Le temps sera pour vous; l'éternité sera pour moi*¹; célébrons sa mystérieuse grandeur, *et maintenant et toujours, et dans tous les siècles des siècles, et dans toute la suite des éternités*², *et par delà l'éternité*³, *et lorsqu'enfin tout étant consommé, un ange crierà au milieu de l'espace évanouissant : IL N'Y A PLUS DE TEMPS*⁴!

Si vous me demandez ensuite ce que c'est que cet *esprit prophétique* que je nommais tout à l'heure, je vous répondrai,

d'écrire intrépidement : *Ici David, oppressé par l'inspiration, jeta la plume, et ce verset ne serait plus qu'une note qui appartiendrait aux éditeurs de David, ou peut-être à lui-même.*

¹ Thomas, Ode sur le Temps.

² *Perpetuas æternitates*. Dan. XII, 3.

³ *In æternum et ultrâ*. Exod. XV, 18.

⁴ Alors l'ange jura par celui qui vit dans les siècles des siècles... QU'IL N'Y AURAIT PLUS DE TEMPS. Apoc. X, 6.

que jamais il n'y eut dans le monde de grands événements qui n'aient été prédits de quelque manière. Machiavel est le premier homme de ma connaissance qui ait avancé cette proposition; mais si vous y réfléchissez vous-mêmes, vous trouverez que l'assertion de ce pieux écrivain est justifiée par toute l'histoire. Vous en avez un dernier exemple dans la révolution française, prédite de tous côtés et de la manière la plus incontestable. Mais, pour en revenir au point d'où je suis parti, croyez-vous que le siècle de Virgile manquât de beaux esprits qui se moquaient, et de la grande année, et du siècle d'or, et de la chaste Lucine, et de l'auguste mère, et du mystérieux enfant? Cependant tout cela était vrai :

L'enfant du haut des cieux était prêt à descendre.

Et vous pouvez voir dans plusieurs écrits, nommément dans les notes que Pope a jointes à sa traduction en vers du *Polion*, que cette pièce pourrait passer pour une version d'Isaïe. Pourquoi voulez-vous qu'il n'en soit pas de même aujourd'hui? l'univers est dans l'attente. Comment mépriserions-nous cette grande persuasion? et de quel droit condamnerions-nous les hommes qui, avertis par ces signes divins, se livrent à de saintes recherches?

Voulez-vous une nouvelle preuve de ce qui se prépare? cherchez-la dans les sciences : considérez bien la marche de la chimie, de l'astronomie même, et vous verrez où elles nous conduisent. Croiriez-vous, par exemple, si vous n'en étiez avertis, que Newton nous ramène à Pythagore, et qu'incessamment il sera démontré que les corps sont mus précisément comme le corps humain, par des intelligences qui leur sont unies, sans qu'on sache comment? C'est cependant ce qui est sur le point de se vérifier, sans qu'il y ait bientôt aucun moyen de disputer. Cette doctrine pourra sembler paradoxale sans doute, et même ridicule, parce que l'opinion environnante en impose; mais attendez que l'affinité naturelle de la religion et de la science les réunisse dans la tête d'un seul homme de gé-

nie : l'apparition de cet homme ne saurait être éloignée, et peut-être même existe-t-il déjà. Celui-là sera fameux, et mettra fin au XVIII^e siècle qui dure toujours ; car les siècles intellectuels ne se règlent pas sur le calendrier comme les siècles proprement dits. Alors des opinions, qui nous paraissent aujourd'hui ou bizarres ou insensées, seront des axiomes dont il ne sera pas permis de douter ; et l'on parlera de notre *stupidité* actuelle comme nous parlons de la superstition du moyen-âge. Déjà même, la force des choses a contraint quelques savants de l'école matérielle à faire des concessions qui les rapprochent de *l'esprit* ; et d'autres, ne pouvant s'empêcher de pressentir cette tendance sourde d'une opinion puissante, prennent contre elle des précautions qui font peut-être, sur les véritables observateurs, plus d'impression qu'une résistance directe. De là leur attention scrupuleuse à n'employer que des expressions matérielles. Il ne s'agit jamais dans leurs écrits que de lois *mécaniques*, de *principes mécaniques*, d'astronomie *physique*, etc. Ce n'est pas qu'ils ne sentent à merveille que les théories matérielles ne contentent nullement l'intelligence : car, s'il y a quelque chose d'évident pour l'esprit humain non préoccupé, c'est que les mouvements de l'univers ne peuvent s'expliquer par des lois mécaniques ; mais c'est précisément parce qu'ils le sentent qu'ils mettent, pour ainsi dire, des mots en garde contre des vérités. On ne veut pas l'avouer, mais on n'est plus retenu que par l'engagement et par le respect humain. Les savants européens sont dans ce moment des espèces de conjurés ou d'initiés, ou comme il vous plaira de les appeler, qui ont fait de la science une sorte de monopole, et qui ne veulent pas absolument qu'on sache *plus* ou *autrement* qu'eux. Mais cette science sera incessamment honnie par une postérité *illuminée*, qui accusera justement les adeptes d'aujourd'hui de n'avoir pas su tirer des vérités que Dieu leur avait livrées, les conséquences les plus précieuses pour l'homme. Alors, toute la science changera de face : l'esprit, longtemps détrôné et oublié, reprendra sa place. Il sera démontré que les traditions

antiques sont toutes vraies ; que le Paganisme entier n'est qu'un système de vérités corrompues et déplacées ; qu'il suffit de les *nettoyer* pour ainsi dire et de les remettre à leur place pour les voir briller de tous leurs rayons. En un mot toutes les idées changeront : et puisque de tous côtés une foule d'élus s'écrient de concert : VENEZ, SEIGNEUR, VENEZ ! pourquoi blâmeriez-vous les hommes qui s'élancent dans cet avenir majestueux et se glorifient de le deviner ? Comme les poètes qui, jusque dans nos temps de faiblesse et de décrépitude, présentent encore quelques lueurs pâles de l'esprit prophétique qui se manifeste chez eux par la faculté de deviner les langues et de les parler purement avant qu'elles soient formées, de même les hommes spirituels éprouvent quelquefois des moments d'enthousiasme et d'inspiration qui les transportent dans l'avenir, et leur permettent de pressentir les événements que le temps mûrit dans le lointain.

Rappelez-vous encore, M. le comte, le compliment que vous m'avez adressé sur mon érudition au sujet du nombre *trois*. Ce nombre en effet se montre de tous côtés, dans le monde physique comme dans le moral, et dans les choses divines. Dieu parla une première fois aux hommes sur le mont Sinaï ; et cette révélation fut resserrée, par des raisons que nous ignorons, dans les limites étroites d'un seul peuple et d'un seul pays. Après quinze siècles, une seconde révélation s'adressa à tous les hommes sans distinction, et c'est celle dont nous jouissons ; mais l'universalité de son action devait être encore infiniment restreinte par les circonstances de temps et de lieu. Quinze siècles de plus devaient s'écouler avant que l'Amérique vit la lumière ; et ses vastes contrées recèlent encore une foule de hordes sauvages si étrangères au grand bienfait, qu'on serait porté à croire qu'elles en sont exclues par nature en vertu de quelque anathème primitif et inexplicable. Le grand Lama seul a plus de sujets spirituels que le pape ; le Bengale a soixante millions d'habitants, la Chine en a deux cents, le Japon vingt-cinq ou trente. Contemplez encore ces

archipels immenses du grand Océan, qui forment aujourd'hui une cinquième partie du monde. Vos missionnaires ont fait sans doute des efforts merveilleux pour annoncer l'Évangile dans quelques-unes de ces contrées lointaines; mais vous voyez avec quels succès. Combien de myriades d'hommes que la *bonne nouvelle* n'atteindra jamais! Le cimenterre du fils d'Ismaël n'a-t-il pas chassé presque entièrement le Christianisme de l'Afrique et de l'Asie? Et, dans notre Europe enfin, quel spectacle s'offre à l'œil religieux! le Christianisme est radicalement détruit dans tous les pays soumis à la réforme insensée du XVI^e siècle; et, dans vos pays catholiques mêmes, il semble n'exister plus que de nom. Je ne prétends point placer mon Église au-dessus de la vôtre; nous ne sommes pas ici pour disputer. Hélas! je sais bien aussi ce qui nous manque; mais je vous prie, mes bons amis, de vous examiner avec la même sincérité : quelle haine d'un côté, et de l'autre quelle prodigieuse indifférence parmi vous pour la religion et pour tout ce qui s'y rapporte! quel déchaînement de tous les pouvoirs catholiques contre le chef de votre religion! à quelle extrémité l'invasion générale de vos princes n'a-t-elle pas réduit chez vous l'ordre sacerdotal! L'esprit public qui les inspire ou les imite s'est tourné entièrement contre cet ordre. C'est une conjuration, c'est une espèce de rage; et pour moi je ne doute pas que le pape n'aimât mieux traiter une affaire ecclésiastique avec l'Angleterre qu'avec tel ou tel cabinet catholique que je pourrais vous nommer. Quel sera le résultat du tonnerre qui recommence à gronder dans ce moment? Des millions de catholiques passeront peut-être sous des sceptres hétérodoxes pour vous et même pour nous. S'il en était ainsi, j'espère bien que vous êtes trop éclairés pour compter sur ce qu'on appelle *tolérance*; car vous savez du reste que le Catholicisme n'est jamais *toléré* dans la force du terme. Quand on vous permet d'entendre la messe et qu'on ne fusille pas vos prêtres, on appelle cela *tolérance*; cependant ce n'est pas tout à fait votre compte. Examinez-vous d'ailleurs vous-mêmes dans le silence

des préjugés, et vous sentirez que votre pouvoir vous échappe; vous n'avez plus cette *conscience de la force* qui reparait souvent sous la plume d'Homère, lorsqu'il veut nous rendre sensibles les hauteurs du courage. Vous n'avez plus de héros. Vous n'osez plus rien, et l'on ose tout contre vous. Contemplez ce lugubre tableau; joignez-y l'attente des hommes choisis, et vous verrez si les illuminés ont tort d'envisager comme plus ou moins prochaine une troisième explosion de la toute-puissante bonté en faveur du genre humain. Je ne finirais pas si je voulais rassembler toutes les preuves qui se réunissent pour justifier cette grande attente. Encore une fois, ne blâmez pas les gens qui s'en occupent et qui voient, dans la révélation même, des raisons de prévoir une révélation de la révélation. Appelez, si vous voulez, ces hommes *illuminés*; je serai tout à fait d'accord avec vous, pourvu que vous prononciez le nom sérieusement.

Vous, mon cher comte, vous, apôtre si sévère de l'unité et de l'autorité, vous n'avez pas oublié sans doute tout ce que vous nous avez dit au commencement de ces entretiens, sur tout ce qui se passe d'extraordinaire dans ce moment. Tout annonce, et vos propres observations même le démontrent, *je ne sais quelle grande unité vers laquelle nous marchons à grands pas*. Vous ne pouvez donc pas, sans vous mettre en contradiction avec vous-même, condamner ceux qui *saluent de loin cette unité*, comme vous le disiez, et qui essaient, suivant leurs forces, de pénétrer des mystères si redoutables sans doute, mais tout à la fois si consolants pour vous.

Et ne dites point que tout est dit, que tout est révélé, et qu'il ne nous est permis d'attendre rien de nouveau. Sans doute que rien ne nous manque pour le salut; mais du côté des connaissances divines, il nous manque beaucoup; et quant aux manifestations futures, j'ai, comme vous voyez, mille raisons pour m'y attendre, tandis que vous n'en avez pas une pour me prouver le contraire. L'Ébrenu qui accomplissait la loi n'était-il pas en sûreté de conscience? Je vous citerais, s'il le fallait, jo

ne sais combien de passages de la Bible, qui promettent au sacrifice judaïque et au trône de David une durée égale à celle du soleil. Le Juif qui s'en tenait à l'écorce avait toute raison, *jusqu'à l'événement*, de croire au règne temporel du Messie; il se trompait néanmoins, comme on le vit depuis : mais savons-nous ce qui nous attend nous-mêmes? *Dieu sera avec nous jusqu'à la fin des siècles; les portes de l'enfer ne prévaudront pas contre l'Église, etc.* Fort bien! en résulte-t-il, je vous prie, que Dieu s'est interdit toute manifestation nouvelle, et qu'il ne nous est plus permis de nous apprendre rien au delà de ce que nous savons? ce serait, il faut l'avouer, un étrange raisonnement.

Je veux, avant de finir, arrêter vos regards sur deux circonstances remarquables de notre époque. Je veux parler d'abord de l'état actuel du Protestantisme, qui, de toutes parts, se déclare socinien : c'est ce qu'on pourrait appeler son *ultimatum*, tant prédit à leurs pères. C'est le mahométisme européen, inévitable conséquence de la réforme. Ce mot de *mahométisme* pourra sans doute vous surprendre au premier aspect; cependant rien n'est plus simple. Abbadie, l'un des premiers docteurs de l'Église protestante, a consacré, comme vous le savez, un volume entier de son admirable ouvrage *sur la vérité de la religion chrétienne*, à la preuve de la divinité du Sauveur. Or, dans ce volume, il avance avec grande connaissance de cause, que si Jésus-Christ n'est pas Dieu, Mahomet doit être incontestablement considéré comme l'apôtre et le bienfaiteur du genre humain, puisqu'il l'aurait arraché à la plus coupable idolâtrie. Le chevalier Jones a remarqué quelque part *que le mahométisme est une secte chrétienne*, ce qui est incontestable et pas assez connu. La même idée avait été saisie par Leibnitz, et, avant ce dernier, par le ministre Jurieu ¹. L'islamisme admet-

¹ « Les Mahométans, quoi qu'on puisse dire au contraire, sont certainement une secte de Chrétiens, si cependant des hommes qui suivent l'hérésie impie d'Arius méritent le nom de Chrétiens. » (W^m Jones's description of Asia. — Works, in-4°, tom. V, p. 588.)

Il faut avouer que les Sociniens approchent fort des Mahométans. (Leibnitz,

tant l'unité de Dieu et la mission divine de Jésus-Christ, dans lequel cependant il ne voit qu'une excellente créature, pourquoi n'appartiendrait-il pas au Christianisme autant que l'Arianisme, qui professe la même doctrine? Il y a plus : on pourrait, je crois, tirer de l'Alcoran une profession de foi qui embarrasserait fort la conscience délicate des ministres protestants, s'ils devaient la signer. Le Protestantisme ayant donc, partout, où il régnait, établi presque généralement le Socinianisme, il est censé avoir anéanti le Christianisme dans la même proportion.

Vous semble-t-il qu'un tel état de choses puisse durer, et que cette vaste apostasie ne soit pas à la fois et la cause et le présage d'un mémorable jugement?

L'autre circonstance que je veux vous faire remarquer, et qui est bien plus importante qu'elle ne paraît l'être au premier coup d'œil, c'est la société biblique. Sur ce point, M. le comte, je pourrais vous dire en style de Cicéron : *Novi tuos sonitus*¹. Vous en voulez beaucoup à cette société biblique, et je vous avouerai franchement que vous dites d'assez bonnes raisons contre cette inconcevable institution; si vous le voulez même, j'ajouterai que, malgré ma qualité de Russe, je défère beaucoup à votre Église sur cette matière : car, puisque, de l'aveu de tout le monde, vous êtes, en fait de prosélytisme, de si puissants ouvriers, qu'en plus d'un lieu vous avez pu effrayer la politique, je ne vois pas pourquoi on ne se fierait pas à vous, sur la propagation du Christianisme que vous entendez si bien. Je ne dispute donc point sur tout cela, pourvu que vous me permettiez de révéler, autant que je le dois, certains membres et surtout certains protecteurs de la société, dont il n'est pas

dans ses œuvres in-4°, tom. V, page 481. Esprit et pensées du même, in-8°, tom. II, page 84.)

Les Mahométans sont, comme le dit M. Jurieu, une secte du Christianisme. (Nicole, dans le traité de l'Unité de l'Église, in-12; liv. III, ch. 2, page 341.) On peut donc ajouter le témoignage de Nicole aux trois autres déjà cités.

¹ *Nosti meos sonitus.* (Cic. ad Att.)

même permis de soupçonner les nobles et saintes intentions.

Cependant je crois avoir trouvé à cette institution une face qui n'a pas été observée et dont je vous fais les juges. Écoutez-moi, je vous prie.

Lorsqu'un roi d'Égypte (on ne sait lequel ni dans quel temps) fit traduire la Bible en grec, il croyait satisfaire ou sa curiosité, ou sa bienfaisance, ou sa politique; et, sans contredit, les véritables Israélites ne virent pas, sans un extrême déplaisir, cette loi vénérable jetée pour ainsi dire aux nations, et cessant de parler exclusivement l'idiome sacré qui l'avait transmise dans toute son intégrité de Moïse à Éléazar.

Mais le Christianisme s'avancait, et les traducteurs de la Bible travaillaient pour lui en faisant passer les saintes Écritures dans la langue universelle; en sorte que les apôtres et leurs premiers successeurs trouvèrent l'ouvrage fait. La version des Septante monta subitement dans toutes les chaires et fut traduite dans toutes les langues alors vivantes, qui la prirent pour texte.

Il se passe dans ce moment quelque chose de semblable sous une forme différente. Je sais que Rome ne peut souffrir la société biblique, qu'elle regarde comme une des machines les plus puissantes qu'on ait jamais fait jouer contre le Christianisme. Cependant qu'elle ne s'alarme pas trop : quand même la société biblique ne saurait ce qu'elle fait, elle n'en serait pas moins pour l'époque future précisément ce que furent jadis les Septante, qui certes se doutaient fort peu du Christianisme et de la fortune que devait faire leur traduction. Une nouvelle effusion de l'Esprit saint étant désormais au rang des choses les plus raisonnablement attendues, il faut que les prédicateurs de ce don nouveau puissent citer l'Écriture sainte à tous les peuples. Les apôtres ne sont pas des traducteurs; ils ont bien d'autres occupations; mais la société biblique, instrument aveugle de la Providence, prépare ces différentes versions que les véritables envoyés^e expliqueront un jour en vertu d'une mission légitime (nouvelle ou primitive, n'importe) *qui chas-*

sera le doute de la cité de Dieu ¹; et c'est ainsi que les terribles ennemis de l'unité travaillent à l'étabir,

LE COMTE.

Je suis ravi, mon excellent ami, que vos brillantes explications me conduisent moi-même à m'expliquer à mon tour d'une manière à vous convaincre que je n'ai pas au moins le très-grand malheur de parler de ce que je ne sais pas.

Vous voudriez donc *qu'on eût d'abord l'extrême bonté* de vous expliquer *ce que c'est qu'un illuminé*. Je ne nie point qu'on n'abuse souvent de ce nom et qu'on ne lui fasse dire ce qu'on veut : mais si, d'un côté, on doit mépriser certaines décisions légères trop communes dans le monde, il ne faut pas non plus, d'autre part, compter pour rien je ne sais quelle désapprobation vague, mais générale, attachée à certains noms. Si celui d'*illuminé* ne tenait à rien de condamnable, on ne conçoit pas aisément comment l'opinion, constamment trompée, ne pourrait l'entendre prononcer sans y joindre l'idée d'une exaltation ridicule ou de quelque chose de pire. Mais puisque vous m'interpellez formellement de vous dire ce que c'est qu'un *illuminé*, peu d'hommes peut-être sont plus que moi en état de vous satisfaire.

En premier lieu, je ne dis pas que tout *illuminé* soit franc-maçon : je dis seulement que tous ceux que j'ai connus, en France surtout, l'étaient; leur dogme fondamental est que le Christianisme, tel que nous le connaissons aujourd'hui, n'est qu'une véritable *loge bleue* faite pour le vulgaire; mais qu'il dépend de *l'homme de désir* de s'élever de grade en grade jusqu'aux connaissances sublimes, telles que les possédaient les premiers Chrétiens qui étaient de véritables initiés. C'est ce que certains Allemands ont appelé le *Christianisme transcen-*

¹ *Fides dubitationem eliminat à civitate Dei.* (Huet, *De imbecill. mentis humanae*, lib. III, n° 13.)

dental. Cette doctrine est un mélange de platonisme, d'origénianisme et de philosophie hermétique, sur une base chrétienne.

Les connaissances surnaturelles sont le grand but de leurs travaux et de leurs espérances; ils ne doutent point qu'il ne soit possible à l'homme de se mettre en communication avec le monde spirituel, d'avoir un commerce avec les esprits et de découvrir ainsi les plus rares mystères.

Leur coutume invariable est de donner des noms extraordinaires aux choses les plus connues sous des noms consacrés : ainsi un *homme* pour eux est un *mineur*, et sa naissance, *émancipation*. Le péché originel s'appelle le *crime primitif*; les actes de la puissance divine ou de ses agents dans l'univers s'appellent des *bénédictions*, et les peines infligées aux coupables, des *pâtiments*. Souvent je les ai tenus moi-même en *pâtiment*, lorsqu'il m'arrivait de leur soutenir que tout ce qu'ils disaient de vrai n'était que le catéchisme couvert de mots étranges.

J'ai eu l'occasion de me convaincre, il y a plus de trente ans, dans une grande ville de France, qu'une certaine classe de ces illuminés avait des grades supérieurs inconnus aux initiés admis à leurs assemblées ordinaires; qu'ils avaient même un culte et des prêtres qu'ils nommaient du nom hébreu *cohen*.

Ce n'est pas, au reste, qu'il ne puisse y avoir et qu'il n'y ait réellement dans leurs ouvrages des choses vraies, raisonnables et touchantes, mais qui sont trop rachetées par ce qu'ils y ont mêlé de faux et de dangereux, surtout à cause de leur aversion pour toute autorité et hiérarchie sacerdotales. Ce caractère est général parmi eux : jamais je n'y ai rencontré d'exception parfaite parmi les nombreux adeptes que j'ai connus.

Le plus instruit, le plus sage et le plus élégant des théosophes modernes, Saint-Martin, dont les ouvrages furent le code des hommes dont je parle, participait cependant à ce caractère général. Il est mort sans avoir voulu recevoir un prêtre; et ses

ouvrages présentent la preuve la plus claire qu'il ne croyait point à la légitimité du sacerdoce chrétien ¹.

En protestant qu'il n'avait jamais douté de la sincérité de La Harpe dans sa conversion (et quel honnête homme pourrait en douter!) il ajoutait cependant *que ce littérateur célèbre ne lui paraissait pas s'être dirigé par les véritables principes* ².

Mais il faut lire surtout la préface qu'il a placée à la tête de sa traduction du livre des *Trois Principes*, écrit en allemand par *Jacob Bohme* : c'est là qu'après avoir justifié jusqu'à un certain point les injures vomies par ce fanatique contre les prêtres catholiques, il accuse notre sacerdoce en corps d'avoir trompé sa destination ³, c'est-à-dire, en d'autres termes, que Dieu n'a pas su établir dans sa religion un sacerdoce tel qu'il aurait dû être pour remplir ses vues divines. Certes c'est grand dommage, car cet essai ayant manqué, il reste bien peu d'espérance. J'irai cependant mon train, messieurs, comme si le Tout-Puissant avait réussi, et tandis que les *pieux disciples* de Saint-Martin, *dirigés* suivant la doctrine de leur maître, *par les véritables principes*, entreprennent de traverser les flots à la nage, je dormirai en paix dans cette barque qui cingle heureusement à travers les écueils et les tempêtes depuis mille huit cent neuf ans.

¹ Saint-Martin mourut en effet le 13 octobre 1804, sans avoir voulu recevoir un prêtre. (Mercure de France, 18 mars 1809. N° 408, page 499 et suiv.)

² Le journal que l'interlocuteur vient de citer ne s'explique pas tout à fait dans les mêmes termes. Il est moins laconique et rend mieux les idées de Saint-Martin. « En protestant, dit le journaliste, de la sincérité de la conversion de La Harpe, il ajoutait cependant qu'il ne la croyait point dirigée par les véritables voies lumineuses. » Ibid.

(Note de l'Éditeur.)

³ Dans la préface de la traduction citée, Saint-Martin s'exprime de la manière suivante :

« C'est à ce sacerdoce qu'aurait dû appartenir la manifestation de toutes les merveilles et de toutes les lumières dont le cœur et l'esprit de l'homme auraient un si pressant besoin. » Paris, 1802, in-8°, Préface, page 3.)

Ce passage, en effet, n'a pas besoin de commentaire. Il en résulte à l'évidence qu'il n'y a point de sacerdoce, et que l'Évangile ne suffit pas au cœur et à l'esprit de l'homme.

J'espère, mon cher sénateur, que vous ne m'accuserez pas de parler des illuminés sans les connaître. Je les ai beaucoup vus ; j'ai copié leurs écrits de ma propre main. Ces hommes, parmi lesquels j'ai eu des amis, m'ont souvent édifié ; souvent ils m'ont amusé, et souvent aussi . . . mais je ne veux point me rappeler certaines choses. Je cherche au contraire à ne voir que les côtés favorables. Je vous ai dit plus d'une fois que cette secte peut être utile dans les pays séparés de l'Église, parce qu'elle maintient le sentiment religieux, accoutume l'esprit au dogme, le soustrait à l'action délétère de la réforme, qui n'a plus de bornes, et le prépare pour la réunion. Je me rappelle même souvent avec la plus profonde satisfaction que, parmi les illuminés protestants que j'ai connus en assez grand nombre, je n'ai jamais rencontré une certaine aigreur qui devait être exprimée par un nom particulier, parce qu'elle ne ressemble à aucun autre sentiment de cet ordre : au contraire, je n'ai trouvé chez eux que bonté, douceur et piété même ; j'entends à leur manière. Ce n'est pas en vain, je l'espère, qu'ils s'abreuvent de l'esprit de saint François de Sales, de Fénelon, de sainte Thérèse : madame Guyon même, qu'ils savent par cœur, ne leur sera pas inutile. Néanmoins, malgré ses avantages, ou pour mieux dire, malgré ses compensations, l'illuminisme n'est pas moins mortel sous l'empire de notre Église et de la vôtre même, en ce qu'il anéantit fondamentalement l'autorité qui est cependant la base de notre système :

Je vous l'avoue, messieurs, je ne comprends rien à un système qui ne veut croire qu'aux miracles, et qui exige absolument que les prêtres en opèrent, sous peine d'être déclarés nuls. Blair a fait un beau discours sur ces paroles si connues de saint Paul : « Nous ne voyons maintenant *les choses* que » comme dans un miroir et sous des images obscures ¹. » Il prouve à merveille que si nous avions connaissance de ce qui

¹ *Videmus nunc per speculum in ænigmate.* (Epist. ad Cor. cap. XIII, 12.)

se passe dans l'autre monde, l'ordre de celui-ci serait troublé et bientôt anéanti ; car l'homme, instruit de ce qui l'attend, n'aurait plus le désir ni la force d'agir. Songez seulement à la brièveté de notre vie. Moins de trente ans nous sont accordés en commun : qui peut croire qu'un tel être soit destiné pour converser avec les anges ? Si les prêtres sont faits pour les communications, les révélations, les manifestations, etc., l'extraordinaire deviendra donc notre état ordinaire. Ceci serait un grand prodige ; mais ceux qui veulent des miracles sont les maîtres d'en opérer tous les jours. Les véritables miracles sont les bonnes actions faites en dépit de notre caractère et de nos passions. Le jeune homme qui commande à ses regards et à ses désirs en présence de la beauté est un plus grand thaumaturge que Moïse, et quel prêtre ne recommande pas ces sortes de prodiges ? La simplicité de l'Évangile en cache souvent la profondeur : on y lit : *S'ils voyaient des miracles, ils ne croiraient pas ; rien n'est plus profondément vrai.* Les clartés de l'intelligence n'ont rien de commun avec la rectitude de la volonté. Vous savez bien, mon vieil ami, que certains hommes, s'ils venaient à trouver ce qu'ils cherchent, pourraient fort bien devenir coupables au lieu de se perfectionner. Que nous manque-t-il donc aujourd'hui, puisque nous sommes les maîtres de bien faire ? et que manque-t-il aux prêtres, puisqu'ils ont reçu la puissance d'intimer la loi et de pardonner les transgressions ?

Qu'il y ait des mystères dans la Bible, c'est ce qui n'est pas douteux ; mais à vous dire la vérité, peu m'importe. Je me soucie fort peu de savoir ce que c'est qu'un *habit de peau*. Le savez-vous mieux que moi, vous, qui travaillez à le savoir ? et serions-nous meilleurs si nous le savions ? Encore une fois, cherchez tant qu'il vous plaira : prenez garde cependant de ne pas aller trop loin, et de ne pas vous tromper en vous livrant à votre imagination. Il a bien été dit, comme vous le rappelez : *Scrutez les Écritures* ; mais comment et pourquoi ? Lisez le texte : *Scrutez les Écritures, et vous y verrez qu'elles*

rendent témoignage de moi. (Jean V, 39.) Il ne s'agit donc que de ce fait déjà certain, et non de recherches interminables pour l'avenir qui ne nous appartient pas. Et quant à cet autre texte, *les étoiles tomberont*, ou pour mieux dire, *seront tombantes, ou défaillantes*, l'évangéliste ajoute immédiatement, que *les vertus du ciel sont ébranlées*, expressions qui ne sont que la traduction rigoureuse des précédentes. Les étoiles tombantes que vous voyez dans les belles nuits d'été n'embarrassent, je vous l'avoue, guère plus mon intelligence. Revenons maintenant...

LE CHEVALIER.

Non pas, s'il vous plaît, avant que j'aie fait une petite querelle à notre bon ami sur une proposition qui lui est échappée. Il nous a dit en propres termes : *Vous n'avez plus de héros*; c'est ce que je ne puis passer. Que les autres nations se défendent comme elles l'entendront; moi je ne cède point sur l'honneur de la mienne. Le prêtre et le chevalier français sont parents, et l'un est comme l'autre *sans peur et sans reproche*. Il faut être juste, messieurs : je crois que, pour la gloire de l'intrépidité sacerdotale, la révolution a présenté des scènes qui ne le cèdent en rien à tout ce que l'histoire ecclésiastique offre de plus brillant dans ce genre. Le massacre des Carmes, celui de Quiberon, cent autres faits particuliers retentiront à jamais dans l'univers.

LE SÉNATEUR.

Ne me grondez pas, mon cher chevalier, vous savez, et votre ami le sait aussi, que je suis à genoux devant les glorieuses actions qui ont illustré le clergé français pendant l'épouvantable période qui vient de s'écouler. Lorsque j'ai dit : *Vous n'avez plus de héros*, j'ai parlé en général et sans exclure aucune noble exception : j'entendais seulement indiquer un certain affaiblissement universel que vous sentez tout aussi bien que

moi; mais je ne veux point insister, et je vous rends la parole, M. le comte.

LE COMTE.

Je réponds donc, puisque vous le voulez l'un et l'autre. Vous attendez un grand événement : vous savez que, sur ce point, je suis totalement de votre avis, et je m'en suis expliqué assez clairement dans l'un de nos premiers entretiens. Je vous remercie de vos réflexions sur ce grand sujet, et je vous remercie en particulier de l'explication si simple, si naturelle, si ingénieuse du *Pollion* de Virgile, qui me semble tout à fait *acceptable* au tribunal du sens commun.

Je ne vous remercie pas moins de ce que vous me dites sur la société biblique. Vous êtes le premier penseur qui m'avez un peu réconcilié avec une institution qui repose tout entière sur une erreur capitale; car ce n'est point la *lecture*, c'est l'enseignement de l'Écriture sainte qui est utile : la douce colombe, avalant d'abord et triturant à demi le grain qu'elle distribue ensuite à sa couvée, est l'image naturelle de l'Église expliquant aux fidèles cette parole écrite, qu'elle a mise à leur portée. Lue sans notes et sans explication, l'Écriture sainte est un poison. La société biblique est une œuvre protestante, et, comme telle, vous devriez la condamner ainsi que moi; d'ailleurs, mon cher ami, pouvez-vous nier qu'elle ne renferme, je ne dis pas seulement une foule d'indifférents, mais de soci-niens même, de déistes achevés, je dis plus encore, d'ennemis mortels du Christianisme? . . . Vous ne répondez pas . . . on ne saurait mieux répondre . . . Voilà cependant, il faut l'avouer, de singuliers propagateurs de la foi ! Pouvez-vous nier de plus les alarmes de l'église anglicane, quoiqu'elle ne les ait point encore exprimées formellement? Pouvez-vous ignorer que les *vues secrètes* de cette société ont été discutées avec effroi dans une foule d'ouvrages composés par des docteurs anglais? Si l'église anglicane, qui renferme de si grandes lumières, a gardé le silence jusqu'à présent, c'est qu'elle se trouve placée dans la

pénible alternative, ou d'approuver une société qui l'attaque dans ses fondements, ou d'abjurer le dogme insensé et cependant fondamental du Protestantisme, le *jugement particulier*. Il y aurait bien d'autres objections à faire contre la société biblique, et la meilleure c'est vous qui l'avez faite, M. le sénateur : *en fait de prosélytisme, ce qui déplaît à Rome ne vaut rien*. Attendons l'effet qui décidera la question. On ne cesse de nous parler du nombre des *éditions*; qu'on nous parle un peu de celui des *conversions*. Vous savez, au reste, si je rends justice à la bonne foi qui se trouve disséminée dans la société, et si je vénère surtout les grands noms de quelques protecteurs! Ce respect est tel, que souvent je me suis surpris argumentant contre moi-même sur le sujet qui nous occupe dans ce moment, pour voir s'il y aurait moyen de transiger avec l'intraitable logique. Jugez donc si j'embrasse avec transport le point de vue ravissant et tout nouveau sous lequel vous me faites apercevoir dans un prophétique lointain l'effet d'une entreprise qui, séparée de cet espoir consolateur, épouvante la religion au lieu de la réjouir.

Cæterc desiderantur.

NOTES DU ONZIÈME ENTRETEN.

I.

(Pag 180... La nation française devait être le grand instrument de la plus grande des révolutions.)

On ne lira pas sans intérêt le passage suivant d'un livre allemand intitulé : *Die Siegesgeschichte der christlichen Religion in einer gemeinnützigen Erklärung der Offenbarung Johannis*. Nuremberg, 1799, in-8°. L'auteur anonyme est fort connu en Allemagne; mais nullement en France, que je sache du moins. Son ouvrage mérite d'être lu par tous ceux qui en auront la patience. A travers les flots d'un fanatisme qui fait peur, *erat quod tollere velles*. Voici donc le passage, qui est très-analogue à ce que vient de dire l'interlocuteur.

« Le second ange qui crie : *Babylone est tombée*, est *Jacob Bohme*.
» Personne n'a prophétisé plus clairement que lui sur ce qu'il appelle
» *l'ère des lis* (LITIENZEIT.) Tous les chapitres de son livre crient :
» *Babylone est tombée! sa prostitution est tombée; le temps des lis est*
» *arrivé.* » (*Ibid.*, ch. XIV, v. VIII, pag. 421.)

« Le roi Louis XVI avait mûri dans sa longue captivité, et il était
» devenu *une gerbe parfaite*. Lorsqu'il fut monté sur l'échafaud, il
» leva les yeux au ciel et dit comme son rédempteur : *Seigneur par-*
» *donnez à mon peuple*. Dites, mon cher lecteur, si un homme peut
» parler ainsi sans être pénétré (*durchgedrungen*) de l'esprit de Jésus-
» Christ! Après lui des millions d'innocents ont été moissonnés et ras-
» semblés *dans la grange* par l'épouvantable révolution. La moisson
» a commencé par le champ français, et de là elle s'étendra sur tout
» le champ du Seigneur dans la chrétienté. Tenez-vous donc prêts,
» priez et veillez. (Page 429.) Cette nation (la française) était en Eu-
» rope la première en tout : il n'est pas étonnant que la première aussi

» elle ait été mûre dans tous les sens. Les deux anges moissonneurs
 » commencent par elle, et lorsque la moisson sera prête dans toute la
 » chrétienté, alors le Seigneur paraîtra et mettra fin à toute moisson
 » et à tout pressurage sur la terre. » (*Ibid.*, page 431.)

Je ne saurais dire pourquoi les docteurs protestants ont en général un grand goût pour la fin du monde. Bengel, qui écrivait il y a soixante ans à peu près, en comptant, par les plus doctes calculs, les années de la bête depuis l'an 1130, trouvait qu'elle devait être anéantie précisément en l'année 1796. (*Ibid.*, page 433.)

L'anonyme que je cite nous dit d'une manière bien autrement péremptoire : « Il ne s'agit plus de bâtir des palais et d'acheter des terres » pour sa postérité; *il ne nous reste plus de temps pour cela.* » (*Ibid.*, page 433.)

Toutes les fois qu'on a fait, depuis la naissance de leur secte, un peu trop de bruit dans le monde, ils ont toujours cru qu'il allait finir. Déjà, dans le XVI^e siècle, un jurisconsulte allemand réformé, dédiant un livre de jurisprudence à l'électeur de Bavière, s'excusait sérieusement dans la préface, d'avoir entrepris un ouvrage profane *dans un temps où l'on touchait visiblement à la fin du monde.* Ce morceau mérite d'être cité dans la langue originale; une traduction n'aurait point de grâce.

In hoc imminente rerum humanarum occasu, circumactaque jam ferme præcipitantis ævi periodo, frustra tantum laboris impenditur in his politicis studiis paulò post desituris... Quum vel universa mundi machina suis jam fessa fractaque laboribus, et effecta senio, hæc hominum flagitiis velut morbis confecta lethalibus ad eandem ἀκλόρωσι, si unquam aliàs, certe nunc imprimis quadam ἀποκοραδοξία feratur et anhelet. Accedit miserrima, quæ præ oculis est Reip. fortuna, et inenarrabiles ὀδυνη Ecclesiæ hoc in extremo seculorum agone durissimis angoribus et sævissimis doloribus laceratæ.

(Matth. Wesembecii præf. in Paratitlas.)

II.

(Page 180... Son *Pollion*, qui fut depuis traduit en assez beaux vers grecs, et lu dans cette langue au concile de Nicée.)

Il n'y a rien de plus curieux que ce que le célèbre Heyne a écrit sur le *Pollion*. Il cite de bonne foi une foule d'auteurs anciens et nouveaux qui ont vu quelque chose d'extraordinaire dans cette pièce, ce qui ne l'empêche pas néanmoins de dire : *Je ne vois rien de plus vain et de plus nul que cette opinion* ¹. Mais quelle *opinion*? Il s'agit d'un *fait*. Si quelqu'un a cru que Virgile était immédiatement inspiré, voilà ce qu'on nomme une *opinion* dont on peut se moquer si l'on veut; mais ce n'est pas de quoi il s'agit : veut-on nier qu'à la naissance du Sauveur l'univers ne fût dans l'attente de quelque grand événement? Non, sans doute, la chose n'est pas possible, et le docte commentateur convient lui-même que *jamais la fureur des prophéties ne fut plus forte qu'à cette époque* ², et que, *parmi ces prophéties, il en était une qui promettait une immense félicité*; il ajoute que Virgile tira bon parti de ces oracles ³. C'est en vain que Heyne, pour changer l'état de la question, nous répète les réflexions banales sur le mépris des Romains pour les superstitions judaïques ⁴; car, sans lui demander ce qu'il entend par les superstitions judaïques, ceux qui auront lu attentivement ces entretiens auront pu se convaincre que le système religieux des Juifs ne manquait à Rome ni de connaisseurs, ni d'approbateurs, ni de partisans déclarés, même dans les plus hautes classes. Nous tenons encore de Heyne qu'*Hérode était l'ami particulier et l'hôte de Pollion, et que Nicolas de Damas, très-habile homme, qui avait fait les affaires de ce même Hérode et qui était un favori d'Auguste, avait bien pu instruire ce prince des opinions judaïques*. Il ne faut donc pas croire les Romains si étrangers à l'histoire et à la croyance des Hébreux; mais encore une fois ce n'est pas de quoi il s'agit. Croyait-on à l'époque marquée qu'un grand événement allait éclore? que l'Orient l'emporterait? que des hommes partis de la Judée assujettiraient le monde? Parlait-on de tous côtés d'une femme auguste,

¹ *Nilil tamen istâ opinione esse potest levius et certis rerum argumentis magis destitutum.* (Heyne, sur la IV^e églogue, dans son édition de Virgile. Londres, 1793, in-8°, tom. I, pag. 72.)

² *Nullò tamen tempore vaticiniorum insanius fuit studium.* (Ibid., p. 73.)

³ *Unum fuit aliquod (Sybillinum oraculum) quod magnam aliquam futuram felicitatem promitteret.* (Ibid., p. 74.) Hoc itaque oraculo et vaticinio seu commento ingenioso commodè usus est Virgilius. (Ibid., p. 74.)

⁴ (Ibid., p. 73.)

d'un enfant miraculeux prête à descendre du ciel, pour ramener l'âge d'or sur la terre, etc. ? Oui, il n'y a pas moyen de contester ces faits : Tacite, Suétone, leur rendent témoignage. *Toute la terre croyait toucher au moment d'une révolution heureuse; la prédiction d'un conquérant qui devait asservir l'univers à sa puissance, embellie par l'imagination des poètes, échauffait les esprits jusqu'à l'enthousiasme; avertis par les oracles du Paganisme, tous les yeux étaient tournés vers l'Orient d'où l'on attendait ce libérateur. Jérusalem s'éveillait à des bruits si flatteurs, etc.*¹.

C'est en vain que l'irrégion obstinée interroge toutes les généalogies romaines pour leur demander en grâce de vouloir bien nommer l'enfant célébré dans le *Pollion*. Quand cet enfant se trouverait, il en résulterait seulement que Virgile, pour faire sa cour à quelque grand personnage de son temps, appliquait à un nouveau-né les prophéties de l'Orient; mais cet enfant n'existe pas, et quelques efforts qu'aient fait les commentateurs, jamais ils n'ont pu en nommer un auquel les vers de Virgile s'adaptent sans violence. Le docteur Lowth surtout (*De sacrâ poesi Hebræorum*) ne laisse rien à désirer sur ce point intéressant.

De quoi s'agit-il donc, et sur quoi dispute-t-on? Heyne a eu des successeurs qui ont beaucoup renchéri sur lui. Plaignons des hommes (je n'en nomme aucun) furieux contre la vérité, qui, sans foi et sans conscience, changent l'état d'une question toute claire pour chercher des difficultés où il n'y en a point, et s'amuse à réfuter doctement ce que nous ne disons pas, pour se consoler de ne pouvoir réfuter ce que nous disons.

III.

(Page 182. Jamais l'homme n'aurait recouru aux oracles, jamais il n'aurait pu les imaginer, s'il n'était parti d'une idée primitive, etc.)

Il n'y a rien de si connu que le traité de Plutarque *De la cessation des oracles*. Il y a des vers de Lucain qui ne paraissent pas aussi connus, et qui méritent cependant de l'être. Ce sont de ces choses qu'il

¹ Sermons du P. Elisée.

faut abandonner aux réflexions du lecteur accoutumé à faire le *départ* des vérités.

. Non ullo secula dono
 Nostra carent majore Deum, quàm Delphica sedes
 Quòd siluit, postquàm reges timuère futura
 Et Superos vetuère loqui.
 Tandem conterrita virgo
 Confugit ad tripodas.
 Mentemque priorem
 Expulit, atque hominem toto sibi cedere jussit
 Pectore.

Puis il ajoute sur l'esprit prophétique en général :

. Nec tantum proderet vati
 Quantum scire licet : venit ætas omnis in unam
 Congeriem, miserumque premunt tot secula pectus,
 Tanta patet rerum series, atque omne futurum
 Nititur in lucem.
 (Luc. Phars. V, 92, 180)

IV.

(Page 184. Machiavel est le premier homme de ma connaissance qui ait avancé cette proposition.)

Le morceau de Machiavel sur les prophéties mérite en effet grande attention : « *D'onde ei si nasca io non sò*, etc., c'est-à-dire :

« Je ne saurais en donner la raison ; mais c'est un fait attesté par »
 » toute l'histoire ancienne et moderne, que jamais il n'est arrivé de »
 » grand malheur dans une ville ou dans une province qui n'ait été »
 » prédit par quelques devins ou annoncé par des révélations, des pro- »
 » diges ou autres signes célestes. Il serait fort à désirer que la cause »
 » en fût discutée par des hommes instruits dans les choses naturelles, »
 » et surnaturelles, avantage que je n'ai point. Il peut se faire que notre »
 » atmosphère étant, comme l'ont cru certains philosophes ¹, habitée

¹ C'était un dogme pythagoricien, είναι παντά τον αέρα ψυχων εμπλιων. (Laert. in Pyth.) *Il y a en l'air*, dit Plutarque, *des natures grandes et puissantes*,

» par une foule d'esprits qui prévoient les choses futures par les lofs
 » mêmes de leur nature, ces intelligences, qui ont pitié des hommes,
 » les avertissent par ces sortes de signes, afin qu'ils puissent se tenir
 » sur leurs gardes. Quoi qu'il en soit, le fait est certain, et toujours
 » après ces annonces, on voit arriver des choses nouvelles et extraor-
 » dinaires. » (Mach. Disc. sur Tite-Live, I, 56.)

Entre mille preuves de cette vérité, l'histoire d'Amérique en présente une remarquable : « Si l'on en croit les premiers historiens espagnols et les plus estimés, il y avait parmi les Américains une opinion presque universelle que quelque grande calamité les menaçait et leur serait apportée par une race de conquérants redoutables, venant des régions de l'Est pour dévaster leur contrée, etc. » (Robertson, Histoire de l'Amérique in-12; tome III, liv. V, page 39.)

Ailleurs, le même historien rapporte le discours de Montézuma aux grands de son empire : « Il leur rappelle les traditions et les prophétesses qui annonçaient depuis longtemps l'arrivée d'un peuple de la même race qu'eux, et qui devait prendre possession du pouvoir suprême. » (*Ibid.*, page 123, sur l'année 1520.)

On peut voir à la page 103, A., l'opinion de Montézuma sur les Espagnols. La lecture du célèbre Solis ne laisse aucun doute sur ce fait.

Les traditions chinoises tiennent absolument le même langage. On lit dans le Chouking ces paroles remarquables : *Quand une famille s'approche du trône par ses vertus, et qu'une autre est prête à en descendre en punition de ses crimes, l'homme parfait en est instruit par des signes avant-coureurs.* (Mémoires sur les Chinois, in-4°, tome I, page 481.)

Les missionnaires ont placé sous ce texte la note suivante :

« L'opinion que les prodiges et les phénomènes annoncent les grandes catastrophes, le changement des dynasties, les révolutions dans le gouvernement, est générale parmi nos lettrés. Le *Tien*, disent-ils, d'après le *Chouking* et autres anciens livres, ne frappe

au demeurant malignes et mal accointables. (Plut. de Iside et Osicide, cap. XXIV, trad. d'Amvot.) Saint Paul, avant Plutarque, avait consacré cette antique croyance. (Ephes. II, 2.)

» jamais de grands coups sur une nation entière sans l'inviter à la
 » pénitence par des signes sensibles de sa colère. » (*Ibid.*)

Nous avons vu que le plus grand événement du monde était universellement attendu. De nos jours, la révolution française a fourni un exemple des plus frappants de cet esprit prophétique qui annonce constamment les grandes catastrophes. Depuis l'épître dédicatoire de Nostradamus au roi de France (qui appartient au XVI^e siècle), jusqu'au fameux sermon du père Beaugerard; depuis les vers d'un anonyme, destinés au fronton de Sainte-Geneviève, jusqu'à la chanson de M. Delisle, je ne crois pas qu'il y ait eu de grand événement annoncé aussi clairement et de tant de côtés. Je pourrais accumuler une foule de citations : je les supprime, parce qu'elles sont assez connues et parce qu'elles allongeraient trop cette note.

Cicéron, examinant la question de savoir pourquoi nous sommes instruits dans nos songes de plusieurs événements futurs (jamais l'antiquité n'a douté de ce fait), en rapporte trois raisons d'après le philosophe grec Posidonius : 1° L'esprit humain prévoit plusieurs choses sans aucun secours extérieur, en vertu de sa parenté avec la nature divine; 2° l'air est plein d'esprits immortels qui connaissent ces choses et les font connaître; 3° les dieux enfin les révèlent immédiatement¹. En faisant abstraction de la troisième explication, qui rentre pour nous dans la seconde, on retrouve ici la pure doctrine de Pythagore et de saint Paul.

V.

(Page 183... Et par delà l'éternité.)

In æternum et ultra.

(Exode, XV, 18; Michée, IV, 5.)

Au delà des temps et des âges,

Au delà de l'éternité.

(RACINE, *Esther*. dern. vers.)

Un habile critique français n'aime pas trop cette expression : « On
 » ne conçoit pas, dit-il, qu'il y ait quelque chose au-delà de l'éternité.

¹ Cic., de Div. I.

» Cette expression ne serait point à l'abri de la critique, si elle n'était
 » pas autorisée par l'Écriture : *Dominus regnabit in æternum et*
 » *ultrà.* » (Geoffroi, sur le texte de Racine qu'on vient de lire.)

Mais Bourdaloue est d'un autre avis : « Par-delà l'éternité, dit-il,
 » *expression divine et mystérieuse.* » (Troisième sermon sur la purification de la Vierge, troisième partie.) Et la bonne madame Guyon a dit aussi : *Dans les siècles des siècles ET AU-DELA.* (Disc. chrét. XLVI, n° 1.)

VI.

(Page 185. S'il y a quelque chose d'évident pour l'esprit humain non préoccupé, c'est que les mouvements de l'univers ne peuvent s'expliquer par des lois mécaniques.)

A ces idées, je me permettrai d'en ajouter ici quelques-unes que je donne seulement comme de simples doutes; car il n'est permis de se montrer dogmatique que lorsqu'on a le droit de ne pas douter : or, ce droit ne nous appartient que dans les choses qui ont fait l'objet principal de nos études. N'étant donc point mathématicien, j'exprimerai avec réserve et sans prétention des doutes qui ne sont pas toujours à mépriser, puisqu'il n'y a pas de science qui ne doive rendre compte à la métaphysique et répondre à ses questions.

Le mot d'*attraction* est évidemment faux pour exprimer le système du monde. Il eût fallu en trouver un qui exprimât la combinaison des deux forces : car j'ai autant et même plus de droit d'appeler un Newtonien *tangentiaire* qu'*attractionnaire*. Si l'*attraction* seule existait, toute la matière de l'univers ne serait qu'une masse inerte et immobile. La force tangentielle, qu'on emploie pour expliquer les mouvements cosmiques, n'est qu'un mot mis à la place d'une chose. Cette question n'étant point une de celles qu'il est impossible de pénétrer, la réserve à cet égard serait un tort. Ce n'est pas que, dans une foule de livres, on ne nous dise : *Qu'il est superflu de se livrer à ces sortes de recherches; que les premières causes sont inabordables; qu'il suffit à notre faible intelligence d'interroger l'expérience et de connaître les faits, etc.* Mais il ne faut pas être la dupe de cette prétendue modestie. Toutes les fois qu'un savant du dernier siècle prend le ton humble et

semble craindre de décider, on peut être sûr qu'il voit une vérité qu'il voudrait cacher. Il ne s'agit nullement ici d'un mystère qui nous impose le silence; nous avons au contraire toutes les connaissances qu'exige la solution du problème. Nous avouons que *tout mouvement est un effet* : et nous savons de plus que l'origine du mouvement ne saurait se trouver que dans l'esprit; ou, comme disaient les anciens si souvent cités dans cet ouvrage : *Que le principe de tout mobile ne doit être cherché que dans l'immobile*. Ceux qui ont dit que *le mouvement est essentiel à la matière* ont d'abord commis un grand crime, celui de parler contre leur conscience; car je ne crois pas qu'il y ait d'homme sensé qui ne soit persuadé du contraire; ce qui les rend absolument inexcusables : et de plus on peut les soupçonner légitimement de ne pas savoir ce qu'ils affirment. En effet, celui qui affirme d'une manière abstraite que le mouvement est essentiel à la matière n'affirme rien du tout; car il n'y a point de mouvement abstrait et réel : tout mouvement est un mouvement particulier qui produit son effet. Il ne s'agit donc point de savoir *si le mouvement est essentiel à la matière*; mais si le mouvement, ou la suite ou l'ensemble des mouvements qui doivent produire, par exemple un minéral, une plante, un animal, etc., sont essentiels à la matière; si l'idée de la matière emporte *nécessairement* celle d'une émeraude, d'un rossignol, d'un rosier, et même de cette émeraude, de ce rosier, de ce rossignol individuel, etc. : ce qui devient l'excès du ridicule. Il n'y a point dans la nature de mouvement aveugle ou de *turbulence*; tout mouvement a un but et un résultat de destruction ou d'organisation, en sorte qu'on ne peut soutenir le mouvement essentiel sans affirmer en même temps les *résultats* essentiels; or, le mouvement se trouvant ainsi évidemment et nécessairement joint à l'intention, il s'ensuit qu'en supposant le mouvement essentiel de la matière, on admet *l'intention essentielle et nécessaire*; c'est-à-dire qu'on ramène l'esprit par l'argument même qui voudrait s'en débarrasser.

Lorsque le système newtonien parut dans l'univers, il plut au siècle, bien moins par sa vérité, qui était encore discutée, que par l'appui qu'il semblait donner aux opinions qui allaient distinguer à jamais ce siècle fatal. *Cotes*, dans la fameuse préface qu'il mit à la tête du livre des *Principes*, se hâta d'avancer que *l'attraction était essentielle à la matière*; mais l'auteur du système fut le premier à désavouer son illustre élève. Il déclara publiquement qu'il n'avait jamais entendu sou-

tenir cette proposition, et même il ajouta *qu'il n'avait jamais vu la préface de Cotes*¹.

Dans la préface même de son fameux livre, Newton déclare solennellement et à diverses reprises *que son système ne touche point à la physique; qu'il n'entend attribuer aucune force aux centres; en un mot, qu'il n'entend point sortir du cercle des mathématiques* (quoiqu'il semble assez difficile de comprendre cette sorte d'abstraction.)

Les Newtoniens, ne cessant de parler de *physique céleste*, semblent se mettre ainsi en opposition directe avec leur maître, qui a toujours exclu de son système toute idée physique, ce qui m'a paru toujours très-remarquable.

De là encore cette autre contradiction frappante parmi les Newtoniens; car ils ne cessent de dire que l'attraction n'est pas un système, mais un fait; et cependant quand ils en viennent à la pratique, c'est bien un *système* qu'ils défendent. Ils parlent *des deux forces* comme de quelque chose de réel, et véritablement, si l'attraction n'était pas un système, elle ne serait rien, puisque tout se réduirait au fait ou à l'observation.

Dernièrement encore (1819) l'Académie royale de Paris a demandé : *Si l'on pouvait fournir, par la théorie seule, des tables de la lune aussi parfaites que celles qui ont été construites par l'observation.*

Il y a donc encore un doute sur ce point, et le simple bon sens étranger aux profonds calculs serait tenté de croire que l'attraction n'est que *l'observation représentée par des formules*; ce que je n'affirme point cependant, car je n'entends point sortir de ce ton de réserve auquel j'ai protesté de m'astreindre rigoureusement.

Il y a cependant des choses certaines indépendamment de tout calcul : il est certain, par exemple, que les Newtoniens ne doivent point être écoutés lorsqu'ils disent : *Qu'ils ne sont point obligés de nommer*

¹ La chose paraît incroyable, et cependant rien n'est plus vrai, à moins qu'on ne suppose, ce qui n'est pas permis, que Newton en a imposé; car dans ses lettres théologiques au docteur Bentley, il dit expressément, en parlant de la préface de Cotes, « qu'il ne l'a jamais lue ni même vue. » (*Newton, non vidit.*) C'est de ce Cotes, emporté à la fleur de son âge, que Newton fit cette superbe oraison funèbre : — *Si Cotes avait vécu, nous aurions su quelque chose.*

la force qui agit les astres, et que cette force est un fait. Je le répète, gardons-nous de la philosophie moderne toutes les fois qu'elle s'incline respectueusement et qu'elle dit : *Je n'ose pas avancer* : c'est une marque certaine qu'elle voit devant elle une vérité qu'elle craint. Le mouvement des astres n'est pas plus mystérieux qu'un autre : tout mouvement naissant d'un mouvement antécédent jusqu'à ce qu'on arrive à une volonté, l'astre ne peut être mû que par une impulsion mécanique, s'il est au rang des mouvements secondaires, ou par une volonté, s'il est considéré comme mouvement primitif. Les Newtoniens sont donc obligés de nous dire quel est le moteur matériel qu'ils ont chargé de conduire les astres, dans le vide; et en effet ils ont appelé à leur secours je ne sais quel *éther* ou fluide merveilleux, pour maintenir l'honneur du mécanisme, et l'on peut voir dans ce genre l'excès de la déraison humaine dans les ouvrages de Lesage, de Genève. De pareils systèmes ne sont pas même dignes d'une réfutation. Cependant ils sont précieux sous un certain rapport, en ce qu'ils montrent le désespoir de ces sortes de philosophes qui sauraient bien appuyer leurs opinions de quelque supposition un peu tolérable, si elle existait.

Nous voici donc nécessairement portés à la cause immatérielle, et il ne s'agit plus que de savoir si nous devons admettre une cause seconde ou remonter immédiatement à la première; mais dans l'un et l'autre cas, que deviennent *les forces* et leur combinaison, et tout le système mécanique? les astres tournent parce qu'une intelligence les fait tourner. Si l'on veut représenter tous les mouvements par des nombres, on y parviendra parfaitement, je le suppose, mais rien n'est plus indifférent à l'existence du principe nécessaire.

Si je tourne en rond dans une plaine, et que des observateurs lointains disent *que je suis agité par deux forces*, etc., ils sont bien les maîtres, et leurs calculs seront incontestables. Le fait est cependant que *je tourne parce que je veux tourner*.

Il faut encore se rappeler ici ce qu'a dit Newton ¹ sur l'indispensable distinction des possibilités physiques ou simplement théoriques et métaphysiques.

Peut-on, disait-il, imaginer dix mille aiguilles debout sur une glace

¹ Voyez encore ses *Lettres théologiques* au docteur Bentley.

polie? Sans doute, il ne s'agit que de la simple théorie. Il suffit de les supposer toutes parfaitement d'aplomb; pourquoi tomberaient-elles d'un côté plus que d'un autre? Mais si nous entrons dans le cercle physique, on ne sait plus imaginer rien d'aussi impossible.

Il en est absolument de même du système du monde : cette machine immense peut-elle être réglée par des forces aveugles? Sans doute encore, sur le papier, avec des formules algébriques et des figures; mais dans la réalité, nullement. Nous sommes ramenés *aux aiguilles*. Sans une intelligence opérante ou coopérante, l'ordre n'est plus possible. En un mot, le système physique est physiquement impossible.

Il ne nous reste donc qu'à choisir, comme je l'ai dit, entre l'intelligence première et l'intelligence créée.

Mais entre ces deux suppositions, il n'y a pas moyen de délibérer longtemps; la raison et les traditions antiques, qu'on néglige infiniment trop dans notre siècle, nous auront bientôt décidés.

En suivant ces idées, on comprendra comment le Sabéisme fut la plus ancienne des idolâtries;

Pourquoi on attribua une divinité à chaque planète, qui la présidait et semblait s'amalgamer avec elle en lui donnant son nom;

Pourquoi la planète, satellite de la terre (chose parfaitement ignorée des hommes qui vécurent depuis les temps primitifs), pourquoi, dis-je, cette planète, à la différence des autres, était présidée, suivant eux, par une divinité qui appartenait encore à la terre et *aux enfers*¹;

Pourquoi ils croyaient qu'il y avait autant de métaux que de planètes, chacune d'elles donnait son nom et son signe à l'une des métaux²;

¹ Tergeminamque Hecaten, tria virginis ora Dianæ.

(Virg. *Æn.* IV.)

² Il y avait jadis sept planètes et sept métaux; il est singulier que, de nos jours, le nombre des uns et des autres ait augmenté en même proportion, car nous connaissons 28 planètes ou satellites, et 28 métaux. (Journ. de phys. Travaux et progrès dans les sciences naturelles pendant l'année 1809, cités dans le *Journal de Paris*, du 4 avril 1810, p. 672, 673, n. 4.)

Ce qui n'est pas moins singulier, c'est qu'il y a des demi-planètes comme il y a des demi-métaux, car les astéroïdes sont des demi-planètes.

Il reste aussi toujours sept planètes à l'usage de l'homme comme sept métaux.

Pourquoi Job attestait le Seigneur qu'il n'avait jamais approché la main de sa bouche en regardant les astres¹;

Pourquoi les prophètes emploient si souvent l'expression *d'armée des cieux*²;

Pourquoi Origène disait que le soleil, la lune et les étoiles offrent des prières au Dieu suprême par son fils unique....; qu'ils aiment mieux nous voir adresser directement nos prières à Dieu, que si nous les adressons à eux, en divisant ainsi la puissance de la prière humaine³;

Pourquoi Bossuet se plaignait de l'aveuglement et de la grossièreté de ces hommes qui ne veulent jamais comprendre ces génies patrons des nations et moteurs de toutes les parties de l'univers!

A cette masse imposante de traditions antiques, il faut ajouter toute la théorie de l'astrologie judiciaire, qui a déshonoré sans doute l'esprit humain comme l'idolâtrie; mais qui sans doute aussi tient comme l'idolâtrie à des vérités du premier ordre, qui nous ont été depuis soustraites comme inutiles ou dangereuses, ou que nous ne savons plus reconnaître sous des formes nouvelles.

Tout nous ramène donc à l'incontestable vérité que le système du monde est inexplicable et impossible par des moyens mécaniques. De savoir ensuite comment cette vérité peut s'accorder avec les théories mathématiques, c'est ce que je ne décide point, craignant par-dessus tout de sortir du cercle des connaissances qui m'appartiennent : mais la vérité que j'ai exposée étant incontestable, et nulle vérité ne pou-

¹ Job. XXXI, 26, 27, 28.

² *Exercitus cœli te adorât.* (Esdras IX, 6.) — *Omnis militia cœlorum.* (Isaïe XXXIV, 4.) — *Militiam cœli.* (Jérém. VIII, 2.) — *Adoraverunt omnem militiam cœli.* (Reg. lib. IV, xxvii, 16.)

³ Ἡμῶν τὴν ἰουκτίκην δυνάμιν. (Orig. adv. Cels. lib. V.) — « Celse suppose que nous comptons pour rien le soleil, la lune et les étoiles, tandis que nous avons : *Qu'ils attendent aussi la manifestation des enfants de Dieu, qui sont maintenant assujettis à la vanité des choses naturelles, à cause de celui qui les y a assujettis.* (Rome. VIII, 19, seqq.) Si, parmi les innombrables choses que nous disons sur ces astres, Celse avait seulement entendu : *Louez-le, ô vous, étoiles et lumière!* ou bien, *Louez-le, cieux des cieux!* (Ps. CXLVIII, 3.) il ne nous accuserait pas de compter pour rien de si grands panégyristes de Dieu. » (Orig., *ibid.* V.)

vant être en contradiction avec une autre, c'est aux théoriciens en titre à se tirer de cette difficulté. — *Ipsi viderent.*

La première fois que l'esprit religieux s'emparera d'un grand mathématicien, il arrivera très-sûrement une révolution dans les théories astronomiques.

Je ne sais si je me trompe, mais cette espèce de despotisme, qui est le caractère distinctif des savants modernes, n'est propre qu'à retarder la science. Elle repose aujourd'hui tout entière sur de profonds calculs à la portée d'un très-petit nombre d'hommes. Ils n'ont qu'à s'entendre pour imposer silence à la foule. Leurs théories sont devenues une espèce de religion; le moindre doute est un sacrilège.

Le traducteur anglais de toutes les œuvres de Bacon, le docteur Schaw, a dit, dans une de ses notes dont il n'est plus en mon pouvoir d'assigner la place, mais dont j'assure l'authenticité : *Que le système de Copernic a bien encore ses difficultés.*

Certes, il faut être bien intrépide pour énoncer un tel doute. La personne du traducteur m'est absolument inconnue; j'ignore même s'il existe : Il est impossible d'apprécier ses raisons qu'il n'a pas jugé à propos de nous faire connaître, mais sous le rapport du courage c'est un héros.

Malheureusement ce courage n'est pas commun, et je ne puis douter qu'il y ait dans plusieurs têtes (allemandes surtout) des pensées de ce genre qui n'osent se montrer.

Pour moi, je me borne à demander qu'en partant de cette vérité incontestable : *Que tout mouvement suppose un moteur, et que le poussant est de nécessité absolue ou antérieur au poussé*¹, il soit fait une revue philosophique du système astronomique.

¹ Μῶν ἀρχὴ τις οὐκ ἔσται κινήσεως ἀπάσης ἀλλῆ πλὴν ἢ τῆς ἀντὴν ἀντὴν κινήσεως μεταβολῆ; c'est-à-dire : *Le mouvement peut-il avoir un autre principe que cette force qui se meut elle-même?* Cette puissance est l'intelligence, et cette intelligence est Dieu; et il faut nécessairement qu'elle soit antérieure à la nature physique, qui reçoit d'elle le mouvement : car comment le κινῶν ne serait-il pas avant le κινούμενον? (*Plat. de Leg. X, 86, 87.*)

Voyez encore Aristote (*Physicorum*, lib. III, I, 23.) *Quòd cœlum movetur ex aliquâ intellectuali substantiâ.*

La demande me semble modeste, et je ne vois pas que personne ait droit de se fâcher.

On se fâchera encore moins, je l'espère, si je donne un exemple des doutes excités dans mon esprit par les théories mécaniques; je le choisirai dans les notions élémentaires sur la figure de la terre.

On nous a dit à tous, en commençant nos instructions sur ce point, que notre planète est aplatie sur les pôles, et s'élève au contraire sous l'équateur; en sorte que les deux axes sont inégaux dans une proportion qu'il s'agit d'assigner.

Pour s'en assurer, nous a-t-on dit, il y a deux moyens, l'expérience ou les mesures géodésiques, et la théorie.

Celle-ci repose sur cette vérité physique, que si une sphère tourne sur son axe, elle s'élèvera sur son équateur en vertu de la force centrifuge, et prendra la forme d'un sphéroïde aplati.

Et l'on nous montrait dans le cabinet de physique une sphère de cuir bouilli, tournant sur un axe au moyen d'une manivelle, et prenant en effet, en vertu de la rotation, la figure indiquée.

Et nous disions tous : *Voilà qui est clair!*

Mais voyez combien, pour l'âge de raison, s'élèvent d'arguments décisifs contre cette démonstration *décisive*.

En premier lieu, la terre n'est point du tout de cuir bouilli; l'intérieur est *lettre close*; mais quant à l'extérieur et à cette enveloppe de médiocre profondeur que Dieu nous a livrée, nous voyons de l'eau et de la terre, et d'immenses montagnes qui s'enfoncent jusqu'à une profondeur inconnue, et que nous pouvons regarder comme les ossements de la terre. Si cette masse, supposée immobile, venait tout à coup à recevoir le mouvement diurne, l'habitation de l'homme et des animaux serait détruite par les eaux qui accourraient sous l'équateur : *Ainsi la terre ne pouvait être ce qu'elle est, lorsqu'elle commença à tourner*, etc.

En second lieu, les physiiciens que j'ai en vue n'admettent point de *création* proprement dite. Ce mot seul les met en colère, et plusieurs ont fait leur profession de foi à cet égard. Or, à partir de cette hypo-

thèse, comment pouvaient-ils dire : *Que la terre a été soulevée sous l'équateur par un mouvement qui n'a jamais commencé?* Cette supposition sera trouvée impossible, si l'on y pense.

Ce n'est pas tout : supposons en troisième lieu, et laissant même de côté la question de l'éternité de la matière, que le monde au moins ait commencé; il faut que ces mécaniciens nous disent dans quelle révélation ils ont appris que, lorsque la terre commença de tourner, elle était molle et ronde : deux petites suppositions qui valent la peine d'être examinées. Si la terre devait être ronde (supposons-le un instant) alors elle eût été elliptique avant de tourner, et allongée sur l'axe autant précisément qu'il le fallait pour devenir parfaitement ronde par le mouvement de rotation.

Ainsi tout se réduit aux mesures géodésiques, et la prétendue théorie n'est rien.

Observons, en finissant, que plusieurs parties de la science, notamment celle dont il s'agit dans ce moment, reposent sur des observations infiniment délicates, et que toute observation délicate exige une conscience délicate. La probité la plus rigoureuse est la première qualité de tout observateur.

.



ÉCLAIRCISSEMENT

SUR

LES SACRIFICES.

CHAPITRE PREMIER.



DES SACRIFICES EN GÉNÉRAL.

Je n'adopte point l'axiome impie :

La crainte dans le monde imagina les dieux ¹.

Je me plais au contraire à remarquer que les hommes, en donnant à Dieu les noms qui expriment la grandeur, le pouvoir et la bonté, en l'appelant *le Seigneur, le Maître, le Père*, etc., montraient assez que l'idée de la divinité ne pouvait être fille de la crainte. On peut observer encore que la musique, la poésie, la danse, en un mot tout les arts agréables, étaient appelés aux cérémonies du culte; et que l'idée d'allégresse se mêla toujours si intimement à celle de *fête*, que ce dernier devint partout synonyme du premier.

¹ *Primus in orbe deos fecit timor.* Ce passage, dont on ignore le véritable auteur, se trouve parmi les fragments de Pétrone. Il est bien là.

Loin de moi d'ailleurs de croire que l'idée de Dieu ait pu commencer pour le genre humain, c'est-à-dire qu'elle puisse être moins ancienne que l'homme.

Il faut cependant avouer, après avoir assuré l'orthodoxie, que l'histoire nous montre l'homme persuadé dans tous les temps de cette effrayante vérité : *Qu'il vivait sous la main d'une puissance irritée, et que cette puissance ne pouvait être apaisée que par des sacrifices.*

Il n'est pas même aisé, au premier coup d'œil, d'accorder des idées en apparence aussi contradictoires; mais si l'on y réfléchit attentivement, on comprend très-bien comment elles s'accordent, et pourquoi le sentiment de la terreur a toujours subsisté à côté de celui de la joie, sans que l'un ait jamais pu anéantir l'autre.

« Les dieux sont bons, et nous tenons d'eux tous les biens dont nous jouissons : nous leur devons la louange et l'action de grâce. Mais les dieux sont justes et nous sommes coupables : il faut les apaiser, il faut expier nos crimes; et, pour y parvenir, le moyen le plus puissant est le *sacrifice* »¹.

Telle fut la croyance antique, et telle est encore, sous différentes formes, celle de tout l'univers. Les hommes primitifs, dont le genre humain entier reçut ses opinions fondamentales, se crurent coupables : les institutions générales furent toutes fondées sur ce dogme, en sorte que les hommes de tous les siècles n'ont cessé d'avouer la dégradation primitive et universelle; et de dire comme nous, quoique d'une manière moins explicite : *Nos mères nous ont conçus dans le crime; car il n'y a pas un dogme chrétien qui n'ait sa racine dans la nature intime de l'homme, et dans une tradition aussi ancienne que le genre humain.*

¹ Ce n'était point seulement pour apaiser les mauvais génies; ce n'était point seulement à l'occasion des grandes calamités que le sacrifice était offert: il fut toujours la base de toute espèce de culte, sans distinction de lieu, de temps, d'opinion ou de circonstances.

Mais la racine de cette dégradation, ou la *réité* de l'homme, s'il est permis de fabriquer ce mot, résidait dans le *principe sensible, dans la vie, dans l'âme* enfin, si soigneusement distinguée par les anciens, de *l'esprit* ou de l'intelligence.

L'animal n'a reçu qu'une *âme*; à nous furent donnés et *l'âme* et *l'esprit*¹.

L'antiquité ne croyait point qu'il pût y avoir, entre *l'esprit* et *le corps*, aucune sorte de lien ni de contact²; de manière que *l'âme*, ou le principe sensible, était pour eux une espèce de *moyenne-proportionnelle*, ou de puissance intermédiaire en qui *l'esprit* reposait, comme elle reposait elle-même dans le corps.

En se représentant *l'âme* sous l'image d'un œil, suivant la comparaison ingénieuse de Lucrèce, *l'esprit* était la prunelle de cet œil³. Ailleurs il l'appelle *l'âme de l'âme*⁴ et Platon, d'après Homère, le nomme *le cœur de l'âme*⁵, expression que Philon renouvela depuis⁶.

Lorsque Jupiter, dans Homère, se détermine à rendre un

¹ *Immisitque* (Deus) *in hominem spiritum et animam* (Joseph, *Antiq. jud.*, lib. I, cap. 1, § 2.)

Principio indulsit communis conditor illis
Tantum animam; nobis, animum quoque.....

JUVEN., *Sat. XV*, 148-49.)

² *Mentem autem reperiebat Deus ulli rei adjunctam esse sine animo nefas esse: quocirca intelligentiam in animo; animam conclusit in corpore*, (Tim. inter frag. Cicer., Plat. in Tim. opp., tom. IX, p. 312. A. B., p. 386, 11.)

³ *Ut lacerato oculo circum, si pupula mansit*

Incolumis, etc.

(LUCR. de N. R. III, 409, seqq.)

⁴ *Atque anima est animæ proporrò totius ipsa.*

Ibid.

⁵ In theat. opp., tom. II, p. 261. C.

N. B. Quelquefois les Latins abusent du mot *animus*, mais toujours d'une manière à ne laisser aucun doute au lecteur. Cicéron, par exemple, l'emploie comme un synonyme d'*anima* et l'oppose à *mens*. Et Virgile a dit dans le même sens: *Mentem animumque*. Æn. VI, 11, etc. Juvénal, au contraire, l'oppose, comme synonyme de *mens*, au mot *anima*, etc.

⁶ Philo. *de Opif. mundi*, cité par Juste-Lipse. Phys. stoïc. III, diæscr. XVI.

héros victorieux, le dieu a pesé la chose *dans son esprit*¹; il est un : il ne peut y avoir de combat en lui.

Lorsqu'un homme connaît son devoir et le remplit sans balancer, dans une occasion difficile, il a vu la chose comme un dieu, *dans son esprit*².

Mais si, longtemps agité entre son devoir et sa passion, ce même homme s'est vu sur le point de commettre une violence inexcusable, il a délibéré *dans son âme et dans son esprit*³.

Quelquefois *l'esprit gourmande l'âme*, et la veut faire rougir de sa faiblesse : *Courage*, lui dit-il, *mon âme! tu as supporté de plus grands malheurs*⁴.

Et un autre poète a fait de ce combat le sujet d'une conversation, en forme tout à fait plaisante. *Je ne puis*, dit-il, *ô mon âme! t'accorder tout ce que tu désires : songe que tu n'es pas la seule à vouloir ce que tu aimes*⁵.

Que veut-on dire, demande Platon, *lorsqu'on dit qu'un homme s'est vaincu lui-même, qu'il s'est montré plus fort que lui-même, etc. ?* On affirme évidemment qu'il est, tout à la fois, plus fort et plus faible que lui-même; car si c'est lui qui est le plus faible, c'est aussi *lui* qui est le plus fort; puisqu'on affirme l'un et autre du même sujet. La volonté supposée *une* ne saurait pas plus

¹ Ἀλλ' ὄγε μερμήριζε κατὰ φρένα.

(Iliad. II, 3.)

² Αὐτὰρ ὁ ἔγνω ἦσιν ἐνὶ φρεσὶ.

(Iliad. I, 333.)

³ Ἔως δ' ταῦτ' ὀρμᾶναι κατὰ φρένα καὶ κατὰ θυμῆν.

(Ibid. I, 193.)

⁴ Τέτλασι δὴ κραδίη, καὶ κύντερον ἄλλο πῶς ἔτλεις.

(Odysse. XX, 18.)

Platon a cité ce vers dans le Phédon (Opp. tom. I, p. 215, D.), et il y voit une puissance qui parle à une autre. — Ὡς ἄλλη οὕσα ἄλλῳ πράγματι διαλεγομένη.

(Ibid. 261, B.)

⁵ Οὐ δύναμαι σοί, Θυμὲ, παρασχεῖν ἄσμενα πάντα,

Τέτλασι, Τῶν δὲ καλῶν οὔτι σὺ μόνος ἐραΐς.

(Theogn. inter vers. gnom. ex edit. Brunckii, v. 72-73.)

être en contradiction avec elle-même, qu'un corps ne peut être animé, à la fois par deux mouvements actuels et opposés¹; car nul sujet ne peut réunir deux contraires simultanés². Si l'homme était un, a dit excellemment Hypocrate, jamais il ne serait malade³; et la raison en est simple : car, ajoute-t-il, on ne peut concevoir une cause de maladie dans ce qui est un⁴.

Cicéron écrivant donc que, lorsqu'on nous ordonne de nous commander à nous-mêmes, cela signifie que la raison doit commander à la passion⁵, ou il entendait que la passion est une personne, ou il ne s'entendait pas lui-même.

Pascal avait en vue sans doute les idées de Platon, lorsqu'il disait : cette duplicité de l'homme est si visible, qu'il y en a qui ont pensé que nous avons deux âmes; un sujet simple leur paraissant incapable de telles et si soudaines variétés⁶.

Mais avec tous les égards dus à un tel écrivain, on peut cependant convenir qu'il ne semble pas avoir vu la chose tout à fait à fond, car il ne s'agit pas seulement de savoir comment un sujet simple est capable de telles et si soudaines variétés, mais bien d'expliquer comment un sujet simple peut réunir des oppositions simultanées; comment il peut aimer à la fois le bien et le mal; aimer et haïr le même objet; vouloir et ne vou-

¹ Plat., de Rep. opp. tom. V, p. 349. E. A.; et p. 360, C.

² Οὐδέ (τῶν ὄντων) οὐδέν ἄμα τὰναντία ἐπιδίδχεται.

(Arist. catheg. de quantitate. Opp. tom. I.)

³ Ἐγὼ δὲ φημι εἰ ἐνὶν ὁ ἀνδρῶπος ποτ' ἂν ἦλγεεν.

(Hypp. de Nat. hum. Rom. I, cit. edit., cap. 2, p. 265.)

⁴ Οὐκὶ γὰρ ἂν ἦν ὑπὸ τοῦ ἀλγεσέειν ἘΝ ΕΟΝ.

Cette maxime lumineuse n'a pas moins de valeur dans le monde moral.

⁵ Quùm igitur præcipitur ut nobismetipsis imperemus, hoc præcipitur, ut ratio coerceat temeritatem. (Tusc. quæst. II, 21.) Partout où il faut résister, il y a action; partout où il y a action, il y a substance; et jamais on ne comprendra comment une tenaille peut se saisir elle-même.

⁶ Pensées, III, 13. — On peut voir à l'endroit de Platon qu'on vient de citer la singulière histoire d'un certain Léontius, qui voulait absolument voir des cadavres qu'absolument il ne voulait pas voir; ce qui se passa dans cette occasion entre son âme et lui, et les injures qu'il crut devoir adresser à ses yeux. (Loc. cit., p. 360, A.)

loir pas, etc.; comment un corps peut se mouvoir actuellement vers deux points opposés; en un mot, pour tout dire, comment un sujet simple peut n'être pas simple.

L'idée de deux puissances distinctes est bien *ancienne*, même dans l'Église. « Ceux qui l'ont adoptée, disait Origène, ne pen-
 » sent pas que ces mots de l'apôtre : *La chair a des désirs con-*
 » *traires à ceux de l'esprit* (Galat. V, 17.) doivent s'entendre
 » *de la chair* proprement dite; mais de *cette âme*, qui est réel-
 » lement *l'âme de la chair* : car, disent-ils, nous en avons deux,
 » l'une bonne et céleste, l'autre inférieure et terrestre : c'est
 » de celle-ci qu'il a été dit *que ses œuvres sont évidentes* (Ibid., 19.),
 » et nous croyons que cette âme de la chair réside dans le
 » sang ¹. »

Au reste, Origène, qui était à la fois le plus hardi et le plus modeste des hommes dans ses opinions, ne s'obstine point sur cette question. *Le lecteur*, dit-il, *en pensera ce qu'il voudra*. On voit cependant assez qu'il ne savait pas expliquer autrement ces deux mouvements diamétralement opposés dans un sujet simple.

Qu'est-ce en effet que cette puissance qui contrarie *l'homme*, ou, pour mieux dire, sa conscience ! Qu'est-ce que cette puissance qui n'est pas *lui*, ou *tout lui* ! Est-elle matérielle comme la pierre ou le bois ? dans ce cas, elle ne pense ni ne sent, et, par conséquent, elle ne peut avoir la puissance de troubler l'esprit dans ses opérations. J'écoute avec respect et terreur toutes les menaces faites à *la chair*; mais je demande ce que c'est.

Descartes, qui ne doutait de rien, n'est nullement embarrassé de cette duplicité de l'homme. Il n'y a point, selon lui, dans nous de partie supérieure et inférieure, de puissance raisonnable et sensitive, comme on le croit vulgairement. L'âme de l'homme est une, et la même substance est tout à la fois, *raisonnable et sensitive*. Ce qui trompe à cet égard, dit-il, *c'est que*

¹ Orig. de Princ. III. 4 Opp., édit. Ruæi. Paris, 1733, in-fol., tom. I, p. 143. seqq.

les volitions produites par l'âme et par les esprits vitaux envoyés par le corps, excitent des mouvements contraires dans la glande pinéale ¹.

Antoine Arnaud est bien moins amusant : il nous propose comme un mystère inconcevable, et cependant incontestable : « Que ce corps, qui, n'étant qu'une matière, n'est point un » sujet capable de péché, peut cependant communiquer à » l'âme ce qu'il n'a pas et ne peut avoir; et que, de l'union de » ces deux choses exemptes de péché, il en résulte un tout » qui en est capable, et qui est *très-justement* l'objet de la co- » lère de Dieu ². »

Il paraît que ce dur sectaire n'avait guère philosophé sur l'idée *du corps*, puisqu'il s'embarrasse ainsi volontairement, et qu'en nous donnant une bêtise pour un mystère, il expose l'inattention ou la malveillance à prendre un mystère pour une bêtise.

Un physiologiste moderne se croit en droit de déclarer expressément que le principe vital est un être. « Qu'on l'appelle, » dit-il, *puissance ou faculté*, cause immédiate de tous nos » mouvements et de tous nos sentiments, ce principe est UN : » il est absolument indépendant de l'âme pensante, et même » du corps, suivant toutes les vraisemblances ³ : aucune cause » ou loi mécanique n'est recevable dans les phénomènes du » corps vivant ⁴. »

¹ *Cartesii opp.* Amst., Blaen, 1783, in-4°; de *Passionibus*, art. XLVII, p. 22. Je ne dis rien de cette explication : les hommes tels que Descartes méritent autant d'égard qu'on en doit peu aux funestes usurpateurs de la renommée. Je prie seulement qu'on fasse attention au fond de la pensée, qui se réduit très-clairement à ceci : *Ce qui fait croire communément qu'il y a une contradiction dans l'homme, c'est qu'il y a une contradiction dans l'homme.*

² *Perpétuité de la foi*, in-4°, tom. III, liv. XI, c. vi.

³ Il semble que ces mots, *suivant toutes les vraisemblances*, sont encore, comme je l'ai dit ailleurs, une pure complaisance pour le siècle : car comment ce qui est UN, et qui peut s'appeler *principe*, ne serait-il pas distingué de la matière?

⁴ *Nouveaux Éléments de la science de l'homme*, par M. Barthez, 2 vol. in-8°. Paris, 1806.

Au fond, il paraît que l'Écriture sainte est sur ce point tout à fait d'accord avec la philosophie antique et moderne, puisqu'elle nous apprend : « Que l'homme est double dans ses voies ¹, » et que la parole de Dieu est une épée vivante qui pénètre » jusqu'à la division de l'âme et de l'esprit, et discerne la pensée du sentiment ². »

Et saint Augustin, confessant à Dieu l'empire qu'avaient encore sur son âme d'anciens fantômes ramenés par les songes, s'écrie avec la plus aimable naïveté : Alors Seigneur ! suis-je MOI ³ ?

Non, sans doute, il n'était pas LUI, et personne ne le savait mieux que LUI, qui nous dit dans ce même endroit : *Tant il y a de différence entre MOI-MÊME et MOI-MÊME* ⁴; lui qui a si bien distingué les deux puissances de l'homme lorsqu'il s'écrie encore, en s'adressant à Dieu : *O toi ! pain mystique de mon âme, époux de mon intelligence ! quoi ! je pouvais ne pas t'aimer* ⁵ !

Milton a mis de beaux vers dans la bouche de Satan, qui rugit de son épouvantable dégradation ⁶. L'homme aussi pourrait les prononcer avec proportion et intelligence.

D'où nous est venue l'idée de représenter les anges autour

¹ *Homo duplex in viis suis*. Jac. I, 8.

² *Pertingens usque ad divisionem animæ ac spiritûs* (il ne dit pas de l'esprit et du corps), et *discretor cogitationum et intentionum cordis*. (Herb. IV, 12.)

³ *Numquid tunc non EGO sum, Domine, Deus meus?* (D. August. *Confess. X, xxx, 1.*)

⁴ *Tantum interest inter ME IPSUM et ME IPSUM.* (*Ibid.*)

⁵ *Deus..... panis oris intus animæ meæ, et virtus maritans mentem meam.. non te amabam!* (*Ibid.* I. XIII, 2.)

⁶ O foul descent! That I who erst contend'd
With Gods tho sit the high'st, am now constrain'd
Into a beast and mix'd with bestial slime
This essence to incarnate and imbrute
That to the hight of deity aspir'd.

(P. L. IX. 103, 599.)

des objets de notre culte par des groupes de têtes ailées ¹?

Je n'ignore pas que la doctrine des *deux âmes* fut condamnée dans les temps anciens, mais je ne sais si elle le fut par un tribunal compétent : d'ailleurs il suffit de s'entendre. Que l'homme soit un être résultant de l'union de deux *âmes*, c'est-à-dire de deux principes intelligents de même nature, dont l'un est bon et l'autre mauvais, c'est, je crois, l'opinion qui aurait été condamnée, et que je condamne aussi de tout mon cœur. Mais que l'intelligence soit la même chose que le principe sensible, ou que ce principe qu'on appelle aussi le *principe vital*, et qui est *la vie*, puisse être quelque chose de matériel, absolument dénué de connaissance et de conscience, c'est ce que je ne croirais jamais, à moins qu'il ne m'arrivât d'être averti que je me trompe par la seule puissance qui ait une autorité légitime sur la croyance humaine. Dans ce cas, je ne balancerais pas un instant, et au lieu que, dans ce moment, je n'ai que la *certitude* d'avoir raison, j'aurais alors la *foi* d'avoir tort. Si je professais d'autres sentiments, je contredirais de front les principes qui ont dicté l'ouvrage que je publie, et qui ne sont pas moins sacrés pour moi.

Quelque parti qu'on prenne sur la duplicité de l'homme, c'est sur la *puissance animale*, sur la *vie*, sur l'*âme* (car tous ces mots signifient la même chose dans le langage antique), que tombe la malédiction avouée par tout l'univers.

Les Égyptiens, que l'antiquité savante proclama *les seuls dépositaires des secrets divins* ², étaient bien persuadés de cette vérité, et tous les jours ils en renouvelaient la profession publique; car lorsqu'ils embaumaient les corps, après qu'ils avaient lavé dans le vin de palmier les intestins, les parties molles, en un mot tous les organes des fonctions animales,

¹ Trop de gens savent malheureusement dans quel endroit de ses œuvres Voltaire a nommé ces figures des *Saints joustus*. Il n'y a pas, dans les jardins de l'intelligence, une seule fleur que cette chenille n'ait souillée.

² *Ægyptios solos divinarum rerum conscios.* (Macrob. Sat. I, 12.) On peut dire que cet écrivain parle ici au nom de toute l'antiquité.

ils les plaçaient dans une espèce de coffre qu'ils élevaient vers le ciel, et l'un des opérateurs prononçait cette prière au nom du mort :

« Soleil, souverain maître de qui je tiens la vie, daignez » me recevoir auprès de vous. J'ai pratiqué fidèlement le » culte de mes pères; j'ai toujours honoré ceux de qui je tiens » ce corps; jamais je n'ai nié un dépôt; jamais je n'ai tué. » *Si j'ai commis d'autres fautes, je n'ai point agi par moi-même, mais par ces choses* ¹. » Et tout de suite on jetait ces choses dans le fleuve, comme la cause de toutes les fautes que l'homme avait commises ² : après quoi on procédait à l'embauvement.

Or il est certain que, dans cette cérémonie, les Égyptiens peuvent être regardés comme de véritables précurseurs de la révélation qui a dit anathème à la chair, qui l'a déclarée ennemie de l'intelligence, c'est-à-dire de Dieu, et nous a dit expressément que *tous ceux qui sont nés du sang ou de la vobonté de la chair ne deviendront jamais enfants de Dieu* ³.

L'homme étant donc coupable par son principe sensible, par sa chair, par sa vie, l'anathème tombait sur le sang; car le sang était le principe de la vie, ou plutôt le sang était la vie ⁴.

¹ Ἀλλὰ διὰ ταῦτα. Porphir. (*De abstín. et usu anim.* IV, 10.)

² Ὡς αἰτίαν ἀπάντων ὧν ὁ ἄνθρωπος ἤμαρτεν. Διὰ ταῦτα, (Plut., *De usu carn.*, Orat. II.) cités par M. Larcher dans sa précieuse traduction d'Hérodote, liv. II, § 83. Je ne sais au reste pourquoi ce grand helléniste a traduit διὰ ταῦτα par *c'est pour ces choses*; au lieu de, *c'est par ces choses*.

Il y a un rapport singulier entre cette prière des prêtres égyptiens et celle que l'Église prononce à côté des agonisants. « Quoiqu'il ait péché, il a cependant toujours cru; il a porté dans son sein le zèle de Dieu; il n'a cessé d'adorer le Dieu qui a tout créé, etc. »

Licet enim peccaverit, tamen... credidit, et zelum Dei in se habuit, et eum qui fecit omnia fideliter adoravit, etc.

³ Joh. I, 12, 13. Lorsque David disait : *Spiritum rectum innova in visceribus meis*, ce n'était point une expression vague ou une manière de parler : il énonçait un dogme précis et fondamental.

⁴ Vous ne mangerez point le sang des animaux, *qui est leur vie*. (Gen. IX, 4, 5.) La vie de la chair est dans le sang; *c'est pourquoi* je vous l'ai donné, afin

Et c'est une chose bien singulière que ces vieilles traditions orientales, auxquelles on ne faisait plus d'attention, aient été ressuscitées de nos jours, et soutenues par les plus grands physiologistes.

Le chevalier Rosa avait dit, il y a longtemps, en Italie, que *le principe vital réside dans le sang* ¹. Il a fait sur ce sujet de fort belles expériences, et il a dit des choses curieuses sur les connaissances des anciens à cet égard; mais je puis citer une autorité plus connue ², celle du célèbre *Hunter*, le plus grand anatomiste du dernier siècle, qui a ressuscité et motivé le dogme oriental de la vitalité du sang.

« Nous attachons, dit-il, l'idée de la vie à celle de l'organisation; en sorte que nous avons de la peine à forcer notre imagination de concevoir un fluide vivant; mais l'organisation n'a rien de commun avec la vie ³. Elle n'est jamais qu'un instrument, une machine qui ne produit rien, même en mécanique, sans quelque chose qui réponde à un principe vital, savoir une force.

» Si l'on réfléchit bien attentivement sur la nature du sang, on se prête aisément à l'hypothèse qui le suppose vivant. On ne conçoit pas même qu'il soit possible d'en faire une autre, lorsqu'on considère qu'il n'y a pas une partie de l'animal qui ne soit formée du sang, que nous venons de lui (*wee grow out of it*), et que, s'il n'a pas la vie antérieurement à

qu'il soit répandu sur l'autel pour l'expiation de vos péchés; car c'est par lo sang que l'AME sera purifiée. (*Lev. XIII, 11.*) Gardez-vous de manger leur sang (des animaux), car leur sang est leur vie; ainsi vous ne devez pas manger avec leur chair ce qui est leur vie; mais vous répandrez ce sang sur la terre comme l'eau. (*Deut. XII, 23, 24, etc., etc., etc.*)

¹ On trouvera une belle analyse de ce système dans les œuvres du comte *Gian-Rinaldo Carli-Rubi*. Milan, 1790, 30 vol. in-8°, tom IX.

² Je ne dis pas plus décisive, car les pièces ne sont plus sous mes yeux, et jamais je n'ai pu les comparer. D'ailleurs, quand *Rosa* aurait tout dit, qu'importe? l'honneur de la priorité pour le système de la vitalité du sang ne lui serait point accordé. Sa patrie n'a ni flottes, ni armées, ni colonies; tant pis pour elle et tant pis pour lui.

³ Vérité du premier ordre et de la plus grande évidence.

» cette opération, il faut au moins qu'il l'acquière dans l'acte
 » de la formation, puisque nous ne pouvons nous dispenser
 » de croire à l'existence de la vie dans les membres ou dif-
 » férentes parties, dès qu'elles sont formées¹.

Il paraît que cette opinion du célèbre Hunter a fait fortune en Angleterre. Voici ce qu'on lit dans les *Recherches asiatiques* :

« C'est une opinion, du moins aussi ancienne que Pline,
 » que le sang est un fluide vivant; mais il était réservé au
 » célèbre physiologiste Jean Hunter de placer cette opinion
 » au rang de ces vérités dont il n'est plus possible de dis-
 » puter². »

La vitalité du sang, ou plutôt l'identité du sang et de la vie étant posée comme un fait dont l'antiquité ne doutait nullement, et qui a été renouvelé de nos jours, c'était aussi une opinion aussi ancienne que le monde, *que le ciel irrité contre la chair, et le sang, ne pouvait être apaisé que par le sang*; et aucune nation n'a douté qu'il y eût dans l'effusion du sang une vertu expiatoire! Or, ni la raison ni la folie n'ont pu inventer cette idée, encore moins la faire adopter généralement. Elle a sa racine dans les dernières profondeurs de la nature humaine, et l'histoire, sur ce point, ne présente pas une seule dissonance dans l'univers³. La théorie entière reposait sur le

¹ Voy. John. Hunters's *a Treatise on the blood, inflammation and Gun-shot wounds*. London, 1794; in-4°.

² Voy. le Mémoire de M. William Boag *sur le venin des serpents*, dans les *Recherches asiatiques*, tom. VI, in-4°, p. 108.

On a vu que Pline est bien jeune comparé à l'opinion de la vitalité du sang; voici au reste ce qu'il dit sur ce sujet : *Dux grandes venæ... per alias minores omnibus membris vitalitatem rigant... magna est in eo vitalitatis portio*. (C. Plinii Sec. Hist. nat. curis Harduini. Paris, 1683; in-4°, t. II, lib. XII, cap. 69-70, pag. 364, 363, 382.)

Hinc sedem animæ sanguinem esse veterum plerique dixerunt. (Not. Hard., ibid., p. 383.)

³ C'était une opinion uniforme, et qui avait prévalu de toute part, que la rémission ne pouvait s'obtenir que par le sang, et que quelqu'un devait mourir pour le bonheur d'un autre. (*Bryant's Mythology explained*. tom. II, in-4°, p. 433.)

dogme de la réversibilité. On croyait (comme on a cru, comme on croira toujours) que l'innocent pouvait payer pour le coupable; d'où l'on concluait que la vie étant coupable, une vie moins précieuse pouvait être offerte et acceptée pour une autre. On offrit donc le sang des animaux; et cette *âme*, offerte pour une *âme*, les anciens l'appelèrent *antipsychon* (*αντίψυχον*), *vicariam animam*; comme qui dirait *âme pour âme* ou *âme substituée* ¹.

Le docte *Goguet* a fort bien expliqué, par ce dogme de la substitution, ces prostitutions légales très-connues dans l'antiquité, et si ridiculement niées par *Voltaire*. Les anciens, persuadés qu'une divinité courroucée ou malfaisante en voulait à la chasteté de leurs femmes, avaient imaginé de lui livrer des victimes volontaires, espérant ainsi que *Venus*, tout entière à sa proie attachée, ne troublerait point les unions légitimes : semblable à un animal féroce auquel on jetterait un agneau pour le détourner d'un homme ².

Il faut remarquer que, dans les sacrifices proprement dits, les animaux carnassiers, ou stupides, ou étrangers à l'homme, comme les bêtes fauves, les serpents, les poissons, les oiseaux de proies, etc., n'étaient point immolés ³. On choisissait toujours, parmi les animaux, les plus précieux par leur utilité, les plus doux, les plus innocents, les plus en rapport avec l'homme par leur instinct et leurs habitudes. Ne pouvant enfin

Les *Thalmodistes* décident de plus que les péchés ne peuvent être effacés que par le sang. (*Hist. Dem. Evang. prop. IX, nap. 145.*)

Ainsi le dogme du salut par le sang se retrouve partout. Il brave le temps et l'espace; il est indestructible, et cependant il ne découle d'aucune raison antécédente ni d'aucune erreur assignable.

¹ L'ami, *Appar. Ad. Bibl. I, 7.*

Cor pro corde, precor, pro fibris accipe fibras,
Hanc animam vobis pro meliore damus.

(*OVID. Fast. VI, 161.*)

² Voy. la *Nouvelle démonstration évangélique de Leland*. Liège, 1768, 4 vol. in-12, tom. I, part. I, chap. VII, pag. 352.

³ A quelques exceptions près qui tiennent à d'autres principes.

immoler l'homme pour sauver l'homme, on choisissait dans l'espèce animale les victimes les plus *humaines*, s'il est permis de s'exprimer ainsi; et toujours la victime était brûlée en tout ou en partie, pour attester que la peine naturelle du crime est le feu, et que la *chair substituée* était brûlée à la place de la *chair coupable* ¹.

Il n'y a rien de plus connu dans l'antiquité que les *tauroboles* et les *crioboles* qui tenaient au culte oriental de Mithra. Ces sortes de sacrifices devaient opérer une purification parfaite, effacer tous les crimes et procurer à l'homme une véritable renaissance spirituelle : on creusait une fosse au fond de laquelle était placé l'initié : on étendait au-dessus de lui une espèce de plancher percé d'une infinité de petites ouvertures, sur lequel on immolait la victime. Le sang coulait en forme de pluie sur le *pénitent*, qui le recevait sur toutes les parties de son corps ², et l'on croyait que cet étrange baptême opérait une régénération spirituelle. Une foule de bas reliefs et d'inscriptions ³ rappellent cette cérémonie et le dogme universel qui l'avait fait imaginer.

¹ Car tout ainsi que les humeurs viciées produisent dans les corps *le feu de la fièvre*, qui les purifie ou les consume sans les brûler, de même les vices produisent dans les âmes *la fièvre du feu*, qui les purifie ou les brûle sans les consumer. (Vid. *Orig.. De Princip. II, 10, opp. tom. I, p. 102.*)

² Prudence nous a transmis une description détaillée de cette dégoûtante cérémonie :

Tum per frequentes mille rimarum vias,
 Illapsus imber tabidum rorem pluit;
 Defossus intus quem sacerdos excipit,
 Guttas ad omnes turpe subjectum caput
 Et veste et omni putrefactus corpore.
 Quin os supinat, obvias offert genas;
 Supponit aures; labra, nares objicit,
 Oculos et ipsos proluit liquoribus :
 Nec jam palato parcit, et linguam rigat
 * Donec cruorem totus atrum combibat.

³ Gruter nous en a conservé une qui est tres-singulière, et que Van Dale a citée à la suite du passage de Prudence :

Rien n'est plus frappant dans toute la loi de Moïse que l'affection constante de contredire les cérémonies païennes, et de séparer le peuple hébreu de tous les autres par des rites particuliers; mais, sur l'article des sacrifices, il abandonne son système général; il se conforme au rite fondamental *des nations*; et non-seulement il s'y conforme, mais il le renforce au risque de donner au caractère national une dureté dont il n'avait nul besoin. Il n'y a pas une des cérémonies prescrites par ce fameux législateur, et surtout il n'y a pas une purification, même physique, qui n'exige du sang.

La racine d'une croyance aussi extraordinaire et aussi générale doit être bien profonde. Si elle n'avait rien de réel ni de mystérieux, pourquoi Dieu lui-même l'aurait-il conservée dans la loi mosaïque? où les anciens auraient-ils pris cette idée d'une renaissance spirituelle par le sang? et pourquoi aurait-on choisi, *toujours et partout*, pour honorer la Divinité, pour obtenir ses faveurs, pour détourner sa colère, une cérémonie que la raison indique mutuellement et que le sentiment repousse? Il faut nécessairement recourir à quelque cause secrète, et cette cause était bien puissante.

DIS MAGNIS
MATHRI DEUM ET ATTIDI
SEXTUS AGESILAUS ÆSIDIUS....
..... TAUROBOLIO
CRIOBOLIOQUE IN ÆTERNUM
RENATUS ARAM SACRAVIT.

(*Ant. Van Dale, Dissert. de orac. ethnicorum. Amst., 1683; in-8º, p. 223.*)



CHAPITRE II.

DES SACRIFICES HUMAINS.

La doctrine de la substitution étant universellement reçue, il ne restait plus de doute sur l'efficacité des sacrifices proportionnée à l'importance des victimes; et cette double croyance, juste dans ses racines, mais corrompue par cette force qui avait tout corrompu, enfanta de toute part l'horrible superstition des sacrifices humains. En vain la raison disait à l'homme qu'il n'avait point de droit sur son semblable, et que même il l'attestait tous les jours en offrant le sang des animaux pour racheter celui de l'homme; en vain la douce humanité et la compassion naturelle prêtaient une nouvelle force aux arguments de la raison : devant ce dogme entraînant, la raison demeurerait aussi impuissante que le sentiment.

On voudrait pouvoir contredire l'histoire lorsqu'elle nous montre cet abominable usage pratiqué dans tout l'univers; mais, à la honte de l'espèce humaine, il n'y a rien de si incontestable; et les fictions mêmes de la poésie attestent le préjugé universel.

A peine son sang coule et fait rougir la terre,
Les dieux font sur l'autel entendre le tonnerre;
Les vents agitent l'air d'heureux frémissements,
Et la mer lui répond par des mugissements;
La rive au loin gémit blanchissante d'écume;
La flamme du bûcher d'elle-même s'allume :
Le ciel brille d'éclairs, s'entr'ouvre, et parmi nous
Jette une sainte horreur qui nous rassure tous.

Quoi! le sang d'une fille innocente était nécessaire au départ d'une flotte et au succès d'une guerre! Encore une fois, où donc les hommes avaient-ils pris cette opinion? et quelle vérité avaient-ils corrompue pour arriver à cette épouvantable erreur? Il est bien démontré, je crois, que tout tenait au dogme de la substitution, dont la vérité est incontestable, et même innée dans l'homme (car comment l'aurait-il acquise?); mais dont il abusa d'une manière déplorable : car l'homme, à parler exactement, n'adopte point l'erreur. Il peut seulement ignorer la vérité, ou en abuser; c'est-à-dire l'étendre, par une fausse induction, à un cas qui lui est étranger,

Deux sophismes, ce semble, égarent les hommes : d'abord l'importance des sujets dont il s'agissait d'écarter l'anathème. On dit : *Pour sauver une armée, une ville, un grand souverain même, qu'est-ce qu'un homme?* On considéra aussi le caractère particulier de deux espèces de victimes humaines déjà dévouées par la loi civile politique? et l'on dit : *Qu'est-ce que la vie d'un coupable ou d'un ennemi?*

Il y a grande apparence que les premières victimes humaines furent des coupables condamnés par les lois; car toutes les nations ont cru ce que croyaient les Druides au rapport de César ¹ : *que le supplice des coupables était quelque chose de fort agréable à la Divinité.* Les anciens croyaient que tout crime capital, commis dans l'État, *liait* la nation et que le coupable était *sacré* ou voué aux dieux, jusqu'à ce que, par l'effusion de son sang, il eût *délié* et lui-même et la nation ².

On voit ici pourquoi le mot de *sacré* (SACER) était pris dans la langue latine en bonne et en mauvaise part, pourquoi le même mot dans la langue grecque (ΟΣΙΟΣ) signifie également ce qui est saint et ce qui est profane; pourquoi le mot *anathème* signifiait de même tout à la fois ce qui est offert à Dieu à titre de don, et ce qui est livré à sa vengeance; pourquoi enfin

¹ *De Bello gallico*, vi, 16.

² Ces mots de *lier* et de *délié* sont si naturels, qu'ils se trouvent adoptés et fixés pour toujours dans notre langue théologique.

on dit en grec comme en latin qu'un homme ou une chose ont été *dé-sacrés* (expiés), pour exprimer qu'on les a lavés d'une souillure qu'ils avaient contractée. Ce mot de *dé-sacrer* (*αφοσιῶν expiare*) semble contraire à l'analogie : l'oreille non instruite demanderait *ré-sacrer* ou *ré-sanctifier*; mais l'erreur n'est qu'apparente, et l'expression est très-exacte. *Sacré* signifie, dans les langues anciennes, ce qui est *livré à la Divinité*, n'importe à quel titre, et qui se trouve ainsi *lié*; de manière que le supplice *dé-sacre*, *expie*, ou *délie*, tout comme l'*ab-solution* religieuse.

Lorsque les lois des XII tables prononcent la mort, elles disent : SACRE ESTO (*qu'il soit sacré*)! c'est-à-dire *dévoué*, ou, pour s'exprimer plus correctement, *voué*; car le coupable n'était, rigoureusement parlant, *dé-voué* que par l'exécution.

Et lorsque l'Église prie *pour les femmes dévouées* (*pro devoto femineo sexu*), c'est-à-dire *pour les religieuses* qui sont réellement *dévouées* dans un sens très-juste ¹, c'est toujours la même idée. D'un côté est le crime, et de l'autre l'innocence; mais l'un et l'autre sont SACRÉS.

Dans le dialogue de Platon, appelé l'*Enthyphron*, un homme sur le point de porter devant les tribunaux une accusation horrible, puisqu'il s'agissait de dénoncer son père, s'excuse en disant : « Qu'on est également souillé en commettant un » crime, ou en laissant vivre tranquillement celui qui l'a » commis, et qu'il veut absolument poursuivre son accusa- » tion, *pour absoudre tout à la fois et sa propre personne et » celle du coupable* ². »

Ce passage exprime fort bien le système antique, qui, sous un certain point de vue, fait honneur au bon sens des anciens.

¹ Un journaliste français, en plaisantant sur ce texte, *Pro devoto femineo sexu*, n'a pas manqué de dire : que l'Église a *décerné aux femmes le titre de SEXE DÉVOT* (*Journal de l'Empire*, 26 février 1812). Il ne faut pas quereller les gens d'esprit qui apprennent le latin; bientôt sans doute ils le sauront. Il est vrai cependant qu'il serait bon de l'avoir appris avant de se jouer à l'Église romaine, qui le sait passablement.

² Αφοσιῶς σεαυτον αὐ ἐσεῖνον. Plat., *Enthyph.* Opp. T. I, pag. 8.

Malheureusement, les hommes étant pénétrés du principe de l'efficacité des sacrifices proportionnée à l'importance des victimes, du coupable à l'ennemi, il n'y eut qu'un pas : tout ennemi fut coupable; et malheureusement encore tout étranger fut ennemi lorsqu'on eut besoin de victimes. Cet horrible droit public n'est que trop connu, voilà pourquoi HOSTIS¹, en latin, signifia d'abord également ennemi et étranger. Le plus élégant des écrivains latins s'est plu à rappeler cette synonymie²; et je remarque encore qu'Homère, dans un endroit de l'Iliade, rend l'idée d'ennemi par celle d'étranger³, et que son commentateur nous avertit de faire attention à cette expression.

Il paraît que cette fatale induction explique parfaitement l'universalité d'une pratique aussi détestable; qu'elle l'explique, dis-je, fort bien *humainement* : car je n'entends nullement nier (et comment le bon sens, légèrement éclairé, pourrait-il le nier?) l'action du mal qui avait tout corrompu.

Cette action n'aurait point de force sur l'homme, si elle lui présentait l'erreur isolée. La chose n'est pas même possible, puisque l'erreur n'est rien. En faisant abstraction de toute idée antécédente, l'homme qui aurait proposé d'en immoler un autre, pour se rendre les dieux propices, eût été mis à mort pour toute réponse, ou enfermé comme fou : il faut donc toujours partir d'une vérité pour enseigner une erreur. On s'en apercevra surtout en méditant sur le Paganisme qui étincelle de vérités, mais toutes altérées et déplacées de manière que je suis entièrement de l'avis de ce théosophe qui a dit de nos

¹ *Eusth. ad Loc.* Le mot latin HOSTIS est le même que celui de HÔTE (*hoste*) en français; et l'un et l'autre se trouvent dans l'allemand *hast*, quoiqu'ils y soient moins visibles. L'*hostis* étant donc un ennemi ou un étranger, et, sous ce double rapport, sujet au sacrifice, l'homme, et ensuite par analogie l'animal immolé, s'appelèrent *hostie*. On sait combien ce mot a été dénaturé et ennoblé dans nos langues chrétiennes.

² *I, soror, atque hostem supplex superbum.* (Virg. *Æn.* iv, 424.) Ubi Servius : — *Nonnulli juxta veteres hostem pro hospite dictum accipiunt.* (Forcellini in *hostis*.)

³ Ἄλλοτριος φῶ. Iliad. v. 814.

jours que *l'idolâtrie était une putréfaction*. Qu'on y regarde de près : on y verra que, parmi les opinions les plus folles, les plus indécentes, les plus atroces; parmi les pratiques les plus monstrueuses et qui ont le plus déshonoré le genre humain, il n'en est pas une que nous ne puissions *délivrer du mal* (depuis qu'il nous a été donné de savoir demander cette grâce), pour montrer ensuite le résidu vrai, qui est divin.

Ce fut donc de ces vérités incontestables de la dégradation de l'homme et de sa *réité* originelle, de la nécessité d'une satisfaction, de la réversibilité des mérites et de la substitution des souffrances expiatoires, que les hommes furent conduits à cette épouvantable erreur des sacrifices humains.

France, dans tes forêts elle habita longtemps !

« Tout Gaulois attaqué d'une maladie grave, ou soumis aux dangers de la guerre ¹, immolait des hommes ou promettait d'en immoler, ne croyant pas que les dieux puissent être apaisés, ni que la vie d'un homme pût être rachetée autrement que par celle d'un autre. Ces sacrifices, exécutés par la main des Druides, s'étaient tournés en institutions publiques et légales; et lorsque les coupables manquaient, on en venait au supplice des innocents. Quelques-uns remplissaient d'hommes vivants certaines statues colossales de leurs dieux; ils les couvraient de branches flexibles; ils y mettaient le feu, et les hommes périssaient ainsi environnés de flammes². » Ces sacrifices subsistèrent dans les Gaules, comme ailleurs, jusqu'au moment où le Christianisme s'y établit; car nulle part ils ne cessèrent sans lui, et jamais ils ne tinrent devant lui.

On en était venu au point de croire qu'on ne pouvait sup-

¹ Mais l'état de guerre était l'état naturel de ce pays. *Ante Cæsaris adventum ferè quotannis (bellum) occidere solebat, uti, aut ipsi injurias inferrent, aut illas propulsarent (De Bello gallico, vi, 15.)*

² *De Bello gallico, vi, 16.*

plier pour une tête qu'au prix d'une tête¹. Ce n'est pas tout : comme toute vérité se trouve et doit se trouver dans le Paganisme, mais, comme je le disais tout à l'heure, dans un état de *putréfaction*, la théorie également consolante et incontestable du *suffrage* catholique se montre au milieu des ténèbres antiques sous la forme d'une superstition sanguinaire; et comme tout sacrifice réel, toute action méritoire, toute macération, toute souffrance volontaire peut être véritablement *cédée* aux morts, le Polythéisme, brutalement égaré par quelques réminiscences vagues et corrompues, versait le sang humain *pour apaiser les morts*. On égorgeait des prisonniers autour des tombeaux. Si les prisonniers manquaient, des gladiateurs venaient répandre leur sang, et cette cruelle extravagance devint un métier, en sorte que ces gladiateurs eurent un nom (*Bustiarii*) qu'on pourrait représenter par celui de *Buchériens*, parce qu'ils étaient destinés à verser leur sang autour des bûchers. Enfin, si le sang de ces malheureux et celui des prisonniers manquaient également, des femmes venaient, en dépit des XII tables², se déchirer les joues, *afin de rendre aux bûchers au moins une image des sacrifices, et de satisfaire les dieux infernaux, comme disait Varron, en leur montrant du sang*³.

Est-il nécessaire de citer les Tyriens, les Phéniciens, les Carthaginois, les Chananéens? Faut-il rappeler qu'Athènes, dans ses plus beaux jours, pratiquait ces sacrifices tous les ans? que Rome, dans les dangers pressants, immolait des Gaulois⁴?

¹ *Præceptum est ut pro capitibus supplicarentur; idque aliquandiu observatum ut pro familiarium sospitate pueri mactarentur Maniæ deæ, matri Larum.* (Macrob. Sat. I, 7.)

² *Mulieres genas ne radunto.* XII Tab.

³ *Ut rogis illa imago restitueretur; vel quemadmodum Varro loquitur, ut sanguine ostenso inferis satisfiat.* (Joh. Ros. Rom. Antiquit. corp. absolutiss. cum notis Th. Demsteri à Murreck. Amst., Blaen, 1685; in-4°. V. 39, p. 442.)

⁴ Car le Gaulois était pour le Romain l'*HOSTIS*, et par conséquent l'*HOSTIE* naturelle. Avec les autres peuples, dit Cicéron, nous combattons pour la gloire, avec les Gaulois pour le salut. — Dès qu'il menace Rome, les lois et les coutu-

Qui donc pourrait ignorer ces choses? il ne serait pas moins inutile de rappeler l'usage d'immoler des ennemis, et même des officiers et des domestiques sur la tombe des rois et des grands capitaines.

Lorsque nous arrivâmes en Amérique, à la fin du XV^e siècle, nous y trouvâmes cette même croyance, mais bien autrement féroce. Il fallait amener aux prêtres mexicains jusqu'à vingt mille victimes humaines par an; et, pour se les procurer, il fallait déclarer la guerre à quelque peuple : mais au besoin les Mexicains sacrifiaient leurs propres enfants. Le sacrificateur ouvrait la poitrine des victimes, et se hâtait d'en arracher le cœur tout vivant. Le grand prêtre en exprimait le sang qu'il faisait couler sur la bouche de l'idole, et tous les prêtres mangeaient la chair des victimes.

. ô Pater orbis!
Unde nefas tantum?

Solis nous a conservé un monument de l'horrible bonne foi de ces peuples, en nous transmettant le discours de Magiscatzin à Cortez pendant le séjour de ce fameux Espagnol à Tlascalala. *Ils ne pouvaient pas, lui dit-il, se former l'idée d'un véritable sacrifice à moins qu'un homme ne mourût pour le salut des autres*¹.

Au Pérou les pères sacrifiaient de même leurs propres enfants². Enfin cette fureur, et même celle de l'anthropophagie,

mes que nous tenons de nos ancêtres veulent que l'enrôlement ne connaisse plus d'exceptions. — Et en effet, les esclaves mêmes marchaient. (Cic. pro M. Fonteio.)

¹ *Ni sabian que pudiese hacer sacrificio, sin que muriese alguno por la salud de los demas. (And. Solis. Conq. de la Nueva Esp. lib. III, c. 3.)*

² On trouvera un détail exact de ces atrocités dans les lettres américaines du comte Carli-Rubi, et dans les notes d'un traducteur fanatique qui a malheureusement souillé des recherches intéressantes par tous les excès de l'impiété modernes. (Voyez *Lettres américaines, traduct. de l'italien de M. le comte Gian Rinaldo Carli*. Paris 1788, 2 vol. in-8°, lettre VIII^e, p. 116; et lettre XXVII^e, p. 407 et suiv.) En réfléchissant sur quelques notes très-sages, je serai tenté de

ont fait le tour du globe et déshonoré les deux continents¹.

Aujourd'hui même, malgré l'influence de nos armes et de nos sciences, avons-nous pu déraciner de l'Inde ce funeste préjugé des sacrifices humains ?

Que dit la loi antique de ce pays, l'évangile de l'Indostan ? *Le sacrifice d'un homme réjouit la divinité pendant mille ans, et celui de trois hommes pendant trois mille ans*².

Je sais que, dans des temps plus ou moins postérieurs à la loi, l'humanité, parfois plus forte que le préjugé, a permis de substituer à la victime humaine la figure d'un homme formée en beurre ou en pâte ; mais les sacrifices réels ont duré pendant des siècles, et celui des femmes à la mort de leurs maris subsiste toujours.

Cet étrange sacrifice s'appelle le *Pitrime-dha-Yaga*³ : la prière que la femme récite avant de se jeter dans les flammes se nomme la *Sancaipa*. Avant de s'y précipiter, elle invoque les dieux, les éléments, son âme et sa conscience⁴ ; elle s'écrie : *Et toi, ma conscience ! sois témoin que je vais suivre mon époux !* Et, en embrassant le corps au milieu des flammes, elle s'écrie : *Satya ! satya ! satya !* (Ce mot signifie *vérité*.)

croire que la traduction, orginairement partie d'une main pure, a été gâtée, dans une nouvelle édition par une main bien différente : c'est une manœuvre moderne et très-connue.

¹ L'éditeur français de Carli se demande *pourquoi ?* et il répond doctement : *Parce que l'homme du peuple est toujours dupe de l'opinion*. (Tom. I, lettre XIII^e, p. 416.) Belle et profonde solution !

² Voy. le *Rudhiradhyaya*, ou le *chapitre sanglant*, traduit du *Calica-Puran*, par M. Blaquièrre. (*Asiat. Research. Sir Will. Jones's works in-4^o*, tom. II, p. 1038.)

³ Cette coutume qui ordonne aux femmes de se donner la mort ou de se brûler sur le tombeau de leurs maris, n'est point particulière à l'Inde. On la retrouve chez des nations du Nord. (Hérod. liv. V, ch. I, § 11.) Voyez Brottier sur Tacite, *de Mor. Germ. c. XIX*, note 6. — Et en Amérique. (Carli, Lettres citées, tom. I, lettre x.)

⁴ *La conscience !* — Qui sait ce que vaut cette persuasion au tribunal du juge infailible *qui est si doux pour tous les hommes, et qui verse sa miséricorde sur toutes ses créatures*, comme sa pluie sur toutes les plantes ? (Ps. CXLIV, 9.)

C'est le fils ou le plus proche parent qui met le feu au bûcher ¹. Ces horreurs ont lieu dans un pays où c'est un crime horrible de tuer une vache; où le superstitieux bramine n'ose pas tuer la vermine qui le dévore.

Le gouvernement du Bengale ayant voulu connaître, en 1803, le nombre des femmes qu'un préjugé barbare conduisait sur le bûcher de leurs maris, trouva qu'il n'était pas moindre de trente mille par an ².

Au mois d'avril 1802, les deux femmes d'Ameer-Jung, régent de Tanjore, se brûlèrent encore sur le corps de leur mari. Le détail de ce sacrifice fait horreur : tout ce que la tendresse maternelle et filiale a de plus puissant, tout ce que peut faire un gouvernement qui ne veut pas user d'autorité, fut employé en vain pour empêcher cette atrocité : les deux femmes furent inébranlables ³.

Dans quelques provinces de ce vaste continent, et parmi les classes inférieures du peuple, on fait assez communément le vœu de se tuer volontairement, si l'on obtient telle ou telle grâce des idoles du lieu. Ceux qui ont fait ces vœux, et qui ont obtenu ce qu'ils désiraient, se précipitent d'un lieu nommé *Calabhairava*, situé dans les montagnes entre les rivières *Tapti* et *Nermada*. La foire annuelle qui se tient là est communé-

¹ *Asiat. Research.*, tom. VII, p. 222.

² Extraits des papiers anglais traduits dans la *Gazette de France* du 19 juin 1804, n° 2369. — *Annales littéraires et morales*, tom. II, Paris 1804; in-8°, p. 143. — M. Colebroke, de la société de Calcutta, assure, à la vérité, dans les *Recherches asiatiques*. (Sir William Jones's works, Supplém., tom. II, p. 722), que le nombre de ces martyres de la superstition n'a jamais été bien considérable, et que les exemples en sont devenus rares. Mais d'abord ce mot de rare ne présente rien de précis; et j'observe d'ailleurs que le préjugé étant incontestable, et régnant sur une population de plus de soixante millions d'hommes peut-être, il semble devoir produire nécessairement un très-grand nombre de ces atroces sacrifices.

³ Voy. *The asiatic. annual register*, 1802, in-8°. On voit dans la relation que, suivant l'observation des chefs marattes, ces sortes de sacrifices n'étaient point rares dans le Tanjore.

ment témoin de huit ou dix de ces sacrifices commandés par la superstition ¹.

Toutes les fois qu'une femme indienne accouche de deux jumeaux, elle doit en sacrifier un à la déesse *Gonza*, en le jetant dans le Gange : quelques femmes mêmes sont encore sacrifiées de temps en temps à cette déesse ².

Dans cette Inde si vantée, « la loi permet au fils de jeter à » l'eau son père vieux et incapable de travailler pour se pro- » curer sa subsistance. La jeune veuve est obligée de se brû- » ler sur le bûcher de son mari; on offre des sacrifices hu- » mains pour apaiser le génie de la destruction, et la femme » qui a été stérile pendant longtemps offre à son dieu l'enfant » qu'elle vient de mettre au monde, en l'exposant aux oiseaux » de proie ou aux bêtes féroces, ou en le laissant entraîner par » les eaux du Gange. *La plupart de ces cruautés furent encore » commises solennellement, en présence des Européens, à la » dernière fête indostane donnée dans l'île de Sangor, au mois » de décembre 1801* ³.

On sera peut-être tenté de dire : *Comment l'Anglais, maître absolu de ces contrées, peut-il voir toutes ces horreurs sans y mettre ordre? Il pleure peut-être sur les bûchers, mais pourquoi ne les éteint-il pas? Les ordres sévères, les mesures de rigueurs, les exécutions terribles, ont été employés par le gouvernement; mais pourquoi? toujours pour augmenter ou défendre le pouvoir, jamais pour étouffer ces horribles coutumes. On dirait que les glaces de la philosophie ont éteint dans son cœur cette soif de l'ordre qui opère les plus grands changements, en dépit des plus grands obstacles; ou que le despotisme des nations libres, le plus terrible de tous, méprise trop ses esclaves pour se donner la peine de les rendre meilleurs.*

Mais d'abord il me semble qu'on peut faire une supposition

¹ *Asiat. Research.*, tom. VII, p. 267.

² *Gazette de France*, à l'endroit cité.

³ *Voy. Essais by the students of Fort William Bengal, etc. Calcutta 1802.*

plus honorable, et par cela seul vraisemblable : *C'est qu'il est absolument impossible de vaincre sur ce point le préjugé obstiné des Indous et qu'en voulant abolir par l'autorité ces usages atroces, on n'aboutirait qu'à la compromettre, sans fruit pour l'humanité* ¹.

Je vois d'ailleurs un grand problème à résoudre : ces sacrifices atroces qui nous révoltent si justement ne seraient-ils point *bons*, ou du moins nécessaires dans l'Inde ? Au moyen de cette institution terrible, la vie d'un époux se trouve sous la garde incorruptible de ses femmes et de tout ce qui s'intéresse à elles. Dans le pays des révolutions, des vengeances, des crimes vils et ténébreux, qu'arriverait-il si les femmes n'avaient matériellement rien à perdre par la mort de leurs époux, et si elles n'y voyaient que le droit d'en acquérir un autre ? Croirons-nous que les législateurs antiques, qui furent tous des hommes prodigieux, n'aient pas eu dans ces contrées des raisons particulières et puissantes pour établir de tels usages ? Croirons-nous même que ces usages aient pu s'établir par des moyens purement humains ? Toutes les législations antiques méprisent les femmes, les dégradent, les gênent, les maltraitent plus ou moins.

La femme, dit la loi de Menu, est protégée par son père dans l'enfance, par son mari dans la jeunesse, et par son fils dans la vieillesse; jamais elle n'est propre à l'état d'indépendance. La fougue indomptable du tempérament, l'inconstance du caractère, l'absence de toute affection permanente, et la perversité naturelle qui distingue les femmes, ne manqueront jamais, malgré toutes

¹ Il serait injuste néanmoins de ne pas observer que dans les parties de l'Inde soumises à un sceptre catholique, le bûcher des veuves a disparu. Telle est la force cachée et admirable de la véritable *loi de grâce*. Mais l'Angleterre qui laisse brûler par milliers des femmes innocentes sous un empire certainement très-doux et très-humain, reproche cependant très-sérieusement au Portugal les arrêts de son inquisition, c'est-à-dire quelques gouttes de sang coupable versées de loin en loin *par la loi*. — EJICE PRIMO TRABEM, etc.

les précautions imaginables, de les détacher en peu de temps de leurs maris ¹.

Platon veut que les lois ne perdent pas les femmes de vue, même un instant : « Car, dit-il, si cet article est mal ordonné, » elles ne sont plus la moitié du genre humain; elles sont plus » de la moitié, *et autant de fois plus de la moitié, qu'elles ont de » fois moins de vertu que nous ².* »

Qui ne connaît l'incroyable esclavage des femmes à Athènes, où elles étaient assujetties à une interminable tutelle; où, à la mort d'un père qui ne laissait qu'une fille mariée, le plus proche parent de nom avait droit de l'enlever à son mari et d'en faire sa femme; où un mari pouvait léguer la sienne, comme une portion de sa propriété, à tout individu qu'il lui plaisait de choisir pour son successeur, etc. ³?

Qui ne connaît encore les duretés de la loi romaine envers les femmes? On dirait que, par rapport au *second sexe*, les instituteurs des nations avaient tous été à l'école d'Hypocrate, qui les croyait mauvais dans son essence même. *La femme, dit-il, est perverse par nature : son penchant doit être journellement réprimé, autrement il pousse en tout sens, comme les branches d'un arbre. Si le mari est absent, des parents ne suffisent point pour le garder : il faut un ami dont le zèle ne soit point aveuglé par l'affection ⁴.*

Toutes les législations en un mot ont pris des précautions plus ou moins sévères contre les femmes; de nos jours encore

¹ Lois de Menu, fils de Brahma, trad. par le chev. William Jones. Works, tom. III, chap. XI, n° 3, p. 335, 337.

² Plat. de Leg. VI, opp. tom. VIII, p. 310, — ibi —

³ Ὅσω δὲ ἡ Ἐγγλεια ἡμῖν φύσις πρὸς ἀρνητὴν χεῖρων τῆς ἀρρενων, τοσούτω διαφέρει πρὸς τὸ πλεῖον ἢ διακλάσιον εἶναι.

⁴ La mère de Démosthène avait été léguée ainsi, et la formule de cette disposition nous a été conservée dans le discours contre Stéphanus. (Voy. les Commentaires sur les plaidoyers d'Isœus, par le chev. Jones dans ses œuvres, tom. III; in-4°, pag. 210—211.)

⁵ Hippocr., opp., cit. Van der Linden, in-8°, tom. II, p. 911. — ibi —

Ἐχει γὰρ φύσει τὸ ἀκόλασον ἐν ἐωύτεῳ.

elles sont esclaves sous l'Alcoran, et bêtes de somme chez le Sauvage : l'Évangile seul a pu les élever au niveau de l'homme en les rendant meilleures; lui seul a pu proclamer *les droits de la femme* après les avoir fait naître, et les faire naître en s'établissant dans le cœur de la femme, instrument le plus actif et le plus puissant pour le bien comme pour le mal. Éteignez, affaiblissez seulement jusqu'à un certain point, dans un pays chrétien, l'influence de la loi divine, en laissant subsister la liberté qui en était la suite pour les femmes, bientôt vous verrez cette noble et touchante liberté dégénérer en une licence honteuse. Elles deviendront les instruments funestes d'une corruption universelle qui atteindra en peu de temps les parties vitales de l'État. Il tombera en pourriture, et sa gangréneuse décrépitude fera à la fois honte et horreur.

Un Turc, un Persan, qui assistent à un bal européen, croient rêver : ils ne comprennent rien à ces femmes,

Compagnes d'un époux et reines en tous lieux,
Libres sans déshonneur, fidèles sans contrainte,
Et ne devant jamais leurs vertus à la crainte.

C'est qu'ils ignorent la loi qui rend ce tumulte et ce mélange possibles. Celle même qui s'en écarte lui doit sa liberté. S'il pouvait y avoir sur ce point du *plus* et du *moins*, je dirais que les femmes sont plus redevables que nous au Christianisme. L'antipathie qu'il a pour l'esclavage (qu'il éteindra toujours doucement et infailliblement partout où il agira librement) tient surtout à elles : sachant trop combien il est aisé d'inspirer le vice, il veut au moins que personne n'ait droit de le commander¹.

¹ Il faut remarquer aussi que si le Christianisme protège la femme, elle, à son tour, a le privilège de protéger la loi protectrice à un point qui mérite beaucoup d'attention. On serait même tenté de croire que cette influence tient à quelque affinité secrète, à quelque loi *naturelle*. Nous voyons le salut commencer par une femme annoncée depuis l'origine des choses : dans toute l'histoire évangélique, les femmes jouent un rôle très-remarquable; et dans toutes

Enfin aucun législateur ne doit oublier cette maxime : *Avant d'effacer l'Évangile, il faut enfermer les femmes, ou les accabler par des lois épouvantables, telles que celles de l'Inde.* On a souvent célébré *la douceur* des Indous; mais qu'on ne s'y trompe pas : hors de la loi qui a dit, **BEATI MITES!** il n'y a point d'hommes *doux*. Ils pourront être *faibles, timides, poltrons, jamais doux*. Le poltron peut être cruel; il l'est même assez souvent : l'homme *doux* ne l'est jamais. L'Inde en fournit un bel exemple. Sans parler des atrocités superstitieuses que je viens de citer, quelle terre sur le globe a vu plus de cruautés?

Mais nous, qui pâlissons d'horreur à la seule idée des sacrifices humains et de l'anthropophagie, comment pourrions-nous être tout à la fois assez aveugles et assez ingrats pour ne pas reconnaître que nous ne devons ces sentiments qu'à *la loi d'amour* qui a veillé sur notre berceau? Une illustre nation, parvenue au dernier degré de la civilisation et de l'urbanité osa naguère, dans un accès de délire dont l'histoire ne présente pas un autre exemple, suspendre formellement cette loi : que vîmes-nous? en un clin d'œil, les mœurs des Iroquois et des Algonquins; les saintes lois de l'humanité foulées pieds; le sang innocent couvrant les échafauds qui couvraient la France; des hommes frisant et poudrant des têtes sanglantes, et la bouche même des femmes souillées de sang humain.

Voilà l'homme *naturel!* ce n'est pas qu'il ne porte en lui-même les germes inextinguibles de la vérité et de la vertu : les droits de sa naissance sont imprescriptibles; mais sans une fécondation divine, ces germes n'écloreont jamais, ou ne produiront que des êtres équivoques et malsains.

Il est temps de tirer des faits historiques les plus incontestables une conclusion qui ne l'est pas moins.

les conquêtes célèbres du Christianisme, faites tant sur les individus que sur les nations, toujours on voit figurer une femme. Cela doit être, puisque... Mais j'ai peur que cette note devienne trop longue.

Nous savons par une expérience de quatre siècles : *Que partout où le vrai Dieu ne sera pas connu et servi, en vertu d'une révélation expresse, l'homme immolera toujours l'homme, et souvent le dévorera.*

Lucrèce, après nous avoir raconté le sacrifice d'Iphigénie (comme une histoire authentique, cela s'entend, puisqu'il en avait besoin), s'écriait d'un air triomphant :

Tant la religion peut enfanter de maux!

Hélas! il ne voyait que les abus, ainsi que tous ses successeurs, infiniment moins excusables que lui. Il ignorait que celui des sacrifices humains, tout énorme qu'il était, disparaissait devant les maux que produit l'impiété absolue. Il ignorait, ou il ne voulait pas voir qu'il n'y a, qu'il ne peut y avoir même de religion entièrement fausse; que celle de toutes les nations policées, telle qu'elle était à l'époque où il écrivait, n'en était pas moins le ciment de l'édifice politique, et que les dogmes d'Épicure étaient précisément sur le point, en la sapant, de saper du même coup l'ancienne constitution de Rome, pour lui substituer une atroce et interminable tyrannie.

Pour nous, heureux possesseurs de la vérité, ne commettons pas le crime de la méconnaître. Dieu a bien voulu *dissimuler quarante siècles*¹; mais depuis que de nouveaux siècles ont commencé pour l'homme, ce crime n'aurait plus d'excuse. En réfléchissant sur les maux produits par les fausses religions, bénissons, embrassons avec transport la vraie, qui a expliqué et justifié l'instinct religieux du genre humain, qui

¹ Actes XVII, 30. *Et tempora quidem hujus ignorantia despiciens Deus, etc.,* ὕπερδόν. Arnaud, dans le nouveau Testament de Mons, traduit : *Dieu étant en colère contre ces temps d'ignorance, etc.* Et dans une note au bas de la page, il écrit : *Autrement, Dieu ayant laissé passer et comme dissimulé, et, suivant la lettre, méprisé ces temps, etc.* — En effet, c'est tout à fait *autrement*.

a dégagé ce sentiment universel des erreurs et des crimes qui le déshonoraient, et qui a *renouvelé la face de la terre* :

TANT LA RELIGION PEUT CORRIGER DE MAUX!

C'est à peu près, si je ne me trompe, ce qu'on peut dire, sans trop s'avancer, sur le principe caché des sacrifices, et surtout des sacrifices humains qui ont déshonoré toute la famille humaine. Je ne crois pas inutile maintenant de montrer, en finissant ce chapitre, de quelle manière la philosophie moderne a considéré le même sujet.

L'idée vulgaire qui se présente la première à l'esprit et qui précède visiblement la réflexion, c'est celle d'un hommage ou d'une espèce de *présent* fait à la Divinité. *Les Dieux sont nos bienfaiteurs* (datores bonorum); *il est tout simple de leur offrir les prémices de ces mêmes biens que nous tenons d'eux* : de là les libations antiques et cette offrande des prémices qui ouvraient les repas¹.

Heyne, en expliquant ce vers d'Homère,

Du repas dans la flamme il jette les prémices².

trouve dans cette coutume l'origine des sacrifices : « Les anciens, dit-il, offrant aux dieux une partie de leur nourriture, la chair des animaux dut s'y trouver comprise, *et le sacrifice*, ajoute-t-il, *envisagé de cette manière, n'a rien de choquant*³. » Ces derniers mots, pour l'observer en passant,

¹ Cette portion de la nourriture, qui était séparée et brûlée en l'honneur des dieux, se nommait chez les Grecs *Aparque* (ἀπαρχή) et l'action même d'offrir ces sortes de prémices était exprimée par un verbe (ἀπαρχισθαί) *aparquer* ou COMMENCER (par excellence.)

² Ο δὲ ἐν πυρὶ βάλλεσθηνάς (Iliad. XI, 220.) Odyss. XIV, 436, 446.

³ *Apparet (religiosum hunc ritum) peperisse sacrificiorum morem; quippe quæ ex epulis domesticis ortum duxerunt, quum cibi vescendi pars reseca pro primitiis offerretur diis in focum conjicienda : hoc est τὸ ἀπαρχισθαί nec est quòd hic mos religiosus displiceat.* (Heyne, ad loc.)

Cette explication de Heyne ne me surprend pas; car l'école protestante en gé-

prouvent que cet habile homme voyait confusément dans l'idée générale du sacrifice quelque chose de plus profond que la simple offrande, et que cet autre point de vue le *choquait*.

Il ne s'agit point en effet uniquement de *présent*, d'*offrande*, de *prémices*, en un mot, d'un acte simple d'hommage et de reconnaissance, rendu, s'il est permis de s'exprimer ainsi, à la *suzzeraineté* divine; car les hommes, dans cette supposition, auraient envoyé chercher à la boucherie les chairs qui devaient être offertes sur les autels: ils se seraient bornés à répéter en public, et avec la pompe convenable, cette même cérémonie qui ouvrait leurs repas domestiques.

Il s'agit de *sang*; il s'agit de l'*immolation* proprement dite; il s'agit d'expliquer comment les hommes de tous les temps et de tous les lieux avaient pu s'accorder à croire qu'il y avait, non pas dans l'offrande des chairs (il faut bien observer ceci), mais dans l'*effusion du sang*, une vertu expiatoire utile à l'homme: voilà le problème, et il ne cède pas au premier coup d'œil¹.

Non-seulement les sacrifices ne furent point une simple extension des *aparques*, ou de l'offrande des prémices brûlés en

néral n'aime point les idées qui sortent du cercle matériel: elle s'en défie sans distinction, et semble les condamner en masse comme vaines et superstitieuses. J'avoue sans difficulté que sa doctrine peut nous être utile à nous-mêmes, jamais à la vérité comme aliment, mais quelquefois comme remède. Dans ce cas, néanmoins, je la crois certainement fautive, et je m'étonne que Bergier l'ait adoptée. (*Traité hist. et dogm. de la vraie Relig.*, in-8°, tom. II, p. 303, 304; tom. VI, p. 296, 297, d'après Porphyre, *de Abstin.*, lib. II, cité, *ibid.*) Ce savant apologiste voyait très-bien: il semble seulement qu'ici il n'a pas regardé.

¹ Les Perses, au rapport de Strabon, se divisaient la chair des victimes, et n'en réservaient rien pour les dieux (Τοῖς θεοῖς οὐδεν ἀποκείμενους μέρος). Car, disaient-ils, Dieu n'a besoin que de l'âme de la victime (c'est-à-dire du sang), Τῆς γὰρ ΨΥΧΗΣ, φασὶ τοῦ ἱερῖουδεΐσας τὸν θεὸν ἄλλου δὲ οὐδενός. Strabo, lib. XV, p. 693, cité dans la dissertation de Cudworth *De verâ notionē cœnæ Domini*, cap. I, n° VII, à la fin de son livre célèbre: *Systema intellectuæ universum*. Ce texte curieux réfute directement les idées de Heyne, et se trouve parfaitement d'accord avec les théories hébraïques, suivant lesquelles l'*effusion du sang* constitue l'essence du sacrifice. (*Ibid.* cap. II, n° IV.)

commençant les repas; mais ces *aparques* elles-mêmes ne furent très-évidemment que des espèces de *sacrifices diminués*; comme nous pourrions transporter dans nos maisons certaines cérémonies religieuses, exécutées avec une pompe publique dans nos églises. On en demeurera d'accord pour peu qu'on se donne la peine d'y réfléchir.

Hume, dans sa vilaine *Histoire naturelle de la religion*, adopte cette même idée de Heyne, et il l'envenime à sa manière : « Un sacrifice, dit-il, est considéré comme un présent : or, » pour donner une chose à Dieu, il faut la détruire pour » l'homme. S'agit-il d'un solide, on le brûle; d'un liquide, on » le répand; d'un animal, on le tue. L'homme, faute d'un » meilleur moyen, rêve qu'en se faisant du tort il fait du bien » à Dieu; il croit au moins prouver de cette manière la sincé- » rité des sentiments d'amour et d'adoration dont il est animé; » et c'est ainsi que notre dévotion mercenaire se flatte de » tromper Dieu après s'être trompée elle-même¹. »

Mais toute cette acrimonie n'explique rien : elle rend même le problème plus difficile. Voltaire n'a pas manqué de s'exercer aussi sur le même sujet; en prenant seulement l'idée générale du sacrifice comme une *donnée*, il s'occupe en particulier des sacrifices humains.

« On ne voyait, dit-il, dans les temples que des étaux, des » broches, des grils, des couteaux de cuisine, de longues

¹ *Hume's Essays and Treatises on several subjects. — The natural History of religion. Sect. ix; London, 1758, in-4°, p. 511.*

On peut remarquer dans ce morceau, considéré comme une formule générale, l'un des caractères les plus frappants de l'impiété : c'est le mépris de l'homme. Fille de l'orgueil, mère de l'orgueil, toujours ivre d'orgueil, et ne respirant que l'orgueil, l'impiété ne cesse cependant d'outrager la nature humaine, de la décourager, de la dégrader; d'envisager tout ce que l'homme a jamais fait et pensé, de l'envisager, dis-je, de la manière la plus humiliante pour lui, la plus propre à l'avilir et à le désespérer : et c'est ainsi que, sans y faire attention, elle met dans le jour le plus resplendissant le caractère opposé de la religion, qui emploie sans relâche l'humilité pour élever l'homme jusqu'à Dieu.

» fourchettes de fer, des *cuillers*, ou des *cuillères* à pot ¹, de
 » grandes jarres pour mettre la graisse, et tout ce qui peut
 » inspirer le mépris et l'horreur. Rien ne contribua plus à per-
 » pétuer cette dureté et cette atrocité de mœurs, qui porta
 » enfin les hommes à sacrifier d'autres hommes, et jusqu'à
 » leurs propres enfants. Mais les sacrifices de l'inquisition
 » dont nous avons tant parlé ont été cent fois plus abomina-
 » bles : nous avons substitué des bourreaux aux bouchers ² »

Voltaire sans doute n'avait jamais mis le pied dans un temple antique; la gravure même ne lui avait jamais fait connaître ces sortes d'édifices, s'il croyait que le temple, proprement dit, présentait le spectacle d'une boucherie et d'une cuisine. D'ailleurs, il ne faisait pas attention que ces grils, ces broches, ces longues fourchettes, ces *cuillers* ou ces *cuillères*, et tant d'autres instruments aussi terribles, sont tout aussi à la mode qu'autrefois; sans que jamais aucune mère de famille, et pas même les femmes des bouchers et des cuisiniers, soient le moins du monde tentées de mettre leurs enfants à la broche ou de les jeter dans la marmite. Chacun sent que cette espèce de dureté qui résulte de l'habitude de verser le sang des animaux, et qui peut tout au plus faciliter tel ou tel crime particulier, ne conduira jamais à l'immolation systématique de l'homme. On ne peut lire d'ailleurs sans étonnement ce mot d'ENFIN employé par Voltaire, comme si les sacrifices humains n'avaient été que le résultat tardif des sacrifices d'animaux, antérieurement usités depuis des siècles : rien n'est plus faux. *Toujours* et *partout* où le vrai Dieu n'a pas été connu et adoré, on a immolé l'homme; les plus anciens monuments de l'histoire l'attestent, et la fable même y joint son témoignage, qui ne doit pas, à beaucoup près, être toujours rejeté. Or, pour expliquer ce grand phénomène, il ne suffit pas tout à fait de recourir *aux couteaux de cuisine et aux grandes fourchettes*.

¹ Superbe observation, et précieuse surtout par l'à propos.

² Voyez la note XII^e sur la tragédie décrépite de *Minos*.

Le morceau sur l'inquisition, qui termine la note, semble écrit dans un accès de délire. Quoi donc! l'exécution légale d'un petit nombre d'hommes, ordonnée par un tribunal légitime, en vertu d'une loi antérieure solennellement promulguée, et dont chaque victime était parfaitement libre d'éviter les dispositions, cette exécution, dis-je, est *cent fois plus abominable* que le forfait horrible d'un père et d'une mère qui portaient leur enfant sur les bras enflammés de Moloch! Quel atroce délire! quel oubli de toute raison, de toute justice, de toute pudeur! La rage anti-religieuse le transporte au point qu'à la fin de cette belle tirade il ne sait exactement plus ce qu'il dit. *Nous avons*, dit-il, *substitué les bourreaux aux bouchers*. Il croyait donc n'avoir parlé que des sacrifices d'animaux, et il oubliait la phrase qu'il venait d'écrire sur les sacrifices d'hommes : autrement, que signifie cette opposition des *bouchers* aux *bourreaux*? Les prêtres de l'antiquité, qui égorgeaient leurs semblables *avec un fer sacré*, étaient-ils donc moins *bourreaux* que les juges modernes qui les envoient à la mort en vertu d'une loi?

Mais revenons au sujet principal : il n'y a rien de plus faible, comme on voit, que la raison alléguée par Voltaire pour expliquer l'origine des sacrifices humains. Cette simple conscience qu'on appelle *bon sens* suffit pour démontrer qu'il n'y a, dans cette explication, pas l'ombre de sagacité, ni de véritable connaissance de l'homme et de l'antiquité.

Écoutez enfin Condillac, et voyons comment il s'y est pris pour expliquer l'origine des sacrifices humains à son prétendu ÉLÈVE, qui, pour le bonheur d'un peuple, ne voulut jamais se laisser *élever*.

« *On ne se contenta pas*, dit-il, *d'adresser aux dieux ses prières et ses vœux; on crut devoir leur offrir les choses qu'on imagina leur être agréables.... des fruits, des animaux, et DES HOMMES.....* ¹. »

¹ OEuvres de Condillac, Paris, 1798, in-8°, t. I, Hist. anc., ch. XII, p. 98-99.

Je me garderai bien de dire que ce morceau est digne d'un enfant; car il n'y a, Dieu merci, aucun enfant assez mauvais pour l'écrire. Quelle exécration légèreté! Quel mépris de notre malheureuse espèce! Quelle rancune accusatrice contre son instinct le plus naturel et le plus sacré! Il m'est impossible d'exprimer à quel point Condillac révolte ici dans moi la conscience et le sentiment : c'est un des traits les plus odieux de cet odieux écrivain.



CHAPITRE III.

THÉORIE CHRÉTIENNE DES SACRIFICES.

Quelle vérité ne se trouve pas dans le Paganisme ?

Il est bien vrai qu'il y a plusieurs *dieux* et plusieurs *seigneurs*, tant dans le ciel que sur la terre ¹, et que nous devons aspirer à l'amitié et à la faveur de ces *dieux* ².

Mais il est vrai aussi qu'il n'y a qu'un seul Jupiter, qui est le dieu suprême, le dieu qui est le premier ³, qui est le très-grand ⁴; *la nature meilleure* qui surpasse toutes les autres natures, même divines ⁵; *le quoi que ce soit* qui n'a rien au-dessus de lui ⁶; le dieu non-seulement *Dieu*, mais TOUT A FAIT DIEU ⁷;

¹ Car, encore qu'il y en ait qui soient appelés dieux, tant dans le ciel que sur la terre, et qu'ainsi il y ait plusieurs dieux et plusieurs seigneurs, cependant, etc., etc. (Saint Paul aux Corinthiens, I, c. VIII, 5, 6; Thess. II, 4.)

² Saint Augustin, De Civ. Dei, VIII, 25.

³ *Ad cultum divinitatis obeundum, satis est nobis Deus primus.* (Arnob., adv. gent., III.)

⁴ *Deo qui est maximus.* (Inscript. sur une lampe antique du Musée de Passeri. *Antichità di Ercolano.* Napoli, 17 vol. in-fol., tom. VIII, page 264.)

⁵ *Melior naturá.* (Ovid., Métam. I, 21.) *Numen ubi est, ubi Dî?* (Id. Her. XII, 119.) Πρὸς Διὸς καὶ Θεῶν. (Demost., pro Cor. Oi Θεοί δέ εισονται καὶ τὸ Δαιμόνιον. (Id. de falsâ leg. 68.)

⁶ *Deum summum, illud quidquid est summum.* (Plin. Hist. nat. II, 4.)

⁷ *Principem et MAXIME DEUM.* (Lact. ethn. ad Stat. Theb., IV, 516, cité dans la Biblioth. lat. de Fabricius.)

le moteur de l'univers¹; le père, le roi, l'empereur²; le dieu des dieux et des hommes³; le père tout-puissant⁴.

Il est bien vrai encore que *Jupiter* ne saurait être adoré convenablement qu'avec *Pallas* et *Junon*; le culte de ces trois puissances étant de sa nature indivisible⁵.

Il est bien vrai que si nous raisonnons sagement sur le Dieu, chef des choses présentes et futures, et sur le Seigneur, père du chef et de la cause, nous y verrons clair autant qu'il est donné à l'homme le plus heureusement doué⁶.

Il est bien vrai que Platon, qui a dit ce qui précède, ne saurait être corrigé qu'avec respect lorsqu'il dit ailleurs : *Que le grand roi étant au milieu des choses, et toutes choses ayant été faites pour lui, puisqu'il est l'auteur de tout bien, le second roi est cependant au milieu des secondes choses, et le troisième au milieu des troisièmes⁷, ce qui toutefois ne devait point*

¹ *Rector orbis terrarum.* (Sen. ap. Lact., div. just. 1. 4.)

² *Imperator divam atque hominum.* (Plaut., in Rud., prol., v., 11.)

³ *Deorum omnium Deus.* (Sen., ubi supra.) Θεός ὁ Θεῶο Ζεὺς. *Deus deorum Jupiter.* (Plat. in Crit., opp., tom. X, pag. 66.) *Deus deorum.* (Ps. LXXXIII, 7.) *Deus noster præ omnibus diis.* (Ibid. CXXXIV, 8.) *Deus magnus super omnes deos.* (Ibid. XCIV, 3.) Ἐπὶ πάντι Θεός. (Plat., *Orig.*, passim.)

⁴ *Pater omnipotens.* (Virg. *Æn.*, I, 65, X, 2, etc.)

⁵ *Jupiter sine contubernio conjugis filieque coli non solet.* (Lact., div. instit.)

⁶ Τὸν τῶν πάντων Θεὸν ἡγεμόνα τῶν τῶ ὄντων καὶ τῶν μελλόντων, τοῦ τε ἡγεμόνος καὶ αἰτίου πατέρα κύριον.... ἂν ὀρθῶς ὄντως φιλοσοφώμεν, εἰσόμμεθα πάντες σαφῶς, εἰς δυνάμιν ἀνθρώπων εὐδαμόνων. (Plat., *epist. VI, ad Herm. Erast. et Corisc.*, *Opp.*, tom. XI, p. 92.) — En effet, comment connaître l'un sans l'autre? (Tertull., *De an.*, cap. 1.)

⁷ Περὶ τῶν πάντων βασιλεία πάντ' ἐστὶ, καὶ ἐκείνου ἕνεκα πάντα, καὶ ἐκείνος αἴτιον ἀπαντῶν τῶν καλῶν, δεῦτερονδε περὶ δεῦτέρα, καὶ τρίτον περὶ τὰ τρίτα. *Ejusd.*, *epist. II, ad Dyonis.*, *ibid.*, tom. XI, p. 69; et *apud Euseb. Præp. evang.*, XI.)

Celui qui serait curieux de savoir ce qui a été dit sur ce texte pourra consulter *Orig.*, *de princ.*, lib. I, cap. 3, n. 5, opp. edit. Ruæi, in-fol., tom. IV, page 62. — *Huet*, in *Origen.*, *ibid.*, lib. II, cap. 2, n. 27-28; et les notes de La Rue, p. 63, 135. — *Clem. Alex.*, tom. V, p. 598, edit. Paris. — *Athenag. leg. pro Christ.* *Oxonix, ex theatro Seldon*, in-8°, 1706, curis Dechair, p. 93,

s'écrire d'une manière plus claire, afin que l'écrivain venant à se perdre, par quelque cas de mer ou de terre, celui qui l'aurait trouvé n'y comprît rien ¹.

Il est bien vrai que *Minerve* est sortie du cerveau de *Jupiter* ². Il est bien vrai que *Vénus* était sortie primitivement de l'eau ³; qu'elle y rentra à l'époque de ce déluge durant lequel tout devint mer et la mer fut sans rives ⁴, et qu'elle s'endormit alors au fond des eaux ⁵; si l'on ajoute qu'elle en ressortit ensuite sous la forme d'une colombe, devenue fameuse dans tout l'Orient ⁶, ce n'est pas une grande erreur.

Il est bien vrai que chaque homme a son *génie conducteur*

n. XXI, in not. Il est bien singulier que Huet ni son savant commentateur n'aient point cité le passage de Platon, dont celui d'Origène est un commentaire remarquable. Voici ce dernier texte tel que Photius nous l'a conservé en original. (Cod. VIII.) Διχαινει μὲν τὸν πατέρα διὰ πάντων τῶν ὄντων : τὸν δὲ υἱὸν μέχρι τῶν λόγιων μόνων, τὸν δὲ πνεῦμα μέχρι μόνων τῶν σεσοσμένων, c'est-à-dire, *le Père embrasse tout ce qui existe; le Fils est borné aux seuls êtres intelligents, et l'esprit aux seuls élus.*

¹ Φρασεὶν δὲ σοὶ δι' αἰνιγμῶν, ἵν' ἂν τί ἢ δέλτος ἢ κοντοῦ ἢ γῆς ἐν τύχαις πᾶθῃ, ὃ ἀνάγκους μὴ γινῶ. (*Plat. ubi sup.*)

² Eccli. XXX, 5. — *Télémaque*, liv. VIII. *Il chanta d'abord*, etc.

³ En mémoire de cette naissance, les anciens avaient établi une cérémonie pour attester à perpétuité que tout accroissement dans les êtres organisés vient de l'eau. — ἐξ ὕδατος πάντων ἀβήσεις. Voy. le Scoliaſte sur le cent quarante-cinquième vers de la quatrième Pythique de Pindare. Suivant l'antique doctrine de *Vedas*, *Brahma* (qui est l'esprit de Dieu) était porté sur les eaux au commencement des choses, dans une feuille de lotus; et la puissance sensible prit son origine dans l'eau. (*Williams Jones, dans les Recherches asiatiques, Diss. sur les dieux de Grèce et d'Italie. tome I.*) — *M. Colebroke, ibid.*, tome VIII, page 403, note. — La physique moderne est d'accord. Voy. *Blak's Lectures on Chemistry*, in-4°, tome I, page 245. — *Lettres physiques et morales*, etc., par M. de Luc; in-8°, tome I, page 112, etc., etc.

⁴ Omnia pontus erant, deerrant quoque littora ponto.

(*Ovid., Métam.*)

⁵ Voyez la dissertation sur le mont Caucase, par Fr. Wilford. (*dans les Rech. Asiat. tom. VII, page 522-23.*)

⁶ Ainsi l'on ne peut être surpris que les hommes se fussent accordés à reconnaître la colombe pour l'*oiseau de Vénus*, rien n'est faux dans le Paganisme, mais tout est corrompu.

et initiateur, qui le guide à travers les mystères de la vie ¹.

Il est bien vrai qu'*Hercule* ne peut monter sur l'*Olympe* et y épouser *Hébé*, qu'après avoir consumé par le feu sur le mont *Æta* tout ce qu'il avait d'*humain* ².

Il est bien vrai que *Neptune* commande aux vents et à la mer, et qu'il leur fait peur ³.

¹ Μυσαγογός τὸν βίου ἀγαθός. (Men. ap. Plut., *De tranq. an.*) Ces génies habitent la terre par l'ordre de Jupiter, pour y être les bienfaisants gardiens des malheureux mortels (Hesiod.); mais sans cesser néanmoins de voir celui qui les a envoyés. (Matth. XVIII, 10.) Lors donc que nous avons fermé la porte et amené l'obscurité dans nos appartements, souvenons-nous de ne jamais dire (qu'il est nuit et) que nous sommes seuls; car DIEU ET NOTRE ANGE sont avec nous, et pour nous voir ils n'ont pas besoin de lumière (Epist., Arr., dissert. I, 14.) Bacon, dans un ouvrage passablement suspect, met au nombre des paradoxes ou des contradictions apparentes du Christianisme : Que nous ne demandions rien aux anges et que nous ne leur rendions grâce de rien, tout en croyant que nous leur devons beaucoup. (*Christian. paradoxes*, etc.. etc. *Works*, tome II, page 494.) Cette contradiction, qui n'est pas du tout apparente, ne se trouve pas dans le Christianisme total.

² Quodcumque fuit populabile flammæ
Mulciber abstulerat; nec cognoscenda remansit
Herculis effigies; nec quidquam ab origine ductum
Matris habet; tantùmque Jovis vestigia servat.

(OVID., *Mét.*, IX, 262, seqq.)

³ « Des deux points opposés du ciel il appelle à lui les vents : Comment donc, » leur dit-il, avez-vous pu vous confier en ce que vous êtes, assez pour oser » ainsi troubler la terre et les mers, et soulever ces vagues énormes, sans » vous rappeler ma puissance? Pour prix d'une telle audace, je devrais » vous...; mais il faut avant tout tranquilliser les flots; une autre fois vous ne » me bravez point impunément. Partez sans délai! allez dire à votre maître » que l'empire des mers n'est point à lui : le sort a mis dans mes mains le » trident redoutable. Éole habite le palais des vents, au milieu des rochers » sourcilleux : qu'il s'agite dans ces retraites! qu'il règne dans ces vastes pri- » sons! » Il dit, et déjà la tempête a cessé : Neptune dissipe les nuages amon- » celés, laisse briller le soleil, et promène son char léger sur la surface aplani » des eaux. » (Virg., *Æn.* I, 131, seqq.)

Alors il menaça les vents et dit à la mer : TAIS-TOI!... et tout de suite il se fit un calme profond. (Marc, IV, 39. — Luc, VIII, 24. — Matth. VIII, 26.)

On voit ici la différence de la vérité et de la fable : la première fait parler Dieu; la seconde le fait discourir; mais c'est toujours, comme on le verra plus bas, quelque chose de différemment semblable.

Il est bien vrai que *les dieux* se nourrissent de *nectar* et d'*ambrosie* ¹.

Il est bien vrai que les *héros* qui ont bien mérité de l'humanité, les *fondateurs* surtout et les *législateurs*, ont droit d'être déclarés *dieux* par la puissance légitime ².

Il est bien vrai que, lorsqu'un homme est malade, il faut tâcher d'*enchanter* doucement le mal par des *paroles puissantes*, sans négliger néanmoins aucun moyen de la médecine matérielle ³.

¹ « Je suis l'ange Raphaël...; il vous a paru que je buvais et que je mangeais » avec vous; mais pour moi, je me nourris d'une viande invisible et d'un » breuvage qui ne peut être vu des hommes. (Tobie, XII, 13, 19.)

² La *canonisation* d'un souverain dans l'antiquité païenne et l'*apothéose* d'un *héros* du Christianisme dans l'Église ne diffèrent, suivant l'expression déjà employée, que comme des puissances négatives et positives. D'un côté sont l'erreur et la corruption; de l'autre la vérité et la sainteté; mais tout part du même principe; car l'erreur, encore une fois, ne peut être que la vérité corrompue, c'est-à-dire une pensée procédant d'un principe intelligent plus ou moins dégradé, mais qui ne saurait cependant agir que suivant son essence, ou, si l'on veut suivant ses idées naturelles ou innées. *Totum propè cælum nonne humano genere completum est?* Cic. *Tusc. Quæst.* I, 13. — Oui, vraiment? c'est sa destinée. La chose n'est plus susceptible de doute ni de plaisanteries. Mais pourquoi n'y aurait-il pas une distinction pour les *héros*?

Quant à ceux qui s'obstineraient à voir ici comme ailleurs des imitations raisonnées, il n'y a plus rien à leur dire : attendons le réveil !

³ Τοὺς μὲν μαλακαῖς
Ἐπαιδαῖς ἀμφέπων;
Τοὺς δὲ προσανία πί —
Νοντας, ἢ γυίοις περιάπτων πάντοθεν
Φαρμακα, τοὺς δὲ τομαῖς ἐσασεν ὀρθῶς.

(Pind., pyth. III, 91, 93.)

Locus classicus de medicinâ veterum. (Heyne, ad loc. v, *Pindari carm.*, Gottingæ, 1798, tome I, page 241.)

Serait-il permis, sans manquer de respect à la mémoire d'un aussi savant homme, d'observer qu'il semble s'être trompé en voyant dans les vers 94 et 93, les *amulettes*; car il paraît évident que Pindare, dans cet endroit, parle tout simplement des applications, des fomentations, des *topiques*, en un mot : mais j'ose à peine avoir raison contre Heyne.

Il est bien vrai que la médecine et la *divination* sont très-proches parentes ¹.

Il est bien vrai que *les dieux* sont venus quelquefois s'asseoir à la table des hommes justes, et que, d'autres fois, ils sont venus sur la terre pour explorer les crimes de ces mêmes hommes ².

Il est bien vrai que les nations et les villes ont des *patrons*, et, qu'en général, *Jupiter* exécute une infinité de choses dans ce monde par le ministère des *génies* ³.

¹ Ἰντροικὴ δὲ καὶ μαντικὴ καὶ πάνυ συγγενὲς ἐστὶ.

(*Hippocr. Epist. ad Philop.*, opp., tome II, page 896.) « Car sans le secours » d'Esculape, qui tenait ces secrets de son père, jamais les hommes n'auraient pu inventer les remèdes. » (*Ibid.*, page 966.) La médecine a placé ses premiers inventeurs dans le ciel, et aujourd'hui encore on demande de tous côtés des remèdes aux oracles. (Plin., *Hist. nat.*, XXIX, 1.) Ce qui ne doit point étonner, puisque « c'est le Très-Haut qui a créé le médecin, et c'est lui » qui guérit par les médecins... C'est lui qui a produit de la terre tout ce qui guérit...; qui a fait connaître aux hommes les remèdes et qui s'en sert pour apaiser les douleurs.... Priez le Seigneur...; détournez-vous du péché...; purifiez votre cœur... Ensuite appelez le médecin; car c'est le Seigneur qui l'a créé. » (*Eccli.* XXXVIII, 1, 2, 4, 6, 7, 10, 12.)

² Ils sont finis ces jours où les esprits célestes
Remplissaient ici-bas leurs messages divins;
Où l'ange, hôte indulgent du premier des humains,
L'entretenait du ciel, des grandeurs de son Maître;
Quelquefois s'asseyait à sa table champêtre,
Oubliant pour ses fruits le doux nectar des cieus.

(MILTON, trad. par M. Delille, P. P. IX, r. seqq.)

C'est une élégante paraphrase d'Hésiode, cité lui-même par Origène comme rendant témoignage à la vérité. (*Adv. Cels.*, tome I, opp. iv, n° 76, p. 863.)

Ἐυναὶ γὰρ τότε δαίτες ἕσαν ἕνοι δὲ θεῶχοι:

Ἀθανατοῖσι θεοῖσι κατὰ θνητοῖς τ' ἀνθρώποις.

(Gen. XVIII, XIX. Ovid. *Metam.* I, 210, seqq.)

³ *Constat omnes urbes in alicujus Dei esse tutelâ, etc.* (Macrob., *Sat.* III, 9.) *Quemadmodum veteres Pagani tutelaria sua numina habuerunt regnorum, provinciarum et civitatum* (Di quibus imperium steterat), *ita romana Ecclesia suos habet tutelares sanctos, etc.* (Henr. Morus, opp. theol., p. 665.)

Exod. XIII; Dan. x, 13, 20, 21; XII, 1. Apoc. VIII, 3; XIV, 18; XVI, 5. (Huet, *Dem. evang.* prop. VII, n. 9. S. Aug., *De Civ. Dei*, VII, 30.)

Saint Augustin dit que Dieu exerçait sa juridiction sur les Gentils par le

Il est bien vrai que les éléments mêmes, qui sont des empires, sont présidés, comme les empires, par certaines divinités¹.

Il est bien vrai que les *princes des peuples* sont appelés au conseil du Dieu d'Abraham, parce que les *puissants dieux de la terre* sont bien plus importants qu'on ne le croit².

Mais il est vrai aussi que « parmi tous ces dieux, il n'en est » pas un qui puisse se comparer au SEIGNEUR, et dont les » œuvres approchent des siennes.

» Puisque le ciel ne renferme rien de semblable à lui; que parmi les fils de Dieu, Dieu même n'a point d'égal; et que, d'ailleurs, il est le seul qui opère des miracles³. »

ministère des anges; et ce sentiment est fondé sur plusieurs textes de l'Écriture. (Berthier, sur les Psaumes, Ps. CXXXIV, 4, t. V, p. 363.) — « Mais » ceux qui, par une grossière imagination (en effet, il n'y en a pas de plus » grossière), croient toujours ôter à Dieu tout ce qu'ils donnent à ses anges et à ses saints..., ne prendront-ils jamais le droit esprit de l'Écriture, etc.? » (Bossuet, *Préf. sur l'expl. de l'Apoc.*, n° XXVII.) Voyez les *Pensées de Leibnitz*, tom. II, p. 54, 66.

¹ Quand je vois dans les prophètes, dans l'Apocalypse et dans l'Évangile même, cet ange de Perses, cet ange des Grecs, cet ange des Juifs, l'ange des petits enfants, qui en prend la défense....; l'ange des eaux, l'ange du feu, etc., je reconnais dans ces paroles une espèce de médiation des saints anges : je vois même le fondement qui peut avoir donné occasion aux païens de distribuer leurs divinités dans les éléments et dans les royaumes pour y présider : car toute erreur est fondée sur une vérité dont on abuse (Bossuet, *ibid.*) et dont elle n'est qu'une vicieuse imitation. (Massillon, *Vér. de la Rel.*, 1^{er} point.)

² Quæ Pater ut summâ vidit Saturnius arce,
Ingemit, et referens fœdæ convivia mensæ,
Ingentes animo et dignas Jove concipit iras,
Conciliumque vocat; tenuit mora nulla vocatos....
Dextrâ levâque deorum
Atria nobilium valvis celebrantur apertis....
Ergo ubi marmoreo Superi sedere recessu
Celsior ipse loco, etc.

(OVID. *Métam.*, II.)

Principes populorum congregati sunt cum Deo Abraham; quoniam dii fortes terræ vehementer elevati sunt. (Ps. XLVI, 10.)

³ Non est similis tui in diis, DOMINE; et non est secundum opera tua. (Ps. LXXXV, 8.)

Comment donc ne pas croire que le Paganisme n'a pu se tromper sur une idée aussi universelle et aussi fondamentale que celle des sacrifices, c'est-à-dire *de la rédemption par le sang*? Le genre humain ne pouvait deviner le sang dont il avait besoin. Quel homme livré à lui-même pouvait soupçonner l'immensité de la chute et l'immensité de l'amour réparateur? Cependant tout peuple, en confessant plus ou moins clairement cette chute, confessait aussi le besoin et la nature du remède.

Telle a été constamment la croyance de tous les hommes. Elle s'est modifiée dans la pratique, suivant le caractère des peuples et des cultes; mais le principe paraît toujours! On trouve spécialement toutes les nations d'accord sur l'efficacité merveilleuse du sacrifice volontaire de l'innocence qui se dévoue elle-même à la Divinité comme une victime propitiatoire. Toujours les hommes ont attaché un prix infini à cette soumission du juste qui accepte les souffrances; c'est par ce motif que Sénèque, après avoir prononcé son fameux mot : *Ecce par Deo dignum! vir fortis cum malâ fortunâ compositus*¹; ajoute tout de suite : *UTIQUE SI ET PROVOCAVIT*².

Lorsque les féroces géoliers de Louis XVI, prisonnier au Temple, lui refusèrent un rasoir, le fidèle serviteur qui nous a transmis l'histoire intéressante de cette longue et affreuse captivité lui dit : *Sire, présentez-vous à la Convention nationale avec cette longue barbe, afin que le peuple voie comment vous êtes traité.*

Le roi répondit : *JE NE DOIS POINT CHERCHER A INTÉRESSER SUR MON SORT*³.

Qu'est-ce donc qui se passait dans ce cœur si pur, si soumis, si préparé? L'auguste martyr semble craindre d'échapper au

Quis in nubibus (sur l'Olympe) æquabitur Domino; similis erit Deo in filiis Dei? (Ps. LXXXVIII, 7.)

Qui facis mirabilia solus. (Ps. LXXI, 18.)

¹ Voyez le grand homme aux prises avec l'infortune! ces deux luteurs sont dignes d'occuper les regards de Dieu. (Sen., *De Provid.*, 11.)

² Du moins si le grand homme a provoqué le combat. (Ibid.)

³ Voy. la Relation de M. Cléri. Londres, Baylis, 1793; in-8°, pag. 175.

sacrifice, ou de rendre la victime moins parfaite : quelle acceptation ! et que n'aura-t-elle pas mérité !

On pourrait sur ce point invoquer l'expérience à l'appui de la théorie et de la tradition; car les changements les plus heureux qui s'opèrent parmi les nations sont presque toujours achetés par de sanglantes catastrophes dont l'innocence est la victime. Le sang de Lucrece chassa les Tarquins, et celui de Virginie chassa les Décemvirs. Lorsque deux partis se heurtent dans une révolution, si l'on voit tomber d'un côté des victimes précieuses, on peut gager que ce parti finira par l'emporter, malgré toutes les apparences contraires.

Si l'histoire des familles était connue comme celle des nations, elle fournirait une foule d'observations du même genre : on pourrait fort bien découvrir, par exemple, que les familles les plus durables sont celles qui ont perdu le plus d'individus à la guerre. Un ancien aurait dit : « A la terre, à l'enfer, ces » victimes suffisent ¹. » Des hommes plus instruits pourraient dire : *Le juste qui donne sa vie en sacrifice verra une longue postérité* ².

Et la guerre, sujet inépuisable de réflexions, montrerait encore la même vérité, sous une autre face; les annales de tous les peuples n'ayant qu'un cri pour nous montrer comment ce fléau terrible sévit toujours avec une violence rigoureusement proportionnelle aux vices des nations, de manière que, lorsqu'il y a débordement de crimes, il y a toujours débordement de sang. — *Sine sanguine non fit remissio* ³.

La rédemption, comme on l'a dit dans les *Entretiens*, est une idée universelle. Toujours et partout on a cru que l'innocent pouvait payer pour le coupable (*utique si et provocaverit*); mais le Christianisme a rectifié cette idée et mille autres qui, même dans leur état négatif, lui avaient rendu d'avance le

¹ *Sufficiunt Dis infernis terræque parenti.* (Juv. Sat. VIII, 257.)

² *Qui iniquitatem non fecerit... si posuerit pro peccato animam suam, videbit semen longævum.* (Is. LIII, 9, 10.)

³ *Sans effusion de sang, nulle rémission de péchés.* (Hebr. IX, 22.)

témoignage le plus décisif. Sous l'empire de cette loi divine, le juste (qui ne croit jamais l'être) essaie cependant de s'approcher de son modèle par le côté douloureux. Il s'examine, il se purifie, il fait sur lui-même des efforts qui semblent passer l'humanité, pour obtenir enfin la grâce de pouvoir *restituer ce qu'il n'a pas volé*¹.

Mais le Christianisme, en certifiant le dogme, ne l'explique point, du moins publiquement; et nous voyons que les racines secrètes de cette théorie occupèrent beaucoup les premiers initiés du Christianisme.

Origène surtout doit être entendu sur ce sujet intéressant, qu'il avait beaucoup médité. C'était son opinion bien connue : « Que le sang répandu sur le Calvaire n'avait pas été seulement utile aux hommes, mais aux anges, aux astres, et à tous les êtres créés²; ce qui ne paraîtra pas surprenant à celui qui se rappellera ce que saint Paul a dit : *Qu'il a plu à Dieu de réconcilier toutes choses par celui qui est le principe de la vie, et le premier-né entre les morts, ayant pacifié par le sang qu'il a répandu sur la croix, tant ce qui est en la terre que ce qui est au ciel*³. » Et si toutes les créatures gémissent⁴, suivant la profonde doctrine du même apôtre, pourquoi ne devaient-elles pas être toutes *consolées*? Le grand et saint adversaire d'Origène nous atteste qu'au commencement du V^e

¹ *Quæ non rapui tunc exsolvebam.* (Ps. LVIII, 8.)

² *Sequitur placitum aliud Origenis de morte Christi non hominibus solùm utili, sed angelis etiam et sideribus ac rebus creatis quibuscumque.* (P. D. Huetti Orig., lib. II, cap. II, quæst. 3, n. 20. — Orig. opp. tom. IV, p. 149.)

³ Coloss. I, 20. Ephes. I, 10. — Paley dans ses *Horæ Paulinæ* (London, 1790, in-8°, p. 212.), observe que ces deux textes sont très-remarquables, vu que cette réunion des choses divines et humaines est un sentiment très-singulier et qu'on ne trouvera point ailleurs que dans ces deux épîtres : *A very singular sentiment and found no where else but in these two epistles.* Si ce mot ailleurs se rapporte aux épîtres canoniques, l'assertion n'est pas exacte, puisque ce sentiment très-singulier se retrouve expressément dans l'épître aux Hébreux, IX, 23. Si le mot a toute sa latitude, on voit que Paley s'est trompé encore davantage.

⁴ Rom., VIII, 22.

siècle de l'Église, c'était encore une opinion reçue que *la rédemption appartenait au ciel autant qu'à la terre*¹, et saint Chrysostôme ne doutait pas que le même sacrifice, continué jusqu'à la fin des temps, et célébré chaque jour par les ministres légitimes, n'opérât de même *pour tout l'univers*².

C'est dans cette immense latitude qu'Origène envisageait l'effet du grand sacrifice. « Mais que cette théorie, dit-il, » tienne à des mystères célestes, c'est ce que l'apôtre nous » déclare lui-même lorsqu'il nous dit : *Qu'il était nécessaire* » *que ce qui n'était que figure des choses célestes, fût purifié par* » *le sang des animaux; mais que les célestes mêmes le fussent* » *par des victimes plus excellentes que les premières*³. Contem- » plez l'expiation de tout le monde, c'est-à-dire des régions cé- » lestes, terrestres et inférieures, et voyez de combien de vic- » times elles avaient besoin ! . . . Mais l'agneau seul a pu ôter » les péchés de tout le monde, etc., etc.⁴. »

Au reste, quoique Origène ait été un *grand auteur, un grand homme, et l'un des plus sublimes théologiens*⁵ qui ait jamais illustré l'Église, je n'entends pas cependant défendre chaque ligne de ses écrits; c'est assez pour moi de chanter avec l'Église romaine :

Et la terre et la mer, et les astres eux-mêmes,
Tous les êtres enfin sont lavés par ce sang⁶ !

¹ *Cruz Salvatoris non solùm ea quæ in terrâ, sed etiam ea quæ in cælis erant pacasse PERHIBENTUR.* (D. Hieron. Epist. LIX, ad Avitum, c. 1, v. 22.)

² Nous sacrifions pour le bien de la terre, de la mer et de tout l'univers. (Saint Chrysost. *Hom. LXX, in Joh.*) Et saint François de Sales ayant dit « que » Jésus-Christ avait souffert principalement pour les hommes, *et en partie* » *pour les anges;* » on voit (sans examiner précisément ce qu'il a voulu dire) qu'il ne bornait point l'effet de la rédemption aux limites de notre planète. (Voy. les *Lettres de saint François de Sales*, liv. V, p. 58-59.)

³ Hebr. IX, 23.

⁴ Orig. *Hom. XXIX, in Num.*

⁵ Bossuet, *Præf. sur l'explication de l'Apoc.*, num. XXVII, XXXIX.

⁶ Terra, pontus, astra, mundus,

Hoc lavantur sanguine (flumine).

(*Hymne des Laudes du dimanche de la passion.*)

Sur quoi je ne puis assez m'étonner des scrupules étranges de certains théologiens qui se refusent à l'hypothèse de la pluralité des mondes, de peur qu'elle n'ébranle le dogme de la rédemption ¹; c'est-à-dire que, suivant eux, nous devons croire que l'homme voyageant dans l'espace sur sa triste planète, misérablement *gênée* entre *Mars* et *Venus* ², est le seul être intelligent du système, et que les autres planètes ne sont que des globes *sans vie et sans beauté* ³ que le Créateur a lancés dans l'espace pour s'amuser apparemment comme un joueur de boules. Non, jamais une pensée plus mesquine ne s'est présentée à l'esprit humain! Démocrite disait jadis dans une conversation célèbre : *O mon cher ami! gardez-vous bien de rapetisser basement dans votre esprit la nature, qui est si grande* ⁴. Nous serions bien inexcusables si nous ne profitions pas de cet avis, nous qui vivons au sein de la lumière, et qui pouvons contempler à sa clarté la suprême intelligence, à la place de ce vain fantôme de *nature*. Ne rapetissons pas misérablement l'Être infini en posant des bornes ridicules à sa puissance et à son amour. Y a-t-il quelque chose de plus certain que cette proposition : *Tout a été fait par et pour l'intelligence?* Un système planétaire peut-il être autre chose qu'un système d'intelligences, et chaque planète en particulier peut-elle être autre chose que le séjour d'une de ces familles? Qu'y a-t-il donc de commun entre la matière et Dieu? *la poussière le connaît-elle* ⁵? Si les habitants des autres planètes ne sont pas

¹ On en trouvera un exemple remarquable dans les notes dont l'illustre cardinal Gerdil crut devoir honorer le dernier poème de son collègue, le cardinal de Bernis.

² Nam Venerem Martemque inter natura locavit,
Et nimium, ah! miseros, spatiis conclusit iniquis.

(Boscovitch, *De Sol. et lun. defect.*, lib. I.)

³ *Inanes et vacua.* (Gen. I, 2.)

⁴ Μηδαμῶς ὁ σταῖρε κατασμιχρολογεῖ κλουσίην τὴν φύσιν εὐόσαν. (Voy. la lettre d'Hippocrate à Damagète; Hipp. opp. t. II., p. 918-19. (Il ne s'agit point ici de l'authenticité de ces lettres.)

⁵ *Numquid confitebitur tibi pulvis?* (Ps. XXIX, 10.)

coupables ainsi que nous, ils n'ont pas besoin du même remède; et si, au contraire, le même remède leur est nécessaire, ces théologiens dont je parlais tout à l'heure ont-ils donc peur que la vertu du sacrifice qui nous a sauvés ne puisse s'élever jusqu'à la lune? Le coup d'œil d'Origène est bien plus pénétrant et plus *compréhensif*, lorsqu'il dit : *L'autel était à Jérusalem, mais le sang de la victime baigna l'univers* ¹.

Il ne se croit point permis cependant de publier tout ce qu'il savait sur ce point : « Pour parler, dit-il, de cette victime » de la loi de grâce offerte par Jésus-Christ, et pour faire » comprendre une vérité qui passe l'intelligence humaine, il » ne faudrait rien moins qu'un homme *parfait*, exercé à juger » le bien et le mal, et qui fût en droit de dire par un pur » mouvement de la vérité : Nous prêchons la sagesse aux » PARFAITS ². Celui dont saint Jean a dit : *Voilà l'agneau de » Dieu qui ôte les péchés du monde. . . .* a servi d'expiation » selon certaines lois mystérieuses de l'univers, ayant bien » voulu se soumettre à la mort en vertu de l'amour qu'il a » pour les hommes, et nous racheter un jour par son sang » des mains de celui qui nous avait séduits, et auquel nous » nous étions *vendus par le péché* ³. »

De cette rédemption générale, opérée par le grand sacrifice, Origène passe à ces rédemptions particulières qu'on pourrait appeler *diminuées*, mais qui tiennent toujours au même principe. « D'autres victimes, dit-il, se rapprochent de celle-là . . . » je veux parler des généreux martyrs qui ont aussi donné » leur sang : *mais où est le sage pour comprendre ces mer-* » *veilles; et qui a de l'intelligence pour les pénétrer* ⁴? Il faut des » recherches profondes pour se former une idée, même très- » imparfaite, de la loi en vertu de laquelle ces sortes de vic-

¹ Orig., Hom. I, in Levit. n. 3.

² I, Cor. II, 6.

³ Rom. VII, 14. — Orig. opp., tom. IV. Comment. in Evang. Joh. Tom. VI, cap. XXXII, XXXVI, p. 151, 183.

⁴ Osée, XIV, 10.

» times purifient ceux pour qui elles sont offertes ¹. . . . Un
 » vain simulacre de cruauté voudrait s'attacher à l'Être au-
 » quel on les offre pour le salut des hommes; mais un esprit
 » élevé et vigoureux sait repousser les objections qu'on élève
 » contre la Providence, *sans exposer néanmoins les derniers se-*
 » *crets* ² : car les jugements de Dieu sont bien profonds; il est
 » bien difficile de les expliquer; et le nombre d'âmes faibles
 » y ont trouvé une occasion de chute : mais enfin, comme il
 » passe pour constant parmi les nations qu'un grand nombre
 » d'hommes se sont livrés volontairement à la mort pour le
 » salut commun, dans les cas, par exemple, d'épidémies pes-
 » tilentielles ³, et que l'efficacité de ces dévouements a été
 » reconnue sur la foi même des Écritures par ce fidèle
 » Clément, à qui saint Paul a rendu un si beau témoignage
 » (*Phil.*, IV, 13.), il faut que celui qui serait tenté de blas-
 » phémer des mystères qui passent la portée ordinaire de l'es-
 » prit humain, se détermine à reconnaître dans les martyrs
 quelque chose de *différemment semblable*. . . . »

« Celui qui tue... un animal venimeux... a bien mérité sans
 » doute de tous ceux auxquels cette bête aurait pu nuire si
 » elle n'avait été tuée....; croyons qu'il arrive quelque chose
 » de semblable par la mort des très-saints martyrs..., qu'elle
 » détruit des puissances malfaisantes... et qu'elle procure à

¹ *Les martyrs administrent la rémission des péchés; leur martyre, à l'exemple de celui de Jésus-Christ, est un baptême où les péchés de plusieurs sont expiés; et nous pouvons en quelque sorte être rachetés par le sang précieux des martyrs comme par le sang précieux de Jésus-Christ.* (Bossuet, *Médit. pour le temps du jubilé, cinquième point*; d'après ce même Origène dans *l'Exhortation au martyre*.)

² Ὡς ἀπὸ ῥητοτέρων ὄντων καὶ ὑπὲρ ἀνθρώπινην φύσιν. (*Ibid.*)

³ Si l'on parcourt l'échelle de l'esprit humain, depuis Origène jusqu'à La Fontaine, on verra combien ces idées sont naturelles à l'homme.

L'histoire nous apprend qu'en de tels accidents

On fait de pareils dévouements.

(*Animaux malades de la peste.*)

» un grand nombre d'hommes des secours merveilleux, en vertu d'une certaine force qui ne peut être nommée ¹.

Les deux rédemptions ne diffèrent donc point en nature, mais seulement en excellence et en résultats, suivant le mérite et la puissance des agents. Je rappellerai à cet égard ce qui a été dit dans les *Entretiens*, au sujet de l'intelligence divine et de l'intelligence humaine. Elles ne peuvent différer que comme des figures semblables qui sont toujours telles, quelles que soient leurs différences de dimension.

Contemplant en finissant la plus belle des analogies. L'homme coupable ne pouvait être absous que par le sang des victimes : ce sang étant donc le lien de la réconciliation, l'erreur antique s'était imaginée que *les dieux* accouraient partout où le sang coulait sur les autels ²; ce que nos premiers docteurs mêmes ne refusaient point de croire en croyant à leur tour que *les anges* accouraient partout où coulait le véritable sang de la véritable victime ³.

Par une suite des mêmes idées sur la nature et l'efficacité des sacrifices, les anciens voyaient encore quelque chose de mystérieux dans la communion du corps et du sang des victimes. Elle emportait, suivant eux, le complément du sacrifice et celui de l'unité religieuse; en sorte que, pendant longtemps, les Chrétiens refusèrent de goûter aux viandes immolées, de peur de communier ⁴.

Mais cette idée universelle de la communion par le sang, quoique viciée dans son application, était néanmoins juste et

¹ Orig., *ubi sup.*

² Porphyr., *de Abst.*, lib. II, dans la *Dém. évang.* de Leland, tom. I, ch. v, § 7. (Saint August. *de Civit. Dei*, X, 11. Orig., *adv. Cels.*, lib. III.)

³ Chrysost., *Hom. III*, in *Ep. ad Ephes.*, orat. de *Nat. Chr.*; *Hom. III*, de *Incomp. Nat. Dei*. — Perpét. de la foi. etc., in-4°, t. I, liv. II, chap. VII, n° 1. Tous ces docteurs ont parlé de la réalité du sacrifice, mais nul d'eux plus réellement que saint Augustin lorsqu'il dit : *Que le Juif, converti au Christianisme, buvait le même sang qu'il avait versé* (sur le Calvaire) Aug. Serm. LXXVII.

⁴ Car tous ceux qui participent à une même victime sont un même corps (I. Cor. X, 17.)

prophétique dans sa racine, tout comme celle dont elle dérivait.

Il est entré dans les incompréhensibles desseins de l'amour tout-puissant de perpétuer, jusqu'à la fin du monde, et par des moyens bien au-dessus de notre faible intelligence, ce même sacrifice, matériellement offert une seule fois pour le salut du genre humain. *La chair* ayant séparé l'homme du ciel, Dieu s'était revêtu de la chair pour s'unir à l'homme par ce qui l'en séparait : mais c'était encore trop peu pour une immense bonté attaquant une immense dégradation. Cette chair divinisée et perpétuellement immolée est présentée à l'homme sous la forme extérieure de sa nourriture privilégiée : *et celui qui refusera d'en manger ne vivra point* ¹. Comme la parole, qui n'est dans l'ordre matériel qu'une suite d'ondulations circulaires excitées dans l'air, et semblables dans tous les plans imaginables à celles que nous apercevons sur la surface de l'eau frappée dans un point; comme cette parole, dis-je, arrive cependant dans toute sa mystérieuse intégrité, à toute oreille touchée dans tout point du fluide agité, de même l'essence corporelle ² de celui qui s'appelle *parole*, rayonnant du centre de la toute-puissance, qui est partout, entre tout entière dans chaque bouche, et se multiplie à l'infini sans se diviser. Plus rapide que l'éclair, plus actif que la foudre, le sang *théandrique* pénètre *les entrailles coupables* pour en dévorer les souillures ³. Il arrive jusqu'aux confins inconnus de ces deux puissances irréconciliablement unies ⁴ où *les élans du cœur* ⁵ heurtent l'intelligence et la troublent. Par une véritable affinité divine, il s'empare des éléments de l'homme et les trans-

¹ Job. VI, 34.

² Σῶμα ἄγιον τὸ (Orig. adv. Cels., lib VIII, n° 33, cité dans la *Perpét. de la foi*, in-4°, tom. II, liv. VII, ch. 1.)

³ *Adhæreat visceribus meis... ut in me non remaneat scelerum macula.* (Liturgie de la messe.)

⁴ *Usque ad divisionem animæ et spiritûs.* (Hebr. IV, 12.)

⁵ *Intentiones cordis.* (Ibid.)

forme sans les détruire. « On a droit de s'étonner, sans doute, » que l'homme puisse s'élever jusqu'à Dieu : mais voici bien » un autre prodige! c'est Dieu qui descend jusqu'à l'homme. » Ce n'est point assez : pour appartenir de plus près à sa » créature chérie, *il entre dans l'homme*, et tout juste est un » temple habité par la Divinité¹. » C'est une merveille inconcevable, sans doute, mais en même temps infiniment plausible, qui satisfait la raison en l'écrasant. Il n'y a pas dans tout le monde spirituel une plus magnifique analogie, une proportion plus frappante d'intentions et de moyens, d'effet et de cause, de mal et de remèdes. Il n'y a rien qui démontre d'une manière plus digne de Dieu ce que le genre humain a toujours confessé, même avant qu'on le lui eût appris : sa dégradation radicale, la réversibilité des mérites de l'innocence payant pour le coupable, et LE SALUT PAR LE SANG.

¹ *Miraris homines ad Deos ire? Deus ad homines venit, imò (quod proprius est) IN HOMINES VENIT.* (Sen., Epist. LXXIV.) *In unoquoque virorum bonorum. (QUIS DEUS INCERTUM EST) habitat Deus.* (Id., Epist. XLI.)

Beau mouvement de l'instinct humain, qui cherchait ce que la foi possède!

INTUS CHRISTUS INEST ET INOBSERVABILE NUMEN.

(Vida, *Hymn. in Euchar.*)

QUIS DEUS CERTUM EST.

FIN DU SECOND ET DERNIER VOLUME.

TABLE ANALYTIQUE

DES MATIÈRES.

PRÉFACE.

PREMIER ENTRETIEN. — Description de la Néva. — M. de Maistre la parcourt, pendant une belle soirée d'été, avec un sénateur russe et un jeune chevalier français. — Une conversation s'engage entre eux et donne lieu aux soirées philosophiques qui composent cet ouvrage. — Les méchants sont-ils heureux? — Examen de la Providence dans la distribution des biens et des maux. — Il est évidemment faux que le crime soit en général heureux et la vertu malheureuse dans ce monde. — Portrait de l'exécuteur des hautes œuvres. — Le mal est sur la terre; et qui en est l'auteur.

Notes du premier entretien.

DEUXIÈME ENTRETIEN. — Examen approfondi de la théorie du péché originel, qui est celle de la nature humaine. — Image affaiblie du crime primitif dans les nations sauvages. — L'homme n'étant qu'une parole animée, la dégradation de la parole est non-seulement le signe de la dégradation humaine, mais cette dégradation même. — Digression sur l'origine du langage et des idées.

Notes du deuxième entretien.

TROISIÈME ENTRETIEN. — Objection contre la transmission héréditaire des maux physiques, tirée de l'Évangile. — Réponse à cette objection. — Autre objection tirée de l'avantage prétendu du vice sur la vertu. — Réponse à cette seconde objection. — Louis Racine. — Ennius. — David. — Leibnitz. — Le P. Berthier.

Notes du troisième entretien.

QUATRIÈME ENTRETEN. — Le châtement d'un crime même commis peut être prévenu de deux manières : par les mérites du coupable ou même de ses ancêtres, et par la prière. — De la prière, remède accordé à l'homme pour restreindre l'empire du mal. — Portrait de Voltaire.

Notes du quatrième entretien.

CINQUIÈME ENTRETEN. — Suite de l'efficacité de la prière. — Réponse à ceux qui, ne voyant dans l'ordre physique qu'un résultat inévitable des lois éternelles de la nature, s'obstinent à soutenir que par là même il échappe entièrement à l'action de la prière.

Notes du cinquième entretien.

SIXIÈME ENTRETEN. — Notion de la prière; idées de Nicole, de Locke et de Fénelon sur ce sujet. — Caractère intrinsèque des différentes prières. — Digression sur Locke; analyse critique de son *Essai sur l'entendement humain*.

Notes du sixième entretien.

SEPTIÈME ENTRETEN. — De la guerre. — Elle est d'une nécessité purement secondaire; on peut donc aussi éviter ce fléau par la prière. — Un mot sur le *Te Deum*. — Des prières que renferme la Bible. — Digression sur les Psaumes.

Notes du septième entretien.

HUITIÈME ENTRETEN. — Résumé des entretiens précédents. — Des souffrances du juste considérées comme un bienfait de la Providence. — Du Purgatoire. — Réponse à l'objection de l'injustice prétendue de Dieu dans les maux du juste.

Notes du huitième entretien.

NEUVIÈME ENTRETEN. — Seconde considération qui explique la conduite de la Providence dans les maux du juste : le juste, en souffrant volontairement, ne satisfait pas seulement pour lui-même, mais pour le coupable, qui, de lui-même, ne saurait s'acquitter. — Réversibilité des mérites prouvée par les *Sacrifices*. — Digression sur Sénèque.

Notes du neuvième entretien.

DIXIÈME ENTRETEN. — Fondement rationel de la croyance générale de la réversibilité des mérites. — L'explication des causes doit toujours être cherchée hors du monde matériel. — Dogme universel de la communauté des mérites sanctionné par la doctrine de l'Église catholique sur les *Indulgences*.

Notes du dixième entretien.

ONZIÈME ENTRETEN. — Digression sur le mot d'Illuminé.

Notes du onzième entretien.

ÉCLAIRCISSEMENT SUR LES SACRIFICES.

CHAPITRE I^{er}. — Des Sacrifices en général.

CHAPITRE II. — Des Sacrifices humains.

CHAPITRE III. — Théorie chrétienne des Sacrifices.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE SECOND VOLUME.



Septième entretien.	7
Notes du septième entretien.	54
Huitième entretien.	63
Notes du huitième entretien.	89
Neuvième entretien.	93
Notes du neuvième entretien.	119
Dixième entretien.	129
Notes du dixième entretien.	167
Onzième entretien.	177
Notes du onzième entretien.	200

ÉCLAIRCISSEMENT SUR LES SACRIFICES.

Chapitre I.	217
— II.	232
— III.	253

FIN DE LA TABLE.

7
54
63
89
93
19
29
67
77
90

7
2
3

